
UC-NRLF
B 3 059 210

REVUE

BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

[illegible]

M. AMÉDÉE PICHOT

[illegible]

SIXIÈME SÉRIE.

[illegible]

N° 1. — JANVIER 18[illegible].

Au Bureau, à Paris,

A LA DIRECTION DE LA REVUE, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 1.

A LONDRES,

[illegible]

Principaux Collaborateurs de la Revue Britannique.

MM. ARAGO. — E. [illegible]. — DE CHAMBURE. — ALEXANDRE CLAPIER. — [illegible] CLAIR. — CH. COQUEREL. — COQUILLE. — CHARLES DUPIN. — LÉON FAUCHER. — FONTEVRAUD. — J. GERBET, D. M. P. — GÉRUZEZ. — J. [illegible]. — L. GOZLAN. — F. [illegible]. — AD. JOANNE. — LEGOUVÉ. — LE ROUX DE LINCY. — A. LE SOURD. — MAC CARTHY. — J. MAGNE. — X. MARMIER. — LÉON MASSON. — H. MÉRIMÉE. — OLD-NICK. — P. PEAT-[illegible] — [illegible] RAYMOND. — J. REYNAUD. — MICHEL DE [illegible]OLOFF. — BLUMENTHAL, ETC., ETC.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

LA REVUE BRITANNIQUE paraît chaque mois par Livraison de 250 pages (environ seize feuilles).

On s'abonne, pour six mois ou pour une année, *au Bureau de la Revue*, 1, rue Grange-Batelière, où doivent être adressées toutes les réclamations.

Le prix de l'abonnement est de 25 fr. 50 c. pour six mois, 50 fr. pour l'année. 3 fr. de plus par semestre pour les départements.

Chaque numéro pris isolément se vend 5 fr.

MM. les souscripteurs qui s'adressent à des intermédiaires, sont invités à se faire remettre la quittance de leur abonnement, et à faire parvenir leurs réclamations dans les premiers jours du mois, la *Revue* paraissant toujours le 25 à Paris.

LA REVUE BRITANNIQUE REND COMPTE DES OUVRAGES DONT LES ÉDITEURS DÉPOSENT DEUX EXEMPLAIRES DANS SES BUREAUX.





REVUE

BRITANNIQUE.



PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD PROUX ET Ce.
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

REVUE

BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

SIXIÈME SÉRIE.

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 1,

LONDRES,

CHEZ BARTHÈS ET LOWELL, 14, GREAT-MARLBOROUGH-STREET.

1849

JANVIER 1849.

REVUE BRITANNIQUE.

Economie Sociale.

L'ÉMIGRATION ET LA COLONISATION.

De toutes parts commencent à se faire entendre de nouveau les mots d'*émigration* et de *colonisation*. Il est des époques, et la nôtre en est une, où les populations prêtent plus volontiers l'oreille aux descriptions séduisantes de ces contrées lointaines qui leur promettent un si bon accueil : les capitalistes aspirent à des placements plus avantageux que ceux que leur offre aujourd'hui l'Angleterre ; — les commerçants cherchent dans une autre sphère d'action, un marché où leurs bénéfices ne soient plus anéantis par l'excès de la concurrence ; — la classe ouvrière court après la chance éventuelle d'arriver à une position comparativement indépendante. L'esprit entreprenant de l'Angleterre, ce même esprit qui, du temps d'Elisabeth, donna naissance à tant d'expéditions aventureuses et romanesques, écoute avec une avide curiosité les récits de la vie nouvelle de nos jeunes colonies. Et si ces diverses influences — celles qui décident le plus ordinairement un individu à abandonner ses foyers pour se lancer à travers l'immensité de l'Océan — semblent agir aujourd'hui avec

une force inaccoutumée, combien de considérations particulières doivent faire désirer, dans l'intérêt de ceux qui restent comme dans l'intérêt de ceux qui partent, que l'émigration soit encouragée et organisée sur une plus grande échelle! Voyez la situation des chemins de fer. N'est-il pas constant qu'une masse énorme de travailleurs capables se trouve en ce moment et continuera de se trouver sans emploi, par suite de la suspension de toute espèce de travaux, suspension qui n'est elle-même que la conséquence de la dépréciation actuelle de toutes les valeurs industrielles de cette catégorie? Or, peut-on concevoir rien de plus dangereux que cette masse d'individus oisifs, ignorants, indisciplinés et libres, pour la plupart, de tous liens de famille? Voyez l'Irlande! Dans quel chaos semble prêt à s'abîmer ce pays, sur lequel pèse une malheureuse fatalité! A quels maux ne sommes-nous pas exposés nous-mêmes, nous dont les intérêts sont si intimement liés aux siens? L'accroissement progressif de notre taxe des pauvres, occasionné par l'affluence des indigents irlandais, et ces effrayantes demandes de subsides pour l'Irlande qui se reproduisent à des intervalles de plus en plus rapprochés, sont des symptômes précurseurs, assez pénibles par eux-mêmes, des calamités plus graves dont nous sommes peut-être menacés. Ajoutons à toutes ces considérations l'aspect général de l'horizon politique, et nous comprendrons pourquoi nous devons nous féliciter de ce mouvement de l'opinion qui se porte avec tant d'énergie vers l'émigration. Nous ne voulons pas dire que l'émigration soit une panacée pour tous les maux qui affligent notre société; nous ne prétendons même pas former une appréciation de son exacte valeur : il nous suffit de savoir qu'*ici* nous avons des hommes, des femmes, des enfants qui cherchent vainement du travail, et que *là* l'offre du travail surabonde et le capital reste improductif faute de bras.

Il y a deux espèces, deux modes d'émigration : l'émigration individuelle et l'émigration nationale. Nous examinerons rapidement quelques-unes des principales questions qui se rattachent à chacune d'elles.

I. ÉMIGRATION INDIVIDUELLE.

Quelles sont les classes auxquelles l'émigration offre le plus

d'avantages?—Toutes les fois qu'une communauté est florissante, les capitalistes y trouvent facilement l'emploi de leurs capitaux. Tout ce que peuvent faire les autres classes de cette communauté pour arriver à la richesse, les capitalistes aussi peuvent le faire, mais sur une plus grande échelle. Ils peuvent acheter de grandes propriétés et les revendre ensuite en détail, avec un bénéfice considérable; ils peuvent exploiter la terre en grand; ils peuvent, comme les anciens patriarches, couvrir de leurs troupeaux les immenses plaines de l'Australie; ou bien encore, en prêtant leurs capitaux à autrui, ils peuvent trouver à la fois bonne hypothèque et gros intérêt. Les frères Sidney affirment (*Sidney's Emigrants Journal*) qu'on peut trouver à Sydney, et probablement à Port-Philip, dix et même douze pour cent de son capital, sur bonne hypothèque. Mais il y a une différence entre le grand et le petit capitaliste: l'un peut continuer à vivre dans son pays natal, sans que sa position se modifie sensiblement; souvent l'autre ne le peut pas, parce que l'intérêt de son petit capital est insuffisant pour le faire vivre. Voilà, nous parlons de ces derniers, voilà les gens qui doivent émigrer. Que voulez-vous, par exemple, que fasse en Angleterre un petit marchand ou un cultivateur, avec une famille et deux à trois cents livres sterling, à moins d'avoir devant lui un débouché spécial? La réponse à cette question se présente naturellement à notre esprit, — c'est toute une vie d'anxiétés et de souffrances domestiques. Que ce même homme, au contraire, achète dans une de nos colonies un lot de terre et un petit mobilier d'exploitation; pour peu qu'il ait d'intelligence et de courage, il est sûr d'arriver, au bout d'un certain temps, à une honnête aisance et peut-être à la richesse. En pareil cas, chaque accroissement de sa famille n'est pour lui qu'un nouvel élément de prospérité. Une autre classe fort nombreuse et qui se compose de tous ceux qui végètent dans un état voisin du besoin, tels que les hommes qui n'ont pas réussi dans les arts, dans les lettres, au barreau, dans la médecine, les employés peu rétribués, les enfants de commerçants ruinés, etc., tous ceux-là, disons-nous, peuvent aussi aller aux colonies avec la certitude d'améliorer grandement leur condition, pourvu qu'ils soient bien décidés à accepter d'abord tout emploi qui se présentera, dussent-ils

commencer par garder les moutons des *squatters* de l'Australie. Ils sont sûrs au moins de trouver à s'occuper de cette manière, à défaut d'autre, et d'être ainsi à même de réaliser des économies qui, placées avec soin, leur fourniront les moyens de s'élever peu à peu au rang de petits propriétaires, jouissant d'une certaine aisance, et de pouvoir, dans leurs vieux jours, s'asseoir chacun à l'ombre de sa vigne ou de son figuier. Il serait superflu de faire remarquer quelle source de jouissances ils trouveront pour eux-mêmes dans la supériorité relative de leur éducation. Les artisans de toute dénomination sont également fondés à voir dans l'émigration le moyen le plus facile d'améliorer leur condition. Eux aussi, ils peuvent faire ce que tout le monde peut faire, en attendant qu'il se trouve quelque chose de mieux; ce qui n'empêchera pas que leur industrie ne soit mise de temps à autre en réquisition et bien payée, soit en argent, soit en nature. Cependant, ils trouveront la plupart du temps que l'exercice de leur profession suffit non-seulement pour subvenir à leurs besoins, mais encore pour les mettre sur la voie de cette aisance qui est le but que se proposent tous les émigrants. Si l'on nous demandait de désigner quelque industrie comme offrant sous ce rapport des chances particulièrement favorables, nous nommerions celle des mineurs, pour qui s'ouvre un brillant avenir dans l'Australie méridionale. Quant aux classes agricoles, elles ne doivent pas perdre l'espérance d'arriver, dans toutes nos grandes colonies, à une amélioration sensible et permanente de leur condition; mais leur principale ressource sera, dans l'Australie, le soin du bétail et des troupeaux. Enfin, les femmes non mariées sont fort recherchées pour les travaux des champs et de la ferme, pour le service domestique, pour les fonctions de demoiselles de boutique, de couturières, de gouvernantes, et l'on peut ajouter qu'elles trouvent facilement à former un établissement matrimonial dans ce même pays, où la proportion des sexes est actuellement de deux à un en faveur du sexe masculin. Mais qu'il nous soit ici permis de donner un avis aux émigrants. Quels que soient les autres avantages de la vie coloniale, et ces avantages sont grands, il ne faut pas s'attendre à y rencontrer les mêmes facilités que nous offre la vieille Angleterre pour la satisfaction de nos goûts habituels, pour la

jouissance de tous ces moyens de bien-être auxquels nous sommes accoutumés. Là, l'esprit doit se reposer davantage sur lui-même. Souvent il arrivera que les relations sociales ne s'étendront pas au-delà du cercle d'une seule famille. Souvent on aura à endurer des privations, par suite de l'imperfection inévitable des arrangements qui président à l'économie domestique du pays, et souvent aussi ce même état de choses exigera de la part des colons des efforts extraordinaires. Mais l'existence coloniale, une fois que l'homme en a accepté les conditions, se trouve en quelque sorte sous l'impulsion d'un nouveau ressort. Qui ne sait quelle puissance il y a dans le sentiment même de l'indépendance? Or, cette puissance se développe toujours avec beaucoup d'énergie chez les émigrants.

Où doivent aller les émigrants? — Si, pour répondre à cette question, il fallait consulter d'abord les faits et nous préoccuper des points sur lesquels se dirige actuellement la grande masse des émigrants, nous nommerions en premier lieu les États-Unis, puis le Canada et les autres colonies de l'Amérique du nord, et enfin, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Les émigrations du Royaume-Uni pour ces trois différentes destinations, en 1847, et en les prenant dans le même ordre, sont représentées par les chiffres respectifs qui suivent : 1° 142,154; 2° 109,680; 3° 4,949. En y ajoutant 1,487 émigrants en divers autres lieux, on arrive, pour l'émigration générale de 1847, à un total de 258,270 individus (1). Mais, tout en nous emparant de

(1) **Note du Rédacteur.** Le mouvement de l'émigration ne s'est pas ralenti en 1848; c'est, au contraire, dans cette dernière période qu'il a pris une forme plus régulière. Dans la deuxième quinzaine de décembre seulement, *huit* bâtiments, portant chacun en moyenne de 150 à 180 émigrants, ont appareillé de Plymouth pour Sydney, Port-Philip et Adélaïde; et le 31 décembre, *quatre* autres bâtiments, avec la même destination, étaient dans ce port ou attendus de Londres.

On peut conclure de cet ensemble de faits, que d'ici à quelque temps l'émigration absorbera presque tout l'accroissement annuel de la population de la Grande-Bretagne. Dans cette masse annuelle d'un quart de million d'émigrants, il n'y a pas moins de 200,000 Irlandais. Or, l'accroissement annuel d'une population de 8 millions (c'est celle de l'Irlande) n'excédant guère, suivant les calculs ordinaires, 100,000 individus, il s'ensuit que l'Irlande se dépeuple actuellement, par l'émigration, à raison de 100,000 individus par an, sans parler des ravages exercés par les fièvres et la famine. C'est là, quel que soit le point de vue sous lequel on envisage les choses, un fait très grave et un nouvel élément de la question.

ces faits comme d'une preuve très significative de la force de ce mouvement d'émigration qui commence à prendre son cours, nous ne pouvons nous dispenser de faire observer qu'ils nous donnent moins l'idée et la mesure de ce qui convient le mieux aux intérêts de ceux qui émigrent, que de ce qui se trouve le plus en harmonie avec leurs moyens; en d'autres termes, que « c'est souvent leur *pauvreté*, et non pas leur *volonté*, » comme dit Shakspeare, qui les force à choisir le Canada ou les États-Unis de préférence à l'Australie ou à la Nouvelle-Zélande. Le prix d'un passage d'entrepont, avec provisions, de Liverpool à Port-Philip, est de £ 20 (500 fr.); de Liverpool à Quebec, de £ 5 à £ 5 10 s. (125 fr. à 137 fr. 50 c.). C'est là la grande raison qui détermine la préférence. Un autre motif, qui ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de poids, c'est l'étendue des relations de parenté existant entre ceux qui ont déjà émigré et ceux qui, en suivant plus tard leur exemple, prennent aussi la même direction. C'est une grande consolation de savoir qu'un gîte et des amis vous attendent à votre arrivée sur une terre étrangère. Mais, sans prétendre contester la force de ces considérations, nous ne devons cependant pas perdre de vue le grand but de l'émigration, qui n'est pas seulement de chercher une patrie et un foyer domestique, mais, en abandonnant les nôtres, de trouver en échange la *meilleure* patrie et le *meilleur* foyer domestique qu'il soit possible d'obtenir dans d'autres contrées. Quelques efforts de plus et un ajournement momentané dans l'exécution de nos plans, peuvent lever la difficulté que présente la différence du prix de passage; mais une existence tout entière ne suffira peut-être pas à réparer la perte matérielle résultant du mauvais choix du pays. Quant aux amis, les émigrants de bonne conduite en trouvent dans toutes les colonies. Rien de plus agréable et de plus touchant à lire que les récits de l'hospitalité exercée au fond des forêts de l'Australie par les mêmes hommes qui s'étaient fait déporter d'Angleterre pour leurs attaques contre la propriété. Si la douce influence d'une atmosphère sociale plus pure peut agir ainsi sur des criminels, quel effet elle doit produire sur ceux dont les affections envers la mère-patrie n'ont jamais été brisées ; sur ceux qui ne craignent plus, en partageant leur pain avec d'autres, de s'exposer à lais-

ser leurs propres enfants sans nourriture ; qui, attachés à leur nouvelle patrie par des intérêts et des liens chaque jour plus nombreux, n'en tiennent pas moins à l'ancienne par toutes les associations des souvenirs, par toutes les affections du cœur, que semble raviver la figure de chaque nouvel arrivant?

Pour bien apprécier les avantages respectifs des différentes colonies, les principaux points qu'il importe de considérer, sont : le besoin de bras ; le prix des denrées, des vêtements, etc. ; le prix de la terre, les facilités d'acquisition, la valeur réelle de la propriété foncière, et par suite les chances ouvertes aux spéculations agricoles et commerciales; enfin, le climat et le plus ou moins de facilité avec lequel le pays peut s'adapter aux besoins et se prêter aux désirs de l'homme. Le tableau ci-joint pourra donner quelque idée de la situation comparative de nos principales colonies sous la plupart de ces rapports :

	Canada, Ouest.	Canada, Est.	Nouveau-Brunswick.	Nouvelle-Zélande.	Nouvelle-Galles du Sud.	Australie Méridionale.	Australie Occidentale.
SALAIRES.							
Ouvriers de ferme.	750f. par an(1).	2f. 50c. à 3f. p. jour (2).	425f. p. an (1).	500f. à 750f. p. an (1).	575f. à 775f. p. an (1).	625f. à 750f. p. an (1).	500f. à 1000f. p. an (1).
Maçons (3).	6f. 25 p jour(2).	6f. 25c. à 7f. 50c. p. jour (2).	6f. 25 à 8f. 75 p. jour (2).	6f. 25 à 8f. 75 p. jour (2).	6f. 80 à 8f. 75 p. jour (2).	8f. 50c. par jour (2).	10f. p. jour (2).
Filles de laiterie.	300f. par an(1).	17f. à 22f. 50c. par mois (1).	190f. p. an (1).	300f. à 500f. p. an (1).	425f. à 625f. p. an (1).	. . . . . .	375f. à 625f. p. an (1).
Servantes.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	300f. à 500.f p. an (1).	450f. à 700f. p. an (1).	250f. à 500f. p. an (1).	375f. à 500f. p. an (1)
PRIX DES DENRÉES, etc.							
Froment, le boisseau (36 lit. 374).	5f.	5f. 50c.	5f.	6f. 25 à 8f. 75.	6f. 25c.	. . . . . .	7f. 50c.
Pain de 1re qté, les 4 liv.	0f. 50c.	0f. 80c.	0f. 70c.	1f.	0f. 90c.	0f. 60c.	1f.
Riz, la livre.	0f. 25c.	0f. 35c.	0f. 25c.	0f. 30c.	0f. 30 à 0f. 35.	0f. 25c.	0f. 20c.
Thé, la livre.	3f. 75c.	3f. 35c.	2f. 50c.	2f. 50 à 3f. 75.	2f. 50 à 2f. 80.	2f. 50c.	2f. 50c.
Viande fraiche, la livre.	0f. 30c.	0f. 25c. à 0f. 40c.	0f. 25 à 0f. 30.	0f. 30c.	0f. 20 à 0f. 25.	0f. 25c.	0f. 45c.
Lait, le quart (1 litre 135).	0f. 20c.	0f. 35c.	0f. 30c.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
VÊTEMENTS, etc.							
Chemises communes.	2f. 50c.	2f. 80c.	4f. 15c.	2f. 50c.	3f. 30 à 3f. 75.	3f. 10c.	2f. 80 à 3f. 75.
Flanelle, la yard (0 m 914). . . .	2f. 50c.	1f. 85c.	1f. 85c.	2f. 15c.	2f. 15 à 2f. 50.	1f. 85c.	
Couvertures, la paire.	18f. 75c.	16f. 85c.	18f. 75 à 25f.	20f. à 31f.	19f. à 20f. 60.	11f. 80c.	12f. 50 à 25f.
Gros souliers, la paire.	6f. 80c.	9f. 35c. à 10f.	7f. 50c.	7f. 50c.	9f. à 13f.	6f. 85c.	6f. 25 à 10f.
VENTES DE TERRES.							
Prix de l'acre (ares 40,46)environ.	8f. 20c.	5f. à 7f. 50c.	mise à prix, 3f. 30c.	. . . . . . Mise à prix la plus basse, 25f.			
Règlements quant à la quantité. .	par lots de 200 acres ou demi-lots de 100 acres.		minimum, 50 acres.	. . . . . . En général par lots de 640 acres.			
Mode de vente.	prix fixe.	prix fixe.	aux enchères.	. . . Aux enchères, et, faute d'enchères, sur la mise à prix.			
Coût du défrichement par acre. .	Environ 75f. p. les terres avantag. situées.	environ 50f.	de 65f. à 90f.	terres de fougères, de 15 à 40f. pays boisé, de 75f. à 250f.	Les meilleures terres consistent en riches plaines onduleuses, prêtes à recevoir la charrue.		

(1) Avec nourriture et logement. (2) Sans nourriture ni logement. (3) Le salaire des maçons peut donner une idee assez exacte de ce que gagnent communément les artisans les plus recherchés, tels que serruriers, charpentiers, menuisiers, etc.

La différence extraordinaire dans le mode de vente des terres de l'Etat en Australie et dans les autres colonies principales, attire naturellement l'attention. Cette différence, qui n'est autre chose que le résultat de l'adoption de la théorie de colonisation de M. Wakefield dans les premières colonies, avait pour but d'établir une proportion convenable et permanente entre le capital et la main-d'œuvre introduits. Mais, si nous devons en croire ses nombreux adversaires, elle n'aurait eu, en réalité, d'autre effet que celui d'arrêter l'émigration aux colonies où elle existe, et d'y produire un mécontentement à peu près universel. Ce qui est certain, c'est que le produit annuel des ventes de terre en Australie est descendu de £ 115,825 (2,805,625 francs), chiffre qu'il atteignait lorsque la terre se vendait 6 fr. 25 l'*acre* (ares 40,46), à environ £ 8,000 (200,000 fr.), maintenant qu'on en demande fr. 25 ; or, le chiffre de l'émigration basée sur les spéculations agricoles a nécessairement baissé dans la même proportion. De telle sorte que le gouvernement, à part même le devoir qui lui est imposé d'apporter un esprit libéral dans ses transactions avec ses propres sujets, nous paraît mettre en avant des exigences tellement hors de rapport avec la valeur réelle du sol, que les ventes de terres ont presque entièrement cessé en Australie, si ce n'est pour des opérations spéciales. Mais ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus mauvais dans ce système. La terre ne se vend ordinairement en Australie que par lots de 640 acres ; c'est-à-dire qu'ici le gouvernement fait usage du pouvoir qu'il exerce directement, pour empêcher les classes inférieures de placer leurs épargnes en acquisitions de terres, et qu'il met ainsi obstacle au développement de cette classe de petits propriétaires aisés qui forme partout, et presque sans exception, la partie la plus heureuse de la commuuauté. Il est vrai que la terre se vend en détail par les spéculateurs et par ceux que les circonstances mettent dans le cas de se défaire de leurs concessions; mais quel mécontentement continuel doit être entretenu dans l'esprit de la population laborieuse de la colonie, qui voit qu'elle ne peut obtenir que de seconde main, et conséquemment à un prix plus élevé, ce que d'autres, plus favorisés, peuvent se procurer directement et à meilleur marché ? Il y a là un vice qui appelle l'atten-

tion du gouvernement. Les deux classes de colons sont aujourd'hui mécontentes; l'une, parce que le prix excessif de la terre a presque arrêté le mouvement d'émigration; l'autre, parce qu'on l'empêche, par des obstacles artificiels, de poursuivre la voie qui conduit et à la prospérité individuelle et à la prospérité nationale. Au Canada, ces abus n'existent point. Les lots y sont ordinairement de 200 acres; mais il est aussi facile de se procurer des demi-lots que des lots entiers, et à des prix qui varient de 5 à 8 francs par acre; de sorte qu'en économisant de 500 à 800 francs pour l'achat de la terre et autant pour commencer ses opérations, et en évitant ainsi de compter trop tôt sur le produit du sol pour sa subsistance, un homme a devant lui les moyens de se rendre indépendant, lui et sa famille; tandis qu'en Australie, par le fait, le gouvernement semble dire : « Nous ne voulons de propriétaires fonciers que ceux qui sont en état de commencer par débourser 16,000 francs! »

N'entend-on pas, tous les jours, attribuer la prospérité des Etats-Unis, non point à leurs institutions, mais aux facilités données à leur population de s'étendre incessamment sur les immenses territoires qui constituent le domaine public (1)? Ce système fonctionne donc bien. Nous l'avons adopté au Canada; pourquoi l'avons-nous abandonné en Australie? Pourquoi créer des difficultés, en donnant à la terre une valeur nominale exagérée, 25 francs l'acre au lieu de 10, et en restreignant la faculté d'acheter? Dans tous les cas, nous voyons

(1) Note du Rédacteur. Indépendamment de ces facilités, le gouvernement des États-Unis prend toutes les mesures propres à favoriser l'immigration et à assurer le bien-être des étrangers qui viennent se fixer sur son territoire. La législature de l'État de New-York, qui s'est particulièrement signalée sous ce rapport, a voté l'année dernière une somme de 60,000 dollars pour le service des hôpitaux spécialement affectés aux immigrants. Un droit fixe prélevé sur tous les voyageurs indistinctement qui débarquent à New-York, sert en outre à former un fonds particulier pour fournir des secours et des moyens d'existence aux immigrants pendant les cinq premières années de leur séjour en Amérique : ce droit a produit, en 1847, 128,727 dollars.

Du 5 mai au 31 décembre 1847, il est arrivé à New-York 129,062 émigrants, — la plupart Allemands et Irlandais : on compte dans ce nombre 3,330 Français; 10,159 étaient malades en arrivant.

Du 1er janvier 1848 au 31 octobre, il est arrivé 158,629 émigrants. Les Irlandais figurent dans ce chiffre pour 79,535; les Français pour 2,246.

On suppose que sur ces 158,000 émigrants, 130,000 environ sont allés s'établir

les conséquences de ce mode de procéder. Dans le pays même où est établi ce système, les capitalistes, pour qui il a été établi, en sont complètement dégoûtés et se trouvent, par suite du manque de bras, dans un état perpétuel d'anxiété; les travailleurs, de leur côté, se plaignent avec raison d'un état de choses dans lequel ils ne voient qu'une intervention partiale du gouvernement en faveur des capitalistes.

Voici l'opinion exprimée à ce sujet par le Conseil législatif de la Nouvelle-Galles du Sud : « Il est incontestable que la colonie

dans l'ouest, vers la vallée du Mississipi. Aussi la population des villes de cette vallée et de celle de l'Ohio a-t-elle augmenté dans des proportions énormes, dont le tableau qui suit donnera une idée :

	Population.	
	En 1840.	En 1848.
Cincinnati	46,000	95,000
Saint-Louis	16,000	45,000
Louisville	21,000	40,000
Buffalo	18,000	42,000
Pittsburg	31,000	58,000
Cleveland	6,000	14,000
Columbus	6,000	14,000
Dayton	6,000	14,000
Detroit	9,000	17,000
Milwankie	2,000	15,000
Chicago	5,000	17,000
Oswego	5,000	11,000
Rochester	20,000	30,000
	191,000	412,000

Soit un accroissement de plus de 115 pour cent en huit ans. L'accroissement de la population dans les villes du littoral n'a été, pendant la même période, que de 38 pour cent :

	Population.	
	En 1840.	En 1848.
New-York	312,000	425,000
Philadelphie	228,000	350,000
Baltimore	102,000	140,000
Nouvelle-Orléans	102,000	102,000
Boston	93,000	130,000
Charleston	29,000	31,000
Savannah	11,000	14,000
Mobile	12,000	12,000
Brooklyn	36,000	72,000
Portland	15,000	24,000
	940,000	1,300,000

Ces chiffres suffisent pour constater le mouvement prodigieux qui s'opère dans ces contrées et l'avenir auquel elles sont appelées. L'état stationnaire de la population de Charleston, de Mobile et de la Nouvelle-Orléans, tient à leur position malsaine. Cincinnati tend à devenir la capitale des États de l'ouest; cette ville, qui a aujourd'hui 95,000 habitants, n'en comptait en 1800 que 750.

possède en elle-même des ressources plus que suffisantes pour l'importation du travail. Malheureusement, ces ressources sont paralysées et en grande partie détruites, soit par le système qu'adopte le gouvernement colonial, soit par les actes de la législature britannique. Pendant un certain nombre d'années, le développement de la colonie a été uniforme, progressif et continu. De 1833 à 1840, la vente des terres incultes a produit plus d'un million sterling; et cette somme a permis d'introduire quatre-vingt mille individus dans la colonie. A la faveur de ce système, la population a plus que doublé dans une période de huit années. En 1839, le gouvernement jugea à propos d'élever la mise à prix de la terre de six à quinze, et subséquemment à vingt-cinq francs l'acre. Cette mesure peut être considérée comme une des principales causes des maux qui ont depuis lors affligé la colonie et de l'état fâcheux dans lequel elle se trouve aujourd'hui. De 7,500,000 francs par an (en 1836), le produit de la vente des terres tomba à 200,000 francs; l'immigration cessa, et avec l'immigration les achats de terres. On ne croit pas qu'il soit possible de citer un seul capitaliste qui, depuis l'élévation de la mise à prix, ait acheté des terres dans un but d'exploitation agricole. »

Ainsi, lorsqu'on veut comparer les avantages des colonies de l'Amérique du Nord à ceux des colonies de l'Australie, il faut ajouter au bon marché du passage le bon marché de la terre et les facilités d'acquisition offertes aux classes inférieures. Mais il est encore d'autres considérations importantes dont on doit tenir compte. Tout le monde n'est pas en état de supporter les rigueurs d'un hiver du Canada; et de ceux qui peuvent le faire, il n'en est pas beaucoup qui s'y exposeraient par choix. Le thermomètre y descend parfois à 33 degrés centigrades au-dessous de zéro; et la température moyenne de l'hiver, c'est-à-dire de sept grands mois de l'année, est très basse. Au printemps, les chemins sont à peu près impraticables, et il est difficile de sortir de chez soi. En été, la chaleur est aussi intense que le froid avait été vif pendant l'hiver; elle excède souvent 38 degrés centigrades à l'ombre. On est alors infesté de moustiques. Dans les parties les plus boisées, règnent des brouillards et des vents froids qui altèrent singulièrement la salubrité naturelle du pays. Cepen-

dant l'hiver du Canada est en général, pour ceux dont la constitution ne redoute pas le froid, une belle saison. Le climat est favorable à celles des productions de la terre qui ne sont pas d'une nature délicate. Le froment, qui est la principale des céréales, y rend de vingt-cinq à trente-cinq boisseaux par acre; l'avoine est médiocre; l'orge peu cultivée; la pomme de terre bien inférieure à celle de l'Angleterre. Le Haut-Canada, ou Canada occidental, offre à l'activité de nos émigrants le champ le plus convenable. La population y est principalement anglaise; l'hiver et l'été y sont plus tempérés que dans le Canada oriental; et toute cette péninsule du Canada occidental, située entre les trois grands lacs Ontario, Erié et Huron, forme un vaste plateau triangulaire, contenant, dit-on, vingt millions d'acres d'aussi belles terres qu'il soit possible d'en voir. Mais le contre-coup du mauvais état actuel de nos affaires commerciales s'est fait ressentir jusqu'à un certain point de l'autre côté de l'Atlantique, et le Nouveau-Brunswick est peut-être en ce moment celle des colonies de l'Amérique du Nord qui offre le plus de chances aux travailleurs. M. Perley, agent du gouvernement à Saint-Jean, déclarait au mois de décembre 1847, que mille émigrants dispos et actifs, avec leurs familles, représentant un total de cinq mille individus, pouvaient, dans le cours de l'année actuelle, trouver dans cette colonie de l'ouvrage et de bons salaires.

Voyons maintenant quels sont les avantages et les ressources des colonies australiennes, de ces colonies encore si peu connues, du moins comparativement à celles de l'Amérique du Nord, bien qu'elles soient destinées, nous n'en doutons point, à prendre place un jour parmi les grandes familles du monde, et qu'elles aient une importance toute particulière pour notre commerce et pour notre pays en général. L'Australie, dont les côtes s'étendent sous trente degrés de latitude, présente une surface plus que double de celle du continent européen; ce dernier contient environ 227 millions d'habitants, l'Australie n'en compte pas plus d'un demi-million. Le climat de l'Australie orientale offre toutes les gradations intermédiaires entre celui des tropiques et celui du midi de l'Angleterre; c'est un climat qui n'a peut-être pas son pareil au monde pour la salubrité.

La ligne isothermale, qu'on suppose tracée autour du globe de manière à marquer l'égalité de température moyenne entre les deux hémisphères, passe généralement au nord de l'équateur; mais, en s'approchant de l'Australie, elle coupe l'équateur à Singapore, et ne reparaît dans l'Océan-Pacifique méridional qu'à l'est de la Nouvelle-Zélande : l'Australie jouit ainsi d'une température égale à celle d'autres pays plus rapprochés de l'équateur de sept degrés. Les conséquences pratiques de ce fait sont très importantes. « Dans le cours d'un voyage que je fis aux États-Unis en 1840, dit le docteur Lang, je m'arrêtai quelque temps à Charleston, dans la Caroline du sud, par trente-deux degrés de latitude nord; et comme un de nos principaux établissements de la Nouvelle-Galles du sud, celui de Hunter's River, au nord de Sydney, se trouve sous le degré correspondant de latitude méridionale, je fus naturellement amené à établir une comparaison entre les climats des deux pays. Je reconnus que, dans l'hiver, le froid est tellement intense en Amérique, et dans la ville même de Charleston, qu'il est nécessaire de chauffer les églises et les autres édifices publics pendant cinq à six mois de l'année. L'hiver de l'Australie, au contraire, est si doux, qu'on n'a besoin, même à Hobart-Town, à onze degrés plus au sud que Hunter's River, d'aucune précaution semblable. Les orangers, qu'on ne peut élever à Charleston, viennent admirablement à Hunter's River, et même à plusieurs degrés plus au sud. Le cotonnier de la Caroline du sud est une plante annuelle, que la gelée détruit chaque hiver et qu'il faut reproduire de graine au printemps. En Australie, c'est une plante vivace, comme au Brésil, comme aux Indes-Orientales, comme en Égypte, et qu'il n'est pas nécessaire de renouveler chaque année. Cette douceur extraordinaire de l'hiver australien nous assure un printemps perpétuel. L'herbe y croît toute l'année; il n'est besoin pour les bestiaux d'aucune nourriture artificielle, de quelque genre que ce soit; d'où il suit que les bœufs et les moutons peuvent y être élevés en beaucoup plus grand nombre et à beaucoup moins de frais que dans d'autres pays moins heureusement situés. » Parlant d'une autre partie du pays, des plaines qu'arrose la rivière Clarence, « le climat de la Clarence, dit-il, offre la réalisation presque complète du tableau idéal qu'a

tracé Fénélon de l'île de Calypso ; car on peut dire sans exagération « qu'un printemps perpétuel y règne pendant toute l'année..... » Un séjour de quatre ans dans ce pays m'a confirmé dans l'opinion que, de toutes les contrées de la terre, il n'en est point qui réunisse à un plus haut degré toutes les conditions favorables au développement d'une population nombreuse et prospère. » Cet éloge pourrait paraître empreint d'une certaine partialité, s'il n'était justifié par les faits connus.

Disons maintenant un mot de la fécondité du bétail et des produits de la terre en général. La Nouvelle-Galles du Sud, à elle seule, avec sa population de 200,000 âmes, possède déjà le quart des moutons et le septième du gros bétail de toute la France, avec ses trente-cinq millions d'habitants. L'exportation des laines s'est élevée, en 1846, à près de seize millions et demi de livres. Au fait, les moutons se sont multipliés dans une proportion tellement hors de rapport avec les moyens qu'avaient les propriétaires d'en tirer un parti avantageux, qu'on a dû en tuer d'immenses quantités uniquement pour en obtenir le suif; le chiffre de ces victimes s'est élevé, dit-on, de huit à neuf cent mille dans le cours d'une seule année. Quel fait à placer en regard de deux autres faits non moins significatifs : — les Irlandais affamés et les indigents anglais en proie à tant de privations! Avec un climat comme celui que nous venons de décrire, les produits agricoles de l'Australie sont nécessairement riches et variés. En jetant les yeux sur les rapports de nos divers établissements dans ces régions, nous voyons le froment, l'avoine et l'orge cultivés dans le même champ que le maïs et le tabac ; les pommes de terre et les oignons côte à côte avec les oranges, les citrons, les raisins, les ananas et les melons : grains, légumes, fruits et fleurs de presque tous les pays, s'y acclimatent admirablement et s'y développent dans tout leur luxe natif. Un grand nombre de nos plus belles plantes de serre sont indigènes de l'Australie, où elles conservent leurs feuilles tout l'hiver. La culture de la vigne y est l'objet de soins particuliers : on s'est procuré d'Espagne, d'Italie, etc., beaucoup de variétés, et on a le projet de faire venir un certain nombre d'Allemands pour enseigner la fabrication du vin d'après les meilleurs procédés. Sir Thomas Mitchell, bien connu par ses explorations dans l'inté-

rieur de l'Australie, dit avoir planté des ceps sur un ou deux acres de terre, et avoir obtenu au bout de seize mois une récolte qui avait produit quatre pipes de vin. Les vignes du Rhin, de Bordeaux et de Constance sont celles qu'on cultive le plus à présent. Celles de Constance donnent, au lieu de leur vin doux ordinaire, un vin sec et pétillant, de couleur d'ambre. Les autres espèces produisent un vin qui ressemble à celui du Rhin. Les ouvriers sont aujourd'hui les principaux consommateurs, et ils ne le payent que six francs le *gallon* (litres 4, 54). Il y avait, au commencement de 1848, près de trois cents acres de terre plantés en vignes. Les raisins des environs de Perth sont, dit-on, magnifiques. On cultive aussi le raisin de Zante. Un autre article précieux d'exportation est le bois de sandal, qu'on envoie à Singapore, d'où une partie est transportée en Chine, à bord des jonques chinoises. L'indigo deviendra aussi, selon toute probabilité, un important article d'exportation. « J'arrivai, dit sir Thomas Mitchell, dans une plaine que nous mîmes presque une journée à traverser; elle était couverte d'indigo sauvage, si serré et si haut, que j'étais obligé de monter debout sur mon cheval pour reconnaître ma direction. » Les mines de l'Australie paraissent être d'une richesse incalculable. Une personne examinée l'année dernière par la chambre des Lords, mit sous les yeux de la commission des échantillons de vingt espèces différentes de minerai de cuivre, dont une entre autres renfermait 86 pour cent de métal. Le minerai de cuivre de l'Australie méridionale se vend, en moyenne, environ 20 £ par tonne, tandis que les produits de nos mines des comtés de Devon et de Cornwall ne dépassent pas en général 8 £: huit cents mineurs de ces deux comtés ont émigré, dans le courant de 1847, en Australie, pour y jouir des avantages offerts à leur industrie. On a découvert du plomb contenant quatre-vingt-dix onces d'argent par tonne. On commence aussi à trouver du fer et des terrains houilliers qui paraissent inépuisables. Déjà on peut se procurer à Newcastle (nom parfaitement approprié à la nature des lieux) d'excellent charbon de terre à sept shellings la tonne. Enfin le docteur Van Somner a découvert du mercure dans la chaîne des monts Darling. La principale mine en exploitation est connue sous le nom de Burra Burra, dans l'Australie méri-

dionale; elle a donné, en 1847, 4,351 tonnes de minerai de cuivre, évaluées £ 94,263. Les actions de cette mine, dont la valeur primitive et nominale était de £ 5, valent aujourd'hui environ £ 120.

Ajoutons que tous ces trésors naturels ne risquent pas de perdre une grande partie de leur valeur par les frais de transport. Les produits qu'exporte l'Australie s'écouleront en définitive par eau, c'est-à-dire par la voie la plus économique. Des chemins de fer sillonneront plus tard les différentes parties habitables du pays et aboutiront à la côte, qui ne présente pas moins d'avantages naturels que l'intérieur de ce grand continent. Ainsi, de Moreton-Bay à l'embouchure de Glenelg-River, la Nouvelle-Galles du Sud a quinze cents milles de côtes, et sur cette longue ligne de côtes se trouvent un grand nombre de rades et de havres. Déjà s'élèvent sur les principaux de ces points, des villages et des villes dont le nom n'est plus inconnu, et qui bientôt propageront, tout le long de cette côte, les signes visibles de l'industrie et de la civilisation humaine.

Une seule chose retarde l'essor de ce beau pays, si favorisé du Créateur — c'est l'absence de ceux qui devraient en tirer parti et en jouir. Donnez-nous des bras ! est le cri qu'apporte au bureau des colonies chaque navire qui arrive de l'Australie. Faute de bras, les colons tuènt leurs moutons pour faire du suif, au lieu de les conserver pour en vendre la laine; faute de bras, l'agriculture languit dans ces mêmes contrées où elle pourrait être plus florissante que sur aucun autre point du globe; faute de bras, les colons ne peuvent exploiter les trésors minéraux que la terre renferme dans son sein. Quelle meilleure preuve pourrions-nous donner que c'est là surtout que doivent se porter les émigrants, s'ils le peuvent? Mais pour mieux faire comprendre à ceux qui ont l'intention d'émigrer l'avenir qui les attend, nous leur citerons un ou deux exemples. M. Maclaren, directeur de la compagnie de l'Australie méridionale, s'exprimait ainsi devant le comité de la chambre des Lords : « M. Giles, notre agent, m'a nommé un individu qui avait émigré en 1838, avec M. Davenport, comme simple journalier; et au mois de février 1847, M. Giles me mandait que ce même individu avait une ferme à lui, et que la dernière récolte lui avait

donné au moins deux mille boisseaux de froment. Un autre, qui avait émigré en même temps, récoltait au moins mille boisseaux de froment sur sa *propriété*. » Voici une lettre de M. Giles, dans laquelle il me dit : « La plupart des tenanciers actuels de la » compagnie étaient de simples journaliers à l'époque où vous » avez quitté la colonie. Chandler, les Dunns, Phipers et quel- » ques-uns de nos anciens bergers sont aujourd'hui fort à leur » aise. Je suis sûr que si la propriété de Georges Dunn était » mise en vente demain, on en trouverait au moins 1,000 £. » Il a trois sections de terre à lui. C'est dans l'espace de huit » ans qu'il a fait cette fortune. » M. Maclaren cite plusieurs autres exemples analogues. Il indique ensuite un des nombreux moyens, et probablement des moins avantageux, à l'aide desquels le simple travailleur peut ainsi parvenir à se faire une position. « Le gouvernement a besoin de cent hommes pour travailler sur les routes; la paie est de vingt shellings (25 francs) par semaine. Sur ces vingt shellings, un homme économe peut en mettre au moins dix de côté, tout en se nourrissant du meilleur pain et de la meilleure viande de la colonie. » Le docteur Lang et M. Therry déposèrent dans le même sens. Rendons ici, en passant, justice aux Irlandais. Les dépositions de nombreux témoins venus de l'Australie, dépositions qui s'accordent d'ailleurs parfaitement avec ce que nous savons des États-Unis, ne laissent aucun doute sur ce fait, que l'Irlandais n'est pas paresseux de sa nature, et que ce sont seulement les circonstances dont il se trouve entouré dans son pays qui le font paraître tel. Ainsi M. Therry déclare que les travailleurs irlandais sont préférés dans certains cas. Or, quels sont ces cas? C'est pour le labour, pour le travail des champs et en général pour tous les travaux de fatigue. Mais, de tous les exemples de succès obtenus par des émigrants, il n'en est peut-être pas de plus remarquable ou qui présente plus d'intérêt que le suivant, sur lequel nous appelons particulièrement l'attention, parce qu'il indique un des moyens à l'aide desquels il est possible de transporter des masses de travailleurs aux colonies, en obtenant de leur travail le remboursement des frais du voyage. Le docteur Lang arriva en Angleterre en 1830; il venait solliciter l'assistance du gouvernement pour un établissement d'éducation qu'il se pro-

posait d'organiser à Sydney. Il obtint un prêt de £ 3,500. Ce premier point obtenu, il demanda l'autorisation de prélever sur cette somme £ 1,500, qu'il emploierait à emmener avec lui des ouvriers pour construire les bâtiments nécessaires à son établissement, et qui seraient remboursés au moyen de retenues hebdomadaires sur leurs salaires. Cette autorisation lui fut accordée, et cinquante familles partirent avec lui. Nous laisserons maintenant parler le docteur lui-même : « Leur arrivée dans la colonie eut lieu sous l'administration de sir Richard Burke, et fut un véritable évènement. C'étaient les premiers hommes libres appartenant à la classe ouvrière qui fussent jamais venus à la colonie en nombre un peu considérable. Ils se mirent à la besogne vigoureusement et consciencieusement, abandonnant chaque semaine une portion de leur salaire, chacun selon ses moyens. Les salaires étaient, à cette époque, £ 2 (50 f.) par semaine pour les charpentiers et maçons. Les provisions de toute espèce étaient à très bas prix, et mes gens continuèrent de travailler jusqu'à ce que la plupart d'entre eux se fussent, non-seulement acquittés complètement, mais eussent même acquis une certaine aisance. Quelques-uns sont à l'heure qu'il est au nombre des propriétaires les plus riches du pays, et presque tous ont réussi. » Il ajoute « qu'ils n'avaient rien en partant, pas même de vêtements, et qu'il leur aurait été impossible de se présenter décemment dans la colonie, si leurs amis ne leur avaient fait quelques avances, qu'ils remboursèrent plus tard. »

Les petits capitalistes et autres trouvent en Australie un avantage important, qui tempère jusqu'à un certain point la rigueur des règlements relatifs à la vente des terres ; c'est la faculté de prendre à bail, pour quatorze années et pour une somme qui ne peut être moindre de £ 10 par an, ce qu'on appelle un *run*, c'est-à-dire une certaine étendue de pâturage, suffisante pour nourrir pendant toute l'année 4,000 moutons ou 640 têtes de gros bétail. Les émigrants prudents commencent par chercher un *run* qui soit *bien arrosé ;* ils y mettent tout le bétail qu'ils possèdent ou qu'ils peuvent se procurer peu à peu ; ils l'examinent avec soin, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la partie de ce terrain qui a le plus de valeur ; c'est là qu'ils construisent alors leur habitation, qu'ils tracent leur jardin et qu'ils cultivent ce

qui leur plaît pour leurs besoins domestiques. Ils savent qu'à l'expiration de leur bail ils pourront se rendre acquéreurs, par préférence à tous autres, d'un lot de cent soixante acres, à raison d'une liv. sterl. l'acre (car telle est la loi en faveur des *squatters*, comme on appelle ces fermiers des pâturages), et ils s'arrangent d'avance pour se trouver en mesure d'effectuer ce paiement. S'ils peuvent acheter un lot de 640 acres, qui, d'après les règlements, est ensuite le *minimum* que l'on mette aux enchères, et que le terrain vaille la peine d'être acheté, ce n'en est que mieux. Nous avons souligné les mots *bien arrosé*, parce que c'est, en Australie, un point capital. Les parties du pays qui manquent d'eau n'ont comparativement que peu ou point de valeur. Les rivières elles-mêmes sont souvent intermittentes; mais lorsqu'elles coulent, il se forme en général sur leurs rives des lacs et des étangs sans nombre, où l'on trouve toujours de l'eau, même après qu'elles ont disparu. C'est un phénomène curieux que l'arrivée des eaux dans le lit desséché de ces rivières : « Nous trouvâmes, dit sir Thomas Mitchell, de l'eau parmi les roseaux dans le canal de la Macquarie; cependant elle était rare, lorsque nous entendîmes dire que le *flot* arrivait. Supposant qu'un *flot* devait arriver rapidement, je ne pouvais pas croire cette nouvelle. On nous dit : « Vous ne le verrez que demain soir, les deux agents de police ont voyagé hier avec. » Nous attendîmes l'arrivée du flot. Enfin, le lendemain soir, au clair de la lune, j'entendis dans l'éloignement un craquement de blocs de bois, et tout-à-coup éclata à nos yeux le plus beau spectacle que j'aie jamais vu — une cataracte vivante, remplissant d'écume le lit sombre et sec de la Macquarie, et entraînant des arbres entiers avec elle; elle apportait l'eau d'une distance de quatre cents milles, où il y avait eu de grandes pluies. Nous crûmes alors que toutes nos peines étaient finies; mais quelques jours après, dans ce même canal, nous nous trouvâmes tout aussi embarrassés qu'auparavant; l'inondation s'était répandue dans des milliers de lagunes, laissant encore une fois à sec le lit de la rivière, dont elle n'était qu'un simple tributaire. » Ces lagunes, qui couvrent une immense étendue de pays, avaient fait croire au prédécesseur officiel de sir Thomas, M. Oxley, que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande était un vaste lac.

Une grande partie de ce que nous avons dit de l'Australie peut s'appliquer à la Nouvelle-Zélande, où l'orge et les fèves deviennent vivaces, où la tige du blé est si forte qu'aucun vent ne peut l'abattre, et où l'acre a donné cinquante boisseaux; où le myrte et le fuchsia prennent les proportions d'arbres de haute futaie, et où les radis parviennent à la grosseur de la jambe d'un homme; où l'on trouve toutes les facilités possibles pour l'élève des moutons, qui donnent une laine aussi fine que longue; où la houille, le cuivre, le manganèse, existent en abondance; où, en un mot, sont réunis tous les éléments nécessaires au développement d'un peuple magnifique, et où il ne manque que ce peuple. La population totale de la Nouvelle-Zélande n'est aujourd'hui que de 107,000 âmes.

II. — ÉMIGRATION NATIONALE.

Comment se procurera-t-on les fonds nécessaires? — Avant de répondre à cette question, disons qu'il nous serait agréable de pouvoir substituer le mot *colonisation* à celui d'*émigration*. Mais nous craignons bien qu'il n'y ait en ce moment peu d'espoir de voir se diriger des rives britanniques vers les plages coloniales, cet harmonieux amalgame, cette vaste et heureuse combinaison de toutes les classes véritablement utiles de la société, qui pourraient seuls mériter le nom de colonisation.

Maintenant, une immense portion de notre population se trouve, en Angleterre, soumise à certaines conditions d'existence qu'elle doit accepter et dont elle est obligée de tirer le meilleur parti possible; mais tous les liens artificiels ainsi formés sont rompus du moment où l'on quitte une vieille terre, couverte d'une nombreuse population, pour un pays nouveau et peu peuplé, où la grande masse de la communauté se procure facilement le moyen d'améliorer sa condition. Ainsi, par exemple, aucune combinaison intime des deux grandes classes de la société, patrons et travailleurs, organisée sur le principe du maintien des rapports existants dans notre pays, ne serait compatible avec le but de l'émigration. On ne saurait exiger qu'un ouvrier accepte un salaire inférieur au taux ordinaire des salaires de la colonie où il va, ni qu'il renonce à aucun des moyens que présente ou que doit présenter la colonie aux hommes laborieux et rangés,

de cesser entièrement de travailler pour le compte d'autrui. D'un autre côté, on ne peut s'attendre à ce que des patrons exportent des capitaux sur la foi des services qu'ils tireront des ouvriers qu'ils emmèneront avec eux, parce qu'ils ne peuvent, à aucun prix, s'assurer ces services d'une manière permanente. Il faut donc que le capital et le travail, comme tout le reste, arrivent aux colonies par l'action du même principe qui règle partout leur distribution — un besoin connu. Mais le gouvernement peut faire beaucoup, directement et indirectement, pour assurer à ces mêmes colonies la possession, dans une juste proportion, de tous les éléments qui doivent concourir au bien-être et à la prospérité d'une communauté. Encore faut-il, pour cela, adopter quelques principes simples et parfaitement sains; car toute cette question est hérissée de difficultés et de dangers. Ainsi, une des principales raisons pour lesquelles les grands propriétaires et entrepreneurs d'Australie ne cessent de réclamer des bras (et ils en conviennent d'ailleurs), est le désir qu'ils ont de faire baisser les salaires et de placer par là les travailleurs dans une plus grande dépendance par rapport à eux. Ils vont même jusqu'à établir de fort beaux calculs pour démontrer toutes les fâcheuses conséquences résultant, au point de vue moral, de l'élévation des salaires. Un gouvernement peut-il raisonnablement se hasarder à exporter des travailleurs aux colonies pour favoriser une pareille combinaison? Si c'est un mal que de faire trop bien ses affaires, ce doit être un mal pour tout le monde. Si ce n'est un mal que pour les esprits sans éducation, il faut répandre l'éducation. Que dirait-on, si le gouvernement employait en Angleterrre un raisonnement et des mesures analogues contre les patrons? Quoi qu'il en soit, les travaux publics ont été suspendus dans les colonies australiennes, pour qu'il n'en résultât pas d'élévation dans les salaires. Cette intervention gouvernementale, si contraire aux principes d'économie politique reconnus en Angleterre, ne produit que des jalousies, du mécontentement et des pertes. Nous voyons, dans un des documents parlementaires relatifs à l'émigration, le secrétaire colonial de la Nouvelle-Galles du Sud se plaindre de ne pouvoir placer avantageusement les fonds de la caisse d'épargne; car, quant à l'idée de les employer pour propager l'émi-

gration, il fait observer que, dans l'état des choses, il ne saurait se croire autorisé à faire servir les économies des travailleurs à diminuer la valeur de leur travail. Il n'y a, en effet, qu'une seule règle de conduite dont l'observation puisse prévenir l'imputation de partialité et, qui, mettant toutes les classes sur le même pied, fasse voir clairement à chacun sur quoi il doit compter. C'est, après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, d'introduire le plus grand nombre possible de travailleurs, de manière à donner aux propriétaires toute facilité de se procurer des bras, et en même temps de mettre à la portée des travailleurs le moyen d'acquérir de la terre, en sorte qu'il ne dépende plus que d'eux, ou de rester aux gages d'autrui, ou, après quelques années de labeur, de pouvoir s'établir sur la propriété qu'ils auront acquise du fruit de leurs économies. Avec un pareil système, le fonds destiné à l'émigration s'accroîtrait rapidement, et le gouvernement n'aurait plus qu'à veiller à ce que les personnes qui se proposent d'émigrer pussent toujours obtenir des renseignements complets pour diriger l'émigration même.

Nous avons déjà vu que, dans l'opinion des personnes les plus compétentes, l'Australie, avec toutes les facilités que présentent ses villes à l'émigration, possède encore, dans ses terres incultes, des ressources immenses et bien plus que suffisantes, si l'on en fait un usage convenable. Pourquoi donc nous tourmenter sans cesse des moyens de créer des fonds pour l'émigration? Pourquoi différer davantage, en venant en aide à nos classes pauvres, d'alléger ce fardeau qui pèse sur nous? Pourquoi mettre plus long-temps obstacle à la prospérité de nos colonies? Ce sont là des questions auxquelles il faudra répondre d'une manière satisfaisante, et cela avant qu'il soit peu. En attendant, le gouvernement a mieux aimé anticiper sur le produit des ventes de terres, etc., pendant quelques années, que de toucher à ce produit annuel lui-même, et pour cela il a eu recours aux expédients financiers en usage dans presque tous les pays. Il a autorisé le gouvernement colonial de la Nouvelle-Galles du sud à émettre des obligations jusqu'à concurrence de 300,000 £, hypothéquées sur les terres de la colonie : cette somme est destinée à favoriser l'émigration. L'emploi d'une autre somme de 100,000 £,

levée de la même manière et sur la même garantie, avait déjà reçu la même sanction. Ces mesures ont donné une nouvelle et active impulsion à l'émigration en Australie; — ce mouvement ne fera que se prononcer plus énergiquement, si la législature coloniale, ainsi qu'on n'en saurait douter, adopte les dispositions auxquelles nous avons fait allusion plus haut, et qui ne seraient, par le fait, que la réalisation des vœux du conseil législatif de la colonie.

Mais si les ventes des terres coloniales sont la meilleure ressource, il en est encore d'autres auxquelles on peut avoir recours. Notre taxe des pauvres sert à nourrir et à entretenir des multitudes d'indigents valides. Qui empêcherait d'affecter une certaine portion du produit de cette taxe, pendant un certain nombre d'années, à la garantie d'un emprunt qui serait employé à transporter et à établir ces indigents là où ils pourraient contribuer à l'accroissement de la richesse nationale au moyen de la production et des échanges commerciaux, au lieu de dissiper ces mêmes sommes à subvenir à leurs besoins dans un état d'oisiveté forcée? Il va sans dire que cet emprunt ne devrait pas excéder la somme que les différentes paroisses auraient certainement à payer en moyenne pour un nombre d'indigents équivalent à celui dont on disposerait de cette manière; il faudrait même qu'il fût inférieur à cette somme, en sorte que les contribuables pussent en profiter directement sous la forme d'une réduction d'impôts. Lorsqu'ils verraient que l'on s'occupe ainsi de leurs intérêts, ils n'en seraient que plus disposés à s'occuper eux-mêmes des intérêts de leur pays et des colonies, en s'efforçant de rendre l'émigration populaire parmi les classes qu'elle concerne plus particulièrement. Ce même principe peut encore recevoir d'autres applications. Nous avons des prisons pour la réforme des condamnés. Qui empêcherait que ces condamnés fussent envoyés aux colonies, dès qu'ils auraient donné des garanties suffisantes de leur bonne conduite future, et que le fonds d'émigration fût augmenté au moyen d'un prélèvement du même genre sur leur part des dépenses courantes de la prison? L'expérience qu'on a faite sur les enfants tirés du pénitentiaire de Parkhurst a donné les résultats les plus encourageants. Environ 350 furent envoyés, dans le courant de l'année dernière, à

Port-Philip; le dernier rapport sur les prisons nous donne des nouvelles de 300 d'entre eux, et nous voyons, d'après les renseignements fournis par les personnes qui en employaient une partie, que leur conduite était on ne peut plus satisfaisante : « Les enfants de Parkhurst, dit le chirurgien qui fut chargé de la conduite d'une autre portion, sont excellents. » Les colons leur firent, d'ailleurs, le meilleur accueil : tous ceux qui se trouvaient à bord d'un des bâtiments de transport furent engagés, dans l'espace de cinq jours, sur le pied moyen de 20 £ par an, indépendamment de leurs rations. Après tout, le travail, le changement de lieux et d'habitudes, joints à une discipline préparatoire convenable, sont au nombre des influences les plus efficaces qu'il soit en notre pouvoir de faire agir sur la classe des criminels. Si nous voulons sérieusement la réforme et le bien-être des condamnés, il faut leur ôter, en même temps que le désir et l'habitude d'enfreindre les lois sociales, les tentations qui pourraient être trop fortes pour eux.

On peut trouver encore une grande ressource pécuniaire dans l'adoption du principe indiqué par l'expérience intéressante du docteur Lang, et qui consiste à avancer aux émigrants les fonds nécessaires pour se rendre aux colonies, à la charge par eux d'en opérer le remboursement sur le produit de leurs gains. Il y aurait une foule de manières d'arranger cela, en sauvegardant l'intérêt du trésor. Nous nous bornerons à en suggérer une seule. Que les dettes de cette nature soient privilégiées sur toutes autres pendant un temps illimité; qu'elles puissent être, au besoin, recouvrées par un procédé sommaire, et que le débiteur, tant qu'elles ne seront pas éteintes, ne puisse recevoir du gouvernement aucune licence ou concession de terres. D'un autre côté, qu'on lui offre un puissant stimulant, en déclarant qu'aussitôt qu'il aura acquitté sa dette, il recevra des terres pour la même somme, aux mêmes conditions que tout autre acquéreur. De cette façon, il comprendra que chaque shelling qu'il paie en remboursement de sa dette n'est, par le fait, qu'un placement dans la meilleure de toutes les banques; et la colonie ainsi que l'État auront atteint leur but, de faire payer par la terre les frais de passage des travailleurs dont elle a besoin. Nous croyons que, même aux cours actuels, ce système fonc-

tionnerait utilement, attendu que les individus à qui l'on ferait de pareils avantages ne regarderaient pas de si près au prix de la terre que ceux qui n'achètent que par calcul, et qui n'ont d'ailleurs aucune obligation envers l'État.

En faveur de qui doit-on faire usage du fonds d'émigration?— Notre opinion est que ce doit être, en premier lieu, dans l'intérêt de la métropole, que l'on débarrassera de l'excès de sa population indigente, et, ensuite, dans l'intérêt des colonies, auxquelles on fournira les bras qui leur manquent. Il faut donc établir une distinction très nette entre les émigrants qu'il est de notre intérêt, comme nation, d'éloigner, et ceux qui ne peuvent invoquer les mêmes titres à notre assistance. Aux premiers, c'est-à-dire aux indigents et aux criminels partiellement réformés, accordez le passage gratuit; pour eux, tâchez d'augmenter les fonds affectés à l'émigration, de telle sorte que les charges du pays en soient sensiblement allégées. A ceux-là, ne faites pas contracter de dettes; ils auront assez à faire pour se maintenir et établir leurs familles; on ne peut pas exiger d'eux davantage. Mais, quant aux autres classes, c'est-à-dire aux artisans, et en général à tous ceux qui peuvent vivre en Angleterre du produit de leur industrie, et qui néanmoins désirent émigrer, offrez-leur seulement, mais constamment, l'avance des frais de passage, remboursables sur leurs gains, mais qui, après le remboursement, leur donnera droit à la valeur en terres de ce qu'ils auront payé. C'est, par le fait, une concession gratuite de terres qu'on leur fera; mais cette concession ne sera accompagnée d'aucune des circonstances qui soulevaient tant d'objections contre l'ancien système des concessions gratuites. De cette façon, la main-d'œuvre sera sur la terre, avant que la terre soit concédée; elle sera aussi en rapport avec l'étendue de la terre concédée. Dira-t-on que de petits capitalistes, en état de payer leur passage, profiteront de cette facilité pour se dispenser de faire ce déboursé? Qu'en résultera-t-il? Que, par la concession d'un lot de terre peu important, vous aurez tenté des petits capitalistes à émigrer dans des pays où ils peuvent être extrêmement utiles à la communauté; tandis que, sans cet appât, quelques-uns à peine eussent émigré. Après tout, cela revient à accorder indirectement au petit capitaliste le même avantage

que vous accordez directement au grand capitaliste, qui peut acheter en Angleterre des terres situées dans les colonies et obtenir le passage gratuit pour un certain nombre de travailleurs, selon l'importance de ses acquisitions. C'est là, si nous ne nous trompons, le moyen de rendre l'émigration populaire aux yeux de toutes les classes de la population, et de la faire contribuer efficacement à améliorer notre propre condition en même temps qu'elle développerait activement les ressources presque illimitées de nos colonies.

Voici, dans l'état actuel des choses, comment on procède. Les journaliers et autres travailleurs, nous entendons ceux qui travaillent réellement à gages et qui émigrent dans cette intention, peuvent obtenir, autant que le permettent les fonds restreints dont on peut disposer à cet effet, un passage gratuit en Australie pour eux, leurs femmes et leurs enfants. La Compagnie de la Nouvelle-Zélande offre les mêmes avantages à la même classe d'individus, mais reçoit dix fois plus de demandes qu'elle n'en peut satisfaire. Les personnes qui n'ont pas le moyen de payer la totalité du prix de passage, peuvent, dans certains cas, obtenir un prêt ou une réduction de prix en s'adressant à la Société pour la Promotion de la Colonisation. Enfin, les personnes qui achètent des terres en Australie ont droit à cinq passages gratuits par chaque 100 £ déboursées. Voilà tout ce que nous faisons actuellement, comme nation, pour nous soulager nous-mêmes et peupler nos immenses territoires coloniaux. Nous ne faisons, en effet, que commencer à nous occuper des intérêts de nos colonies, et il est à craindre que les essais faits jusqu'à ce jour ne soient pas très heureux. Les indigents sont expressément exclus des classes d'individus auxquelles le passage gratuit peut être accordé. On se fonde sur cette raison que, les fonds affectés à l'émigration provenant des colonies, on ne doit les faire servir qu'à envoyer aux colons les travailleurs qu'eux-mêmes demandent. Mais qu'est cela, si ce n'est traiter les vastes territoires dont il s'agit comme la propriété du petit nombre d'individus qui y sont actuellement établis, au lieu de les considérer comme la propriété de la nation anglaise et de la couronne d'Angleterre? Nous savons que, dans la forme, notre gouvernement n'admet pas cette manière de voir les choses;

mais ses actes sembleraient l'admettre jusqu'à un certain point. Tout ce qui porte préjudice à nos colonies nous porte nécessairement préjudice à nous-mêmes, puisque, si elles ne sont pas dans un état prospère, nous ne pouvons leur envoyer les masses d'individus que nous voudrions leur envoyer, dans leur intérêt et dans le nôtre. C'est ce double intérêt qu'il faut se proposer pour but, et nous pensons que la solution des deux questions, en ce qui concerne l'émigration, se trouvera dans le développement des idées que nous avons mises en avant et qui consistent, nous le répétons, d'abord à former un fonds considérable et s'accroissant constamment, avec et par suite de l'accroissement de l'émigration elle-même; ensuite, à employer ce fonds, en premier lieu, à transporter aux colonies notre population indigente et nos condamnés partiellement réformés; en second lieu, à aider ou à provoquer l'émigration de tous ceux qui veulent émigrer; en sorte que la mère-patrie et les colonies puissent se donner mutuellement le genre d'assistance qui doit leur être respectivement le plus profitable.

(*Companion to the Almanack for* 1849.)

Géographie. — Voyages.

L'ALTAÏ ORIENTAL ET LA FRONTIÈRE DE LA CHINE:

La grande importance de la Russie parmi les puissances européennes, a naturellement attiré l'attention sur les mœurs de ses peuples, leur gouvernement et leurs institutions. Les voyageurs ont décrit ses deux capitales, la physionomie pittoresque de ses vieilles cités et la monotonie fatigante de ces immenses provinces qui s'étendent des marais de la Baltique et de la mer Blanche aux fertiles plaines qui bordent le Pont-Euxin et les plages sablonneuses de la mer Caspienne. Les recherches des géologues, tels que sir R. Murchison, nous ont révélé la structure minérale du sol. Mais l'antique domaine de la race slave forme à peine aujourd'hui la moitié de l'empire des czars. Les descendants des cavaliers tartares qui portaient autrefois la terreur jusqu'aux portes de Moscou, tremblent au nom de l'empereur. L'Ural n'est plus la limite d'une domination qui descend de ces montagnes jusqu'à l'Océan pacifique sur toute la pente arctique de l'Asie septentrionale. Cette région est encore imparfaitement connue. Combien de personnes regardent la Sibérie comme une sorte de prison solitaire, ensevelie sous des neiges éternelles, — comme une terre où ne brille aucun été, où jamais un souffle printanier ne dissipe les frimas de l'hiver. Quant à sa configuration générale, ses provinces immenses, ses nobles fleuves qui arrosent des plaines majestueuses, ses montagnes riches en précieux minerais, etc., entourées d'une ceinture de sable d'or, quant à ses prairies fertiles et ses vallées pittoresques rivales de celles de la Suisse et du Tyrol, on n'en a aucune idée. L'importance toujours croissante de cette région nouvelle, ses éléments d'amélioration, son industrie minière et agricole, ses nombreuses

colonies, les villes fondées au milieu de ses déserts naguère solitaires, le commerce qui navigue sur ses cours d'eau et une multitude d'autres faits intéressants, restent ensevelis dans les archives inconnues du gouvernement russe, ou il n'en est mention que dans quelques relations de voyageurs étrangers.

Voilà ce qui donne une haute valeur à l'ouvrage que publie un gentilhomme de la chambre de S. M. impériale, le comte Pierre Tchichatcheff (1). Cet ouvrage, qui comble plusieurs lacunes dans le tableau physique et moral de la Sibérie, non-seulement place sur la carte des contrées inconnues jusqu'ici, mais encore nous familiarise avec des tribus et des races dont le nom est à peine prononcé en Europe. Bien que l'auteur ait surtout poursuivi un but scientifique, il a observé les beautés de la nature et il décrit en un style élégant, parfois peut-être trop ambitieux, les scènes qu'il a vues. Il recueille des plantes, étudie les animaux, note avec soin les différentes formations géologiques qu'il rencontre sur son chemin; mais, avec un esprit plus étendu que celui de beaucoup de voyageurs scientifiques, en s'appliquant à l'étude d'une contrée, il ne néglige pas les habitants. Il décrit avec un soin plus particulier ces tribus indigènes, dernier reste des nations dont les guerres et les rapines remplissent une des sombres pages de l'histoire de l'Asie méridionale et de l'Europe. On y trouvera aussi de curieux renseignements sur les colons russes qui se sont retirés dans ces lointaines contrées, soit par un arrêt d'exil pour quelques crimes politiques, soit comme émigrants volontaires.

M. de Tchichatcheff quitta Pétersbourg le 22 mars 1842. La température, au-dessous du point de congélation, aidait à la rapidité de son voyage. A Nijni-Novogorod, il rejoignit le Volga dont la surface glacée lui offrait une route splendide et il suivit ce fleuve sur un espace de cent quatre-vingts milles, sans toucher terre une seule fois. Pendant l'hiver, toute l'activité du pays semble concentrée sur cette onde revêtue d'une couche de glace épaisse. Ici l'on rencontre le paysan qui conduit au marché les productions du sol; là le bûcheron qui prépare le bois

(1) Voyage scientifique dans l'Altaï oriental et les parties adjacentes de la frontière de Chine, par Pierre de Tchichatcheff.

qu'au printemps il fera flotter ; ailleurs, des marchands qui s'en vont à leurs affaires. Le fleuve présente ainsi une scène riante et curieuse malgré l'uniforme éclat de la neige qui s'étend de tous côtés. Quelquefois la monotonie du paysage est interrompue par l'aspect d'un village pittoresque ou d'une flotille de bateaux enchaînés par la glace. Puis, enfin, apparaît la cité de Casan avec son ancienne cathédrale et sa population mélangée de caractère européen et asiatique. De cette ville, M. Tchichatcheff se dirigea vers celle de Pern, qui, dans nos cartes, est placée sur les bords de l'Oural, mais qui, en réalité, s'élève dans une plaine. A soixante milles de là, du côté d'Ekaterinbourg, est la région montagneuse. On n'y trouve point l'imposante majesté des Alpes ; mais des cimes arrondies, coupées par des vallées et revêtues de sombres forêts de pins, forment un agréable contraste avec les districts que l'on vient de traverser. A Ekaterinbourg, on quitte les frontières de l'Europe pour passer dans les vastes régions de la Russie asiatique.

En entrant dans le premier village du gouvernement de Tobolsk, M. Tchichatcheff est frappé du singulier spectacle d'une population composée tout entière d'exilés de la classe des *Poselentzi* (ou colons). Pendant son séjour dans la Sibérie occidentale, il a eu fréquemment l'occasion de pénétrer dans l'intérieur de ces colons, et il a été surpris de l'air de propreté, d'aisance et de bien-être que présentent leurs habitations. Cette prospérité, dit-il, est le résultat de leurs propres travaux. En arrivant au lieu de leur résidence, ils ne trouvent que la forêt vierge où ils doivent construire leur demeure et le sol inculte d'où ils doivent tirer leur subsistance. Mais le courage et l'industrie peuvent obtenir de grands résultats dans une terre où ils disposent librement des montagnes boisées, des plaines fertiles. De là vient que les hommes rejetés du sein de la société comme des êtres inutiles ou incapables, des hommes qui paraissaient dénués de toute aptitude à la tâche qu'ils devraient un jour être appelés à remplir, posent, dans les steppes désertes de la Sibérie, les bases d'une nouvelle existence et d'une nouvelle civilisation. Ces colons sont, ou des exilés relevés de leur arrêt de proscription par leur bonne conduite, ou des gens sans profession, ou des serfs envoyés là à la requête de leurs maîtres, des valets fripons ou pa-

resseux. Tous deviennent la propriété de l'État et sont ainsi beaucoup plus libres, mais contraints de pourvoir, par leur travail, à leurs besoins. M. Tchichatcheff défend cette organisation qui choque nos idées. Il la défend par la raison qu'elle aide à l'émancipation graduelle des serfs, et qu'elle convertit en ouvriers utiles, ces consommateurs improductifs que la noblesse russe, dans son sybaritisme oriental, rassemble autour d'elle. Il constate que 951 colons furent, dans l'année 1839, envoyés en Sibérie; en 1841, il y en eut 1,482, et, dans l'espace de trois ans, 3,617. En 1840, on comptait dans toute la Sibérie, 134,630 colons exilés, dont 70,290 dans les provinces occidentales et 11,000 employés au lavage des sables aurifères. Dans cette classe de colons, l'auteur ne comprend point ceux qui ont été condamnés au bannissement pour une raison politique ou pour quelque crime et il n'en dit pas le nombre. L'abolition de la peine de mort a rendu nécessaire en Russie ce système d'exil. Pendant les trois premières années, les colons exilés ne paient aucune taxe, pendant les sept années suivantes, ils n'en paient qu'une demie. Ce n'est qu'au bout de dix ans qu'ils supportent la même imposition que les paysans de la couronne et acquièrent les mêmes droits.

Dans le gouvernement de Tobolsk, les pins au feuillage sombre disparaissent; à leur place s'élèvent des magnifiques forêts de bouleaux blancs; sur leurs branches, couvertes de neige, voltigent des troupes de coqs de bruyère noirs, qui s'avancent sur la route sans s'inquiéter des voyageurs et sans se laisser troubler par les clochettes des traîneaux. Des légions de gélinottes blanches comme la neige où elles nichent, sautillent devant les chariots. A mesure que M. Tchichatcheff avance dans le pays, les caractères variés des steppes sibériennes se dessinent de mieux en mieux; le contour de ces régions est assez doux, cependant, il est loin de présenter les lignes horizontales des régions méridionales de la Russie européenne. A la surface du sol apparaissent çà et là des ondulations plus ou moins élevées ; les grandes forêts sont rares, mais on trouve fréquemment d'épais taillis de broussailles et des masses de bouleaux mêlés à des conifères. La petite ville de Birsk est située vers un de ces territoires ondulants, et égayée par de beaux groupes d'arbres; au-

delà de cette ville, la neige avait presque entièrement disparu ; c'était au 14 avril, le printemps s'avançait rapidement ; à midi le thermomètre marquait 70° au soleil ; le voyageur, pourtant, traverse encore la rivière Tchoumich sur la glace ; trois jours plus tard, il ne pouvait franchir l'Ob (1) de la même façon. Ce fleuve coulait librement, emportant dans son cours d'énormes masses de glaces flottantes ; sa largeur était d'environ un demi-mille ; sa rive droite élevée, sa rive gauche basse, touchant à une plaine marécageuse que la rivière avait évidemment occupée autrefois. Cette observation porte le voyageur à croire que le volume d'eau de l'Ob a dû être jadis six fois plus considérable ; mais il nous paraît qu'on peut seulement conclure de ce fait que le fleuve a de plus en plus creusé son lit et s'est rejeté sur sa rive droite.

Le 20 avril, le thermomètre marquait 90° au soleil ; le voyageur atteignit Barnaoul, où il demeura trois semaines à examiner le pays et à faire ses derniers préparatifs pour entrer dans les régions septentrionales de l'Altaï.

Son premier point de halte fut Bisk, assemblage de quelques chétives maisons en bois, décoré du nom de ville, mais remarquable par les relations commerciales de ses habitants avec la Tartarie chinoise. Les Russes exportent des tissus en laine, des calicots, des cuirs, des instruments de chasse, des ustensiles de cuisine, quelques bijoux grossiers ; le tout s'élève environ à la valeur de 75,000 fr. ; ils reçoivent en échange l'espèce de thé que l'on emploie dans la plus grande partie de la Sibérie. C'est le rebut des feuilles et des tiges de thé que l'on expédie en Europe, et qui est préparé en forme de tablette. Quoiqu'il nous paraisse grossier, c'est celui que préfèrent les habitants de l'Asie centrale et septentrionale, qui prétendent qu'il a des qualités très nutritives. Les marchands achètent pour deux roubles en papier (2 francs) la tablette de ce thé pesant deux à trois livres, et la revendent le double ; on les paye en petites pièces d'argent

(1) Note du traducteur. On l'appelait anciennement le Grand-Fleuve. Les Tartares et les Kalmoucks l'appellent Omnar. Il traverse les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk. La longueur de son cours est de 3,000 verstes (600 lieues). Sa largeur en certains endroits est de plusieurs verstes. Il est navigable depuis sa source jusqu'à son embouchure.

cubiques, déprimées sur une de leurs faces; c'est la monnaie courante du pays. En général, ils gagnent plus que le double sur toutes les denrées qu'ils exportent; ceux à qui ils les transmettent sont les soldats mongols établis sur les frontières, qui retirent encore de ces mêmes denrées un profit considérable, en les débitant dans l'intérieur du pays.

Le 24 mai, M. Tchichatcheff quitte Bisk. Le printemps était alors très avancé, les arbres couverts de jeunes feuilles, les champs décorés des riches fleurs de la potentille, de l'anémone, de l'iris, et d'une très belle espèce d'astragales. Au-delà de la petite forteresse de Katanne, il vit s'élever à l'horizon les cimes blanches de l'Altaï; mais son voyage dans cette région ne commence qu'après qu'il est arrivé à Kamenka; c'est la dernière ville de quelque importance qu'il rencontre sur sa route, c'est là qu'il doit faire ses provisions pour explorer pendant deux mois les districts sauvages qui s'étendent près des sources de la Tchouya et des autres rivières tributaires de l'Ob. Avec une caravane de cinquante-deux chevaux, il commence son excursion dans les montagnes; d'abord, il trouve des couches d'ardoise et de pierre calcaire, puis un mélange de talc feuilleté formant des masses d'une physionomie particulière et beaucoup plus variées que les masses calcaires; ce talc est revêtu d'une abondante végétation de graminées, de mélèzes sibériens, de sapins d'écosse, de hêtres blancs. Les vallées basses, telles que celle de Sarasi, sont couvertes d'une terre végétale fertile, où s'épanouissent de belles plantes, entre autres l'élégante *fritillaria meleagroides*, la superbe *primula macrocalyx*, la *gagea lutea*, la *polygola comosa*. Sur les hautes montagnes, le rhododendron Davarinum est en pleine fleurs.

En remontant la Seima, on aperçoit sur le sable plusieurs traces d'or. Près de la source de cette rivière, au milieu des montagnes qui entourent la vallée, le zaïzan ou chef héréditaire d'une tribu kalmouque qui campait dans le voisinage, vint saluer l'étranger. Il fut, ainsi que ses compagnons, gratifié de quelques présents et réjoui par quelques verres d'eau de vie. Pour ménager la précieuse liqueur, le voyageur offrit à quelques-uns d'entre eux de l'esprit de vin mêlé avec de l'eau. Ils burent avec avidité cette liqueur, et déclarèrent seulement qu'un tel nec-

tar ne devait pas être profané par un grossier mélange. On donna alors à l'un des plus importants un verre d'alcool pur; il le saisit d'une main convulsive et le vida d'un trait, au grand déplaisir de ses compagnons, qui eussent voulu en avoir leur part.

Le chef se plaignit des colons russes, qui s'avançaient sans cesse dans les domaines de sa tribu et bâtissaient leurs demeures partout où bon leur semblait. Ainsi que le remarque M. Tchichatcheff, il paraît impossible de concilier les progrès de la civilisation avec les principes du droit des sauvages indigènes. Ces sauvages ne considèrent la terre que comme un champ de chasse commun, ou comme un pâturage pour leurs bestiaux, et ils repoussent toute idée de culture. Pour assurer leur droit de propriété exclusif sur un vaste district, il faut que ce district reste stérile et livré à la barbarie. Le gouvernement russe permet à ces tribus étrangères de conserver leurs lois et leurs coutumes; elles élisent elles-mêmes leurs magistrats; elles payent un certain impôt, mais ne sont point assujetties au service militaire. Les fonctionnaires russes ne traitent leurs affaires avec elles que verbalement; à moins qu'elles n'en fassent la demande formelle, ils ne doivent point négocier par écrit. Quelques-unes de ces tribus, établies sur les frontières, sont nominalement soumises à la Russie qui leur impose une légère taxe, mais qui n'intervient point dans leurs affaires. Quelques autres, tout en résidant sur le territoire russe, sont également tributaires de la Chine et jouissent de la liberté de commerce avec les deux empires.

Avec une nuance du caractère oriental, les Kalmoucks ressemblent plus aux Chinois qu'aux Turcs ou aux Arabes. La plupart des tribus que M. Tchichatcheff a rencontrées, avaient à un haut degré l'indolence naturelle aux nations du Levant, et une aversion insurmontable pour la perpétuelle activité des Européens, qui leur paraît ridicule. Les différentes peuplades qui habitent le long des routes sont obligées de fournir des chevaux et des guides aux envoyés du gouvernement. C'est dans ces occasions qu'éclate leur paresse. A l'approche d'un étranger investi d'un titre officiel, les habitants se cachent pour échapper à la tâche qui les menace, et sont poursuivis par ceux qui, l'ayant ac-

complie, aspirent à en être délivrés. Dans les districts où la population est peu considérable, le voyageur est exposé à se trouver, pendant la nuit, abandonné de tous ceux qui doivent le conduire. Cette crainte des Kalmoucks tient sans doute à la perte qu'ils éprouvent en s'éloignant de leurs travaux ordinaires, et à la trop minime rémunération de celui qui leur est administrativement prescrit. Pour prévenir leur désertion, M. Tchichatcheff renfermait le soir dans sa tente leurs pipes, leurs brides, leurs selles; mais souvent cette précaution même était insuffisante. Beaucoup d'entre eux aimaient mieux abandonner leurs chevaux avec le harnachement, que de subir la fatigue de l'escorter pendant des semaines, à travers des collines immenses et des vallons inhabités. Les Kalmoucks se distinguent à la fois par leur voracité et par la force avec laquelle ils supportent la soif et la faim. Leur nourriture ordinaire se compose principalement de thé. Dans une chaudière dont les différents emplois ne sont pas de nature à la rendre très agréable, ils font bouillir du thé avec un morceau de graisse de mouton, quelquefois avec un peu d'orge grillé ou une poignée de sel, et ils boivent dans des coupes en bois cette singulière potion presque brûlante. Un peu de tabac fumé dans une pipe en cuivre complète ce frugal repas. Leur aliment favori est le mouton. Ils en dévorent des quantités, autant qu'ils peuvent s'en procurer. Mais ils se jettent avec la même avidité sur toute espèce de viande : vaches, daims, chevaux, que l'animal ait été tué ou soit mort de maladie, n'importe; sa chair, très légèrement cuite, n'en paraît pas moins savoureuse.

M. Tchichatcheff est arrivé dans les défilés de l'Altaï. Sa route serpente le long des vallées, sur les bords des rivières qu'il traverse plusieurs fois, non sans difficulté et sans péril; car ces rivières, formées par les torrents, s'enflent quelquefois tout-à-coup et deviennent formidables. Nulle part on ne peut mieux observer le pouvoir destructif de l'eau que dans cette région d'où sortent les grands fleuves de Sibérie. Les rives de ces fleuves présentent partout l'image de la désolation; leur lit est barré par des quartiers de rocs et des arbres déracinés. Dans ce pays, situé à peu près à la même latitude que Londres, l'hiver n'était pas encore arrivé à son terme. Le 29 mai, les bancs de

l'Oulegome étaient couverts d'une glace assez ferme pour que les chevaux pussent la traverser. Le lendemain, en descendant l'étroite vallée de Katoum, le voyageur observe un étrange contraste. A midi, le thermomètre placé dans sa tente montait à 98°, hors sa tente à 74°. Pendant la nuit, il descendait au point de congélation. La végétation de la prairie était superbe. La *robinia* ne justifiait plus son surnom de nain; la *caragana* était entièrement couverte de fleurs; le chèvrefeuille avait déjà repris sa splendeur printanière, et le genevrier portait sur ses branches une quantité de baies parfaitement mûres. Beaucoup de fleurs estimées pour leur rareté dans les herbiers de l'Europe, diapraient le sol de tout côté; de frais gazons, des plantes légumineuses s'élevaient au milieu des blocs de siénite. Au-dessus de ces plantes s'élevait le magnifique peuplier aux feuilles de laurier, plongeant ses verts rameaux dans la rivière écumeuse, enflée par les pluies et les neiges fondues. Des arbres déracinés flottaient sur les eaux, et M. Tchichatcheff vit passer le corps d'un cheval harnaché que le torrent emportait comme une feuille. Le lendemain, il traversa cette rivière dans une petite embarcation qu'il avait amenée avec lui, et alla camper sur l'autre bord, au milieu d'un immense amas de pierres. Là, assis sur un rocher de granit, en voyant autour de lui les pétales blancs des anémones et les plantes qu'il avait observées dans d'autres régions, le voyageur se transportait par l'imagination dans les contrées méridionales, quand la corolle fanée de la robinia et les fleurs saisies par la gelée de la nuit ou la froide brise qui venait des montagnes de neige dissipèrent son illusion. Il rentra dans sa tente solitaire..

De pareilles scènes lui rappelèrent des cieux plus purs, des jours plus riants, des nuits plus douces.

Près des frontières de la Chine, l'aspect, les coutumes des différentes tribus ont un caractère mongol plus déterminé, quoique leurs idiomes tiennent encore à la langue turque. Par suite des nombreuses conquêtes des migrations du moyen-âge, il s'est fait dans le nord de l'Asie comme en Europe un singulier mélange de races et d'idiomes. Les recherches d'Abel Rémusat et de Klaproth, exposées dans le classique ouvrage de Ritter, jettent seules quelque clarté sur cette obscure question. On distingue

là trois races principales : 1° les Mongols proprement dits, qui habitent les provinces septentrionales de la Chine et parlent un pur langage mongol; 2° les Mongols qui, de même que les Kalmoucks de la Sibérie, ont adopté le langage des tribus turques au milieu desquelles ils sont établis; 3° les Turcs, qui ont pris le nom de leurs anciens conquérants et se sont incorporés à eux, mais qui conservent le caractère distinctif de leur nature physique, avec la religion mahométane et un pur idiome turc. A cette dernière catégorie appartiennent les Kirghises, les Turcs ou Tartares de la Russie européenne.

Dans la seconde catégorie, il faut ranger les tribus au sein desquelles le voyageur avait pénétré. Elles sont idolâtres et professent une grande vénération pour certains objets qui viennent, disent-elles, du grand Lama, notamment pour une statuette en bois ornée de figures grossières, avec des explications en langue mongole. Leur idolâtrie consiste principalement dans une représentation symbolique du principe du bien, *Koutaï*, et du principe du mal, *Chaïtan*. A ce dernier, ils sacrifient des chevaux et des moutons. Ils ouvrent la poitrine de l'animal, et l'étouffent en lui serrant le cœur avec la main. La victime est exposée quelques minutes au feu, puis dévorée si rapidement, que si la dévotion des Kalmoucks était égale à leur voracité, nul doute qu'il ne fallût les considérer comme des saints. Leurs cérémonies religieuses sont dirigées par les prêtres, qui ne jouissent d'aucun autre privilége, qui n'exercent aucune autorité et n'inspirent pas grand respect. Ils considèrent leurs sacrifices comme une sorte de marché avec la divinité; lorsqu'ils n'en obtiennent pas le résultat qu'ils attendaient, ils s'en vengent en fouettant, en battant et, parfois, en foulant aux pieds leurs idoles domestiques. Cette indifférence religieuse a de tout temps existé parmi eux. De là vient le succès avec lequel, au moyen-âge, des moines catholiques accomplirent leur mission à la cour des princes mongols de l'Asie centrale. La vue des chrétiens n'excitait dans l'esprit de ces despotes aucun fanatisme; elle n'éveillait en eux qu'un sentiment de curiosité. Quand Rubruquis commença à exposer les dogmes de sa foi au Mangou-Khan, il ne fut interrompu dans son discours que par les ronflements du monarque, car les attaques portées à

la croyance de ses pères ne pouvaient pas même le tenir éveillé. Si un missionnaire mahométan eût fait à cette époque un pareil essai près d'un prince d'Europe, il aurait bientôt vu quel intérêt son auditeur attachait au résultat de la discussion.

Les Kalmoucks de nos jours n'ont plus l'énergie physique ni l'énergie morale qui rendirent leurs ancêtres si redoutables aux nations qui les environnaient. La fuite paraît être leur unique méthode de défense, leur seul moyen de salut. Cette timidité naturelle apparaît surtout dans leurs rapports avec les Européens, qu'ils considèrent comme des êtres supérieurs auxquels ils ne croient pas pouvoir résister. Cette opinion n'est pas sans fondement, car les Cosaques sibériens, toujours en lutte avec les éléments, les Cosaques, si robustes, si forts, si agiles, présentent un singulier contraste avec le Kalmouck, faible, timide et presque difforme. Tel est l'ascendant des premiers, que le Cosaque qui escortait le voyageur, au lieu de se rendre lui-même aux villages, y envoyait un Kalmouck avec son sabre. Ce signe d'autorité suffisait pour faire exécuter les ordres du maître. Les chevaux que le Cosaque demandait étaient immédiatement fournis, ou, s'ils ne pouvaient l'être, l'ancien de la tribu venait humblement apporter ses excuses.

Au commencement de juin, M. Tchichatcheff remonta la vallée du Saldjar, petit torrent qui coule entre des précipices de schiste bordés par des montagnes de siénite. Après une marche pénible à travers une épaisse forêt de pins et de mélèzes, il arrive sur un plateau élevé, d'où l'un des magnifiques points de vue de l'Altaï se déroule à ses regards : à droite, un immense rempart s'étendait de l'est à l'ouest en demi-cercle; sur ses bords s'élevait une ligne de pics brillants, les uns pareils à des pyramides, d'autres à des cônes tronqués. Entre ces cimes superbes, on distinguait à leurs majestueux contours, les deux pointes connues sous le nom de colonnes de Katoum, dont la hauteur est de 12,000 pieds. A l'est, les sommités étaient moins nombreuses et leurs formes moins dentelées. C'étaient les Alpes d'Arnhyte et d'Onzonne. Jamais, dans ses longues pérégrinations, le voyageur n'avait vu un spectacle plus noble, plus imposant.

De ce site admirable, il descend le long de la rivière de Tchonge, qui d'abord coule dans une belle et large vallée qui

bientôt se resserre dans une gorge étroite. Il lui faut alors s'aventurer sur un sentier rocailleux, glissant, à travers des précipices suspendus au-dessus du torrent fougueux. A ce défilé terrible succède une autre vallée couverte de couches de détritus mêlés à des débris des roches voisines qui, en certains endroits, s'élèvent à 200 pieds au-dessus de l'eau. Sur ce sol d'alluvion brille une riche végétation. Les bords de la rivière sont couverts de peupliers-lauriers, de pins, de bouleaux blancs, et parsemés de robinias aux feuilles jaunes. Le voyageur campe le soir sur la rive d'un petit ruisseau dont le murmure lui rappelait les fontaines d'Orient, près desquelles le pèlerin fatigué se repose en bénissant la main généreuse qui a élevé pour lui ce point de refuge dans le désert. On ne trouve point dans l'Altaï ces témoignages de la charité humaine; mais la nature bienfaisante a pourvu généreusement aux besoins du voyageur par les sources de cristal qui jaillissent de chaque roche.

En remontant la vallée, le terrain apparaît plus sauvage et plus stérile, quoique le voyageur trouve là des sillons d'orge, première trace de culture dans les montagnes. C'était un misérable champ évidemment planté par quelque Kalmouck nomade qui, après l'avoir tant bien que mal récolté, devait l'abandonner sans regret aux ours et aux chèvres sauvages. Mais, dans sa sombre désolation, cette vallée avait un caractère plus pittoresque. Les montagnes, composées d'immenses masses de pierres calcaires brunes ou blanches, tantôt s'éloignaient ou se rapprochaient de la rivière, tantôt se déroulaient au loin en lignes ondulantes, ou s'élançaient en pics aigus, tandis que des torrents de débris, pareils à des courants de lave, sillonnaient leur pente rapide et souvent inondaient les vallons. Du milieu de ces ruines s'élevaient des broussailles fleuries. Les bancs de la Tchouya, exhaussés en cet endroit, étaient coupés si nettement, qu'on eût dit un large canal creusé par la main de l'homme. Cette apparente régularité, qui contrastait d'une façon si remarquable avec le sauvage aspect des environs, ressortait encore mieux par l'effet symétrique des mélèzes et d'une ligne d'autres arbres rangés le long de l'eau. Au fond de ce tableau se décalquaient les montagnes d'une teinte noire, variée çà et là par des champs de neige et par des plateaux dont les cimes bleuâtres se perdaient

à l'horizon lointain. Sur d'autres points, le sol était parsemé de fleurs brillantes, parmi lesquelles on distinguait deux espèces d'iris, la *pionia* et l'*aquilegia* sibérienne. L'approche d'un orage, en obligeant le voyageur à partir, l'empêcha de faire sa récolte de plantes et d'examiner attentivement la singulière formation des roches. Une de ces roches était composée d'un calcaire noir entouré de mica. Cependant il trouva là de nombreux vestiges de zoophytes très bien conservés, de belles tiges d'encrinites, et quelques remarquables échantillons de la *calamopora alveolaris* dont plusieurs avaient huit à dix pouces de diamètre et autant de hauteur. Le sable des montagnes contenait quelques paillettes d'or et des grains de cinabre.

A mesure que M. Tchichatcheff s'avance dans les montagnes, il y trouve de plus en plus le caractère de l'hiver. C'était pourtant au mois de juin et à midi le soleil éclatait dans toute sa splendeur. Bientôt la tenace robinia disparut, et il ne vit plus que les sombres conifères. Adieu cette variété de fleurs qui naguère encore égayaient ses regards, il n'aperçoit désormais que des tiges éparses de rhododendrum s'épanouissant dans leur beauté solitaire sur un sol marécageux, près des sources du Mentou. Après de longues recherches, il découvre enfin quelques plantes intéressantes, entr'autres : la *primula farinosa* et le *senecio campestris*. Plus haut, il touche à un plateau nu, désolé, couvert de blocs de pierres qui attestent l'action destructive de la nature dans ces régions élevées. Ses yeux se tournent avec joie vers les cimes couvertes de neige qui s'élèvent de chaque côté et dont le vif éclat fait une agréable diversion à la stérilité du terrain où l'on ne distingue plus que des pins desséchés. Un vieux chasseur kalmouck, qui connaissait parfaitement la contrée, raconta à M. Tchichatcheff, qu'autrefois, pendant l'été, la neige fondait sur les montagnes, mais que depuis cinq à six ans, elle ne cessait de blanchir en toute saison leurs sommets. Ce fait, joint à plusieurs autres, notamment au dessèchement des pins, prouverait qu'il y a là un graduel refroidissement du sol. Les gens du pays signalent aussi plusieurs points où l'orge était venu autrefois avec succès et où il ne croît plus. Ils racontent en outre que chaque printemps ils trouvent, dans la vallée de la Tchouya, des carcasses d'animaux sauvages qui ont péri par la rigueur du

froid. L'auteur du livre que nous analysons attribue ce changement de climat à la destruction des forêts; il nous paraîtrait plus naturel d'en reporter la cause à l'élévation progressive du sol.

Au-delà de la rivière de Tchouya, M. Tchichatcheff traverse une steppe aride où, au 9 juin, le gazon même semble attendre encore une meilleure saison pour reverdir. On ne voit le long de la rivière que quelques saules tordus, et sur le sol, couvert de fragments de serpentine et d'un dépôt de sel amer, n'apparaissent plus d'autres êtres vivants que des troupes de canards (anas rutila) aux formes élégantes et au plumage jaune. Bientôt après, le voyageur arrive aux cabanes russes construites par les marchands de Brisk, qui arrivent là deux fois par an faire leurs marchés avec les habitants des frontières de la Chine. Il s'installe dans ces huttes sans portes ni fenêtres, en attendant que, pour continuer son voyage, il ait réglé ses arrangements avec les zaïzans ou chefs des Kalmoucks, soumis à la fois à la Russie et à la Chine, et qu'on appelle pour cette raison : Kalmoucks au double tribut. Par leur vêtement et par leur manière de vivre, ces zaïzans diffèrent peu de leurs sujets, mais ils exercent une autorité presque absolue. Un bonnet chinois, un habit un peu plus fin et plus élégant, une yourte (tente) mieux décorée et un troupeau plus considérable, voilà leurs signes de distinction. Du reste, ils sont aussi grossiers, aussi ignorants que les derniers de leurs sujets; leurs tentes sont recouvertes de peaux d'animaux, ils ne mangent que de la viande et ne connaissent pas l'usage du pain; ils sont encore tels qu'ils ont été dépeints il y a neuf siècles par les historiens chinois de la cour de Konem, quand une malheureuse princesse, fiancée par une raison politique à l'un de ces barbares, gémissait de n'avoir pas les ailes de l'oiseau pour fuir la hideuse demeure de son royal époux, et les dégoûtants banquets où la chair des animaux était son seul aliment, le lait aigre sa seule boisson.

M. Tchichatcheff entra en pourparlers avec ces chefs, en leur offrant, selon l'usage, quelques étoffes rouges et de l'eau-de-vie. Dans leur amour pour cette liqueur, les zaïzans oublièrent bientôt leur dignité et voulaient remettre au lendemain la question qui les avait amenés. Le voyageur prit le parti de retirer ses

bouteilles et de les laisser de côté jusqu'à ce que sa demande fût accordée. La contrée qu'il voulait traverser était entièrement déserte, et le seul guide qu'il put obtenir était un vieux chasseur qui ne connaissait guère que le district voisin du sien. Dans le temps employé à ses préparatifs, il examina le pays du côté des frontières méridionales de la Chine. Devant lui s'étendait un plateau, surmonté de quelques pics d'argile noire qui, à distance, ressemblaient à des cônes volcaniques. Au pied des collines paissait un beau troupeau de saïgas (antilopes de Pallas.) Lorsque ces animaux sont poursuivis, ils ont coutume de tourner en cercle et de revenir à leur point de départ. On place un chasseur sur ce point, et il ne manque pas sa proie. Vers le milieu de juin, une neige épaisse couvrait encore les bords de la rivière. A deux heures après midi, le thermomètre, exposé au soleil, montait à 36° et, pendant la nuit, descendait à 27°. La terre était gelée à trente pouces de profondeur.

Près de là étaient quatre postes chinois gardés par des Mongols armés de lances et de flèches. Quelques mousquets à mèche, d'une forme primitive, étaient posés sur des fourches. Ce sont les seules armes à feu employées dans le pays à la guerre ou à la chasse. Un des animaux qui tentent le plus la convoitise du chasseur est le cerf *(cervus bicargus)*, dont les cornes sont employées par les Chinois à diverses préparations médicales et se vendent 150 à 200 fr. la paire. La frontière des deux grands empires de Chine et de Russie n'est pas de nature à éveiller la cupidité. C'est une chaîne de montagnes couvertes d'une masse de neige qui descend jusque dans les vallées. Dans la plaine, on ne découvre que quelques plantes : telles que le *sedum elongatum*, le *myosotis alpestris*, l'*adonis apennina* et la *cardansina pratensis*. Un des ornements de cette triste région est la gentiane de l'Altaï, dont les fleurs, d'un bleu d'azur ou d'un rose délicat, reposent les regards fatigués de l'éclat de la neige. Un amas de pierres surmonté de cornes et de peaux d'argalis ou brebis sauvages, marque la limite du Céleste-Empire et de la Russie sibérienne.

En quittant ce lieu, M. Tchichatcheff gravit des plateaux élevés, par un sentier qui traverse une terre marécageuse, ou il côtoie des lacs chargés d'une couche de glace. Pendant trois jours, il

n'aperçoit pas un arbre, pas une autre trace de végétation que *l'empetrum nigrum*, le bouleau nain et quelques saxifrages. En certains endroits, la neige s'élève à six ou huit pieds de hauteur; le 17 juin, toute la caravane, hommes et chevaux, traversent un lac sur la glace. Après de nombreuses difficultés, il arrive enfin dans la vallée de la Tchoulichmane, où il campe dans une forêt de pins et de mélèzes. De là, il s'avance vers la Backhaous, où des rives riantes et pittoresques, des tentes dressées au pied des bois, des troupeaux errants et le vert feuillage du bouleau, du peuplier, lui rappellent les charmantes vallées de la Suisse.

Il entre ensuite sur un sol marécageux, si difficile à traverser qu'il est obligé d'abandonner la plus lourde partie de son bagage. Le long de la rivière s'élèvent des forêts dévastées par l'incendie. Ce sont les chasseurs qui allument eux-mêmes ces incendies pour dégager le sol des broussailles qui entravent leur marche. Le même système de destruction est employé dans toutes les provinces de la Sibérie. En explorant les districts septentrionaux de cette contrée, M. l'amiral Wrangel navigua sur la Léna à la lueur d'une quantité d'arbres embrasés qui pétillaient et tombaient dans les forêts vierges. Cette indifférence pour la conservation des bois, se retrouve parmi les tribus nomades de tous les pays. M. Tchichatcheff l'a remarquée dans le voisinage de l'ancienne Antioche, dans les régions du Taurus; les Arabes de l'Algérie ne respectent pas davantage les arbres, et l'on sait comme les Indiens du Nouveau-Monde les détruisent. Il faut que l'homme soit arrivé à un certain degré de civilisation pour comprendre la beauté de la nature et ménager les dons de la Providence.

Sur les bords du lac de Tchoultcha, au 3 juillet, le thermomètre s'élevait à l'ombre à 61°, quoique de chaque côté ce lac fût dominé par des cimes de neige. Le vieux Kalmouck qui servait de guide au voyageur, lui montra à la base d'une pyramide gigantesque deux petits lacs unis par un mince filet d'eau, source de l'Abakana qui, à une distance de 220 milles, rejoint le Yeneseï. Du haut d'un monticule, on pouvait voir ce faible cours d'eau grandir de distance en distance, et se précipiter au sein de la vallée rocailleuse, puis se perdre dans la profondeur d'une forêt.

M. Tchichatcheff voulait atteindre l'Yeneseï. Après avoir en vain tenté de suivre l'Abakana, il résolut d'y arriver par un long détour. Il remonte la vallée, franchit la zone des mélèzes, dernière limite des arbres, traverse un plateau où brillent des lacs que les Mongols appellent lacs d'étoiles. Ce plateau, décoré d'un si beau nom, est l'image de la désolation et du néant. De cette affreuse région, le voyageur descend dans la vallée de Karasoulouk qui, en comparaison de ce qu'il venait de voir, lui semble un vrai paradis. Il trouve là quelques tentes de Soyous, tribu mongole qui parle un barbare dialecte turc compris cependant par les Kalmoucks de l'Altaï. Une partie des Soyous est soumise à l'autorité directe du gouvernement chinois, l'autre à un prince tributaire qui porte le titre de baïzam. Chaque communauté est assujettie à un impôt annuel d'un certain nombre de peaux de martre ou d'autres fourrures. Ils adorent le grand Lama, mais leur religion est mêlée de différents rites, et comme les Kalmouks, ils ont souvent recours à divers actes de sorcellerie. Tous sont d'une ignorance extrême. Ils ne connaissent au monde que deux nations : les Chinois et les Russes. De même que les tribus mongoles, ils désignent l'empereur de Russie sous le nom de Tchaham-Ham, ou Tzar blanc. Ils sont généralement très pauvres, vivent à demi nus dans de misérables huttes et ont beaucoup à souffrir de l'oppression des agents subalternes du gouvernement. Leur principale ressource consiste dans leurs troupeaux de brebis. Les chevaux sont rares dans leur district; ils se servent des bœufs non-seulement pour traîner leur bagage, mais pour chevaucher et aller à la chasse. Ils les guident avec des rênes attachées à des anneaux qu'ils leur font entrer dans les narines. Cette sorte d'équitation exige une grande habitude. Un Cosaque qui voulut en essayer fut en un instant jeté sur le sol par sa rude monture.

La vallée de l'Alach, qui est une des sources de l'Yeneseï, présente une végétation plus abondante. On y trouve des saules, plusieurs espèces de *veratrum, d'epilobium,* de véronique, et d'autres plantes bien connues en Europe. Dans les montagnes, on rencontre fréquemment l'argali, la saïga, et sur les lacs voltigent des nuées d'oiseaux, parmi lesquels on remarque le magnifique anas rutila. On tua un de ces canards qui avait cin-

quante-six pouces d'envergure et vingt-huit pouces de longueur ; il pesait trois livres.

M. Tchichatcheff ayant en vain, pendant plusieurs jours, sollicité des chevaux auprès des lentes autorités chinoises, partit sous la conduite d'un vieux Soyou pour les établissements russes. Du lac de Karakol qui, par sa profondeur, par les remparts de roc qui l'entourent mérite bien son nom de lac Noir, il marcha tantôt par des vallées, tantôt par des montagnes. Dans cette région, il ne voyait plus aucun animal. Cependant ses guides lui indiquèrent les traces d'un ours et d'un sanglier. Le 15 juillet au soir, il fut obligé de s'arrêter tout-à-coup dans un ravin. Des nuages épais, des coups de tonnerre annonçaient une tempête. La pluie tomba d'abord, puis la neige. Elle tomba pendant toute la journée du 16, et couvrit les branches de pins, comme au mois de janvier dans le nord de l'Europe. Les pauvres Kalmoucks, accroupis autour du feu, fumaient leur pipe en silence, ou dormaient serrés l'un contre l'autre comme des marmottes. Le 17, la neige s'élevait à 16 pouces de hauteur. Le 18 seulement, la caravane put se remettre en marche, et elle eut bien de la peine à franchir les masses de granit sur lesquelles s'étendait une couche de neige glacée.

Quelques jours après, M. Tchichatcheff trouva une autre réunion de Soyous qui étaient venus chasser sur la frontière des empires. L'un d'eux offrit de le conduire à Abakane. Ils traversèrent d'abord une colline où brillaient les fleurs du rare rhododendron chrysanthemum et quelques autres plantes alpines. Dans la profonde vallée de Kara Sib, ils trouvèrent une température plus chaude et une plus riche végétation. Des pins s'y mariaient au bouleau blanc, au lonicera, et à différents arbustes. M. Tchichatcheff reconnut là pour la première fois le bouleau gris et l'aspidium sibérien. Cette dernière plante est l'une des plus rares de la Flore sibérienne. M. Tchichatcheff n'en a recueilli que quatre espèces dans le cours de son voyage. Le long de la rivière il vit s'élever de superbes mélèzes et des sapins dont les troncs cylindriques et les branches panachées réunies à la sommité de la tige, lui rappelaient les palmiers du désert d'Egypte. Bientôt il vit reparaître quelques traces de civilisation, lorsqu'il atteignit le poste d'Abakane, dont les grossières

maisons furent un grand objet de surprise pour ses guides kalmoucks. Chaque œuvre de la vie civilisée était une nouveauté pour ces sauvages enfants de l'Altaï, qui ne pouvaient distinguer une chaise d'une table, une porte d'une fenêtre. Le soir, ils descendirent dans la plaine et dressèrent leurs tentes sur la terre, disant que les maisons étaient trop étroites et que l'air y était trop lourd.

La station d'Abakane se compose d'une quarantaine de cabanes habitées par des Cosaques et d'un assez grand nombre de tentes appartenant à la tribus des Saïgas qui diffère des Kalmoucks par son origine et son extérieur. Elle compte environ 20,000 individus dispersés sur un espace de neuf milles carrés, c'est-à-dire sur une étendue de terrain qui équivaut presque au tiers de l'Irlande. Ils mènent pour la plupart une vie nomade. Un petit nombre d'entre eux, placés sous l'influence immédiate des Russes, se livrent à l'agriculture. Il y a dans la tribu plus de quatre mille chasseurs de profession, quoique la chasse soit pour eux un pauvre produit. En 1840, ils tuèrent seize mille bêtes, dont quarante ours, soixante loups, quatre-vingt-deux renards, et plus de quatorze mille écureuils. Les Saïgas professent une sorte de paganisme qui s'altère de plus en plus par leur contact avec les Russes. Plus de la moitié d'entre eux sont au moins chrétiens de nom. Ils sont d'une nature douce et inoffensive, plus portés au vol qu'aux actes de violence. Leur idiome est un dialecte turc et leur extérieur présente l'apparence d'un type intermédiaire entre la race turque et la race finnoise. Soumis à des chefs indigènes, ils payent au gouvernement russe un tribut de 2 roubles et demi en papier (2f 50c) par tête. Le chiffre total de cet impôt s'élève au quart du produit de la vente de leurs bestiaux et de leur chasse.

L'auteur se trouvait alors dans une région habitée où il pouvait se procurer des provisions et trouver des relais de chevaux. Il descendit le long de la rivière de l'Abakana, passa près d'un petit village habité par une colonie de juifs, transportée, on ne sait pour quelle raison, du gouvernement de Saratoff dans cette lontaine contrée. Ces juifs, au nombre de cent cinquante, ne parlent que la langue russe, mais n'ont point renoncé à leur religion.

M. Tchichatcheff s'arrête quelques jours dans la forteresse de Sayansk sur l'Yeneseï. Ce poste, le plus considérable de ceux qu'il rencontra, renferme cent vingt Cosaques qui doivent garder plusieurs limites. Chaque année, ordinairement en hiver, ces limites sont visitées par les soldats des deux frontières, qui se rejoignent auprès d'un large brasier, se racontent en fumant leur pipe les nouvelles des deux empires, et se régalent réciproquement avec leurs denrées nationales. Les Russes apportent l'eau-de-vie, le biscuit, le caviar; les Mongols le riz, le thé, le koumis. La limite des deux empires est marquée par quatre-vingt-six bornes, confiées à la surveillance de soixante postes de Cosaques. Dans la Sibérie-Orientale, habitée par les Tongouses, les Buriates, les postes de Cosaques sont formés en partie d'Européens, en partie d'Indigènes. Dans la Sibérie-Occidentale, les Kalmouks de l'Altaï se prêtent très aisément à l'organisation militaire. Mais on ne peut faire des soldats de leurs voisins, disséminés dans les déserts du Sud, et, de ce côté, l'empire russe a une meilleure garde que celle de quelques compagnies d'hommes armés. C'est cette chaîne de hautes montagnes qui s'étend de Schabina-Dabaham jusqu'à la mer d'Okhotsk.

De Sayansk, M. Tchichatcheff se dirige au Nord vers Minonsinsk, à travers une contrée ondulante revêtue de mélèzes, de bouleaux blancs, et traversée par l'Yeneseï, qui est déjà une majestueuse rivière. A la voir du haut d'une colline, elle apparaît comme un réseau de fil d'argent enlaçant une quantité d'îles, et les contours capricieux de cette onde limpide et ses rives composées d'un sable rouge, rappellent les flots du Nil coulant vers l'Orient à travers les sables d'Afrique. Quelques lacs de sel apparaissent aussi dans cette plaine. Le voyageur en visita un dont les bords étaient couverts d'un taillis où fleurissaient l'*althea officinalis* et l'élégante *parnassia palustris*. Des nuées d'étourneaux voltigeaient parmi le bétail paissant dans la prairie, se jetaient entre les jambes, se perchaient sur les cornes ou sur les épaules des animaux. M. Tchichatcheff en compta soixante-cinq sur le corps d'une vache. Le sel de ces lacs est vendu par le gouvernement; il est si pur qu'il n'a pas besoin de préparation.

Le voyageur s'embarque sur l'Yeneseï et s'arrête près de Kranoyarsk. Le lavage de l'or avait produit là, dans cette année, 500 livres d'or pur. Le capital employé à ce travail ne rapporte pas moins de cent pour cent; quelquefois le bénéfice s'élève à 800 ou 850 pour cent. Par suite de cette prospérité et de l'accroissement de la population, le prix des denrées s'est tellement augmenté, qu'une livre de sucre se vend 2 francs 50 centimes; une livre de café 4 francs, et une bouteille de vin de champagne ordinaire 20 à 25 francs. Les riches mineurs se consolent de leur éloignement de la vie civilisée par les jouissances du luxe. Souvent on offrit à M. Tchichatcheff, dans des assiettes de porcelaine du Japon, des oranges transportées de Marseille ou de Messine par la route de Moscou; on lui fit boire des vins du Rhin, de Malaga ou de Bordeaux. Les spéculateurs de ce district font rarement un bon usage de la fortune qu'ils acquièrent dans leur entreprise. Les ouvriers sont paresseux, prodigues, et se trouvent souvent plus pauvres à la fin de leur vie qu'au commencement. Cette richesse minérale est devenue ainsi en réalité plus préjudiciable qu'utile aux vrais progrès de la contrée. La Russie sacrifie au revenu temporaire de ces mines d'or le bien-être moral, la prospérité future de ces populations; mais ce revenu s'accroît avec une incroyable rapidité. Il donne maintenant un produit deux cents fois plus élevé qu'il y a vingt ans, et cet accroissement est encore limité par le nombre de bras employés à l'œuvre. Tous les filons n'ont pas été explorés, et l'on ne remarque pas qu'ils puissent être de sitôt épuisés. Cependant, il faut le dire, on n'arrive à de tels bénéfices que par la modicité du salaire des ouvriers, qui s'élève de 15 à 35 francs par mois. L'œuvre entière ne coûte pas plus de 300 roubles par an, ou environ 350 francs par tête (1).

Le voyageur parcourt plusieurs terrains aurifères et décrit les divers modes de lavages. De l'Alaton à la rivière de Tonn, il

(1) D'après un récent rapport du consul anglais, le produit total de l'or dans l'empire russe a été, en 1846, de 69,985 lbs. représentant une valeur de 3,416,427 l. s. (85,410,675 fr.) En 1837, il n'était que de 900,000 l. s. Dans l'espace de dix ans, jusqu'en 1846, ces mines ont donné un produit de 18,761,310 l. s. Dans les *Archives russes* de M. Erman, vol. VI, page 318, le produit de 1846 s'élève, d'après des documents officiels, à 75,215 lbs.

traverse une contrée richement boisée, çà et là parsemée de champs d'orge, de seigle, d'avoine. Au pied d'un bouleau noir, il remarque une quantité de ces champignons que l'on redoute en d'autres contrées, et dont on fait en Russie, avec du beurre ou de la crême, un mets très sain et très savoureux.

Il visite les mines de Tomsk, qui se trouvent dans une vallée pittoresque entourée de collines et de forêts. Mais au 6 septembre, le ciel de Sibérie n'est pas favorable à la contemplation de la nature. En se rapprochant de plus en plus du feu, M. Tchichatcheff ne pouvait s'empêcher de songer aux climats où, dans cette même saison, il reposait sous les rameaux de palmier, sans autre toit que le ciel transparent, sans autre couche que le vert gazon.

Les mines de Tomsk produisent annuellement environ 50,000 pouds de fer. Le minerai est fondu en masse de 3,000 ou de 5,400 lbs. dans une coulée de sable argileux qui a de 30 à 70 pieds de profondeur. On trouve fréquemment dans le minerai des dents d'éléphant, surtout de l'éléphant primigénius et des globules d'or. Le sol, formé de couches horizontales de pierres calcaires, renferme plusieurs fossiles, entr'autres un cyathophyllum ressemblant à l'heleanthoïde de M. Goldfuss trouvé dans l'Eifel, ou au cyathophyllum Atlas, trouvé par M. Castelnau sur les bords du lac Huron, ce qui prouve combien il y avait d'espèces identiques de cet animal dans les anciens temps.

Le voyageur visite dans les montagnes de Salaïr les mines d'argent de Gavrilorsk. Le minerai est disséminé par grains imperceptibles dans les masses de sulfate de baryte; il donne en certains endroits un quatre millième, dans d'autres un huit millième d'argent. De là, M. Tchichatcheff se dirige vers Barnaoul, qui porte le nom de ville mais qui n'est qu'un large village. Il visite rapidement les mines d'argent de Zmeef ou montagne du Serpent, qui ne présentent plus que quelques vestiges de leur ancienne grandeur. L'hiver approche. La neige s'accumule çà et là à treize pieds de hauteur, et parfois, lorsqu'elle est chassée par le vent, couvre entièrement les maisons. Ce qu'il y a de plus dangereux, ce sont les bouvanes ou tourbillons qui s'élèvent comme les nuages et obscurcissent le ciel. Dans un de ces terribles ouragans, les voyageurs, saisis par le froid, aveuglés par la neige

flottante, hors d'état de reconnaître leur chemin, et sans refuge dans la steppe déserte, ont peu de chances de salut. Il y a des districts où chaque hiver des amas de neige s'entassent l'un sur l'autre sans un souffle de vent.

M. Tchichatcheff visita cependant les mines d'argent de Nicolas qui sont maintenant abandonnées. Il n'y reste qu'un officier, comme une sorte de garde d'honneur pour leur ancienne célébrité. Un peu plus loin, il traverse une région habitée en grande partie par les sectaires désignés en Russie sous le nom de Vieux croyants ou Starovertzy. Leur dogme ne remonte pas au-delà du 16e siècle. Sous le règne de Pierre-le-Grand, ils furent traités comme des criminels et transportés en Sibérie. Plus tard, il leur a été permis de suivre en paix leur culte, conformément à la loi russe qui défend à l'Eglise dominante de propager ses dogmes par la violence. La plupart des colons que M. Tchichatcheff rencontra dans cette lointaine contrée, proviennent de la Russie d'Europe et se distinguent par un sincère attachement à leur foi, par l'urbanité de leurs mœurs, par leurs habitudes laborieuses. Ils ont exercé une heureuse influence sur les Kirghises des steppes voisines, dont les yourtes ont une apparence de propreté et de bien-être qu'on ne remarque pas plus loin. Malgré les rigueurs du climat, les habitants de l'Oulba ont fait des progrès dans l'agriculture. Leur principale occupation consiste à élever des abeilles. Ils recueillent dans leurs ruches un miel comparable au miel classique de l'Hymète.

Les mines d'argent de Rydersk se trouvent dans une veine de quartz placée entre une couche d'argile et de porphyre. Le précieux métal est mélangé de cuivre et se trouve en diverses proportions, ici de 1 à 500, là de 1 à 228. A quelque distance est la mine plus riche de Sokolnoï, récemment ouverte dans une veine de sulfate de baryte. On y recueille aussi des parcelles d'or, mais dans une proportion si minime que le produit du lavage n'en couvrirait pas les dépenses.

Oustkamennogorsk, où notre voyageur s'arrête, est situé dans une vaste plaine appartenant à la steppe des Kirghises. La ville, avec ses mosquées, avec les tentes qui l'entourent, a un aspect oriental, et les femmes y sont, comme en Orient, couvertes de longs voiles. Le voyageur se trouvait là au milieu d'une popu-

lation mahométane, bien différente des rudes Mongols, parmi lesquels il avait si long-temps séjourné.

Le cours de l'Irtich marque ici la limite entre les deux grands types de la population asiatique. Les Kirghises sont, par les lois russes rangés au nombre des tribus nomades, abandonnés à leurs anciennes institutions, et régis par leurs chefs indigènes. Tous les trois ans, on fait un recensement de la tribu pour fixer l'impôt de un pour cent sur ses bestiaux. Les beys, les sultans, les autres dignitaires paient cet impôt en argent; le peuple le paie en nature. Si une épidémie éclate, le gouvernement fait la remise de l'impôt; si elle fait de trop grands ravages, il donne lui-même des secours aux peuplades qu'elle appauvrit. M. Tchichatcheff visitait le pays dans une de ces fatales circonstances. Il se trouva arrêté plus de deux heures sur les bords de l'Irtich, tous les bateaux étant employés à transporter des provisions des magasins d'Oustkamennogorsk au sein des tribus nomades. C'était un imposant et pittoresque tableau. Les steppes étaient inondées de caravanes nombreuses qui venaient des déserts de l'Asie recevoir ce don de philanthropie chrétienne des mains de leurs maîtres lointains. Les sultans ou chefs de district, reçoivent en général un salaire du gouvernement russe, qui essaie par là d'exercer quelque autorité sur leurs sujets turbulents et rapaces; mais leur pouvoir n'est pas grand, et l'on ne peut s'aventurer dans les steppes sans une bonne escorte de Cosaques. Il faut une garde plus nombreuse pour maintenir l'ordre sur les frontières des Kirghises que sur celles des Chinois et des Mongols. Avec les avantages de leur discipline européenne, les troupes cosaques ne sont pas toujours en état de réprimer l'ardeur de pillage des Kirghises. Si, dans leurs excursions, ces maraudeurs parviennent à gagner un quart d'heure d'avance sur les cavaliers qui les poursuivent, ils effacent leurs traces sur le sable avec tant d'habileté, qu'on ne peut les distinguer. Cavaliers agiles, ils sont doués en outre d'une finesse d'ouïe et d'une perspicacité de regard étonnante. Là où l'Européen remarque à peine un point noir dans le désert, le Kirghise reconnaît un de ses compagnons ou un étranger. Ils ont aussi une excellente mémoire locale. Un vieux Kirghise aveugle guida dans les steppes une troupe russe sur un rayon de 120 milles, en s'informant seule-

ment de la forme des collines, de la position des monticules, des lacs, de la direction des cours d'eau, et quelquefois en cueillant des plantes qu'il portait à sa bouche et à son nez. Sur les principales routes, les Russes ont établi des piquets de Cosaques pour maintenir la tranquillité. Les soldats cultivent une portion de terrain autour de leur habitation. M. Tchichatcheff dit qu'on peut déjà remarquer parmi les tribus nomades, l'influence de cette œuvre de civilisation. Chaque station de soldats laboureurs est entourée de tentes. Beaucoup de Kirghises, après avoir résidé quelque temps près des postes russes, ont jeté bas leur frêle abri, et se sont mis à construire des maisons.

Après avoir visité les ruines du palais tartare d'Ablaïkite et quelques lavages d'or dans le voisinage, M. Tchichatcheff se dirige le long de l'Irtich vers Semipalatinsk, un des principaux points de commerce de la Russie avec l'Asie. Ce commerce s'est accru rapidement. Cependant, en 1842, la valeur des denrées exportées par les Russes et échangées contre du thé, ne s'élevait encore qu'à 32,000 £ (800,000 fr.). A Kiaklita, dans la même année, la valeur des exportations échangées également contre du thé, était de 500,000 £, trois fois plus qu'en 1825. De ce dernier lieu, M. Tchichatcheff se rend rapidement à Omsk, traverse l'Oural et rentre à Pétersbourg.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Tchichatcheff nous donne différents détails sur le caractère physique, sur l'histoire naturelle des montagnes de l'Altaï, et remplit ainsi une lacune du savant ouvrage de M. de Humboldt; car, bien que cet éminent géographe ait réuni dans son *Asie centrale* tous les documents que l'érudition ancienne et la science moderne pouvaient lui fournir sur cette vaste région, ses travaux tendaient moins parfois à augmenter nos connaissances, qu'à nous faire voir les nuages qui enveloppent encore ces lointaines contrées.

Selon lui, la masse centrale du continent asiatique est formée par un plateau élevé dont l'axe principal se dirige du sud-ouest au nord-est. Ce plateau s'étend des pentes de l'Hymalaya au sud vers les frontières du grand désert de Gobi au nord, sur un espace de 700 à 750,000 milles carrés, environ quatre fois la superficie de la France; sa hauteur moyenne est d'environ 4,000 pieds, le double de l'élévation de la terre d'Espagne.

Ce renflement central du continent asiatique correspond dans sa direction générale avec les chaînes de montagnes de l'Hundsruck et le Westmoreland en Europe, et, d'après M. de Humboldt, indique une des plus anciennes révolutions du globe. Sur ce plateau apparaissent quatre grands systèmes de montagnes qui se déroulent parallèlement à l'équateur; c'est l'Altaï, le Thian-chan ou Montagne-Céleste, le Koenlun, et la chaîne composée du Hindoukha, qui renferme le Taurus et l'Himalaya. D'autres systèmes de montagnes ont une direction septentrionale et méridionale parallèle aux méridiens; c'est l'Oural, le Kouznetz, le Bolon et le Soliman. M. de Humboldt donne sur ces différents système d'intéressants détails; nous nous arrêterons à ceux qui concernent l'Altaï. Sa direction est de l'est à l'ouest; près du lac Teletzk, ses différentes chaînes semblent se croiser, et quelques groupes inférieurs s'écartent de la ligne générale. Là est leur point culminant, la Bieloukha ou Montagne Blanche. Ce Mont-Blanc de l'Altaï s'élève en deux pics inaccessibles, bien au-delà de la région des neiges perpétuelles, à la hauteur de 11,000 pieds anglais, un peu plus que l'Etna, un peu moins que le pic de Nethon dans les Pyrénées.

De l'Altaï sortent plusieurs rivières qui sont non-seulement les plus larges fleuves de l'Europe ou de l'Asie méridionale, mais que l'on peut citer au nombre des plus magnifiques fleuves du monde. Tel est l'Ob, dont le cours, qui n'a pas moins de 800 milles d'étendue, n'est inférieur qu'au fleuve des Amazones (930 milles), au Misissipi (1,050 milles), au Hoangho (850 milles), au Nil (900 milles). En face de ces immenses artères de la Sibérie, nos fleuves d'Europe semblent bien petits; qu'est-ce que le Rhin, l'Elbe, la Vistule, et même les flots classiques de l'Indus, du Gange, de l'Euphrate, à côté de l'Yeneseï, qui a 1,000 milles de longueur? L'Ob est cependant le plus important des fleuves de l'Altaï. Avec les nombreux ruisseaux qui se joignent à lui, il enlace toute la région montagneuse. On remarque, en suivant son cours, un fait singulier: la différence de niveau de ses bords, sa rive droite étant toujours considérablement plus élevée que sa rive gauche. Cette même particularité a été observée par M. l'amiral Wrangel dans le nord de la Sibérie, par sir R. Murchison et d'autres voyageurs dans la Russie

d'Europe. On n'a, jusqu'à présent, point de raisons assez positives pour expliquer ce fait.

Les dépôts diluviens se trouvent en abondance dans la Sibérie septentrionale. L'Altaï forme un promontoire élevé d'anciennes roches qui, au sud, s'unit à l'Asie centrale, et au nord s'étend comme un vaste océan de récente formation, avec ses vallées pareilles à des baies et à des golfes. De la terre qui recouvre ces anciens rocs on a retiré des ossements d'animaux dont la race n'existe plus, des ossements du mammouth, du rhinocéros, de l'ancien bœuf, de l'élan. Les deux types d'une organisation éteinte, les deux types les plus éloignés l'un de l'autre par les phases géologiques se trouvent ainsi en contact. Des grains d'or sont disséminés sur un grand nombre de ces couches, généralement dans le voisinage des roches dioritiques, ce qui ne peut être considéré comme un fait accidentel, car, dans l'Oural, à Bornéo, à Haïti, le diorite même renferme de l'or. Les dépôts aurifères de l'Altaï, de même que la plupart de ceux de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, se trouvent ordinairement sur les roches palæozoïques et résultent de leur décomposition. On ne sait positivement de quelle façon ces dépôts ont été formés. M. Tchichatcheff n'a point vu de traces de blocs ératiques dans l'Altaï. Ce fait curieux a été également observé dans l'Amérique du Sud, et constaté par M. Darwin et d'Orbigny dans les régions méridionales du Nouveau-Monde. Dans l'Altaï, où les glaciers sont rares, on ne voit point non plus de rocs striés. Cette remarque nous porterait à croire que l'Altaï aurait été, dès sa première formation, une île dans l'ancien océan, et que les glaces flottantes auraient été emportées par les courants sur d'autres points.

Après l'époque palæozoïque, l'Altaï semble n'avoir subi, pendant un immense espace de temps, aucune modification géologique. On n'y trouve ni dépôts secondaires ou tertiaires, ni même aucune de ces formations volcaniques qui caractérisent les récentes périodes de l'histoire du globe, point de trachyte, de basalte, d'obsidium, ni de lave. Mais, quoique les formations de l'Altaï appartiennent à la même série que les dépôts palæozoïques de l'Europe et de l'Amérique, sa Faune et sa Flore se distinguent par différentes particularités. Ainsi on ne trouve

point, dans les dépôts de l'Altaï, les nautilites, les gonialites, les posidones qui apparaissent dans les calcaires carbonifères de l'Angleterre et du Rhin. On n'y trouve pas non plus de traces des strygouphales, des murchisones, des gypsides qui abondent dans les formations du Rhin et du Devonshire. Les poissons n'y figurent pas non plus, comme dans d'autres contrées, comme dans les riches couches de Cromarty et de Fife en Écosse, de la Russie centrale et de l'Amérique septentrionale. Le comte d'Archiac et M. de Verneuil ont montré que les mollusques céphalopodiques sont moins nombreux dans les anciens lacs de l'Amérique que dans ceux de l'Europe, et on les trouve encore moins dans la région de l'Altaï. Ainsi on ne voit point dans les dépôts sibériens certains gonialites qui sont répandus sur un immense espace, d'un côté depuis les États-Unis jusqu'à l'Angleterre et l'Allemagne, de l'autre dans l'Oural jusqu'aux rives du Gange. Les orthouralites sont rares dans l'Altaï comparativement à leur profusion dans les régions occidentales des anciens océans. Ces comparaisons, si incertaines qu'elles soient par l'exiguité de nos matériaux, ont cependant une grande importance. Elles nous prouvent clairement combien, dans la nature, il y a peu de fondement à la vieille doctrine des formations universelles. L'ancien monde comme le nouveau a été une scène de vaste et harmonieuse variété. Chaque bassin maritime a eu son type particulier de vie adapté par la sagesse du créateur à ses conditions physiques. Ces conditions semblent avoir été autrefois assez semblables à celles que nous remarquons aujourd'hui; car ce qui caractérise l'ancienne Faune de l'Altaï, de même que la Faune actuelle des mers actiques, c'est une certaine pauvreté de genres, d'espèces, et une abondance d'individus, c'est une grande restriction dans le développement de certains types de la vie animale qui manquent complètement ou qui ne sont représentés que dans des petites proportions.

La Flore des sables et des rocs carbonifères de l'Altaï, confirme cette observation. Les plantes du bassin de Konznetz sont remarquables par la pénurie de leurs formes génériques comparées à la profusion des dépôts de même sorte en Europe et en Amérique.

Sous tous les rapports, l'Altaï, dans son histoire géologique, a

un caractère distinct des systèmes européens et semble l'avoir eu à toutes les époques. Jusqu'à quel point sa structure se rapproche-t-elle de celle de l'Asie centrale et de la Chine, c'est une question qui ne peut être résolue que lorsque l'on aura, par de nouvelles recherches scientifiques, soulevé le voile qui enveloppe encore ces mystérieuses contrées.

Une autre partie de l'ouvrage de M. Tchichatcheff présente un intérêt plus immédiat. C'est celle où il parle de la Flore et de la Faune vertebrée actuelle de la Sibérie occidentale. Cette section de l'histoire naturelle se rattache au problème des futurs progrès de la vie sociale dans cette région de l'empire russe. En transportant les productions d'une zone du globe à l'autre, le commerce a, pour ainsi dire, rivalisé avec la Providence, il a détruit en grande partie les inconvénients naturels qui, dans certains pays, pouvaient être un obstacle insurmontable à la civilisation des populations; mais rien ne peut enlever le signe de stérilité imprimé sur certains lieux, et cette stérilité doit toujours avoir plus ou moins d'influence sur ceux qui y sont exposés. Voilà pourquoi, quand on s'occupe des questions d'avenir de la Sibérie, il importe de connaître les particularités physiques de cette immense province, ses productions animales et végétales. M. Tchichatcheff nous a signalé, dans sa narration, diverses localités de la Sibérie où les plantes, favorisées par un sol meilleur, par un climat plus doux, s'épanouissent dans toute leur beauté, d'autres où l'on ne trouve qu'une misérable végétation. Un fait intéressant à constater, c'est la quantité de plantes européennes qui existent dans la Flore de Sibérie. Ce fait confirme l'opinion exprimée, il y a long-temps, par Gmelin, que l'Yeneseï est la vraie limite de l'Asie.

Cette grande rivière divise en effet deux régions distinctes : la Sibérie orientale, remarquable par la nature de ses montagnes, par son froid climat, par le type asiatique ou américain de sa Faune, et la Sibérie occidentale, où prédomine l'élément européen. Dans la première, à l'est, la Faune présente plusieurs analogies avec celle de l'Amérique septentrionale; au sud, elle se rapproche peu à peu de celle du Mongol et du Japon. Dans la seconde, les formes de la vie animale ressemblent à celles de l'Europe.

L'Europe et l'Asie ne forment cependant qu'une masse de terre continue. Les monts Ourals ne sont pas assez élevés pour y constituer une ligne de démarcation physique ou zoologique. Les deux régions de ces continents, voisins l'un de l'autre, ayant à peu près le même climat, doivent avoir à peu près les mêmes productions, les unes seulement plus abondantes sur certains points, et les autres ailleurs. A l'extrême nord de la Sibérie, les espèces sont souvent identiques à celles de l'Europe et à celles du nord de l'Amérique, les régions arctiques du globe ne formant qu'un district zoologique.

On compte en Sibérie quatre-vingt-douze espèces de mammifères, dont vingt-six lui appartiennent particulièrement. On en compte en Europe cent quarante-trois, c'est-à-dire près de la moitié plus. On remarque en Sibérie une pénurie dans les genres d'animaux les plus utiles aux besoins de l'homme. Ainsi, il n'y a là que neuf espèces de ruminants, il y en a quinze en Europe. Il n'y a là qu'une espèce de brebis, deux espèces de chèvres. On en distingue cinq en Europe. Un tel fait s'explique aisément par la différence du sol, du climat de l'Europe, avec la nature de ces steppes arides, de ces marais salés de la Sibérie, bornés d'un côté par un océan de glace, et privés des chaudes brises du midi par les chaînes de montagnes de l'Altaï et les plateaux de l'Asie centrale.

Dans l'ornithologie des deux contrées, il y a plus de similitude. De trois cent vingt-trois espèces d'oiseaux que l'on observe en Sibérie, quarante-trois seulement lui appartiennent spécialement. Son analogie avec l'Europe dans cette partie de l'histoire naturelle, vient sans doute des habitudes de migrations d'un assez grand nombre d'espèces qui passent l'hiver dans une région et s'en vont l'été dans l'autre. Cette observation est confirmée par la différence du nombre des reptiles. En Sibérie, il n'y en a que vingt-deux espèces, en Europe on en compte quatre-vingt-quatorze.

Ces faits nous démontrent l'infériorité de la Sibérie relativement aux pays européens situés sous la même latitude, en ce qui tient aux moyens d'alimentation de la vie animale, et par conséquent de la vie humaine. A part quelques districts placés dans des conditions plus favorables, les rigueurs de l'hiver, la

brièveté de l'été rendent l'agriculture impossible. Il y a des pâturages pour le bétail, mais le bétail n'est pas une ressource suffisante pour une population nombreuse. Les mines sont donc l'unique élément de prospérité que la Russie puisse chercher dans ces immenses régions. La découverte de nouveaux filons a, dans les dernières années, considérablement accru le produit de ses mines. Mais cet accroissement durera-t-il? On n'ose l'espérer. L'or et l'argent se trouvent là dans des sables qui ont peu de profondeur, qui, de même que ceux de l'Oural, s'épuiseront probablement. C'en sera fait alors du revenu essentiel de la Sibérie, et la possession de cette vaste, improductive contrée, ne sera plus guère qu'un vain titre. Peut-être résulterait-il pour les vrais progrès de ses habitants, quelque avantage de l'épuisement des mines qui, jusqu'à présent, ont été un obstacle de plus au travail agricole. Quant aux avantages que l'empire russe peut retirer de ses domaines sous le rapport des forces militaires, ils ont été très exagérés. La faible population sibérienne ne peut fournir des recrues aux armées, et les stations de Cosaques, disséminées sur un immense espace, suffisent à peine pour maintenir l'ordre dans le pays et réprimer les invasions des tribus de pillards qui occupent les déserts méridionaux. La Sibérie ne peut aider l'empereur de Russie dans une guerre européenne, et les sauvages montagnes et les déserts qui l'entourent du côté du sud ne permettent pas de les considérer comme la base d'une conquête asiatique.

Mais à cette région se rattache une question plus importante que celle des intérêts politiques de la Russie. Quelle sera l'influence des établissements russes sur le progrès social de la Sibérie et sur le vaste continent dont elle fait partie? Nous espérons que l'extension de la puissance septentrionale aidera considérablement à ce progrès. Le despotisme russe, la demi-civilisation russe valent bien mieux que la rude anarchie ou la stagnante barbarie qui existaient dans ces régions. Les colons exilés apportent là les éléments de la civilisation religieuse et sociale avec les éléments des arts qui seuls peuvent mettre l'homme en état de surmonter les rigueurs du climat. La Providence semble avoir confié à la Russie la tâche d'enseigner aux tribus barbares de l'Asie septentrionale la morale plus pure et

les priviléges de la vraie foi : si la discipline du maître est sévère, l'élève étant d'une nature grossière et rude, les progrès continus de l'influence russe et anglaise en Asie peuvent seuls rendre à ce continent son poste d'avant-garde de la civilisation. Dans le moyen-âge, les tribus mongoles sortaient de leurs déserts pour s'abattre comme des essaims de sauterelles sur les fertiles plaines du sud, dépouillant la grande famille caucasienne de ses droits primitifs. La Russie et la Grande-Bretagne étendent bien moins leurs propres domaines qu'elles n'expulsent les voleurs et les oppresseurs des vrais indigènes. Le type mongol fut trop long-temps une empreinte funeste imposée à ces contrées reconquises qui n'ont d'espoir que dans la restauration des formes sociales de la vie caucasienne. Puissances réparatrices, malgré elles peut-être ou à leur insu, les conquérants européens vengent providentiellement les injures des faibles. Le grand torrent d'émigration de l'humanité qui, parti de l'Asie orientale, s'avançait vers l'occident de ce continent et jusqu'à l'Europe, arrêté enfin, se voit forcé de rebrousser chemin. Oui, la Russie et la Grande-Bretagne peuvent n'avoir été en apparence appelées que par leur avarice ou leur ambition : elles n'ont d'abord cherché que des sables d'or ou de nouvelles sources de commerce ; mais nous espérons qu'une plus haute sagesse les guide à de plus nobles fins, et qu'en rapportant de l'Orient des pierreries et des métaux précieux, elles laissent derrière elles des éléments d'institution sociale et surtout le trésor inestimable de la foi au Christ.

(*The British Quarterly Review.*)

Mœurs Américaines.

ÉPISODES DE LA VIE DANS LE FAR-WEST.

UNE EXPÉDITION DE CHASSE EN CALIFORNIE—LA MISSION DE SAN-FERNANDO (1).

Nous allons suivre nos hardis chasseurs dans leurs excusions aventureuses ; mais d'abord récapitulons :

Si nous passons la troupe en revue, nous trouverons quatorze bons fusils dans les mains de quatorze montagnards énergiques, montés sur quatorze chevaux de pur sang indien. Devant eux s'étendait, à plus de neuf cents milles, un vaste désert, parcouru dans tous les sens par des sauvages hostiles, altérés du sang des hommes au visage pâle. La faim, la soif, les flèches des Indiens, et quand ils auraient vaincus tous les dangers, l'invasion d'établissements américains, dont le moins peuplé serait défendu par un nombre d'hommes déterminés, de dix fois supérieur à l'escadron d'attaque; l'énorme difficulté d'enlever ainsi à l'improviste une quantité de chevaux et de mulets suffisante pour payer tant de fatigues et de périls; la certitude de faire couler des flots de sang, tels étaient les traits dominants de la perspective qu'une pareille entreprise offrait aux nouveaux compagnons de Killbuck et de La Bonté ! ce dont ils pouvaient répondre, c'est que leurs fusils feraient, un jour ou l'autre, mordre la poussière à tout ennemi qui aurait la hardiesse de leur résister. Avec la conscience de leur force physique, ils ne craignaient aucuns dangers; ils se félicitaient même à l'avance de ceux qu'ils rencontreraient sur leur route. C'étaient bien les aventuriers les plus audacieux qui eussent jamais paru dans les montagnes. L'absence peu ordinaire de toutes précautions se faisait remarquer dans leur marche. Le sentiment du péril possible était bien

(1) Voir les précédents épisodes dans les livraisons de novembre et décembre 1848.

loin de leurs esprits; ils auraient presque rougi de songer aux obstacles divers qui auraient préoccupé ceux mêmes de leurs devanciers les plus renommés par leur sang-froid et leur courage. Ils brûlaient de régler leurs anciens comptes avec les maraudeurs indiens. Les privations cruelles qu'ils avaient long-temps supportées, les blessures terribles et la mort de quelques-uns de leurs camarades, allumaient dans leurs cœurs la fièvre de la vengeance. C'était maintenant aux Peaux-Rouges d'expier tout le mal qu'avaient eu à souffrir leurs ennemis. A voir nos trappeurs simuler des scalpes et danser autour du feu de leur bivouac en chantant des chansons de guerre empruntées aux Indiens, on pouvait deviner d'avance que le drame se terminerait par un terrible dénouement. Peu de jours après que La Bonté et Killbuck se furent joints à eux, ils surprirent dans un étroit vallon une vingtaine de Sioux qui s'étaient dispersés pour prendre en sécurité leurs ébats. Avant qu'ils pussent songer à fuir, les trappeurs tombèrent sur eux en poussant des cris épouvantables. En moins de trois minutes ils en scalpèrent une douzaine, et, suivant l'usage, suspendirent la dépouille sanglante de ces douze têtes au pommeau de leurs selles.

On les voyait ainsi gravir les montagnes, puis redescendre au fond des précipices, charger impétueusement les Indiens partout où ils les rencontraient, sans s'inquiéter jamais du nombre de leurs ennemis, et les réduire à se cramponner aux rochers, à se cacher au fond des cavernes pour éviter la mort que leur apportaient infailliblement ces quatorze cavaliers qu'un pouvoir surnaturel semblait presque rendre invulnérables. Ils traversèrent, pour ainsi dire, sans débrider, le cours supérieur de la Grande-Rivière et de la rivière Grise, au milieu d'un pays riche de gibier et d'excellents pâturages. Ils établissaient de préférence pendant le jour leur camp au bord de quelque crique boisée et située dans un vallon : là ils rencontraient souvent des bandes de Yutas, sur lesquels ils se jetaient au hasard, sans s'inquiéter de savoir s'ils étaient amis ou ennemis.

Après avoir traversé bien des cours d'eau, ils arrivèrent enfin sur la lisière du désert qui borde la rive sud-est du grand lac Salé, et dont les landes stériles s'étendent au pied de la chaîne de montagnes connue sous le nom de la Sierra-Nevada, parce

qu'elles se couronnent de neiges éternelles. Ces montagnes bornent l'extrémité septentrionale d'une région singulière, entièrement déserte, où l'on trouve plusieurs lacs salés, alimentés par des sources nombreuses dont les eaux ne courent pas vers l'Océan parce qu'elles sont entièrement absorbées par le sable toujours aride d'un sol spongieux. On assure que jamais un être humain, ni un animal quelconque, n'a pu vivre dans la partie de cette région qu'on appelle le Grand-Bassin. Dans ces tristes et immenses solitudes, jamais une oasis ne vient consoler l'œil du voyageur. Parfois un hardi trappeur a osé pénétrer seul dans ces plaines salées; mais jamais une seule trace de castor ou de tout autre animal portant fourrure ne récompensa sa hardiesse. Le sol est partout couvert d'une herbe rare, malsaine, que refusent de manger les mulets et les chevaux. L'eau des sources, saturée d'éléments impurs dans les terrains qu'elle traverse, ne fournit au voyageur altéré qu'un breuvage nauséabond.

En suivant les cours d'eau qui descendent de la partie fertile des montagnes dans les plaines qui s'étendent à leur base, nos trappeurs commencèrent à trouver des ombrages plus rares et des bouquets de bois moins fournis. L'herbe luxuriante connue sous le nom de *grama*, et dont les buffles font leur pâture favorite, disparaissait pour faire place à une herbe plus maigre, sans consistance, et qui réduisit bientôt à un grand état de faiblesse les chevaux d'ailleurs épuisés de fatigue. On ne voyait plus de pruniers ni de cerisiers. Les aunes et les frênes, si abondants jusqu'ici au bord des criques où les daims et les ours viennent chercher les feuilles qu'ils broutent et les fruits dont ils sont très gourmands, n'apparaissaient plus à l'œil des voyageurs. On retrouvait seulement l'éternelle sauge qui, sous le ciel des régions occidentales, s'épanouit dans les terrains même où languissent et meurent d'autres plantes. Ce changement d'aspect exerça sur l'humeur de nos gens une influence très sensible. Ils traversaient maintenant en silence les plaines désertes : le hi-hiya, refrain éternel de leurs chansons indiennes, n'égayait plus leur marche. Plus d'une fois il arriva que quelque maraudeur de la tribu des Pi-Yutas, les rencontrant d'assez près, sauva de leurs mains, sans qu'ils s'en doutassent, sa chevelure et sa vie. A mesure qu'ils avançaient, ils mettaient dans leurs mouvements

encore plus de prudence. Leur soin scrupuleux à se garder, attestait, de leur part, le pressentiment de quelque attaque violente, même au milieu de cet aride désert.

Ils traversèrent sans être inquiétés le pays habituellement infesté par les tribus indiennes les plus belliqueuses. Les Yutas de la montagne, quoiqu'ils aiment généralement peu à voir paraître des chasseurs américains, les laissèrent passer sans diriger contre eux aucune attaque. Mais, en avançant, nos flibustiers étaient arrivés dans une contrée qu'habitent les tribus de l'Ouest les plus abjectes et les plus méprisées. Constamment tourmentées par la famine, ces peuplades trouvent dans le besoin de se nourrir le courage que paraît leur avoir refusé la nature : elles manquent rarement d'exiger du voyageur des provisions quelconques, et de leur imposer une contribution de viande fraîche de cheval ou de mulet. La brutalité de leurs instincts est telle, elles poussent si loin la perfidie, que, malgré leur proverbiale couardise, leurs attaques sont généralement plus redoutées que celles des tribus indiennes les plus renommées pour leur courage. Ces tribus misérables, connues sous le nom de Yamparicas ou de chercheurs de racines, ne sont cependant autre chose que la postérité dégénérée des tribus fameuses, autrefois maîtresses de cette partie du continent américain qui est maintenant comprise dans les limites du Mexique. On sait que leur long séjour dans ces contrées y a laissé les traces d'une civilisation relativement avancée. Les Yamparicas forment maintenant une tribu à part dans la grande nation des Apaches, qui, sous différents noms, s'étend depuis le grand lac Salé, sur chacun des deux flancs de la Sierra-Madre, jusqu'au tropique du Cancer, où elle se confond avec les peuples qu'on désigne généralement sous le nom d'Indiens du Mexique. Le caractère distinctif de la nation tout entière est la plus abjecte lâcheté Quoique les Mexicains soient loin de passer pour des héros, elle leur refuse le combat, bien différente des Yutas et des Comanches qui attaquent à force ouverte leurs ennemis civilisés, portent ouvertement la guerre sur leur territoire, et ne reculent jamais devant le combat corps à corps. Les Apaches et ces Yamparicas dégénérés ne savent faire qu'une guerre d'embuscades et diriger dans l'ombre leurs flèches sur les voyageurs : s'ils les

supposent endormis, ils se glissent à leurs pieds pendant la nuit, et les égorgent traîtreusement dans le sommeil. Quoique cette tactique semble la garantie de tout danger de résistance, ils n'attaquent cependant jamais qu'avec l'avantage du nombre. Ce ne sont pas les moins dangereux ennemis que les trappeurs trouvent souvent sur leur passage. La perfidie systématique de leurs attaques les rend particulièrement redoutables.

Pour se garantir de toute surprise dans cette période de leur expédition, nos amis placèrent, en guise de guérillas, sur chacun des flancs de leur petite armée, des éclaireurs, avec la mission de gravir les hauteurs qui domineraient la route, de reconnaître le pays, et de donner l'alarme au premier signe de l'apparition des Indiens. Vers le soir, les bêtes de charge et les chevaux de selle furent mis en sûreté, sous la surveillance d'une vedette à cheval. Ce service de vedette n'était pas médiocrement dangereux. Les Yamparicas sont, en effet, connus pour s'approcher des sentinelles dans l'obscurité de la nuit, se précipiter sur elles avec l'impétuosité traîtresse du chat-tigre ; quand ils ont expédié l'homme, ils coupent les liens qui retiennent les chevaux, et les enlèvent loin du camp avant qu'on ait pu seulement soupçonner leur entreprise.

Un soir, nos voyageurs étaient campés sur les bords d'une crique environnée de rares et maigres pâturages. Il fallut bien laisser les chevaux aller chercher un peu plus loin que de coutume la nourriture qui leur manquait dans le voisinage. Quatre hommes de la troupe furent chargés de les conduire et de les préserver, au besoin, de toute attaque. La moitié des hommes restés au camp se livrait au sommeil. Les autres, inséparables de leurs fusils, se tenaient prêts à toute occurrence. On avait tué le matin un des mulets de charge pour le manger ; car, depuis plusieurs jours, on n'avait pas vu trace de gibier. Mais le pauvre mulet était si maigre, qu'à peine put-il suffire au repas des quatorze convives.

Peu de temps avant le point du jour, l'alarme fut donnée au camp. On entendit les chevaux hennir violemment. Une rumeur sourde, bientôt suivie de l'éclat d'un coup de fusil, et le bruit du galop de quelques chevaux annonçaient clairement une attaque. Chacun sauta aussitôt sur ses armes et s'élança vers le

point d'où partait le bruit. Par bonheur on arriva à temps pour maintenir le plus grand nombre des chevaux, les entourer et les ramener au camp : il n'en manquait que trois dont les Indiens s'étaient emparés, et à l'aide desquels ils s'étaient ensuite éloignés aussi rapidement que possible.

Lorsqu'il fit tout-à-fait jour, on découvrit un plus grand malheur : il se trouva qu'un des hommes manquait à l'appel. C'était celui-là même qu'on avait placé en vedette dans la soirée de la veille. Tout le monde avait regagné le camp; lui seul n'avait pas reparu. En ce moment on vit une mince colonne de fumée s'élever de l'autre bord de la crique. Cet indice disait assez quel avait été le sort du malheureux montagnard. Les Indiens se servent, en effet, de cette espèce de télégraphie pour annoncer à leur tribu qu'ils ont fait un bon coup, et que la chevelure d'un de leurs ennemis est restée dans leurs mains victorieuses.

A cette vue, les trappeurs éclatèrent en imprécations violentes et en menaces de vengeance contre les perfides Indiens. Quelques-uns coururent à l'endroit où la sentinelle avait été placée la veille. Ils trouvèrent leur infortuné camarade mort et baigné dans son sang : la tête avait été scalpée; le corps, percé de flèches et de coups de lance, avait subi d'affreuses mutilations. Cinq hommes furent bientôt en selle, et s'élancèrent, sans perdre une minute, sur les traces des Indiens qui avaient évidemment gagné la montagne pour y cacher leur butin. Nous ne voulons pas les suivre dans toutes les péripéties de leur vengeance. Nous dirons seulement qu'ils poursuivirent les brigands indiens jusqu'au fond de leur village, que là ils se précipitèrent sur eux tête baissée, qu'ils reprirent les trois chevaux volés, et qu'ils revinrent au camp vers le coucher du soleil avec treize scalpes suspendus à leurs fusils, trophées expiatoires de la mort de leur infortuné compagnon (1).

A mesure qu'ils avançaient dans leur voyage, la faim et la soif semblaient leur faire plus que jamais fidèle cortége. Il fallut

(1) Durant l'expédition de Frémont en Californie, deux vieux trappeurs, dont l'un était le célèbre Kit Carson et l'autre un Français de Saint-Louis, nommé Godey, firent mieux encore dans une circonstance analogue; bien qu'ils ne fussent que deux, ils se jetèrent dans un village indien pour reprendre les chevaux

bien, pour vivre, tuer quelques-uns des chevaux. Mais, par un heureux hasard, on fut bientôt à même de les remplacer. On rencontra, en effet, une troupe d'Indiens qui, au retour d'une excursion contre un des établissements de la Californie, revenaient chez eux avec une assez grande quantité de chevaux. La rencontre avait eu lieu dans la matinée : on ne perdit pas de temps pour la rendre profitable. Nos chasseurs se lancèrent impétueusement au milieu de la caravane; ils firent mordre la poussière à une demi-douzaine d'Indiens; et vingt chevaux passèrent immédiatement des Peaux-Rouges aux Peaux-Blanches. Ce fut une excellente remonte pour ceux des trappeurs dont il avait bien fallu manger les chevaux. Quant à ceux qui n'étaient pas démontés, ils trouvèrent ainsi le moyen de changer leurs chevaux épuisés de fatigue contre des chevaux frais et pleins de vigueur. Cet évènement fut considéré comme un coup de fortune. Pour le célébrer on tua un jeune cheval qui fournit, ce jour-là, un excellent souper ! et Dieu sait combien les bons soupers sont rares dans ces régions désolées !

La troupe était maintenant forcée de manger alternativement, de deux jours l'un, un de ses chevaux ou un de ses mulets de charge. Mais les pauvres bêtes étaient tellement ruinées, qu'à peine pouvaient-elles fournir un repas à treize estomacs affamés. Il fallut bien en venir de nouveau à manger les chevaux de selle. Après un jeûne de vingt-quatre heures, on en était à discuter la convenance de tirer au sort celle des rosses encore vivantes qui, ce jour-là, ferait les frais de la gamelle. A cet instant, on vit sur une éminence voisine quelques Indiens faisant des signaux de paix, et indiquant qu'ils désiraient entrer dans le camp pour y proposer quelques marchandises à vendre. Les trappeurs, tout animés qu'ils fussent contre les Peaux-Rouges, ne répugnaient point à un traité de commerce. On fit donc signe aux sauvages d'approcher. En effet, ils offrirent de vendre quelques pèaux d'élan bien préparées. Quand on leur demanda s'ils avaient de la viande, ils répondirent que leur village était malheureusement

qu'on lui avait enlevés, et venger la mort de deux Mexicains massacrés par les sauvages. Ils reprirent, en effet, les chevaux, firent bonne justice des assassins, et revinrent à leur camp, portant, en guise de trophées, plusieurs scalpes suspendus à leurs selles.

bien éloigné, et qu'ils n'avaient, en ce moment, d'autres provisions qu'un peu de gibier fraîchement tué. Lorsqu'on leur dit de faire voir ce gibier, ils hésitèrent; mais comme les trappeurs paraissaient obstinés dans leur curiosité, et qu'après tout il pouvait bien leur prendre envie de rompre l'armistice, un vieil Indien, pour ne pas exaspérer leur impatience, se décida à tirer de dessous la couverture étendue sur ses épaules, plusieurs morceaux de viande desséchée au soleil et qui paraissaient mangeables. Il dit que c'était de la chair d'ours. C'était un mince repas pour treize estomacs affamés. Le marché fut cependant conclu, la viande dépecée et mise au feu.

Cette viande était filandreuse, assez dure, de couleur blanche, et ne ressemblait, pour le goût, à aucune de celles qui avaient jusqu'à ce jour passé sous la dent des trappeurs. Killbuck fut le premier à s'en apercevoir. Il allait manger sa dernière bouchée, lorsque la dureté des fibres et les difficultés de la mastication jointes à l'étrange nouveauté du fumet, lui révélèrent qu'il y avait là quelque chose de singulier. Tout-à-coup ses mâchoires suspendirent leur travail. Il réfléchit une minute, prit le morceau qu'il avait dans la bouche, le regarda attentivement; puis, le jetant au feu, il s'écria : « C'est de la chair » humaine, Dieu me pardonne ! » A ce cri, toutes les mâchoires s'arrêtèrent. Les trappeurs examinaient attentivement la viande qu'ils avaient devant eux, et se regardaient les uns les autres :

— « Je veux être un chien si ce n'est pas de la chair hu» maine, dit le vieux Walker en regardant de plus près son » morceau, et de la chair blanche, ma foi ! » (L'histoire rapporte qu'en effet Walker avait de bonnes raisons pour s'y connaître.) Une même conviction passa aussitôt dans l'esprit de tous les convives, et chacun jeta au feu le morceau qu'il portait à sa bouche. Puis l'indignation éclata de toutes parts contre les infâmes pourvoyeurs d'un tel festin. Ceux-ci ayant vu de loin l'orage se former, sans demander leur compte avaient d'avance tourné les talons et gagné les hauteurs d'où ils dirigèrent contre les trappeurs une volée de flèches. Bientôt on ne les vit plus.

Cependant nos voyageurs avaient enfin franchi ce désert plein de brigands nomades. Les plaines de sable faisaient maintenant place à des prairies verdoyantes. Au lieu du cotonnier mons-

trueux, on voyait enfin paraître, sur le bord des criques, le chêne et d'autres beaux arbres forestiers. La surface du pays était moins inégale, et n'était plus, à chaque pas, coupée par des mares et des ravins. L'élan et le daim paissaient une herbe savoureuse, et l'on voyait errer au loin, dans les plaines, des troupeaux gracieux d'antilopes et des bandes de chevaux sauvages, trop ombrageux pour se laisser approcher par l'homme.

Dans le but de se ravitailler et de reposer ses chevaux, la troupe s'arrêta quelques jours sur les bords d'une rivière pittoresque qu'on nomme le Saint-Joachim. Pendant cette halte, on vécut d'excellente venaison et de toutes les variétés de gibier. Les trappeurs se dirigèrent ensuite pendant deux jours vers le sud-ouest, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un bras de la rivière de *Las Animas*, rivière aux eaux limpides, qui traverse un petit vallon bien boisé et dans lequel le gibier abonde. Ils en longeaient les bords, lorsqu'il virent tout d'un coup paraître au haut d'une colline un cavalier qui s'avançait au grand galop de leur côté. Son costume attestait jusqu'à un certain point les habitudes de la vie civilisée. Un sombrero aux larges bords ombrageait son visage basané. Une couverture de couleur que traversait sa tête, flottait sur ses épaules ; il portait un pantalon de cuir et d'énormes éperons. La selle de son cheval avait la hauteur des selles mexicaines ; ses pieds reposaient sur de lourds étriers, et le fouet qu'il avait à la main était sa seule arme offensive. Un des trappeurs le reconnut pour un jeune Espagnol avec lequel il avait déjà été en relation : — « *Compadre*, lui cria-t-il, *por on de va?* » — L'Espagnol tourna les yeux vers celui qui l'interrogeait ainsi ; puis, sans hésitation aucune, il descendit la colline à fond de train et arriva en deux temps de galop au milieu des trappeurs :

« *Americanos !* s'écria-t-il à son tour en les considérant de » plus près ; » puis il ajouta en souriant : « *Y caballos quieren,* » *por eso vienen tan lejitos. Jesus, que mala gente !* — « Ce sont » des chevaux que vous cherchez ; et c'est pour en trouver que » vous avez fait un si long voyage ! Jésus, mon Dieu ! quels co- » quins ! »

Ce cavalier, qui baragouinait ainsi tant bien que mal l'espagnol, était un Indien employé à la mission de San-Fernando, située à trois jours de distance du lieu où se trouvait, en ce mo-

ment, l'illustre compagnie. Il était à la recherche d'une bande de chevaux et de mulets appartenant à la mission et qui s'étaient égarés depuis peu. San-Fernando avait, selon toute apparence, été peu de temps auparavant visité par une troupe de marchands libres des montagnes; et en voyant celle-ci, l'Indien avait immédiatement deviné le but de la nouvelle expédition : « Je suis, » dit-il aux trappeurs, *un Indio, pero mansito*, un Indien, mais » un Indien au service des Espagnols ; *de mas christiano*, de » plus, je suis chrétien, ajouta-t-il en montrant une petite croix » suspendue à son col. Le voisinage de la mission est habité » par une population nombreuse; habile dans l'art de combat- » tre, abondamment pourvue d'armes, elle est assez forte pour » avaler les Américains sans qu'il soit besoin de les mettre aux » haricots *(Americanos, sin frinjoles.)* Pour moi, continua-t-il » après cette ingénieuse facétie, je suis grand ami des Améri- » cains. Je me souviens d'avoir, il y a quelque temps, rencon- » tré un Américain qui était vraiment un brave homme, et qui » m'a donné du tabac dont je suis très friand. » Voyant ensuite que ses auditeurs demeuraient sourds à cette insinuation, il ajouta que la mission possédait une innombrable quantité de chevaux et de mulets : « Elle en a assez, dit-il, pour couvrir cette plaine tout entière. » Les trappeurs le régalèrent de bonne venaison ; on lui fit, selon ses goûts, fumer de bon tabac ; puis il remonta à cheval et se remit en route pour la mission, répandant avec une véracité exemplaire l'effrayante nouvelle de l'arrivée de plus d'un millier d'Américains.

Le lendemain matin, les treize vaillants montagnards reprirent leur voyage, poursuivant avec calme le but de leur expédition.

On nous pardonnera de nous écarter ici quelque peu de notre sujet, pour décrire la singulière physionomie des établissements que l'Eglise catholique a formés dans ces régions lointaines, avec la pensée de créer des points de concentration pour les tribus errantes qui vivent au fond de tels déserts, et, en leur faisant apprécier les bienfaits de la civilisation, de les arracher aux habitudes nomades qui perpétuent leur barbarie.

L'origine des missions de la Californie supérieure est contemporaine des premières tentatives de colonisation dans le

sud du Mexique. La domination espagnole n'eut pas plutôt jeté quelques racines dans l'empire aztèque, qu'elle marcha ouvertement vers le but qu'elle s'était, dès le principe, proposé d'atteindre par les armes, le salut de tant d'âmes sauvages et idolâtres, soumises par la conquête au sceptre de Leurs Majestés Catholiques. Ce but, les divers gouverneurs du pays conquis reçurent ordre de le poursuivre par toutes les voies imaginables, dès que l'entière soumission des indigènes eut rendu quelque tranquillité au Mexique. La croix, emblême sacré de la foi catholique, fut plantée jusque dans les parties les plus reculées du pays. On instruisait les indigènes à l'adorer au lieu des grotesques idoles de leur ancienne religion; au besoin, ils l'adorèrent de vive force.

Pour réaliser les intentions du gouvernement espagnol et propager plus activement la foi orthodoxe, une véritable armée de saints prêtres, de moines de tous les ordres, et même de pieuses filles qui ne connaissaient que Dieu pour époux, accourut à la suite des armées victorieuses de Cortez. On les vit se ceindre les reins avec un incroyable enthousiasme, et, comme d'autres boucaniers, pousser jusque dans les entrailles de la terre nouvelle leurs courses aventureuses, annonçant, avec une infatigable persévérance, la parole divine aux sauvages, qui ne comprenaient pas une syllabe de tant d'éloquentes prédications. Au bout de quelques mois consacrés à l'accomplissement de leur pieuse tâche, les prédicateurs revenaient avec le dénombrement des milliers d'âmes qu'ils avaient converties à la foi catholique, et le brillant récit des saintes conquêtes qu'ils avaient étendues à toute la surface du pays.

Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, appelèrent alors à cultiver la vigne du Seigneur, toutes les âmes de bonne volonté. Comme s'il n'eût pas suffi pour consolider la foi sur cette terre promise, des franciscains, des capucins, des pieuses nonnes qui y apportaient le parfum de leur sainteté, on vit les saints du paradis, en personne, ou plutôt des saintes, dûment canonisées depuis long-temps comme vierges et martyres, descendre encore une fois du ciel, et, le rosaire à la main, traverser les mers pour guider la nouvelle croisade. A l'appui de cette révélation historique, nous produisons l'irrécusable témoignage d'un franciscain illustre, Benavides.

Ce bon père raconte que, pendant qu'il prêchait l'Evangile dans les pays maintenant connus sous le nom du Nouveau-Mexique, un million d'Indiens venus du Cibolo, appartenant à une nation riche et puissante, accoururent au pied de la chaire qu'il avait momentanément élevée sur les bords du Rio-Grande, et lui demandèrent d'une voix unanime la grâce du baptême. Cette demande lui parut assez singulière de la part de gens jusqu'alors peu orthodoxes, et qui n'avaient pas même encore entendu ses prédications. Il interrogea sa conscience pour savoir s'il avait bien le droit d'administrer ainsi le premier des sacrements à de tels néophytes, sans les avoir préalablement instruits dans la foi catholique, et il hésita quelques instants à répondre.

L'hésitation durait encore, quand les Indiens aperçurent un médaillon suspendu à son cou, et qui n'était autre que l'effigie d'une grande sainte, puissante dans le ciel et sur la terre. A cette vue, ils tombèrent tous aux genoux de Benavides. Muets d'abord d'étonnement et de respect, ils retrouvèrent ensuite la parole (l'histoire ne dit pas dans quelle langue), pour expliquer au bon Père que dans l'original du merveilleux portrait, ils reconnaissaient une femme céleste, long-temps établie au milieu d'eux, travaillant sans relâche à leur enseigner les éléments de la foi chrétienne, et dont ils pleuraient encore la récente disparition. Toutefois, en disparaissant, elle leur avait annoncé que bientôt ils verraient paraître sur cette terre bénie du Seigneur, de saints hommes qui termineraient l'œuvre pieuse qu'elle avait commencée, et que la conclusion de leurs travaux serait le baptême d'un million de malheureux pécheurs : c'était cette conclusion qu'ils imploraient maintenant aux pieds du Père Benavides.

« *Valgame Dios!* s'écria le digne homme, *qui milagro es* » *este!* (Quel miracle vient frapper mes oreilles et mes yeux!) » Puis, marmottant quelques paroles à voix basse, et pesant chacune de ses syllabes, il parut consulter les souvenirs de la vie des saints :

« *Semurio — aquella — santissima — muger — en el ano* 175 » *es decir — ya hacen — mil — quatro — cientos — anos* (Cette » sainte femme mourut en l'an 175, c'est-à-dire, il y a quatorze » cents ans.)

» O prodige ineffable de charité ! Après tant de siècles passés
» au ciel, dans la compagnie des anges, des saints et des vierges
» immaculées, peut-être dans la compagnie de mon estimable
» ami et protecteur don Vincente Carvejal y Calvo, qui mourut,
» il y a peu d'années, à San-Lucar-de-Xérès (en me léguant, par
» parenthèse, une barrique de vin sec d'excellente qualité,
» le digne homme ! que de vertus dans son âme ! quels vins dans
» sa cave ! quel puchero sur sa table !), cette sainte descend en
» droite ligne du séjour des bienheureux sur la terre du Mexique !
» — Elle pénètre jusque dans ces pays sauvages et reculés,
» l'excellente femme ! — Elle renonce quelque temps aux joies
» célestes, aux banquets sans fin des bienheureux, pour venir
» ici, au risque de n'y trouver ni pucheros, ni garbanzos, ni vin sec,
» ni vin doux, ni Xérès, ni Val de Penas, — ici, continue d'une
» voix entrecoupée le bon Père, où l'on ne trouve rien à manger
» ni à boire ! sainte Vierge ! — Et quel est le nom de cette digne
» femme ! — Ce nom, le monde est impatient de le connaître.
» — C'est sainte Claire de Carmona, bien connue dans mon pays
» natal, quoiqu'elle soit morte depuis quatorze cents ans... Bonté
» divine ! abandonner la félicité des élus, pour venir, pendant de
» longues années, enseigner notre sainte foi aux peuples sauvages
» de la Nouvelle-Espagne ! N'est-ce pas le plus grand de tous
» les miracles ! N'est-ce pas là mériter une seconde fois le bon-
» heur éternel (1) ! »

Ainsi parla le franciscain Benavides. Nul doute que son langage ne fût sincère et qu'il crût au miracle qu'il annonçait. L'Espagne envoya encore au Mexique beaucoup de crânes tonsurés dont la sincérité n'est pas plus équivoque.

Dans toute l'étendue du pays, il n'y eut pas une tribu indienne que ne visitassent les moines et les frères prêcheurs. Moins d'un siècle après la conquête du Mexique par les Espagnols, ces religieux enthousiastes avaient pénétré jusqu'au fond des régions inhospitalières du Nouveau-Mexique, à plus de dix-neuf cents milles de la vallée d'Anahuac. Comment réussirent-ils à sur-

(1) Ces détails sont tirés d'un vieux manuscrit trouvé à Santa-Fé (Nouveau-Mexique), lequel contient l'histoire des travaux des trois missionnaires : Augustin Ruiz, Benavides et Marcos, pendant l'année 1583.

monter les obstacles que la nature oppose à la traversée de ces déserts? Comment échappèrent-ils aux périls qui menaçaient chacun de leurs pas, à la cruauté des peuplades indigènes dont ils ignoraient la langue? Ce sont là des questions presque insolubles encore aujourd'hui pour les voyageurs qui osent s'aventurer dans ces immenses solitudes.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait refuser son admiration au courage des saints pionniers de la civilisation, qui abandonnèrent alors la vie paisible des monastères pour se dévouer à des fatigues et à des dangers que les plus simples intelligences devaient infailliblement pressentir.

Il faut dire cependant qu'en général les moines trouvèrent les Indiens hospitaliers et disposés à écouter leurs prédications. Ce fut seulement plus tard que les gouverneurs du Mexique, excités par le tableau brillant, et parfois inexact, des richesses du pays, tel que le représentaient les descriptions des missionnaires, envoyèrent des expéditions armées, sous la conduite d'aventuriers résolus, pour faire acte de souveraineté, exiger la soumission absolue des tribus indigènes à l'autorité de la couronne d'Espagne, et les forcer d'obéir en tout aux hommes de la race blanche. Alors seulement les Indiens, si simples et si confiants, commencèrent à voir quelle folie ils avaient faite en laissant établir au milieu d'eux une race qui leur était supérieure et qu'ils avaient d'abord regardée comme au-dessus des simples mortels. Ces demi-dieux jetaient maintenant le masque, et mettaient à nu tous les excès et tous les crimes qui souillent l'humanité.

Ainsi, dans la province du Nouveau-Mexique, le frère Augustin Ruiz et ses compagnons Marcos et Benavides furent bien accueillis par les indigènes. Nous avons vu comment un million d'Indiens du Cibolo étaient venus leur demander le sacrement du baptême. Les moines qui ont écrit l'histoire de ces contrées, font çà et là quelques allusions mystérieuses à ce pays de Cibolo, ou Sivulo, comme l'appellent de vieux manuscrits. C'était, s'il faut les en croire, un royaume habité par une nation indienne de beaucoup supérieure à toutes celles qu'on rencontrait entre Anahuac et la vallée de Taos. Ce peuple, très avancé dans les voies de la civilisation, habitait une ville bien bâtie, des maisons hautes de trois étages, et il avait atteint un certain degré de perfection dans les

arts qui lui étaient propres. Malgré l'autorité de don Francisco Vasquez Coronado, qui visita Cibolo, celle de Solis et de Venegas, qui se sont portés caution de son témoignage, nous pensons qu'il ne faut admettre tout cela qu'avec de prudentes restrictions. Dans tous les cas, la civilisation de ce mystérieux pays de Cibolo nous paraît être comparable à celle de l'empire aztèque, sous Montezuma, à l'époque de la conquête espagnole. Nous croyons qu'elle était beaucoup moins avancée qu'on a bien voulu le dire, et que les historiens sont, à cet égard, tombés dans une grande exagération.

La ville de Cibolo était située sur la rivière Tègue, dont le nom n'est pas même aujourd'hui connu des habitants du Nouveau-Mexique. Si le vieux Benavides avait su maîtriser sa langue, les missions catholiques pourraient encore aujourd'hui posséder tranquillement le Nouveau-Mexique, et l'église de Mexico verrait ses revenus se grossir du produit des mines d'or, si abondantes dans la province. Tout plein du miracle de sainte Claire de Carmona, si bien mis en lumière par la souveraine influence qu'avait exercée sur un million de sauvages le médaillon suspendu à son rosaire, le frère Benavides éprouva le besoin de retourner en Espagne : Dieu sait quelles bourdes il offrit en pâture à la curiosité du vieux Ferdinand et de la sensible Isabelle, quel merveilleux tableau il leur traça des richesses du pays qu'il venait d'explorer, tout ce qu'il dut leur dire des dispositions des indigènes à recevoir la parole de Dieu ! Don Juan Onate fut immédiatement envoyé pour prendre possession de la province. A sa suite partirent douze nobles familles castillanes, dans le but de coloniser le territoire nouvellement acquis. Leurs noms subsistent encore, frappés, il est vrai, de déchéance par les héritiers dégénérés qui les portent; mais, dans les veines de cette postérité abâtardie, coulent encore, malgré tout, quelques gouttes du vieux sang des paladins de la Castille.

Alors commencèrent les mauvais jours de ce beau pays. Les missions ne se soutinrent que par la force des armes. Les Indiens épiaient incessamment l'occasion de se soulever et de massacrer leurs persécuteurs aux visages pâles. Plus d'une fois les colons furent chassés en masse du Nouveau-Mexique, et ils ne furent jamais rétablis qu'à l'aide d'armées considérables.

Dans la Californie les choses se passèrent beaucoup mieux : les moines eurent là le bon esprit d'éloigner tous les abus de la conquête ; ils fondèrent d'abord des établissements modestes et sans grande apparence, formèrent les Indiens à l'agriculture, et acquirent bientôt sur eux assez d'influence pour leur faire accepter la douceur de leur domination ; ils édifièrent pour leurs missions des bâtiments commodes et bien fortifiés, abondamment pourvus d'armes, bien approvisionnés, et défendus par une garnison assez nombreuse pour défier toute attaque. Les postes étaient toujours soigneusement entourés de jardins magnifiques et de vignes prospères ; les plaines voisines étalaient au loin l'or de leurs moissons, tandis que le bétail domestique, installé dans les plus riches pâturages, grossissait incessamment en nombre et multipliait au centuple.

Rien de plus beau que l'aspect extérieur de ces missions, pour le voyageur qui vient de traverser les arides déserts du Nord-Ouest. Les murs du couvent, surmontés de la croix, symbole de paix, et du beffroi qui appelle les chrétiens à la prière, se cachent sous des masses de feuillage verdoyant. Les figuiers, les bananiers, les cerisiers, les pommiers, les platanes aux larges feuilles, les bosquets d'oliviers offrent aux bons pères des ombrages sous lesquels ils aiment à fuir la chaleur du jour. Les jardins, cultivés de leurs propres mains, attestent leur science horticulturale ; les vignes épanchent leurs riches produits pour les payer de leurs fatigues et les consoler de leur exil. On voit errer au loin, dans les plaines, d'énormes troupeaux de bétail à demi sauvage, des bandes de chevaux et de mulets dont il arrive souvent que pas un sur mille, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'ait senti le poids d'une selle. La renommée de ces mulets et de ces chevaux s'étend jusqu'aux Montagnes Rocheuses ; et ce récit prouve assez à quel point elle excite la convoitise des chasseurs. Des Indiens (Mansitos) attachés aux missions, gardent tout à leur aise ces immenses troupeaux ; ils se nourrissent indifféremment de viande de mulet, de bœuf ou de cheval.

La mission de San-Fernando est située sur une petite rivière connue sous le nom de rivière des Ames *(las Animas)*, et qui n'est, à vrai dire, qu'un bras de la rivière des Martyrs *(los Martires)*. Le couvent est bâti sur le point extrême d'une gran-

de plaine, à l'endroit même où le courant du ruisseau commence à se frayer un passage entre les rochers environnants, pour s'élancer ensuite librement dans la prairie. Cette prairie est couverte d'herbages luxuriants qui fournissent à des troupeaux sans nombre d'inépuisables pâturages. Les bords de la rivière sont plantés de chênes et de peupliers, serrés à dessein les uns contre les autres, et qui forment un fourré plus épais à mesure qu'on approche de la mission. Il y là de grandes ressources pour le chauffage du couvent et pour les constructions nouvelles qu'y ajoutent souvent l'intelligence et le goût des bons pères pour le confortable. Le bâtiment principal s'élève au milieu d'une véritable forêt d'arbres à fruits. Flanqué d'une grosse tour et surmonté de la croix catholique, il présente un contraste pittoresque avec la sauvagerie du paysage environnant. En avant du monastère s'étendent de riants jardins et de riches vergers. Sur l'un des côtés, des vignes considérables étalent jusqu'au sommet des côteaux qui bordent la vallée les merveilles de la terre promise. Des huttes indiennes, construites tantôt en pierre, tantôt en bois, quelquefois couvertes de joncs ou de branchages, et généralement assez confortables, sont éparses çà et là dans la prairie, comme autant de sentinelles avancées, pour garantir les approches de la sainte forteresse. Le couvent lui-même est une de ces constructions qui défient le temps : le style de son architecture est celui des édifices monastiques dans toutes les parties du monde. De prudentes meurtrières ont été pratiquées dans ses épaisses murailles. Du haut de la plate-forme qui couronne la toiture, une pièce de siége du calibre de deux livres menace en temps de guerre les assaillants qui oseraient affronter cette risible artillerie. Le bâtiment, dans son ensemble, est de forme oblongue. A l'une des extrémités, on voit une arcade de briques cuites au soleil, construction assez grossière surmontée d'une croix dont la simplicité rustique semble appartenir aux temps primitifs de l'Église. Sous cette croix est suspendue une petite cloche, au timbre sonore, objet du respect profond des néophytes indiens comme des religieux eux-mêmes, présent déjà ancien d'un vénérable archevêque de la Vieille-Espagne, sorte de relique pour laquelle les bons pères ont une dévotion toute spéciale, et dont le voyage, depuis les

côtes d'Andalousie jusqu'aux rivages du Nouveau-Mexique, s'élève dans leurs récits jusqu'à la hauteur d'un évangélique odyssée.

Dans ces dernières années, le nombre des chanoines qui habitent le couvent de San-Fernando s'est de beaucoup réduit. Quatre prêtres accomplissent aujourd'hui toutes les pieuses obligations du saint ministère auquel onze religieux semblaient à peine suffire autrefois. Le frère Augustin, de vertu et d'embonpoint également respectables, est à la tête du saint quatuor. Augustin est, en effet, le nom que porte en religion le révérend père; mais si le hasard amène jusque dans cette *ultima Thule* quelques visiteurs dignes d'apprécier à sa juste valeur une sérieuse et importante communication, le bon père ne manque pas de leur confier que ce nom d'Augustin n'est que le symbole de son humilité chrétienne. Cette humilité seule l'empêche d'y ajouter les noms et prénoms d'Ignacio Sabanal Moralès y Fuentès. Sa famille est du meilleur sang de la Vieille-Castille, connue dès le temps du fameux Ruy Gomez Campeador, et possédant alors d'importants domaines sur les rives de l'Ebre. Si le sort l'eût voulu, au lieu de végéter comme un obscur religieux dans les déserts de la Haute-Californie, il serait maintenant le supérieur de quelque riche couvent de capucins dans une des plus belles provinces de la Vieille-Espagne.

Quoi qu'en puisse dire cependant le frère Augustin, son lot sur cette terre lointaine n'est pas celui d'un homme à plaindre. Avec toutes les variétés de gibier, la plus grande abondance des viandes succulentes, bœuf d'admirable qualité, mouton de montagne, et jambons d'ours dignes des plus savants appétits; avec une cave riche en excellent vin du crû même de San-Fernando, en eau-de-vie dont la fabrication a porté haut et loin la renommée du couvent; avec une table surchargée des fruits de tous les climats, et, ce qui n'est pas à dédaigner, avec du pain de froment le plus pur; assisté par trois dignes frères dans la conduite du troupeau d'Indiens confié à sa pieuse direction; placé loin des orages de la politique et de la guerre des partis; n'ayant à redouter que par de rares exceptions les attaques violentes de quelques ennemis sérieux, et passant, en définitive, son temps à manger, boire et dormir, qui oserait supposer que quelque

souci pût venir troubler le repos du frère Augustin Ignacio Sabanal Moralès y Fuentès? Qui oserait dire qu'il fût en droit de regretter les riches domaines que son illustre famille possédait sur les bords de l'Ebre au temps de Ruy Gomez Campeador?

Par une des belles soirées auxquelles sont habitués les habitants de ces heureux climats, le frère Augustin s'était assis sur un banc de bois voisin d'un beau figuier dont l'ombrage protége l'entrée de la mission. Il était habillé d'une jaquette en peau de chèvre, de façon élégante, qui descendait à la hauteur de ses hanches. Sous cette jaquette il avait pour unique vêtement (honni soit qui mal y pense!), une longue chemise de toile qui s'arrêtait à ses genoux. C'était une sorte d'ornement sacerdotal qui lui était dernièrement arrivé de Puebla de los Angeles. Les souliers ou les bottes, les bas, le vêtement surnommé indispensable par la pudeur britannique, qui a horreur du mot substantif, n'entraient aucunement dans les habitudes de sa toilette. Une cigarette du meilleur tabac, placée entre ses lèvres, faisait jaillir de sa bouche et de ses narines de légers nuages de fumée qui s'élevaient en colonnes au-dessus de sa tête. Son visage était littéralement doré par le soleil, et la chaude couleur en était encore relevée par l'arc de deux noirs sourcils. Son menton, soigneusement rasé, reproduisait à deux étages la fraîcheur de sa physionomie; sa corpulence était, nous l'avons déjà dit, de dimensions tout-à-fait orthodoxes. Près du frère Augustin, on voyait des femmes indiennes, ou de demi-sang mexicain, pilant dans leurs mortiers de précieux ingrédients pour la cuisine des bons pères, tandis que plusieurs enfants forts et bien nourris, dont le teint attestait le mélange du sang espagnol et du sang indien, prenaient leurs ébats devant la porte de la mission. C'étaient, pour le moins, autant de nièces et de neveux que le ciel avait envoyés aux bons pères pour les consoler de leurs pieuses fatigues.

Les trois religieux associés à la tâche évangélique de frère Augustin étaient, en ce moment, absents de la mission. Le frère Bernardo chassait depuis quelques jours l'élan dans les montagnes voisines. Le frère José avait été appelé par quelques affaires à Puebla de los Angeles, que dix jours de route séparaient de San-Fernando. Le frère Cristoval cherchait à réunir dans la

plaine quelques jeunes chevaux, pour les ramener au couvent. Ainsi abandonné à ses pieuses méditations et à ses propres ressources, le frère Augustin venait de terminer son repas du soir, et vidait pour la dernière fois son verre rougi par la liqueur vermeille. Il se remit ensuite à l'ombre du figuier favori, pour savourer le parfum de sa cigarette, se livrant en même temps à ses graves pensées et au travail de la digestion.

A peine venait-il d'occuper sa nouvelle place, qu'un Indien couvert du costume mexicain, s'approcha de lui chapeau bas et lui fit une profonde révérence; c'était l'économe du couvent, qui venait lui demander ses instructions relativement à certaines affaires intérieures de la mission :

« — Bonjour, mon ami José, lui cria le frère Augustin d'une » voix forte et gutturale; vous arrivez fort à propos. Je son» geais en ce moment même qu'il y a maintenant à peu près » trois ans que ces maudits Américains vinrent ravager nos cam» pagnes et nous enlever un si grand nombre de chevaux.

— » Votre Révérence a bonne mémoire, répondit le respec» tueux interlocuteur; il y aura juste dans quinze jours trois ans » révolus. Je m'en souviens bien. Que Dieu maudisse cette ca» naille américaine!

— » Combien en tuâmes-nous dans cette rencontre, mon » brave José?

— » Un grand nombre, mon Révérend Père, un grand nom» bre; mais ces gens-là n'observaient aucune des règles de la » stratégie. Ils chargeaient sur nous à fond de train, sans nous » donner le temps de nous mettre en défense. Ils ne savent pas » se battre, ces Américains! Ils se précipitent sur vous, en hur» lant comme les sauvages indiens avant que vous puissiez seu» lement les coucher en joue.

— » Mais enfin, José, combien laissèrent-ils alors de morts » sur le champ de bataille?

— » Pas un seul, mon Révérend Père.

— » Et nous?

— » Bonté du ciel! nous eûmes treize morts et un bien plus » grand nombre de blessés!

— » En vérité!.... oh! mon cher José, si, comme nous l'a » dit hier Chemegueba, qui prétend en avoir rencontré une

» bande nombreuse et redoutable, ces misérables bandits amé-
» ricains reviennent jamais dans nos parages, nous ne ferons
» plus la faute de nous battre en rase campagne; nous nous re-
» trancherons derrière nos murailles, pour les exterminer sans
» péril; car, ainsi que vous le dites si justement, mon cher
» José, ces Américains manquent de toute courtoisie; ils n'ont
» rien de chevaleresque; ils ne savent pas se battre; et, si nous
» nous laissions attaquer en plaine, nous serions tous massa-
» crés, jusqu'au dernier, avant d'avoir pu leur tuer un seul
» homme. »

A ce moment de l'entretien, un nouveau personnage vint se mettre en scène et franchit la porte du couvent pour saluer le révérend père. Ce personnage n'était autre que don Antonio Velez Trueba, véritable gachupin, c'est-à-dire enfant de la Vieille-Espagne, vieil hidalgo réfugié, que ses opinions politiques et sa fidélité au drapeau carliste avaient éloigné de la mère-patrie : sans savoir presque comment, il était arrivé de Mexico, en suivant la ligne droite, jusqu'à San-Francisco, dans la Californie supérieure. Là, il avait tout d'abord pris en dédain les mœurs et les habitudes mexicaines. Puis, ayant ouï dire qu'il y avait dans le couvent de San-Fernando deux révérends pères de pur et noble sang espagnol, il s'était jeté tête baissée dans les profondeurs de ces immenses solitudes, pour rejoindre, à tout prix, ses deux compatriotes. Echappé aux dangers de la route (et ces dangers n'existaient pas heureusement pour son imagination, car il n'avait pas même l'idée de ce que c'était qu'un sauvage scalpant un crâne ennemi), il arriva avec sa peau tout entière à San-Fernando. Le frère Augustin reçut à bras ouverts un si noble visiteur, et mit aussitôt à sa disposition toutes les ressources de la place. La présence de don Antonio n'avait rien d'incommode pour ses hôtes; il passait tout son temps à fumer en silence d'innocentes cigarettes, et ne prenait aucun souci des mille petits incidents que la vie journalière du couvent aurait pu dérouler à des regards plus curieux; son corps avait bien pu être relégué par les révolutions politiques dans les montagnes de la Haute-Californie; mais son cœur restait plus que jamais fidèle aux rives du Génil et aux plaines vineuses de l'Andalousie. Don Antonio était le type vivant et parfait d'un

Espagnol de l'ancien régime. Sa famille datait du déluge et de l'arche de Noë; sauf quelques gouttes de sang africain qui s'étaient mêlées au sang des Truebas à l'époque de la domination des Maures, jamais un rejeton étranger n'était venu se greffer sur l'arbre généalogique de cette illustre race. Les Truebas se mariaient exclusivement entre eux. La seule pensée de demander une épouse aux rangs inférieurs de la noblesse eût mis en émoi leur fierté; et, quant à chercher une alliance dans un rang plus élevé que le leur, cela était impossible, puisqu'il n'y avait dans toutes les Espagnes rien de plus glorieux et de plus noble que la famille de Trueba y Trueba.

Cependant les rejetons mâles et femelles de cette antique maison révélaient, au premier aspect, les graves inconvénients de ce système absolu de mariages entre cousins et cousines exclusivement. Comparativement à leurs ancêtres du temps du roi Boabdil, les Truebas mâles n'étaient plus qu'une race dégénérée de corps et d'esprit. Les *senoritas*, héritières de ce grand nom, avaient bien encore parfois de beaux yeux; mais elles n'avaient que des yeux; et certes l'amoureux monarque n'aurait pas donné, comme dit l'ancienne ballade, son royaume pour un de leurs baisers.

Sorti d'une souche si complètement appauvrie, avec une éducation réduite à l'art de bien donner un coup de sabre, avec une intelligence obscurcie de bonne heure par la fumée du tabac, don Antonio Velez Trueba avait en outre l'inconvénient de beaucoup de disgrâces physiques; sa beauté n'aurait jeté aucun éclat, même au milieu des Pygmées dont fourmille le Mexique. A peine haut de cinq pieds, n'ayant sur les os qu'une peau ridée et de teinte andalouse, don Antonio ne perdait jamais un pouce de sa taille, qu'il semblait vouloir toujours élever à la hauteur de son origine. Ses traits n'avaient rien de désagréable, mais il étaient entièrement décharnés; sa lèvre supérieure était couverte d'une moustache originairement noire, maintenant mélangée de poils gris; il portait au menton une vrai barbe de léopard. Tous les personnages qui l'entouraient au moment où nous venons d'esquisser son portrait, étaient couverts de vêtements de peau de daim ou de peau de chèvre. Le seul don Antonio se redressait fièrement dans un habit noir, très fatigué

par un long usage, il faut bien l'avouer, mais qui gardait encore quelques traces de sa primitive élégance; son chapeau de castor était bien usé; mais un manteau, de dimensions fort amples et de coupe irréprochable, se drapait sur ses épaules. Un jeune indien se roulant dans le sable, obstruait l'entrée du couvent et l'accès du figuier sous lequel était assis le révérend père. Fidèle aux habitudes de la haute politesse, le noble hidalgo demanda pardon à ce gamin d'enjamber sur lui pour arriver jusqu'au frère Augustin. Il salua avec la même courtoisie les brunes demoiselles qui se livraient, ainsi que nous l'avons dit, avec une simplicité biblique, aux travaux du ménage et aux préparatifs culinaires du lendemain. Enfin il put approcher de notre ami Augustin dont la conversation continuait de rouler sur le meilleur système de défense qu'il conviendrait d'adopter, en cas de nouvelle attaque de la part des bandits de l'Amérique du Nord :

— « Holà! don Antonio, dit le frère Augustin; comment vous » portez-vous depuis ce matin?

— » Parfaitement bien, mon bon père; et je me flatte que » Votre Révérence est également en bonne santé. Il n'y a rien de » nouveau?

— » Rien de nouveau, mon noble ami. »

La réponse paraîtra toute naturelle, quand on saura qu'il n'y avait pas plus d'une heure et demie que nos deux amis s'étaient séparés pour faire la sieste.

— « Mon ami José et moi, continua le frère Augustin, nous » causions de l'irruption sauvage faite sur nos paisibles domai- » nes, il y a trois ans, par une troupe de bandits de l'Amérique » du Nord. Ces misérables brigands nous attaquèrent avec la » dernière violence, ils massacrèrent beaucoup d'habitants » inoffensifs de cette mission, en blessèrent un plus grand » nombre, et enlevèrent l'élite de nos chevaux et de nos mulets, » qu'ils allèrent ensuite cacher dans leurs cavernes des Monta- » gnes Rocheuses. Il faut dire cependant que leurs cruautés ne » demeurèrent pas impunies. José me rappelait tout à l'heure » que mes braves Indiens avaient fait mordre la poussière à un » grand nombre de nos perfides agresseurs. Combien, dites- » vous, qu'ils en tuèrent, José?

— » Un grand nombre, mon révérend père.

— » En effet, cela est tout-à-fait probable, reprit le frère Au-
» gustin, et l'on conçoit que, dans l'ardeur du combat et dans
» la joie de la victoire, nous n'ayons pas pris le soin de les
» compter. Mais nos ennemis paraissent avoir déjà perdu la
» mémoire, et le châtiment si terrible qu'ils reçurent alors n'a
» pas porté ses fruits. Le Mansito Chemeguaba m'a raconté
» hier, qu'il avait rencontré une nouvelle bande de ces auda-
» cieux maraudeurs, bien montés et bien armés, une véritable
» armée, forte de plusieurs mille hommes, qui menace la mis-
» sion de San-Fernando d'une nouvelle et terrible invasion.
» J'estime qu'il est grand temps de combiner tous nos moyens
» de défense pour résister à ces barbares.

— » Il n'y a point ici de quoi prendre l'alarme, dit à son
» tour le gachupin andaloux. J'ai fait, moi qui vous parle, dit-
» il en se frappant la poitrine, j'ai fait dans ma vie trois grandes
» guerres : d'abord la glorieuse guerre de l'Indépendance, à
» l'époque où les héroïques enfants d'Espagne chassèrent l'ar-
» mée française, comme un vil troupeau, par delà les Pyrénées.
» J'ai fait également pour le trône et pour la foi la glorieuse
» guerre de 1821 à 1823; enfin, j'ai soutenu la dernière et
» héroïque lutte pour faire prévaloir les droits légitimes de
» S. M. Charles V, roi d'Espagne, que Dieu conserve, dit-il
» en ôtant son chapeau; — oui, continua le vieux gachupin
» en étendant son bras amaigri, ce bras a retardé la chute du
» trône de nos rois, ce bras a terrassé cent fois les ennemis de
» l'Espagne; je vous le dis, s'écria-t-il avec l'accent d'une pro-
» phétique exaltation, tant que ce bras conservera sa force et
» sa liberté, jamais ces Américains du Nord n'oseront me
» regarder en face. — Et maintenant, adieu, don Augustin
» Ignacio Sabanal Moralès y Fuentès, je vais aiguiser mon
» sabre. » En disant ces mots, il se découvrit de nouveau et
salua profondément jusqu'à terre.

— « C'est mon compatriote, dit alors avec admiration le frère
» Augustin à l'économe du couvent, et j'en suis fier. Avec un
» tel défenseur nous n'avons rien à craindre. Tant qu'il combat-
» tra pour nous, tous les Américains du Nord et le diable lui-
» même, s'il se liguait avec eux, reculeront épouvantés. »

Tandis que don Antonio Velez Trueba donne le fil à son grand sabre, que des nuages de fumée continuent à s'exhaler de la bouche et des narines du frère Augustin, nous demandons au lecteur la permission de lui présenter une des dames ou des demoiselles qui, livrées aux soins du ménage monacal, préparaient déjà des tourtes appétissantes pour le repas du lendemain. Juanita était une belle jeune fille de Sonora et d'origine mexicaine. Elle était un peu moins brune que les autres femmes au milieu desquelles elle se distinguait par l'élégance de sa tournure. Quelques gouttes de sang espagnol mélangées dans ses veines avec le sang indien, donnaient à l'éclat de son teint un relief tout particulier. Une énagua (espèce de jupon court en serge rouge) dessinait sa taille contenue par une élégante ceinture ornée de perles. Une jolie chemisette couvrait sa poitrine, sans nuire toutefois au prodigue développement de ses charmes. Tout en poursuivant un travail assez rude, elle se livrait à sa gaîté naturelle, et plaisantait avec ses compagnes de la prochaine attaque des Américains du Nord. Elle en paraissait peu effrayée :
« Qu'ils viennent donc, ces messieurs, disait-elle! Après tout,
» ce sont des hommes, et ils ne nous feront pas de mal, à nous
» autres pauvres femmes.... d'ailleurs, je connais ces visages
» pâles.... j'en ai vu dans mon pays; ce sont, ma foi! des
» gaillards bien bâtis, de grands et beaux garçons, aussi blancs
» que la neige de nos montagnes.... Qu'ils viennent donc! je
» vous le dis, ils ne me font pas peur.

— » Ecoutez donc cette folle! reprit alors une autre femme;
» si ces barbares viennent ici, ils ne manqueront pas de tuer
» Pedrillo, et que dira Juanita quand elle aura perdu son
» amoureux?

— » Pedrillo! dit à son tour Juanita. Et que me fait Pedrillo?
» Je suis Mexicaine, vous le savez bien, et ne m'abaisse point
» à regarder un misérable Indien. Jamais, par le salut de mon
» âme, je n'ai commis ni ne commettrai pareil péché. Encore
» une fois, qu'on vienne m'annoncer l'apparition des Américains
» du Nord, je les attends de pied ferme. »

A ce moment de la conversation, le frère Augustin demanda je ne sais quel rafraîchissement. Ce fut à Juanita de l'aller chercher. Quand elle présenta ce breuvage au bon père, il lui

demanda facétieusement pourquoi elle paraissait ainsi souhaiter la venue des Américains, et il ajouta : « Croyez-vous donc sé-
» rieusement qu'ils vont arriver?... Non, non, sans doute.
» Nous sommes tous ici de braves gens, résolus à nous défendre,
» et ils ne peuvent pas l'ignorer. D'ailleurs, nous avons avec
» nous un noble guerrier, don Antonio Velez Trueba. Dieu
» veuille détourner nos ennemis de leurs desseins perfides, et
» les préserver ainsi de passer par les mains d'un tel vainqueur ! »

A peine ces mots expiraient-ils sur les lèvres du révérend père, qu'on entendit le bruit des sabots d'un cheval qui heurtait les cailloux de la rivière. Un berger indien arriva bientôt au grand galop sous la porte de la mission. Le cheval qu'il montait était couvert d'écume, et ses flancs étaient déchirés par les coups d'éperons : « Révérend Père, s'écria-t-il dès qu'il fut
» devant le frère Augustin, voici les Américains !... Les Amé-
» ricains vont être ici tout à l'heure. *Ave Maria Purissima !...*
» J'en ai vu plus de dix mille à mes trousses. »

Le bon père n'entendit pas cette nouvelle sans une profonde émotion. Il bondit sur son banc, et s'élança aussitôt au-devant de don Antonio qu'il appelait de toutes ses forces.

Le vieil hidalgo parut alors armé de ce sabre qui avait battu sur sa cuisse gauche en tant de glorieuses rencontres, de ce sabre, l'effroi des ennemis de l'Espagne, et qui devait tailler en pièces les brigands américains s'ils osaient seulement affronter la présence de l'héritier des Truebas.

De toutes parts l'alarme fut à l'instant donnée. Les cris confus des Indiens, des Mansitos, des serviteurs de tout genre préposés par les bons pères à la garde des troupeaux, des mulets et des chevaux de la mission, arrivaient de tous les points de la plaine jusqu'aux murailles du couvent. Le tocsin d'alarme sonnait à coups redoublés. On expédia d'abord quelques cavaliers indiens, armés de fusils et de lacets, pour faire une reconnaissance. Le frère Augustin voulut bourrer lui-même de poudre et de balles jusqu'à la gueule le vieux canon de la plate-forme. Une des salles basses du couvent fut transformée en arsenal. On y empila toutes les armes dont on pouvait disposer, et dont chacun promettait à l'envi de faire bon usage. Les bons pères prodiguaient les saintes exhortations ; ils faisaient entrevoir à ceux

qui succomberaient dans la bataille le royaume des cieux et le bonheur des élus. Les femmes poussaient des cris perçants. Quelques hommes, tout en se pressant derrière les murs du couvent, faisaient cependant bonne contenance; le plus grand nombre était pâle et paraissait atteint de maux de nerfs.

Le seul don Antonio tenait, pour ainsi dire, encore la campagne et refusait de s'enfermer dans la place. Il brandissait son terrible sabre, menaçant de pourfendre le premier ennemi qui se présenterait. Il criait au frère Augustin, posté près de sa formidable artillerie, mèche allumée, sur la plate-forme, de ne pas s'effrayer : « Souvenez-vous, disait-il, que vous avez pour vous » le sabre des Truebas, et que le diable lui-même ne me ferait » pas reculer d'une semelle. »

Le bon père avait beau le supplier de rentrer, il restait sourd à ses prières: « Toujours en avant, répondait-il; c'est le cri de » guerre des Truebas. »

Cependant on voyait s'élever de la plaine un nuage de poussière qui s'approchait rapidement. Bientôt on aperçut distinctement une troupe de cavaliers qui accouraient en droite ligne vers les bâtiments de la mission: « Voilà l'ennemi, s'écria le frère Augustin; » et, sans prendre le temps de viser, il appliqua sa mèche à la lumière du canon innocemment pointé vers le ciel : « Au nom du Tout-Puissant! » cria-t-il alors de nouveau d'une voix perçante comme la trompette du jugement dernier. A peine venait-il de lancer contre les envahisseurs ce furieux anathême, que le recul de la pièce le fit tomber à la renverse. Violemment contus toute autre part qu'au visage, il fut heureusement relevé par quelques Indiens de sa petite garnison, qui, débouchant aussitôt sur la plate-forme, le précipitèrent un peu rudement dans l'intérieur, par la trappe qui leur avait donné passage. Les cavaliers dont l'apparition avait produit cette panique n'étaient autres que les coureurs expédiés à la découverte par le frère Augustin. Ils revenaient, annonçant que l'ennemi s'avançait avec des forces écrasantes.

On fit, en conséquence de cet avis, monter à cheval tous les hommes de la mission, au nombre de plus de cinquante combattants, bien armés de fusils, d'arcs et de flèches. Ils furent disposés en corps de bataille devant la porte du couvent. Le brave

don Antonio les harangua dans un langage digne des plus grands généraux de l'antiquité ou du plus grand capitaine des temps modernes. Il réussit à faire passer dans leur cœur un peu du courage qui débordait dans le sien. La petite armée demandait ardemment qu'on la conduisît à l'ennemi. Remonté sur la plate-forme, le frère Augustin donna bientôt à ses vaillants soldats sa bénédiction; il les excita à ne point faire de quartier, et ne redescendit qu'après les avoir vu, non sans quelque défiance, s'élancer à la rencontre de l'ennemi.

A un mille environ de la mission, la plaine commence à s'élever graduellement; elle est bientôt bornée par une colline peu élevée et couverte de chênes nains et d'autres arbres de moyenne grandeur. Tout ce qui restait dans l'intérieur du couvent dirigeait sur ce point des regards inquiets, car c'était par là que devait infailliblement déboucher l'ennemi. Pour le moment, on n'apercevait encore qu'un petit nombre d'hommes dont les figures se dessinaient nettement dans la clarté de l'horizon abandonné déjà par le soleil. Pour le moment, la troupe ne paraissait pas se composer de plus d'une douzaine d'hommes à cheval, qui ne pouvaient être que l'avant-garde de cette innombrable armée d'invasion annoncée par la patrouille qu'on avait envoyée à la découverte. Arrivés au sommet du coteau, ces hommes s'arrêtèrent quelques minutes, comme pour reconnaître le pays et la place qu'ils allaient, sans doute, bloquer en attendant l'assaut. La cavalerie californienne s'arrêta en même temps au milieu de la plaine, à égale distance de la mission et du coteau déjà envahi, c'est-à-dire à moins d'un demi-mille du couvent, de telle sorte que des fenêtres on pouvait nettement distinguer les opérations de la guerre et les mouvements des deux armées.

L'ennemi s'avançait lentement, les cavaliers à la suite les uns des autres, conformément à la tactique indienne. Le petit escadron descendit avec précaution la colline, puis il se remit en ligne et marcha résolument au grand trot sur les Californiens. Ceux-ci commençaient à se trouver mal à l'aise sur leurs selles. Ils firent cependant un mouvement en avant, et prirent quelques instants le galop; mais bientôt ils s'arrêtèrent, non sans quelque confusion. Les montagnards assaillants hâtèrent alors le pas, et, voyant leur hésitation de plus en plus marquée, ils se précipi-

tèrent sur eux, en poussant de grands cris. On entendit en même temps le bruit de leur fusillade bien dirigée, bien nourrie, et celui de la molle riposte des Californiens. Un nuage épais de fumée enveloppa les combattants au milieu de la plaine; en se dissipant, il laissa bientôt voir une demi-douzaine de chevaux, avec leurs selles vides, galopant au hasard et suivis par autant de Californiens qui fuyaient à toutes jambes. Lorsque les Américains furent plus près du couvent, on vit distinctement un des leurs chanceler sur sa selle; son fusil glissa de ses mains, et il tomba lui-même bientôt sur le sable. Ses camarades l'entourèrent un instant, comme pour le relever; mais il était tombé pour toujours : l'escadron se reforma donc et continua de s'avancer au galop sur le couvent. Les cavaliers américains poursuivaient les fuyards d'éclats de rire méprisants et d'une fusillade beaucoup plus sérieuse, brandissant leurs longs fusils au-dessus de leurs têtes et menaçant d'assommer avec la crosse ceux que leur feu aurait épargnés. Des Californiens en déroute, quelques-uns sautaient à bas de leurs chevaux en arrivant à l'entrée de la mission et cherchaient un refuge à l'abri de ses épaisses murailles. D'autres, atteints d'une incurable panique, se seraient encore cru mal protégés par de tels remparts et continuaient de galoper vers les montagnes situées de l'autre côté de la plaine.

Cependant le vieil hidalgo, marchant à grands pas devant la porte, conservait sa vaillante attitude et agitait son sabre avec moins de vigueur dans le bras, il faut bien le dire, que d'énergie dans l'âme. En vain le frère Augustin, les combattants malheureux et les femmes éplorées le suppliaient-ils de rentrer dans le couvent et de souffrir qu'on fermât la porte. Il répondait à leurs instances en jetant aux agresseurs les plus violents défis, en criant vive Don Carlos! ou en répétant qu'il fallait vaincre ou mourir. Son exemple et ses exhortations ne pouvaient arrêter les fuyards.

Quand il vit toutefois que rien ne pouvait les guérir de leur effroi et que les Américains continuaient d'avancer à grands pas sur lui, il saisit son sabre d'une main plus ferme que jamais; puis, fermant la bouche et les yeux, donnant une dernière pensée aux rives chéries du Génil et à Grenade-la-Fleurie, il se précipita au devant de la mort. Les gens de la mission, voyant la

fuite de leurs cavaliers, renoncèrent à tout espoir de défense. Les Américains, emportés par leur impétueux élan, étaient déjà presque sous les murs du couvent, quand ils remarquèrent pour la première fois la comique figure du vieux don Antonio, qui seul persistait dans ses démonstrations hostiles.

— « A qui diable en a donc ce petit bonhomme, dit le chef de la » bande (qui n'était autre que notre ami La Bonté), de vouloir » encore se battre lorsque ses camarades s'enfuient à toutes » jambes? » Et, saisissant le canon de son fusil, il tenta d'asséner à l'héroïque Espagnol un coup de crosse à l'assommer immédiatement ou à le fendre en deux. Le coup fut heureusement paré ; mais un autre Américain lança adroitement un lacet par dessus la tête de don Antonio, et serrant vigoureusement le nœud à la hauteur de ses épaules, il lui ôta l'usage de ses bras et le mit ainsi hors de combat : « Faites-moi quartier, pour Dieu! » cria don Antonio. » Un des Américains qui comprenait l'espagnol accourut et prévint le coup mortel suspendu sur la tête du dernier rejeton des Truebas.

Cependant le frère Augustin arborait, en signe de capitulation, un drapeau blanc sur la plate-forme où son artillerie gardait maintenant le plus profond silence. Il parut bientôt tout tremblant à la porte de la mission, implorant la merci des vainqueurs et les suppliant d'épargner la vie des vaincus : il offrait en outre de mettre dans leurs mains, sans réserve, toutes les ressources, toutes les richesses de la mission. « Que demande cet animal? » dit le vieux Walker, chef de la bande, à celui de ses camarades qui déjà avait servi d'interprète au vieil Antonio. Grâce à son entremise, la capitulation fut bientôt réglée. Les lieux devaient être vidés sans délai par tous les habitants de la mission, qu'on autorisait seulement à emporter de quoi se nourrir pendant quelques jours.

Ces conditions furent signifiées au frère Augustin dans un patois espagnol dont la peur seule pouvait lui faire comprendre l'obscurité. Il donna immédiatement ordre à tout son monde de partir, recommandant bien qu'on ne s'avisât pas de recommencer les hostilités, puisqu'il restait, lui-même, en otage. Si l'un de ses gens s'avisait de lever le doigt contre les Américains, non-seulement lui, frère Augustin, il serait massacré sur l'heure,

mais encore le couvent serait brûlé et rasé de fond en comble.

Dureste, une fois entrés dans la place, nos amis les chasseurs n'avaient point à craindre d'attaque. Ils auraient, au besoin, défendu le couvent contre les efforts de la Californie tout entière. Ils placèrent d'abord deux sentinelles à la porte, en dehors des murs; puis, quand ils virent leurs chevaux et leurs bêtes de charge abondamment pourvus de fourrages, ils s'installèrent eux-mêmes et commencèrent à donner une attention sérieuse à la pâtisserie monacale, aux rôtis succulents et aux trésors liquides de la cave qu'on s'empressa de mettre à leur disposition. Ils arrosèrent largement de vin et d'eau-de-vie les viandes épicées et le gibier exquis qui, pour la première fois depuis si long-temps, venaient s'offrir à leur robuste appétit. C'était plaisir de voir ces rudes compagnons se jeter mutuellement le grave défi de boire plus et plus long-temps, et de surprendre les regards sournois qu'ils jetaient sur le magnifique dessert que leur présentaient de gracieuses Hébés. On peut bien croire que ces brunes déités n'avaient pas la moindre part à leur attention. Mais il faut se hâter de dire que les hommages de nos flibustiers ne dépassaient jamais les bornes du respect. Le chasseur de montagnes, bien que ses habitudes et ses mœurs rappellent souvent l'élégance et la politesse de l'ours, n'offense jamais par un mot ou un geste téméraire la modestie d'une femme. Cette réserve est d'autant plus louable, qu'il n'a pas toujours le temps de faire sa cour dans les règles. Parfois alors il lui faut bien recourir à quelque douce violence; et si de cruels parents refusent leur consentement à une union immédiate, il n'est pas rare que l'amant prenne en croupe la beauté qui lui est chère, et qu'il aille chercher au grand galop la lune de miel loin des campagnes du Nouveau-Mexique et de la Californie. Ce n'était pas chose médiocrement agréable pour nos trappeurs de voir ainsi à leurs ordres des beautés dignes, à leurs yeux, du paradis de Mahomet. Après un si long voyage, après tant de privations et de souffrances, à peine pouvaient-ils croire à une réalité qu'ils n'avaient pas même entrevue dans leurs rêves.

Le vieil hidalgo, maintenant dégagé du lacet qui avait brutalement comprimé sa vaillance, prenait part à la fête. Le sentiment du respect dû au noble sang qui coulait dans ses veines, obtenait

enfin complète satisfaction ; il était, en effet, assis pendant le festin, fort au-dessus de ses sauvages vainqueurs. Au luxe nouveau et incommode d'une chaise, ceux-ci préféraient leur vieille habitude de s'asseoir par terre les jambes croisées. Killbuck surtout paraissait avoir complètement oublié les routines de la civilisation et l'utilité d'un siége. Lors donc que le frère Augustin lui offrit une chaise, et le supplia, avec force protestations, de s'asseoir, le vieux montagnard regarda d'abord le bon père, puis la chaise qu'on lui offrait. Il la retourna attentivement et, comprenant enfin l'intention, il essaya de s'asseoir. Il y réussit enfin; mais après quelques minutes de patience, il se leva, saisit violemment la chaise, et la jeta par la fenêtre ouverte; puis il s'assit à terre suivant l'habitude invariable qu'il avait prise ainsi que ses compagnons.

Il y eut, ce soir-là, consommation prodigieuse de liquides dans le couvent de San-Fernando ; mais, comme il ne s'agissait, cette fois, que du simple jus de la treille, la consommation n'exerça que peu ou point d'influence sur les cerveaux endurcis de tels buveurs. Ils n'avaient pas à craindre d'attaques de la part des Californiens; mais, pour parer à toutes les éventualités, on mit, après le repas, en charte privée, le frère Augustin et l'illustre gachupin. Ils furent enfermés dans une pièce où l'on n'entrait et d'où l'on ne pouvait sortir que par une porte donnant sur la salle que les vainqueurs avaient choisie pour dortoir. Deux sentinelles furent placées à cette porte. Quelques galants de la troupe proposèrent de danser avec les jeunes filles indiennes un certain fandango d'espèce particulière; mais Walker opposa à cette proposition un absolu veto : « Nous avons » maintenant besoin de dormir, dit-il : qui sait, en effet, ce » que nous apportera la journée de demain? N'avons-nous pas » devant nous un long voyage à accomplir, et les menaces de » l'hiver? Il nous faudra marcher nuit et jour, et nous ne dormirons à notre aise qu'au terme du voyage. Ce terme, nous » ne l'atteindrons qu'après avoir laissé derrière nous la montagne de Pike. Nous sommes au mois d'octobre, et nous » n'avons pas une heure à perdre pour échapper aux périls dont » la saison menace notre retraite. »

On fit alors l'appel général. Un seul homme y manqua. C'é-

tait le jeune Ned Wooton. Il avait laissé là son verre pour courtiser la belle Juanita. Hâtons-nous d'ajouter qu'il la suppliait de s'unir à lui par des liens indissolubles, et de le suivre jusque dans sa patrie, si éloignée qu'elle fût du pays où Juanita avait vécu jusqu'à ce jour. Elle fut, en effet, mariée à l'heureux Wooton, avant de se mettre en route, par le frère Augustin, et elle partage aujourd'hui sa destinée sur les bords de l'Arkansas supérieure.

Le neige commençait à couronner le sommet de la Sierra-Madre; les nuits étaient déjà froides dans les vallées; les teintes flétries du feuillage et le triste aspect des plaines étaient pour nos chasseurs autant d'avertissements de ne pas s'oublier plus long-temps dans les délices de la vallée de San-Fernando. Le moment était venu de charger leurs mulets, de franchir une seconde fois les plaines désertes et les hauteurs inhospitalières qu'ils avaient déjà traversées, et d'aller enfin cacher leur butin dans les profondeurs des Montagnes Rocheuses.

Le troisième jour après leur arrivée à San-Fernando, nos montagnards se remirent en route. Aidés d'une demi-douzaine d'Indiens qu'ils avaient engagés pour les premiers jours du voyage, et qui ne devaient les quitter que quand la caravane aurait pris des habitudes régulières et se serait accoutumée à marcher sans confusion, ils poussaient devant eux quatre cents têtes de mulets et de chevaux. C'était l'élite des mille têtes que possédait au moins la mission. Ils montaient les plus vifs et les plus forts.

Du haut de la plate-forme, le frère Augustin et don Antonio assistaient au départ. L'un était enchanté de se débarrasser à tout prix d'hôtes aussi peu scrupuleux; l'autre voyait plutôt avec regret le départ d'aussi bons compagnons. En trois jours il avait bu avec eux tant de vin de Californie!

Ce fut une douleur générale, et les sanglots éclatèrent de toutes parts, lorsque les jeunes filles de la mission entourèrent Juanita pour lui faire leurs derniers adieux. Assise *en cavalier*, comme disent les Français, sur un mulet d'allure fort douce, elle recommandait ses compagnes à tous les saints du calendrier, et surtout à saint Ferdinand, protecteur particulier de la mission et de tous ceux qui vivent sur ses terres. Pedrillo, le pauvre Pedrillo, si cruellement délaissé, restait en arrière, moins

triste du départ de Juanita qu'irrité de ses mépris, et il jurait de se venger. Quant à l'héritier des Truebas, il n'avait pas dans le cœur une goutte de fiel; et, tendant vers ses nouveaux amis ce bras naguère encore l'effroi des ennemis de Charles V, il leur demandait, si le sort les conduisait jamais en Espagne, de ne pas manquer de visiter sa *quinta* sur les bords du Génil, et il mettait à leur disposition toutes les richesses que renferme ce beau domaine.

Le gros frère Augustin faisait contre fortune bon cœur, et tendait la main comme son camarade; mais il gémissait profondément de voir tant de beaux mulets, tant de chevaux généreux faire voler en partant la poussière de la plaine qui les avait nourris. Un noble étalon semblait regretter plus amèrement ses pâturages accoutumés, et tenta plusieurs fois de se soustraire à ses nouveaux maîtres. Malheureusement le vieux Walker s'était d'abord assuré de la plus belle jument poulinière que possédât la mission; il l'avait choisie pour monture et marchait en tête de la caravane, bien sûr que chevaux et mulets ne manqueraient pas de suivre le guide qu'ils connaissaient si bien. Chaque fois que le bel étalon tentait de revenir sur ses pas, le bon père tombait en extase; c'était son cheval de prédilection, et il eût été heureux de le racheter à tout prix : « Le voilà qui revient, » s'écriait-il; il ne veut pas partir... Bravo, mon bon cheval. » Mais, sous la menace du fusil d'un des chasseurs, un des Californiens s'approcha de l'étalon; et, comme l'animal cherchait à l'éviter, il réussit enfin, non sans de grands efforts, à lui passer un lacet au col et à le ramener près du vieux Walker : « Maudit soit l'Indien, murmura le bon père! » et il détourna les yeux de ce triste spectacle.

Maintenant nos braves amis, à l'exception de deux qui ne devaient plus revenir, se remettaient sérieusement en route. Ils passèrent près du corps de leur camarade tué dans le combat qui avait précédé la capitulation du couvent. Les loups et les chiens sauvages l'avaient dévoré jusqu'aux os. Une petite éminence, surmontée d'une croix rustique, leur indiqua la sépulture des sept Californiens qui avaient péri dans la même rencontre. Quelques pierres placées au pied de la croix attestaient que de pauvres Indiens s'étaient agenouillés là pour demander

au ciel le repos des âmes de leurs malheureux compagnons.

Durant les premiers jours, la marche fut lente et le voyage dépourvu d'intérêt. La confusion qui résultait forcément de l'obligation de faire marcher ensemble un si grand nombre d'animaux dans un pays où l'on ne trouve ni une route, ni même un sentier, entravait la volonté d'aller vite. Nos montagnards, bien résolus à hâter le pas, se décidèrent à se diriger un peu plus vers l'est, pour atteindre la grande « route espagnole, c'est-à-dire la route que suivent les habitants du Nouveau-Mexique pour aller à Puebla de los Angeles ou à Santa-Fé, et pour en revenir. » Cette route traverse cependant une grande étendue de pays entièrement déserts. Sauf quelques points que les caravanes choisissent pour leurs étapes, on n'y trouva ni un brin d'herbe, ni une goutte d'eau. Si, à toutes les époques de l'année, ces étapes n'offrent aux animaux que de bien maigres pâturages, il y avait grande raison de douter que le passage des marchands de Santa-Fé dans le cours de la saison qui venait de finir, n'eût pas entièrement épuisé les ressources que nos montagnards auraient eu besoin d'y trouver pour la nourriture de leurs chevaux. Cette route présentait cependant une grande économie de temps; mais elle avait l'inconvénient de s'éloigner beaucoup de celle qu'il convenait de prendre pour éviter la chaîne infranchissable de la Sierra-Nevada. C'était, on s'en souvient, le passage périlleux qu'avaient pris nos Américains du Nord pour gagner le sud de l'Amérique; selon toutes les probabilités, il était, dans cette dernière saison de l'année, entièrement obstrué par les neiges.

A force de prières et de menaces, un des Indiens qu'on avait emmenés de San-Fernando, se décida à guider la caravane jusqu'à la route qu'elle avait si grand intérêt d'atteindre et qu'il disait n'être pas à plus de cinq journées de distance.

A mesure qu'on avançait, le pays paraissait plus stérile et plus sauvage. Les vallons, arrosés de quelques minces filets d'eau, pouvaient seuls offrir quelque nourriture à une si nombreuse cavalerie. Nos voyageurs ne perdaient pas leur temps à courir après le gibier. On tuait pour la provision de chaque jour les mulets et les chevaux les plus maigres. Le régime général s'améliorait par un léger régal de venaison, quand, par hasard,

quelque daim venait roder à la portée du camp. Des Indiens, on n'en voyait pas trace. Cependant on approchait à grands pas du pays des Fouilleurs, peuplade sauvage qui infeste habituellement la contrée que traverse la route espagnole, lève de grosses contributions sur les caravanes de marchands, et qu'on a justement surnommés les Bédouins du désert américain. Tout près d'aborder ce terrain dangereux, le guide californien sollicita ardemment la permission de s'en retourner, disant qu'il serait certainement massacré, s'il devait traverser seul, au retour, le pays des Fouilleurs. Il dirigea la caravane vers un pic couvert de neiges, au pied duquel passait justement « la grande route espagnole. » Là il obtint son congé; et, sans se le faire dire deux fois, il tourna immédiatement la tête de son cheval vers la mission de San-Fernando.

(B. M. *Life in the Far-West.*)

Voyages. — Finances. — Métallurgie.



LA CALIFORNIE ET LA DÉCOUVERTE DE SES MINES D'OR.

« Crésus, dit Hérodote, ayant donné à Alcméon tout l'or qu'il pourrait emporter, celui-ci se jeta sur un tas de poudre d'or pour en remplir les poches de son vêtement, ses bottines, sa *bouche*, etc., etc. (1). »

L'avidité de cet Alcméon, qui risque de s'étouffer de peur de ne pas profiter de la munificence royale, nous a été remise en mémoire par l'espèce de fureur avec laquelle les Américains se précipitent sur la Californie et s'y disputent ses nouveaux trésors, au risque d'oublier non-seulement les grands principes de l'économie financière, mais encore les besoins immédiats de la vie animale. A côté des merveilles de cette facile exploitation, dans laquelle un laveur d'or produit, sur les bords du Sacramento, jusqu'à 20 dollars par jour (100 fr.), nous voyons renchérir, jusqu'à une disproportion excessive, tous les objets nécessaires à la nourriture de l'homme et les outils les plus simples de son travail. Aussi les économistes, qui accumulent les zéros à la suite d'un chiffre plus vite que les orpailleurs les plus actifs ne peuvent recueillir les atomes précieux du sable aurifère, prévoient-ils déjà toute une révolution financière dans les deux mondes, par suite des nouveaux rapports que la législation serait forcée d'établir entre la valeur des signes monétaires et celle des denrées.

Il semblait que la fièvre des spéculations était apaisée dans

(1) Ce passage d'Hérodote a été souvent cité pour prouver que l'or des anciens princes de l'Asie provenait surtout des pays d'alluvion aurifère, et qu'extrait par le lavage il était volontiers laissé pour le commerce à l'état de paillettes sans être fondu.

les deux mondes, depuis les derniers mécomptes qu'avait multipliés tout-à-coup l'extension des lignes de chemins de fer. Mais ce n'est pas seulement aux États-Unis et en Angleterre que, malgré le souvenir encore récent des capitaux fatalement engloutis dans les mines du Mexique, on fonde déjà des sociétés par actions sur les mines de la Californie; à Paris aussi, il est fait appel à un fonds de roulement de deux millions par une société qui a trouvé tout d'abord ses banquiers fondateurs et ses banquiers correspondants. Trois ou quatre navires sont en partance au Havre pour Chagres, invitant les chercheurs d'or à prendre passage sur leur bord. Parmi les nombreux lecteurs de la *Revue Britannique*, il en est qui nous prient de recueillir dans les Revues et Magazines d'Angleterre et des Etats-Unis, tous les renseignements spéciaux sur le nouvel Eldorado. Certes, nous sommes tout prêts à n'en négliger aucun; mais naturellement les Revues et Magazines du mois de janvier ne pouvaient encore s'occuper de cette question toute récente. Pour satisfaire à cette impatience, en attendant les feuilles périodiques de février, nous commencerons par recueillir quelques-uns des documents de la presse quotidienne, documents qui resteront le point de départ de tout ce qui sera ultérieurement publié en Amérique ou en Europe. Nous devons d'abord indiquer un des meilleurs ouvrages anglais qui aient paru depuis quelques années sur la Californie, et écrit tout-à-fait en dehors de ce nouvel attrait qui attire l'attention sur cette contrée. C'est le volume d'Alexandre Forbes (1), dont nous allons indiquer sommairement le contenu pour ceux qui ne l'ont pas, comme la *Revue Britannique*, dans leur bibliothèque de voyages. Nous n'oublierons pas non plus de mentionner deux petits volumes plus récents, sous ce titre : — *Ce que j'ai vu en Californie* (2), quoique

(1) CALIFORNIA, *A history of Upper and Lower California, etc.* La Californie : histoire de la Haute et Basse-Californie, depuis leur première découverte jusqu'au temps présent, comprenant une étude du climat, du sol, des productions naturelles, de l'agriculture, du commerce, et un tableau complet des établissements des missionnaires parmi les Indiens libres et les Indiens civilisés, avec un appendice relatif à la navigation à vapeur dans la mer Pacifique. — Illustré par une nouvelle carte, les plans des ports et de nombreuses gravures ou lithographies. Par Alexandre Forbes. London, 1839.

(2) *What I saw in California :* Journal d'un touriste pendant les années 1846

le touriste qui y racônte ses aventures de 1846 à 1847, M. Edwin Bryant, ne se doutât pas plus qu'Alexandre Forbes de la découverte faite seulement à la fin de 1848, et qui, depuis quelques semaines, met en émoi le monde européen comme le monde américain. Pas le moindre soupçon non plus des merveilleux trésors que la Californie nous gardait mystérieusement depuis des siècles, dans l'amusant journal personnel de ce brave Fred.-Georges Ruxton (1), dont nous avons dit la mort prématurée, ni dans ces pittoresques narrations des exploits de ses héros favoris, les trappeurs du *Far-West*, que justement nos lecteurs peuvent suivre, ce mois-ci, dans leurs expéditions au-delà de Monterey. Ruxton signale les mines épuisées du Mexique et les rares *bonanzas* ou bonnes fortunes des chercheurs de trésors. Il raconte, à ce sujet, la légende de la *Veine noire* de Sombrerete; puis, à Santa-Fé, il rappelle la tradition qui prétend que les Indiens connaissent très bien certaines mines qu'ils ne voudraient à aucun prix révéler aux Mexicains, de peur d'être condamnés comme leurs ancêtres aux durs travaux de l'exploitation minière. C'est un fait assez curieux, comme le remarque l'*Athenæum* (n° 1017), que les Espagnols, ces grands chercheurs d'or, aient possédé pendant si long-temps la Californie, sans y trouver ce qui va donner à cette contrée une valeur extraordinaire; tandis qu'à peine y a-t-elle mis le pied, la race anglo-saxonne découvre le trésor accumulé depuis des siècles. Admirable réalisation de l'antique apologue *du vieillard et de ses fils!* car c'est en quelque sorte dans le champ retourné par la pioche agricole et industrielle qu'apparaît tout-à-coup le trésor caché.

Il est trois routes qui, — d'Europe ou de l'Amérique atlantique, — conduisent à la Californie par mer et par terre : — 1° par mer d'abord jusqu'à Panama, et par terre à travers

et 1847, par Edwin Bryant, 2 vol. London, Bentley; le second volume paraît seulement depuis quelques jours. — L'auteur cite le colonel Frémont, dont nous avons la relation quoique nous ne la trouvions pas aujourd'hui sous la main.

(1) *Adventures in Mexico*, by F. G. Ruxton. Voyez ce que nous avons dit de cet ouvrage et de l'auteur dans une précédente livraison.

Ajoutons ici que le meilleur ouvrage français sur la Californie est le voyage de M. de Mofras.

l'isthme de Darien; puis, par mer encore, jusqu'à San-Francisco; — 2° par mer seulement, autour du cap Horn, — voyage de cinq mois; — 3° enfin par les grandes prairies à travers la passe du pied des Montagnes Rocheuses. Cette dernière route est celle qu'adoptent à peu près tous les émigrants, et que M. Edwin Bryant décrit dans son itinéraire (1). Dans cette vaste étendue de régions primitives à parcourir, ce touriste nous révèle une manière de *communication à poste fixe* imaginée par les émigrants; c'est quelquefois sur des crânes de buffles qu'ils écrivent les nouvelles ou les renseignements qu'ils désirent laisser après eux; quelquefois sur de petites planches polies; quelquefois, enfin, au moyen de perches enfoncées dans la terre et fendues au bout supérieur pour qu'on y puisse insérer une note manuscrite. Ces *affiches* ou *avis aux voyageurs* sont placées à l'endroit le plus saillant et le plus remarquable de la route pour être lues par les compagnies qui suivent les traces les unes des autres.

La contrée immense comprise sous le double nom des deux Californies (Haute et Basse) s'étend le long des bords du grand Océan-Pacifique, qui la borne à l'ouest. La limite nord est la baie de San-Francisco, dont l'entrée est située 37° 48' de latitude nord. La limite sud est le cap San-Lucas, extrême pointe et la principale de la Basse-Californie, 28° 48' de latitude nord. La longitude du cap San-Lucas est 109° 47' ouest, et celle de San-Francisco, 122° 27' ouest. Par conséquent la direction de la côte est vers le nord-ouest. A l'est, les limites de la Californie sont le golfe de Californie, autrefois mer de Cortez, le Rio-Colorado, ou rivière Rouge, et le territoire indien, qui est

(1) On lit dans le *Times* du 15 janvier :

« Il paraît que le voyage en Californie, par la malle de l'Inde-Occidentale, peut s'accomplir avec une grande rapidité. Les paquebots de la Compagnie partent de Southampton le 17 de chaque mois et arrivent le 23 du mois suivant à Chagres. Arrivés là, les voyageurs traversent l'isthme de Panama en trois jours et avec une dépense d'environ 25 dollars (125 fr.) Les steamers de la Compagnie de l'Océan-Pacifique partent de Panama pour la Californie chaque 1er du mois, et prennent pour la traversée les prix suivants : salon, 250 dollars (1,250 fr.); places au-dessous, 200 dollars (1,000 fr.); places de l'avant, 100 dollars (500 fr.).

Les prix des steamers de Southampton à Chagres sont de 1,500 fr. 2,000 fr. ou 1,000 fr., suivant les arrangements, et pour les ouvriers, de 600 fr. seulement. »

aussi une limite au nord. C'est une chose remarquable que la Russie, déjà si riche chez elle en produits aurifères, avait, avant les États-Unis, établi sa domination à portée des nouvelles sources du précieux métal. L'établissement russe de la Bodega se trouve, sur la carte, immédiatement après San-Francisco : et l'on dirait que le gouvernement anglo-américain avait le pressentiment de ce qui arrive, en se rappellant que, par la convention faite en avril 1824 entre la Russie et les États-Unis, il fut arrêté qu'aucun établissement nouveau, sur la côte nord-ouest de la Californie, ne pourrait être fait par la Russie ou par des sujets russes. Qui sait s'il n'y a pas dans ce voisinage une cause prochaine de collision? Par une note sur les ports californiens, que le capitaine John Hall a fourni à l'éditeur de l'ouvrage d'Alexandre Forbes, nous voyons que le port russe de la Bodega n'est qu'à 58 milles nord-ouest de San-Francisco (1).

Il faut lire dans le bel ouvrage de M. Prescott (*Histoire du Mexique*) l'histoire de la découverte des deux Californies en 1594, et des expéditions de Fernand Cortez. Les successeurs du conquérant de l'empire de Montézuma héritèrent de ses projets d'exploration, mais n'en réalisèrent qu'une partie. Plusieurs aventuriers espagnols y tentèrent aussi la fortune. Enfin, la Californie vit, pour la première fois, la race anglo-saxonne sous Élisabeth, dont le pirate-amiral, sir Francis Drake, s'empara du port de San-Francisco et prit possession du pays qu'il nomma la Nouvelle-Albion, ignorant que la Haute-Californie appartenait, aussi bien que la Basse, à la couronne d'Espagne. Ce fut vers la fin du XVII[e] siècle que le gouvernement des vice-rois du Mexique renonça définitivement à coloniser la Californie aux frais du trésor public, et confia cette tâche à la compagnie de Jésus. Les jésuites acceptèrent avec ardeur cette *réduction* (c'est le mot consacré). Leur historien, le père Miguel Venegas (2), après avoir rappelé les entreprises toutes militaires du grand Cortez, déclare que la *réduction* de la Californie avait été

(1) C'est d'après les plans du capitaine Hall, que tous les ports de la Californie sont dessinés sur la carte qui accompagne l'ouvrage d'Alexandre Forbes.

(2) *Noticia de la California y de sa conquista temporal y espiritual*, por el Pad. M. Venegas. Madrid.

regardée comme impraticable, jusqu'à ce qu'il fût reconnu que ce n'était pas une œuvre réservée aux hommes, mais à Dieu lui-même par l'entremise de ses serviteurs fidèles. « Dieu, dit-il, » semblait attendre que la nature humaine reconnût son im- » puissance pour déployer la force de son bras, confondant » l'orgueil du monde par l'emploi des plus faibles instruments. » Cette intervention de Dieu dans les affaires de la Californie est invoquée, de nos jours encore, par la secte des Mormons, qui viennent justement de transporter leur établissement sur le Missisipi, aux bords du Sacramento. Ces sectaires, moitié enthousiastes et moitié charnels, ont proclamé bien haut que la découverte de l'or californien était un miracle spécial de la Providence en leur faveur (1).

Le père Kino, homme de génie, comme en a réellement produit la société de Jésus, fut le saint François-Xavier de la Californie, il en fit la conquête spirituelle et temporelle, pour parler comme son historien. Il fut admirablement secondé par ses collaborateurs missionnaires, et la relation de ses actes aurait de l'intérêt si elle n'était un récit par trop rétrospectif, lorsque les lecteurs demandent tout autre chose à ceux qui leur parlent de la Californie. Ce récit se trouve dans le volume d'Alex. Forbes, qui raconte aussi le progrès des missions jusqu'à nos jours. Les travaux des Franciscains dans la Haute-Californie, ne sont pas moins curieux que ceux des Jésuites dans la Basse. Alex. Forbes complète son volume par des détails sur la topographie des deux Californies, sur leur situation politique, les mœurs des habitants, l'état de l'agriculture, les produits naturels, le commerce, etc.

Ce qui doit séduire les nouveaux émigrants, outre l'appât de l'or, c'est d'apprendre que le nouvel Eldorado produit une variété de fruits : raisins, dattes, figues, coings, pêches, poires, olives. On sèche et conserve les dattes et les figues dont on exporte une certaine quantité. Le raisin donne un vin qu'on exporte aussi. Les peaux de buffles, la chair de buffle fumée,

(1) *La Revue Britannique* a déjà fait connaître cette secte, on la verra bientôt paraître dramatiquement et historiquement dans les *Episodes de la vie du Far-West*.

les écailles de tortues et quelques perles, composaient jusqu'ici, avec les dattes et les figues, tous les articles d'exportation; mais, dans la Haute-Californie, il est évident que les nouveaux procédés agricoles introduits par les Américains pourront un jour changer la face d'une partie du sol et augmenter les productions céréales, qui consistent en maïs, orge, froment et haricots. Sous les jésuites, les instruments aratoires sont jusqu'ici restés grossiers. Alex. Forbes déclarait en 1839 que, quelque limitée que fût alors la récolte des grains, la Haute-Californie devait être et serait un jour le *grenier* de toute l'Amérique du Sud. Il donne la description d'un de ces moulins à farine qui viennent de jouer un si grand rôle dans la grande découverte, et qu'il dit ressembler à ces autres moulins primitifs que sir Walter Scott a décrits lui-même sous le ciel bien différent des îles Shethand, dans son roman du *Pirate*. Les Irlandais, que ce nouveau but d'émigration doit attirer par milliers, apprendront aussi avec intérêt que leurs chères pommes de terre prospèrent en Californie, quoiqu'on n'y attache pas la même importance qu'en Irlande pour la nourriture du peuple. Si nous revenons sur cette esquisse, il faudra parler des bestiaux et des animaux domestiques en Californie; mais nous négligerons encore aujourd'hui ce détail et d'autres, comme aussi les réflexions d'Alex. Forbes sur les avantages que les ports sur la mer offrent à la population commerciale en général, et nous nous arrêterons un moment sur un produit de luxe qui, pendant quelque temps, avait semblé, comme l'or aujourd'hui, devoir être la richesse principale de la Californie.

En 1824, la spéculation rappela tout-à-coup aux capitaux oisifs de Londres, qu'autrefois, sur les côtes d'une île située dans le golfe californien et appelée île Tiburon, étaient d'admirables bancs de perles. La pêcherie y avait été interdite par les rois d'Espagne, parce que les habitants de ces parages, très féroces et très jaloux de leurs trésors, se servaient de flèches empoisonnées. Tous les téméraires qui osaient approcher de l'île Tiburon étaient sûrs de périr. Or, les rois d'Espagne, dans leurs ordonnances, supposaient que leurs sujets n'avaient pas le droit de risquer leur propre vie sans leur permission. Le Mexique, en se déclarant indépendant, secoua le joug de la mère-patrie mais

non celui de ses préjugés, et l'interdit survécut de fait à la domination espagnole alors même qu'il avait été reconnu, par des navigateurs anglais, que les sauvages californiens n'empoisonnaient plus leurs flèches; mais cette interdiction fut méprisée par les spéculateurs de Londres, et une compagnie se forma sous le titre d'*Association pour la pêche des perles et du corail.* Le directeur était le lieutenant Hardy, de la marine royale, qui partit avec une belle cloche à plongeur de nouvelle invention : les prospectus enflammèrent les imaginations et l'on attendait les premières nouvelles de l'expédition pour faire concurrence à la compagnie. Malheureusement les produits furent très médiocres, comparativement aux dépenses : un honnête protestant déclara que les jésuites, qui s'étaient réservé le privilége exclusif de la pêcherie des perles lorsqu'ils régissaient la Californie, avaient épuisé les huîtres. L'enthousiasme tomba tout-à-coup. Il paraît que, sous les saints pères, cette exploitation avait réellement été faite sur une assez grande échelle. Moyennant une redevance, ils en cédaient le privilége à des armateurs qui y employaient de six à huit cents plongeurs indiens appelés *Busos.* Quand les Busos avaient rempli leurs sacs, ils venaient les déposer sur la plage où le partage se faisait de cette manière : — deux huîtres pour l'armateur, deux pour le plongeur, une pour la Vierge Marie (1), dont les jésuites étaient naturellement les administrateurs.

L'opération du partage achevé, ils ouvraient les huîtres, en commençant par celles du lot échu à l'armateur, qui surveillait lui-même attentivement les *écaillers*, car ils étaient très adroits pour avaler la perle en même temps que le mollusque vivant. Le *cinquième* de la Vierge était ouvert avec les mêmes précautions; enfin, les Busos ouvraient leurs propres huîtres et ils vendaient une partie de leurs perles à l'armateur, qui était généralement leur créancier pour leur équipement et autres avances. Mais ils en réservaient aussi quelques-unes pour les échanger contre des liqueurs spiritueuses qui leur étaient fournies par des marchands accoutumés à suivre chaque expédition,

(1) D'autres récits appellent ce cinquième : le cinquième du roi; le mot changeait selon les époques.

Postérieurement à la campagne du capitaine Hardy, un document cité par Alex. Forbes nous fait connaître l'étendue et la valeur de la pêcherie des perles californiennes en 1831 : — cette année-là, deux navires partirent du port de Guaymas, et deux autres, avec deux grandes barques, de la rivière Yaki dans le voisinage. Ces six bâtiments portaient deux cents Busos. Ils revinrent, l'un avec 40 onces de perles grandes et petites, estimées à 6,500 dollars (32,500 fr.); l'autre avec 21 onces, estimées à 3,000 dollars (15,000 fr.); le troisième avec 15 onces, estimées à 1,800 dollars, et le quatrième 12 onces, estimées à 2,000 dollars: en tout, 13,300 dollars ou environ 57,000 fr.

En supposant que l'imagination, si prompte en tout temps à exagérer tout ce qui se rattache aux mines, se soit emparée des nouvelles qui nous arrivent des trésors nouveaux de la Californie, il faut espérer pour ceux qui y courent avec tant de précipitation, qu'ils y trouveront plus d'or que le capitaine Hardy n'y trouva de perles en 1825. Ne dissimulons pas qu'au milieu des magnifiques relations qu'insèrent les journaux, se glissent déjà aussi des expressions de défiance et des avis plus ou moins charitables qu'il est de notre devoir d'enregistrer : ainsi, on lisait dernièrement dans le *Daily News*:

« Quelques journaux américains, et notamment le *New-York Hérald*, publient maintenant des articles ayant pour but de dégoûter les chercheurs d'or : « On commence à réfléchir, disent-ils ; il y a peu de bâtiments frétés » pour la mer Pacifique. La maladie décime les mineurs, exposés à des fièvres. » Le prix des vivres est exorbitant. Le climat de la Californie, dans les ré» gions où l'on trouve de l'or, est, au dire de M. Folsom, intolérablement » chaud dans l'été. »

» Mais ces réflexions ne guériront personne de la fièvre qui s'est emparée des esprits, car on sait, d'un autre côté, que l'or pur que l'on trouve, est charrié par les torrents des montagnes où sont probablement les filons. Presque toutes les roches des montagnes de la Californie sont molles et friables; elles tombent en poussière; l'or s'en va ainsi. La région de l'or s'étend sur un territoire de plus de six cents milles; elle va probablement jusqu'à l'Orégon. C'est surtout dans le fond des ravins que se trouve l'or, là où passent les torrents venus des montagnes. On cite des gens qui ont déjà fait ainsi des trouvailles magnifiques, et qui, au bout de quelques jours de travail, ont réalisé 2,000, 3,000, 17,000 et même 30,000 dollars. Déjà le luxe et les spéculations attachés à la possession de l'or se font jour de toutes parts.

» Ce qui encouragera le vice, et peut-être le crime, c'est que ces régions où l'on trouve de l'or sont éloignées de toute ville et de toute colonisation régulière, ce qui met les aventuriers à l'abri de toute poursuite. Il arrive, dans ces pays, des malfaiteurs de toutes les parties des États-Unis, sûrs de l'impunité; ces gens, et l'on en cite quelques compagnies, qui ont déjà amassé beaucoup d'or, couchent sur la dure, au pied des arbres, enveloppés dans des couvertures. Un homme de la bande fait sentinelle auprès de ses camarades les chercheurs d'or, qui ont l'air de bandits, et auprès des trésors déjà ramassés. Mais qu'importent le crime et son impunité! Dans ce moment tous les esprits sont tendus vers un seul but, tous les bras travaillent à une seule chose: on veut de l'or! Dans les mines, c'est le droit du plus fort qui prédomine. Il faut que le gouvernement américain y prenne garde; au milieu de tous ces efforts pour gagner de l'or, la société se désorganise! »

—Le *Morning Chronicle* disait à la même date:

« Des correspondances de Philadelphie annoncent que la population des îles Sandwich surtout, se lance impétueusement à la chasse de l'or. Des habitudes d'intempérance et d'ivrognerie ont été déjà fatales à plusieurs émigrants. Le prix du temps est si grand et le travail à la recherche de l'or si absorbant, que des corps ont été laissés exposés à l'air, personne ne voulant quitter son travail, payé très cher, pour donner la sépulture aux morts: de là, des maladies..... et pas de médecins. Le clergé cherche à faire entendre sa voix à ces créatures délirantes Le révérend M. Putnam, à Boston, a fait dernièrement un sermon dont le texte était: « Mieux vaut obtenir la sagesse que l'or. » Il n'a pas été écouté. Les nouveaux territoires de l'Orégon, de la Californie, etc., contiennent une immense superficie: Orégon, 341,463 milles carrés, 218,536,320 acres. Californie 448,691 milles carrés, 287,162,240 acres New-Mexico, 77,387 milles carrés, 49,527,680 acres.—Total, 867,541 milles carrés, 555,226,240 acres. Le Texas contient 325,520 milles carrés ou 208,332,800 acres. »

Jusqu'ici la pièce importante, parmi tous les documents rédigés sur l'évènement merveilleux, est le rapport officiel du colonel Mason, et nous croyons devoir l'insérer *in extenso*, pour qu'il se retrouve dans un recueil de bibliothèque quand toutes les feuilles quotidiennes qui l'ont reproduit seront dispersées. L'origine de la découverte est là, et l'on voit que le colonel n'a rédigé son écrit qu'après en avoir vérifié par lui-même les principaux détails:

« J'ai l'honneur de vous informer qu'accompagné du lieutenant d'artillerie, W. T. Sherman, je suis parti le 12 juin dernier pour visiter le nord de la Californie. Nous arrivâmes à San-Francisco le 20, et nous trouvâmes

que toute, ou presque toute la population mâle, était partie pour les mines d'or. La ville qui, peu de temps auparavant, présentait un foyer de prospérité et d'activité, semblait maintenant presque déserte.

» Nous ne vîmes que maisons vides, fermes abandonnées, moulins inoccupés, champs et récoltes livrés aux troupeaux, aux animaux errants. Au fort de Sutter on voyait un peu plus d'activité et d'affaires. Des bateaux déchargeaient leurs cargaisons, des charrettes transportaient des marchandises au fort, où déjà sont établis quelques magasins, un hôtel, etc. Le capitaine Sutter n'avait pu cependant conserver que deux ouvriers à son service : un charron et un forgeron, qu'il payait alors au prix de 10 dollars par jour (50 fr.). Les marchands lui prirent à lui-même 100 dollars (500 fr.) par mois pour une seule chambre. et tandis que j'étais sur les lieux, j'ai vu louer une petite maison du fort au prix de 500 dollars (2,500 fr.) par mois.

» Sollicité par un grand nombre de personnes, je suis resté au fort pour y célébrer l'anniversaire de l'indépendance nationale, et je n'en suis parti que le 5 juillet. Ce jour-là je fis vingt-cinq milles, qui me conduisirent à la Fourche américaine, lieu connu aujourd'hui sous le nom de ***Lower Mines*** (les Mines Inférieures), ou ***Mormon Diggings*** (Fouilles des Mormons). Les flancs des collines étaient en cet endroit couverts de tentes en toile ou d'abris provisoires en branchages ; on y voyait aussi un magasin et plusieurs cantines en plein air. La chaleur du jour était étouffante, deux cents hommes cependant travaillaient sous les rayons d'un soleil ardent, lavant le sable pour en extraire l'or, armés les uns de casseroles, les autres de paniers indiens d'un tissu très serré ; le plus grand nombre opérait à l'aide d'un appareil grossier, connu sur les lieux sous le nom de sas mobile (en anglais *cradle*, berceau, parce qu'il est porté comme les chevaux de bois ou les berceaux d'enfant sur une bascule) ; il a six ou huit pieds de long, est ouvert par le bas et garni dans le haut d'une grille ou d'un crible grossier ; le fond est arrondi, et traversé, de distance en distance, par des baguettes de bois qui, à vrai dire, font l'office de filtre. Il faut quatre hommes pour travailler avec cette machine ; l'un enlève le sable sur le bord de la rivière ; l'autre le jette sur la grille ; le troisième tient la machine en mouvement, le quatrième, enfin, puise de l'eau et la précipite avec le sable. La grille empêche les pierres d'entrer dans l'appareil, le courant d'eau délaie la terre, et le sable descend au fond de la machine, laissant l'or mêlé à un sable noir sur les baguettes qui traversent le fond de l'appareil. L'or et le sable, ainsi mélangés, sont retirés à la main, séchés au soleil, et enfin séparés en vannant le sable à l'air libre. Quatre hommes armés de cet appareil gagnaient alors environ 100 dollars (500 fr.) par jour. Les Indiens et ceux qui n'ont que des casseroles ou des paniers de jonc, font le lavage à la main, extraient d'abord les grains, et font ensuite sécher le sable mêlé à la poudre d'or selon le procédé que j'ai décrit. L'or des ***Mines Inférieures*** est en belles paillettes brillantes, et j'envoie avec cette dépêche plusieurs échantillons.

» Quand on remonte la branche méridionale de la Fourche américaine, le pays devient de plus en plus montagneux, et à la scierie mécanique établie à vingt-cinq milles des derniers lavages d'or, c'est-à-dire à cinquante milles du fort Sutter, la hauteur des montagnes est d'environ 1,000 pieds au-dessus de la vallée du Sacramento. Là commence à croître une espèce de pins dont l'exploitation a été la cause de la découverte de l'or. Le capitaine Sutter avait besoin de planches : en septembre dernier, il passa marché avec un certain M. Marshall, pour faire construire en ce lieu une scierie mécanique mise en mouvement par une chute d'eau. Le moulin fut construit pendant l'hiver dernier ; mais quand on voulut lâcher l'eau sur la roue, il se trouva que le sas de la roue était trop étroit pour laisser échapper le volume d'eau qu'on lui apportait. M. Marshall, pour épargner la main-d'œuvre et les frais, laissa tout simplement à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage en approfondissant le sas de la roue. Il en résulta qu'au bout de peu de temps un monceau de sable et de détritus se forma là où tombait l'eau. Or, un jour où M. Marshall venait examiner le résultat de l'opération, il remarqua dans le sable accumulé quelques particules brillantes qu'il ramassa, et dont, après examen, il reconnut bientôt la valeur. Il raconta sa découverte au capitaine Sutter, et tous deux se promirent bien de la tenir secrète. Mais, précaution inutile ! le bruit s'en répandit comme par enchantement. Les merveilleux succès des premiers explorateurs attirèrent en quelques semaines des centaines d'hommes. Au moment de mon voyage, il y avait à peine trois mois que la découverte était connue, et déjà l'on estimait à plus de 4,000 le nombre des gens qui s'étaient lancés dans ces déserts à la recherche de l'or. Auprès du moulin, on voit un magnifique banc de sable aurifère que l'on respecte comme la propriété du capitaine Sutter, bien que lui-même n'y prétende aucun droit. M. Marshall demeurait, lui, auprès du moulin, et il m'apprit que beaucoup de gens travaillaient au-dessus et au-dessous de lui, recueillant environ d'une à trois onces d'or par jour et par homme. Cet or est un peu moins pur que celui des *Mines Inférieures*. Du moulin, M. Marshall m'a conduit sur la rive septentrionale de la Fourche, où, dans le lit de quelques ruisseaux torrentiels, mais à sec lors de ma visite, on a aussi trouvé des quantités d'or considérables. J'y ai vu quelques explorateurs, tous enchantés du résultat de leurs travaux ; on m'a montré un grand nombre d'échantillons dont quelques-uns pesaient de trois à quatre onces. Je vous en adresse trois qui m'ont été fournis par un M. Spence. Vous remarquerez que plusieurs de ces échantillons sont mélangés de quartz, que leur surface est rude, et qu'ils ont dû recevoir leur forme actuelle dans les crevasses des rochers. Cet or ne peut pas avoir été entraîné bien loin par les cours d'eau, et doit être resté très près du roc où il avait d'abord été déposé par la nature. J'ai demandé à plusieurs des explorateurs s'ils avaient jamais trouvé le métal dans sa gangue ; ils m'ont toujours répondu que non, car ils n'ont encore fait que des avages.

» Le 7 juillet, je partis du moulin et passai sur les bords d'un petit ruis-

seau qui se décharge dans la Fourche américaine, à trois ou quatre milles en avant du moulin. Je l'ai traversé au lieu connu aujourd'hui dans le pays sous le nom de Weber's-Creek, et où MM. Sunol et Ce ont établi présentement leurs lavages. Ils emploient une trentaine d'Indiens qu'ils paient en marchandises. Je vous adresse quelques échantillons de l'or ramassé par cette compagnie.

» De là, après avoir remonté le ruisseau l'espace d'environ huit milles, nous rencontrâmes une grande masse de peuple, Indiens et autres, explorant le lit du cours d'eau ou celui des ravins qui l'alimentent en hiver. Ces ravins sont extrêmement riches, et l'on y recueillait alors en moyenne environ deux onces d'or par homme et par jour. On me signala une crevasse longue d'une centaine de yards sur quatre pieds de large et deux ou trois de profondeur, comme le lieu où deux hommes, W. Daly et Perry Mac-Coon, ont en peu de jours recueilli de l'or pour une valeur de 17,000 dollars (90,000 fr.). Le capitaine Weber m'apprit que ces messieurs avaient employé quatre blancs et une centaine d'Indiens, et qu'après une semaine de travail ils avaient pu payer leurs hommes en gardant pour eux 10,000 dollars (50,000 fr.). Un autre petit ravin qui me fut montré, a produit de même 12,000 dollars. Il y a des centaines, des milliers de ravins de cette espèce qui n'ont pas encore été explorés, et qui, selon toute vraisemblance, sont tout aussi riches.

» Jamais je n'aurais pu croire à l'exactitude des rapports qui me venaient de toutes parts, si je n'eusse moi-même touché, pour ainsi dire, les faits du doigt. M. Neligh, agent du commodore Stockton, a travaillé pendant environ trois semaines dans le voisinage des lieux dont je vous parle, et il m'a montré, enfermé dans des bouteilles, le produit de ses recherches, environ 2,000 dollars d'or. M. Lyman, qui est un homme instruit et digne de toute confiance, m'a raconté qu'associé avec quatre autres pour huit jours seulement, il avait eu pour sa part 400 dollars. Je pourrais citer des centaines d'exemples du même genre ; mais, pour donner une idée des quantités d'or qui affluent dans les poches de tout le monde, je vous raconterai seulement ce que j'ai vu sous mes yeux, au lieu dit le *Magasin Weber*. Ce magasin n'est, à proprement parler, qu'une hutte en branchages, sous laquelle le capitaine a créé une boutique d'épicerie et de mercerie. J'ai vu un homme qui, ayant découvert dans la boutique une bouteille de poudre de Sedlitz, voulait l'acheter ; le capitaine répondit que la bouteille n'était pas à vendre. « J'en offre une once d'or ? — Non ; d'ailleurs elle ne me coûte que 50 cents (2 fr. 65 c.). — Alors en voulez-vous une once d'or et demie ? » Le capitaine se laissa faire. D'après cela, vous jugez si tout est hors de prix. Eh bien ! les Indiens qui, il y a quelques mois, n'avaient même pas de haillons pour se couvrir, sont tous aujourd'hui chamarrés d'étoffes éclatantes.

» Le pays, de chaque côté du Weber's-Creek, est coupé dans tous les sens par de petits ruisseaux ou des ravins qui contiennent plus ou moins d'or. Ceux que l'on a commencé à explorer sont à peine entamés, et, bien qu'on en ait déjà retiré des milliers d'onces, je crois que ce n'est encore

rien, comparé à ce qui doit rester. Chaque jour fait découvrir de nouveaux et de plus riches dépôts; et l'opinion que tout le monde semble en avoir, c'est que l'abondance du métal est assez grande pour en faire prochainement baisser la valeur.

» Le 8 juillet, je retournai aux *Mines Inférieures*, et je me préparais à aller visiter les rivières Feather, Yubah et Bear, lorsque je fus rappelé à Monterey par d'importantes dépêches du capitaine A. R. Long. Avant de partir cependant, j'ai acquis la certitude qu'il avait été découvert de l'or dans le lit de chacune de ces rivières et dans la plupart des petits ruisseaux qui coulent entre le Bear et la Fourche américaine, comme aussi dans le Consummes, au sud de la Fourche.

» M. Sinclair, dont le *rancho* (la ferme) est situé à trois milles au-dessus du fort Sutter, emploie environ cinquante Indiens. Quand je l'ai vu, il y avait presque cinq semaines qu'il travaillait, et ses Indiens n'employaient que des petits paniers d'un tissu très serré; cependant sa part de bénéfice, que j'ai vue, se montait à la valeur d'environ 16,000 dollars (80,000 fr.). Il me fit voir le résultat de son travail pour la semaine qui venait de s'écouler: 14 livres avoir-du-poids d'or bien lavé.

» Le principal magasin du fort Sutter, celui de Brannan et Ce, a reçu depuis le 1er mai jusqu'au 10 juillet pour une valeur d'environ 36,000 dollars (180,000 fr.) d'or nouvellement découvert. D'autres négociants n'en ont pas moins reçu. Tous les jours on expédiait de la côte pour les mines de grandes quantités de marchandises; car les Indiens, autrefois si pauvres et si misérables, sont devenus tout-à-coup des consommateurs importants. Si beaucoup, si le plus grand nombre des fermiers ont abandonné les travaux de la terre pour se jeter sur les mines, il n'en est point ainsi du capitaine Sutter, qui vient de rentrer une importante récolte de 40,000 boisseaux de grains. La farine se vend déjà au fort 36 dollars le baril; elle sera bientôt à 50. A moins qu'on ne nous expédie de très grandes quantités de denrées alimentaires, nous devons craindre la disette. Cependant, comme tout le monde est aujourd'hui très capable de payer des prix élevés, nous devons espérer que du Chili et de l'Orégon on nous enverra des provisions en quantité suffisante pour nous permettre de passer l'hiver.

» La découverte de ces riches dépôts a changé complètement l'aspect de la Haute-Californie. Ses habitants, occupés exclusivement, il y a quelques mois encore, aux travaux de l'agriculture, sont tous allés aux mines. Les ouvriers de toutes les professions ont abandonné leurs métiers, et les commerçants leurs boutiques; les marins désertent aussitôt qu'ils arrivent. Il y a maintenant deux ou trois navires qui sont mouillés dans la baie de San-Francisco et n'ont pas un homme à bord. La même cause a entraîné beaucoup de désertions dans les troupes. Pendant quelques jours, le mal a été si menaçant que j'ai dû craindre de voir la garnison de Monterey déserter en masse. Il faut le dire, la tentation est si grande! Peu de danger d'être repris, l'assurance d'un salaire énorme, double en un jour de la paye

d'un soldat pour un mois! Pour les appointements d'un lieutenant ou ceux d'un capitaine (c'est au moins 500 fr. par mois aux Etats-Unis), on ne peut pas même avoir un domestique. Un charpentier, un ouvrier de quelque profession que ce soit ne loue pas ses services à moins de 15 ou 20 dollars (80 à 100 fr.) par jour. Que faire dans une situation pareille? Maintenant, d'ailleurs, il n'est plus possible en Californie à un officier de vivre avec sa solde, l'argent a si peu de valeur! Les prix des objets manufacturés et ceux des denrées alimentaires sont si élevés, et la main-d'œuvre est si chère, que ceux-là seulement peuvent avoir un domestique ou un cuisinier qui gagnent 40 ou 50 dollars par jour. Cet état de choses ne peut pas durer.

» Une foule de lettres particulières ont annoncé avant moi, aux États-Unis, l'importance des découvertes qui viennent d'être faites, et peut-être s'étonnera-t-on que je n'aie pas écrit plus tôt sur le même sujet. Ma réponse sera facile: Je ne pouvais pas croire aux merveilleux rapports que je recevais avant d'avoir visité le pays moi-même. Mais aujourd'hui je n'hésite pas à dire qu'il y a plus d'or dans les vallées arrosées par le Sacramento et le San-Joaquin qu'il n'en faut pour payer et payer cent fois tout ce qu'a pu coûter la guerre avec le Mexique. Et pour mettre ces mines en valeur, il n'y a pas de capital à dépenser: un pic, une pelle et un plat de terre, c'est tout ce qu'il faut à l'explorateur pour recueillir le précieux métal.

» M. Dye, habitant de Monterey, homme instruit et digne de toute confiance, revient aujourd'hui même des explorations faites sur la rivière Feather. Il me raconte que la Compagnie à laquelle il appartient, après avoir travaillé sept semaines et deux jours, en employant environ cinquante Indiens par jour, a recueilli, comme produit brut, 273 livres pesant d'or. Pour sa part (un septième), il a reçu, après tous frais payés, 87 livres pesant qu'il vient d'apporter à Monterey et de me montrer. Je ne vois personne revenir des mines sans rapportor ses 2, 3 ou 4 livres d'or. Un soldat d'artillerie, qui avait obtenu un congé de vingt jours, vient de nous rentrer avec 1,500 dollars (7,500 fr.), et son voyage lui a pris onze jours; de sorte qu'il n'a réellement travaillé que pendant neuf jours qui lui ont rapporté plus qu'un engagement de cinq ans au service de l'Etat. Tous ces faits paraissent incroyables, et cependant ils sont vrais.

» On donne également pour certain qu'il a été découvert de l'or sur le versant occidental de la Sierra-Nevada. Quand j'étais moi-même au *Gold-District*, j'ai appris d'un Mormon, homme intelligent, qu'il avait été trouvé de l'or près du grand lac Salé par quelques-uns de ses frères. Presque tous les Mormons ont, en effet, quitté aujourd'hui la Californie pour se rendre au lac Salé, et certainement ils ne le feraient pas s'il n'étaient pas sûrs d'y trouver pour le moins autant d'or qu'ils en peuvent recueillir maintenant sur les rives du Sacramento.

» Le gisement d'or situé près de la mission de San-Fernando est connu depuis long-temps, mais le défaut d'eau a empêché de l'exploiter. C'est un

rayon détaché de la Sierra-Nevada, c'est-à-dire de la chaîne où l'on vient de découvrir tout-à-coup tant de richesses. Il y donc lieu de croire que, dans l'espace intermédiaire de cinq cents milles, complètement inexplorés aujourd'hui, il doit se trouver beaucoup de richesses cachées.

» Avant de quitter cet intéressant sujet, je dois dire qu'à mon retour du Sacramento je me suis arrêté au Nouvel-Almaden, à la mine de mercure de M. Alexandre Forbes, consul de S. M. Britannique à Tépic. Cette mine se trouve sur un éperon des montagnes situé à un millier de pieds au-dessus du niveau de la baie de San-Francisco. Elle est éloignée d'environ douze milles, et dans la direction du sud, de Pueblo de San-Jose. Le minerai (cinabre) se présente sur une grande veine qui s'enfonce dans la montagne en décrivant un angle très ouvert avec l'horizon. On emploie des ouvriers mexicains à l'extraire par des galeries d'environ 6 pieds de haut sur 7 de large, et qui suivent les contours de la veine. Les fragments de roc et de minerai sont enlevés à dos d'Indiens, dans des sacs de cuir. A la sortie de la mine, on charge le minerai sur des tombereaux qui le descendent dans une vallée bien fournie de bois et d'eau, et où s'élèvent les fourneaux. Ils sont de la construction la plus simple, exactement semblables au four ordinaire des boulangers. Au sommet ils sont couronnés par une marmite de baleinier, à laquelle une autre marmite renversée sert de couvercle. Une ouverture pratiquée à ce couvercle conduit, par un canal en brique, à une chambre au fond de laquelle est placée une chaudière de fer. Cette chambre a une cheminée.

» Tous les matins on remplit les marmites de minerai concassé et mêlé de chaux, puis on allume le feu et on l'entretient jusqu'à la nuit. Le mercure se volatilise, passe dans la chambre, se condense sur ses parois, et retombe dans le récipient qui lui a été préparé. On n'emploie pas d'eau pour opérer la condensation.

» Lors d'une visite qu'au printemps dernier j'ai faite à cette mine, quatre fours comme celui que je viens de décrire étaient en activité, et pendant les deux jours que j'ai passés sur les lieux, ils ont produit 636 livres pesant de mercure, qui se vendait alors 1 dollar 80 cents (9 francs) la livre à Mazatlan. M. Walkinshaw, le directeur actuel des travaux, me mande que la veine est depuis lors devenue beaucoup plus abondante, et qu'elle rend assez pour lui permettre de conserver ses ouvriers, même dans ces temps extraordinaires. Cette mine est très précieuse par elle-même, et l'est d'autant plus qu'on emploie le mercure à l'extraction de l'or et de l'argent. On ne l'emploie pas encore en Californie pour cet objet, mais il faudra bientôt y avoir recours. Quand j'ai visité cette mine, on faisait des recherches aux environs pour découvrir d'autres veines, mais on n'avait encore rien trouvé d'important. Cependant la couleur du sol tout aux alentours ne permet pas de douter qu'il ne renferme des gisements considérables. Au 15 juillet dernier, le magasin de M. Forbes contenait environ 2,500 livres pesant de mercure.

» J'envoie, joints à ce rapport, treize échantillons d'or qui m'ont été

fournis pour être offerts au gouvernement par les personnes dont les noms sont mentionnés sur les enveloppes des paquets. J'y ajoute 230 onces d'or achetées par mon ordre à San-Francisco, et que je vous adresse comme échantillon des produits donnés par les mines du Sacramento. C'est un mélange de toutes sortes d'or fourni par les diverses parties du *Gold-District.*

» *Signé* R. B. Mason,

» *colonel commandant le 1er régiment de dragons, gouverneur de la Californie.*

» Au quartier-général de Monterey, le 10 septembre 1848. »

Les derniers rapports venus de la Californie, nous montrent donc 500 milles de terrains aurifères ouverts à la cupidité des chercheurs d'or. D'après ces rapports, quelques individus auraient réalisé jusqu'à 1,200 et 1,800 dollars en un jour; la moyenne du bénéfice fait par un travailleur était de 8 à 10 dollars par jour, environ 50 francs. On ajoute que 100,000 individus pourraient utilement participer à cette récolte; indication suffisante pour amener les 100,000 individus sur les sables du Sacramento! 50 francs par jour, pour chacun, produiraient 500,000 francs qui, multipliés par les 300 jours de l'année, moins les dimanches, donneraient 1,500,000,000 de francs dans douze mois, c'est-à-dire 15,000,000,000 en dix ans! Voilà, certes, un effrayant total de poudre d'or et bien capable de faire perdre la tête à 10,000 économistes!

Hier encore les historiens nous décrivaient, avec toute la pompe du style littéraire, l'éblouissement des Espagnols qui, les premiers, admirèrent les richesses des Incas. Mais les meubles et ustensiles d'or trouvés chez les simples et philosophiques Péruviens, ne seront plus que des bagatelles comparés à nos palais d'or, à nos pavés d'or peut-être, lorsque la Californie aura versé ses précieux alluvions sur l'Europe. Souffrons cependant que l'économie politique traduise ces merveilles par ses chiffres.

On parle de 100,000 chercheurs d'or: admettons le fait comme possible. Que chaque homme gagne 50 francs par jour dans cet atelier aurifère, digne de l'envie des travailleurs à 2 francs par jour des *ateliers nationaux*, c'est encore un salaire trop faible pour exciter vivement notre surprise; mais en prenant les ta-

bleaux anglais de Cocker, ou ceux du Barême français, pour réaliser sur le papier le produit d'une année de travail, les chiffres transportent tout-à-coup notre imagination dans ces contrées fabuleuses où l'or était la poussière commune, et dans ces cavernes d'enchanteurs qui recélaient des trésors impuisables. En acceptant le nombre rond de 1,000 kilogrammes d'or (ou la valeur de 2,500,000 francs,) le total d'une des années précitées représenterait *six cents* tonnes, et celui de dix années *six mille* tonnes d'or! Quel est le calculateur industriel dont la tête est capable de saisir cette grande idée?

Mais il ne faut pas ce total prodigieux pour révolutionner tous les systèmes monétaires; la dixième partie, ou 150,000,000 d'or par an, affecterait matériellement les prix et les échanges. Il est plus que probable que le produit seul des mines de la Russie, qui est considérable quoiqu'il n'augmente pas, est suffisant pour approvisionner toutes les fabrications de l'Europe et compenser le déchet des articles en usage ainsi que celui que subit l'or monnayé par les frottements de la circulation. De sorte que 150,000,000 de francs d'or par an, jetés sur le marché, seraient du superflu.

Mais limitons nos conjectures, et, jusqu'à de plus amples renseignements, ne sortons pas du premier chiffre d'exploitation.

Nous disons donc que 5,000 individus seulement sont occupés sur les bords du Sacramento au lavage de l'or, et que chacun n'obtient que la valeur de 50 francs par jour au *minimum*; ces 5,000 individus n'en recueillent pas moins 250,000 fr., ou 75,000,000 de francs par an. C'est à peu près l'équivalent du rendement des mines russes (1) (qui étaient elles-mêmes venues fort à propos suppléer la plupart des mines d'or du Brésil, lesquelles suppléèrent aussi quelque temps les mines du Mexique et du Pérou). Eh bien! la grande merveille n'est pas là; elle est dans le fait

(1) M. Michel Chevalier, il est vrai, qui a profondément étudié la matière, estime à 30,000 kilogrammes la quantité d'or produite en 1846 par les mines d'or de l'Oural et de la Sibérie, un peu plus de 100 millions en monnaies françaises. Le même économiste ajoute que depuis 1846 la production russe a plutôt une tendance à hausser qu'à baisser. (Voir, dans cette livraison, l'article sur l'Altaï Oriental.)

extraordinaire que la nature verse d'elle-même, en quelque sorte, ce torrent aurifère, et que, contrairement à ses décrets, elle permet que l'homme se fasse riche presque sans travail, en n'ayant que la peine de se baisser pour prendre, sans cette *sueur du front* à laquelle fut condamné Adam. Jusqu'ici l'or a été un métal d'autant plus précieux que les opérations minières ont toujours été précaires et ont exigé des labeurs homicides, un capital et des machines dispendieuses! Rien de tout cela en Californie.

Une question, il est vrai, reste encore à résoudre : cette générosité nouvelle de la nature sera-t-elle durable? Ces sources d'or seront-elles profondes ou superficielles? constantes ou irrégulières? Cependant, quelle que soit l'exagération de tous les récits, il est une particularité incontestable, que là où l'or se trouve en Californie, il indemnise et au-delà de toutes les avances de temps et de travail, ce qui n'avait jamais eu lieu dans l'extraction minière (1).

En supposant toujours que la quantité d'or extraite soit telle qu'on la représente, si l'abondance du métal expédié bientôt d'Amérique en Europe excède les demandes, la valeur de l'or baissera, le prix des autres denrées montera relativement, et la proportion entre l'or et l'argent sera dérangée de manière à affecter les rapports de leur valeur venale. — Il était reconnu que l'abondance de l'argent extrait des mines, était plus grande et plus régulière que celle de l'or; mais l'énorme augmentation du numéraire en argent sur le continent d'Europe, dans les États-Unis, dans l'Inde et les colonies anglaises même, a maintenu le prix de l'argent un peu au-dessous de 6 fr. 50 centimes l'once. D'un autre côté, la monnaie légale de l'Angleterre étant l'or, l'or tend généralement à aller vers l'Angleterre, l'argent aux autres États. Il est évident que l'Angleterre serait la première et la plus matériellement atteinte par toute surabondance soudaine de l'élément

(1) M. Michel Chevalier, que nous citerons encore ici, dit à ce point de vue : « — Si les gisements de l'or de la Californie étaient assez étendus pour que l'extraction y fût bientôt et y demeurât considérable, *c'est le montant des frais de production* de l'or en Californie qui finirait par déterminer la valeur relative de ce métal, et toutes les mines des autres contrées qui ne pourraient livrer l'or à peu près à aussi bon marché, seraient abandonnées. » (*Journal des Débats*.)

de sa monnaie légale. En effet, comment l'Amérique serait-elle enrichie par la découverte de smétaux précieux sur son propre territoire? c'est uniquement parce qu'elle posséderait une somme d'or plus considérable à échanger contre les produits d'un travail plus utile et plus nécessaire. L'or n'a de prix que relativement à la facilité d'échange, et les États-Unis enverraient à l'Europe tout l'or dont ils n'auraient pas besoin ; il y a mieux : cet or sortirait de l'Amérique naturellement, par les échanges qui favoriseraient son exportation.

Remarquons encore que cette surabondance d'or arriverait à l'Europe, lorsque depuis quarante ans une nouvelle source de produit, inconnue à nos pères, a contribué certainement à entretenir la masse de ce métal nécessaire aux manufactures et aux signes métalliques. Telle est la découverte de l'art de raffiner l'argent par l'acide sulfurique ou de séparer l'or de l'argent avec lequel on le trouve incorporé. — Cette découverte, bien moins dispendieuse que le vieux procédé par l'acide nitrique, utilise le plus petit grain d'or là où les contenus de l'argent excèdent la dépense de l'opération. Ainsi, supposons que douze grains d'or par demi-kilogramme aient été autrefois nécessaires pour défrayer l'ancien procédé, non-seulement l'opération ne coûte aujourd'hui que trois grains par demi-kilog. d'argent, mais encore elle laisse un profit au raffineur ; — d'où l'on peut dire que l'on a recouvré dans le commerce neuf grains d'or qui étaient autrefois perdus, et attendu la grande masse d'argent qui contient de l'or, c'est là une quantité d'or vraiment considérable obtenue depuis quarante ans. L'argent sycée, venu de Chine en Angleterre, contenait par livre plus de douze grains d'or qui n'ajoutaient rien à la valeur de l'argent pour les Chinois, tandis qu'en Europe l'or double presque désormais la valeur de cet argent.

Il ne serait pas aisé de déterminer quelle quantité d'or pourrait affecter la valeur des métaux précieux en Europe ; mais, en admettant que jusqu'ici les mines connues aient satisfait à toutes nos demandes et quelles remplacent annuellement les quantités enlevées à la circulation ou perdues par toute autre cause, nous conviendrons qu'il serait bien possible que tel pût être l'effet des trésors de la Californie. Il se passa un temps considérable, après la découverte de l'Amérique, sans que l'augmentation des

métaux précieux se fît sensiblement connaître en Europe. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis la découverte des riches mines du Potose, avant qu'une élévation appréciable eût lieu dans les prix. Adam Smith dit que l'effet ne se fit guère sentir qu'en 1570. Mais il faut remarquer qu'à cette époque les métaux précieux avaient graduellement diminué; que l'exploitation des mines était peu comprise, et que le progrès de la civilisation tendait à accroître l'usage et la consommation des métaux précieux. Avant que les mines d'Amérique ouvrissent leurs prodigieux trésors à la cupidité de l'homme, la proportion de l'argent à l'or était de 12 à 1; elle est maintenant de 15 à 1. Elle ne s'arrêterait pas à ces termes, certainement.

Nous suspendrons nous-mêmes ici tout calcul, toute conjecture; car le champ des hypothèses est vaste, et, avant de nous y égarer, nous voulons pouvoir apprécier, grâces à de nouveaux détails, les faits déjà reconnus comme avérés. Un de nos collaborateurs (M. Magne), parti avant l'attrayante nouvelle, nous écrit peut-être aujourd'hui même, et d'ailleurs, sous peu de jours, les Revues et les Magazines vont venir à notre aide.

D. N.

Statistique. — Industrie.

LE CHEMIN DE FER DE LONDRES ET DU NORD-OUEST.

(The London and North-Western Railway.)

§ Ier.

DE LONDRES A WOLVERTON.

LES LOCOMOTIVES ET LES CHEVAUX DE COURSE — STATION D'EUSTON. — LE TRAIN D'ARRIVÉE. — LE TRAIN DE DÉPART. — VOITURES ET WAGGONS. — LE BUREAU DES EFFETS PERDUS. — LE BUREAU DE DISTRIBUTION DES PAQUETS. — STATION DE CAMDEN. — CONDUCTEURS ET CHAUFFEURS. — TRANSPORT DES MARCHANDISES. — LE RAILWAY ET LE CANAL. — ÉCURIE DES LOCOMOTIVES. — HOPITAL DE WAGGONS. — LES AIGUILLEURS, ETC., ETC.

Un des meilleurs et des plus solides cavaliers qui aient jamais franchi les plaines du Leicestershire, entreprit, il y a bon nombre d'années, une aventure équestre dont il fut long-temps parlé, non-seulement dans le comté, mais encore dans le monde des sportsmen. A la condition qu'on lui laisserait choisir son champ de course, son turf, pour employer l'expression technique, et autant de chevaux de relais qu'il lui plairait, il paria de faire 200 milles anglais en dix heures!!!

Les journaux du temps racontèrent, avec un soin scrupuleux, comment ce sportsman était vêtu pour ce grand jour, par quel régime il s'y était préparé, quelle contenance il avait au moment décisif; comment, au signal donné, il partit comme une flèche; comment Tranby, sa monture favorite, allongea le galop, dévora l'espace; comment, arrivé au premier relais, le cavalier s'élança d'une selle sur l'autre et s'éloigna plus rapide encore; comment enfin, à la grande surprise et au milieu des acclamations de milliers de spectateurs, il reparut sain et sauf avant les dix heures écoulées, et gagna sa gageure.

Supposons maintenant qu'à l'heure de la victoire, le front

du cavalier étant encore couvert de poussière et de sueur, lorsque ses bras épuisés pendaient sur les flancs ruisselants, fumants, pantelants de son cheval, dont ses amis tenaient de chaque côté la bride et qu'ils reconduisaient en triomphe à l'écurie, — supposons qu'une vieille décrépite, pliée en deux, appuyée sur sa béquille et sentant le fagot, eût fait à la multitude assemblée le discours suivant : « Je puis, au nom de la science, non pas de la science occulte, mais de celle qui ne craint pas le soleil, vous annoncer qu'avant de passer dans l'autre monde, moi et mon mari nous nous faisons fort de parcourir en celui-ci, non pas 200 milles, mais 500 milles en dix heures, c'est-à-dire deux milles et demi pour chacun des milles courus par ce gentleman et cela sans rien déranger à nos habitudes. Mon mari prendra de quart d'heure en quart d'heure sa potion calmante pour la toux et me fera la lecture du journal tandis que je tricoterai. Nous ferons ces 500 milles dans la nuit noire ou en plein jour; dans la belle ou la mauvaise saison, malgré la pluie, le brouillard, la neige, la grêle, l'ouragan, le tonnerre, les éclairs. » Qui, je vous le demande, eût prêté l'oreille à la pauvre vieille? Qui ne l'eût renvoyée à son grimoire ou fait enfermer à Bedlam? et pourtant sa prédiction se serait merveilleusement accomplie. Elle aussi eût gagné sa gageure! Des waggons chargés de charbon ou de marchandises, ne traversent-ils pas aujourd'hui le Leicestershire avec la rapidité des ramiers? Ne distanceraient-ils pas sans peine M. Osbaldestone et ses coureurs pur sang?

Quand les premiers chemins de fer furent établis, tous les êtres vivants ouvraient de grands yeux à la vue d'un train glissant sur les rails, et leur étonnement était plus ou moins mêlé d'effroi. Le laboureur retenait son haleine, le cheval en liberté dans le pâturage s'éloignait au galop; et, si la curiosité l'emportant sur la peur, il se retournait, c'était d'un air effaré qu'il se mettait à hennir. Les merveilles sont de courte durée ici-bas, au moins comme objet d'admiration. Aujourd'hui, lorsque le train vole à travers les prairies verdoyantes, les vaches qui broutent l'herbe ne lèvent plus la tête, les moutons, race éminemment poltronne, ne le craignent pas plus que le vent; la perdrix, qui conduit sa couvée sur le bord

d'un remblai ou d'une tranchée, ne se blottit même pas dans l'herbe lorsqu'il passe ; les hommes n'y font pas plus d'attention. Quand nous entrons dans une station de chemin de fer, nous nous bornons à dire à un des employés où nous voulons aller ; nous demandons combien ? nous payons et nous recevons notre billet; nous prenons notre place, nous lisons notre journal ; parvenus au terme du voyage, nous descendons d'autant plus lestement que nous sommes moins fatigués, sans nous préoccuper des innombrables combinaisons nécessaires pour nous procurer le luxe étonnant d'une locomotion si rapide et si commode !

Il n'existe aucun livre populaire sur une matière si intéressante, et le commun des hommes voyage en aveugle sur les chemins de fer, ou n'a d'yeux que pour le paysage. Ne voulant pas rester, quant à nous, dans cette ignorance absolue des détails du plus beau présent que la science ait fait au genre humain, nous résolûmes d'inspecter, non pas en savant, mais en observateur qui aime à se rendre compte des choses, le mécanisme pratique d'un de nos plus grands chemins de fer. C'est le résultat de ces observations, très incomplètes, très superficielles sans doute, bien que facilitées par la complaisance du secrétaire général de la compagnie et du directeur du mouvement des marchandises, que nous nous proposons de communiquer au public dans quelques rapides esquisses des principales stations du chemin de Londres et du Nord-Ouest : Euston, Camden, Wolverton et Crewe.

Euston. — Lorsqu'il arrive en cabriolet de louage à la station d'Euston, le voyageur de l'ancien régime est d'abord enchanté de la civilité avec laquelle, à l'instant même où s'arrête son véhicule, un commissionnaire, ouvrant la portière avec un sourire stéréotypé, se charge obligeamment d'enlever son bagage ; mais, dès qu'il s'aperçoit que l'unique objet du fonctionnaire en habit vert boutonné jusqu'au menton, est de renvoyer au plus tôt le cabriolet pour débarrasser la place et permettre à la longue file de voitures de toute espèce qui le suivent d'avancer à leur tour, son premier enchantement cesse. A peine a-t-il eu le temps de payer au cocher sa course, sans pouvoir en discuter le prix, que son ample surtout, son parapluie, son porte-manteau, son sac de nuit, son petit pupître-cassette en

cuir de Russie, muni d'un cadenas breveté de Chubb, tout s'est évanoui. Alors il se prend à regretter, avec le pauvre Johnson, qu'on se soit tant empressé de lui venir en aide, et, comme la maxime d'or de toute sa vie a été de ne jamais perdre de vue ses effets, il est singulièrement vexé de s'entendre dire qu'il est interdit aux voyageurs de suivre leur bagage, et qu'il retrouvera le sien sur la plate-forme. En effet, il retrouve bientôt l'objet de ses soucis placé sur une petite voiture à bras que pousse le même personnage en habit vert, lequel, apparaissant alors comme son ange gardien, lui crie en toute hâte : « Allons, Monsieur! » et lui fait signe avec la tête d'avancer.

Le départ d'un des grands convois de la station d'Euston-Square, mérite d'arrêter un instant l'attention même de ceux de nos lecteurs qui y ont souvent assisté.

Sur cette grande plate-forme couverte, éclairée, en y comprenant les plus petites salles voisines, par 8,797 yards carrées (environ 7,160 mètres carrés), plus d'un acre et trois quarts de vitrage, on voit s'amasser et s'agiter, dans toutes les directions, avec une confusion renouvelée de la Tour de Babel, des gens de tous les pays, de toutes les religions et de toutes les langues; des gens considérables, des gens considérés et des gens sans considération; des enfants à la mamelle, des vieillards décrépits et tous les âges intermédiaires; beaucoup de personnes désireuses d'attirer les regards; d'autres qui, pour toutes sortes de raisons bonnes ou mauvaises, essaient de passer inaperçues. Tel est à la recherche de ses amis; tel autre, pirouettant sur les talons, évite visiblement d'anciennes ou de nouvelles connaissances.

Au milieu des équipements de voyage, des costumes les plus divers, mais en général les plus commodes et les plus simples, on remarque la fraîche et pimpante toilette d'un jeune couple qui sort évidemment des mains de la modiste et du tailleur. Vêtus de neuf de la tête aux pieds, comme des enfants nouveau-nés, bouffis de satisfaction d'eux-mêmes, comme la lune en son plein, ils n'en sont pourtant qu'au premier ou second quartier, tout au plus, de leur lune de miel, à en juger par l'empressement avec lequel ils se précipitent vers un coupé de diligence dont la portière est garnie d'un petit écriteau où on lit : « Places retenues. » Ne troublons pas leur tête-à-tête; ne leur

disons pas non plus que l'amour qui voyage en leur compagnie a de si rapides ailes, qu'une fois envolé on ne le rattrape plus, même en prenant le chemin de fer.

Au milieu de cette masse mouvante et bourdonnante, les porteurs vont et viennent avec des bagages et des paquets de toutes les formes et de toutes les couleurs. L'un porte sur son épaule droite un colis de douze à quinze pieds de long, entouré de nattes de paille; ce sont de jeunes arbres achetés par un amateur de jardinage qui les suit avec une paternelle sollicitude. Un autre commissionnaire déploie toute la vigueur de ses poignets, toute l'élasticité de sa colonne vertébrale renversée en arrière, pour entraîner vers le train des bagages une laisse de chiens d'arrêt, tandis qu'un grand nombre de marchands de journaux, Mercures aux pieds légers, circulent lestement à travers la foule.

Dans l'intérieur des voitures de la longue et interminable ligne du train de départ qui borde en ce moment la plate-forme, on remarque déjà les têtes et les coiffures de nombreux voyageurs. Les vieillards ont eu la précaution de prendre les meilleures places, et, tandis que ces Nestors modernes, déployant leurs journaux sur leurs genoux, essuient lentement leurs lunettes, de plus jeunes voyageurs s'entretiennent encore avec les amis qui leur ont fait la conduite, et leur serrent une dernière fois la main à travers la portière.

Il y a quelques mois, dans un instant de crise comme celui que nous allons décrire, nous nous étions déjà enfoncés dans le coin le plus reculé d'une diligence du chemin de fer, lorsque nous entendîmes un membre du clergé, bien connu à Brighton, dire tout-à-coup à son voisin : « Il faut que cette scène d'adieu soit bien déchirante! » Son voisin était en train de couper son journal; il ne répliqua rien; mais je regardai et je vis aussi la petite scène à laquelle le ministre faisait allusion. Un jeune homme d'environ vingt-deux ans, de moyenne taille et d'apparence ordinaire, se tenait en face d'une voiture de première classe au moment où le sifflet aigu du conducteur annonça le départ du convoi. A ce signal, sans aucun mouvement théâtral, sans affectation d'aucune sorte, il recula en chancelant et tomba évanoui sur des bagages qu'on voiturait derrière lui. Deux vieilles

dames se mirent aussitôt à l'œuvre, frictionnant d'abord énergiquement de leurs doigts maigres et crochus les paumes de ses mains ; mais elles auraient produit tout autant d'effet sur les semelles de ses bottes ; puis elles dénouèrent sa cravate, sans mieux réussir. Le convoi séparait sans doute le pauvre jeune homme de la meilleure partie de lui-même ; sa vie se trouvait momentanément dissoute. Ce n'était pas le mouvement du convoi, car il n'avait pas eu le temps de le voir partir, mais le coup de sifflet du conducteur qui l'avait anéanti. Quel effet sympathique avait pu produire le même signal dans l'intérieur de la voiture devant laquelle il se trouvait planté, lorsqu'un seul coup de sifflet l'avait, comme un ouragan, déraciné et renversé ? C'est ce qu'il est impossible de deviner. Combien d'émotions semblables sont tous les jours excitées sur la plate-forme d'Euston et dans les vaggons par le signal du départ, depuis le meurtrier fuyant la vengeance de la justice, jusqu'au pauvre débiteur échappant à ses créanciers ; depuis le premier ministre dévoré de soucis, jusqu'au plus insouciant des membres du Parlement, tous les deux pressés de faire leur villégiature après une session prolongée ; depuis les gens sérieux de toutes classes se rendant à leurs occupations ou en revenant, jusqu'à l'écolier joyeux de quitter son école ou y retournant le cœur gros ; depuis le gouverneur-général sur le point de s'embarquer pour l'Inde, jusqu'au pauvre émigrant prêt à faire voile pour un port de l'Australie !

Tandis que les voyageurs d'un convoi prennent tranquillement leurs places, on embarque tout aussi paisiblement sur une voie voisine un détachement d'artillerie, hommes, chevaux et canons, que l'on accroche ensuite au train des voyageurs, lesquels ne se doutent pas même de l'attirail de guerre dont ils sont suivis.

Quand un train quitte le débarcadère d'Euston, comme un vaisseau qui cingle hors d'un port, sa rapidité s'accroît jusqu'à ce qu'il acquière sa plus grande vitesse. Les gens d'affaires lisent les nouvelles de la Bourse, les politiques les séances des chambres ou les nouvelles étrangères, les hommes de plaisirs et les oisifs les nouvelles de la littérature et du monde fashionable. Tout-à-coup ces cabinets de lecture, ces salons de

conversation ambulants, se trouvent plongés dans les ténèbres; les femmes et les enfants poussent un petit cri d'effroi; mais les ténèbres sont rendues visibles, comme celles de l'enfer de Milton, au bout de quelques secondes, par une lampe d'abord inaperçue et qui, semblable à la pâle clarté de la lune, console de l'absence du jour.

Déjà la plate-forme vitrée d'Euston, station tout à l'heure encombrée de voyageurs, est complètement déserte. Le garde de service y fait sentinelle et entend retentir le bruit de ses pas solitaires. Les marchands de journaux, égosillés, harassés, indolemment étendus sur leurs bancs, se gardent bien de toucher à leur marchandise. Le petit bonhomme qui crie le *Polichinelle* ou *Charivari de Londres*, et qui n'a pas l'humeur moins pétulante et moins goguenarde que M. Polichinelle lui-même, dort au moins d'un œil, et rien ne romprait la solennelle monotonie du spectacle, sans un petit nombre d'employés et de porteurs qui traversent la plate-forme en courant d'un bureau à un autre bureau, comme les lapins passent d'un terrier à l'autre dans leur garenne. Bientôt le rauque hennissement d'une locomotive annonce l'approche vers la plate-forme d'une nouvelle rangée de diligences et de vaggons vides, destinés au prochain convoi. A peine sont-ils arrivés que, dans les grandes rues aboutissant à la station, s'offre un spectacle renouvelé de la course des chars dans les jeux olympiques. Des véhicules de toute espèce, depuis le plus fringant équipage jusqu'à la charrette du boucher, convergent sur le débarcadère, et, à l'exception d'un certain ralentissement le dimanche, ces alternatives de bruyant tumulte et de calme solitude, comparables aux accès d'une fièvre intermittente, se succèdent depuis six heures un quart du matin jusqu'à dix heures du soir, pendant tous les jours de la semaine, toutes les semaines du mois, tous les mois de l'année.

Après l'expédition du train de départ, le lecteur aura-t-il la bonté de traverser avec nous cinq lignes de rails sur lesquelles sont rangées, comme des vaisseaux à l'ancre, une quantité innombrable de waggons prêts à partir; nous gagnerons ainsi la plate-forme opposée pour assister à l'arrivée du train descendant. Cette plate-forme, pour des raisons que l'on verra tout à l'heure, est infiniment plus étendue que celle des trains de dé-

part, car elle décrit une courbe de neuf cents pieds de long ; elle est éclairée le jour par un immense vitrage, et la nuit par soixante-sept grandes lampes à gaz suspendues à la voûte ou fixées aux piliers de fer qui soutiennent le merveilleux filet métallique dont elle se compose. C'est à peine si on découvre sur la vaste plate-forme une seule personne ; mais sa façade extérieure est bordée d'une longue ligne de voitures de maîtres, de fiacres, de cabriolets, de charrettes, d'omnibus ; ces derniers sont postés en face de petits tableaux faisant saillie et criant jour et nuit aux voyageurs, comme les conducteurs d'omnibus eux-mêmes, « Holborn ! — Fleet-Street ! — Cheapside ! — Oxford-Street ! — Regent-Street ! — Charing-Cross ! » etc.

Dans ce curieux pêle-mêle de véhicules de toute nature, de brillants cochers, de grands laquais poudrés, de fringants et magnifiques chevaux, contrastent singulièrement avec la voiture de place, plus humble, mais infiniment plus prompt moyen de transport. La plupart des automédons des chars numérotés sont absents, chose assez singulière ; le reste flâne et dort sur les bancs hospitaliers de la compagnie ou sur leurs siéges. Les chevaux, qui sont généralement de bons chevaux, mais dont les genoux ployés, les jarrets distendus, attestent le continuel service, ruminent, les reins couverts d'un morceau de serge et le nez prisonnier dans un petit sac dont ils ont bientôt mangé l'avoine. Immobiles jusqu'à ce que, pour l'une ou l'autre raison, une voiture quitte la ligne, ils avancent alors tranquillement sans s'inquiéter de leur cocher et du bruit qui peut se faire autour d'eux pour remplir le vide laissé dans la ligne.

Sachant fort bien ce qu'ils attendent et ce qui les attend, ils ne manifestent aucune impatience. Notons un fait remarquable noté déjà par M. Pickwick, le héros de Charles Dickens, et bien connu des cochers de fiacre : ces chevaux quittent à regret la station, mais y reviennent toujours de bon cœur. Le mot de l'énigme est facile ; c'est en attendant l'arrivée du convoi qu'on attache aux pauvres bêtes le petit sac à avoine. Il est à regretter que la mémoire du cœur ne soit pas aussi développée chez les hommes que la mémoire de l'estomac dans ces utiles quadrupèdes.

Faisons observer, en narrateur fidèle, que soixante-cinq cochers de fiacre privilégiés ont la libre entrée de la plate-forme,

et, tant qu'ils ont une bonne conduite, *quamdiù se bene gesserint*, font exclusivement le service de la compagnie, dont le nom est peint sur leurs véhicules. Si on a besoin d'un plus grand nombre de voitures, un commissionnaire les demande à la ligne des fiacres et cabriolets suppléants qui stationnent dans la rue voisine. A chacune des issues du débarcadère se tient un employé chargé d'enregistrer le numéro des cochers et le nom du lieu où ils mènent les voyageurs; les cochers sont tenus de crier ce nom à haute et intelligible voix. Grâce à cette simple et sage mesure, toute personne ayant à se plaindre de son automédon ou ayant oublié quelque chose dans un fiacre en quittant la station d'Euston, n'a qu'à dire le jour où elle est arrivée et par quel convoi. Ces indications suffisent pour faire retrouver le cocher et souvent l'objet égaré.

Mais notre attention est soudain détournée par un curieux phénomène. Quel est ce gémissement sourd, caverneux, ce gémissement de Titan enterré sous une montagne, qui se fait tout-à-coup entendre dans le petit bureau des signaux, derrière la ligne des fiacres et des voitures de maîtres? En voici l'explication. La prévision des nombreux accidents que peut produire l'arrivée inattendue et même attendue d'un convoi de passagers au point le plus important du chemin de fer de Londres et du Nord-Ouest, a fait prendre les précautions suivantes, entre beaucoup d'autres:

Aussitôt que le tuyau fumant de la cheminée d'un train d'arrivée sort du tunnel de Primrose-Hill, un des employés de la compagnie, lequel a pour spécialité la compression de l'air, ou, en d'autres termes, est chargé de faire fonctionner une machine hydraulique pour le condenser, en laisse une partie se précipiter dans un tube de fer d'un pouce de diamètre, ce qui produit instantanément dans le petit bureau des signaux placé sur la plate-forme d'Euston-Station, ce gémissement sourd, mais violent, ondulé, surhumain, qui ne dure pas moins de cinq minutes. A ce signal, le guetteur touche la détente d'une cloche placée en dehors de son bureau, et deux coups sonores, précipités, annoncent à tous ceux que cela peut concerner, l'arrivée du convoi attendu à la station de Camden. Il est curieux d'observer alors les pauvres chevaux de fiacres; par divers petits mouvements musculaires

faciles à interpréter, ils indiquent clairement qu'ils ont bien compris ce que la cloche veut dire et ce dont ils sont menacés.

Après avoir produit cette vive sensation parmi les bipèdes et les quadrupèdes, l'homme aux signaux, toujours revêtu de son uniforme vert, prend les trois drapeaux, qui signifient : le rouge, danger ; le vert, prudence ; le blanc, sécurité. Il fait quelques pas sur la voie pour gagner un point élevé d'où il découvre parfaitement un autre homme vert, son camarade, stationné à l'entrée du tunnel d'Euston. S'il existe un obstacle quelconque dans cette direction, il agite alors le drapeau rouge ; et ce n'est que lorsque le drapeau du tunnel et celui du chef de la station d'Euston lui ont appris que tout va bien, qu'il rentre dans son important, mais humble bureau (douze pieds de long sur neuf de large), pour annoncer, au moyen de son appareil à comprimer l'air, cette bonne nouvelle au collecteur des billets de la station de Camden. Il est rigoureusement enjoint à celui-ci de ne jamais permettre à un convoi de quitter son débarcadère avant d'avoir reçu, par les tuyaux d'air, l'autorisation de marcher.

On voit dans le même bureau l'indicateur et les fils de fer d'un télégraphe électrique qui, par malheur, ne fonctionnait pas lors de notre visite. Le guetteur nous raconta la petite anecdote suivante, pour nous prouver l'utilité pratique de la merveilleuse invention de Cooke et de Wheatstone. Un vieil officier-général, domicilié à plusieurs milles au-dessus de Manchester, et qui venait d'arriver à la station d'Euston pour assister à un grand dîner donné par les directeurs de la compagnie des Indes-Orientales à lord Hardinge, apprit trop tard que l'uniforme était de rigueur. Un vétéran ne se laisse pas décourager pour si peu ; il se disposait à retourner à Manchester, quand l'employé des signaux lui conseilla de faire demander son uniforme par le télégraphe électrique. Aussitôt dit que fait ; la demande part pour Manchester avec une vitesse de 280,000 milles (environ douze fois la circonférence de la terre), par seconde : on dépêche à l'instant un commissionnaire à la campagne pour chercher l'uniforme, et cet uniforme, expédié par le train de grande vitesse, arrive bien avant le dîner. Il n'en coûta au général que 13 sh. 8 d. pour la dépêche télégraphique, la commission et le transport.

Environ quatre minutes après que le convoi a reçu par le tube d'air souterrain l'autorisation de quitter la station de Camden, le garde qui tend l'oreille à l'entrée du tunnel comme un sourd armé d'un gigantesque cornet acoustique, annonce, en agitant son drapeau, l'immédiate approche du train d'arrivée. Aussitôt le guetteur de la plate-forme d'Euston met de nouveau sa cloche en branle. A ce son trop significatif, les chevaux des fiacres remuent les pieds, lèvent leurs têtes fatiguées, dressent leurs oreilles, mâchent leurs mors. Les domestiques en livrée tournent également du côté du convoi leurs têtes poudrées. Les porteurs de la compagnie, sortant de différents endroits, s'avancent rapidement vers leurs places respectives; ce moment d'attente et de suspens universel dure une minute ou deux, et l'on voit s'élancer du tunnel, comme un serpent de son trou, le long convoi sombre et poudreux qui, par un tortueux mouvement, semble avancer avec sa plus grande vitesse; mais on a soin d'enrayer; car le train, séparé de sa locomotive, descendrait par sa seule force de gravité le plan incliné de Camden-Station, à raison de quarante milles par heure. Il ralentit de plus en plus sa marche jusqu'à ce que les commissionnaires de la compagnie puissent, à un pas médiocrement accéléré, ouvrir l'une après l'autre les portes de toutes les voitures.

Déjà de nombreux saluts et même des serrements de mains sont échangés entre les voyageurs du convoi qui passe et les personnes qui attendent leur arrivée dans la longue ligne des équipages, fiacres, cabriolets, etc., etc. Une femme a tout-à-coup découvert son mari et une mère ses enfants; — les frères pressent la main de leurs sœurs; — lord A. B. s'incline poliment devant lady C. D. — John, du haut de son siége, fait une grimace pleine d'une honnête satisfaction à sa fidèle Suzanne; tandis que Sally rougit chastement à la vue d'un « gentleman » en culottes de peluche rouge, majestueusement assis derrière l'équipage.

Le train s'arrête; c'est un sauve-qui-peut général, et nos lecteurs ont une occasion de plus d'observer que, si l'argent est difficile à amasser, facile à dissiper, de même, s'il faut au moins vingt minutes pour remplir et expédier un convoi, il suffit de vingt secondes pour le vider.

Dès que tout le monde est sorti de la spacieuse et roulante prison, il est amusant de voir avec quelle habileté les commissionnaires de la compagnie comprennent l'apparente confusion qui règne dans le débarcadère. Aux personnes à qui il tarde d'embrasser leurs amis, aux gentlemen et aux domestiques s'élançant dans diverses directions pour retenir un fiacre ou découvrir une voiture particulière, ils n'offrent aucune assistance, sachant bien qu'ils n'en réclament aucune. Mais, pour tous les voyageurs qu'ils voient se mouvoir d'un air inquiet, dérouté, ou s'arrêter court, cherchant à s'orienter, regardant le ciel, ils offrent poliment leur concours: « Par ici, Monsieur! — A vos ordres, Madame! » Ils devinent ce qu'ils veulent; ils les conduisent aux voitures, sur l'impériale desquelles leur bagage a déjà été placé, ou aux waggons qu'on est en train de décharger. En quelques minutes, toutes les voitures particulières, tous les fiacres, roulent dans toutes les directions; les omnibus sont un peu ralentis par leur chargement; les chevaux amenés par le convoi sont aussi partis; les piétons ont disparu des premiers, et la plate-forme destinée aux voyageurs des trains d'arrivée, se trouve vide, à l'exception d'un ou deux employés de la compagnie; mais elle est garnie, en revanche, extérieurement, d'une nouvelle ligne de fiacres et d'omnibus attendant un nouveau convoi.

Par une belle nuit d'hiver, l'arrivée d'un train descendant est un tableau plus curieux encore. On n'entend, dans l'air limpide et froid, d'autre son que les échappements de la vapeur d'une locomotive, qui, comme une âme en peine, va et vient, court, pour ainsi dire, des bordées sur les rails intermédiaires, en attendant le moment d'emporter le prochain convoi. Sa course est indiquée, dans l'obscurité, par les méandres blanchâtres de la fumée et par les charbons incandescents qui tombent continuellement du fourneau. Durant cette première scène, les longues lignes de becs de gaz de la compagnie (on en compte 232 à la station d'Euston), sont économiquement baissées et réduites à leur minimum d'existence. A peine font-elles reluire les panneaux vernis, mais de couleur sombre, des voitures qui attendent, les boutons de cuivre des portières et les ornements des harnais des chevaux; tandis qu'une lampe d'un rouge pourpre scintille près du tunnel, pour avertir les intrus du danger qu'ils

y courraient, les étoiles du ciel jettent une faible lueur argentée à travers l'immense vitrage de la plate-forme. Tout-à-coup le mystérieux gémissement de l'air comprimé se fait entendre, et la cloche se met en branle. Au même instant, tous les becs de gaz sont haussés, et des flots de clarté inondent la plate-forme, les équipages et les fiacres, le magnifique filet de fer qui soutient le vitrage du plafond; on se croirait dans le palais des Fées.

Le train descendant n'est pas encore arrêté, et ses gardes particuliers, distingués par leur baudrier de cuir noir verni à boucle argentée, comme les boutons de leur habit vert, ne se sont pas encore hasardés à sauter, avec la dextérité de l'habitude, sur la plate-forme, que déjà deux hommes, à la face plus ou moins noire, vêtus de grosse toile et tenant chacun une burette d'huile à la main droite, une sorte de torchon gras sous le bras gauche, courent des deux côtés des rails à la poursuite du convoi. Leur mission est d'enlever la poussière et le suintement des moyeux des roues et de les oindre d'huile après les avoir parfaitement frottés. Cette opération faite pour la première voiture, ils courent à la seconde, en rampant pour ainsi dire sous les portières ouvertes et les pieds des voyageurs qui descendent. Ces deux fonctionnaires sont suivis de près par deux autres personnages en uniforme vert, courant aussi le long des rails, munis d'une boîte de bois pleine d'une mixture jaunâtre de suif et d'huile de palme, armés d'une espèce de spatule avec laquelle ils ouvrent les portes de fer des boîtes à graisse des axes et remplacent ce qui a pu être consommé.

Tandis que ces deux opérations s'effectuent pour ainsi dire sous les voitures, deux autres se pratiquent concurremment, l'une dans leur intérieur, l'autre sur leur impériale. Dès qu'un train de passagers arrive, « le Chercheur » le visite aussitôt d'un bout à l'autre; il entre dans toutes les voitures, soulève les coussins bleus, les tapis, regarde dessous les banquettes et ramasse tout ce qui a pu être oublié.

Au-dessus de la tête du Chercheur, et le suivant de très près dans sa course, fonctionne le « Strapper » ou inspecteur des courroies, dont la tâche consiste, en effet, à inspecter, nettoyer, rafraîchir avec de l'huile, les courroies du bagage qui, depuis plusieurs accidents sérieux occasionnés par leur rupture,

sont doublés intérieurement d'un fil de fer très fort. Cet inquisiteur condamne et fait immédiatement remplacer toutes celles qui ne lui semblent pas en bon état.

Dès que ces opérations simultanées sont terminées, le chef de gare ordonne d'enlever les voitures pour débarrasser les rails. Aussitôt une locomotive-pilote, sortant de la place où elle était cachée, comme une araignée de son trou, arrive en sifflant à l'arrière du train et le remorque sous un vaste hangar. Toutefois, la manière la plus ordinaire de se débarrasser du convoi est de faire fonctionner les plaques tournantes sur lesquelles une grande partie des voitures et waggons se trouvent déjà posés. On décroche les chaînes qui les unissent et on les distribue sur les cinq voies parallèles placées entre les deux débarcadères du départ et de l'arrivée, selon les besoins du service. Mais avant cela ils sont assaillis par une bande de valets de chambre en sabots, dont les tibias sont protégés par des jambières de cuir qui leur montent au-dessus du genou ; les uns sont armés de torchons, les autres de peaux de chamois ; d'autres encore portent sur leurs épaules un joug auquel pendent en équilibre deux grands seaux. Ils tirent immédiatement de l'eau de tuyaux placés de chaque côté des cinq voies ferrées, et l'importante opération du lavage et du frottement commence.

Croirait-on que dans cette classe même d'employés, il existe non-seulement une hiérarchie, mais une aristocratie. Un frotteur de première classe ne voudrait pas nettoyer une voiture de seconde classe, et pareillement un frotteur de seconde classe ne parvient à cette distinction qu'après avoir été long-temps employé à laver les waggons de bétail ou de marchandises.

Quand les voitures des voyageurs sont bien lavées, bien séchées, bien frottées extérieurement, un ou plusieurs inspecteurs les examinent en détail, et si elles ont besoin de réparation, on les envoie à l'établissement voisin : celles qui restent reçoivent finalement la visite de « l'Épousseteur, » lequel entre dans chaque voiture avec un essuie-main, un morceau de peau, une brosse, etc. Il nettoie les vitres, essuie les boiseries, brosse les coussins bleus et donne, en un mot, le dernier coup de main.

A peu de distance du débarcadère des trains d'arrivée, il

existe un véritable hospice d'enfants-trouvés, qu'on nomme le bureau des bagages perdus, et où sont, en effet, déposés tous les articles oubliés par les voyageurs. Le Chercheur apporte tout ce qu'il trouve à ce bureau, dont le chef inscrit sur un registre la désignation de chaque article, le jour, le convoi, la voiture où on l'a trouvé et le nom de celui qui l'a trouvé. Tout objet portant une adresse est gardé pendant quarante-huit heures, et si dans cet intervalle personne ne vient le chercher, on l'envoie par le chemin de fer ou par toute autre voie à son propriétaire. Au cas contraire, c'est-à-dire si l'adresse manque, on ouvre l'objet au bout d'un mois, s'il est susceptible d'être ouvert, et si on y trouve quelque indication, on écrit à la personne intéressée. Les articles dont on ne peut découvrir le propriétaire sont gardés environ deux ans, puis vendus aux criées. Une partie du produit de cette vente est versé dans la caisse de secours des personnes blessées au service de la compagnie et le reste donné à la « Société fraternelle » formée par les ouvriers. Comme on s'était aperçu qu'un petit nombre d'employés au chemin de fer faisaient valoir leurs épargnes en achetant les articles perdus, on a pris des mesures pour que la vente se fît désormais à des personnes étrangères à la compagnie, dont les agents n'ont plus aucun intérêt à voir grossir le nombre des effets perdus.

Un second registre, intitulé : « Livre des Recherches » est tenu dans le même bureau central, et si les articles n'ont pas été rapportés par le Chercheur, on envoie copie de la description de l'objet égaré à chacun des bureaux où l'on conserve les objets perdus. Par ordre de la compagnie, tous les articles trouvés entre Wolverton et Londres sont immédiatement rapportés à cette dernière station ; tous les articles trouvés entre Wolverton et Birmingham sont réunis à Birmingham, et ainsi de suite.

Il se peut néanmoins que les ordres donnés à cet égard n'aient pas été exécutés ; et, en ce cas, comme dernière ressource, le surintendant du bureau des effets perdus d'Euston-Station écrit à 310 stations, sur quarante-deux lignes de rails, pour s'enquérir de l'objet égaré, si peu important qu'il soit, et si on ne le trouve à aucune de ces stations, une lettre est adressée au propriétaire de l'article pour l'informer qu'il n'existe pas sur le chemin de fer de Londres et du Nord-Ouest.

Dans le bureau même où se trouvent les registres et les livres de correspondance dont nous venons de parler, on voit rangés sur des tablettes et dans divers compartiments, les innombrables objets oubliés dans les waggons durant les deux derniers mois. Tout ces objets sont étiquetés et numérotés d'un chiffre correspondant à celui sous lequel ils sont enregistrés. Sans nous arrêter à décrire quelques brebis égarées, descendons dans une vaste salle souterraine et voûtée où le gros du troupeau, et, pour parler sans métaphore, les bagages perdus depuis deux années, sont entassés.

Un tube de gaz horizontal d'environ huit pieds de long est suspendu à la voûte. Dès qu'on allume les deux becs qui le terminent, une vive lumière dissipe les ténèbres du lieu, et le spectacle offert aux yeux du visiteur est vraiment surprenant. Il serait plus aisé de dire ce qu'on ne trouve pas dans les quarante compartiments de cette salle, semblables à ceux d'un vaste cellier, que d'énumérer ce qu'on y trouve. Un de ces compartiments est rempli de chapeaux d'hommes; un autre de parasols, de parapluies, de cannes de toute espèce. On croirait que les réticules de toutes les dames des Trois-Royaumes sont amoncelés dans un troisième. Que de flacons, de cassolettes à odeur! Que de mouchoirs de poche, depuis l'épais mouchoir à tabac jusqu'au mouchoir de fine batiste brodée et garnie de dentelles! Que de comestibles desséchés ou moisis, de liquides délectables! Que de manuscrits, de lettres, de billets doux, que de secrets que les intéressés paieraient bien cher! Mais, pour nous arrêter à un coin seulement du tableau, quand nous avons vu l'énorme quantité de manteaux rouges, de châles rouges, de plaids de tartan rouge, d'écharpes rouges empilés dans un coin, nous n'avons pu nous empêcher d'attribuer quelque mystérieuse influence à cette couleur, ou du moins quelque singularité psychologique aux dames qui l'affectionnent. Le mélancolique soupir de l'air comprimé, le bruit soudain de la cloche, la vue de leurs maris, de leurs enfants ou de leurs amis, enfin, toutes les émotions qui agitent le cœur féminin à l'arrivée au débarcadère d'Euston-Station, doivent produire sur elles un effet plus grand encore que sur les dames aimant d'autres couleur. Explique qui pourra ce phénomène? Mais ne s'explique-t-il pas

tout seul. Le rouge est notre couleur nationale, malgré la cocarde noire des Brunswick.

On se croirait descendu avec Gil-Blas dans la caverne de Rolando, si les objets avaient en général plus de valeur; mais peu de gens oublient leur bourse. « L'âme du licencié Garcias reste rarement enterrée sous un coussin de voiture. » En revanche on voit une masse de sacs de nuit, d'étuis de fusil, de portemanteaux, de petits pupitres à écrire, de livres de toute espèces et en particulier de bibles, de porte-cigares, etc., etc. Un gentleman-rider avait oublié des bottes à l'écuyère, un gentleman-chasseur une paire de culottes de cuir. Un soldat du 22e régiment son havre-sac avec sa gourde, vide il est vrai! un autre soldat du 10e son uniforme écarlate! Pauvre diable, et songer qu'il a pu être condamné pour détournement des effets de l'Etat! Un éclopé ou un malade avait fait mieux que cela? Sautant de joie, comme on dit, en tombant dans les bras de sa famille, il avait oublié ses béquilles! Mais ce qui nous a plus étonné, c'est qu'un honnête Ecossais, dans l'extase du plaisir à la vue de sa fidèle Jeanie, ait pu oublier sa cornemuse!!!

Outre le transport des marchandises par des convois spéciaux, la compagnie a entrepris depuis quelque temps de transporter par les trains de voyageurs, aux diverses stations et même au-delà des lignes qu'ils parcourent, de légers paquets ou colis, aux conditions suivantes, lorsque leur poids ne dépasse pas six kilogrammes.

	sh.	d.
De Londres à Birmingham et *vice versâ*.	1	0
Pour des distances au-dessous de 160 milles. . .	1	6
» » » de 210 » . . .	2	0
De Londres à Durham, Carlisle ou Newcastle. . .	3	0
De Londres à Edimbourg ou Glascow.	4	0

Les prix ci-dessus comprennent le port et la distribution à domicile ou factage. A Londres, toutefois, la distribution est limitée à un rayon de trois milles autour de l'Hôtel des Postes ou de six milles autour d'Euston-Square. Voici quelques remarques sur la manière dont ce département spécial est conduit. Le directeur siége dans un petit bureau élevé dont les cloisons vitrées permettent à son regard de planer à droite et à gauche

sur deux grands bureaux, communiquant tous les deux au midi avec la rue par laquelle les paquets arrivent ou partent pour les différentes parties de la métropole, et au nord avec deux petits embranchements de la grande ligne du chemin de fer. Le plancher d'un de ces deux bureaux est presque toujours couvert d'articles qui arrivent, par les chemins de fer, de toutes les parties de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse. Le plancher de l'autre bureau est jonché, au contraire, de paquets qui doivent partir pour ces mêmes destinations. Dans la journée, ces derniers paquets sont expédiés par les waggons de sûreté des trains de voyageurs, et dans la nuit par des caissons spéciaux.

En 1847, le nombre des paquets transportés entre Londres et le nord de l'Angleterre, s'est élevé à 787,969. Ce chiffre a dû s'accroître considérablement en 1848.

Dès que les waggons vides du chemin de fer arrivent par le petit embranchement aux portes du bureau des paquets, du côté du nord, un commissionnaire qui est depuis quelque temps occupé, avec ses camarades, à les arranger par tas, suivant leurs destinations, commence l'appel d'une voix haute et psalmodiante. Ce chant serait facile à noter, car il se compose d'une seule note.

« Passons à Leighton !

» Un papier pour Hancock, de. . . . . *léger.*

» Un panier pour Wagstaff, de. . . . . reçu 8 d. *léger.*

» Une boîte pour Tomkins, de. . . . . . . poids (Il met le paquet dans une balance placée près de sa main droite, et au bout de trois secondes environ, il ajoute), 26 livres. . . . .

» Papier pour Jones, de. . . . . reçu 4 d.

» Passons à Leamington !

« Un papier pour S. sur Avon. (S. est une abréviation pour Stratford, nom que le porteur ne prononce jamais), pour. . . . .*léger*,etc. »

A mesure que le porteur chante son antienne précipitée, le principal commis enregistre les articles, et saisit convulsivement, à la fin de chaque station, le livre particulier qui lui est destiné. Un autre employé tend au commissionnaire une étiquette avec le prix du transport que celui-ci colle sur le paquet. Pour

tous les articles déclarés légers, c'est-à-dire n'excédant pas six kilogrammes (l'immense majorité est dans ce cas), le prix est imprimé sur l'étiquette, ce qui prévient les fraudes. Mais lorsque le poids dépasse six kilogrammes ou qu'un à-compte a été donné, le prix est toujours écrit à l'encre. La rapidité avec laquelle tous ces paquets sont enregistrés, pesés, étiquetés, placés sur les voitures à main, transportés sur les waggons ou les plate-formes, est vraiment merveilleuse. En assistant toutefois à cette opération, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer que les porteurs de la compagnie faisaient à peu près autant d'attention aux mots *fragile*, *casuel*, *dessus*, *dessous*, *éviter l'humidité*, etc., etc., que l'amirauté tient compte des tendres recommandations d'une douairière dont le neveu, prêt à s'embarquer sur *le Foudroyant* en qualité de midshipman, « a, dit-elle, une constitution très délicate et réclame pendant quelques années, au moins, des soins tout particuliers. »

Les nouvelles voitures pour la division méridionale du London and North-Western Railway sont en majeure partie construites dans la Cité, en vertu d'un traité particulier, par M. Wright, qui fournit aussi des voitures à d'autres chemins de fer anglais et allemands. L'établissement de la compagnie à Euston-Station, destiné à l'entretien et aux réparations des voitures desservant la ligne entre Londres et Birmingham, se compose d'un immense enclos, nommé « le Champ », enclos couvert et en majeure partie par un vitrage. On y voit reposer sur quatorze paires de rails, les voitures superflues ou endommagées, en attendant qu'on les remette en état ou qu'on en ait besoin.

Le Champ est entouré de divers ateliers, dont le plus vaste, long de 260 pieds sur 132 de large, est couvert en vitrage, éclairé au gaz et chauffé par les tuyaux d'un calorifère. On y sent une forte odeur de vernis, et dans un coin, je remarquai des ouvriers ou des artistes occupés à broyer les plus riches couleurs, tandis que d'autres peignaient de brillants écussons sur les panneaux des carrosses. Parmi les voitures blessées, attendant le secours du chirurgien, se trouvait un pauvre waggon de seconde classe. Ses deux flancs étaient ouverts, fracassés; quant au devant, il n'en restait plus de traces; et pourtant un mari, sa femme et leur petit enfant, assis dans cette voiture au moment du choc,

n'avaient souffert aucun mal. Niez encore la Providence, dont l'invention des chemins de fer a étendu les attributions ! L'atelier des forgerons a soixante-dix pieds carrés ; il tire également son jour d'un grand vitrage. Le centre est occupé par une cheminée, autour de laquelle fonctionnent à la fois quatorze forges, dont les soufflets sont mus par une pompe à feu de la force de dix-sept chevaux, et qui met d'autres machines en mouvement dans deux ateliers voisins.

Si l'on réfléchit à tous les beaux et bons sentiments qui, n'en déplaise aux misanthropes, sont au fond du cœur humain, il est curieux d'observer comme il nous est facile de les y laisser, d'empêcher qu'ils n'arrivent à la surface, ou, s'ils veulent se faire jour, de les stupéfier comme on stupéfie les nerfs à l'aide de l'éther sulfurique ou du chloroforme, dès que leurs admonestations amicales nous deviennent importunes. Aussi longtemps que les malles-postes et les diligences furent à la mode, toutes les physionomies s'animaient, toutes les langues frétillaient dès qu'il s'agissait de décrire les plaisirs du voyage, la rapidité avec laquelle vous emportaient quatre chevaux aux harnais luisants, dès qu'ils avaient franchi le porche du Lion-Rouge, de la Couronne ou des Trois-Cloches, au milieu des protestations de zèle de votre hôte et des révérences de l'hôtesse dont les joues luttaient d'éclat avec les rubans de son bonnet. Mais si nous étions tout prêts à raconter nos jouissances et à nous étendre, comme Johnson, sur les sensations délicieuses que nous avions éprouvées à courir la poste, qui jamais parmi nous a songé un instant aux divers arrangements nécessaires pour maintenir en santé et en vigueur ces mêmes chevaux dont nous admirions les prouesses ? Nous inquiétions-nous, lorsqu'ils nous avaient amenés dans un bon gîte et que nous nous étendions dans un lit bassiné, nous inquiétions-nous de savoir comment dormaient les pauvres bêtes, debout ou couchées, sur la terre nue ou sur une abondante litière, ou si elles ne dormaient pas du tout ? Ne se couchaient-elles jamais sans souper après une journée si bien remplie ? Quels étaient leurs plaisirs et leurs peines, et comment, arrivées au dernier relais de la vie, le franchissaient-elles pour aller à la mort ? Toutes ces questions auraient paru ridicules et vulgaires ; du moment où les chevaux

étaient détachés du timon, les flancs palpitants, les narines haletantes, nul n'avait souci d'eux que l'humble palefrenier. Songeons-nous davantage aujourd'hui aux pauvres mécaniciens, aux chauffeurs des chemins de fer ? Pas plus qu'à la locomotive qui nous a transportés à travers les tunnels et les tempêtes à raison de trente, de quarante et parfois même de cinquante milles à l'heure. Dès qu'une locomotive a amené un train de voyageurs au sommet du plan incliné de Camden-Station, point où les chaînes qui l'attachent au convoi sont subitement décrochées, elle passe, au moyen d'une plaque tournante, sur une voie presque parallèle à la première, et tandis que se fait la collecte des billets, on peut la voir et l'entendre rétrograder et hennir en passant près du train. Après diverses évolutions d'un rail à l'autre, avançant ou reculant selon l'occasion présente, elle arrive au puits de feu, au-dessus duquel elle s'arrête. Le chauffeur ouvre alors la porte de son fourneau qui, par un curieux procédé, rejette son brûlant contenu dans le puits où les charbons enflammés sont aussitôt éteints par l'eau froide dont on les asperge en tournant un robinet. Avant le jet du feu, les mécaniciens ont souvent ordre de laisser échapper toute leur vapeur pour nettoyer les conduits ; et nous devons ajouter qu'une fois par semaine la chaudière des machines est débarrassée du sédiment de l'eau ; on enregistre cette opération sur un livre qui n'a pas d'autre destination. Le mécanicien conduit ensuite la locomotive sous une immense remise de 400 pieds de long sur 90 de large, d'ordinaire à moitié remplie d'autres locomotives ; il l'examine en détail, notant dans un livre les réparations nécessaires, et, s'il n'y en a point à faire, ce qui est assez rare, il écrit : « En bon état. » Il porte ensuite ses lampes à l'atelier des lampistes où elles sont nettoyées et remplies par des hommes qui n'ont pas d'autre emploi. Libre maintenant de ses actions, le mécanicien et le chauffeur, son satellite, s'en vont chez eux ou se rendent dans une espèce de club où ils trouvent du feu pour se sécher, des porte-manteaux pour suspendre leurs effets, et des bancs de bois pour s'asseoir, dormir ou ruminer jusqu'à ce qu'on réclame de nouveau leurs services. C'est un spectacle touchant, pour qui réfléchit, de voir ces braves gens jouir dans diverses attitudes d'un peu de repos de corps

et d'esprit, après le bruit incessant, la vive excitation, les intempéries de l'air, la pluie, la neige, la bise, et parfois l'ouragan auxquels ils ont été exposés, sans parler de plus grands périls.

Les fonctions, les devoirs du mécanicien sont non-seulement d'une importance vitale, mais d'une nature qui met particulièment en relief cet humble et tenace courage de boule-dogue, pour ainsi dire indigène sous l'humide mais sain climat des Iles Britanniques. Même par une belle journée, dans un air pur, sous un doux soleil, se tenir comme la figure sculptée de la proue d'un navire, en avant d'un train dont la masse énorme multipliée par la vitesse se rue avec plus de vélocité qu'un cheval de course lancé à fond de train, cela exige déjà une tête froide, un cœur ferme; mais avancer avec la même rapidité dans l'obscurité ou le brouillard, à travers des tunnels, entre deux escarpements, véritables précipices, lorsqu'il est impossible de voir à temps les obstacles qui peuvent se rencontrer; c'est une responsabilité sans seconde peut-être dans la vie et bien autrement grande encore que celle du capitaine de navire au milieu des plus dangereux récifs. Non-seulement le mécanicien qui commet la moindre négligence est puni sans miséricorde par la compagnie; mais il est la première victime de tous les accidents produits par la négligence des autres, par la malveillance ou par le hasard dont il est plus que personne le jouet, n'exerçant aucun contrôle sur la terrible machine qui l'emporte. A part tous les accidents, que de rudes épreuves à subir? La plus pénible est celle du froid extrême que produit en hiver l'évaporation de l'eau dont ses habits sont imprégnés. Lorsqu'un vent de nord-ouest mêlé de pluie balaie la surface du sol et court à raison de soixante milles au moins par heure, quand ce vent, disons-nous, rencontre soudain le convoi du *London and Western Railway* avec son mécanicien debout à son poste; celui-ci n'a pas seulement à soutenir l'assaut d'un si violent et si fougueux adversaire; mais encore à percer la colonne d'air qui se rue sur lui et à courir dans la direction opposée avec une vitesse de quarante milles à l'heure. C'est un duel sublime, une chevaleresque joûte entre le vieux dieu mythologique Eole et l'Anglais transi de froid, non de peur!

Cependant la locomotive avance; le mécanicien, qui n'a guère plus de quelques pouces de place, reste debout sur son étroite plate-forme, tandis que le chauffeur, jouissant à peu près du même espace, se tient tout près de lui sur le tender. Nous avons expérimenté cette position, et nous avons trouvé le siége si dur, pour ne rien dire du brûlant voisinage de la vapeur, que nous avons fini par mettre un pied sur le tender, l'autre sur la locomotive; et comme leur allure était très différente, il nous semblait que chacune de nos jambes courait aussi un galop tout différent. Cependant, les mécaniciens et les chauffeurs de la compagnie font habituellement 100 et 120 milles par jour, et cela six fois par semaine. Quelques-uns même font 166 milles par jour, — et on leur donne alors les gages de huit jours pour les six voyages.

Mais pour en revenir à la locomotive que nous avons laissée sous la grande remise, aussitôt que le conducteur l'a examinée et qu'il a écrit son rapport dans le livre spécial, le chef de l'atelier de réparation vient la visiter à son tour, et s'il trouve le moindre dérangement que le conducteur n'ait pas signalé, il constate cette négligence. Une troisième inspection est faite par M. Walker, le principal ingénieur de la station.

Tandis que la machine, entourée de plusieurs ouvriers qui resserrent ses écrous ou la martellent en tous sens, subit les réparations nécessaires, arrêtons-nous un instant sur un objet auquel les Anglais ont toujours attaché une haute importance, sur le chapitre des vivres qu'une locomotive consomme, c'est-à-dire, sur son charbon et son eau. Il y a à la station de Camden une fabrique de coke, composée de dix-huit fourneaux, neuf de chaque côté, où le charbon, après avoir brûlé environ cinquante heures, donne près des deux tiers de son premier poids en coke. Ces fourneaux produisent environ vingt tonnes de coke par jour; mais, comme il en faut cinquante tonnes pour la station de Camden seulement, les trente autres sont amenées de Newcastle même par le railway. A l'exception des cinquante fourneaux de Peterborough, la totalité du coke annuellement consommé par le London and North-Western Railway, et qui s'élève à 112,500 tonnes, d'une valeur moyenne de une livre sterling la tonne, vient des houillères du nord. On raconte qu'il y avait

d'abord de continuelles difficultés entre les fabricants et les consommateurs de coke, les premiers déclarant que les waggons de la compagnie étaient aussitôt expédiés que chargés, et les derniers se plaignant de la lenteur du service. Un rouge-gorge devait décider la question. Comme on déchargeait un des waggons après son arrivée à la station de Camden, un petit nid garni de trois œufs prouva que ce waggon, au moins, n'avait pu être expédié aussitôt après chargement.

Pour faciliter l'approvisionnement d'eau, la compagnie a fait percer, à grands frais, à Camden, un puits artésien de dix pieds de diamètre et de cent quarante pieds de profondeur. Ce puits, dont l'eau, pompée par une machine à vapeur à haute pression de la force de vingt-sept chevaux, est versée dans deux immenses citernes élevées de cent dix pieds au-dessus des rails d'Euston-Square, fournit à toute la station de Camden, à toutes les maisons de la compagnie attenantes à la station, ainsi qu'aux hôtels de Victoria et d'Euston, l'eau la plus claire et la plus limpide. Tous ceux qui en boivent ou s'en servent pour faire leur barbe la trouvent excellente, et les maîtresses de maison mêmes se louent beaucoup de son emploi pour le thé; mais, chose étrange à dire! cette même eau ne convient pas du tout au robuste estomac des locomotives, et la compagnie a dû se procurer ailleurs, à grande peine et à grands frais, une eau qui leur convînt mieux. Non-seulement les chaudières étaient chimiquement sujettes à s'encroûter d'un dépôt de soude dont l'eau du puits artésien de Camden-Station contient une grande quantité, mais la locomotive vomissait immédiatement cette eau; en d'autres termes, elle était rejetée de la chaudière avec la vapeur à travers le conduit de la cheminée, inconvénient bien connu des ingénieurs sous le nom de « priming. »

Comme il faudrait beaucoup de temps à chaque locomotive pour mettre la vapeur en jeu, on a construit, à la station de Camden, un four à coke pour activer cette opération. Là, neuf hommes sont occupés le jour durant et même une partie de la nuit, à chauffer du coke qu'ils jettent tout rouge dans les fourneaux des locomotives avec de grandes pelles en fer.

Ainsi chauffée, la locomotive est conduite à une grande plaque tournante de quarante pieds de diamètre, qui la fait glisser

sur deux rails conduisant à la grue hydraulique où elle boit d'un trait environ mille gallons (1) d'eau froide, qui, dans les circonstances ordinaires, lui permettent de traîner son convoi à quarante milles environ; mais, par un temps glissant, lorsque les roues tournent sur elles-mêmes et oscillent au lieu d'avancer, elle ne peut le conduire aussi loin. La locomotive se rend, après cela, dans le magasin de coke, enclos de 210 pieds sur 45, qui peut tenir 1,500 tonnes et où elle reçoit sa ration ordinaire, une tonne. Les locomotives qui remorquent des trains de marchandises dévorent jusqu'à 2 tonnes 1/3.

Le conducteur, confiant alors sa machine aux soins du chauffeur, passe au bureau, où il inscrit son nom sur un registre. Le but de cette inscription est de s'assurer qu'il est parfaitement sobre. Le principal commis lui donne un billet indiquant ce qu'il reçoit de coke et l'heure de son départ. Le conducteur est tenu de noter sur le même billet, à chaque station, le temps qu'il a pu perdre en route. Son chronomètre est ensuite remonté et mis à l'heure; et il est considéré lui-même comme étant en règle et prêt à partir.

On a vu dernièrement, dans la grande remise de la station de Camden, un singulier exemple de la gigantesque force des machines confiées aux mécaniciens-conducteurs. Une locomotive qui devait remorquer un train de voyageurs, et dont le fourneau venait à peine d'être allumé, se trouvait dans ce vaste bâtiment, où elle était entourée d'un grand nombre d'ouvriers vaquant à leurs diverses occupations. Tout-à-coup, et lorsque l'attention de tout le monde était détournée par une chose ou une autre, le feu du fourneau, brûlant plus vite qu'on ne s'y attendait, donna à la machine le souffle de la vie. Le minimum de vapeur nécessaire pour la mouvoir ne fut pas plutôt atteint, que cet Hercule enfant non-seulement se mit en marche, mais, sans la moindre difficulté, passa à travers un mur de briques de 14 pouces d'épaisseur, au grand effroi du directeur et des ouvriers, qui s'attendaient à voir le plafond crouler sur leurs têtes. Par suite d'un dérangement du régulateur, le même accident se reproduisit quelque temps après, et une autre ma-

(1) Le gallon vaut 4,404 décimètres cubes.

chine sortit, ainsi que la première, à travers une autre partie du même mur, comme un cheval sort par la porte d'une écurie. Si telle est l'irrésistible force d'une locomotive à peine appelée à l'existence par les premiers échappements de la vapeur et qui n'est pas accompagnée de son tender, n'est-il pas effrayant de réfléchir à ce qu'elle peut faire dans toute la vigueur de la vie, quand elle descend un plan incliné, à raison de 50 milles par heure, poussée par 30 waggons de passagers, pesant chacun en moyenne 5 tonnes 1/2. Supposons que des maisons ordinaires lui barrent soudain le passage; elle passerait à travers, comme une balle de fusil dans du beurre. Mais qu'adviendrait-il, si, dans sa plus grande vitesse, la locomotive sortait des rails et allait se heurter contre une masse de roche solide, telle qu'il en existe quelquefois à l'entrée d'un tunnel? C'est ce qu'il est impossible de calculer, ni même de conjecturer.

L'inspecteur-général de la compagnie me racontait qu'il avait été témoin, il y a quelque temps, d'un accident peu grave en lui-même, et assez ordinaire, arrivé à un train de marchandises près de Loughborough. Les waggons ayant dévié des rails, s'amoncelèrent les uns sur les autres à une hauteur de 40 pieds au-dessus de la voie!

A la station de Camden, il y a toujours cinq locomotives de réserve, ou locomotives-pilotes, chauffées et toutes prêtes à remorquer un train au haut du plan incliné, ou à rendre tout autre service.

Le prix moyen des locomotives et des tenders, qui, pour les rails entre Londres et Birmingham, sont ordinairement achetées par la compagnie à des fabricants de Manchester, de Warrington et de Liverpool, varie suivant la dimension du cylindre :

Cylindre de	15	pouces de diamètre,	£ 1,950	0	0
»	16	»	2,113	10	0
»	18	»	2,500	0	0

Les tenders coûtent 500 £. (12,500 fr.)

Le département des marchandises, l'un des plus importants de la station de Camden, mérite aussi d'attirer notre attention. D'après les relevés que nous avons sous les yeux, il est entré et sorti de cette seule station, durant le semestre fini le 26 août dernier, 73,732 waggons chargés de marchandises! Les annales

de l'économie politique n'offrent peut-être pas un exemple plus frappant du développement donné aux ressources latentes d'un pays, par l'abaissement des frais de transport, que le fait suivant. Malgré l'énorme quantité de marchandises transportées par le London and North-Western Railway, le chiffre des transports effectués par le Canal de la Grande-Jonction, qui serpente à côté de son puissant rival, loin d'être réduit à zéro, comme on paraissait s'y attendre, s'est accru, au contraire, depuis l'ouverture du railway en 1836, jusqu'à l'époque actuelle, comme on en peut juger par ce petit tableau :

	Tonnes.
Moyenne des marchandises transportées annuellement par le canal de la Grande-Jonction, durant les trois années antérieures à l'ouverture du London and Birmingham Railway, en 1836.	756,894
Moyenne annuelle des mêmes transports durant les douze années postérieures à 1836. . .	1,039,333
Montant pour 1847.	1,163,466

Outre les innombrables dispositions nécessaires pour l'expédition, par le chemin de fer, de la masse de marchandises dont nous venons de parler, la compagnie entreprend la tâche ardue et compliquée de faire chercher et délivrer à domicile ces mêmes marchandises, à Londres et dans toutes les autres villes situées sur la ligne, à l'exception de Liverpool, où ce service est autrement organisé. Le nombre des lettres d'affaires reçues par cette seule branche de l'administration à Camden-Station, s'élève à plus de 300 par jour.

Pour la collecte, le chargement, le déchargement et la distribution à domicile d'une portion des marchandises transportées par le chemin de fer, le Bureau des Directeurs, qui n'avait aucune connaissance pratique de ces détails, a mis à profit l'expérience de MM. Pickford et de MM. Chaplin et Horne; il les a pris pour ses agents à Camden-Station. Un employé de la compagnie préside toutefois à l'expédition des trains de marchandises, à leur pesage, etc. Outre d'énormes quantités de caisses, de sacs, de ballots d'un grand poids ou d'un gros volume, un nombre inimaginable de petits colis sont envoyés de Birmin-

gham, de Wolverhampton, de Sheffield aux marchands en détail de Londres, qui leur demandent, par exemple, un petit nombre d'articles de quincaillerie et de coutellerie, etc., etc. Si l'on réfléchit que pour faire prendre, transporter et distribuer la plupart de ces légers colis, la compagnie ne demande qu'un shelling, et que pour le transport d'un petit paquet par les trains de marchandises, par exemple, de Watford à Camden-Station, où il doit être emmagasiné, puis transporté par une voiture suspendue dans n'importe quelle rue de Londres ou à l'embarcadère d'un autre chemin de fer, le prix n'est que de six pence, il faut évidemment beaucoup d'ordre et d'habileté pour tirer un profit quelconque de prix aussi réduits par la concurrence. Aujourd'hui, des paquets et des colis de toute espèce sont distribués avec la régularité de la poste aux lettres. Une immense quantité de poisson venant de Billingsgate et parfois jusqu'à vingt tonnes de fruits du marché de Covent-Garden, partent pour les provinces par le train de midi. Les marchands en gros de Londres ne craignent plus l'encombrement, certains qu'ils sont d'écouler leur surplus dans les districts manufacturiers. Manchester seul est un consommateur presque insatiable. De grandes quantités de fruits, provenant en majeure partie du continent, sont même expédiées jusqu'à Glascow. Réciproquement on expédie de la province sur le marché de Londres toutes sortes de denrées, de la viande enfermée dans des paniers, et des troupeaux entiers de moutons tués et enveloppés d'une simple toile.

Dès qu'un train chargé de marchandises arrive à la station de Camden, les waggons sont traînés par des chevaux sur plusieurs embranchements jusqu'à un endroit où on les confie aux soins de MM. Pickfort et de MM. Chaplin et Horne, à qui ils sont adressés, et entre lesquels existe une concurrence avantageuse au public. Ces messieurs sont dès lors responsables envers la compagnie de l'incendie ou de tout autre accident. Aussitôt, les voituriers des deux maisons conduisent par un labyrinthe apparent de rails ces marchandises dans leurs magasins respectifs, où elles sont déchargées, classées et expédiées, selon leur nature, par des camions ou des voitures suspendues, à leur destination.

Quant à l'envoi des paquets en province, les mêmes voitures et les mêmes camions, semblables à des abeilles qui buti-

nent, se répandent dans tous les quartiers de la capitale et recueillent pièce à pièce le chargement de nombreux waggons. Les marchandises ainsi recueillies et celles qu'amènent les bateaux de la compagnie, car la station de Camden communique aussi par eau avec le canal du Régent, sont conduites immédiatement à l'une ou l'autre des deux entreprises, pour y être déchargées, enregistrées et rechargées sur les waggons du chemin de fer, ou rentrées provisoirement dans les magasins de MM. Pickfort et de MM. Chaplin et Horne. Pour prévenir les erreurs, les adresses et les lettres de voiture sont imprimées en noir pour la première maison, en rouge pour la seconde. Dans le magasin de MM. Pickford, qui a 300 pieds de long sur 217 de large, fonctionnent pour le chargement et le déchargement des marchandises, 24 grues à vapeur, 21 grues de bois, une grue mobile près de la voûte, un cabestan à vapeur qui conduit sur les rails les voitures chargées de marchandises jusqu'au lieu du chargement. Nous avons aussi remarqué quatre hache-foin à vapeur qui hachent 200 bottes en quatre heures, et un appareil d'invention nouvelle, également à vapeur, pour nettoyer le foin. Ces diverses machines sont mues par une pompe à feu de la force de 16 chevaux, laquelle tire aussi d'un puits artésien de 380 pieds de profondeur, l'eau qu'on donne à boire tiède à 222 chevaux, dans les écuries. Tous ces chevaux ont un nom particulier et sont marqués d'un chiffre sur le sabot. Dans le grand magasin de MM. Chaplin et Horne, on voit également fonctionner plusieurs grues à vapeur, et leurs écuries sont remplies de chevaux qui travaillent douze heures par jour. Le poids des marchandises est ainsi calculé pour chaque voiture ou camion d'après le nombre des chevaux :

STATION DE CAMDEN.

			Ton.	Quint.		Ton.	Quint.
Charge de	4	chev.	5	0	sans jamais excéder	6	0.
Id.	3	d°	4	0	d°	4	10.
Id.	2	d°	3	0	d°	3	5.
Id.	1	d°	1	10	d°	1	15.

Il suffit souvent de moins de deux heures pour expédier 50

waggons de marchandises dans les districts manufacturiers. Dès que les voitures et les camions arrivent, on décharge les marchandises et on les range dans de grands compartiments portant les noms de Glascow, Birmingham, Manchester, Leicester, Nottingham, Coventry, etc., etc.; et, de même que sur la grande place de La Valette à Malte, on voit réunis les costumes de presque tous les marchands de la terre, ainsi les magasins de MM. Pickford et de MM. Chaplin et Horne sont remplis d'articles de toute description. Là gissent des tonneaux de bière de Chester; plus loin s'élève un monceau de pains de sucre enveloppés de papier bleu pour Northampton. — Voilà des denrées coloniales de toute espèce pour Buckingham; — des fromages, des modes nouvelles et des tuyaux de gaz pour Peterborough; — des paniers de bonneterie vides et qu'on renvoie à Leicester; — idem pour Glascow; — des sacs de noisettes pour Birmingham, etc. Or, comme les marchandises qui partent sont aussitôt remplacées par celles qui arrivent, les couleurs du kaléidoscope changent à chaque instant.

La quantité d'articles expédiés tous les soirs par chacune des deux administrations, depuis sept jusqu'à dix heures, est vraiment surprenante. Sur la vaste terrasse couverte de MM. Pickford, terrasse alors chargée de marchandises, plusieurs commis protégés par des espèces de guérites en fer éclairées par le gaz, sont assis devant de petits pupitres vers lesquels les porteurs conduisent de tous côtés les différents articles qui viennent d'être déchargés.

Ces porteurs font à haute et intelligible voix lecture des adresses que les commis enregistrent. Les listes sont aussitôt transmises de l'autre côté de la terrasse, afin que chaque article énuméré puisse être appelé de nouveau au moment où on le charge sur les waggons du chemin de fer. D'un côté de la terrasse, une troupe de porteurs ingambes et actifs, mus par une force centripète, courent des voitures suspendues et des camions vers les commis chargés d'enregistrer les colis, tandis que d'autres porteurs, mus par une force centrifuge, portent les mêmes colis aux waggons du chemin de fer, après les avoir fait enregistrer, peser, étiqueter, taxer. Le seul établissement de MM. Pickford emploie 234 commis, 538 porteurs, 396 chevaux,

174 voitures et camions. Durant l'année terminée le 30 juin dernier, le poids des marchandises qui ont passé par leur administration a été de 273,336 tonnes 17 quintaux 20 livres, soit plus de 841 tonnes par jour.

Lorsque les deux agences ont chargé leurs voitures et les ont couvertes de grosses toiles goudronnées, imperméables et à l'épreuve du feu, elles les font sortir de leurs vastes hangars, et dès ce moment elles sont confiées aux soins de la compagnie. Le directeur du mouvement des marchandises les fait conduire ensuite par des chevaux sur un pont où on les pèse, et de là sur une série de plaques tournantes qui les distribuent entre les treize voies, selon leur destination. Un membre de la société pour la protection des animaux serait, à coup sûr, fort effrayé de voir les pauvres bêtes traîner ces waggons de marchandises. Non-seulement les rails, ainsi que le pavé, sont très glissants, mais les waggons n'ayant pas de timon, les chevaux ne peuvent arrêter leur fardeau. Ils trottent de leur mieux et semblent devoir être inévitablement aplatis, comme une sandwich, entre les waggons qu'ils traînent et le train auquel ces waggons doivent être accrochés; mais, au moment du choc, les intelligents animaux sautent de côté et se soustraient avec beaucoup de dextérité au danger. Les trains de marchandises se composent quelquefois de 90 à 100 waggons, pesant vides environ trois tonnes chacun et six tonnes en moyenne lorsqu'ils sont chargés. Les waggons de marchandises, plate-formes et tombereaux de la compagnie, sont au nombre de 6,236.

Pour empêcher les locomotives qui traînent ces convois spéciaux de traverser ou de mettre de manière ou d'autre en péril la grande ligne des voyageurs, à la station de Camden, on a construit une immense rotonde de 160 pieds de diamètre, éclairée au sommet par des carreaux de glace de neuf pieds de long et d'un demi-pouce d'épaisseur. Cette rotonde, construite en briques, peut contenir vingt-quatre locomotives du plus grand modèle. Au centre se trouve une plaque tournante de quarante pieds de diamètre, d'où les locomotives rayonnent pour se rendre dans leurs vingt-quatre stalles, qui, sur une plus grande échelle, font ressembler la rotonde à une écurie de chevaux de chasse. La plupart de ces locomotives peuvent traîner 600 ton-

nes, à raison de 12 milles par heure. Chacune d'elles, lorsqu'elle a fait sa provision de coke et d'eau et que sa vapeur est prête, pèse environ 50 tonnes. A l'entrée de la rotonde, il y a une profonde fosse où, après leur voyage, elles jettent leur feu, et entre les rails, dans les vingt-quatre stalles, on remarque une plus petite fosse qui permet aux ouvriers de travailler sous les machines lorsqu'elles ont besoin de réparation.

Les conducteurs de ces locomotives sont assujétis, après chaque voyage, aux mêmes obligations que ceux des trains de voyageurs; ils doivent les examiner avec soin et inscrire sur un registre *ad hoc* les réparations qu'elles réclament.

A peu de distance de la rotonde, on remarque une plate-forme d'environ 300 yards (le yard vaut un peu moins d'un mètre), construite pour le débarquement du bétail, qui arrive généralement les jeudis et les samedis depuis deux heures du matin jusqu'à minuit. On peut décharger à la fois cinquante waggons de bœufs, de moutons, de cochons, que l'on conduit dans des parcs situés derrière la plate-forme. Les waggons de la compagnie, pour le transport du gros bétail, sont généralement peints en bleu comme les waggons de marchandises; les waggons destinés aux moutons et aux pourceaux sont verts. Lors de l'arrivée d'un train de bétail, c'est un assez curieux spectacle de voir tant de cornes polies, tant d'yeux luisants, ces yeux de bœufs, si grands et si beaux, qu'Homère leur comparait ceux de Junon. De blancs flocons de vapeur sortent des larges naseaux noirs, allongés au-dessus du bord du waggon, et si fatal que soit l'objet de la visite de ces bœufs à la métropole de John Bull, c'est une consolation de réfléchir qu'ils ignorent le destin qui les attend. En débarquant le bétail, il arrive parfois, malgré toutes les précautions, qu'un furieux cornifère gallois ou irlandais s'échappe de la plate-forme, et les cornes baissées, la queue en l'air, met en déroute l'armée des employés de la compagnie, sur lesquels ils se précipite, malgré le vert de leur uniforme qui devrait lui rappeler les prairies natales et calmer sa mauvaise humeur. Au lieu d'essayer de capturer de force le fugitif, comme M. Smith O'Brien, on procède par stratagème. On fait sortir quelques autres bœufs plus pacifiques, et dès que le réfractaire les voit, il galope vers eux, se confond dans

leurs rangs et se laisse ramener paisiblement dans le parc. Tout à l'heure fougueux partisan du *rappel*, il semble maintenant se complaire dans l'*union*.

Parmi les vastes constructions de Camden-Station, il en est une destinée à l'entretien et à la réparation des waggons de marchandises du district méridional, c'est-à-dire de la partie du chemin de fer comprise entre Londres et Birmingham; cette construction a 437 pieds de long sur 64 de large. Elle peut contenir à la fois 100 voitures; mais le nombre moyen de celles qui viennent se faire traiter dans ce grand *hôpital*, n'est jamais que de 60 à 70. Dans l'atelier voisin, nous avons vu travailler à la fois 14 forges à vapeur et 4 forges portatives. Dans les magasins voûtés attenants, gisaient, outre des poutres et des planches de Memel, pour plus de 4,000 £ de bois de chêne en blocs de diverses dimensions, rangés en lots particuliers et étiquetés. On ne saurait imaginer la quantité de fer et de bois de chêne employée dans la construction des waggons de marchandises de la compagnie. Ils sont construits avec beaucoup plus de solidité que les navires, et cela est nécessaire, car leurs étançons de chêne étant droits au lieu d'être courbes, c'est leur extrémité qui supporte le choc. En pareil cas, le chêne anglais résiste sans fléchir ou il est réduit en atomes. Un waggon dure en moyenne et à part les accidents, douze années.

Entre les voitures de la compagnie, nous avons remarqué huit caissons à poudre, construits d'après le système breveté de M. Henson, inspecteur du matériel. Ces caissons, recouverts extérieurement de lames de tôle de fer, sont doublés de plomb à l'intérieur; leurs axes sont entourés de bois de charme pour prévenir les vibrations. Moyennant ces précautions, on peut transporter en toute sûreté 4 tonnes 1/2 de poudre au-dessus des étincelles et des charbons incandescents qui tombent continuellement du tuyau de la cheminée et du fourneau de la chaudière.

Aussitôt que le train des marchandises a été déchargé à Camden-Station, toutes les roues des waggons sont examinées pour voir s'il n'y a point d'axe, de rai courbés, et si aucun des moyeux des roues n'a été chauffé à rouge, ce qui arrive quelquefois. Nous devons faire remarquer ici que sous de lourdes charges, la terrible vibration des axes des waggons de marchandises altère maté-

riellement la composition du fer. Une fois chauffés à rouge, les axes, aussi forts qu'auparavant dès qu'ils sont refroidis, n'en restent pas moins sujets à s'échauffer de nouveau, et les boîtes de cuivre s'amalgamant avec le fer, les extrémités des axes les plus forts sont quelquefois tordues et brisées comme on briserait une carotte en la tordant. Les waggons de marchandises sont minutieusement inspectés à l'arrivée et au départ, à Camden, Wolverton et Rugby. Le garde qui escorte le convoi les examine aussi à chaque station et les graisse si cela est nécessaire.

Entre tous les serviteurs de la compagnie, ou pour parler plus exactement, des voyageurs du chemin de fer, il n'en est point qui, dans leur sphère isolée, aient des devoirs plus importants à remplir que l'aiguilleur, chargé des croisements au moyen desquels un train passe d'une voie sur une autre. Comme il est nécessaire que ces croisements soient maintenus en bon état et gardés nuit et jour, il y a d'ordinaire à chaque station deux aiguilleurs. Ils sont de service pendant douze heures chacun et alternent tous les huit jours pour le service de nuit. A la station de Camden, un seul aiguilleur a quatorze croisements à surveiller et treize à Wolverton. Dans cette dernière station, pour surcroît de précaution, l'aiguilleur tient toujours le signal du danger arboré, mais dès qu'il aperçoit un train d'arrivée à environ un mille de distance, il montre un drapeau vert au guetteur de la station, et il n'ôte celui du danger que lorsqu'il lui a été répondu : « All is right. » — « Tout va bien. » Dans les temps sombres, il fait fonctionner un signal auxiliaire souterrain consistant en lampes de différentes couleurs placées à l'extrémité d'un conduit de 200 yards de long. Par un brouillard épais, de peur que les trains n'arrivent à l'improviste, on envoie un homme sur la ligne, à environ un mille de distance, pour fixer sur les rails, de 200 yards en 200 yards, les signaux brevetés de Toy et Hansom. Ces signaux, produisant sous les roues de la machine une détonation semblable à celle d'un petit canon, avertissent le conducteur d'arrêter et de rester où il est, jusqu'à ce que quelqu'un vienne lui donner des ordres. A la station de Crewe, d'où rayonnent trois lignes importantes de chemins de fer, l'une à droite sur Manchester, l'autre directe sur Liverpool, la troisième à gauche sur Chester, il y a cons-

tamment trois aiguilleurs de service ; l'un d'eux a dix-sept croisements à surveiller, dont cinq appartiennent à la ligne de Chester, un à la ligne de Liverpool, onze aux ateliers. Sa loge est placée entre les lignes de Liverpool et de Chester.

Rien de plus monotone et de plus triste, en apparence au moins, que l'existence de ces pauvres gens, retranchés pour ainsi dire de la société, chargés de remplir dans toutes les saisons, par tous les temps, une pénible tâche dont aucun voyageur ne les remercie et n'a probablement connaissance. La Providence veut que le cœur de l'homme s'échauffe à l'idée de toute espèce de responsabilité. Non-seulement les aiguilleurs paraissent contents de leur sort, mais ils sont fiers de leur mission modeste. Les fleurs qui embellissent leurs petites loges en bois nous semblent un assez juste emblême du bonheur qui germe naturellement dans le cœur d'un honnête homme fidèle à ses devoirs. Les aiguilleurs ont un très modique salaire, mais pourvu qu'ils ne soient cause d'aucun accident, on leur accorde une gratification annuelle assez importante. Cet arrangement est une garantie de plus de leur exactitude et de leur zèle.

[*Dans la seconde partie de ce voyage, nous parcourrons le reste de la ligne de Wolverton à Crewe.*]

Romans.

LA FAMILLE CAXTON (1).

TOME II.

CHAPITRE PREMIER.

Et mon père mit ses livres de côté.

O jeune lecteur, qui que tu sois, — ou du moins lecteur qui as été jeune, tu ne peux avoir perdu le souvenir de ce temps où, renfermant encore dans ton cœur le secret de tes ennuis et de tes peines, tu laissais derrière toi le monde aux visages durs et froids pour revenir dans la maison paternelle, paisible sanctuaire de la famille où tu retrouvais avec surprise le calme recueillement de tous les soirs? Quel contraste entre ta turbulente jeunesse et cette génération qui te précéda sur l'arène des passions, — la génération de tes parents, — jeunes peut-être encore eux-mêmes quelques années auparavant; mais qui, ayant atteint l'âge du repos, semblaient goûter la sérénité des siècles classiques, ce charme qui se répand autour des antiques statues de l'art grec! Comme tu appréciais alors cette routine monotone où était venu s'éteindre l'ardente agitation de leurs premières années, ces occupations régulières qui suffisaient désormais à leur bonheur domestique, et ces loisirs passés devant l'âtre du foyer, chacun dans son fauteuil, chacun dans son coin favori! Quelle différence avec ton irritation fébrile! Quel accueil affectueux tu

(1) Voir les livraisons précédentes.

recevais! avec quelle simplicité naturelle on te faisait place comme s'il n'était rien survenu de nouveau... tandis que toi, tu éprouvais dans ton cœur tous les bouleversements d'un monde arraché de son axe par les éléments en guerre. Tu t'asseyais cependant, dominé par ce tranquille bonheur que tu ne pouvais plus partager, tu t'efforçais de sourire, tu suivais des yeux les gerbes d'étincelles qui s'échappaient de la cheminée, et très probablement tu ne disais pas un mot jusqu'à ce que l'heure d'aller se coucher ayant sonné, tu prenais ta lumière pour te traîner misérablement à ta chambre solitaire.

Si, par une froide journée d'hiver, trois voyageurs étant chaudement installés dans l'intérieur d'une diligence, un quatrième tout gelé et couvert de neige descend de l'impériale et prend place parmi eux, les trois voyageurs s'agitent un moment, relèvent d'un geste inquiet les collets de leurs manteaux, rajustent la grande cravate de laine qui entoure le bas de leur visage, froncent le sourcil en éprouvant une perte sensible de calorique — et le nouveau-venu a du moins fait sensation. Mais vous auriez beau avoir dans le cœur la neige du Simplon ou des montagnes d'Ecosse, vous entreriez dans la voiture sans qu'on prît garde à vous. Ayez seulement soin de ne pas marcher sur les pieds de votre vis-à-vis, vous n'exciterez pas la moindre émotion, vous ne dérangerez pas un pli des manteaux ou des cravates!

Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je ne m'étais même pas couché après avoir dit adieu à Fanny Trevanion, — et le lendemain matin, à peine fit-il jour, que j'allai errer je ne sais où. J'ai un vague ressouvenir d'une suite de longues rues solitaires, du cours de la Tamise qui semblait s'écouler dans un sombre silence, loin, bien loin, pour se perdre dans le gouffre d'une invisible éternité. Je me rappelle encore des arbres, des gazons et de joyeuses voix d'enfants; je dus parcourir la Babylone anglaise d'une extrémité à l'autre; mais ma mémoire ne redevint claire et distincte que lorsque, un peu avant midi, je frappai à la porte de la maison de mon père. Je montai rapidement l'escalier et entrai dans le salon qui était le rendez-vous de la petite famille; car, depuis que nous habitions Londres, mon père avait discontinué d'avoir son cabinet à part, se contentant de ce qu'il

appelait un coin ;—ce coin était tout juste assez large pour contenir deux tables, un fauteuil et quelques chaises toutes couvertes de livres. A l'angle opposé de ce *vaste coin*, était assis, mon oncle, enfin convalescent, et qui traçait d'une main raide certains chiffres sur un petit registre rouge, — car je vous ai déjà raconté que mon oncle Roland était l'homme le plus méthodique du monde dans ses dépenses.

La physionomie de mon père exprimait plus de bienveillance encore que d'ordinaire, car devant lui était une *épreuve*— la première épreuve de son premier ouvrage, son ouvrage unique—le Grand Ouvrage ! oui, il était positivement sous presse !... Or, la première épreuve de votre premier ouvrage..... demandez ce que c'est à n'importe quel auteur. Ma mère était sortie avec la fidèle mistress Primmins, pour aller courir les boutiques ou le marché, sans doute. Les deux frères étant ainsi occupés, il était naturel que mon entrée ne fît pas autant de bruit qu'en fait une bombe — ou une cantatrice — ou un coup de tonnerre, ou le nouveau roman à la mode de la saison, — ou toute autre chose qui faisait du bruit en ce temps-là!... Quelle est la chose qui fait du bruit aujourd'hui ? — aujourd'hui, où la plus étonnante de toutes les choses est notre facile familiarité avec les choses étonnantes, — aujourd'hui, où nous disons d'un air indifférent : « Eh bien, voilà une autre révolution à Paris ! — A propos, il y a donc un tapage du diable à Vienne! » — aujourd'hui, où le prince de Joinville pêche dans les étangs de Claremont, aujourd'hui, où vous vous retournez à peine pour voir passer Metternich sur la jetée de Brighton !

Mon oncle hocha la tête et fit entendre un murmure inarticulé ; mon père —

— « Mit ses livres de côté », vous nous l'avez déjà dit.

—Si je l'ai dit, je me suis trompé, lecteur; il ne mit pas ses livres de côté, puisqu'il n'était pas occupé à les lire — c'était son épreuve qu'il lisait. Il sourit, et s'adressant à moi, il me la montra du doigt (son épreuve), avec un air dramatique et humoristique qui signifiait : «Eh bien! Pisistrate, le voilà enfin — mon nouveau-né — mon petit enfant dans ses langes, ou en *petit-romain*, ce qui revient au même.

Je pris une chaise entre mon père et mon oncle. Regar-

dant tantôt l'un, tantôt l'autre, j'éprouvai... Dieu me pardonne... j'éprouvai un dépit ingrat et rebelle contre tous les deux. Quelle amertume devait remplir mon âme pour qu'un pareil sentiment pût y naître? Le chagrin de la jeunesse est d'un abominable égoïsme, en vérité! Je quittai ma chaise et m'approchai de la fenêtre ; elle était ouverte, et en dehors, sur la rue, était le canari de mistress Primmins dans sa cage. Il s'était fait bientôt à l'air de Londres, et en ce moment il chantait à plein gosier avec toute sa verve. Or, lorsque le canari m'eût aperçu debout près de sa cage, le regardant tristement et même avec une expression sombre, il s'arrêta tout court et pencha la tête pour m'examiner à son tour d'un œil oblique et soupçonneux. Dès qu'il eut reconnu que je ne lui faisais pas de mal, l'oiseau commença à hasarder quelques notes tendres, s'interrompant comme s'il s'attendait à une réponse, jusqu'à ce qu'enfin, ayant résolu lui-même tous ses doutes et conclu que j'étais plus à plaindre qu'à redouter, — il se mit à moduler un air si doux, que je crois vraiment qu'il cherchait à me consoler, moi son ancien ami, injustement soupçonné! Jamais musique ne m'alla au cœur comme ce chant plaintif; lorsqu'il eut fini, il se percha sur l'extrémité d'un de ses bâtons, contre les barreaux de la cage, et me regarda encore avec ses yeux intelligents. Je sentis que les miens se remplissaient de larmes, et, me retirant, je restai debout au milieu de la chambre, ne sachant plus que faire et où aller. Mon père avait corrigé son épreuve et était absorbé par ses in-folios. L'oncle Roland ayant fermé les agrafes de son livre de dépenses et essuyé sa plume avec soin, m'observait sous ses épais sourcils. Tout-à-coup il se leva, et frappant le plancher de sa jambe de liége, il s'écria : « Laissez-là ces maudits livres, frère Augustin, et regardez donc cet enfant. Qu'y a-t-il dans l'expression de son visage? Devinez-le si vous pouvez. »

CHAPITRE II.

C'est ici qu'en effet mon père mit ses livres de côté et se leva vivement. Il prit ses lunettes et en essuya les verres, mais ne dit mot. Ce fut encore mon oncle qui, surpris de ne pas recevoir de réponse, rompit le silence :

— « Ah! je vois... il sera tombé dans quelque guêpier, et vous êtes fâché! fi donc, il faut que jeunesse se passe... Oui, Augustin, il le faut. Je ne blâme pas cela! ce n'est que lorsque.... Venez ici, Sisty; corbleu! venez, vous dis-je. »

Mon père écarta doucement la main du capitaine et s'avança vers moi en m'ouvrant ses bras. Le moment d'après je sanglottais sur son cœur.

— « Mais de quoi s'agit-il? s'écria le capitaine Roland, personne ne veut-il m'apprendre ce dont il s'agit? Question d'argent, je suppose... oui, question d'argent, jeune prodigue! Heureusement que vous avez un oncle qui en a plus qu'il n'en peut dépenser. Voyons, combien? Cinquante livres sterling? Cent?... deux cents? Comment puis-je faire mon mandat si vous ne parlez point?

— » Chut! mon frère : ce n'est pas votre argent qui peut arranger cette affaire. Mon pauvre enfant! ai-je donc deviné juste? Avais-je deviné juste l'autre jour lorsque....

— » Oui, mon père, oui! j'ai été bien malheureux! mais je suis mieux à présent.... je puis tout vous dire. »

Mon oncle se retira à pas lents du côté de la porte : son exquise délicatesse lui faisait penser qu'il pouvait bien être de trop dans la confidence entre le père et le fils. — Non, mon oncle, lui dis-je en lui tendant la main, restez. Vous aussi, vous pouvez me conseiller... fortifier mon courage. J'ai su jusqu'ici conserver mon honneur... aidez-moi à le conserver....

A ce mot d'honneur, le capitaine Roland releva vivement la tête sans rien dire.

Je racontai donc tout — d'abord avec embarras, en termes incohérents, mais avec plus d'assurance à mesure que j'avançais dans mon récit.

Je sais très bien que ce n'est pas l'usage que les amoureux prennent les pères et les oncles pour confidents. A en juger par ces miroirs de la vie qu'on appelle comédies et romans, ils choisissent pour épancher les peines de leurs cœurs des valets et des soubrettes, ou des amis qu'ils ramassent dans la rue comme j'y avais ramassé le pauvre Francis Vivian. Mais à l'égard des pères et des oncles ils se montrent discrets comme la tombe. Que voulez-vous, les Caxtons étaient une famille originale, ne faisant rien comme les autres.

Lorsque j'eus fini, je levai les yeux et demandai d'un ton suppliant : — maintenant, parlez, n'ai-je aucune espérance.... aucune?

— «Pourquoi n'en auriez-vous aucune? répondit brusquement l'oncle Roland; les De Caxtons sont d'aussi bonne famille que les Trevanions, et quant à vous, mon neveu, tout ce que je prétends dire c'est que la jeune personne pourrait choisir plus mal pour son bonheur.»

Je serrai la main à mon oncle et me tournai vers mon père avec l'expression d'une craintive anxiété, — car je savais qu'en dépit de ses habitudes d'anachorète, peu d'hommes se formaient un jugement plus juste que le sien sur les choses de ce monde lorsqu'il voulait les examiner de près. Il est merveilleux, en vérité, que les savants et les poètes soient doués de cette sagesse à l'usage des autres, quoiqu'ils daignent rarement s'en servir pour eux-mêmes? Et d'où leur vient-elle? Quoi qu'il en soit, je regardais mon père, et avant qu'il parlât je vis bien qu'il fallait renoncer à la vague espérance que l'oncle Roland avait excitée en moi.

— « Frère, dit-il lentement et hochant la tête, les hommes qui font les codes et les lois pour les autres, ne font cas d'une généalogie que si elle est accompagnée de belles et bonnes terres.

— » Trevanion n'était pas plus riche que Pisistrate lorsqu'il épousa Lady Eleonor, répliqua mon oncle.

— » C'est vrai; mais Lady Eleonor n'était pas alors une héritière et son père voyait ces choses-là à un point de vue différent de celui de tout autre pair d'Angleterre. Quant à Trevanion lui-même, je crois pouvoir dire qu'il n'a aucun préjugé sur les rangs sociaux, mais il est doué d'un bon sens imperturbable. Il s'estime surtout en raison de son caractère d'homme pratique. Ce serait folie de lui parler de l'amour et des affections de la jeunesse. Il verrait dans le fils d'Augustin Caxton, possédant tout juste un capital de quinze à seize cents livres sterling, un parti qu'aucun homme prudent dans sa position ne saurait accepter pour sa fille. Quant à Lady Eleonor....

— » Elle nous a quelque obligation, Augustin, — s'écria le capitaine Roland dont le visage s'assombrit.

— « Lady Eleonor est aujourd'hui ce qu'elle a toujours dû être.... Comme nous aurions dû le prévoir si nous l'avions

mieux connue, Lady Eleonor est la femme ambitieuse, la brillante femme du monde... n'est-il pas vrai, Pisistrate? »

Je ne répondis rien, — j'avais le cœur trop plein....

— « Et la jeune fille vous aime?.... Mais la belle question que je fais là! s'écria l'oncle Roland.... Cela me paraît assez clair. Destinée! destinée! Cette famille nous a toujours été fatale... Parbleu, Augustin, c'est votre faute... pourquoi avoir laissé votre fils dans cette maison?

— » Mon fils est à présent un homme... par le cœur du moins, sinon par les années... Pouvons-nous soustraire l'homme aux épreuves et aux dangers de la vie? Est-ce que ces épreuves et ces dangers ne vinrent pas me trouver dans le vieux presbytère? répondit mon père avec douceur. »

Mon oncle arpenta trois fois le salon, puis faisant halte tout-à-coup, se croisa les bras dans l'attitude d'un homme qui prend une décision.

— « Si la jeune personne vous aime, dit-il, votre devoir est clairement indiqué; vous ne pouvez prendre avantage de ce sentiment. Vous avez bien fait de quitter la place; en y restant, vous vous exposiez à une trop forte tentation.

— » Mais quelle excuse donnerai-je à M. Trevanion? demandai-je timidement, quelle histoire inventer? S'il soupçonne quelque chose, aussi clairvoyant qu'il s'est montré insouciant tant qu'il a eu confiance, il pénétrera tous mes subterfuges, et.....

— » C'est évident, répondit mon oncle, et il ne faut pas avoir recours à des subterfuges. — « M. Trevanion, lui direz-vous, je dois vous quitter. — Pourquoi? vous dira-t-il. — Ne me le demandez pas, répliquerez-vous. S'il insiste. — Eh bien! Monsieur, puisque vous voulez le savoir, j'aime votre fille; je n'ai rien et elle est une grande héritière. Vous ne pourriez approuver mon amour, et par conséquent je me retire. » Voilà la conduite qui convient à un gentleman anglais... Eh! Augustin?

— » Vous n'avez jamais tort quand votre instinct parle, Roland, dit mon père. Pouvez-vous tenir ce langage, Pisistrate, ou irai-je parler pour vous?

— » Qu'il parle lui-même, dit l'oncle Roland, et qu'il juge lui-même aussi de la réponse. Il est jeune, il est intelligent, il peut jouer un rôle dans le monde. Qui sait si Trevanion ne lui répon-

dra pas : « Obtenez d'abord le laurier et vous obtiendrez ensuite votre belle, comme les chevaliers d'autrefois. » A tout évènement, mon neveu, vous saurez à quoi vous en tenir.

— » J'irai, répondis-je résolument ; et, prenant mon chapeau, je sortis du salon. Sur le palier de l'escalier j'entendis le bruit d'un pas léger et une petite main saisit la mienne. Je me retournai vivement et mes yeux rencontrèrent les yeux mélancoliques et tendres de ma cousine Blanche.

— » Ne sortez pas encore, Sisty, me dit-elle d'une voix caressante... Je vous attendais ici, car j'avais entendu votre voix et je n'osais pas entrer au salon de peur de vous gêner.

— » Et pourquoi m'attendiez-vous, ma petite Blanche?

— » Oh ! seulement pour vous voir. Mais vos yeux sont rouges. Ah ! mon cousin... Et avant que j'eusse pu prévoir son mouvement soudain, elle m'avait sauté au cou pour m'embrasser. Or, Blanche n'était pas comme ces enfants qui sont toujours prodigues de leurs caresses. C'était donc à la sincérité de son cœur qu'il fallait attribuer ce baiser. Je le rendis sans mot dire et, déposant doucement Blanche sur le palier, je me mis à descendre. Je n'avais pas franchi la dernière marche, que j'entendis la voix de mon père : il vint à moi, et passant son bras sous le mien : — Ne sommes-nous pas deux pour souffrir, me dit-il, allons donc ensemble. » J'étreignis son bras et nous partîmes en silence. Lorsque nous fumes près de la maison de M. Trevanion, je dis avec hésitation :

— « Ne vaudrait-il pas mieux, mon père, que je fusse seul... S'il survient une explication entre M. Trevanion et moi, votre présence ne semblerait-elle pas indiquer que nous venons en suppliants, ou que j'ai espéré que...? Ne serait-ce pas rabaisser notre dignité ?

— » Vous entrerez seul, sans doute, et je vous attendrai, dit mon père.

— » Pas dans la rue... Oh ! non ! mon père, m'écriai-je très ému ; car ce que faisait mon père était si contraire à ses habitudes, que j'éprouvais un remords d'avoir ainsi troublé la dignité calme et sereine de sa vie par la confidence de mes premiers chagrins.

— » Mon fils, vous ne savez pas combien je vous aime. Je ne le

sais moi-même que depuis peu. Écoutez-moi, mon cher fils, je vis en vous maintenant, en vous mon premier-né, et non dans l'autre... mon grand ouvrage. Laissez-moi faire à ma tête; entrez, voilà la porte. »

Je pressai la main de mon père et je compris que tant que cette main répondrait à l'étreinte de la mienne, la perte même de Fanny Trevanion ne me laisserait pas isolé dans le monde. Oh! non! tout n'est pas perdu encore dans la vie, tant qu'il nous reste les auteurs de nos jours. Que de motifs d'ambition et d'espérances! Que de motifs pour étouffer nos peines... afin de les leur épargner.

CHAPITRE III.

J'entrai dans le cabinet de M. Trevanion. C'était une heure de la journée où il y était rarement; mais je n'y avais pas songé, et je vis sans surprise que, contrairement à ses habitudes, il était assis dans son fauteuil, lisant un de ses auteurs classiques favoris, au lieu de discuter dans un des comités de la chambre des communes.

— «Vous êtes un charmant garçon, me dit-il en m'apercevant, de m'abandonner ainsi toute la matinée, sans rime ni raison. La réunion de mon comité est remise... parce que le président est malade... les gens qui sont malades ne devraient pas se faire nommer à la chambre. Voilà pourquoi je suis ici à parcourir Properce. Le docteur Parr n'a pas tort: ce n'est pas un auteur aussi élégant que Tibulle. Mais, qu'avez-vous donc? Pourquoi ne vous asseyez-vous pas? Hum! vous avez l'air grave.... vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Parlez. »

Et, déposant Properce sur la table, M. Trevanion fixa sur moi son regard sérieux et pénétrant.

— «Mon cher M. Trevanion, lui dis-je avec autant de fermeté que je pus en affecter, vous avez été excellent pour moi, et, après mon père et mon oncle, il n'est pas d'homme que j'aime et respecte plus que vous.

M. TREVANION. — Hum! qu'est-ce qui se passe? (*A part et à demi-voix.*) Et de quoi faut-il me méfier?

PISISTRATE. — Ne me croyez donc pas un ingrat lorsque je

viens vous dire que je résigne mon emploi.... que je quitte la maison où je fus si heureux.

M. TREVANION. — Quitter la maison. Bah!... Allons, je vous ai imposé un excès de travail.... je vous ménagerai davantage à l'avenir. Pardonnez à un économiste... c'est le tort de ma secte de traiter les hommes comme des machines.

PISISTRATE, *avec un faible sourire.* — Oh! non, ce n'est pas cela! je n'ai pas à me plaindre... je ne voudrais rien changer à mon travail... si je pouvais rester.

M. TREVANION, *m'examinant avec attention.* — Et votre père approuve-t-il que vous me quittiez ainsi?

PISISTRATE. — Oui, complètement.

M. TREVANION, *après avoir réfléchi un moment.* — Je vois ce que c'est: il veut vous envoyer à l'Université, faire de vous un érudit comme lui: Bah! cela ne se peut. Vous ne deviendrez jamais un érudit..... Vous n'êtes pas d'un tempérament à cela. Jeune homme, quoique je puisse paraître indifférent, je sais, quand je veux, étudier un caractère et le deviner bientôt. Vous avez tort de me quitter: vous êtes fait pour le grand monde... Je puis vous ouvrir une belle carrière. Lady Eleonor le désire... elle le veut positivement... par intérêt pour votre père et par intérêt pour vous. Je ne sollicite jamais une faveur des ministres et je n'en solliciterai jamais... *(ici M. Trevanion se leva tout-à-coup, et, la tête haute, avec un geste rapide il ajouta:)* Je ne sollicite pas les ministres... mais un ministre lui-même peut disposer comme il veut de son patronage. Écoutez-moi; c'est un secret que je confie à votre honneur. Avant que l'année soit écoulée, je dois faire partie du cabinet. Demeurez avec moi, je vous garantis votre fortune. Il y a trois mois, je ne vous eusse pas dit cela. Plus tard je vous ferai entrer au Parlement... vous n'avez pas encore l'âge... travaillez jusque-là. Asseyez-vous donc et rédigez ma correspondance, il y a un terrible arriéré.

— » Mon cher M. Trevanion, répondis-je si ému que je pouvais à peine parler, et saisissant une de ses mains que je pressai dans les miennes; — je nose pas vous remercier... je ne le puis; mais vous ne connaissez pas mon cœur..... ce n'est pas l'ambition qui l'occupe... non; si je pouvais rester ici à tout jamais, aux mêmes conditions... oui, ici (et je regardais avec désespoir

la place où j'avais laissé Fanny la nuit d'auparavant)... mais c'est impossible. Si vous saviez tout, vous seriez le premier à me dire : partez.

— » Vous avez fait des dettes, dit froidement le grand politique, c'est mal, très mal... cependant....

— » Non, Monsieur, non, pire que cela.

— » Pire, dites-vous, impossible : que peut-on faire de pire, jeune homme? mais enfin, comme vous voudrez? vous me quittez sans me dire pourquoi ; adieu. Eh bien! qui vous retient? donnez-moi la main et allez...

— » Je ne puis vous quitter ainsi... je... je... Monsieur, la vérité m'échappe, j'ai été assez téméraire, assez insensé, pour oublier, en voyant Miss Trevanion, que j'étais pauvre, et...

— Ah ! interrompit M. Trevanion avec calme mais pâlissant : c'est un malheur cela, sans doute... et moi qui me vantais de deviner les caractères ! En vérité, nous autres prétendus hommes pratiques, nous ne sommes que des sots... oui, des sots; et vous avez parlé d'amour à ma fille !

— Monsieur, Monsieur Trevanion... non... jamais... je n'aurais jamais eu cette lâcheté dans votre maison, honoré de votre confiance... Comment pouvez-vous le penser?... J'ai osé, j'en conviens, j'ai osé l'aimer, ou à tout hasard j'ai reconnu trop tard que je ne pourrais rester insensible aux charmes de Miss Fanny... mais le dire à votre fille... lui demander son amour en retour du mien... J'aurais tout aussi bien pu forcer votre secrétaire. J'ai la franchise de vous confesser ma folie... C'est une folie et non un acte honteux. »

M. Trevanion vint à moi vivement : j'étais adossé à la bibliothèque, il me prit la main avec cordialité et me dit :

— « Pardonnez-moi, vous vous êtes conduit en digne fils de votre père; je lui envie un tel fils. Mais, excusez-moi, je ne puis vous donner ma fille....

— » Croyez-moi, Monsieur, jamais je...

— » Ecoutez-moi, vous dis-je, je ne puis vous donner ma fille; je ne parle pas de l'inégalité qui nous sépare, tous les hommes bien nés sont égaux ; et ne le seraient-ils pas, toute prétention de supériorité irait mal à celui qui, comme moi, doit toute sa fortune à sa femme. Mais dans les circonstances où nous som-

mes, j'ai aussi dans le monde une position qui n'est pas seulement le résultat de ma fortune; une position due au travail de toute ma vie, à la contrainte que je me suis imposée pour dompter et refaire mon caractère, au sacrifice des rêves qui charmaient ma jeunesse... Oui, c'est à ce prix, et quoiqu'il m'en ait coûté, que je suis devenu cette machine politique que le monde anglais appelle un homme d'État. Peu à peu j'ai vu arriver à moi le but de mon ambition, l'influence : je vous répète que je serai bientôt très haut placé dans le gouvernement. J'espère rendre de grands services à l'Angleterre; car nous autres politiques anglais, quoi que disent de nous la populace et la presse, nous ne sommes pas d'égoïstes coureurs de places. Il y a dix ans, je refusai d'entrer dans le cabinet au même titre que j'accepterai à présent. Nous avons foi en nos opinions et nous n'acceptons le pouvoir que pour les mettre en pratique. Dans ce cabinet j'aurai des ennemis. Ne croyez pas que nous laissions la jalousie derrière nous aux portes de l'hôtel du conseil des ministres. Je ferai partie de la minorité de mes collègues. Je sais très bien ce qui doit arriver. Comme tous les hommes au pouvoir, il faut que je me fortifie par des alliances. Ma fille peut me procurer celle de la famille d'Angleterre qui m'est la plus nécessaire. Mon échafaudage politique tombe comme un château de cartes, si je néglige les ressorts dont je puis disposer. Voilà pourquoi ce n'est pas à vous seulement que je refuserais la main de Fanny, mais encore à des hommes qui ont vingt fois votre fortune (quelle qu'elle soit). Telle a été toujours ma pensée et Lady Eleonor s'y est associée activement, car ces questions de famille occupent surtout une femme : c'est son département spécial dans la politique. Voilà pour nous : mais quant à vous, mon cher, si je n'étais pas le père de Fanny, si j'étais votre plus proche parent et qu'il n'y eût qu'à demander Fanny pour l'obtenir, malgré sa dot, malgré sa dot princière, je vous dirais : gardez-vous bien d'un fardeau qu'il n'y a pas un homme sur dix mille en état de supporter, — d'un fardeau accablant pour le cœur, pour le talent, l'orgueil, le courage. Devoir tout à sa femme! mais c'est une fatale obligation, c'est le renversement de la règle ordinaire, c'est le plus sûr moyen d'abattre tout ce qu'il existe en nous d'énergie virile. Vous ne savez

pas ce que c'est, vous, et je le sais, moi. La fortune de ma femme ne lui vint qu'après notre mariage, et cette circonstance m'épargna la triste réputation d'avoir couru après une héritière. Mais, je vous le déclare avec franchise, si cette fortune ne m'était jamais échue, je serais plus fier, plus haut placé dans l'opinion et plus heureux que je n'ai jamais été, que je ne puis jamais être avec tous ses avantages. Cette fortune a été pour moi une lourde pierre autour du cou, et cependant Eleonor n'a jamais prononcé un mot qui pût blesser mon orgueil. Sa fille serait-elle aussi indulgente? Quelqu'amour que j'aie pour Fanny, je doute qu'elle ait le cœur aussi grand que sa mère. Vous avez l'air de ne pas me croire.... c'est tout naturel. Ah ! vous pensez que je veux sacrifier le bonheur de ma fille à une ambition politique: Folle pensée d'un jeune homme... Fanny serait malheureuse avec vous. Elle pourrait bien aujourd'hui s'imaginer le contraire... mais dans cinq ans cela serait. Fanny fera une admirable duchesse, une comtesse, une grande dame, jamais la femme d'un homme qui lui devrait tout! Non, non, bannissez cette illusion. Je ne sacrifierais pas son bonheur, soyez-en bien certain. Je vous parle franchement, comme un homme à un homme... comme un homme du monde à un homme qui y entre à peine... mais, je le répète, comme un homme à un homme! Qu'en dites-vous?

— » Je réfléchirai sur tout ce que vous me dites. Je sais que vous me parlez généreusement... comme parlerait un père. Laissez-moi partir et que le ciel vous protége, vous et les vôtres!

— » Allez, je fais pour vous le même vœu, allez, je ne vous ferai pas à présent l'injure de vous offrir mes services; mais souvenez-vous que vous avez le droit de les commander... de toutes les manières, dans toutes les occasions. Ecoutez-moi encore... Emportez avec vous cette consolation... triste consolation aujourd'hui... grande consolation plus tard. Dans une position critique où vous auriez pu provoquer la colère, le mépris, la pitié, vous avez forcé un homme au cœur blasé de vous honorer, de vous admirer. Jeune comme vous êtes, vous m'avez fait, avec mes cheveux gris, prendre une meilleure opinion des hommes. Dites cela à votre père. »

Je fermai la porte et me retirai lentement, — bien lentement.

Mais lorsque je fus dans le vestibule, Fanny ouvrit soudainement la porte de la petite salle à manger, et je vis à son regard, à son geste, qu'elle m'invitait à entrer. Elle était très pâle et il y avait sur le bord de ses paupières des traces de larmes.

J'hésitai encore un moment et mon cœur battait avec violence. Je balbutiai ensuite quelques mots inarticulés, et faisant un profond salut, je pressai le pas pour gagner la porte.

Je crus entendre prononcer mon nom; mais peut-être mon oreille me trompa-t-elle. Heureusement, le portier à la taille herculéenne se leva de son fauteuil de cuir en interrompant la lecture de son journal et il m'ouvrit. Je franchis le seuil de l'hôtel et allai rejoindre mon père!

— « Tout est fini, lui dis-je avec un sourire de résolution. Et maintenant, mon cher père, je sais combien je vous dois de reconnaissance pour tout ce que m'ont appris vos leçons et votre exemple. Car, croyez-moi, je ne suis pas malheureux. »

CHAPITRE IV.

Nous rentrâmes à la maison, où, sur l'escalier, nous rencontrâmes ma mère, qui avait été alarmée par la figure triste de l'oncle Roland et la sortie de mon père avec moi. Mon père nous conduisit, sans mot dire, à une petite chambre que ma mère avait meublée pour elle et pour Blanche. Là, plaçant ma main dans celle de la femme qui l'avait si merveilleusement soutenu et fortifié sur le rude chemin de la vie, il se tourna vers moi : « La nature, dit-il, vous donne ici votre consolatrice. » — Cela dit, il nous laissa dans la chambre.

Ah! oui, c'était bien vrai, ô ma mère, que dans ton simple et tendre cœur la nature avait placé la source des plus douces paroles! Nous nous adressons aux hommes pour leur demander de la philosophie, et aux femmes pour leur demander des consolations. Oui, ce que je n'aurais trahi à aucun homme, même à celui qui fut pour moi le plus cher et le plus affectueux des pères, je pus sans rougir te le révéler: mes mille faiblesses et mes mille regrets, toutes les plus minutieuses misères dont se composait mon chagrin. Tes larmes, que je sentis couler sur mon front, furent comme le baume de l'Arabe, et mon cœur finit

par se laisser assoupir et charmer sous la magique influence de ton regard.

Je fis un effort pour aller me joindre à la famille quand sonna l'heure du dîner, et là je fus reconnaissant de voir qu'on ne cherchait pas à faire violence à ma tristesse. — On n'eut recours, pour relever mon courage, qu'à l'affection même, à une affection calme et contenue. La petite Blanche elle-même, comme inspirée par une sympathie instinctive, cessa son babil et sembla chercher à étouffer le bruit de ses pas en se glissant près de moi. Mais, après le dîner, lorsque nous nous fûmes réunis encore dans le salon, lorsque les lampes répandirent leurs brillantes clartés, lorsque les rideaux se croisèrent sur les fenêtres, et qu'il n'y eut plus que le roulement rapide de quelque voiture passant dans la rue, pour nous rappeler qu'un autre monde que le nôtre existait au dehors, — mon père commença à parler :

— « C'est, dit-il avec son air pensif, une chose assez connue que certaines drogues et certaines herbes peuvent s'appliquer heureusement à certaines maladies particulières du corps. Si nous souffrons, nous n'ouvrons pas au hasard notre petite pharmacie domestique pour y prendre la première fiole ou la première poudre qui nous viendra sous la main. L'habile docteur est celui qui connaît les vertus spéciales de chaque médicament, et qui en mesure exactement les doses.

— » Qui douterait de cela? remarqua l'oncle Roland. Je me souviens d'un exemple frappant que je puis citer à l'appui de votre assertion. Pendant que j'étais en Espagne, mon cheval et moi nous tombâmes malades en même temps. On envoya chercher une drogue pour le cheval et une autre pour le cavalier; mais, par quelque infernale méprise, j'avalai la médecine du cheval, et le cheval avala la mienne.

— » Et quel en fut le résultat? demanda mon père.

— » Le cheval mourut, répondit l'oncle avec un accent de triste regret.... Fameuse bête, robe baie, avec une étoile blanche au front.

— » Et vous?

— » Le docteur déclara que j'aurais dû mourir aussi; mais il fallait quelque chose de plus qu'une fiole de pharmacie pour tuer un homme dans notre régiment.

— » Néanmoins, nous arrivons à la même conclusion, poursuivit mon père ; moi avec ma théorie, vous avec votre expérience ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas prendre une drogue médicinale au hasard, et qu'une méprise de bouteilles peut tuer un cheval. Voilà qui est avéré. Eh bien ! lorsqu'il s'agit de la médecine de l'âme, qu'il est rare qu'on n'oublie pas la règle salutaire que le bon sens de chacun applique à son corps !

— » Et quelle est la médecine de l'âme ? demanda le capitaine. Shakspeare a dit quelque chose sur ce sujet, et, si je m'en souviens bien, il prétend qu'il n'est pas de science qui puisse soulager une âme qui souffre (1).

— » Je ne crois pas, mon frère. Shakspeare a dit seulement que la médecine proprement dite (la science des bols et des médecines noires) ne pourrait y parvenir. Shakspeare n'était pas homme à décliner les ressources de son art ; car n'est-il pas vrai qu'il est lui-même un grand médecin pour l'âme ?

— » Ah ! je vous y prends, mon frère ; encore vos livres ! Ainsi, vous croyez que lorsqu'un homme a le cœur brisé par le malheur, lorsqu'il perd sa fortune ou sa fille... (Blanche, mon enfant, venez ici...) vous croyez, dis-je, que vous n'avez qu'à lui appliquer un topique d'imprimerie sur la partie malade, et que tout ira bien ? Je voudrais que vous puissiez me trouver un pareil remède.

— » Voulez-vous l'essayer ?

— » Oui, si ce n'est pas du grec ! répondit mon oncle. »

CHAPITRE V.

L'IDÉE FANTASQUE DE MON PÈRE SUR L'HYGIÈNE ET LA THÉRAPEUTIQUE DES LIVRES.

Mon père enfonça profondément sa main droite, selon sa coutume, sous son gilet :

— « Si nous acceptons, dit-il, l'autorité de Diodore relativement à l'inscription de la grande Bibliothèque d'Alexandrie, — et je ne vois pas pourquoi Diodore ne serait pas une aussi bonne autorité qu'un autre ; qu'en dites-vous ? » ajouta mon père

(1) Can'st thou not minister to a mind diseased ?
Macbeth, act. v, sc. 3.

avec l'accent de l'interrogation, et en promenant ses regards autour de lui.

Ma mère s'imagina être plus particulièrement interpellée, et, par un signe de tête affirmatif, acquiesça gracieusement à l'invocation de Diodore comme autorité. Ayant ainsi fortifié son opinion, mon père poursuivit en ces termes :

— « Si, dis-je, nous acceptons l'autorité de Diodore, l'inscription de la grande Bibliothèque égyptienne était :

LA MÉDECINE DE L'AME.

Or, cette phrase est devenue notoirement un lieu commun, l'adage le plus vulgaire, et les gens répètent vaguement que les livres sont la médecine de l'âme. Oui, sans doute; mais comment appliquer cette médecine? Voilà la question.

— » C'est ce que vous nous avez déjà dit au moins deux fois, remarqua brusquement le capitaine. Et qu'est-ce que Diodore a donc à faire ici? C'est ce que l'homme de la lune sait mieux que moi.

— » Je ne finirai jamais si on m'interrompt ainsi, dit mon père avec un accent qui exprimait à la fois le reproche et la prière.

— » Soyez donc sages, mes enfants.... c'est à Roland et à Blanche que je m'adresse, dit ma mère qui, laissant là son ouvrage, menaça mon oncle avec son aiguille et même lui piqua légèrement l'épaule.

— « Vous êtes piquante », ma chère, *rem acu tetigisti*, dit mon père empruntant à Cicéron son calembourg classique (1), et maintenant que cette *pointe* a corrigé l'interrupteur, tout va rouler comme sur du velours. Je disais donc que les livres, pris au hasard, ne sauraient guérir les maladies et les peines de l'âme. Il faut toute une science pour les choisir et les appliquer *secundum artem*. J'ai connu des personnes qui, dans un grand chagrin, avaient recours à un roman ou au dernier volume recommandé par la mode; autant vaudrait prendre une goutte d'eau de roses contre la peste. La littérature légère ne peut suffire lorsque

(1) Cicéron avait fait ce calembourg sur un sénateur qui était le fils d'un tailleur : « Tu as touché la chose avec un trait bien aiguisé (ou avec une aiguille... *acu*.) »

le cœur gémit sous le poids d'une douleur réelle. On m'a raconté que Gœthe, lorsqu'il perdit son fils, se mit à étudier une science tout-à-fait nouvelle pour lui. Ah! Gœthe était un médecin qui savait ce qu'il faisait. Dans une affliction comme celle-là, vous ne pouvez distraire le cœur en le chatouillant; il faut l'arracher à lui-même, l'abstraire, l'absorber, l'égarer dans un labyrinthe. Donc, contre les peines de l'âge mûr et de la vieillesse, je recommande un cours suivi de science et d'argumentation sérieuse, — en guise de contre-irritation. Forcez le cerveau de réagir sur le cœur. Si la science est d'une digestion trop difficile (car nous n'avons pas tous une tête mathématique), cherchez quelque chose à la portée de la plus humble intelligence, quoique capable aussi d'occuper l'intelligence la plus relevée;—une langue morte ou une langue vivante, le grec, l'arabe, le scandinave, le chinois ou le gallois. Contre une perte de fortune, le remède doit être appliqué moins directement sur l'intelligence. J'administrerais quelque cordial, quelque médicament élégant. Car, si c'est surtout le cœur qui est accablé et déchiré par une perte dans ses affections, c'est la tête qui souffre d'une perte d'argent. Ici ce sont les poètes du premier ordre qui deviennent un remède précieux. En effet, observez que les poètes du génie le plus noble et le plus vaste ont en eux deux hommes tout-à-fait distincts, —l'homme d'imagination et l'homme pratique. Or, c'est l'heureux mélange de ces deux éléments qui convient aux maladies de l'âme, moitié imagination, moitié pratique. Vous avez Homère, par exemple, tantôt s'égarant dans les sphères célestes parmi les dieux, tantôt descendant aux plus humbles usages de la vie réelle, le poète de la circonstance et de l'à-propos, comme Gray l'a surnommé très finement; mais toujours conservant assez d'imagination pour séduire et charmer l'esprit le plus froid, jusqu'à lui faire oublier un moment ce petit pupitre que peut couvrir un registre de banquier. Vous avez Virgile encore, bien au-dessous d'Homère, il est vrai,

L'harmonieux Virgile à la sage parole,
Qui s'élève si haut mais qui jamais ne vole (1),

(1) ... . Virgil the wise
Whose verse walks highest, but not flies.

comme dit Cowley. Cependant Virgile est un assez grand génie pour réunir en lui les deux hommes, — pour vous conduire dans les campagnes, où non-seulement il vous fait écouter la flûte pastorale, mais où encore il vous apprend à labourer la terre et à cultiver la vigne. Vous avez Horace, ce charmant homme du monde, qui s'affligera avec vous des disgrâces de la fortune sans déprécier les jouissances de la vie, mais qui vous démontrera qu'un homme peut être heureux avec un faible capital sur un petit domaine, *vile modicum* ou *parva rura*. Vous avez Shakspeare, celui de tous les poètes qui réalise le mieux la mystérieuse dualité du simple bon sens et de l'imagination au vol sublime.—Vous en avez beaucoup d'autres encore que je n'ai pas besoin de nommer, mais qui, si vous vous adressez à eux convenablement, ne vous diront pas, comme votre sévère philosophe ou votre intraitable stoïcien, que vous n'avez rien perdu. Laissez-les faire, ils vous entraîneront doucement hors de ce monde, loin de ses malheurs et de ses chagrins, pour vous introduire dans un autre avant que vous vous en doutiez, — dans un autre où vous serez le bienvenu, quoique de tous vos arpens de terre vous n'emportiez avec vous que la poussière attachée à la semelle de vos souliers. Est-il rien de mieux pour vos hypocondriaques et vos hommes blasés, qu'un cours de rapides voyages, — surtout de ces voyages primitifs, à travers des pays inconnus, merveilleux, peuplés par les légendes? Comme ils aiguisent votre curiosité! comme ils secouent votre torpeur et mettent un terme à vos longs baillements! Allez visiter avec Hérodote la Grèce qui vient de naître ou le vieil Orient dont il vous fait admirer les colossales ruines, — ou allez avec Carpini et Rubruquis en Tartarie, « rencontrer les chariots de Zagathaï chargés de maisons et croire que c'est une grande ville en voyage qui s'avance vers vous (1). » Contemplez ce vaste empire des Tartares, où les descendants de Zenguis « se multiplient et se dispersent sur l'immense espace du désert, qui est sans limite comme l'Océan. » Embarquez-vous avec les premiers navigateurs des mers septentrionales, pour vous trouver, au cœur de l'hiver, parmi les serpents marins, les ours, les morses armés de défenses

(1) Rubruquis, sect. XII.

et à faces humaines. Et que pensez-vous de l'enthousiasme pieux de Christophe Colomb, de l'âme ferme d'Hernando Cortès, de l'audace brutale de Pizarre... de l'empire du Mexique, de la ville d'or des Péruviens?... et la Polynésie, qui est séparée du monde comme le fut l'antique Bretagne? et les Indiens de l'Amérique du Nord et les insulaires des mers du Sud? Quelle pétulance, quelle jeunesse, quelle vivacité aventureuse retrouvera votre hypocondriaque, grâce à un régime pareil! Je connais encore un excellent remède contre ce vice de l'âme que j'appelle l'esprit de secte, — non dans le sens religieux du mot, mais ce préjugé mesquin et étroit qui vous fait haïr votre plus proche voisin, parce qu'il mange ses œufs durs et que vous mangez les vôtres à la coque, — ou contre le commérage curieux et médisant, ou contre la susceptibilité exagérée qui vous persuade que le monde va finir parce qu'un coup de balai a touché la toile d'araignée que vous avez laissé s'étendre sur les yeux de votre intelligence..... Contre tout cela, rien de tel qu'un cours d'histoire générale. Pardon, ma chère femme, mais l'histoire dissipe admirablement les vapeurs du cerveau; elle l'éclaircit et le purifie plus sûrement que l'ellébore administrée par les docteurs de l'antiquité et du moyen-âge. Ah! comme au milieu du bouleversement des empires et des royaumes, votre âme plane au-dessus des petites animosités d'un procès qui vous fut intenté pour une mitoyenneté de mur, comme elle finit par s'élever au-dessus de cette malheureuse disposition à croire que l'univers entier s'intéresse à vos griefs contre Pierre ou contre Paul?

» Je ne puis vous indiquer, vous le voyez, que quelques ingrédiens de cette magnifique pharmacie. — Ses ressources sont innombrables, mais que de tact et de prudence il faut avoir pour en faire usage! Je me rappelle avoir guéri un veuf inconsolable, qui refusait obstinément tout autre remède, par un cours de géologie. Je le plongeai dans le gneiss et le schiste : arrivé à la stratification, je laissai la source des larmes se répandre sur des masses de cristaux rafraîchissants, et avant que nous eussions franchi la période tertiaire, parmi les craies de transition et les marnes conchilyfères, il était prêt à prendre une seconde femme. Vous riez, ma chère Kitty! Je parle de choses sérieuses. Je fis une cure non moins remarquable à Cambridge, en traitant

un jeune étudiant qui se destinait à l'Église et qui fut subitement saisi d'un accès de froid scepticisme après avoir lu Spinosa. Aucun des théologiens que j'essayai d'abord ne lui fit le moindre bien. Je passai à une autre expérience et lui fis doucement s'administrer les chapitres sur la foi du livre d'Abraham Tucker (1); vous devriez le lire, Sisty; puis, je lui donnai du Fichte à haute dose; après quoi je le mis au régime des métaphysiciens écossais, avec quelques douches de transcendentalisme allemand: alors, l'ayant convaincu que la foi n'était pas un état antiphilosophique de l'âme, lui ayant prouvé qu'il pouvait croire sans compromettre son jugement, — car il avait là-dessus un amour-propre féroce,— je fis intervenir mes théologiens, qu'il était désormais capable de digérer : depuis ce temps-là, sa constitution théologique est devenue si robuste, qu'il a consommé deux bénéfices de l'Église anglicane et un décanat! — J'ai donc conçu le plan d'une bibliothèque distribuée d'après mon système de thérapeutique et de pharmacie; au lieu de cataloguer les livres sous les titres généraux de *Philologie*, *Sciences naturelles*, *Poésies*, etc., etc., on les classerait selon les maladies physiques et morales auxquelles ils sont applicables, depuis une affreuse infortune ou une attaque de goutte jusqu'à un accès de spleen ou un rhume de cerveau. — Pour cette dernière indisposition, il suffit d'un ouvrage de la littérature légère avec de l'eau d'orge comme boisson. Mais, continua mon père gravement, si un chagrin réparable s'empare de votre esprit, comme une monomanie, — si, parce que le ciel a refusé de satisfaire tel ou tel désir de votre cœur, vous vous imaginez que toute votre vie doit être frappée de stérilité, — oh! alors, mettez-vous à la lecture

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Abraham Tucker, que cite ici M. Caxton, était un théologien du XVIII[e] siècle qui a conservé quelque réputation parmi les théologiens de celui-ci, quoique tous les anglicans ne le considèrent pas comme toujours orthodoxe : il était contemporain d'un autre théologien du même nom Josias Tucker. Abraham, né à Londres en 1705, appartenait à l'université d'Oxfort. Son principal ouvrage est *la Recherche de la Lumière naturelle*, 7 vol. in-8°; il en est un autre : *Études sur le libre-arbitre, la prescience et la destinée*. Abraham Tucker publia aussi, à l'usage de ses filles, sa correspondance avec sa femme, sous le titre de *Tableau d'un amour innocent*. (*A Picture of artless love*.) Un chapelain de la reine Elisabeth portait aussi le nom de Tucker, Wiliam Tucker ou Tocker.

de la biographie, — de la biographie des hommes vertueux et des grands hommes. C'est là que vous reconnaissez combien un seul chagrin tient peu de place dans la vie; c'est là qu'une peine semblable à la vôtre obtient à peine une page dans le récit : le héros, en effet, quelque vivement qu'il l'ait ressentie, n'en continue pas moins sa carrière triomphante. Vous pensiez que l'aigle avait perdu une aile.... ce n'est qu'une plume brisée! Puis, quand le terme est atteint, quand arrive l'heure suprême, voyez à quoi se réduit une vie sérieuse : — à un sommaire de faits positifs que se rattachent aux intérêts de l'humanité. Oui, la biographie, mes amis, est la vraie médecine de ceux qui souffrent d'une peine de cœur. Roland, vous m'avez promis de faire l'essai de mes ordonnances. En voici une, » — et mon père prit un volume qu'il remit au capitaine.

Mon oncle en lut le titre : — LA VIE DU RÉVÉREND ROBERT HALL. — « Frère, dit-il, c'était un dissident et, Dieu soit loué, je suis anglican orthodoxe jusqu'à la moelle des os.

— » Robert Hall, répondit finement mon père, fut un homme de courage et un vrai soldat sous le *grand général.* »

Le capitaine, à ces mots, ne put s'empêcher de porter instinctivement son index à son front, saluant ainsi le livre respectueusement à la mode militaire.

— « J'en ai un autre exemplaire pour vous, Pisistrate, — c'est le mien que j'ai prêté à Roland; celui-ci a été acheté hier à votre intention et vous le garderez.

— » Je vous remercie, mon père, dis-je d'un air distrait, ne voyant pas trop quel bien pourrait me faire la *Vie de Robert Hall*, ni comment la même recette conviendrait également à l'oncle, vieux vétéran, et au neveu encore imberbe.

— » Je n'ai rien dit, reprit mon père s'inclinant ici, je n'ai rien dit du livre des livres, car c'est l'arbre de vie, *lignum vitæ*, la panacée universelle. Ceux que j'ai nommés ne sont que les auxiliaires de la Sainte-Ecriture... Vous devez vous souvenir, Kitty, de ce que je vous ai déjà dit maintes fois : — Nous ne pouvons nous maintenir dans un bon état qu'en plaçant quelque chose juste au centre du grand système ganglionique, d'où partent tous les nerfs qui vont propager sa douce influence dans toute l'économie. Je veux parler du SACHET DE SAFRAN! »

Note du rédacteur. Pour ce qui précède et pour ce qui va suivre, une note nous semble ici nécessaire. Nous avons quelquefois nommé Robert Hall à nos lecteurs et nous espérons bientôt leur faire connaître, par une biographie spéciale, ce grand prédicateur dont M. Caxton exalte bien plus la force morale que le génie littéraire. Robert Hall, qui n'est mort qu'en 1831, était né le 2 mai 1764. Mort jeune, il eût été encore cité parmi les enfants prodiges, car il prêchait déjà à l'âge de quatorze ans. Mais quelle que fût sa facilité, il ne cessa jamais de tendre à la perfection de son talent comme à celle de son caractère. Son amour du travail était d'autant plus extraordinaire qu'il fut atteint de bonne heure d'une maladie de la moëlle épinière, source de véritables tortures qui interrompaient ses études et le forçaient de se tordre et se rouler convulsivement par terre, jusqu'à ce que l'accès fût calmé. Il avait étudié à Aberdeen avec Mackintosh, et leur amitié laborieuse les avait fait surnommer le Platon et l'Hérodote de l'Université. La piété de Robert Hall était égale à sa science; mais son immense réputation et l'influence de ses sermons, qui s'étendaient au-delà du cercle des congrégations anabaptistes, s'expliquent aussi par la nature de quelques-uns de ses textes empruntés à la politique du temps : ainsi, un de ses discours les plus vantés est une espèce d'oraison funèbre de la princesse Charlotte. Dans un autre, il traite de la réforme parlementaire, dans un autre, de la liberté de la presse. Tous ces discours ou sermons sont vraiment de belles harangues, et, au point de vue littéraire, ils se rapprochent beaucoup plus qu'aucun sermon anglais des compositions oratoires de la chaire française. Quelques-unes des prières de Robert Hall contiennent de nobles et pieuses pensées : son fameux acte de foi (la prière où il se dévoue solennellement à Dieu) a une certaine solennité catholique. Il a aussi écrit des articles de Revues périodiques, et entre autres une critique des essais de Foster, le seul prédicateur moderne qu'on citait comme son rival. Mais, pour comprendre la sympathie particulière de M. Caxton père pour Robert Hall, il faut peut-être savoir que le savant et éloquent orateur était, comme M. Caxton lui-même, sujet à ces distractions qui ont fait sourire le lecteur de ces mémoires de famille. Son enthousiasme pour ce caractère fortement trempé se justifie enfin par les peines morales et les tortures physiques qui éprouvèrent si cruellement Robert Hall qu'il en perdit plus d'une fois la raison. Mais rien n'ébranla sa foi en Dieu, rien ne put l'arracher à la scrupuleuse observation de ses devoirs.

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin, après le déjeuner, je prenais mon chapeau pour sortir, lorsque mon père, me regardant et voyant à mon visage que je n'avais pas dormi, me dit doucement :

— « Mon cher Pisistrate, vous n'avez pas encore fait l'essai de ma recette.

— » Quelle recette, mon père ?

— » Robert Hall.

— » Non, pas encore, c'est vrai, répondis-je en souriant.

— » Eh bien, faites-en l'essai, mon fils, avant de sortir ; croyez-moi, vous en jouirez mieux de votre promenade. »

J'avoue que ce ne fut pas sans un effort sur moi-même que j'obéis. Je retournai à ma chambre et m'assis résolument pour remplir la tâche que m'imposait mon père. Est-il quelqu'un d'entre vous, mes chers lecteurs, qui n'ait pas lu la VIE DE ROBERT HALL? Si cela est, je lui dirai, en m'exprimant comme le grand capitaine Cuttle de Charles Dickens (1) : « Lorsque vous trouverez ce volume, prenez-en note. » Ou plutôt n'attendez pas ; peu importe quelle est votre doctrine religieuse, que vous soyez anglican, presbytérien, anabaptiste, piedabaptiste, indépendant, quaker, unitaire, philosophe, sceptique, esprit fort, procurez-vous Robert Hall. Oui, à quelque culte ou secte que vous apparteniez, s'il existe encore sur la terre quelque descendant ou héritier direct de ces grandes hérésies qui firent tant de bruit en leur temps,

— S'il existe des hommes qui croient, avec Saturninus, que le monde fut créé par sept anges;

— Ou, avec Basilidès, qu'il y a autant de sphères célestes qu'il y a de jours dans l'année;

— Ou, avec les Nicolaïtanes, que les femmes doivent être possédées en commun (cette secte a encore ses prosélytes, surtout dans la république rouge);

— Ou, avec leurs successeurs les Gnostiques, qu'il faut avoir foi à Jaldaboath;

— Ou, avec les Carpocratiens, que le monde fut créé par le diable;

— Ou, avec les Cèrinthiens, les Ebionites et les Nazarites, que la femme de Noé s'appelait Ouria, et qu'elle mit le feu à l'arche;

— Ou, avec les Valentiniens, qu'il y avait trente *Æones*, siècles ou mondes qui naquirent de la Profondeur ou du Bathos, le mâle, et du Silence, la femelle;

— Ou, avec les Marcites, les Colabarsiens et les Héracléonites, que rien n'est plus vrai que cette histoire de M. Bathos et de Mme Silence;

— Ou, avec les Ophites, qu'il faut adorer le serpent;

— Ou, avec les Caïnites, qu'il faut honorer Judas, par cet

(1) Personnage du roman de *Dombey et fils*.

ingénieux motif qu'il avait prévu le bien que sa trahison ferait aux hommes;

— Ou, avec les Sethites, que Seth faisait partie de la substance divine ;

— Ou, avec les Archontiques, les Ascothyptes, les Cerdoniens, les Marcionites, les disciples d'Apelles et de Severus, que le vin fut une invention de Satan (ce Severus était le précurseur des sociétés de tempérance);

— Ou, avec les disciples de Tatien, que tous les descendants d'Adam, eux seuls exceptés, sont irrévocablement damnés (secte qui n'est certainement pas éteinte) ;

— Ou, avec les Cataphrygiens, appelés aussi Tascodragites, qu'il faut prier Dieu en se mettant les doigts dans les narines ;

— Ou, avec les Pepuziens, les Quintiliens et les Artotyrites, que..... mais c'est assez; car si, sur les traces de mon père, je voulais aller à la recherche de la vérité en parcourant toutes les folies humaines, je ne parviendrais jamais à finir mon chapelet ni à vous parler de Robert Hall. Ainsi donc, encore une fois, lecteur, que tu sois orthodoxe ou hétérodoxe, procure-toi la *Vie de Robert Hall*. C'est la vie d'un homme qu'on ne peut contempler sans sentir renaître tout son courage.

J'avais fini cette biographie, qui n'est pas longue, et j'étais à méditer sur ma lecture, lorsque j'entendis le bruit de la jambe de bois du capitaine sur l'escalier. Je lui ouvris la porte, et, en entrant le livre à la main, il me trouva le livre à la main aussi, prêt à le recevoir.

— « Eh bien! mon neveu, me demanda l'oncle Roland prenant un siége; eh bien! l'ordonnance de votre père vous a-t-elle fait du bien?

— » Oui, mon oncle, beaucoup.

— » Et à moi aussi. Par Jupiter, Sisty, ce Robert Hall était un homme! Je serais curieux de savoir si le remède a opéré sur tous les deux de la même manière. Apprenez-moi d'abord comment il a agi sur vous.

— » Volontiers. Mais, cher oncle, pour commencer, il me semble qu'un livre comme celui-là doit faire du bien à tous ceux qui vivent dans le monde comme on y vit ordinairement, parce qu'il nous introduit dans un cercle à part, dont je pense que

nous nous occupons fort peu. Robert Hall s'offre à nous en homme qui s'est proposé directement un but religieux et qui cultive des facultés extraordinaires pour ce but unique, cherchant, autant que possible, à perfectionner son âme pour faire le bien sur la terre et se rendre chaque jour plus digne du ciel. C'est un homme qui remplit un devoir sublime, qui ne vit en quelque sorte que de la vie spirituelle, si plein de la conscience de son immortalité, si fort du lien entre l'homme et Dieu, que sans aucune affectation de stoïcisme, sans être insensible à la douleur physique — et doué même d'un tempérament trop nerveux pour ne pas la ressentir plus vivement que personne, — il jouit cependant d'un bonheur tout-à-fait en dehors de lui-même. Il est impossible de ne pas frémir d'une admiration qui vous élève l'âme en même temps qu'elle vous accable, lorsque vous lisez le solennel engagement par lequel il se consacre à Dieu. Cette offrande de son âme et de son corps, de son temps et de sa santé, de son talent et de sa réputation au principe divin et invisible de toute bonté, nous forçant tout-à-coup de reconnaître l'étroite partialité de nos propres vues et de nos espérances, nous arrache à cet égoïsme qui exige tout et ne cède rien. Mais ce livre a surtout touché la fibre sensible de mon cœur par le trait caractéristique que mon père nous indiquait comme appartenant à la biographie en général. J'ai pu suivre là une vie bien remplie par de fortes études, de grandes pensées et une généreuse activité. — Et cependant, me suis-je dit en rougissant, quelle petite place occupent dans cette vie les sentiments qui ont exercé leur tyrannie sur la mienne, jusqu'à me faire paraître tout le reste aride et vide. Ce n'est pas que cet homme ait été un froid et roide martyr de l'ascétisme; il est facile de voir en lui non-seulement une sensibilité remarquable et de tendres affections, mais encore une volonté énergique et la passion de toutes les natures vigoureuses. Oui, je comprends mieux à présent ce que l'existence doit être pour un homme.

— » Tout cela est très bien dit, me répondit le capitaine; mais ce n'est pas ce qui m'a frappé. Ce que j'ai vu dans ce livre, c'est le courage. J'y ai vu une pauvre créature se roulant sur le plancher dans les angoisses les plus cruelles; torturée depuis son enfance par une mystérieuse et incurable maladie — une mala-

die décrite comme *un appareil intérieur de torture.*—Eh bien! ce héros, car c'est de l'héroïsme, sait la supporter; il fait plus, il parvient à la braver, à la défier de l'affecter, et, comme dit le livre, « quoique sa destinée fût de subir nuit et jour une souffrance continuelle, une vive jouissance néanmoins était la loi de sa vie. » Robert Hall m'a donné une leçon à moi, à moi, vieux soldat, qui me croyais au-dessus de toute leçon... en fait de courage, du moins. Aussi, quand je suis arrivé à ce passage, où dans les atroces paroxysmes qui précèdent sa mort, il dit : « Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas? — Non. — Je ne veux pas me plaindre! » Quand je suis arrivé à ce passage, j'ai tressailli et me suis écrié : « Roland de Caxton, tu as été un lâche! et si tu avais été traité comme tu le méritais, on t'aurait cassé il y a long-temps à la tête de ton régiment! »

— » Ainsi donc, repris-je, mon père n'a pas eu tort; il a bien ajusté ses canons, et les boulets ont porté où il a voulu.

— » Il a dû les braquer du 6e au 9e degré au dessus de la crête du parapet, dit mon oncle s'emparant de la métaphore — car c'est je crois la meilleure élévation pour les canons et les bombes quand on veut enfiler une œuvre de fortification.

— » En ce cas, capitaine, prenons hardiment nos sacs, et en avant, marche.

— » Par le flanc droit! — s'écria mon oncle aussi raide qu'une colonne.

— » Pas un seul regard en arrière, si c'est possible.

— » Chargeons l'ennemi de front. — Allons, gardes, à la baïonnette.

— » L'Angleterre espère que chacun fera son devoir, comme dit Nelson!

— » Un cyprès ou un laurier, » — s'écria mon oncle en faisant une parade avec le volume.

CHAPITRE VII.

Je sortis — et ce fut pour aller voir Francis Vivian; car, en quittant M. Trevanion, je n'étais pas sans inquiétude sur ce qu'allait devenir mon nouvel ami; mais Vivian n'était pas chez lui. Je m'en allai sur l'autre rive de la Tamise, me promener

dans les faubourgs et commençai à réfléchir sérieusement sur le meilleur parti que j'avais à prendre. En renonçant à mon poste de secrétaire, je renonçais à une fortune brillante et rapide, telle que je ne pouvais espérer de la réaliser dans une autre carrière; mais je sentais qu'il était nécessaire, si je voulais fortifier mes bonnes résolutions, de me livrer à quelque travail sérieux, — à quelque étude régulière. Je revins à ma première idée, de suivre les cours universitaires. Le calme claustral des colléges de Cambridge, qui m'avait effrayé naguères par sa monotonie et sa tristesse, m'apparaissait sous un jour séduisant, par opposition à l'éblouissant éclat de ce monde de Londres, où le chagrin venait d'amortir mes espérances. Il me semblait que je trouverais là ce qui était le plus à désirer pour moi, un nouveau théâtre, une nouvelle arène, un retour à la véritable jeunesse, le repos pour mes passions prématurées, l'activité pour mon intelligence rappelée à une direction plus naturelle. Je n'avais pas perdu mon temps à Londres; j'y avais nourri mon esprit, sinon par des études purement classiques, du moins par des habitudes d'application; j'avais ainsi augmenté mes ressources intellectuelles. En conséquence, je résolus de communiquer mes réflexions à mon père, mais je trouvai qu'il m'avait prévenu; ma mère me conduisit à sa chambre, répondant à mon sourire par le sien, et en m'apprenant qu'elle et son cher Augustin avaient pensé que le mieux serait de quitter Londres le plus tôt possible. « Votre père, dit-elle, trouve qu'il peut se passer pendant quelques mois de la bibliothèque du Muséum; dans quelques jours expire le bail de notre logement, l'été est avancé, la ville est horrible, la campagne est belle; en un mot, nous retournons chez nous. Là, vous vous préparerez pour l'Université pendant les vacances; et, ajouta ma mère avec plus d'hésitation, après avoir eu la précaution de me recommander le soin de ma santé — votre père, qui n'a pas un revenu suffisant pour vous faire une pension convenable, espère bien que vous allégerez bientôt ses dépenses, en obtenant une bourse gratuite. » Je sentis tout ce qu'il y avait de délicate tendresse dans tout cela — même dans l'insinuation sur la bourse gratuite qui avait pour but de m'inspirer une ambition nouvelle. Je ne fus pas moins enchanté que reconnaissant.

— « Mais le pauvre oncle Roland et la petite Blanche, demandai-je, viendront-ils avec nous?

— » J'ai peur que non, répondit ma mère, car Roland est pressé de retourner à sa tour, et sous peu de jours il sera assez bien pour se mettre en route.

— » Ne pensez-vous pas, ma bonne mère, que la maladie de mon oncle est plutôt causée par les peines morales que par les peines physiques, et que le fils qu'il regarde comme perdu n'y a pas été étranger?

— » Je n'en doute pas, mon cher Sisty; quel mauvais cœur doit avoir ce jeune homme!

— » Mon oncle semble avoir abandonné tout espoir de le retrouver à Londres; autrement, faible comme il est encore, je suis sûr que nous ne l'aurions pas retenu au logis; mais le voilà donc décidé à reprendre le chemin de sa tour. Le pauvre homme, il doit être là bien tristement... il faudra tâcher d'aller lui rendre visite... Blanche parle-t-elle jamais de son frère?

— » Non, car il paraît qu'ils n'ont pas beaucoup vécu ensemble... ou, du moins, elle ne s'en souvient plus... Qu'elle est gentille! Assurément sa mère doit avoir été très bien?

— » C'est une jolie enfant, sans contredit, quoique d'un caractère étrange de beauté. Quels grands yeux!... et comme elle est affectueuse! Elle aime tendrement son père. »

Ici notre conversation tomba.

Nos plans étant ainsi arrêtés, il était nécessaire que je ne perdisse pas de temps pour voir Vivian afin de ne pas le laisser dans l'embarras. Ses manières avaient si bien dépouillé leur première sauvagerie, il s'était si bien civilisé en apparence, que je croyais pouvoir le recommander enfin personnellement à M. Trevanion. Je savais qu'après ce qui s'était passé, M. Trevanion s'empresserait de m'obliger. Cependant, je voulus consulter mon père là-dessus. Jusqu'à présent je n'avais pas même mentionné mon nouvel ami à mon père : l'occasion de le faire ne s'était pas présentée d'elle-même et je n'avais pas non plus cherché à la faire naître. Au milieu de ses savantes préoccupations, quel intérêt lui eût inspiré Vivian? Ou si, contre mon attente, mon père avait témoigné la curiosité de le voir, qu'aurais-je pu répondre après les objections équivoques qui m'avaient été faites? Cepen-

dant, comme nous allions partir, cette dernière considération perdait toute importance. Avant que le savant fût de nouveau absorbé par la pensée de l'étude, un matin qu'il se rendait au Muséum, je glissai mon bras sous le sien et pendant que nous cheminions ensemble sur le trottoir, je lui racontai brièvement et rapidement les incidents qui m'avaient mis en rapport avec Vivian. Cette histoire intéressa d'abord fort médiocrement mon père. Je lui fis part de notre situation mutuelle; mais il comprit mal toutes les contradictions de ce caractère étrange, — comment aurait-il pu les comprendre? Et quand je lui fis part de mes projets relativement à une recommandation auprès de M. Trevanion, il me répondit : « Il s'agit, dites-vous, d'un jeune homme qui me paraît n'avoir pas douze sous vaillant et dont l'éducation est très imparfaite; la protection de Trevanion ne peut être pour lui qu'une ressource transitoire et incertaine : parlez plutôt à votre oncle Jack... Je ne doute pas qu'il lui trouvera quelque place... peut-être celle de correcteur dans une imprimerie, ou celle de sténographe dans un journal, s'il est capable de la remplir. Mais si vous tenez à affermir votre ami dans ses bonnes résolutions et à assurer son existence matérielle, il faut lui procurer un travail fixe et régulier. »

Cela dit, mon père n'ajouta plus rien et me laissa là pour franchir le vestibule du Muséum.

— « Correcteur d'imprimerie! sténographe dans un journal! Quelle perspective pour un jeune homme qui avait les prétentions et l'insolente vanité de Francis Vivian, lui dont l'ambition s'élançait déjà au-delà de son premier rêve des gants jaunes et du cabriolet! —Impossible de croire qu'il consente!» — Doutant beaucoup du succès de ma proposition, je me rendis au logement de Vivian. Il y était, cette fois. Je le trouvai debout à sa fenêtre, les bras croisés, dans une attitude oisive, et telle était sa profonde rêverie qu'il ne s'aperçut de mon entrée que lorsque j'eus posé une main sur son épaule.

— « Ah! dit-il alors avec un de ses courts et impatients soupirs, je croyais que vous m'aviez abandonné et oublié... Mais vous me paraissez pâle et fatigué. Vous avez même maigri depuis quelques jours.

— » Oh! ne vous inquiétez pas de moi, Vivian; je veux vous

parler de vous-même. J'ai quitté M. Trevanion : il est décidé que j'irai à l'Université et nous partons tous de Londres la semaine prochaine.

— » La semaine prochaine?.. tous!.. que voulez-vous dire par tous?

— » Toute la famille, — père, mère, oncle, cousine et moi. Mais, mon cher camarade, pensons sérieusement à ce qu'on peut faire pour vous. Je puis vous présenter à M. Trevanion.

— » Ah!

— » Mais M. Trevanion est un homme difficile quoique excellent, et d'ailleurs, comme il passe perpétuellement d'une occupation à une autre, dans un mois ou deux il se pourrait qu'il n'ait plus rien à vous donner. Vous m'avez dit que le travail ne vous faisait plus peur.... Vous plaindriez-vous d'un travail qui ne pourrait plus se faire en gants jaunes? Des jeunes gens qui ont joué un grand rôle dans le monde ont commencé, la chose est connue, en qualité de sténographes ou rédacteurs des débats de la chambre pour un journal. C'est une occupation honorable, très recherchée, qu'il n'est même pas très aisé d'obtenir; je crois, cependant..... »

Vivian m'interrompit : —

— « Merci mille fois; mais ce que vous m'apprenez me confirme dans une résolution que j'avais déjà prise avant votre visite. Je me réconcilierai avec ma famille et retournerai chez mon père.

— » Ah! j'en suis ravi. Que c'est sage à vous! »

Vivian détourna brusquement la tête et me dit :

— « Vos tableaux de la vie de famille et du bonheur domestique, vous le voyez, m'ont séduit plus que vous ne pensez. Quand quittez-vous Londres?

— » Je vous l'ai dit, dans les premiers jours de la semaine prochaine.

— » Sitôt! répondit Vivian d'un air pensif. Eh bien! peut-être vous prierai-je de me présenter à M. Trevanion, car... qui sait? Je puis encore me brouiller avec ma famille; mais je réfléchirai. Je me rappelle vous avoir ouï dire que ce Trevanion est un ancien ami de votre père ou de votre oncle?

— » Oui, de tous les deux, ou plutôt c'est lady Eleonor qu'ils ont autrefois beaucoup connue.

— » Et par conséquent M. Trevanion aurait égard à vos recommandations. Mais peut-être n'en aurai-je nul besoin.... Ainsi, vous avez quitté.... quitté de vous-même.... une situation qui devait être plus agréable, il me semble, qu'une chambre de collége.... Pourquoi donc l'avez-vous quittée ? »

En m'adressant cette question, Vivian fixait sur moi ses yeux vifs et pénétrants.

Je lui fis une réponse évasive.

— « Je n'étais chez M. Trevanion que pour un temps..... on m'avait placé là comme en nourrice, jusqu'à ce que ma *bonne mère* l'Université, Alma Mater, ainsi qu'on appelle le classique sanctuaire, voulût bien m'ouvrir ses bras. Et bonne mère, en vérité, elle doit être pour le fils de mon père. »

Vivian parut être peu satisfait de mon explication ; mais il ne me questionna pas davantage. Ce fut même lui le premier qui détourna la conversation, et cela avec plus de cordialité qu'il n'en témoignait ordinairement. Il s'informa des projets de la famille et des probabilités de notre retour à Londres ; puis il m'obligea à lui faire la description de notre champêtre Tibur. Son calme affectueux me frappa, et deux ou trois fois je crus voir une larme se fondre dans le feu de ses grands yeux. Nous nous séparâmes avec des témoignages de franche amitié, — de ma part, du moins — et en apparence de la sienne. — Jusque-là, notre singulière liaison avait manqué du ciment de toute intimité, parce qu'il avait toujours régné entre nous une certaine réserve. Comment pouvait-il en être autrement quand l'un refusait toute confiance et l'autre mêlait une certaine crainte soupçonneuse à l'admiration et à la sympathie qu'il éprouvait ?

Ce soir-là, avant qu'on apportât les lumières dans le salon, mon père, se tournant tout-à-coup de mon côté, me demanda si j'avais vu mon ami et ce qu'il comptait faire.

— « Il pense à retourner dans sa famille, » répondis-je.

L'oncle Roland, qui avait paru sommeiller, s'agitant sur son siége avec inquiétude, demanda :

— « Qui retourne dans sa famille ?

— » Il faut que vous sachiez, dit mon père, que Sisty a pêché un ami sur lequel il ne peut donner un renseignement qui serait satisfaisant pour la police, et dont il se croit obligé de prendre l'indigence sous sa protection. Vous êtes bien heureux qu'il n'ait pas subtilisé vos poches, Sisty; mais je parie que c'est ce qu'il a fait sans que vous vous en doutiez. Quel est son nom?

— » Vivian, répondis-je, Francis Vivian.

— » Un beau nom, et qui vient du pays de Cornouailles, dit mon père; quelques-uns le font dériver des Romains... Vivianus; d'autres d'un mot celtique qui signifie....

— » Vivian! interrompit l'oncle Roland; Vivian? ce pourrait bien être le fils du colonel Vivian.

— » Il est certainement le fils d'un homme comme il faut, répliquai-je, mais il ne m'a jamais dit quelle était sa famille.

— » Vivian..., répéta mon oncle, pauvre colonel Vivian. Ainsi donc le jeune homme retourne auprès de son père. Je ne doute pas que ce soit le même. Ah!

— » Comment connaissez-vous le colonel Vivian ou son fils? demandai-je, apprenez-le moi, je vous prie, car ce jeune homme m'intéresse beaucoup.

— » Je ne connais ni l'un, ni l'autre... excepté par ce que j'en ai entendu dire, répondit mon oncle avec humeur. On m'a raconté que le colonel Vivian, excellent officier, homme d'honneur, avait été.... (ici la voix de mon oncle s'altéra) avait été très affligé par la conduite de son fils, jeune homme encore imberbe qu'il avait empêché de contracter un mariage inconvenant. et qui s'était échappé de la maison paternelle, pour aller, supposait-on, en Amérique. Cette histoire m'affecta beaucoup dans les temps, ajouta mon oncle faisant un effort pour paraître calme. »

Nous gardâmes tous le silence, car nous savions pourquoi l'oncle Roland était si troublé et pourquoi le chagrin du colonel Vivian l'avait si vivement touché. Un même malheur nous rend les frères même de ceux qui nous sont personnellement inconnus.

— » Vous dites que ce jeune homme retourne dans sa famille... J'en suis enchanté, reprit le brave capitaine. »

Les lumières furent apportées en ce moment. Deux minutes après je m'approchai du fauteuil de mon oncle, qui avait ouvert le volume à lui donné par mon père : par dessus son épaule je vis qu'il avait silencieusement posé le doigt indicateur sur le passage qui l'avait tant frappé : « Je ne me suis pas plaint, n'est-ce pas ? Je n'ai pas voulu me plaindre. »

(B. Édinburgh Magazine.)

Magaziniana.

LA SITUATION DE L'EUROPE EN GÉNÉRAL

ET DE LA FRANCE EN PARTICULIER,

JUGÉE PAR LES RADICAUX, LES WHIGS ET LES TORIES.

Naturellement, au commencement de l'année, les divers organes de la presse périodique jettent un coup d'œil rétrospectif sur les évènements. Chacun, à son point de vue particulier, cherche à s'expliquer comment s'est tout-à-coup ralenti ce mouvement rapide qui semblait, pour les uns, faire courir l'Europe dans la voie du progrès social; pour les autres, l'entraîner dans le tourbillon des révolutions jusqu'au chaos de l'anarchie universelle.

Avant de reproduire, ce mois-ci et les mois suivants, les opinions des publicistes anglais, nous devons constater l'espèce de transformation qui s'est opérée dans les partis qu'ils représentent, transformation plus ou moins involontaire, qui indique déjà l'influence des actes qu'ils prétendent juger.

La révolution de Février fut une surprise non pas seulement pour Paris et la France, mais pour l'Angleterre aussi, qui nous accuse d'avoir poussé un peu trop loin le respect du fait accompli, comme si elle ne l'avait pas subi avec la même irréflexion, jusqu'à ce que ses conséquences aient, chez elle aussi, menacé quelques-uns des intérêts les plus sacrés de son ordre social aussi bien que du nôtre. Mais il est vrai que, dès que l'Angle-

terre vit les désorganisateurs commencer à se mettre sérieusement à l'œuvre, et leurs formules soi-disant philosophiques, philanthropiques, ou chrétiennes même, devenir des mots d'ordre remuant déjà les masses et traduites par elles en exigences immédiates, les classes qui auraient eu des comptes à rendre ne consentirent pas qu'un prétendu peuple, devançant l'exercice du suffrage universel, substituât brutalement un gouvernement à un autre. Réservant au Parlement l'examen de la nouvelle charte populaire proclamée en Angleterre comme en France, nobles, bourgeois, industriels, se montrèrent décidés à supprimer tout ce qui ressemblerait à une émeute. Cent ou deux cent mille Chartistes, qui se croyaient soutenus par ceux que le mot de *réforme* n'avait pas d'abord plus effrayé en 1848 qu'en 1831, se virent forcés de rester à Londres dans leur rôle de *pétitionnaires* devant la Chambre des communes, ainsi qu'y seraient modestement restés, à Paris, les républicains de la veille, si quelques impatients avaient osé, dès le 22 février, réclamer seulement un seul des articles de la charte d'O'Connor et d'Ernest Jones. — Car, il nous est permis de le dire, aujourd'hui que, n'importe son origine, la République est loyalement acceptée par nous, — la plupart de ceux-là mêmes qui, sans s'en douter, renversèrent le trône en criant étourdiment : *Vive la réforme !* s'ils avaient pu entrevoir un moment la République devant ou derrière eux, auraient tout-à-coup changé d'attitude et de langage.

Mais, quoi qu'il en soit des sentiments réels de la France, qui fut républicaine malgré elle en février, ce qui ne l'eût pas empêchée de devenir très sincèrement républicaine le lendemain, si les démocrates avaient su organiser un gouvernement et garantir tous les intérêts, au lieu de faire des manifestes et de laisser faire ou provoquer des *manifestations*, quoi qu'il en soit, disons nous, de la réaction en France, c'est la réaction qui éclate aujourd'hui contre la démocratie en Angleterre, que nous voulons d'abord exposer. On se rappelle les adresses des chartistes et des radicaux anglais aux glorieux Parisiens de février. Ces hymnes oratoires ont cessé : les chartistes proprement dits, réduits à plaider devant les assises, accusent de leur disgrâce les maladresses et les impatiences de nos socialistes et des républicains rouges. Les

radicaux, qui réclamaient des réformes possibles et pouvaient en espérer immédiatement quelques-unes à peu près conquises par la discussion, ne témoignent guère moins d'humeur contre les exagérations françaises. Les whigs se plaignent d'avoir été compromis par leurs sympathies franchement exprimées. Quant aux tories, ils triomphent de leurs défiances et de leurs prévisions, allant jusqu'à faire l'apothéose de lord Castlereagh, le ministre inspirateur de la Sainte-Alliance, pour avoir reconstitué en 1815 le continent d'Europe, par ces fameux traités auxquels chaque Etat va se rallier de nouveau! Remarquez que le procès est fait par les radicaux, non pas tant aux *excès* de la démocratie française qu'à son *impuissance*. Un journal radical reprochait l'autre jour à M. Guizot, à propos de sa brochure, de s'attaquer à un fantôme, à un idéal de la peur, à un géant de son imagination. — « A peine l'encre de l'éloquent écrivain était séchée sous sa plume, la cause de sa panique avait disparu. La démocratie en France est, par le fait, d'une constitution si faible, qu'elle n'a que l'énergie factice et passagère de ses accès de fièvre. Laissée à elle-même, elle s'épuiserait par ses vains efforts. Grâces aux caprices naturels de l'esprit français, l'idée démocratique a pu et peut encore être une idée à la mode, mais elle ne se fonde sur aucune raison d'être. » Le même journal ajoutait : « Il n'y a pas de peuple plus *gouvernable* que le peuple de France; » et, chose curieuse, il est des jours où les conservateurs anglais nous trouvent plus conservateurs qu'eux-mêmes et nous font un crime de donner des armes aux partisans du despotisme, citant les anciens chefs du parti libéral en France comme favorables désormais aux doctrines contre-révolutionnaires : lisez le *Times* du 19 de ce mois (1), toute

(1) « Un de nos confrères de la presse nous dit qu'il se manifeste, en ce moment, en Europe, un *sous-courant* d'idées favorable au despotisme. Nous le craignons; mais à qui la faute? Si le despotisme en lui-même n'est pas devenu moins odieux, franchement il s'embellit quand on le compare à la fausse liberté. Une des plus fatales conséquences de ces fictions que des enthousiastes saluent comme une apothéose de la nature humaine et de toutes ces saturnales qui laissent après elles tant de honte et de dégoût, est cette tendance à préférer l'autorité et la réalité, même sous leurs formes les plus dures et les plus rigoureuses, aux déceptions de l'anarchie.

» Ce sentiment conservateur, ou plutôt cet instinct de conservation qui prévaut

son argumentation nous suppose toujours oscillants entre l'absolutisme démocratique et l'absolutisme royal, incapables, en un mot, de ce *self-government* qui doit être le dernier mot des théories républicaines et qui, jusqu'ici, n'existe de droit et de fait en Europe que sous la monarchie représentative d'Angleterre, seul gouvernement où les institutions provinciales et communales permettent à la démocratie d'intervenir dans les affaires du pays. Oui, même au point de vue républicain, nous pouvons être jaloux de ces *républiques* locales d'Angleterre qui occupent la démocratie par la pratique des affaires; oui, nous pouvons être jaloux quand la démocratie française est d'ailleurs appelée plus naturellement que la démocratie anglaise à fonctionner ainsi, puisqu'elle a de plus qu'elle un si grand nombre de petits propriétaires dans son sein.

Mais, soit dit en passant, ce qu'il faut encore envier à la démocratie anglaise, c'est un chef comme Richard Cobden, qui est à nos yeux le type du démocrate honnête, agitateur sans être révolutionnaire, l'homme de sa classe et l'antagoniste de l'aristocratie, mais parlant et agissant toujours au nom des vrais principes démocratiques, jamais par l'inspiration de la vanité personnelle, encore moins par ambition, — ce qui explique comment sa parole est si nette, tour à tour simple sans trivialité, élevée sans emphase, car ce n'est pas un orgueilleux roi des halles celui-là, un charlatan oratoire : nous l'avons vu parcou-

dans les masses, est peut-être trop intense, trop timoré; mais il sert de frein aux emportements, aux convulsions du moment; nous espérons qu'à la suite même de ces calamités, la cause de la vraie liberté prendra une direction plus sûre. Une catastrophe de la nature de celle de février pouvait seule produire le changement remarquable qui se manifeste dans les opinions et le langage des principaux hommes d'État français. » (*Times*).

A la veille de la session, le *Daily News*, journal libéral, faisant un retour sur le passé, rappelle qu'il y a trois ans, lorsqu'il fut fondé, les tories avaient pour organes l'*Herald* et le *Morning Post*, les libéraux le *Morning Chronicle* et le *Times*: « En 1849, nous avons les quatre Goliath (comme les appelle une feuille hebdomadaire) brandissant leurs massues pour écraser et anéantir toutes les opinions ibérales, tandis qu'il n'y a plus dans les rangs opposés que le *Daily News* armé de sa petite fronde. Le torysme est aussi *audacieux*, aussi *réactionnaire* et aussi *nfluent* qu'il était devenu par suite des sentiments anti-libéraux et anti-français, prêchés dans les premières années de la révolution française. Cette prédication alors, secondée par les efforts de l'aristocratie, étouffa tout ce qu'il y avait de libéral en Angleterre pendant un quart de siècle, en imposant de plus à la nation quelque chose comme cinq cents millions de dettes, etc. »

rant l'Europe, recherchant les hommes instruits pour échanger des idées et non des phrases, faisant la part de toutes les classes dans le travail commun de la civilisation, aussi peu embarrassé de sa popularité dans les cours ou en tête-à-tête avec les souverains que dans les réunions publiques, partout l'homme de ses œuvres, mais partout acceptant les classifications de la hiérarchie sociale, n'ayant du *parvenu* que le mérite de ses succès et ennoblissant ce titre démocratique par l'absence de toute affectation. Oh! oui, si l'Angleterre avait eu, elle aussi, la velléité d'essayer avec nous de la République en 1848, celui-là était son président tout trouvé, le Washington du commerce et de l'industrie. Mais le démocrate Cobden eût été le dernier homme à croire qu'il soit possible d'improviser une république. L'esprit et l'imagination, car il a l'un et l'autre, ne marchent jamais chez lui qu'en compagnie du bon sens.

Pour la seconde fois, Richard Cobden vient de se placer à la tête d'une agitation réformiste; et vous verrez à quelle lutte il appelle ses partisans, comme elle sera conduite, comme il ralliera les intelligences à son drapeau, et puis, le jour où il aura vaincu sur une question générale, car il vaincra, vous verrez qu'il se gardera bien de croire qu'il est le seul homme capable d'appliquer ses idées. Rappelez-vous avec quel sens exquis, dans la question des *corn-laws*, bornant en quelque sorte sa gloire à avoir converti à son système sir Robert Peel, il refusa de se charger d'un portefeuille : cet hommage à un homme que nous admirons pour son caractère, sans pouvoir dire que toutes ses théories nous semblent susceptibles d'une application immédiate, — ce qu'il ne pense peut-être pas lui-même, — cet hommage lui est bien dû; car, dans son argumentation, il n'oublie jamais la France, et, dernièrement encore, à Manchester, il établissait ce que nous indiquions tout à l'heure : la bonne position que la subdivision de la propriété donne à la démocratie française : avantage, au reste, qui nous valut également les bons sentiments de Cobden sous la monarchie, parce qu'il était convaincu, alors comme aujourd'hui, qu'une population telle que la nôtre ne demande qu'un gouvernement libéral effort en même temps, pour n'être pas incessamment appelée à garantir tantôt l'ordre, tantôt la liberté.

C'est assez dire, pensons-nous, qu'il ne peut guère exister qu'une solidarité relative et conditionnelle entre notre propre opinion et celles dont nous nous sommes faits ou dont nous nous ferons encore mensuellement les interprètes pour remplir le cadre de nos *Magaziniana*, soit par des analyses, soit par des citations plus ou moins littérales, — n'excluant ni la critique, ni la réfutation.

Par extraordinaire, la dernière livraison de la *Revue d'Édimbourg* ne contient aucun article de politique ou polémique contemporaines; en revanche, la grande Revues des tories, la *Quarterly*, en a plusieurs, un sur l'Autriche et l'Allemagne, un autre sur l'intervention italienne, et enfin, un troisième à propos des mémoires de lord Castlereagh, récemment publiés, quoique ces volumes ne comprennent guère que des documents relatifs à l'Irlande, car on sait que cet homme d'État fut le principal instigateur de l'*Union*. Mais son nom est un véritable drapeau pour les vieux tories, et la *Quarterly Review* tenait à justifier les éloges décernés plusieurs fois par elle à ce « *grand caractère qui*, dit-elle, *par sa politesse bienveillante, sa dignité calme, son culte de l'honneur, son habileté consommée, sa fermeté invincible et sa sagacité profonde*, avait conquis l'estime et la confiance du sage Wilberforce, aussi bien que celle des législateurs au dedans et des cabinets défiants au dehors. » C'est donc à la prévision politique de lord Castlereagh et à l'ensemble de ses mesures que la *Quarterly* fait honneur de la prospérité matérielle de l'Angleterre depuis 1815, et de la plus grande paix dont le monde civilisé ait jamais joui :

« Nous avions bien eu, dit-elle, des guerres de vingt ans, nous avions même lu dans l'histoire des *guerres de trente ans*; mais quand le monde occidental avait-il connu une paix de trente-sept ans (1)? »

Il serait peut-être facile de prouver à l'organe des tories que, justement, c'est en passant sur les infractions partielles des trai-

(1) « La suppression des insurrections de Varsovie et de Cadix, ajoute la *Quarterly*, ainsi que le siége d'Anvers, ne sauraient être considérés comme des exceptions à la paix générale de l'Europe : *ce furent des remèdes topiques pour des désordres locaux* que le système général eut heureusement la force de supporter. »

tés de 1815, que ceux qui tiennent encore à ces traités ont pu en perpétuer l'observation; car tantôt on en a violé la lettre, tantôt l'esprit; mais le lecteur pourra lui-même apprécier cet argument et son développement dans le reste de nos citations :

« Nous ne pouvons nous risquer à deviner, — et ce serait réellement deviner, — quel sera le résultat définitif des convulsions dans lesquelles la plus grande partie du continent se débat depuis dix mois? Tout ce que nous nous croyons en droit de dire, c'est que les traités de 1815 doivent avoir été fondés sur une politique sage et libérale, sur une politique extraordinairement d'accord avec les intérêts et les sentiments des divers peuples qui y étaient compris; puisque nous voyons qu'au milieu de ces convulsions, en dépit de tout ce que les mécontents et les factieux de tous les pays ont pu dire contre ces traités depuis trente ans, on s'est montré évidemment peu enclin à violer leur principe et même leurs détails. M. de Lamartine, dans ses premières circulaires, crut se faire populaire auprès des révolutionnaires de la France et de l'Europe en les désavouant d'une manière incidente, mais après avoir soufflé le chaud et le froid à ce sujet, il n'osa pas davantage. La Prusse a été un moment révolutionnaire; l'Allemagne est tombée dans un chaos confus; l'Autriche a été à la veille d'une dissolution totale, son empereur forcé deux fois de fuir et finalement d'abdiquer; — le pape réduit à s'évader de Rome (1); la Lombardie conquise et reconquise; — mais, en exceptant le cas unique de Naples et de la Sicile, nous ne nous rappelons pas une déviation sérieuse du principe général des arrangements internationaux de 1815. La question du Schleswig-Holstein n'a aucun rapport avec ces arrangements. Nous avons bien entendu demander à grands cris une Italie *une et indivisible*, mais cette vision est antérieure aux traités de Vienne, et même, après tous les efforts des révolutionnaires italiens, elle ne nous semble pas plus raisonnable et réalisable qu'auparavant. Le seul exemple de la violation directe des traités de Vienne, — le cas de Naples et de la Sicile,

(1) Ille viam secat ad naves. . . . . . .
Tum se *Caietæ* recto fert limite portum.
ÆNEID., VI, V. 899.

nous force d'avouer avec honte et douleur que c'est l'Angleterre de 1847 qui a été la première à troubler les arrangements que l'Angleterre de 1815 avait tant fait pour établir. La mission irrégulière, insidieuse et inconstitutionnelle de lord Minto en Italie, dans l'automne de 1847, a, sans contredit, jeté le premier brandon de la discorde au milieu de cette partie de l'Europe. Nous avons entendu alléguer pour sa défense qu'il ne fit que devancer la Révolution française et sa propagande, — comme si c'était une excuse pour le lord du sceau privé d'Angleterre d'avoir été le précurseur du jacobinisme ! Mais la République elle-même a répudié de fait l'imputation. N'a-t-elle pas, en dépit de toute sollicitation du dehors et sous la pression du dedans, résisté à l'impulsion qui la poussait sur le Rhin, en Belgique, en Lombardie? Son armée des Alpes a-t-elle fait d'autre service que de tenir en respect Lyon et d'aider à contenir Paris? Le seul reproche que nous ayons à lui adresser, nous le répétons, c'est de s'être associée à l'Angleterre pour empêcher le roi de Naples de poursuivre ses avantages sur ses sujets rebelles, intervention qui nous a exposés à nous faire dire, qu'au même titre, les États-Unis et la Russie auraient pu envoyer leurs flottes dans le canal d'Irlande pour protéger M. Smith O'Brien et l'insurrection irlandaise. Malgré cette exception, nous persistons à déclarer que les traités de 1815 demeurent le droit public de l'Europe, et que, lorsque l'Europe se calmera après ses émotions orageuses, si l'on veut assurer la stabilité, la paix, la vraie indépendance des États, ce sera sur la base générale de ces traités ou sur des principes analogues à ceux qui les avaient dictés. »

On voit que la *Quarterly Review* ne cherche pas à flatter ceux qui prétendent que le retour à l'ancienne monarchie peut seul donner paisiblement à la France ses *limites naturelles*. La Revue des tories ne s'alarme nullement du nom impérial qui est sorti de l'urne de la présidence. C'est pour elle un symptôme tout pacifique, ce qu'elle appelle un *sédatif*, et non l'explosion des instincts militaires de la France. Elle prétend que six millions d'électeurs ont pu voter le 10 décembre *contre la République*, sans vouloir voter en même temps contre ces traités que la République elle-même a respectés. Passant à la si-

tuation nouvelle qu'a produit en France le résultat de ce vote universel, elle insiste principalement sur l'antagonisme entre le président et l'Assemblée, ou plutôt entre l'Assemblée et les électeurs. Elle se demande si le dénouement ne pourrait pas être un nouveau vendémiaire, dénouement qui nous semble impossible pour notre part. Nous ne croyons pas davantage aux derniers pronostics de cet article, que nous allons faire connaître cependant pour obéir au principe du *fas et ab hoste doceri :*

« Tout le monde voit maintenant pourquoi, — contrairement à plusieurs précédents, — on n'a soumis à la sanction du peuple ni la République elle-même, ni la constitution nouvelle. Probablement la première, certainement la seconde eussent été rejetées. Mais quel spectacle nous donne une nation telle que la France, lorsqu'elle se soumet à un gouvernement qu'elle n'a pas choisi et contre lequel elle proteste par une démonstration immense en faveur d'un citoyen dont le principal titre fut pour les uns d'être la négation personnelle de la République et pour les autres *le suppléant* provisoire de personnages que leurs partisans n'osaient pas encore mettre en avant. Toute la révolution, — république, assemblée, constitution, présidence, — tout n'a été et tout n'est — qu'on nous pardonne l'expression — qu'une farce grandiose *(a gigantic humbug)* depuis le commencement jusqu'à la fin. Oui, c'est une farce solennelle, mêlée de déplorables épisodes, dans la durée de laquelle nul n'a foi, ami ou ennemi : tout ce qu'il y a de réel est la misère qu'elle a infligée aux individus et la honte d'une grande nation. Mais cet état de choses, quoique nous le déplorions pour la France elle-même, nous promet du moins ces heureuses conséquences : que le gouvernement nouveau a été fondé sur des principes de paix et d'ordre au dedans et au dehors, principes dont il n'aura, nous l'espérons, ni le désir ni le pouvoir de se départir. Le président aura fort à faire pour vivre en bonne intelligence avec l'Assemblée et contenir les éléments friables de cette corde de sable au moyen de laquelle il a été porté au fauteuil présidentiel ; l'Assemblée, comme les partis qu'elle représente, ne voudrait pas non plus accroître les difficultés intérieures par des actes d'agression étrangère. Quant à la velléité de rétablir l'Empire, dont on pourrait soupçonner l'élu de six millions de votants, velléité

à laquelle les monarchistes se prêteraient comme à une transition, nous croyons les uns et les autres très disposés aussi à tout attendre du temps et des circonstances, parce qu'après un accord apparent, les intérêts contraires se sentent tout au plus capables de se tenir en échec mutuellement, et sont forcés de se ménager pour se retrouver unis au besoin contre leur ennemi commun : l'anarchie. Dans cette situation, nous espérons que lord Palmerston lui-même, considéré si long-temps et trop justement, selon nous, comme le *boute-feu* de l'Europe et l'ennemi de tous les gouvernements légitimes, sera contenu, sinon par un retour à son ancien bon sens et à ses premiers principes, — au moins par la force des évènements et l'alarme que ces évènements n'ont pu manquer de causer à ses collègues et à sa souveraine. Si nous nous trompions, — nous espérons que de bonne heure, dans la session prochaine, la voix du Parlement lui fera comprendre que la politique étrangère de l'Angleterre doit être conduite d'après les principes de lord Castlereagh et de ses successeurs Aberdeen et Wellington,—seul système qui puisse être honorable à ce pays ou donner la sécurité à l'Europe. »

Il y a un peu de tout, comme on voit, dans cette conclusion de publiciste tory, espérances, menaces et surtout humeur contre lord Palmerston. Mais il est fort douteux, si les whigs sortent enfin du pouvoir, que les tories purs soient leurs successeurs. Sir Robert Peel se déciderait probablement à rentrer aux affaires et ce n'est pas lui qui voudrait continuer lord Castlereagh. L'intervention de lord Minto dans les affaires de Naples (1) est le grand grief de la *Quarterly* contre lord Palmerston, et la Revue exhale toute son amertume dans l'article sur l'Italie. Toute

(1) L'Angleterre fixa toujours un œil jaloux sur la Sicile. Le grand mobile de ce que *la Quarterly* appelle *sa politique méditerranéenne*, c'est le désir que cette île soit entre des mains amies, c'est-à-dire dépendantes. La paix de 1806 eut pour grand obstacle le refus obstiné que fit le gouvernement anglais, de permettre que la Sicile fût annexée de nouveau au royaume de Naples, si ce royaume restait au roi Joseph. L'empereur, de son côté, contraint de laisser Malte à l'Angleterre, tenait à balancer l'influence de la navigation anglaise dans la Méditerranée, en y donnant la possession de la Sicile pour point d'appui à l'influence et à la navigation françaises. Voir à ce sujet l'histoire de M. Bignon. Ce que les tories ont redouté surtout dans ces dernières circonstances, c'est que la Russie ne se substituât à l'Angleterre pour devenir l'alliée protectrice du roi de Naples.

bonne anglicane qu'elle est, elle s'apitoie sur le sort du pape.

Une consolation pour les tories est le rôle ridicule qu'on attribue à l'ambassadeur français dans la fuite du pape : M. d'Harcourt qui, dans sa dépêche, parlait si singulièrement de l'Assemblée *sur les marches de laquelle* l'infortuné M. Rossi a été assassiné, M. d'Harcourt, lorsqu'il flattait le général Cavaignac de l'espoir de voir arriver le pape à Paris pour y bénir son élection à la présidence, s'est bien gardé de raconter sa mystification. Pie IX, qui commençait à se défier des tendresses diplomatiques de notre République, voulut bien que l'ambassadeur français devînt un complice actif de son évasion, mais il lui fit, comme on dit, *garder le marmot* et ne confia sa propre personne qu'à des mains qui lui semblaient plus sûres, à ce qu'il paraît. Pendant que le pape montait dans la voiture de M. le comte de Spaur, M. d'Harcourt resta deux heures à faire antichambre, avec une admirable patience diplomatique, heureux de penser qu'il jouait les révolutionnaires romains et que Sa Sainteté était sur la route de Civita-Vecchia. Il fut bien attrapé d'apprendre que c'était à Gaëte que Pie IX l'attendait, et que l'heureux M. de Spaur, parti de Rome en qualité de ministre de Bavière, avait déclaré, en arrivant à Gaëte, qu'il était également chargé des affaires de l'Autriche auprès du Saint-Siége. Par le fait donc, c'est encore l'Autriche qui a escamoté le pape à notre République, juste au moment où celle-ci, usant du droit de choisir entre les traditions du passé, comme disait M. Marrast, se déclarait dévotement papiste !

Dans un article qu'il intitule l'*Année des révolutions*, le *Blackwood Magazine*, dont le torysme est plus ardent encore que celui de la *Quarterly*, prétend que cette année 1848, qui semblait d'abord devoir tout bouleverser, est devenue le 9 THERMIDOR DES PRINCIPES LIBÉRAUX. Cet article est à l'adresse de tous les impatients. Peu importe à ce magazine les secousses pourvu que le repos arrive après l'agitation, et heureusement, selon lui, tout galope dans ce siècle où toutes les vitesses sont décuplées. « Il y a, dit-il, une vitesse de chemin de fer dans les actes de l'esprit comme dans les mouvements des corps. Les passions politiques et sociales ont acquis une telle intensité et se sont si largement développées, que leurs résultats inévitables sont presque immédiatement produits. La période des semailles et de la moisson

est devenue aussi courte dans le travail politique que dans le travail agricole. Une seule année amène à maturité les fruits du monde moral comme ceux du monde physique. Il fallut le laps de quatre-vingts années à Rome depuis les troubles suscités par les Gracques, jusqu'à ce que le talent et les proscriptions d'Octave parvinssent à les apaiser. Il fallut à l'Angleterre six années de guerres civiles avant que l'ambition du Long Parlement fût *purgée* par la recette de Pride ou étouffée par la forte main d'Olivier Cromwell : douze années s'écoulèrent entre la convocation des États-Généraux en 1789 et l'extinction de l'incendie révolutionnaire sous le glorieux éteignoir de l'empereur ; mais cette fois, en une année, tout est presque accompli. Les feuilles du printemps qui s'épanouirent sur les trônes renversés au milieu des transports révolutionnaires, n'étaient pas encore toutes jaunies par l'automne, que le char triomphal de la démocratie avait heurté à sa pierre d'achoppement. Une réaction terrible suscitée par l'expérience de ceux qui avaient d'abord souffert avec tant de patience et par l'indignation d'abord comprimée des honnêtes gens, a prouvé aux perturbateurs de l'ordre social qu'ils avaient un peu trop abusé de leur audace. »

Le *Blackwood* sacrifie volontiers, comme on sait, l'exactitude de l'idée au pittoresque de l'expression : dans son résumé des évènements, il bat avec plaisir la République rouge par d'adroites citations de ses écrivains favoris; mais nous nous priverons aujourd'hui de ce qui n'est qu'une polémique passionnée. Respectons la trêve accordée aux vaincus.

Il ne faut pas croire, au reste, que quelques-uns des démocrates français aient beaucoup à se plaindre de ces esquisses rétrospectives : les Magazines tories leur font ainsi une notoriété européenne. Toutes les statues ne peuvent avoir un piédestal de marbre. On sait que nous ne demandons pas mieux que de recueillir pour tous les partis des compliments plus directs; mais nous l'avons dit en commençant, ceux qui s'adressaient à nos républicains de la veille deviennent plus rares même dans les publications radicales.

Constatons seulement pour terminer, une des plus merveilleuses conquêtes de l'école anglaise : ce n'est pas exclusivement M. Guizot qui écrit, en Angleterre, sur la démocratie ; M. Louis Blanc,

lui aussi, semble croire qu'il serait temps de donner à ce torrent un lit régulier et des digues. Un magazine a cité des fragments d'une brochure inédite du Gracchus économiste du Luxembourg, qui nous porterait à croire que, sans le vouloir peut-être, il tourne à la monarchie constitutionnelle. Arrivé à Londres avec un démocratique mépris pour toutes les royautés, M. Louis Blanc est tout déconcerté de voir le respect dont est entouré le trône occupé par la jeune reine Victoria, qui n'est ni une reine Élizabeth, ni même une reine Anne; mais, quand un whig sérieux lui révèle que dans cette princesse en apparence si insignifiante, trois royaumes saluent la personnification d'une Constitution, M. Louis Blanc commence à comprendre que les Anglais ne sont pas précisément des sauvages en adoration devant un fétiche; ......laissons-le parler lui-même :

« Dans une réunion publique, je vis éclater un soir, au seul nom de la jeune reine Victoria, d'incroyables transports d'enthousiasme; c'étaient des applaudissements à faire crouler la salle; les femmes agitaient leurs mouchoirs, jamais je ne fus témoin d'une pareille scène d'idolâtrie. Un grave personnage, assis à mes côtés, aperçut sans doute sur mes lèvres un léger sourire, car se penchant vers moi, il me dit : « N'allez pas croire, Mon-
» sieur, que cet enthousiasme soit pour la personne de la reine;
» ce que nous saluons de nos transports, c'est la Constitution qui
» a fait jusqu'ici la force de l'Angleterre. »

De réflexion en réflexion, M. Louis Blanc arrive à convenir qu'il n'a pas été peut-être un historien très véridique de la royauté de 1830, justement parce qu'il n'a voulu y voir que la personnification des intérêts bourgeois. Il fait amende honorable et le voilà qui explique pourquoi il n'est pas le partisan d'une République présidentielle : — c'est qu'il préférerait une République monarchique : la citation vaut encore la peine d'être enregistrée :

« La monarchie déconcerte les ambitions; la présidence les met en mouvement et les irrite. Si l'espoir d'obtenir la neuf centième partie de la puissance qu'exerce une assemblée suffit pour remuer tant de passions, jusqu'où ne s'emportera pas le désir d'être salué chef de l'État? Celui que sa naissance appelle au trône n'a point à s'ouvrir un chemin à travers le peuple

agité. Le besoin d'avoir des créatures ne lui coûte ni tentative factieuse, ni effort sanglant. Pourquoi prendrait-il par ruse et par violence ce qu'il possède avant même d'avoir étendu la main.

» Qu'un fils de roi arrive à la couronne, nul ne s'en trouve humilié. L'évènement était prévu ; ce n'est pas la victoire d'un homme sur un autre homme, c'est le triomphe d'une abstraction qui ne blesse pas l'ambitieux. Il est juste de le reconnaître : sous le régime constitutionnel, ce que les royalistes honorent dans leur roi, c'est une idée plutôt qu'un individu. Eh bien ! la dignité humaine a moins à craindre du culte d'un principe que du culte d'un homme.....

» Un monarque n'est pas forcé de violenter l'histoire pour s'y faire un rôle imposant. Il peut, s'il est un grand homme, concevoir de longs desseins et mesurer de sang-froid sa marche vers la postérité. Napoléon lui-même (au contraire) n'osa s'en fier à la seule force de son génie. Premier consul, il eut peur de tomber de si haut ; et semblable à celui qui, marchant sur les bords d'un précipice, cherche un appui quelque part pour s'y appuyer, il chercha l'Empire : l'Empire, avec tout l'attirail des royautés les plus banales. Il est quelque chose de plus corrupteur que d'avoir été élevé pour commander aux autres, c'est d'avoir été improvisé tel. On sait ce dont les parvenus sont capables. Eh bien ! un président de la République, quelque loyale que soit son âme, risquera d'être..... un roi parvenu. »

Décidément, M. Louis Blanc se fait réactionnaire : il est temps que la haute cour nous le rende avant qu'il ait répudié toutes ses opinions démocratiques et sociales. Au point où il en est, nous nous déclarons plus républicains que lui, car notre opinion est qu'un président peut très bien organiser une société et fonder la sécurité de tous par l'équilibre de l'ordre et de la liberté..... Car, comme dit M. Guizot : « Je ne veux parler qu'avec respect de gouvernement républicain. En soi, c'est une noble forme du gouvernement ; elle a suscité de grandes vertus ; elle a présidé à la destinée et à la gloire de grands peuples. » (*De la Démocratie en France*, page 33.)

Dans nos extraits du mois prochain, nous pourrons citer quelques pages de la *Westminster Review*, revue radicale qui fait la critique du suffrage universel.

Hygiène. — Philanthropie.

L'HOSPICE DES ENFANTS CRÉTINS.

Les êtres infortunés en faveur desquels un savant ami de l'humanité a ouvert cet asile, sont bien connus des voyageurs en Suisse. Il a souvent suffi de la vue d'un crétin pour leur gâter la jouissance des plus belles scènes alpestres. La philanthropie gémit sur cette infirmité jusqu'ici réputée incurable, sur cette profonde dégradation de la nature humaine. L'économie politique calcule le fardeau que doivent imposer ces consommateurs improductifs à une population déjà si pauvre, et l'homme religieux cherche à s'expliquer par une mystérieuse loi d'épreuve expiatoire, l'état de ces âmes immortelles « restées prisonnières dans leurs chrysalides, que la mort seule semble pouvoir briser. »

Il y a sept ans environ que le docteur Guggenbühl a fondé son hôpital pour les enfants crétins sur les hauteurs de l'Abendberg, site admirable et singulièrement propice au développement physique et intellectuel des pensionnaires du docteur. L'hospice est bâti au milieu d'un grand espace découvert, à trois mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, entre les lacs de Thun et de Brientz. Il domine les villes d'Interlachen et de Unterseen; plus bas, la montagne est couverte d'une épaisse forêt; en face s'élève la masse gigantesque de l'Iungfrau. L'édifice, fort modeste, est très bien approprié à sa destination; on trouve sur la hauteur même presque toutes les denrées né-

cessaires à la vie. Le jardin potager est on ne peut mieux garni; le maïs et même le blé croissent aux alentours. Les habitants de l'hospice cuisent eux-mêmes leur pain et engraissent souvent le bétail qui leur fournit la viande de boucherie; de la volaille et des chèvres complètent l'approvisionnement. L'hiver, très rude dans la vallée, sévit rarement sur ces hauteurs. De deux sources vives qui ne tarissent jamais, jaillit l'eau nécessaire aux besoins de la maison et aux bains.

C'est dans cette retraite aérienne que le jeune et savant docteur Guggenbühl, plein de l'ardeur qu'inspirent au génie ses propres découvertes, de la patience et de l'abnégation les plus admirables, a résolu de passer sa vie, entouré des êtres les plus repoussants. Aujourd'hui, la récompense est venue avec la célébrité; mais, au début de son œuvre, il se trouvait pour ainsi dire seul de son espèce au milieu de ces pauvres crétins. Il avait, qui pis est, à craindre l'insuffisance des premiers fonds dont il disposait. L'argent n'est pas très abondant en Suisse; les cantons ne s'intéressent guère à ce qui se passe dans un autre canton; ils se montrent encore moins disposés à lui venir en aide pour la fondation d'institutions de charité.

Le docteur Guggenbühl avait long-temps étudié les causes probables d'une si mystérieuse infirmité et les moyens de la guérir. Il avait mis à profit les recherches et les opinions des savants sur le même sujet, et, ce qui est presque toujours un meilleur guide encore, il avait consulté toutes les traditions du pays concernant le crétinisme.

Depuis le célèbre De Saussure jusqu'aux médecins actuels, tout le monde convenait que cette maladie ne se montrait jamais à une élévation de plus de quatre mille pieds dans les montagnes; que les enfants attaqués de crétinisme, lorsqu'on les transportait immédiatement dans un air plus pur et plus vif, recouvraient la santé et se montraient même, à leur retour dans les vallées, à l'approche de l'hiver, plus animés et plus intelligents que les autres enfants; mais, par malheur, ils étaient sujets à retomber dans leur premier état, et il fallait plus d'un été passé sur les hauteurs pour faire disparaître enfin tous les symptômes de la maladie.

Le docteur apprit également que les personnes aisées en-

voyaient leurs enfants, dès le premier âge, dans des lieux plus sains; et que les habitants de Sion, dans le Valais, qui possèdent des pâturages et des châlets sur les hauteurs, y conduisaient leur femmes pour y faire leurs couches, dans la conviction que les enfants seraient moins exposés aux atteintes du crétinisme que s'ils venaient au monde dans les vallées. Ces faits incontestables le décidèrent à fonder son établissement dans la localité dont nous venons de parler, c'est-à-dire dans le lieu le plus sain possible. Là, les petits crétins peuvent passer l'hiver aussi bien que l'été au milieu de tous les comforts de la vie, entourés des soins, non-seulement des nourrices et des médecins, mais encore des maîtres et des maîtresses d'école.

Le docteur Guggenbühl était inspiré dans ses débuts par le même esprit que Franke, dont il cite souvent l'exemple; il comptait sur la puissance de la charité chrétienne pour réaliser ce qu'il avait la certitude d'accomplir dès qu'il serait en possession des moyens matériels d'exécution. Les difficultés pécuniaires qu'il eut d'abord à vaincre étaient grandes; il ne trouva guère de sympathie parmi ses compatriotes; mais le voisinage d'Interlachen, fréquenté dans la belle saison par des touristes de tous les pays, était une circonstance providentielle pour le nouvel hospice. Son existence nous fut pour la première fois révélée par une lettre d'une des filles de l'ambassadeur de Russie à Londres, le baron de Krudener. Cette jeune dame se trouvant à Interlachen, avait accompagné le prince Repnin dans une visite à l'établissement de l'Abendberg, dont elle décrivait avec enthousiasme les premiers progrès. Peu de temps après, le roi de Wurtemberg, résidant aussi à Interlachen, le visita à son tour et y laissa des marques de sa munificence royale. Depuis cette époque, les savants, les philanthropes, les simples curieux qui parcourent l'Oberland bernois, n'oublient jamais dans leurs excursions l'hospice du docteur Guggenbühl.

Dès que l'établissement fut fondé, le gouvernement de Berne lui accorda une subvention de six cents livres, et les gouvernements de Fribourg, du Valais et de Saint-Gall y envoyèrent des enfants crétins pour y être entretenus à leurs frais. Le roi de Prusse a fait également confier aux soins du docteur deux enfants de la principauté de Neufchâtel. La célèbre comtesse Ida

Hahn-Hahn avait conduit sa fille à l'Abendberg dans l'espoir de la faire guérir; mais il était trop tard, sa fille avait seize ans. La comtesse, pleine de sympathie pour les personnes affligées de la même calamité, a fondé une bourse en faveur d'un enfant crétin du Valais, qui sera toujours appelé l'enfant de la comtesse Hahn-Hahn (1).

Des associations se formèrent dans plusieurs grandes villes, à Hambourg, à Amsterdam, etc., pour venir en aide à une œuvre si méritoire, et le docteur Troxler, le célèbre professeur de Berne, prêta à son tour l'appui de son nom au docteur Guggenbühl, que son dévouement, son abnégation, n'avaient pu mettre à l'abri de la malveillance, et dont on avait critiqué les méthodes curatives. De nombreuses souscriptions ont permis au fondateur de l'hospice de l'Abendberg d'élever un second bâtiment où les enfants peuvent continuer l'hiver leurs exercices gymnastiques à l'abri des intempéries de l'air. Plusieurs chambres nouvelles, ajoutées à l'ancien corps de logis, permettent aux parents de passer quelques jours près de leurs enfants. On compte, parmi les pensionnaires du docteur, plusieurs jeunes malades d'un haut rang, qui ne sont pas à proprement parler des crétins, mais dont le cerveau n'est pas complètement développé.

Sur le nombre total des enfants admis jusqu'ici à l'hospice, un tiers environ ont été rendus à leurs familles tout-à-fait guéris; beaucoup d'autres sont sortis des mains du docteur sensiblement améliorés sous le double rapport physique et moral; un petit nombre est mort. Le docteur Guggenbühl se plaint qu'en général on se hâte trop de retirer les enfants; il assure qu'un plus long espace de temps, trois ans en moyenne, est nécessaire pour assurer un succès complet. Quelques malades semblaient défier tous les efforts du docteur : leurs corps présentaient le plus triste ensemble de difformité, la langue leur sortait de la bouche, leurs têtes pendaient, leur peau était ridée comme celle d'une personne de quatre-vingts ans, leurs membres réduits à rien, leur ventre énorme; on ne pouvait leur arracher aucun signe d'intelligence, aucun son articulé. Cette catégorie

(1) Voir, sur la comtesse Ida Hahn-Hahn, ses romans et ses voyages, un article de la *Revue Britannique*.

même de crétins, par le judicieux traitement du docteur, par ses soins incessants, par des bains, des frictions aromatiques, l'électricité, le lait de chèvre, l'exposition à l'air et au soleil, par tous les moyens qui peuvent concourir au développement de l'enfance, par les jeux, l'excitation au rire, le chant, la musique, par des leçons données avec des tableaux, a fini par acquérir l'usage de ses membres, la faculté de parler, celle d'apprendre, et, après un long séjour sur l'Abendberg, le docteur les a renvoyés à leurs parents, aussi avancés dans la plupart des branches d'instruction que la généralité des enfants de leur âge. Leur progrès, toutefois, n'est jamais uniforme ni régulier; c'est toujours par sauts et par bonds qu'il a lieu; il semble que tout-à-coup, et lorsqu'on s'y attend le moins, une cellule s'ouvre dans leur cerveau, un coin du voile qui couvre leur intelligence se lève. Les parents et les maîtres d'école apprendraient plus d'une utile leçon sur l'Abendberg : ils se montreraient à l'avenir plus économes de châtiments : ils reconnaîtraient que les verges sont parfois un mauvais moyen de dénouer l'intelligence.

Le grand principe du docteur Guggenbühl est de fortifier le corps avant de développer l'entendement. Tenter la seconde épreuve avant d'avoir accompli la première, c'est s'exposer, selon lui, aux plus désastreuses conséquences. Cette opinion est pleinement confirmée, du reste, par l'expérience journalière du triste état où tombent toutes les petites merveilles dont la vanité des gens du monde surexcite le système nerveux.

Le docteur Guggenbühl divise le crétinisme en plusieurs variétés : 1° l'atrophie, cas où la moëlle épinière a le plus touffers et où les extrémités sont presque paralysées; 2° le rachitisme, lorsque les os se ramollissent, deviennent spongieux et perdent leurs proportions normales; 3° l'hydrocéphalie, cas où la maladie est occasionnée par l'eau formée dans des cellules du crâne que le cerveau devrait remplir; 4° le crétinisme inné, dont l'enfant contient le germe dès sa naissance et qui présente un ou plusieurs des symptômes précédents. Il varie d'intensité, depuis l'enfant légèrement affecté de crétinisme, jusqu'à la masse informe de matière animale qui ne peut ni se mouvoir, ni articuler un son. Chez beaucoup de crétins de cette espèce, la tête est hors de proportion avec le corps. Un grand nombre ne parlent point;

mais ils ne sont ni sourds, ni muets; seulement, la difficulté qu'ils éprouvent à articuler et leur paresse naturelle font qu'on ne peut en obtenir une parole.

Dans un mémoire publié en allemand, le docteur Guggenbühl établit une profonde distinction entre le crétinisme et l'idiotisme. Après avoir cité, à l'appui de ses idées sur ce sujet, l'exemple de deux frères, l'un crétin, l'autre idiot, confié à ses soins, il poursuit ainsi :

« Le crétinisme se manifeste tantôt dans le développement physique, tantôt dans le développement intellectuel, le plus souvent dans tous les deux et à peu près au même degré. Il est inévitablement accompagné de quelque grand vice de constitution; mais on conserve toujours quelque action sur l'intelligence. L'idiotisme, au contraire, est souvent logé dans un corps bien proportionné. Il est toujours occasionné par un vice de conformation du cerveau.

» Les recherches anatomiques faites sur le corps des crétins, prouvent que le cerveau est presque toujours le siége de la maladie. Quelquefois sa substance diffère de celle des sujets sains en ce qu'elle est trop dure et trop petite, quelquefois elle est aqueuse ou ses fibres sont plates et courtes comme chez les animaux. Une cause qui nous reste encore cachée, empêche chez les crétins le développement normal de l'encéphale et de la moëlle épinière, développement si essentiel à la croissance et au progrès intellectuel de l'enfant.

» Le crétinisme est toujours allié de près aux scrofules. Très souvent, presque toujours, les symptômes de cette dernière maladie se rencontrent chez les crétins, et on peut employer pour la combattre les mêmes remèdes. Les goîtres accompagnent aussi assez souvent le crétinisme; on en voit quelquefois d'énormes aux vieux crétins. Les scrofules sont très fréquentes dans les vallées, où leurs effets sont désastreux, lors même qu'elles ne tuent pas.

Le crétinisme dont un pauvre enfant peut être atteint dès le sein de sa mère, est alors beaucoup plus dangereux que lorsqu'il se déclare dans les premières semaines, les premiers mois ou les premières années de son existence; il est très rare que ce soit après sept ans. Par un changement d'air et de régime, par

des remèdes fortifiants et toniques qui agissent sur les nerfs, les muscles et les os, on peut arrêter tout de suite la maladie et en détruire même le germe, si on s'y est pris à temps et si on persévère dans le traitement adopté. On peut au moins, dans presque tous les cas, modifier, diminuer le crétinisme, qui diffère essentiellement sous ce rapport de l'idiotisme, d'ordinaire incurable, et qu'on ne saurait non plus modifier. Les crétins abandonnés à eux-mêmes, ne vivent jamais plus de vingt-cinq ans, et passent, pour ainsi dire, tout d'un coup, au moins quant à leur aspect extérieur, de l'enfance à la vieillesse. Cet état d'abjecte et repoussante infirmité, n'empêche pas qu'ils ne soient l'objet d'une vive tendresse dans leurs familles et d'un respect superstitieux dans le pays. Presque toujours ils ont la tête plus grosse que les autres hommes et quelques traits du visage bizarres ou défectueux; leur front est fortement déprimé. Les moyens thérapeutiques employés par le docteur Guggenbühl sont les commotions électriques à la tête et aux pieds, pendant le sommeil ou dans le bain (c'est dans le bain que les petits malades articulent généralement leurs premiers mots); les frictions aromatiques sur le dos, les bains aromatiques, les préparations ferrugineuses, le quinquina, les eaux de Wiedegg, situées dans le voisinage, l'huile de foie de morue, l'iodine, le juglans-regia. Le régime se compose de lait de chèvre, très aromatique sur les montagnes, de viande, de quelques légumes; les pommes de terre en sont rigoureusement exclues; mais, de tous les remèdes, le plus puissant est l'exposition au grand air, au soleil. Les crétins qui ne peuvent marcher sont assis sur l'herbe, où ils respirent les salubres brises de l'Abendberg (1). Les exercices gymnastiques qui mettent tous les muscles du corps en action ne sont pas moins utiles; on exerce de même l'intelligence des pauvres crétins par une sorte de gymnastique mentale; ils se montrent bientôt susceptibles d'émulation. La musique offre encore un puissant secours au docteur, et nous ne saurions ex-

(1) MM. Schublu et Buzzorini ont prouvé par plusieurs expériences, que nos poumons absorbent dans les montagnes une plus grande quantité d'oxygène que dans la plaine. Aussi le système nerveux y est-il plus actif, la chaleur animale plus forte et la digestion plus prompte. L'alimentation doit être aussi plus abondante.

primer l'émotion produite en notre âme par ce petit groupe d'êtres, en apparence rejetés par la Providence, chantant en chœur les louanges de Dieu.

D'après toutes les observations faites ou recueillies par le docteur Guggenbühl et par les différentes sociétés savantes et philanthropiques qui se sont occupées de la question, le crétinisme provient de causes locales affectant l'état de l'atmosphère où naissent et vivent les enfants. Il ne paraît pas qu'il soit nécessairement héréditaire, car des enfants dont les père et mère sont crétins ou donnent quelques signes de cette maladie, y échappent souvent, tandis que des personnes parfaitement saines de corps et d'esprit peuvent donner le jour à des enfants atteints de crétinisme lorsqu'elles vivent dans des vallées où l'air ne se renouvelle pas complètement, où des vapeurs stagnantes se trouvent arrêtées au flanc des collines, où les eaux, descendant des hauteurs, ne trouvent pas d'issue, où les habitations sont entourées d'une haute ceinture de rochers ou d'arbres. Souvent les maisons n'ont pas un nombre suffisant de fenêtres et leur façade est généralement ornée d'un monceau de fumier et d'une mare d'eau fétide. Les classes pauvres semblent avoir une invincible horreur pour les ablutions personnelles; enfin, leur nourriture est misérable, se composant en général de viande salée, de pain noir, de fromage durci et de pommes de terre.

Grâce à la longue paix dont jouit l'Europe, la civilisation a fait de rapides progrès, en Suisse comme ailleurs. Depuis que de nombreux touristes ont semé leur argent dans ses plus pauvres vallées, l'hygiène générale s'est beaucoup améliorée : on a desséché des marais, percé des routes nouvelles, et la plus dégoûtante espèce de crétinisme a disparu, ou du moins il est rare de rencontrer aujourd'hui un de ces êtres infortunés qui ne pouvaient ni se mouvoir, ni parler, et dont l'extérieur hideux faisait reculer les voyageurs. Les habitants sont devenus plus actifs, plus laborieux. De plus grandes facilités de transport par terre et par eau ont introduit dans la consommation générale les produits des colonies. Le système alimentaire est beaucoup meilleur. Il est de fait, par exemple, que, depuis l'ouverture de la route du Simplon, le nombre des crétins a beaucoup diminué dans le Valais. C'est de cette époque seulement que

date l'endiguement du Rhône, continué par les autorités du canton, et par suite duquel les prairies marécageuses des deux rives du fleuve ont été desséchées et transformées en un fertile et salubre territoire.

Autrefois, les autorités du pays permettaient aux crétins, même lorsqu'ils occupaient le dernier degré de l'échelle du crétinisme, de se marier entre eux, et ils donnaient ainsi le jour à des êtres plus malheureux encore. Aujourd'hui, on met le plus d'entraves possibles aux mariages entre proches parents, surtout lorsqu'ils montrent quelque disposition à cette maladie. Tout fait donc espérer, qu'à moins de quelque grande calamité publique imprévue, on verra de plus en plus disparaître des vallées alpines, les scrofules, les goîtres et le crétinisme.

Deux nouveaux hospices ont été fondés déjà à l'imitation de celui de l'Abendberg : l'un dans le Wurtemberg, par une association de personnes charitables; il est placé sous la direction de M. Rosch; l'autre en Saxe; sa fondation est due aux efforts persévérants du docteur Carus, médecin du roi. En Autriche, une enquête a été faite dans le même but, sous la surintendance du baron de Funchtersleben; mais aucun établissement n'a encore été créé. Le célèbre oculiste russe, Piragoff, fait en ce moment des recherches sur la même maladie, dans les montagnes du Caucase. Le roi de Sardaigne a ordonné récemment une enquête sur le crétinisme, dans toutes les paroisses de ses Etats. Cette enquête se poursuit, et on attend avec impatience le rapport de la commission, qui ne peut tarder à être publié.

Aujourd'hui, les encouragements ne manquent plus au docteur Guggenbühl. Plusieurs sociétés savantes se font un honneur de le compter parmi leurs membres.

(*Ch. Edinburgh Mag.* [1].)

(1) La mort vient de frapper en Angleterre un des plus zélés propagateurs de la pensée du docteur Guggenbülh ; c'est le philanthrope docteur William Twining, qui, après avoir visité l'Abendberg au mois d'août 1842, n'a pas cessé depuis d'appeler l'attention de ses confrères et du public sur l'hospice des enfants crétins. Plusieurs souscriptions recueillies par lui furent envoyées en Suisse; mais

le docteur Twining est parvenu aussi à fonder des établissements analogues à celui de l'Abendberg. A Highgate, près de Londres, à Bath et à Weds existent aujourd'hui trois écoles pour les idiots. En Écosse, le docteur Coldstream s'occupe encore très activement des crétins et des idiots. En Amérique, le docteur Howe, connu par son ingénieuse bienfaisance, le même qui a tant fait pour les sourds-muets, a importé les méthodes hygiéniques et curatives du docteur Guggenbülh. Voici l'extrait d'une lettre que le docteur Twining, quelques jours avant sa mort, recevait de celui-ci :

« *Turin*, 8 *novembre*.—Désirant utiliser les derniers beaux jours de l'automne, je suis venu continuer la grande étude de toute ma vie parmi les Alpes du Piémont. J'ai eu hier une entrevue avec le roi Charles-Albert, qui, malgré les terribles préoccupations de la guerre, ne néglige pas les paisibles intérêts de l'humanité. Un établissement conforme à celui de l'Abendberg sera bientôt fondé en Sardaigne, mais sur une plus grande échelle.... De très importants résultats ont été déjà obtenus, et des expériences sur les sources du Piémont faites par le docteur Cantin, un des premiers chimistes de notre époque. — Je vais encore passer quelques jours dans les vallées vaudoises, où habite un Anglais, le général Beckwith, qui a fondé un hospice et une école pour les habitants pauvres. Je retournerai ensuite à mon œuvre sur l'Abendberg, en remerciant Dieu qui daigne encore la protéger, tandis que l'hospice du Saint-Bernard, l'établissement d'Hofwyl et plusieurs autres en Suisse sont à peu près ruinés. »

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

L'AMBASSADE FRANÇAISE A LONDRES. — GUERRE AU BUDGET. — LE MARQUIS D'EXETER. — UNE RICHE ANGLAISE A MARIER. — LE FILLEUL DE SIR F. BURDETT. — LIVRES DE STOWE. — NOUVELLES DE CLAREMONT. — M. VATOUT. — OU EST MON FOU? — L'ALMANACH AMÉRICAIN. — NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES. — HISTOIRE NATURELLE : LES SERPENTS EN AUSTRALIE. — TISSUS DE FEUILLES D'ANANAS. — NOUVELLES DE L'INDE. — FERMIERS ET FERMAGES EN ÉCOSSE. — NINIVE ET SES MONUMENTS. — LE VIADUC DE LLANGOLLEN, ETC.

Londres, 25 janvier 1849.

AU DIRECTEUR,

Nous voyons avec plaisir que la France est de nouveau représentée à Londres. M. G. de Beaumont s'est retiré, emportant d'honorables regrets. Mais l'Angleterre, qui aime à se personnifier sous les traits de la fille aînée de Neptune, peut regarder comme une galanterie diplomatique le choix que le président de la République fait d'un amiral pour son ambassadeur : l'amiral Cécille sera donc bien accueilli. Il a été précédé d'une sorte d'épigramme, qui n'a rien d'hostile. Lorsqu'on annonça à M. de Talleyrand que Louis XVIII nommait M. le duc de Richelieu à la tête de son conseil : « C'est, dit-il, l'homme de France qui connaît le mieux la Crimée. » Lorsqu'on a appris que Louis-Napoléon nommait ambassadeurs à Londres et à Bruxelles l'amiral Cécille et M. de Lagrenée : « Ce sont, a-t-il été dit, les deux diplomates de France qui connaissent le mieux la Chine. »

Le nouvel ambassadeur tombe ici au milieu des préoccupations intérieures. Le Parlement est à la veille de s'assembler, et l'opposition est décidée à faire la guerre au budget. Richard Cobden dit aux whigs comme aux tories : « Je ne tiens pas à une république ni démocratique ni sociale; mais il me faut un gouvernement à bon marché. Arrangez-vous comme vous voudrez ; je vous laisserai fort tranquilles sur les questions politiques pro-

prement dites : le public a peur de réformes qui troubleraient l'équilibre social ; je ne réclame que des réductions de dépenses. » Réductions ! c'est le mot d'ordre, et avec ce mot s'organise une agitation sur la grande échelle de la *ligue*. Cela inquiète le ministère et la cour. Il n'y aurait qu'un moyen certain d'embarrasser Cobden lui-même, en le nommant premier ministre — qu'il acceptât ou n'acceptât pas. On n'ose pas tenter l'épreuve, et l'on pense à faire une partie de ce que l'agitateur de Manchester demande. Ce n'est pas une petite affaire, et les caricatures font faire la grimace à tous les intéressés, les parties prenantes du budget britannique (1). Pourquoi la Californie n'est-elle pas un comté de l'Angleterre ?

Dans cette misère générale, le petit nombre des élus, je veux dire des riches non malaisés de ce pays, acquiert une importance tous les jours croissante. Ce n'est pas sans inquiétude qu'on a ouï dire, la semaine dernière, qu'un négociateur secret de Paris avait devancé l'ambassadeur officiel, et que ce négociateur secret, au lieu de se rendre chez les ministres, s'était transporté tout droit chez les amis de la plus riche héritière des Trois-Royaumes. Le président de la République, lorsqu'il n'était que simple prétendant, avait, à ce qu'il paraît, songé comme tant d'autres à obtenir la main de miss Kilmansegg, comme on appelle quelquefois Miss Burdett Coutts, d'après un poème de feu Thomas Hood. Si, grâces au titre de président, il touchait enfin le cœur de cette princesse financière ! ! ! ! ! L'alarme a été grande : un pareil mariage équivaudrait à l'exportation de je ne sais combien de millions anglais sur le marché français ! Miss Burdett Coutts serait l'autre Hélène d'une autre guerre de Troye... Mais, non... Miss B. Coutts

(1) Le petit paragraphe suivant d'un journal de province (the *Stamford Mercury*), exprime assez franchement la mauvaise humeur de quelques *noblemen* contre M. Richard Cobden : — « Le marquis d'Exeter est sur le point de réduire son haras de chevaux de course à Newmarket ; puisqu'on annonce la mise en vente de 23 des chevaux qui en faisaient partie. On donne divers motifs de cette réduction qui fait prévoir que Sa Seigneurie ne se livrera plus à l'espèce de spéculation qu'entraîne le goût du turf. Lord Exeter est à la tête d'une nombreuse famille, et le nouveau mouvement en faveur de la réforme financière peut forcer le gouvernement à des économies qui empêcheraient que les fils cadets des pairs fussent plus long-temps à la charge du budget national. »

n'est séduite ni par les grandeurs, ni par les grâces personnelles, elle redoute métaphoriquement la catastrophe de Miss Kilmansegg et continue à rester fille, désespérant les soupirants et se passant toutes les fantaisies de son caractère généreux, tantôt bâtissant une église, tantôt dotant un hospice, etc., etc., sans avoir à redouter que ses gens d'affaires lui parlent réduction sur son budget de reine ou de fée bienfaisante. Je ne sais si la dernière anecdote de cette existence romanesque n'a pas encore été recueillie dans les journaux français ; la voici telle que la raconte une feuille d'Edimbourg. — Il y a au moins vingt-cinq ans que sir Francis Burdett rencontra dans la rue un vieux sergent d'artillerie très connu de lui et qu'il traitait avec une cordiale affabilité. L'humble ami de sir Francis lui parut un peu soucieux : — « Qu'avez-vous, mon brave, et que vous est-il donc arrivé ? lui demanda-t-il. » — « Il m'est arrivé, répondit le sergent, une chose qui est dans l'ordre de la nature, un fils... dont ma femme m'a rendu père hier ; mais je lui cherche un parrain et je ne lui en trouve pas. — Est-ce donc si rare, mon brave, dit sir Francis ? — Il paraîtrait, répondit le sergent, et si je ne craignais d'importuner Votre Honneur..... — Je vous comprends, interrompit sir Francis. — Quoi ! vous consentiriez à donner votre nom à mon fils ! — Très volontiers et quelque chose de plus que mon nom si quelque jour il avait besoin de moi. » Le baptême eut lieu : le filleul de sir Francis Burdett a grandi et il est devenu un beau garçon ; mais son parrain et son père étant morts, il s'était cru forcé de faire tout seul sa fortune : après plusieurs voyages sur un bâtiment marchand, en qualité de contre-maître, il débarqua le mois dernier à Liverpool avec l'intention d'acquérir un navire pour naviguer à son compte. Malheureusement toutes ses économies ne suffisaient pas encore pour cette acquisition, et il cherchait parmi ses connaissances celle qui pourrait venir à son secours, lorsqu'il se souvint de qui il fut le filleul : pourquoi l'héritière de sir Francis Burdett ne ferait-elle pas honneur à ses promesses ? Il écrit donc à Miss Coutts, lui raconte simplement sa situation et joint à son épître tous les certificats qui établissent sa bonne réputation. La réponse ne s'est pas fait attendre ; elle était laconique, mais contenait un mandat de 1,000 £ (25,000 fr.). Quand une jeune héritière sait remplir ainsi son rôle pro-

videntiel, il est à craindre que de long-temps encore l'ennui ne la jette dans les aventures de l'hymen. Il n'en est pas moins naturel que, sans remonter jusqu'aux fils ou neveux de rois, on dise quelquefois en Angleterre qu'avec une fortune colossale une Anglaise nubile et bonne à marier, *matura viro,* pour parler latin avec Horace, devrait se prêter à relever financièrement quelqu'une de ces maisons au nom historique qui croulent de temps en temps.... comme par exemple celle de Buckingham dont je vous ai naguères raconté les péripéties. — La dispersion des trésors de Stowe se consomme ce mois-ci par la vente de la bibliothèque : divers ouvrages rares ont été vivement disputés par les amateurs : jusqu'à présent, ce sont surtout les recueils d'estampes qui ont atteint les prix les plus élevés !.. mais je vous ai fait assez de réflexions philosophiques, l'été dernier, sur le naufrage de ce grand nom ducal.

De tous les naufrages politiques dont l'Angleterre a recueilli les épaves ou les débris en 1848, c'est toujours celui de la dynastie d'Orléans qui a naturellement le privilége d'exciter les sympathies les plus vives dans un pays qui a passé par toutes les épreuves d'une révolution parallèle, sauf le dernier épisode. Les augustes exilés, réfugiés dans leur résignation, ne font rien pour provoquer les manifestations de ces sympathies, mais l'empressement avec lequel les journaux s'emparent des moindres incidents qui les mettent en scène, prouve que cet intérêt de respectueuse curiosité n'est pas épuisé depuis dix mois de fait accompli. Je parlais tout à l'heure d'épaves et de débris dans un sens métaphorique; mais dans le sens matériel, ces *débris* et ces *épaves* sont singulièrement signalés devant les tribunaux anglais, où nous voyons assigner de temps en temps des détenteurs d'objets d'art, de diamants, de bijoux, etc., etc., reconnus pour avoir appartenu à la liste civile. Plus d'un article précieux qu'on a pu croire détruit ou incendié dans les palais de France, à la suite des évènements de février, se trouve entre les mains de quelques spéculateurs de l'un ou de l'autre sexe, qui essayent de venir les changer contre des guinées, forts dans leur conscience, sans doute, de l'axiome nouveau : *La Propriété, c'est le Vol!* Quelques restitutions ont eu lieu au profit de la famille royale, mais elle n'en est guère plus riche. J'ai pu

savoir presque directement, il y a quelques jours, que le vide causé à Claremont par la mort de M. Vatout est loin d'être comblé. Louis-Philippe avait dans ce prétendu courtisan un confident intime, le secrétaire de ses épanchements journaliers, l'homme d'esprit qui le comprenait au premier mot et qui, par une longue habitude, eût achevé tout seul la phrase royale, si le roi était homme à laisser parler pour lui; mais pour la tâche quotidienne d'écrire ses *Mémoires*, Louis-Philippe avait si bien dressé M. Vatout a rédiger selon son style, qu'en le perdant il lui semble quelquefois avoir perdu encre, plumes et papier, ou plutôt son autre main droite, tant il s'était accoutumé à en avoir deux. D'un autre côté, M. Vatout, outre cette précieuse souplesse du bon serviteur qui subordonnait sa nature d'esprit à celle de son maître lorsqu'il s'agissait d'exprimer les souvenirs ou les idées de celui-ci, avait encore *à la cour* (après comme avant) le privilége de sa propre initiative toutes les fois que son zèle lui révélait qu'il fallait distraire, amuser ou dire tout haut quelque chose qu'à peine un autre eût osé penser tout bas. Ce secrétaire complaisant avait alors l'indépendance que n'ont pas toujours les ministres constitutionnels; il avait l'art du moins d'exprimer même une vérité peu agréable; et qu'on ne s'imagine pas qu'il eût recours à ces précautions oratoires qui parfois convertissent encore une contradiction en flatterie: il savait aller droit au but et sa familiarité trouvait à la fois l'expression la plus franche et la plus sérieuse. Lorsqu'il le fallait, le *fou* devenait le *sage*, et Louis-Philippe, quoi qu'il avoue avoir ri souvent aux larmes des plaisanteries de son confident, déclarait encore, il y a peu de jours, au personnage qui me l'a raconté, que c'était bien plus le *bon sens* que la *gaîté* de ce *pauvre Vatout* qui lui faisait faute. « Je m'appuyais sur son esprit en même temps que sur son bras quand nous faisions une promenade ensemble », ajoutait-il. La reine ne le regrette pas moins. On assure que maintes fois, quelque égard que le roi ait toujours eu pour elle, il lui était commode d'avoir M. Vatout pour interprète de ses meilleurs sentiments. Elle appréciait d'ailleurs l'heureuse facilité de mœurs dont le ciel l'avait doué. Malgré la dignité un peu triste de ses manières, elle riait plus que le roi encore des bouffonneries de M. Vatout, quand celui-ci faisait

le bouffon. — En vérité, ce dévouement de l'affection, quelle que soit sa forme, ne relève-t-il pas le caractère d'un homme? Tout républicain qu'on est, il est bien permis de se dire touché de la douleur de ce pauvre roi Léar, qui ne peut plus dans son malheur s'écrier, comme lorsqu'il était sur le trône :

« Where is my fool? I think the world is asleep!
» Où est mon fou? Le monde est endormi, je pense (1)!

Je vous ai fait connaître, dans ma dernière lettre, les principaux almanachs anglais; j'ai reçu depuis, et je vous transmets, l'Almanach Américain «*The American Almanac,*» qui nous arrive de Boston. Vous y trouverez probablement aussi quelques documents qui méritent de figurer dans la *Revue Britannique*, entre autres une très curieuse statistique du commerce de la glace : il est intéressant de voir quelles proportions a prises cette spéculation depuis l'année 1805, où M. Fred. Tudor eut le premier l'idée d'envoyer un brick chargé de glace à Saint-Pierre de la Martinique. Aujourd'hui, les Etats-Unis en fournissent toutes les Antilles anglaises et françaises, l'Amérique espagnole, Manille, Calcutta, Madras, les ports de la Chine même. Leur marine marchande s'en est augmentée; car du port de Boston seul, en 1847, il en fut expédié environ 51,887 tonneaux sur 258 bâtiments de diverses dimensions. Mais vous devez tous ces détails à vos lecteurs, sans abréger les dix à douze pages qui les contiennent (2). L'Almanach Américain est un almanach sérieux, qui donne gravement des observations astronomiques sans faire de l'astrologie judiciaire, comme Zadkiel, F. Moore, les Mathieu Laensberg de la Grande-Bretagne. Vous y trouverez aussi tous les renseignements spéciaux aux Etats-Unis, comme par exemple : «L'Union-Américaine est à sa douzième présidence; le général Taylor, le dernier président nommé, doit entrer en fonctions le 4 mars prochain. Ses prédécesseurs sont WASHINGTON, J. Adams, T. Jefferson, J. Madison, J. Monroe, J. Quincy Adams, A. Jackson, Van Buren, H. Harrison, J. Tyler, J. K. Polk. Un seul de ces présidents

(1) Shakspeare, *King Lear*, act. 1er.
(2) Nous les publierons dans notre prochaine livraison.

mourut dans l'exercice de ses fonctions; ce fut le général Harrison, installé le 4 mars 1841, et mort le 4 avril de la même année. Le président américain a 25,000 dollars (125,000 fr.), et le vice-président 5,000 (25,000 fr.). » Les ministres en ayant 6,000, on voit que l'Assemblée nationale de France, dans son dernier vote sur les appointements du vice-président, qu'on a trouvés si mesquins, a du moins voulu que le vice-président français ne fût ni plus riche ni plus pauvre qu'un ministre. Un chapitre qui frappe d'abord dans l'Almanach Américain, c'est celui où est donné le chiffre des immigrations — qu'il faut faire entrer dans le chiffre toujours croissant de la population : plus dedeux millions d'individus ont *immigré* aux Etats-Unis, en cinquante ans, de 1790 à 1840. Depuis 1840, ce mouvement est de plus en plus considérable. Ainsi, en l'année 1847, 239,270 individus sont arrivés d'Europe dans les divers ports; le total de 1848 aura certainement dépassé celui-là. Je vous laisse toute la primeur d'autres chapitres non moins curieux sur l'armée, le service des postes, les chemins de fer, etc. L'Almanach Américain a aussi ses éphémérides des principaux évènements de l'année écoulée. J'ai voulu voir quel était, à la date du 24 février 1848, l'évènement *américain* qui, par son importance, avait paru au rédacteur digne d'être enregistré en regard de l'évènement français : — 24 février. « *L'eau fut versée sur la* » *roue du moulin de Bay-State à huit heures. C'est la pre-* » *mière application faite de la force hydraulique du Merri-* » *mack!* »

J'ai quelque intention de récapituler en février les morts politiques et littéraires de l'Angleterre et des Etats-Unis pendant 1848, et j'aurai à emprunter au moins une page à l'article *nécrologique* de l'Almanach Américain.

Un véritable mouvement littéraire a signalé les derniers mois de 1848 et il continue ce mois-ci. Comme toujours, les voyageurs publient proportionnellement plus qu'aucune autre classe d'auteurs en Angleterre, si on en excepte les théologiens et les romanciers. L'ouvrage de sir J. Gardner Wilkinson sur la *Dalmatie* et *Montenegro* obtient un grand succès. J'en dirai autant de trois volumes de M. J.-W. Tyndale sur *la Sardaigne*, et de deux volumes de M. A. Paton sur les *Montagnes et les îles*

de l'Adriatique, comprenant la *Croatie et les provinces méridionales de l'Autriche*. Cependant est-il besoin de dire que les voyages en Californie sont venus tout-à-coup faire un peu tort à ces *touristes* qui ne sont qu'archéologues, historiens ou peintres de mœurs. Aussi, en annonçant la prochaine livraison d'un important voyage sur les États-Unis, M. Alex. Mackay ajoute sur le prospectus, à ce titre : le MONDE OCCIDENTAL, *avec quelques détails sur la Californie*, etc. ; les réclames de M. Tyndale ont bien soin de dire qu'il y a aussi des mines d'or en *Sardaigne !* Parmi les publications historiques, il faut remarquer les *Saxons en Angleterre*, par J.-M. Kemble. C'est une grande étude des institutions et des mœurs de l'Angleterre antérieurement à la conquête. Les Saxons d'Angleterre avaient encore, il y a trente ans, quelque chose *d'ante-diluvien; Ivanhoe*, M. Sh. Turner et M. Thierry ont, vous le savez, rajeuni ce vieux peuple et ses *monuments*. L'archéologie étrusque a fourni aussi à M. George Dennis un texte savamment et pittoresquement traité dans un ouvrage intitulé les *Villes et les Cimetières de l'Étrurie*. Si vous n'aviez extrait autrefois de la *Quarterly Review* un brillant article sur cette civilisation curieuse, distincte de celles de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, je vous engagerais à faire traduire l'introduction de M. G. Dennis, qui contient un résumé très lucide de ce sujet difficile. Mais il est impossible que les grandes Revues n'y reviennent pas, sous une forme ou une autre, pour recueillir les documents nouveaux exploités par l'auteur depuis les travaux déjà si estimables de Mrs Hamilton Gray. Les publications de M. Layard sur Nemroud sont aussi d'un ordre élevé.

Parmi les ouvrages d'imagination, il en est un que nous attendons ces jours-ci et qui ne peut tarder à paraître : C'est *la Vie (Life)*, par le fameux George Borrow, ce commis-voyageur des sociétés bibliques, ce Gilblas en frac de membre protestant, cet apologiste des bohémiens plus bohémien que les bohémiens eux-mêmes, etc., *la Vie* en trois volumes! *Quelle vie* ? se demande-t-on? Est-ce la sienne? est-ce la vie en général, au point de vue des philosophes, des missionnaires, des romanciers, etc. ; vous l'avouerai-je? le retard de ce livre, annoncé depuis trois mois pour la fin de décembre 1848, m'a désorienté. J'avais taillé ma plume exprès pour vous en donner la primeur, et

M. Murray prolonge cette attente curieuse. Faute de ce livre mystérieux, j'ai perdu ma correspondance mensuelle... et j'écris ces mots avec le sentiment amer qui dut troubler Titus lorsqu'il s'écria : *J'ai perdu ma journée !*

Au mois prochain donc pour ce livre et quelques autres.

Histoire Naturelle.

DES SERPENTS EN AUSTRALIE.

La plupart des émigrants d'Europe ne débarquent en Australie qu'avec une crainte fort exagérée des serpents, qui y sont tous, à la vérité, très venimeux, mais ne font, en définitive, que peu de victimes.

L'Australie ne connaît pas les serpents à sonnettes; ceux des espèces les plus communes sont noirs, bruns ou gris; leur grosseur est de douze à quatorze pouces, leur longueur de douze à quatorze pieds. Les plus petits passent pour être plus dangereux que les gros, dont, parfois cependant, la morsure a été mortelle.

Les serpents australiens diffèrent sensiblement de ceux des autres pays. Ces reptiles affectionnent d'ordinaire certaines localités où l'on ne saurait, avec trop de précaution, s'approcher des buissons, ni s'asseoir sur un tronc d'arbre. On cite un chasseur qui, bien qu'il ne marchât qu'avec une extrême prudence, fut, deux fois dans la même journée, au moment de poser le pied sur un gros serpent brun, en enjambant un arbre renversé. Dans un seul jour aussi, on en a tué douze sur les bords d'un marais, près de George's River (Rivière de George).

La plus grande espèce est un *boa* que les colons appellent *serpent-diamant*, à cause des taches dont sa peau est mouchetée; cependant, ce nom diffère suivant les localités et les variétés de l'espèce. On raconte, au sujet de ce serpent, l'anecdote suivante, qui fait honneur à l'intrépidité d'un enfant de dix

ans. Il aperçut, en jouant près d'un étang, un gros serpent-diamant dans la fosse assez profonde d'un arbre déraciné. L'occasion lui parut favorable pour offrir à son frère, étudiant en médecine à Edimbourg, un objet curieux d'histoire naturelle. Comme la tête du reptile reposait à plat sur la terre, il alla, sans hésiter, couper une forte branche d'arbre qu'il tailla en pointe par un bout. Son but était de percer le serpent au cou, de le clouer à terre et de l'égorger sans trop endommager la peau. Il s'avança avec précaution, et réussit d'abord assez bien : son pieu étant long et fort aigu, il put contenir la tête du serpent; mais le plus difficile restait à faire. Malgré ses efforts, le reptile était parvenu à saisir une de ses jambes; mesurant alors la force de son ennemi, il comprit qu'il n'avait plus qu'à le frapper de son couteau partout où il pourrait l'atteindre, sans s'inquiéter davantage de la peau. Après quelques minutes d'une lutte obstinée, il parvint à trancher la partie roulée autour de sa jambe, et retira le pieu de la première blessure du serpent qui, se sentant libre, chercha à s'échapper. Mais l'enfant n'était pas d'humeur à perdre le fruit de sa victoire; il lui asséna plusieurs coups de bâton qui l'achevèrent. Ce reptile avait une longueur de plus de dix pieds.

On se trouve exposé jusque dans les grandes villes, parce que des serpents y sont apportés avec le bois de chauffage. C'est ainsi qu'un habitant de Sydney perdit un fort beau chien dans la cour même de sa maison. Une autre fois, un homme qui ramassait du bois, eut besoin de toute sa présence d'esprit pour échapper à un pressant danger. Il avait placé sur son épaule un gros fragment de tronc d'arbre, lorsque, tout-à-coup, un serpent s'en élança en lui rasant le visage. Le pauvre diable se débarrassa vivement de sa charge, puis il chercha le serpent dont il fut surpris de ne trouver aucune trace. Il réfléchit tout-à-coup qu'il pouvait être entré, en tombant, dans la poche fort large de son pantalon. Il tremblait de l'en voir ressortir; mais bientôt, reprenant courage, il détacha sa ceinture, fit glisser lentement le *vêtement nécessaire*, dégagea adroitement ses pieds, au risque d'exposer ses jambes nues; enfin, il saisit le pantalon par le bas, puis, le frappant à terre à coups redoublés, il parvint à écraser le reptile.

Une espèce de serpent, très venimeuse, doit le nom de *serpent-tapis* à la disposition des couleurs variées de sa peau. Un jour, dans un verger, un propriétaire, monté sur un pêcher pour y cueillir des fruits, se laissa tomber de frayeur à la vue inattendue d'un de ces serpents caché sous les feuilles, et qui fut immédiatement mis à mort. Un autre, du même genre, fut aussi tué comme il traversait le Nepéan (1). Si, de ce dernier fait, on induisait que ces reptiles sont doués de la faculté de nager, on rectifierait par là bon nombre d'erreurs au sujet de ces fameux serpents d'eau dont on a tant parlé, et qui pourraient bien n'être, en réalité, que de simples serpents de terre; et cela paraîtrait d'autant plus fondé, que les bords des rivières, et surtout des petites criques, sont, pour ces animaux, un refuge habituel contre la chaleur.

Quoiqu'il n'y ait guère en Australie de serpents inoffensifs, comme ceux qui, aux Indes-Occidentales, pénètrent dans les habitations, il est néanmoins certain que tous ne sont pas également dangereux. Quelques personnes chassant un jour dans les bois, l'une d'elles fut mordue par un serpent qu'un noir indigène, qui les accompagnait, aperçut heureusement avant qu'il pût s'évader. Le blessé, se croyant à sa dernière heure, se mit en devoir d'écrire à la hâte quelques dispositions testamentaires; mais le noir assura, dans son langage créole, que « *monde y va pas mouri; seulement divini zaune tout à l'heure tout suite.* » Il jaunit, en effet, soit par l'action de la peur sur le foie et la bile, soit par celle du virus; mais il ne mourut point.

On a vu à Windsor (2) un autre nègre guérir par la succion la morsure d'un serpent. Le blessé travaillait seul dans la campagne; il voulut aussitôt regagner la ville dont il était proche; mais les forces lui manquèrent; il tomba et fut trouvé sur la route essayant vainement de se traîner vers une mare pour y étancher sa soif. On le porta à la ville, et notre nègre fut appelé. D'abord il se rengorgea, prit un air important pour rehausser sa science, et demanda du sel; il en emplit sa bouche, suça

(1) Rivière d'Australie qui, réunie au *Grose*, forme le *Hawkesbury*, fleuve principal du comté de Cumberland.

(2) Ville d'Australie, dans le comté de Cumberland.

long-temps la blessure en faisant subir de cuisantes douleurs au patient ; puis, exigeant qu'on le laissât seul, il se dirigea rapidement vers une haie où l'homme avait été mordu. On le suivit, malgré sa défense, et là, on le vit cracher avec force et se livrer à des contorsions de maniaque. Au bout d'un quart d'heure, il accourut en toute hâte, disant qu'il n'avait pas fini ; il recommença à sucer de plus belle et s'échappa de nouveau ; enfin, il revint une demi-heure après, marchant fort tranquillement et répondant de la vie du malade qui, effectivement, recouvra la santé.

Quelques-unes des petites espèces de serpents sont véritablement charmantes. Un jour, miss B., qui habitait une villa à quelques milles de Sydney, crut voir dans une des allées de son jardin un rejet de bois tourné en spirale et couvert d'une mousse richement nuancée ; elle le ramassa pour l'examiner de plus près ; c'était un petit serpent des plus venimeux ; elle le tenait, par bonheur, avec tant de délicatesse, qu'il put facilement s'échapper de ses doigts ; elle voulait le conserver, mais son jardinier le tua impitoyablement d'un coup de bêche.

La même miss B. fut, une autre fois, témoin d'un terrible effet de fascination. Elle se promenait avec madame A. au milieu de touffes de bas taillis qui les obligeaient souvent de se séparer. Tout-à-coup miss B., se trouvant seule, se retourne vers sa compagne qu'elle voit arrêtée, sans mouvement ; elle l'appelle, pas de réponse ; elle approche et commence à s'inquiéter sérieusement de l'état de madame A. qui, une main posée sur un arbuste, avait l'autre étendue en avant comme pour repousser quelque objet ; son corps raide et immobile était légèrement renversé en arrière tandis que la tête s'inclinait en avant ; ses yeux étaient fixes, dilatés, ses lèvres ouvertes ; elle semblait ne plus respirer. Miss B. l'appelle encore en vain ; elle regarde dans la direction de ses yeux et n'aperçoit rien dans l'épais taillis. Elle approche davantange et l'effroi s'empare d'elle à son tour. Sur la terre, à quelques mètres de distance, elle voit un gros serpent, roulé sur lui-même, dressant sa tête hideuse, prêt à s'élancer ; ses yeux brillaient comme d'une joie infernale ; à travers ses dents découvertes, il dardait sa langue fourchue, étincelante au soleil du soir. Madame A., comme poussée par une force irrésistible, fit un pas vers lui ; ce mouvement involon-

taire la sauva; miss B., tirée de sa stupeur passagère, lui saisit le bras en jetant un cri perçant qui mit en fuite le reptile ; madame A. tomba épuisée en recouvrant ses sens, et reçut de prompts secours de l'habitation qui, heureusement, était voisine. Miss B. a souvent dit que cette dame, remarquablement belle, aurait été, en ce fatal moment, un magnifique modèle pour un artiste de génie.

Nous ne voudrions pas que la crainte des serpents détournât les émigrants de se rendre aux colonies d'Australie, qui n'offrent pas plus de danger que celles de l'Inde ou du Canada. Nous n'avons rapporté ici que des observations personnelles, fruit de plusieurs années de résidence; et, quoiqu'ainsi assemblés, ces faits puissent avoir quelque chose d'effrayant, notre récit aura, nous en sommes certains, pour bien des vieux colons qui n'ont jamais vu de serpent, autant d'intérêt que pour ceux qui n'ont pas encore perdu de vue les rivages d'Angleterre.

Tissu fabriqué avec les feuilles d'ananas. — On lit dans le *Journal d'un Voyageur dans l'Archipel Indien*, récemment publié à Londres, les détails suivants sur cette industrie. « Je remarquai, il y a quelque temps, près de Batu-Blyer, un certain nombre d'ouvriers chinois occupés à préparer les fibres des feuilles de l'ananas pour l'exportation en Chine, branche de commerce nouvelle à Singapore. Le procédé employé pour l'extraction et le blanchiment de ces fibres est très simple. Il s'agit d'abord d'enlever la partie charnue de la feuille. Un Chinois, à califourchon sur un banc étroit, étend vis-à-vis de lui sur ce banc une feuille d'ananas, dont il fixe une des extrémités en la plaçant sur un petit coussin de drap sur lequel il est assis. Il enlève alors avec une sorte de petit rabot à deux mains fait de bambou, la matière charnue. Un autre ouvrier prend les feuilles à mesure qu'elles sont ainsi rabotées et avec l'ongle du pouce il détache et ramasse les fibres vers le milieu de la feuille, ce qui lui permet de les enlever toutes d'un seul coup. On met alors ces fibres tremper dans l'eau pendant quelque temps; puis on les lave pour les débarrasser de la matière gluante qui les colle ensemble, et on les met sécher et blanchir sur des châssis de bambou exposés au soleil. C'est la seule préparation qu'elles subissent avant d'être expédiées en Chine. Toutes les îles voisines de Singapore sont plus ou moins plantées d'ananas, et on peut évaluer approximativement la superficie qui en est couverte à deux mille acres. On pourrait donc tirer un grand parti de l'énorme quantité de feuilles qu'on laisse actuellement pourrir sur le sol. Avis aux spéculateurs de l'Archipel Indien. »

— Les nouvelles de l'Inde anglaise commencent à avoir de l'importance. La conquête du Punjab semble à peu près décidée. C'est toujours *malgré elle* que l'Angleterre prétend étendre ses domaines. La *Revue d'Edimbourg* contient à ce sujet un long article qui résume les derniers événements et nous en ferons notre profit. La guerre dans l'Inde n'est pas un moyen d'arriver à la réforme du budget. Aussi quelques journaux d'opposition prennent déjà l'alarme : « Nous devons avouer, dit l'un d'eux, qu'avec l'Inde gouvernée et exploitée comme elle est, nous ne voyons aucune garantie contre une autre expédition du Caboul — ni contre une guerrre avec la Russie ou la Porte; — il serait temps de s'arrêter : c'est assez jouer un rôle à la Tamerlan et à la Gengiskan. Nous avons conquis l'Inde comme nous avions conquis l'Irlande, avec un résultat analogue. Conquérir encore est absurde : il s'agirait de *gouverner*. »

AGRICULTURE. — FERMIERS ET FERMAGES DANS LES MONTAGNES DE L'ÉCOSSE.

La plus délicieuse des excursions que l'été permette d'entreprendre en Ecosse, est celle de Loch-Lomond à Glencoe et à Fort-William, pour, de là, se rendre à Inverness par le canal Calédonien, après un temps d'arrêt au pied du Ben-Nevis.

Le *Black-Mount* (Montagne-Noire), qu'on aperçoit avant Glencoe, était autrefois un district couvert de bétail de toute espèce, dont le marquis de Breadalbane a fait une forêt de plusieurs milles d'étendue. Le Black-Mount, depuis vingt ans enlevé à la culture, comme tant d'autres terres des hautes contrées de l'Ecosse, est un marécage triste, profondément encaissé dans les montagnes qui l'entourent; il n'a pour hôtes vivants que quelques timides compagnies de coqs de bruyères et des daims qui, souvent perchés au sommet des rochers, ne sont guère plus sauvages que les gardiens qui les protégent contre les braconniers.

Après la répression des troubles de 1745, des propriétaires montagnards, adoptant les nouvelles idées économiques, renoncèrent au système des petites fermes en usage alors, pour établir de grands pâturages que de riches fermiers du Sud leur prirent à des baux élevés. Plus tard, le boisement de ces mêmes terres fit reculer notre siècle de progrès vers les temps de barbarie; les fermiers furent expulsés et les hameaux détruits au profit du stérile plaisir de la chasse.

Les petites fermes n'ont cependant pas été supprimées partout; mais, dans les districts qui les ont conservées, la misère des habitants est si grande, qu'on voudrait, par humanité, n'y rencontrer que du gibier.

Fort-William est une petite ville située à l'entrée de plusieurs vallées pittoresques courant à l'Est, où la culture se montre çà et là dans les terrains bas, tandis que les montagnes, les *braës* (côtes) de Lochaber, comme on les appelle dans le pays, sont entièrement consacrées aux pâturages. Ces produits utiles sont entremêlés d'étendues considérables d'une mousse

noire et fangeuse d'où les pauvres habitants ne tirent que de la tourbe. Et qu'on n'accuse point ici la paresse écossaise! Nous avons parcouru tout ce district, du pied du Ben-Nevis à Glen-Spean et Glen-Roy; nous étions là dans le pays des Mac-Donald, l'un des clans les plus belliqueux, dont les descendants, quoique déchus, conservent avec soin les glorieuses traditions de leurs ancêtres. Là, comme ailleurs, dans les montagnes, des Anglais ont acheté et payé loyalement des biens autrefois possédés par des familles indigènes; et pourtant, la condition des *cottages* y est, nous le disons avec douleur, un scandale pour notre époque.

Nous donnons le nom de *cottages* aux huttes éparses dans ces déserts, parce que c'est le seul mot que nous fournisse la langue anglaise; mais quels cottages! Près d'un sentier, le long d'une montagne aride, une fumée noire sortant de quelques amas de pierres et de boue, signale les demeures des petits fermiers dont l'agrégation forme un hameau ou *clachan* écossais. Nous mîmes, un jour, pied à terre dans un clachan écarté. Conduits par un excellent guide, un Mac-Donald, nous pénétrâmes dans un cottage par la pièce servant d'étable, dont le sol boueux était, malgré l'absence du bétail, tout jonché de litière. De là, par une porte pratiquée dans une légère claie en lattes qui séparait les animaux des habitants bipèdes, nous passâmes dans la chambre de la famille. D'un côté, au-dessous d'une planche chargée de quelques objets de poterie commune, se trouvait un coffre en bois renfermant les habits des jours de repos; tout l'ameublement consistait en deux ou trois escabeaux, une chaise, un pot de fer et une table en sapin; pas de cheminée, le feu brûlait sur le sol; la fumée, tourbillonnant autour de la chambre et vernissant les solives d'un noir de jais, s'échappait par une ouverture faite au toit, par la porte, par la fenêtre, ou, pour parler plus exactement, par les trous qui en tenaient lieu; une chaîne descendant du toit, soutenait une marmite et traversait un disque ou couvercle servant à garantir le feu des atteintes de la pluie. Enfin, nous aperçûmes comme un lit dans une espèce de tanière séparée, par une autre claie, de la pièce où nous nous trouvions. Telle était la maison de ce qu'on appelle un fermier (1).

Dans les basses terres de l'Ecosse, la plupart des propriétaires construisent pour leurs tenanciers d'excellentes maisons en pierre, couvertes d'ardoises; mais, dans les montagnes, les plus riches seuls ont adopté cet usage. Un habitant des plaines s'étonne qu'on puisse vivre dans le taudis que nous venons de décrire; quant au montagnard, il attribue sa santé à l'influence salutaire de la fumée de tourbe; mais s'il cédait, bien qu'il n'en sente pas le besoin, à l'ambition de s'abriter sous un bon toit, il aurait à

(1) Note du rédacteur. — Cette description d'un cottage écossais, convient exactement à ce que nous avons vu souvent en Irlande et en Espagne.

le faire construire à ses frais avec la chance de s'en voir exproprié au terme de son bail. C'est à ce défaut de sécurité pour le recouvrement de leurs avances, que le paysan écossais et le petit fermier d'Irlande doivent d'être si misérablement logés.

La culture n'est pas moins négligée que les hommes ; l'installation des fermes est généralement très défectueuse ; les bonnes clôtures manquent, les rotations de récoltes sont inconnues, tandis que de vastes étendues de terres basses et tourbeuses pourraient, par un judicieux emploi de capitaux, être assainies, et produire, pour le bétail, une excellente nourriture d'hiver.

Nous avons été témoins d'une singulière espèce de communisme, décrite par M. Somers, rédacteur du *North British Mail* (1) : « Chaque hameau, » dit ce publiciste, est, à la lettre, une société de fermiers dont les membres sont conjointement et personnellement solidaires pour le paiement de » la rente au propriétaire. La partie arable de la terre affermée par un de » ces clubs ou compagnies, est divisée en petites portions égales, puis distribuée successivement entre tous les sociétaires. Une famille cultive » ainsi, selon le nombre de ses membres, cinq ou six de ces lots disséminés » sur toute l'étendue de la ferme. La montagne, qui appartient à tous, est » exclusivement réservée au pâturage. Chaque associé fournit une quotité » égale de moutons et de bœufs ; un berger, payé à frais communs, veille » sur les troupeaux ; l'un des co-fermiers, investi de la confiance de tous, va, » chaque année, vendre au marché le bétail dont le prix est, avant tout, » appliqué au paiement de la rente de la terre ; et le surplus, s'il y en a, » est partagé également entre tous les associés. La rente à payer par le hameau s'élève de 150 à 350 £ (3,750 à 8,750 fr.), au taux partiel de 7 à 20 £ » (175 à 500 fr.) pour, chaque habitant. Sur quelques fermes, le nombre » des moutons varie de 600 à 2,000, et chaque famille a rarement » moins de trois vaches laitières. Si, par paresse ou pour tout autre motif, un des sociétaires se trouve hors d'état de payer sa part de la » rente, ses voisins y pourvoient et s'indemnisent sur sa part de bétail. » S'il se montre incorrigible, il peut être expulsé de la communauté. Mais, » si une maladie ou un accident imprévu l'empêche de cultiver sa terre, les » associés travaillent gratuitement pour lui. Les veuves jouissent, à ce » point de vue, de priviléges spéciaux ; c'est une règle immuable qu'elles » ne peuvent être exclues ; chacun doit, au contraire, leur tendre une main » secourable jusqu'à ce que leurs enfants soient en âge de les soutenir. On

(1) *Letters from the Highlands, on the famine of* 1847, by Robert Somers. — *Lettres écrites des montagnes d'Ecosse, sur la famine de* 1847, par Robert Somers. Cet ouvrage, rempli de descriptions fort exactes, mérite une lecture attentive.

» voit que les membres de ces pauvres associations volontaires, trouvent » dans leurs règles constitutives une protection mutuelle et efficace qui » manque souvent aux familles indigentes dans des sociétés plus éclai- » rées (1). »

M. Somers a fait une remarque très juste sur une ferme de cette nature. « Son produit, dit-il encore, reste d'ordinaire au-dessous des besoins des » familles qui l'exploitent, et les fermiers sont obligés de chercher, sou- » vent en vain, un travail journalier qui supplée à l'insuffisance de leurs » ressources. Ils s'emploient généralement à la conduite des troupeaux dans » le Sud, et sont ainsi enlevés à leurs fermes au moment où les récoltes, » arrivant à maturité, réclament plus que jamais leurs soins contre les in- » tempéries d'un climat inconstant et orageux (2). » D'où il suit que les propriétaires n'ont d'autre hypothèque du paiement de leurs rentes que le gain que font leurs tenanciers en dehors de leurs travaux ruraux ; c'est sur une base si fragile que repose le revenu de beaucoup de propriétaires en Ecosse et en Irlande ! Malheureusement, l'attachement des campagnards pour le lieu de leur naissance, leur répugnance à le quitter pour un ciel moins sévère, obligent les uns et les autres à des engagements dont leur position mutuelle est loin de garantir l'exécution. Il est probable que si l'étendue de terre cultivée partiellement par un *club-ferme* était concédée à un seul fermier capitaliste, le propriétaire en retirerait une rente plus élevée, et le fermier, de son côté, augmenterait son avoir. L'état d'abandon dans lequel se trouvent les paysans montagnards, ne saurait donc subir un blâme trop sévère, parce qu'il est l'effet d'une incurie coupable envers l'humanité autant que dangereuse pour la sécurité intérieure de l'empire.

Revenons à notre excursion. En nous dirigeant vers l'Est, nous nous crûmes transportés dans un autre monde, à la vue des améliorations effectuées depuis peu sur les biens de lord Lovat, du duc de Richmond et d'autres propriétaires éclairés. Sur la propriété de Richmond, autrefois si mal tenue sous les Gordon, de jolis cottages entourés de terres bien cultivées, nous offraient des scènes de beauté rurale et de confort bien différentes de ce que nous avions vu à l'Ouest du même pays.

(1) M. Foster, dans ses lettres sur l'Irlande, adressées au *Times* en 1845, parle d'une autre sorte de communisme beaucoup moins philanthropique et pratiquée dans l'île d'Arran, sous le nom de Rundale. Là, le sociétaire cultive, comme en Ecosse, son champ de pommes de terre; mais si l'augmentation de sa famille l'oblige à empiéter sur le terrain commun, chaque associé vient aussitôt réclamer sa part dans cette usurpation. Il en résulte que le même sociétaire possède des parcelles de terre en plusieurs endroits, et que chaque lit de pommes de terre ou chaque sillon d'avoine a pour maître un tenancier différent. (NOTE DU RÉDACTEUR.)

(2) Le déplacement de ce bétail rappelle les troupeaux *transhumans* d'Espagne, dont les voyages avaient lieu sous l'autorité du fameux conseil de *la Mesta*, heureusement supprimé aujourd'hui. Le départ des bergers écossais a inspiré à Landseer un de ses plus charmants tableaux. NOTE DU RÉDACTEUR.

La misère des montagnards est généralement attribuée à leur apathie. Ils ne se piquent pas, il est vrai, d'une grande activité de corps ni d'esprit; mais on ne peut nier que ces hommes, relégués dans des solitudes écartées, débris d'une race primitive, ignorante, et par conséquent à plaindre, ne soient cependant loyaux, bienveillants et profondément religieux. Pauvres, abandonnés, pour la plupart, à des propriétaires *absents*, ils se voient condamnés à l'exil ou à une lutte opiniâtre contre une nature des plus rudes. En quelques lieux, leur existence dépend uniquement du loyer d'un carré de terre qu'ils ne paient que par une corvée personnelle dont le propriétaire détermine le temps et le lieu. Cette servitude révolte nos idées modernes. « Comment, dit toujours M. Somers, le paysan » montagnard ne répugnerait-il pas au travail, quand il s'y voit condamné » dans la condition de l'esclave, pour le misérable privilége de semer quel» ques barils de pommes de terre? » Si les propriétaires irlandais résidaient sur leurs terres, pour les abonnir et diriger le progrès moral de leurs fermiers, on n'accuserait bientôt plus ces derniers d'indolence. Les améliorations physiques et sociales tentées à Lewis, l'une des Hébrides, par M. Mathison, en sont une preuve; elles montrent clairement quels bienfaits la civilisation répandrait dans les montagnes et dans les îles.

Tout a une fin en ce monde. La dernière famine, jointe à d'autres motifs tout aussi pressants, amènera, nous n'en doutons pas, une heureuse modification dans l'administration actuelle des montagnes. L'introduction du système des grandes fermes a, il y a un demi-siècle, donné lieu à de pénibles souffrances. Si les nouveaux fermiers d'alors s'étaient fixés dans les montagnes avec leurs familles, il n'y aurait eu d'autre changement que celui d'une race anglo-saxonne remplaçant une race celtique; mais, trop souvent, ces fermiers laissèrent leurs troupeaux aux soins des bergers pour aller eux-mêmes vivre dans le Sud; on eut ainsi deux catégories d'*absents*, les propriétaires et les fermiers. Le bien découle rarement de l'immoralité; un pareil système ne pouvait avoir et n'a eu d'autre effet que d'anéantir les chétifs établissements d'une population sans ressources. On est heureusement arrivé à comprendre qu'un pays qui n'a pour habitants que des troupeaux et des serviteurs à gages, ne saurait accumuler un shelling de capital. Pénétré de cette idée économiquement élémentaire, le duc de Sunderland a commencé à diviser ses grandes fermes et à en faire de plus petites qu'il loue à des capitalistes résidents. Espérons que, lorsque le système actuel de boisement aura achevé son cours, il sera également suivi d'un autre état de choses favorable à tous les intérêts.

(*Chambers' Edinburgh Journal.*)

ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNE. — NINIVE ET SES MONUMENTS.

M. A. H. Layard a fait paraître à Londres deux magnifiques ouvrages sur les antiquités assyriennes : ***Les Monuments de Ninive***, in-folio de cent planches, comprenant des dessins de sculptures et bas-reliefs, des plans, des vues, et qui ne coûte pas moins de 260 fr. Et sous le titre de ***Ninive et ses restes***, 2 volumes (prix 45 fr.) avec 90 gravures sur bois et 17 planches ; ce second ouvrage contient le récit des recherches et des découvertes de l'auteur parmi les ruines de l'antique Ninive. La ***Quarterly Review*** lui consacre un long et remarquable article dont nous publierons l'extrait le plus intéressant dans une de nos livraisons. Nous y voyons que les précieux trésors d'antiquités qui sont arrivés à Londres pour compléter le muséum assyrien, ont beaucoup souffert à Bombay. M. Layard s'est révélé dans ses volumes comme un voyageur pittoresque ***plus vif et plus dramatique*** que Burckardt, dit la ***Quarterly***. L'histoire de ses travaux n'a pas moins d'intérêt que leur résultat scientifique. Il lui a fallu toute la diplomatie d'un ***chercheur de trésors*** pour parvenir à quelques-unes de ses conquêtes.

Nous remarquerons à cette occasion que l'Académie royale des Belles-Lettres, d'histoire et d'antiquités de Stockholm, vient de nommer M. Isidore Lowenstern un de ses associés. Nous n'avons nul besoin de rappeler au monde savant que M. Isidore Lowenstern, connu par ses voyages au Mexique, est un des plus heureux interprètes de ces monuments, qu'on appelle assez heureusement ***pré-historiques*** ; ses conjectures sont fondées non pas seulement sur un système ingénieux, mais sur la base solide de l'érudition comparée.

Une des constructions les plus hardies qu'ait provoquées l'établissement des chemins de fer, est le grand viaduc qui traverse la Dee dans la vallée de Llangollen. Ses dimensions dépassent celles de tout autre monument de ce genre. Il a plus de 150 pieds au-dessus du niveau de la rivière, c'est-à-dire, 30 pieds de plus que le viaduc de Stockport et 34 de plus que le pont de Menaï. Il est soutenu par dix-neuf arches de 90 pieds de diamètre, et sa longueur est de 1,530 pieds, soit le tiers d'un mille anglais. Son aspect architectural est d'un style noble et sévère. Construit en pierres d'un aussi beau brillant que celles de Darlydale, sauf l'entrée des arches qui est en briques bleues d'une plus grande résistance, ce viaduc a d'une extrémité à l'autre une inclinaison de dix pieds. Il unit la partie du chemin de fer de Shrewsbury et de Chester comprise entre Rhos-y-Medre et Chirk. Ses architectes et ingénieurs sont MM. Makin, Makensie et Brassy. Il coûte 100,000 £ (2,500,000 fr.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.



Paris, janvier 1849.

— Out, Alas !
You'd be so lean, that blasts of January
Would blow you through and through.—
Shakspeare. Winter's tale.

La grande préoccupation de ce mois-ci est de savoir si l'Assemblée Nationale, qui fut naguères le palladium du pays, se décidera enfin à faire place à une chambre législative. Les pétitions soufflent contre elle, comme ces coups de vents de janvier, ***blasts of January*** de notre épigraphe; mais l'Assemblée résiste et fait bonne contenance; les pétitions la traversent ***trough and through,*** mais ne l'emportent pas, et les provinces nous semblent condamnées à pétitionner encore le mois prochain. En attendant, c'est du crédit public qu'il est vrai de dire qu'il risque d'être emporté, maigre qu'il est jusqu'à la transparence. — « *So lean!* — Notre dernière livraison citait un ***Almanac shakspearien*** : que nos lecteurs qui savent l'anglais se le procurent, ils y trouveront pour chaque mois et chaque jour de l'année, une appréciation du présent ou une prédiction du lendemain, exprimée par un ou deux vers des tragédies ou des comédies de Shakspeare. Mais les optimistes feront bien de s'en abstenir. Nous nous abstiendrons, quant à nous, d'émettre ici notre opinion directe sur la situation, quinous semble se compliquer d'un double imbroglio. Nous l'avons déjà dit : depuis février, à la fiction parlementaire succède l'équivoque républicain. On pose les questions les plus simples dans des termes tels qu'on ne peut poliment pas dire aux gens qu'ils mentent, mais qu'on peut leur dire qu'ils ont deux vérités... reste à savoir qu'elle est la bonne ?... Mais nos ***Magaziniana*** dispensent notre chronique d'être politique.

Nous touchons au dernier jour du mois de janvier, et par conséquent au

mois de février: aurons-nous une fête commémorative le 24? Pendant 17 ans, le gouvernement de Louis-Philippe célébra l'anniversaire de juillet 1830 et aucune chambre législative ne marchanda le fonds annuel attribué à cette destination. Le ministère de la République prendra-t-il l'initiative d'une demande d'allocation? L'Assemblée nationale accordera-t-elle les fonds demandés? Si le ministère oublie ou feint d'oublier l'anniversaire de février, l'Assemblée l'oubliera-t-elle aussi?

Ce qu'il y a de plus pénible à constater, c'est que Paris continue d'être mis en suspicion par les provinces. L'antipathie de Paris n'est pas précisément le sentiment que nous voudrions invoquer pour favoriser l'indépendance du département et de la commune, première condition des mœurs républicaines. A Paris même beaucoup de bons esprits, de grands esprits même, se font enfin partisans de la décentralisation. Ce n'est que de Paris que pourra venir la véritable politique des libertés provinciales et communales. Aussi, à côté de ces feuilles de département qui crient si haut contre le vampirisme parisien, nous avons vu avec plaisir au sein de Paris, un journal qui se voue spécialement à exprimer les sentimens des principales villes et des campagnes. Nous voulons parler du *Pays*, feuille qui nous semble parfaitement comprendre les intérêts de tous et de chacun. Nous avons été séduits d'ailleurs par quelques articles politiques de ce journal, écrits d'une plume littéraire et qui tranchent sur la monotonie du style stéréotypé des premiers-Paris de la foule des feuilles quotidiennes, style si facilement reproduit par les journaux de province, qui s'insurgent volontiers contre les journaux parisiens en imitant leur rédaction quand ils ne la copient pas.

La *physionomie* de notre Assemblée Nationale est pour les touristes anglais et américains, les correspondans de journaux, etc., un perpétuel sujet de tableaux, de croquis et de silhouettes dans le genre de l'article que nous avons dernièrement publié sur le *Parlement de Francfort*. Ce qui semble frapper le plus les compatriotes de Clarkson et de Wilberforce, ces philanthropes champions de l'abolition de la traite et de la fusion des couleurs, c'est toujours ces deux ou trois figures noires que représentent nos colonies. Ils répètent le bon mot de M. Grandin, le fabricant, qui, à la vue d'un de ces législateurs, s'écria, dit-on: « Il y a vingt ans que je cherche pour ma fabrique un noir comme celui-là » Ce mot aurait été dit sur le modeste et estimable citoyen Mazulime, qui avant d'être une des neuf cents fractions de la souveraineté nationale, servait si loyalement son maître, le général Perneti, sous son nom baptismal d'Hilaire. Le bon Hilaire, avant son élection, était passé du rang d'esclave-né au rang de serviteur libre. En cette qualité, sa nature obligeante était souvent mise à contribution par ses camarades des colonies. Le bon Hilaire avait rendu des servi-

ces à plusieurs d'entre eux, et leur reconnaissance le proclama représentant. La nouvelle de son élection ne lui causa, à ce qu'on prétend, qu'une joie médiocre : 25 fr. par jour sont de beaux gages, et Hilaire ne gagnait pas cela chez son maître ; mais son bon sens lui disait qu'il risquait de n'être pas réélu, et qu'à l'expiration de ses fonctions législatives il pourrait bien trouver sa place de valet de chambre prise par un autre. Il n'accepta donc qu'après avoir obtenu du général Perneti l'assurance de n'être pas remplacé : pour en être plus sûr, le citoyen Mazulime a conservé sa petite mansarde chez le général ; les jours où l'Assemblée ne siége pas, il redevient Hilaire comme devant, et fait son service *en amateur*. Nous empruntons l'anecdote à une Revue étrangère, mais après l'avoir lue à un de nos abonnés, qui nous assure avoir été *annoncé* par Hilaire chez son maître.

L'Académie Française a nommé MM. de Noailles et de Saint-Priest, aux deux fauteuils laissés vacants par MM. de Châteaubriand et Vatout, qui tous deux avec des genres de renommée bien différents dans les lettres, auront représenté le même dévoûment royaliste, l'un au roi légitime, l'autre au roi quasi-légitime ; — bizarre rapprochement de ces deux morts qui ont eu lieu dès les premiers mois de la République. La presque unanimité des suffrages accordée à M. de Noailles, s'explique surtout par une sorte de désignation de l'illustre défunt et non, comme l'a prétendu la littérature (toujours médisante et démocrate quand elle n'est pas de l'Académie), par son titre de duc. Cependant on assure que même de l'urne de cette élection d'outre-tombe, après 18 billets successifs qui portaient tous *duc de Noailles*, est sorti un 19e billet avec ces mots démocratiques : « Nous avons assez de ducs à l'Académie, je vote pour un homme de lettres. » Une discussion s'est engagée sur ce billet : à qui fallait-il le compter ? Il a été déclaré billet blanc. Une autre discussion assez animée a eu lieu lorsqu'après l'élection un académicien qui fut pair sans être duc, a proposé d'affranchir les choix académiques de l'approbation du *chef de l'État*, les statuts exprimant l'approbation *du roi*. La proposition a été retirée lorsqu'on a rappelé, en faveur des titres littéraires du Président de la République, qu'il était le *neveu* d'un ancien membre de l'Institut. C'est M. Viennet qui a été chargé d'aller à l'Elysée annoncer le nouvel immortel.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis sont du 10 janvier et semblent devoir confirmer la réalité des nouvelles de la Californie. Ce n'est plus seulement en poudre que l'or arrive, mais en lingots pesant près de 7 kilogrammes. On cite des particuliers revenus avec des bénéfices de trois ou quatre cent mille francs faits en une saison ; car on appelle tantôt une *saison*, tantôt une *campagne*, quelques mois employés à la recherche du précieux métal. Les compagnies d'exploitation s'organisent sur tous les points.

Les convois d'orpailleurs partent par 150 : on relève sur les annonces des journaux jusqu'à 70 navires en charge pour le nouvel El Dorado. — Et le sénat américain hésite encore à admettre la Californie au nombre des Etats de l'Union, sous prétexte que ce n'est pas un Etat organisé! Il paraît qu'en effet l'anarchie la plus effrayante règne parmi les aventuriers qui arrivent sur les bords du Sacramento de tous les pays du monde.

La mort de M. Letronne laissait vacante la chaire d'archéologie. Le collége de France a désigné pour succéder à ce savant M. Charles Lenormand : c'est un choix qui doit conserver toute son importance à un cours qui, selon nous, exige quelque chose de plus que ce qu'on est convenu d'appeler l'érudition spéciale. M. Charles Lenormand a suppléé long-temps avec distinction M. Guizot dans sa chaire d'histoire : il y a en lui non-seulement l'archéologue, mais encore l'historien et le littérateur. Il saura varier son enseignement et le rendre populaire.

Nous avons annoncé d'avance la brochure de M. Guizot et nous en parlons aujourd'hui après l'avoir lue. Peut-être eussions-nous voulu que l'illustre publiciste traitât un peu moins philosophiquement des questions générales ou particularisât davantage les faits politiques; mais son écrit est de ceux qui se fécondent dans la pensée du lecteur : ce qu'on regrette de n'y pas trouver vous est suggéré par ce qu'on y trouve : d'ailleurs, M. Guizot n'a réellement voulu qu'énoncer quelques vérités et il l'a fait avec toute la noble austérité de son style. Ce n'est pas un livre : c'est une brochure : il ne faut pas l'accuser de cette mystification matérielle que nous fait subir son démocrate éditeur qui, pour mettre un impôt de 3 fr. sur la poche des lecteurs aristocrates, a étendu la valeur de quarante pages d'impression jusqu'à 157, dont 32 pages blanches : les pages pleines ont tout au plus 18 lignes. La contrefaçon belge est-elle justifiée?

Le travail intellectuel des provinces mérite de plus en plus l'attention de la capitale, il s'applique aux arts utiles comme à la culture des lettres, et prépare peu à peu la décentralisation morale. Sous le titre d'*Études sur l'approvisionnement d'eau de la ville d'Arles*, M. Beau, ingénieur civil, vient de publier un ouvrage très remarquable. La solution qu'il présente a paru résoudre toutes les difficultés qui, jusqu'à présent, ont empêché l'introduction des eaux artificielles dans la ville d'Arles. Mais ce que nous aimons surtout à constater, ce sont les vues à la fois ingénieuses et pratiques que renferme cet écrit.

Aucune branche de l'art de guérir ne saurait avoir la prétention de réunir, à un si haut degré que l'ophthalmologie, le *beau* et l'*utile* : de tous les organes des sens, l'œil est évidemment celui qui complète le mieux la beauté physique, en même temps qu'il procure à l'esprit les notions les plus utiles comme les plus agréables jouissances. Il est là le flambeau du corps, en même temps que le miroir de l'âme. Sentinelles placées entre l'esprit et la matière, les yeux servent, qu'on nous passe l'expression, d'intermédiaires obligés entre les deux mondes.

Comme *organe de perception sensoriale*, l'œil est soumis aux lois dioptriques, et aujourd'hui chacun des phénomènes physiques de la vision est connu et apprécié à sa juste valeur. On peut aller plus loin et dire avec quelque justesse que la vue n'est en réalité que le *toucher* s'exerçant à distance : au lieu d'aller, comme la main, au-devant des molécules tangibles, l'œil reçoit le contact de ces molécules par l'intermédiaire de la lumière. Le mode d'impression seul varie; mais l'analogie de fonction n'en existe pas moins au point de vue physiologique.

Comme *organe d'expression morale*, l'œil retombe sous l'empire des lois encore si mystérieuses de la vie. Que d'idées il rend aussi bien que la parole! que de sentiments il exprime avec toutes les nuances qui les séparent, et les passions, tristes ou gaies, bonnes ou mauvaises, passions de haine, passions d'amour, etc., n'en a-t-il pas, à vrai dire, le monopole!

Mais, comme tous les *organes d'une structure compliquée*, l'œil est exposé à un très grand nombre de maladies, chacun des tissus qui entrent dans sa composition souffre à sa manière et selon le mode de vitalité qui lui est propre : de là, l'infinie variété des maladies des yeux que M. le docteur *Tavignot* a étudiées avec un talent remarquable d'observation dans son traité clinique.

Grâce à une excellente méthode et à une précision de détails analytiques, tout se lie, tout s'enchaîne dans cette étude dont le champ est pourtant bien circonscrit en apparence quoiqu'en réalité assez vaste pour que M. Tavignot ait travaillé pendant plus de dix ans à le parcourir dans toutes ses parties (1).

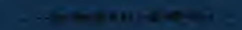
ALPH. D.

Les théâtres luttent toujours avec effort contre les préoccupations de la politique. A l'Opéra, le *Violon du Diable* est un admirable ballet fantastique dans lequel Saint-Léon, comme violoniste et auteur, Fanny Cerito.

(1) *Traité clinique des maladies des yeux*, par le docteur *Tavignot*, chef de clinique des maladies des yeux à l'hôpital de la Pitié. Un volume in-12. Prix : 6 fr., chez Leclerc, libraire, 12, rue de l'École-de-Médecine, Paris.

AVIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS DE 18[illegible].

[illegible]



AVIS.

AUX SOUSCRIPTEURS DE LA REVUE BRITANNIQUE.

[illegible]

[illegible]

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE JANVIER.

[illegible]

REVUE

BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

SOUS LA DIRECTION DE

M. AMÉDÉE PICHOT.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Nº 2. — FÉVRIER 18[illegible].

On Souscrit, à Paris,

A LA DIRECTION DE LA REVUE, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 1.

A LONDRES,

[illegible] 14, GREAT MARLBOROUGH STREET.

Principaux Collaborateurs de la Revue Britannique.

MM. ARAGO — L. BORGHERS. — DE CHAMBURE. — ALEXANDRE CLAPIER. — H. CLAIR. — CH. COQUEREL. — COQUILLE. — CHARLES DUPIN. — LÉON FAUCHER. — FONTEYRAUD. — F. DENENT, D. M. P. — GÉRUZEZ. — J. GOURDET. — L. GOZLAN. — P. HENNEQUIN. — AD. JOANNE. — LEGOYT. — LE ROUX DE LINCY. — A. LE SOURD. — MAC CARTHY. — J. MAGNÉ. — X. MARMIER. — LÉON MASSON. — P. MÉRIMÉE. — OLD NICK. — F. PYAT. — L. RAYMOND. — L. REYBAUD. — MICHEL DE YERMOLOFF. — BLUMENTHAL, ETC., ETC.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La Revue Britannique paraît chaque mois par Livraison de 250 pages (environ seize feuilles).

On s'abonne, pour six mois ou pour une année, *au Bureau de la Revue*, 1, *rue Grange-Batelière*, où doivent être adressées toutes les réclamations.

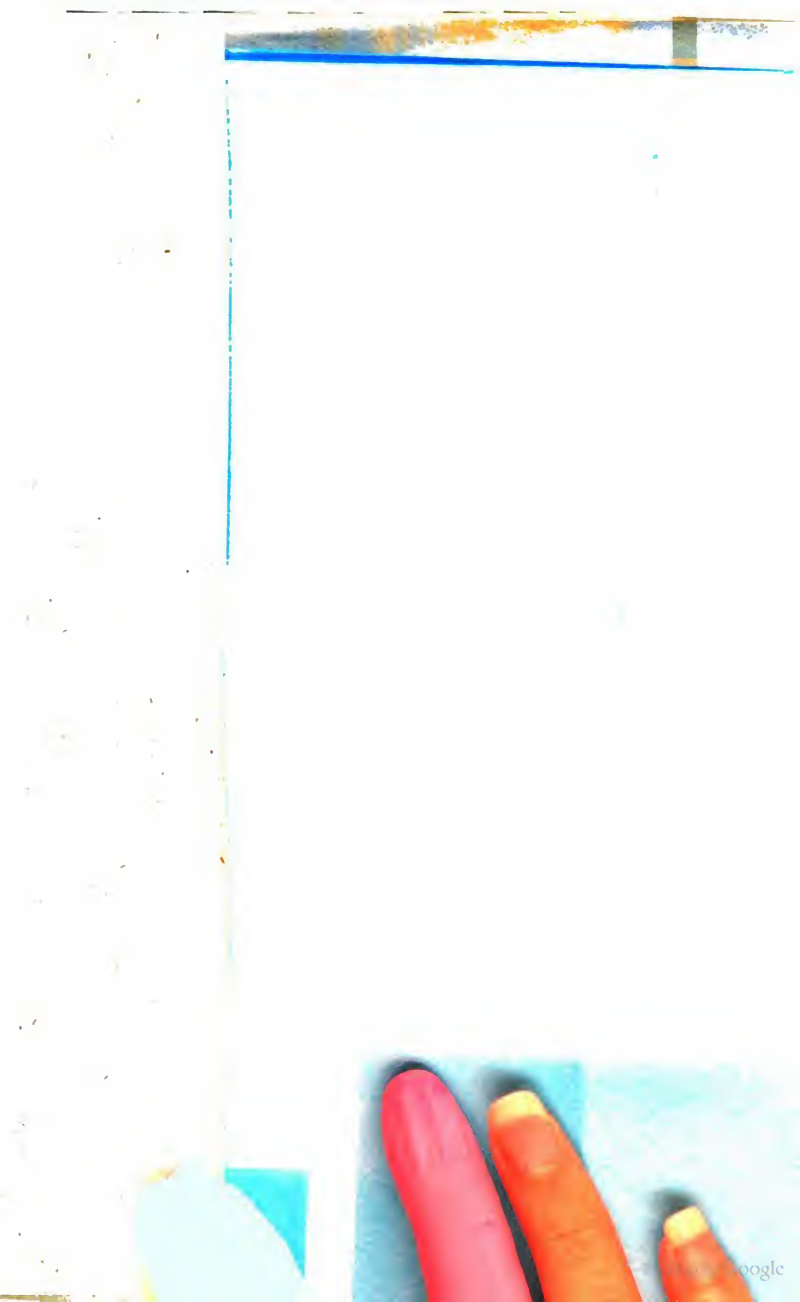
Le prix de l'abonnement est de *26 fr. 50 c.* pour six mois, *50 fr.* pour l'année. 3 fr. de plus par semestre pour les départements.

Chaque numéro pris isolément se vend 5 fr.

MM. les souscripteurs qui s'adressent à des intermédiaires, sont invités à se faire remettre la quittance de leur abonnement, et à faire parvenir leurs réclamations dans les premiers jours du mois, la *Revue* paraissant toujours le 25 à Paris.



La Revue Britannique rend compte des ouvrages dont les éditeurs déposent deux exemplaires dans ses bureaux.





REVUE

BRITANNIQUE.

Finances. — Industrie.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE.

CONTREFAÇON DE BILLETS ET FRAUDES COMMISES AU PRÉJUDICE DE LA BANQUE (1).

§ I.

Le jour où, pour la première fois, un billet faux fut présenté à la Banque d'Angleterre, fit époque dans son histoire. Depuis soixante-quatre ans, le papier de cet établissement circulait partout, sans qu'aucune tentative de contrefaçon se fût produite. Celui qui ouvre une nouvelle voie dans la carrière du crime assume une responsabilité plus qu'ordinaire; car l'initiative qu'il prend et l'exemple qu'il donne ne peuvent manquer d'avoir des conséquences auxquelles il ne saurait être considéré comme moralement étranger : c'est à Richard William Vaughan,

(1) La *Revue Britannique* a déjà publié, dans sa livraison de décembre 1848, les *Origines de la Banque d'Angleterre*.

marchand de nouveautés à Stafford, qu'appartient la triste célébrité d'avoir, en l'année 1758, exploité le premier la coupable industrie dont il est ici question. Selon toutes les apparences, ce ne furent ni le besoin, ni la gêne qui en firent un faussaire, mais uniquement le désir de paraître plus riche qu'il ne l'était en réalité. Vaughan employait plusieurs artistes à la fabrication des différentes parties de ses billets, et c'est par l'un d'eux que son secret fut découvert; il en avait déjà terminé une vingtaine, qu'il avait déposés, comme preuves de son opulence, entre les mains d'une jeune personne qu'il aimait. Combien de temps encore les billets de la Banque eussent-ils été respectés par les faussaires, si Vaughan n'avait fait voir combien il était facile de les contrefaire? C'est ce qu'il serait impossible de dire. Il est certain qu'à partir de ce moment, les faux billets de Banque devinrent communs; mais la publicité donnée à ce nouveau genre de fraude, l'intérêt des débats et l'exécution du coupable, eurent pour effet d'exciter cette sympathie morbide qu'on témoigne encore aujourd'hui pour les auteurs de crimes extraordinaires; et il ne serait pas étonnant que, sans les circonstances particulières qui inspirèrent Vaughan, bien des années se fussent encore écoulées avant que l'idée de contrefaire les billets de la Banque se fût réalisée.

L'exemple une fois donné, les imitateurs ne manquèrent pas, et les pertes éprouvées par la Banque, tant par la contrefaçon de ses billets que par la falsification d'autres documents, suivirent une progression proportionnelle au développement de ses opérations. Le 1er octobre 1783, dans le moment où la conclusion de la paix avec l'Amérique était solennellement proclamée à la Bourse de Londres, au milieu d'une prodigieuse affluence de peuple, le commis de la Banque chargé du paiement des billets en espèces, distrait sans doute par le bruit des trompettes et les clameurs de la foule, reçut quatorze billets de cinquante livres sterling chaque, et en compta la valeur en or. On reconnut le lendemain que ces billets étaient faux; mais il fut impossible de retrouver la trace du faussaire.

Quelques-uns de ces faussaires, à l'exemple de celui dont nous venons de parler, durent à un heureux hasard le succès de leurs audacieuses tentatives; d'autres furent immédiatement

découverts. Mais il y en eut aussi qui, grâce à leur adresse et à l'habileté de leurs manœuvres, surent, pendant des années entières, braver impunément la Banque et se soustraire à toutes les recherches. Il est sans cesse question, dans les journaux de cette époque, de quelque puissance occulte qui se jouait de la Banque d'Angleterre, d'un agent mystérieux qui défiait toutes les précautions et éludait toutes les poursuites, de fraudes opérées à l'aide de moyens nouveaux et d'une ingénieuse hardiesse, qui venaient de temps à autre tromper la vigilance des commis et jeter l'alarme au sein du conseil d'administration. Le personnage dont les hauts faits occupaient ainsi l'attention publique, mérite une mention spéciale.

Charles Price était un de ces hommes dont toutes les facultés sont tendues vers un seul but, — l'appropriation illégitime du bien d'autrui. A dix-sept ans il abandonna la maison paternelle pour courir après la fortune, et se lança dans le monde avec la ferme résolution de vivre aux dépens de qui de droit. Il apprit bientôt à jouer toutes sortes de rôles, tour-à-tour comédien ambulant, puis valet de bonne maison, associé d'une bande de fripons, brasseur et banqueroutier frauduleux. Doué de grands talents, après avoir tenu un bureau de loterie, ayant occupé à la Bourse l'emploi de courtier, et tenté, comme joueur, les chances du sort, en se réservant, bien entendu, le soin de corriger les erreurs de la fortune, il acquit assez d'importance pour que son nom figurât avec avantage dans un livre intitulé : *Chronique des escrocs*. De là aux *Annales de Newgate* (*Newgate Calendar*), il n'y avait qu'un pas, et Price s'engagea résolument dans un vaste système de fraudes contre la Banque, système dont il poursuivit l'exécution avec autant d'habileté que d'audace. Sa maîtresse seule fut mise dans la confidence de ses projets. Il avait étudié l'art du graveur jusqu'à ce qu'il y eût acquis une dextérité suffisante. Il fabriqua lui-même son encre et son papier; il imprima ses billets au moyen d'une presse portative, et s'appliqua à contrefaire les signatures des caissiers, qu'il parvint à reproduire avec une rare perfection : pour ces opérations mêmes, qui s'accomplissaient chez lui, à huis clos, il avait la précaution de se déguiserde manière à ne pouvoir être reconnu. Une fois en posses-

sion de tous les éléments nécessaires au succès, il jeta le gant aux directeurs de la Banque.

Vers l'année 1780, un billet fut présenté à la Banque pour être échangé contre espèces. L'exécution de ce billet était, sous tous les rapports, si parfaite, la gravure en était si nette, les signatures si bien imitées, le filigrane si fidèlement reproduit, qu'il fut payé sans la moindre difficulté; la falsification ne fut découverte qu'au bureau du contrôle général. A partir de ce moment, les faux billets se succédèrent presque sans interruption, mais surtout à l'époque du tirage de la loterie. On tint conseil; des mesures énergiques furent prises pour découvrir le faussaire, et les limiers de la police se mirent à sa piste. Jusqu'à un certain point, cette recherche ne présentait pas de difficultés sérieuses; mais une fois arrivée à ce point, toute l'habileté des agents se trouvait en défaut. Par quelque voie que les billets arrivassent à la Banque, on ne parvenait pas, en suivant de main en main leur filiation, à remonter au-delà des bureaux de loterie. Des avis imprimés, dans lesquels on offrait de fortes récompenses, furent répandus à profusion; mais l'adroit inconnu n'en continua pas moins d'éluder toutes les poursuites.

Parmi les annonces insérées au *Daily Advertiser*, dans le courant de l'année 1780, il s'en trouvait une par laquelle on demandait un domestique. Un jeune homme, employé chez un fabricant d'instruments de musique, ayant répondu à cet avis, reçut, quelque temps après, la visite d'un cocher, qui lui annonça que la personne qui avait demandé un domestique était à quelques pas de là, dans sa voiture, et désirait le voir. Notre jeune homme sortit, et, ayant été invité à monter dans la voiture, il y trouva un personnage de soixante à soixante-dix ans, ayant l'apparence d'un étranger et paraissant tourmenté de la goutte, car ses jambes étaient enveloppées de flanelle. Il portait un surtout de camelot boutonné jusqu'à son nez; un large emplâtre, qui lui couvrait l'œil gauche, cachait en même temps la plus grande partie de sa figure. Il affectait d'être très infirme, faisait entendre de temps à autre une petite toux sèche, et présentait toujours à son interlocuteur le côté de son visage masqué par l'emplâtre. Après une courte conversation, dans la-

quelle il se donna comme tuteur d'un jeune seigneur fort riche, l'entrevue se termina par l'engagement du nouveau domestique, qui reçut l'ordre de passer chez M. Brank — c'est le nom que donna l'inconnu — au n° 29, Titchfield-Street. Dans cette seconde entrevue, le prétendu Brank se plaignit de la manie bizarre qu'avait son pupille de faire des spéculations sur les billets de loterie, et prévint le domestique que sa principale occupation consisterait à acheter ces billets. Après une ou deux autres entrevues, pendant lesquelles Brank eut toujours soin de dissimuler autant que possible sa figure, il remit à son nouveau serviteur un billet de banque de £ 40 et un autre de £ 20, en lui recommandant bien de ne pas les perdre et le chargeant d'acheter des billets de loterie dans différents bureaux. Le jeune homme partit, exécuta ponctuellement les instructions qui lui avaient été données, et, comme il retournait chez son maître, il fut surpris de s'entendre tout-à-coup appeler de l'autre côté de la rue par ce dernier, qui, après lui avoir fait compliment de sa diligence, lui réitéra l'ordre de se présenter dans plusieurs bureaux des environs de la Bourse, et d'y acheter encore des billets de loterie. Il lui remet à cet effet £ 400 en billets de banque, et cette nouvelle commission fut exécutée comme l'avait été la première. Des scènes semblables se reproduisaient continuellement. De faux billets de banque, pour une valeur considérable, furent ainsi mis en circulation : on se procurait, en échange de ce papier sans valeur, des billets de loterie, et le mystérieux M. Brank, toujours en voiture et le visage toujours caché, était là, prêt à les recevoir. Ces étranges allures excitèrent jusqu'à un certain point l'étonnement du domestique ; mais cet étonnement eût été porté à un bien plus haut degré, s'il avait su que, du moment où il quittait son maître pour aller acheter les billets de loterie, une femme, qu'il n'avait pas remarquée, s'attachait à ses pas ; que, lorsqu'il entrait dans les bureaux, cette femme l'attendait au dehors, jetant de temps en temps, à travers de la fenêtre, un regard furtif dans l'intérieur ; qu'elle le suivait comme son ombre, qu'elle surveillait tous ses mouvements, et ne le perdait pas de vue jusqu'à ce qu'il eût rejoint son maître. Cependant ces manœuvres, ainsi que nous le disions, se répétaient chaque jour, sans que le simple

émissaire de M. Brank vît jamais autre chose de son maître que le côté de sa figure dissimulé sous l'affreux emplâtre.

Enfin, la Banque fut mise sur la voie, et le domestique arrêté. Il déclara ce qu'il savait : on n'ajouta aucune foi à cette déclaration, et il fut jeté en prison. Les directeurs s'imaginèrent qu'ils avaient mis la main sur le vrai coupable, sur l'auteur des fraudes si nombreuses dont ils avaient été victimes ; ils crurent que la source de tous ces faux billets qui avaient inondé leur établissement était enfin tarie. Vain espoir! On ne tarda pas à se convaincre que « l'homme à l'emplâtre » avait eu l'art de mettre sa personne en sûreté. La maison de Titchfield-Street fut fouillée ; mais M. Brank avait décampé. Son domestique, reconnu innocent, fut élargi, et reçut même une indemnité de £ 20. Les annonces et les offres de récompenses reparurent dans les journaux, mais sans amener aucun résultat. M. Brank demeura aussi insaisissable que jamais, et les faux billets se multiplièrent, comme à l'ordinaire, vers l'époque du tirage des loteries. Mais ce n'était pas assez : cet homme, passé maître dans l'art de la fraude, en imagina une d'un nouveau genre. Voici ce qu'on lit dans les journaux de 1785 :

« Le 17 décembre, un individu versa à la Banque £ 10 en espèces, contre lesquelles on lui donna, suivant l'usage, un bon pour recevoir un billet de banque de pareille somme. Ce bon aurait dû être porté immédiatement à la caisse ; mais au lieu de procéder ainsi, le porteur s'en alla chez lui avec son bon, sur lequel il ajouta adroitement un zéro à la somme spécifiée ; puis il revint à la Banque, et, ayant présenté au caissier le bon ainsi falsifié, reçut en échange un billet de £ 100. Le soir, en relevant les comptes, on trouva un déficit ; et, examen fait des bons délivrés dans le cours de la journée, on reconnut qu'indépendamment de celui-là, deux autres avaient été falsifiés de la même manière. Dans l'un d'eux, le chiffre 1 avait été transformé en 4, et dans l'autre en 5 ; au moyen de quoi l'auteur de ces audacieuses falsifications avait réalisé, en somme, un bénéfice de près de £ 1,000. » On conçoit quelles inquiétudes dut faire naître un système suivi avec une si audacieuse persévérance ; mais la carrière du faussaire qui avait si longtemps bravé les investigations de la justice, touchait à son

terme. Un des billets qu'il avait reçus de la Banque fut retrouvé entre les mains d'un orfèvre chez qui il l'avait déposé en gage d'un riche service de vaisselle qu'il louait pour ses dîners, et cet indice amena sa découverte. Cependant il parvint, malgré toute l'activité de la police, à faire disparaître, par le moyen de sa maîtresse, les instruments dont il se servait pour sa fabrication. La variété infinie de transformations résultant de l'innombrable quantité de noms, de logements et de déguisements qu'il prenait tour à tour et combinait de toutes les manières, semblaient lui assurer l'impunité et avaient fini par lui inspirer une entière sécurité. On a vu que sa complice surveillait l'homme qu'il employait, tandis qu'il attendait lui-même quelque part dans les environs. Au moindre mouvement suspect dans le bureau de loterie, elle devait faire un signal convenu, et Price, arrachant son déguisement, se serait montré dans son costume véritable. Il paraît qu'il était bien connu comme « l'homme à l'emplâtre; » mais on était loin de soupçonner son identité avec Price, le buraliste de la loterie et le courtier marron. Sa fin fut digne de sa vie. Il se procura, par l'intermédiaire de son fils, une corde, et le lendemain de sa condamnation on le trouva pendu dans son cachot. Un jury fut appelé à prononcer sur la cause de sa mort, et, suivant la vieille et barbare coutume de ce temps, le cadavre du faussaire fut jeté, à minuit, dans un trou creusé au milieu d'un carrefour solitaire.

Le zèle des directeurs de la Banque à rechercher les fabricateurs de faux billets, occasionna quelques ennuis à un peintre qui est une des gloires de l'école anglaise. George Morland, cet artiste dont le nom réveille en nous des sentiments d'admiration et de regret, s'était réfugié, pour échapper aux obsessions et aux poursuites de ses créanciers, dans une obscure maison d'un des faubourgs de Londres. « C'est à Hackney qu'il était allé se cacher, dit son biographe Allan Cunningham, espérant au moins y trouver quelque repos; mais son air inquiet et préoccupé, et la vie très retirée qu'il menait, inspirèrent à quelques-uns de ses charitables voisins l'idée qu'il pouvait bien être un faussaire. Cette conjecture ingénieuse ne fut pas plus tôt venue aux oreilles des directeurs de la Banque, qu'ils se hâtèrent d'envoyer à Hackney deux de leurs agents les plus adroits, avec

mission de recueillir des informations et d'opérer une reconnaissance, au besoin une descente et une saisie. Arrivés sur les lieux, les agents commencèrent à tracer autour de la retraite du peintre des lignes de circonvallation. Mais celui-ci n'était pas homme à se laisser surprendre. Prenant ces gens d'assez mauvaise mine pour des recors, il sortit par une porte de derrière tandis qu'ils s'avançaient du côté opposé, s'enfuit d'abord à Hoxton, et ne s'arrêta que lorsqu'il se fut mis en sûreté au milieu de Londres. On ne trouva chez lui, comme bien on le pense, rien qui justifiât les soupçons dont il avait été l'objet; et lorsque Mrs Morland, qui partageait la retraite de son mari, eut fait connaître aux agents de la Banque ce qu'il était, ces derniers firent un rapport tel, que les directeurs crurent devoir lui offrir deux billets de vingt livres, comme dédommagement de la peur qu'ils lui avaient faite. »

Le papier d'un établissement de Banque est toujours sujet à contrefaçon, et plus sa circulation est étendue, plus il se rencontre d'individus disposés à tenter d'obtenir par la fraude ce que la fortune leur a refusé. Ces tentatives se multiplièrent à un tel point, que nous nous bornerons à mentionner quelques-unes des plus remarquables.

John Mathison avait de grandes dispositions naturelles pour les arts mécaniques : ayant fait la connaissance d'un graveur, il acquit rapidement le fatal talent qui causa sa perte. Il en possédait un autre plus dangereux encore, celui d'imiter les signatures avec une désespérante fidélité. Ami du plaisir et séduit par l'espoir d'une rapide fortune, il commença par s'essayer sur des billets de la Banque de Darlington. La fraude fut découverte, et son signalement ayant été publié avec une récompense promise pour son arrestation, il s'enfuit en Écosse. Là, dédaignant de laisser ses talents inactifs, il contrefit des billets de la Banque royale d'Edimbourg, s'amusa à les négocier pendant un voyage d'agrément qu'il fit dans le Nord, et revint à Londres, trouvant, dans sa criminelle industrie, les ressources dont il avait besoin. La capitale ouvrait un champ plus vaste à ce génie, tellement actif, qu'en douze jours il eut acheté son cuivre, achevé sa gravure, fabriqué son filigrane, imprimé ses billets, et qu'il en eut même passé plusieurs ; lors-

qu'il en eut confectionné un nombre suffisant, il se remit en campagne, parcourant le pays dans tous les sens et disséminant ses œuvres de tous côtés. Comme il était dans l'habitude de se procurer de temps à autre de bons billets à la Banque, afin de les reproduire plus exactement, le hasard voulut qu'il s'y trouvât un jour qu'un commis de l'*excise* faisait un versement de sept mille guinées. L'examen d'une de ces pièces ayant donné lieu à quelques observations, Mathison, qui était à quelques pas du caissier, prétendit qu'elle était bonne. « Cette remarque attira mon attention, dit plus tard cet employé dans sa déposition, et je me rappelai avoir déjà vu cet homme. » Les fréquentes visites de Mathison à la Banque, réunies à d'autres circonstances accessoires, car il prenait fort peu de précautions, firent naître le soupçon qu'il n'était peut-être pas étranger à la fabrication des faux billets dont l'apparition à la Banque datait à peu près de l'époque où sa présence y avait été remarquée. Une autre fois qu'il était encore là, on présenta un de ses faux billets, et l'employé qui le reçut l'accusa, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, d'en connaître l'auteur. Les soupçons s'accrurent, et l'ordre fut donné de le faire arrêter la première fois qu'il se présenterait. Le lendemain, on vint prévenir le même employé que son ami Maxwell (c'était le nom que se donnait Mathison) se promenait dans Cornhill (1). Il s'y rendit sur-le-champ, l'aborda sous le prétexte qu'il lui avait, dans une précédente occasion, payé une guinée de trop, et ajoutant qu'il perdrait sa place si l'erreur n'était pas rectifiée d'une manière régulière, il l'engagea ainsi à l'accompagner à la Banque. Conduit devant les directeurs, Mathison se borna à répondre aux questions qui lui furent faites « qu'il était citoyen du monde; qu'il ne savait ni comment il y était entré ni comment il en sortirait. » Enfermé dans un cabinet, tandis que les directeurs conféraient avec le conseil judiciaire de la Banque, il ouvrit tout-à-coup la fenêtre et s'élança dans la rue. Il fut bientôt arrêté de nouveau, et comme on lui demandait quel motif il avait eu pour agir ainsi, s'il était innocent : « C'était mon idée, répondit-il. »

(1) Rue contiguë à la Banque.

Dans le cours de l'instruction, on lui donna lecture du journal de Darlington qui contenait son signalement. Il pâlit aussitôt, fondit en larmes, s'écria qu'il était un homme mort, et déclara qu'il était prêt à tout avouer. Il ne fut, en effet, condamné que sur ses propres aveux; car, sans ces aveux, sa culpabilité n'aurait pu être légalement établie. Il résulta de ses déclarations qu'il pouvait fabriquer un billet tout entier en un jour. Il offrit, si on voulait lui faire grâce de la peine de mort, de livrer le secret du procédé à l'aide duquel il était parvenu à imiter le filigrane du papier; mais cette offre fut déclinée.

Vers cette même époque, la contrefaçon des billets de la Banque souleva une question nouvelle, qui fut jugée, devant lord Mansfield, par un jury spécial. Cette question, qui était celle de savoir si la Banque était légalement tenue de payer les faux billets, avait acquis, par suite du nombre toujours croissant de ces contrefaçons, une véritable importance. Dans le cas soumis à la justice, les signatures des caissiers avaient été reproduites avec une telle habileté, qu'il était presque aussi difficile de les désavouer que de les reconnaître; cependant, comme la Banque put prouver que les billets dont on réclamait le paiement n'avaient pas été émis par elle, le verdict du jury fut contraire aux porteurs et, par conséquent, favorable à la Banque. Il paraît même étrange qu'on ait pu faire un semblable procès. Nous croyons que la Banque d'Autriche paie sans difficulté ses billets contrefaits. Mais c'est là une affaire de convenance, une question de crédit et non pas de droit; car il est impossible de soutenir sérieusement que les directeurs d'une banque soient obligés à payer des billets qui ont été fabriqués hors de leur établissement, qui ne portent pas les signatures de leurs employés, et contre lesquels ils n'ont reçu aucune valeur.

Il faut que les fascinations de la fraude soient bien puissantes. La moitié des ressources d'imagination mises à son service, la moitié des talents que déploient des gens tarés pour se procurer de honteux moyens d'existence, suffiraient pour mener à l'opulence, à la considération publique, à la gloire. Un des principaux négociants de Londres reçut, en 1760, une lettre portant le timbre de Hambourg et signée d'un de ses correspondants. Ce correspondant lui mandait qu'un individu, dont il donnait

un signalement très détaillé, lui avait escroqué, dans des circonstances fort extraordinaires, une somme de 3,000 £. Il avait été informé, ajoutait-il, que cet individu se montrait de temps à autre à la Bourse de Londres, dans la galerie fréquentée par les marchands hollandais. Le but de sa lettre était d'engager son correspondant à attirer cet homme chez lui et à employer tous les moyens possibles de coërcition morale pour lui faire restituer l'argent. L'écrivain ajoutait que si le délinquant, qui était un de ses proches parents, entendait raison et témoignait quelque repentir, on pouvait le laisser aller en lui faisant une admonestation amicale et lui comptant en outre cinq cents livres. Le signataire de cette lettre étant un bon correspondant, le négociant de Londres ne perdit pas de vue la galerie des Hollandais, et ne tarda pas à rencontrer son homme : il l'aborda, lia connaissance avec lui et l'invita à dîner. Après le repas, l'amphitryon, resté en tête-à-tête avec son hôte (il avait eu la précaution de faire retirer sa famille), lui révéla ce qu'il savait de sa conduite. La confusion et l'horreur se peignirent aussitôt sur les traits du jeune homme, qui, la voix tremblante d'émotion, supplia qu'on ne le perdît pas en rendant son déshonneur public. Le négociant y consentit, mais en exigeant le remboursement des 3,000 £. A cette demande, le visiteur poussa un profond soupir, et répondit que cette restitution était impossible, car il avait malheureusement dépensé une partie de la somme. Cependant il proposa de rendre immédiatement ce qui lui restait et remit en effet un paquet de billets au négociant qui, après avoir fait l'éloge du parent qu'il avait trompé, termina sa leçon morale en présentant au jeune homme un mandat de 500 £ comme une marque de la bienfaisance de ce même parent. Le lendemain, il alla déposer chez son banquier les billets qu'il avait reçus; mais, à sa grande surprise, on lui dit que ces billets étaient faux. Il s'enquit aussitôt après de son mandat; il avait été présenté et payé presqu'aussitôt l'ouverture des bureaux. Il expédia immédiatement un courrier à son correspondant de Hambourg, qui répondit que la lettre portant sa signature était un faux et le vol des 3,000 £ une fable. Le coup avait été organisé par une bande d'escrocs, dont les uns travaillaient sur le continent et les autres en Angleterre.

La mise en circulation des billets d'une livre eut, au point de vue matériel et moral, d'assez fâcheux résultats. Ces billets étaient d'une exécution négligée, on peut même dire grossière, eu égard aux progrès des arts mécaniques. Facilement contrefaits, ils étaient également faciles à passer ; et à partir de 1797, les exécutions capitales pour contrefaçon du papier-monnaie se multiplièrent dans une proportion effroyable. Il n'y avait eu, dans les six années qui précédèrent l'émission de ces billets, qu'une seule condamnation à mort : on en compte, dans les quatre années qui suivirent, quatre-vingt-cinq. Cet état de choses donna lieu à une enquête, et subséquemment à un acte du Parlement destiné à arrêter les progrès du mal : certains perfectionnements furent aussi apportés dans la fabrication du papier. Mais ces moyens étaient bien insuffisants, et les exécutions ne se ralentirent pas. Le code pénal de l'Angleterre, ce code draconien du vieux monde féodal, si insoucieux de la vie du serf, avait de nombreux partisans, et bien des années devaient s'écouler encore avant qu'on s'avisât de mettre en question la justice de ces lois qui envoyaient un homme à la potence pour un billet d'une livre sterling. Ce n'est que long-temps après l'époque dont nous parlons, qu'on a reconnu l'inefficacité de la peine capitale comme mesure préventive, et admis en principe qu'il valait mieux instruire les hommes pour les rendre bons, que les punir pour avoir été méchants.

Le premier exemple de fraude sur une échelle un peu large, fut donné, dans le siècle actuel, par un des principaux employés de la Banque. Dans le courant de l'année 1803, M. Bish, agent de change, fut chargé par M. Robert Astlett, l'un des caissiers de la Banque d'Angleterre, de négocier pour son compte quelques billets de l'Échiquier. Ces billets ayant été déposés entre ses mains, il remarqua avec surprise que non-seulement ils avaient déjà été en sa possession, mais aussi qu'ils avaient été remis par lui-même à la Banque. Il informa aussitôt les directeurs de cette circonstance, et cette révélation amena la découverte de la fraude et l'arrestation d'Astlett. Il résulta des débats du procès, que l'accusé était chargé de recueillir tous les billets de l'Échiquier qu'on apportait à la Banque; lorsqu'il en avait réuni un certain nombre, il devait en former des liasses

et les remettre aux directeurs, qui les comptaient et lui en donnaient décharge.

On avait toujours procédé de cette manière; mais Astlett avait trouvé le moyen de faire croire aux directeurs qu'il leur avait remis pour 700,000 £ de billets, lorsqu'ils n'en avaient effectivement reçu que pour 500,000 £. Leur erreur à cet égard était si complète, que deux d'entre eux avaient apposé leur signature au bas de la quittance portant le chiffre de 700,000 £.

Après une procédure que des subtilités légales firent traîner en longueur, Astlett fut condamné à la peine de mort. Mais cette sentence ne fut pas mise à exécution, et il resta pendant bien des années enfermé à Newgate. Le directeur de la Banque dut déclarer à la prochaine assemblée semestrielle des actionnaires, que Robert Astlett avait fait tort à l'établissement de 320,000 £, sur laquelle somme on avait l'espoir de recouvrer 78,000 £.

L'odieux que jettent sur la Banque les nombreuses exécutions pour faux, est atténué, jusqu'à un certain point, par l'habileté dont faisaient preuve ceux qui se livraient à cette dangereuse industrie. On en faisait une véritable branche de commerce. Les billets faux se vendaient à raison de tant par livre sterling; on les exportait même sur les marchés étrangers. Un Italien, nommé Vincent Alessi, alla à Birmingham en 1808, pour y choisir certains produits des fabriques de cette ville, dont il devait trouver un débit avantageux en Espagne. Il visita entre autres fabricants un fondeur en cuivre, qui, après lui avoir montré les objets qu'il demandait, appela son attention sur « un autre article, » qu'il pouvait, dit-il, lui fournir à meilleur marché que qui que ce fût. Cet « article » n'était autre qu'un faux billet de banque : Alessi ayant refusé d'en faire l'acquisition, on lui montra quelques échantillons de faux dollars, comme mieux appropriés au marché espagnol ; mais il les refusa également, sans toutefois que ce refus procédât d'un scrupule de conscience : car, ayant reçu, le même soir, la visite d'un certain John Nicholls, il convint, après quelque conversation, de prendre une certaine quantité de billets de différentes sommes, et de les payer sur le pied de six shellings la livre.

Alessi, ayant la facilité de se procurer autant de ces billets

qu'il en voulait, en commandant simplement tant de douzaines de chandeliers, sous les numéros 5, 2 ou 1, selon l'importance des billets, trouva ce commerce fort lucratif tant qu'il dura. Mais l'astuce italienne elle-même ne put échapper à la vigilance de la police : Alessi fut arrêté, et on lui accorda le privilége de se faire dénonciateur, tant on attachait d'importance à découvrir la fabrique où s'élaboraient ces billets.

John Nicholls reçut, en conséquence, une lettre d'Alessi, dans laquelle ce dernier lui mandait qu'il allait partir pour l'Amérique, mais qu'avant son départ, il désirait le voir à Londres; qu'il lui fallait vingt douzaines de chandeliers n° 5, vingt-quatre douzaines n° 1 et quatre douzaines n° 2. Nicholls, qui ignorait l'arrestation et à plus forte raison la dénonciation de son correspondant, se hâta d'accourir à Londres pour exécuter une commission aussi importante. Une entrevue fut combinée, à laquelle devaient assister secrètement des agents de la police. Nicholls arriva au rendez-vous avec les faux billets. Alessi fit le compte de ce qu'il avait à lui payer, à raison de six shellings par livre sterling, et ajouta : « Eh bien ! M. Nicholls, vous allez m'enlever tout mon argent. » — « Qu'importe? répondit celui-ci; vous êtes bien sûr, avec la marchandise que je vous livre, de rentrer dans vos fonds. » Alessi remarqua alors qu'il faisait froid, et mit son chapeau sur sa tête. C'était le signal convenu avec les agents. L'honnête fabricant de papier-monnaie se trouva, à sa grande surprise, pris sur le fait, ayant entre les mains les faux billets, correspondant exactement en nombre et en valeur avec la commande contenue dans la lettre. Ainsi fut mis un terme à ce commerce de prétendus chandeliers, à la grande satisfaction du public.

En 1809, on découvrit encore un nouveau trafic de faux billets d'une, de deux et de cinq livres sterling. Depuis long-temps la Banque en avait connaissance et elle était même parvenue à mettre la main sur plusieurs des coupables. On prétend qu'on pouvait se procurer ces billets par « charges. » Ceux qui parvenaient jusqu'à la Banque étaient immédiatement reconnus. Beaucoup portaient les signatures de caissiers morts depuis de longues années, tandis que d'autres n'avaient que des noms de baptême. En raison de ces irrégularités et de la mauvaise nuance

du papier, c'était surtout dans les provinces éloignées de la capitale qu'on les mettait en circulation. On prit une fois, d'un seul coup de filet, treize des individus qui se livraient à cette industrie, et en même temps une masse de faux billets représentant une valeur de 10,000 £. Ce papier se débitait, à raison de cinq à six shellings la livre, par de pauvres gens ignorants, dont la plupart ne savaient ni lire ni écrire. Birmingham était le grand atelier de cette fabrication, dont les produits s'écoulaient dans le pays de Galles et en Ecosse. Ces malheureux s'imaginaient qu'on ne pouvait les condamner si l'on ne trouvait pas les billets faux entre leurs mains; ils furent tristement désabusés.

L'année 1814 fut signalée par une manœuvre de Bourse dont le récit ne sera pas déplacé ici. Le 21 février, vers une heure du matin, des coups de marteau redoublés ébranlaient la porte de l'Hôtel du Vaisseau, à Douvres. Les gens de la maison s'étant levés à la hâte pour ouvrir, le voyageur qui avait manifesté si bruyamment son arrivée, s'annonça comme le lieutenant-colonel Dubourg, aide-de-camp de lord Cathcart. Son costume semblait confirmer cette déclaration. Un uniforme écarlate, couvert de riches broderies, une brochette de décorations sur la poitrine, une médaille d'argent suspendue à son cou, une casquette de martre ornée d'un large galon d'or, lui donnaient un air tout-à-fait militaire. Ses vêtements paraissaient mouillés par l'eau de la mer, et il dit qu'il venait de traverser le détroit à bord d'un chasse-marée français dont l'équipage, n'osant aborder à Douvres, l'avait mis dans un bateau, à deux milles environ de terre. Il apportait des nouvelles de la plus haute importance. Les alliés étaient entrés à Paris à la suite d'une grande victoire : Bonaparte avait été tué dans la bataille, et la paix était désormais certaine. Il fit commander immédiatement une chaise de poste et quatre chevaux, s'informa de la demeure de l'amiral Foley, qui commandait à Deal, et lui écrivit, avec toute l'apparence d'une grande hâte, le billet suivant :

« Amiral, j'ai l'honneur de vous informer que l'*Aigle*, de Calais, patron Duquin, vient de me débarquer près de Douvres, d'où je repars à l'instant pour Londres, porteur des plus heureuses nouvelles. Je me suis engagé sur l'honneur à ce qu'il ne serait fait aucun mal à l'équipage de l'*Aigle* : si ce bateau était capturé, je vous prie de vouloir bien le faire relâcher

sur-le-champ. Je n'ai que le temps de vous informer que les alliés ont remporté une éclatante et complète victoire; Bonaparte a été pris par des Cosaques de Sacken qui l'ont tué, mis en morceaux et se sont partagé son corps. Le général Platoff a empêché que Paris fût réduit en cendres; les souverains alliés y sont entrés, et l'on ne voit partout que des cocardes blanches. Une paix immédiate est certaine. Le temps ne me permet pas de vous donner d'autres détails.

» *Signé* : M. Dubourg,

» Lieutenant-colonel, aide-de-camp de lord Cathcart. »

Un exprès fut expédié à Deal, et ce billet parvint à l'amiral entre trois et quatre heures. Le brouillard n'ayant pas permis, pendant toute la matinée, de faire jouer le télégraphe, le brave marin échappa ainsi au désagrément d'une complicité involontaire. Dubourg n'eut pas plus tôt envoyé sa lettre, qu'il monta en voiture et partit pour Londres. A tous les relais, les postillons, qui avaient reçu des napoléons pour boire, n'avaient rien de plus pressé que de répéter la grande nouvelle. On sut à Bexley Heath, que le télégraphe n'avait pas pu jouer, et Dubourg ordonna alors de ralentir un peu le pas. Arrivé enfin à Marsh-Gate, Lambeth, il prit une voiture de place, et après avoir répété aux postillons la même histoire qu'il avait débitée à Douvres, il les autorisa à en répandre partout la nouvelle sur leur passage. Cependant, elle était déjà parvenue à la Bourse, et, un peu après dix heures, on ne s'y entretenait que d'officiers-généraux, de chaises de poste à quatre chevaux, de dépêches pour le gouvernement et de victoires remportées. Des exprès envoyés en toute hâte des différents endroits où Dubourg avait relayé, arrivèrent aux principaux spéculateurs. Les fonds montèrent aussitôt. On s'adressa au lord-maire; mais comme il n'avait reçu aucun avis officiel, la hausse s'arrêta.

Dans la matinée du même jour, une heure environ avant le lever du soleil, deux individus, revêtus de costumes étrangers et débarqués d'une chaloupe à six rames, se présentèrent chez un M. Sandon, à Northfleet, et lui remirent une lettre soi-disant écrite par une personne qui avait eu autrefois quelques relations avec lui. On le priait, dans cette lettre, de vouloir bien conduire à Londres les deux étrangers qui en étaient porteurs, et qui étaient, en outre, chargés de nouvelles de la plus haute importance. M. Sandon se mit immédiatement à la disposition

de ces étrangers, et entre midi et une heure, on vit passer sur le pont de Londres, alors si étroit et ordinairement si encombré, une chaise de poste attelée de quatre chevaux décorés de lauriers, et contenant trois personnes, dont deux en tricornes d'officiers français et en manteaux. Tandis que cet équipage s'avançait avec une lenteur presque solennelle, de petits bulletins, jetés parmi la foule ébahie, annonçaient la mort de Bonaparte et l'entrée des alliés à Paris. On parcourut ainsi les rues si populeuses de Cheapside et de Ludgate-Hill. La voiture ayant ensuite traversé le beau pont de Blackfriars, se dirigea rapidement vers Marshgate : là, les deux étrangers mirent pied à terre, changèrent leurs chapeaux d'uniforme contre des chapeaux ronds, et disparurent. Cependant l'effet produit par leur apparition avait été immense. Les nouvelles les plus exagérées circulèrent encore une fois dans les environs de la Bourse. Les fonds haussèrent. Comment résister à un tel concours de circonstances? L'aide-de-camp de lord Cathcart à Douvres; deux étrangers à Northfleet avec des dépêches; des exprès arrivant de différents points, tout tendait à faire croire que les bruits qu'on répandait devaient être fondés. Des opérations énormes furent faites, et la Bourse présenta, pendant plusieurs heures, un mouvement et une confusion inexprimables. On s'adressa aux ministres, mais ils ne savaient rien; cette ignorance du gouvernement laissait planer un certain doute sur la réalité de ces importantes nouvelles. Ce doute, devenant d'heure en heure plus cruel et se changeant enfin en une certitude négative, on peut se faire une idée des passions auxquelles étaient en proie les victimes de cette odieuse mystification. A l'attente du gain succédèrent en quelques heures le sentiment amer du désappointement, la honte de s'être laissé tromper; on vit des figures bouleversées, des poings convulsivement crispés, des grincements de dents. Un comité d'enquête fut institué à la Bourse, et diverses circonstances décelèrent l'existence d'un complot. Le samedi qui avait précédé le lundi où s'était jouée cette comédie, il avait été acheté pour 826,000 £ de consolidés et d'*omnium*, pour le compte de divers individus, dont plusieurs se trouvèrent gravement compromis. Lord Cochrane, à qui ses exploits maritimes avaient acquis une glorieuse popularité, fut

mis en jugement. On le condamna à un an de prison, à 1,000 £ d'amende et à une heure de pilori; mais cette dernière partie de la sentence lui fut remise. De nombreuses sympathies protestèrent contre la rigueur de cette décision; mais la participation plus ou moins directe de lord Cochrane dans une affaire de ce genre, n'en porta pas moins une fâcheuse atteinte à sa réputation. C'est sous le règne actuel seulement que ce brave marin, aujourd'hui comte de Dundonald, a été réintégré dans les honneurs dont il avait été privé à cette époque.

Revenons aux contrefaçons, dont nous nous sommes un instant écartés. Un débat judiciaire assez remarquable eut lieu en 1819. Un graveur, nommé Ransom, avait payé un billet d'une livre à un M. Mitchener. Ce dernier ayant présenté ce billet à la Banque, la Banque refusa de le lui rendre, alléguant qu'il était faux. Là-dessus, Mitchener s'adressa à Ransom, qui offrit de lui rembourser le montant du billet, mais à la condition que ce billet lui serait, au préalable, restitué. Mitchener, peu satisfait de cette réponse, l'actionna immédiatement et fit citer en même temps M. Fish, l'un des inspecteurs de la Banque, avec le billet en question. Ransom demanda à voir ce billet, le prit et le mit tranquillement dans sa poche, déclarant qu'il entendait le garder. Le magistrat devant qui cette scène se passait refusa d'intervenir; et Ransom, étant allé chez Mitchener, lui paya les vingt shellings en espèces.

Mais la Banque ne pouvait admettre cette manière de procéder. M. Fish, d'après les instructions des directeurs, dénonça Ransom comme ayant sciemment un billet faux en sa possession. Par suite de cette dénonciation, le magistrat ordonna l'arrestation préventive de Ransom, qui, après être resté enfermé trois jours à la prison de Coldbath-Fields, obtint sa mise en liberté sous caution. Ce n'était pas assez pour lui : il intenta contre Fish une action en calomnie, produisit des témoins qui déclarèrent que le billet était bon, et la Banque, par suite d'un malentendu, ne se trouvant pas en mesure de fournir sur-le-champ la preuve contraire, il obtint £ 100 à titre de dommages-intérêts. Jusqu'à cette époque, la Banque était dans l'usage de retenir tous les billets faux qui lui étaient présentés, afin d'empêcher qu'on en fît usage de nouveau. Mais, depuis lors,

ils sont toujours rendus aux porteurs : on a reconnu qu'on obtenait le même résultat en les frappant en plusieurs endroits d'un timbre portant le mot « faux », en gros caractères.

Dans le courant de cette même année (1819), une commission chargée de rechercher les moyens d'empêcher la contrefaçon des billets de la Banque, fit un rapport à ce sujet. Elle exposa que les directeurs lui avaient soumis cent huit projets différents, avec toutes les pièces y relatives, le détail des essais auxquels ces projets avaient donné lieu, des échantillons des modèles proposés et des imitations exécutées par ordre de la Banque. Elle avait, en outre, reçu des communications directes de soixante-dix personnes, et s'était mise en relation avec plusieurs d'entre elles. Mais elle avait surtout examiné, avec une attention particulière, un plan dont on poursuivait depuis quelque temps l'exécution sous les auspices de la Banque elle-même : ce plan qui réunissait, au dire de la commission, le triple avantage d'une innovation très ingénieuse dans la fabrication du papier, d'une grande supériorité d'exécution, et de l'emploi, pour l'impression, d'un mécanisme fort compliqué, semblait devoir rendre la contrefaçon des billets sinon impossible, au moins d'une extrême difficulté.

Le billet auquel cette dernière partie du rapport fait allusion, présentait un certain nombre de carrés disposés en échiquier, et couverts de lignes très fines formant des courbes elliptiques dignes des fantaisies typographiques de Tristram Shandy; ces carrés étaient composés alternativement de lignes rouges et de lignes noires, et la parfaite coïncidence des extrémités des lignes de différentes couleurs sur les côtés des carrés, était obtenue au moyen d'une combinaison mécanique d'une nature toute particulière et d'une précision extraordinaire. Ce mécanisme était lui-même réglé par une certaine clef, sans la connaissance de laquelle il était impossible d'en retrouver la disposition. La machine fonctionnait avec trois cylindres, et l'impression se faisait au moyen de petites planches cylindriques. L'exécution du billet présentait encore d'autres obstacles à l'imitation ; mais c'était sur celui-là qu'on comptait le plus.

Une fraude assez singulière fut découverte vers ce même temps. Son auteur était un des commis mêmes de la Banque,

nommé Turner. Il est triste d'avoir à citer de pareils exemples d'abus de confiance, de vol, pour ainsi dire domestique; mais, en même temps, il est juste de reconnaître que ces exemples ont été fort rares. Turner avait été chargé de porter au crédit de sir Robert Peel, une somme de 4,795 £ 15 shellings, valeur en 5 0/0 de la marine. Au lieu de cela, il crédita sir Robert de 14,795 £ 15 shellings, c'est-à-dire de £ 10,000 en trop. Ayant ainsi jeté la base de son opération, il ne lui restait plus qu'à réaliser cette valeur d'un trait de plume. Cette seconde partie de l'affaire ne lui présenta pas beaucoup plus de difficulté que la première. Il ouvrit un compte sous le nom imaginaire de J. Penn, de Highgate, qu'il crédita de ces 10,000 £, dont il déchargea en même temps le compte de sir Robert. Un acheteur se présenta, les valeurs figuraient au crédit du prétendu vendeur, tout paraissait en règle, et le transfert eut lieu.

La découverte, due au hasard, de la disparition d'un feuillet du registre des transferts, mit sur la voie de cette fraude. La disparition de ce feuillet n'était pas accidentelle, car la pagination du registre avait été changée, afin qu'il n'y eût point de lacune apparente dans la série des feuillets. Diverses circonstances concoururent à diriger les soupçons sur Turner, et un interrogatoire qu'il subit en présence des directeurs eut pour résultat de confirmer ces soupçons. Il fut mis provisoirement sous la garde d'un agent de police; mais, par égard pour sa position et par suite de la confiance dont il avait été jusqu'alors investi, on permit à l'agent de le conduire, pour passer la nuit, dans une hôtellerie du voisinage, où il fut enfermé dans une chambre à coucher. Vers une heure du matin, le *watchman* qui faisait sa ronde entendit tout-à-coup un bruit de carreaux cassés; regardant en l'air, il vit un individu suspendu à une fenêtre d'un troisième étage, et qui, presqu'au même instant, tomba lourdement à ses pieds : c'était le malheureux Turner, qui avait ainsi cherché à s'échapper. Il fut transporté à l'hôpital dans un piteux état; et dès qu'il fut en état de marcher à l'aide de béquilles, il comparut devant ses juges.

Comme il avait fait disparaître une partie des preuves matérielles de son crime, sa culpabilité légale était assez difficile à établir.

Un seul témoin à charge affirmait sous serment qu'il reconnaissait l'écriture de l'accusé, lorsque le défenseur, l'interrompant au milieu de sa déposition, lui demanda tout-à-coup s'il croyait que le Nouveau-Testament fût une révélation de Dieu. Le témoin, après avoir hésité et s'être fait répéter la question, répondit par un oui prononcé d'une voix basse et mal assurée. Mais il fut pressé de nouveau, et l'avocat parvint à établir qu'il avait souvent exprimé une opinion contraire. Cette circonstance eut une grande influence sur le verdict du jury, qui acquitta Turner. Celui-ci se retira en Italie, où il résida pendant quelque temps sur les bords du beau lac de Côme. Ayant dissipé en peu d'années une fortune acquise par des moyens aussi peu honorables, il revint en Angleterre, et on le trouva un matin, de bonne heure, devant les bureaux de la Banque, feuilletant certains registres. On ignore quel était précisément son but, mais on présume qu'il cherchait des renseignements à l'aide desquels il pût commettre quelque nouvelle fraude. Une justice rétributive l'atteignit, comme elle atteint la plupart de ceux qui s'écartent des voies de l'honneur, et il mourut misérablement, dans un obscur quartier de Londres.

Nous ne saurions mieux terminer cet article que par quelques détails sur la catastrophe du banquier Fauntleroy, qui eut un si grand retentissement, mais qui n'est peut-être pas suffisamment connue de tous nos lecteurs.

Le père d'Henry Fauntleroy, originairement commis dans un établissement de banque, obtint, en raison de son aptitude spéciale, le rang d'associé dans la maison Marsh, Sibbald et Ce. Il mourut en 1807, et son fils Henry, qui, bien que fort jeune, était déjà très expert dans les matières de finance, lui succéda au même titre. Les affaires de la maison, dès le principe, n'avaient pas été heureuses. Il y avait peu de temps qu'elle était établie, lorsqu'elle perdit d'un seul coup £ 20,000; et Henry Fauntleroy, à l'âge de vingt-deux ans, « se trouva avoir sur les bras, pour nous servir de ses propres expressions, tout le poids d'un établissement considérable, mais embarrassé. » Il n'avait pas été trois ans dans cette position, qu'une demande en remboursement d'une somme de 170,000 £ vint fondre inopinément sur la maison.

M. Fauntleroy a déclaré qu'il n'était pas joueur : cette déclaration est exacte, dans le sens ordinaire du mot. Mais il faisait de grandes spéculations dans les fonds publics ; et ce furent, selon toute probabilité, les pertes qu'il éprouva dans ces spéculations, qui lui suggérèrent la première idée de falsifier, comme il avait l'habitude de le faire chaque soir, la balance des comptes de la maison, après que les totaux avaient été arrêtés. On ne saurait supposer, en effet, qu'il ait eu recours à de pareils moyens avant d'avoir épuisé tous les autres. Il parvint ainsi à soustraire plus de 100,000 £, et cette fraude était si habilement dissimulée, qu'on eut plus tard, même avec la presque certitude de son existence, beaucoup de peine à en retrouver les traces.

Vers 1816, la maison essuya de nouvelles pertes, et la Banque, informée sans doute de son peu de solidité, refusa d'escompter son papier : ce fut un autre coup très fâcheux pour son crédit. Au mois de mai 1815, une procuration avait été présentée à la Banque, portant la signature de Françoise Young, de Chichester, pour vendre 5,000 £ de rentes trois pour cent consolidés. Cette procuration était un faux ; mais on n'y découvrit, à la Banque, aucune irrégularité, et le paiement fut fait. A partir de ce moment, de nombreuses procurations notariées continuèrent d'être présentées par M. Fauntleroy. Dans la plupart figuraient les noms de deux commis de sa maison de banque, comme témoins. Quelques-unes avaient pour objet de remplacer des rentes précédemment vendues ; d'autres simplement de se procurer de l'argent pour différents besoins. Il ne paraît pas que la Banque eût conçu de soupçons, ou ces soupçons durent s'effacer devant cette circonstance, que ces procurations, remises à un banquier, ne pouvaient qu'être authentiques. De 1815 à 1823, des sommes considérables furent ainsi payées par la Banque ; mais, dans cette dernière année, cette ressource manqua à M. Fauntleroy. Il se trouva chargé d'un fidéi-commis, conjointement avec plusieurs autres personnes. Quelques difficultés s'étant élevées à l'occasion de cette affaire, on jugea que le seul moyen de soustraire les exécuteurs à une grave responsabilité, était de mettre la propriété, objet du fidéi-commis, sous la protection de la cour de la chancellerie ; mais Fauntleroy s'y

opposa vivement. Dans le cours de cette contestation, un de ses co-commissaires eut occasion de passer à la Banque, où les informations fort inattendues qu'il recueillit, conduisirent à la découverte d'une série de faux d'une nature tellement extraordinaire et exploités sur une si vaste échelle, qu'on a peine à concevoir leur réalité.

Ces faits n'eurent pas été plutôt portés à la connaissance des directeurs de la Banque, que l'ordre fut donné immédiatement d'examiner toutes les procurations passées au nom de la maison Marsh, Stracey et Ce, et l'on devine facilement quel dut être le résultat de cet examen.

Le 9 septembre 1824, Plank, agent de police attaché au bureau de Bow-Street, se rendit à la banque de MM. Marsh, Stracey et Ce. Il était accompagné d'une personne qui entra avant lui, et qui, ayant demandé à parler à M. Fauntleroy, fut introduite dans le cabinet de ce dernier. Plank l'y suivit un instant après. L'intérieur d'une maison de banque est une espèce de sanctuaire ; mais l'agent de police passa vivement à côté du commis qui se disposait à l'arrêter, disant qu'il avait aussi affaire à M. Fauntleroy. En entrant dans le cabinet, il en ferma la porte derrière lui, se fit connaître et produisit un mandat d'arrêt décerné contre M. Fauntleroy pour crime de faux. A cette vue, le visage du banquier se couvrit d'une pâleur mortelle : « Grand Dieu ! s'écria-t-il en proie à une violente agitation, n'y a-t-il donc pas moyen d'arranger cette affaire ? » Plank l'engagea à ne pas faire d'esclandre, mais à sortir tranquillement avec lui, pour en causer. M. Fauntleroy signa alors pour les affaires courantes de la maison quelques bons en blanc, mais d'une main tellement tremblante, que sa signature était presque méconnaissable, puis il dit qu'il sortait pour quelques instants. Dans le cours de la conversation qu'il eut avec Plank, il offrit à ce dernier 10,000 £ s'il voulait le laisser s'échapper ; mais Plank le conduisit à la résidence particulière de M. Conant, le magistrat, et revint ensuite avec M. Freshfield, agent judiciaire (*solicitor*) de la Banque, pour visiter les papiers de Fauntleroy.

Cette visite ne fut pas infructueuse ; elle amena, au contraire, la découverte de documents peut-être sans précédents dans les annales du crime. On saisit, dans un arrière-cabinet, une petite

boîte sans aucune adresse ni suscription, et renfermant, au grand étonnement du *solicitor*, une liste, écrite de la main même du prisonnier, de faux commis par lui, jusqu'à concurrence de 112,000 £. Cette liste était accompagnée de la déclaration suivante : « Pour soutenir le crédit de notre maison, j'ai fabriqué de fausses procurations, à l'aide desquelles j'ai disposé de toutes ces sommes à l'insu de mes associés. Les différents comptes ont été crédités des intérêts à leur échéance. HENRY FAUNTLEROY. » Puis venait cette annotation : « C'est la Banque qui a commencé à refuser nos acceptations et, par suite, à détruire notre crédit. La Banque s'en repentira. » Lors de son arrestation, il était porteur d'une procuration, au moyen de laquelle il aurait remplacé les rentes dont la disparition avait éventé la mine.

Dans une entrevue qu'il eut avec un de ses associés, M. Graham, il s'enquit avec une grande anxiété d'un certain « livre bleu. » M. Graham chercha, et lui apporta un cahier recouvert d'une feuille de papier bleu. « Non, non, dit vivement Fauntleroy, ce n'est pas cela ; j'ai voulu parler d'un livre relié. » M. Graham lui répóndit que ce livre était entre les mains de M. Freshfield. « En ce cas, s'écria le prisonnier, je suis un homme mort. J'aurais pu, en détruisant ce livre, me moquer de la Banque. » On prétend que ce livre contenait des détails particuliers sur tous les faux qu'il avait commis.

Le procès de Fauntleroy excita un immense intérêt. On ne parlait pas d'autre chose. Les journaux étaient remplis d'anecdotes plus ou moins authentiques sur le compte de l'accusé. On fouilla toute sa vie passée. Son portrait était exposé partout. On décrivait minutieusement sa personne ; on analysait chacun de ses gestes, jusqu'à la manière dont il tenait son chapeau. Le magistrat chargé de l'interroger s'excusait de le déranger, et si l'accusé laissait échapper un soupir, le sténographe ne manquait pas d'attirer l'attention du public sur un fait aussi mémorable. Toute cette affaire est, d'un bout à l'autre, une amère critique de cette notable portion du peuple anglais qui règle les égards dus à un criminel sur l'énormité de son crime et qui mesure l'intérêt qu'elle lui accorde sur le rang qu'il occupe dans la société.

Mais la sympathie du monde est acquise à une certaine classe de coupables : tel qui, sans en être ému, lit chaque semaine dans

les journaux les détails de l'exécution de quelque malheureux condamné pour un vol d'une somme insignifiante, n'envisage qu'avec horreur la position fâcheuse dans laquelle se trouve placé un *gentleman*, et témoigne la pitié la plus fausse à la seule idée d'un banquier condamné à être pendu. M. Fauntleroy excita du moins cette singulière sympathie. Les pertes que ce faussaire en grand fit subir à la Banque furent évaluées, dans une déposition du gouverneur devant un comité de la chambre des communes, à 360,000 £ : les intérêts seuls, qu'il payait régulièrement, devaient s'élever à neuf ou dix mille livres sterling par an. Le soin que demandaient ces comptes, et l'anxiété continuelle qui devait peser sur l'esprit de Fauntleroy, par la connaissance de sa position périlleuse, étaient déjà un châtiment anticipé. Il travaillait énormément à sa maison de banque ; il valait, dit-on, à lui seul, trois commis ; mais tant d'activité et d'énergie intellectuelle auraient dû produire de meilleurs fruits. La dernière fois qu'il reçut à la Banque le solde de ce qui était dû à sa maison, se trouvait être le jour même où l'on jugeait Thurtell et Hunt. Pendant qu'on soldait son compte, il s'entretint de ces prévenus avec l'employé qui le payait, ne se doutant guère qu'avant un an il comparaîtrait lui-même devant le juge qui prononçait leur sentence ; que le décompte dont il touchait le montant serait produit comme preuve à sa charge, et que le caissier avec qui il causait si familièrement déposerait contre lui. Le malheureux Fauntleroy expia son crime devant la porte de Newgate, en présence d'un immense concours de spectateurs.

Dans la vie de Théodore Hook, publiée récemment par M. Barham, nous voyons que cet esprit si gai et si insouciant en apparence avait aussi ses superstitions, et, entr'autres, qu'il redoutait d'arriver le dernier à une table à laquelle étaient déjà assis douze convives. Il justifiait ce préjugé en citant qu'à un dîner d'amis composant ce chiffre fatal, le treizième s'étant fait attendre, quelqu'un avait déjà dit tout haut : « Fasse le ciel qu'il ait oublié l'invitation ! » lorsque le bruit du marteau retentit à la porte et ce malheureux treizième entra : c'était M. Fauntleroy — qui fut pendu cette même année.

Une autre anecdote, puisée à la même source, est plus plai-

sante : M. Fauntleroy avait non-seulement une bonne cuisine, mais encore une bonne cave. Un de ses amis, M. R..., véritable gourmet, appréciait surtout un vieux vin de Lunel que le banquier ne faisait servir qu'en petit comité; il lui avait demandé où il se le procurait, et n'avait jamais pu obtenir de lui une réponse précise à cette question plusieurs fois réitérée. M. R... fut fidèle à l'amitié, même après l'incarcération de M. Fauntleroy; il était auprès de lui le matin du jour fatal, et le condamné le retrouva sur son passage à la sortie de Newgate : M. R... s'approcha de son ami sur le seuil de la prison, lui serra une dernière fois la main et lui dit à demi-voix : « Mon cher Fauntleroy, j'espère que vous ne refuserez plus de m'apprendre où je puis me procurer de votre fameux lunel... »

(Francis' History of the Bank of England).

Traditions populaires.—Voyages.

CURIOSITÉS DES ANCIENS VOYAGES DANS LA TERRE-SAINTE [1].

En considérant à un point de vue philosophique le mouvement encore à demi barbare du moyen-âge, on ne peut douter que, malgré leurs abus et leurs scandales, les pèlerinages et les croisades en Terre-Sainte n'aient aidé au progrès de la science et de la civilisation. A un point de vue littéraire, les récits de ces anciens voyages contiennent un grand nombre de détails curieux et amusants. Avec leur esprit superstitieux, avec leurs ardents préjugés contre tout ce qui n'était pas chrétien, les voyageurs de ce temps-là, pèlerins ou croisés, ne pouvaient observer l'Asie du même œil que les voyageurs modernes. Mais si, d'un côté, leurs récits nous présentent des dates importantes, nous signalent des monuments qui ne subsistent plus, d'un autre côté, ils nous entretiennent de certaines choses qui n'ont jamais existé, ou qui ont été tellement dénaturées par l'amour du merveilleux, par l'imagination chevaleresque, par des traditions superstitieuses, qu'à peine sont-elles reconnaissables. Nous en trouvons un exemple dans la narration que Bertrandon de la Brocquière nous fait du combat de deux chevaliers contre un lézard.

Bertrand de la Brocquière, écuyer tranchant du très haut, très puissant et très redoutable seigneur Philippe, par la grâce

(1) Early travels in Palestine. Edit. with notes by Thomas Wright.

de Dieu, duc de Bourgogne, partit de Jérusalem avec dix pèlerins, pour visiter le couvent de Sainte-Catherine, sur le mont Sinaï.

Lorsqu'ils eurent péniblement atteint le désert, cinq d'entre eux seulement continuèrent leur route : André de Toulongeon, Pierre de Vaudrey, Godefroi de Toisé, Jean de la Roe et l'écuyer tranchant.

« Nous cheminâmes, dit le narrateur, deux jours dans le désert sans voir aucun objet digne d'être mentionné. Un matin, avant le lever du soleil, j'aperçus un animal à quatre pattes, qui avait environ trois pieds de long et une palme de hauteur. Les Arabes s'enfuirent à son aspect, et l'animal courut se cacher dans un buisson. André Toulongeon et Pierre de Vaudrey descendirent de cheval et le poursuivirent l'épée à la main. Il criait comme un chat à l'approche d'un chien. Vaudrey le frappa sur le dos, mais sans le blesser, car il était couvert d'écailles comme un esturgeon... Il s'élança vers André Toulongeon qui lui plongea son fer dans la nuque, le renversa sur le dos et le tua. Sa tête ressemblait à celle d'un gros lièvre, ses pattes aux mains d'un enfant, il avait une longue queue, pareille à celle d'un lézard gris. Nos Arabes nous apprirent, par l'entremise de notre interprète, que c'était une bête fort dangereuse. »

Qui pourrait croire que cet animal extraordinaire, auquel deux vaillants champions livrent bataille dans le désert, est l'inoffensif lézard connu sous le nom de Monitor? La description de Bertrandon ne laisse pourtant aucun doute à cet égard, et le rapport de son interprète prouve seulement que les Arabes de cette époque étaient aussi fourbes que ceux de nos jours, aussi disposés à se moquer de la simplicité des voyageurs crédules (1).

Toutes les narrations recueillies par M. Th. Wright dans son intéressant ouvrage, à l'exception de celle de Maundeville, nous offrent des singularités de la même nature. M. Wright a sage-

(1) Note du Rédacteur. M. Cuvier a donné le nom de Monitor à un grand nombre de reptiles sauriens de la famille des lacertiens, et qu'il divise en trois sous-genres : *oragones*, *sauvegardes* et *tupinambis*. Le tupinambis, ou Monitor terrestre d'Egypte, à dos brun ou d'un vert jaunâtre, est commun dans les déserts qui avoisinent l'Egypte. Les bateleurs du Caire le dressent à faire des tours après lui avoir arraché les dents.

ment fait de joindre à sa collection l'ouvrage de cet honnête et véridique voyageur. Il donne par là au lecteur le moyen de faire une utile comparaison entre des observations dignes de foi et celles des pèlerins dominés par l'amour des merveilles et des récits romanesques. En tête de la première section est l'évêque Arculphe (1) ; dans la seconde, sir John Maundeville reste sans pareil. Nous devons remarquer pourtant que le développement de connaissances modernes porte plus d'une personne à condamner comme des absurdités maints incidents relatés par les anciens voyageurs et fondés sur un fait réel. Ainsi, par exemple, sans l'explication que nous avons donnée du récit de Bertrandon de la Brocquière, on pourrait regarder comme une création imaginaire l'histoire de l'animal qui avait une queue de lézard et des pattes semblables à des mains d'enfant. Ainsi, le saint évêque Arculphe raconte que chaque année, au 15 septembre, une foule de différentes peuplades se réunit à Jérusalem dans un but de commerce. Les rues alors sont tellement remplies d'excréments de chameaux, de chevaux, de mulets, de bœufs, qu'à peine peut-on y passer et qu'il pourrait s'en élever des exhalaisons funestes. Mais, par un miracle qui prouve l'attachement particulier de Dieu pour cette ville, dès que cette multitude a quitté Jérusalem, la nuit suivante une pluie abondante tombe dans la cité et la nettoie de toutes les immondices. Ce fait n'est erroné que dans la manière dont il est rapporté. Les saisons en Palestine sont très régulières. Si les pluies tombent vers le 15 septembre, c'est-à-dire à l'approche des nuages du Nil, il est tout simple que les marchands tiennent leur foire avant le jour où ils auraient à souffrir cet inconvénient.

Il y avait, au moyen-âge, un autre genre de fictions où une ingénieuse pensée ressortait d'un récit merveilleux, où un sentiment de morale se liait aux mystères d'une poétique légende. Ainsi, selon Mathieu Paris, l'histoire de l'ingrat Vitalis, rapportée dans les *Gesta romanorum* , était citée par Richard Cœur-de-Lion pour réprimander l'ingratitude de ses no-

(1) Note du Rédacteur. Il vivait vers l'an 690, et entreprit, vers l'an 640, le pèlerinage auquel M. Th. Wright assigne, nous ne savons sur quelle autorité, une date plus récente.

bles, de même qu'elle avait été invoquée par les moines pour toucher l'âme de leurs frères dans les couvents ou de leurs auditeurs dans l'église. Mais on poussa si loin ce système, qu'on en vint à voir des allégories là où il n'en existait aucune. Ainsi, ce n'était pas assez que l'auteur du roman de la *Rose* eût représenté les obstacles qui, parfois, s'opposent aux désirs ardents de l'amour, sous l'emblême d'une rose qu'il faut cueillir dans un beau mais inaccessible jardin. Chaque savant tournait à sa façon le sens de cette allégorie. Pour le théologien, c'était la rose de Jéricho, la Nouvelle-Jérusalem, la vierge bénie, ou quelque autre mystère auquel les hérétiques obstinés ne pouvaient atteindre; pour le chimiste, c'était la pierre philosophale; pour le juriste, le dernier point de droit; pour le médecin, la panacée infaillible, l'élixir de vie. Cet abus de l'allégorie s'est conservé avec les modifications du temps jusqu'à nos jours. Aux yeux des religieux du moyen-âge, il n'était créature si monstrueuse, fable si incroyable, dont on ne pût tirer un enseignement religieux ou moral. Ainsi, ces bons religieux auraient très aisément fait du combat de Toulongeon et de Pierre de Vaudrey un combat pour la foi; l'étrange animal du désert représentant le méchant esprit; la propension au péché étant figurée par sa marche à quatre pattes; ses pieds, semblables à des mains d'enfant, indiquant son innocence primitive, en même temps que sa chute et sa longue queue démontrant son caractère satanique.

Il y a eu de grandes sources d'erreur dans ces obscures allégories, il y en a eu d'autres non moins étranges dans les efforts que les voyageurs faisaient pour fixer le site, pour déterminer l'existence des images fabuleuses admises par leur superstitieuse ignorance. L'évêque Arculphe raconte qu'au sein de Jérusalem, près du sanctuaire de la divine cité, il vit une haute colonne qui, à midi, à l'époque du solstice d'été, ne projetait point d'ombre. Cette colonne indiquait que là était le centre de la terre. Le vénérable évêque assignait par là une localité à une vieille croyance populaire fondée sur l'interprétation littérale d'un passage du 74e psaume, dans lequel il est dit que Jérusalem est le centre ou l'ombilic du monde. C'est ainsi que la ville est représentée dans les cartes du moyen-âge.

C'est une chose curieuse que le nombre des reliques que l'on voyait à Jérusalem au temps de l'évêque Arculphe. Là était l'éponge qui toucha les lèvres de Notre-Seigneur, la lame qui lui perça le flanc, la pierre sur laquelle il s'agenouilla pour prier dans la nuit où il fut trahi. L'empreinte de ses genoux était marquée sur cette pierre comme si elle eût été aussi molle que de la cire.

A la cime du mont, à l'endroit d'où le Christ monta au ciel, s'élève une large église ronde entourée de trois portiques voûtés. A l'intérieur, le haut de l'édifice est ouvert pour marquer le passage du corps de Notre-Seigneur. Sur le sol, ses pieds sont empreints dans la poussière, et, bien que ce sol soit sans cesse traversé par une foule de fidèles, l'empreinte sacrée reste ineffaçable (1). Près de là est un globe d'airain de la hauteur à peu près d'un homme, ouvert du côté de l'Occident. Une lampe suspendue à une poutre brille là nuit et jour. Dans la partie occidentale de l'église, il y a huit fenêtres; huit lampes suspendues en face de ces fenêtres, projettent jusqu'à Jérusalem une lueur qui remplit, dit Arculphe, le cœur des fidèles de joie et de crainte. Chaque année, le jour de l'Ascension, lorsque la messe est finie, un coup de vent renverse par terre ceux qui se trouvent dans l'église. La nuit, toutes les lanternes sont allumées, la montagne semble être en feu, et son éclatante lumière illumine tous les côtés de la ville.

A Jéricho, l'évêque rapporte que l'on voit encore des murailles de la maison de Rahab, bien que la ville ait été détruite et rebâtie trois fois (2). Il est certain que l'archéologue et l'historien ont eu peu de notions exactes à retirer de ces traditions; mais il y a un terme moyen entre l'extrême crédulité d'un Arculphe et le scepticisme moderne d'un Robinson. Nous

(1) Note du Rédacteur. Ce n'est plus dans la poussière que l'on montre aujourd'hui cette empreinte, c'est dans une pierre placée au milieu de la nef de l'église de l'Ascension, et où l'on distingue la forme d'un pied humain.

(2) Note du Rédacteur. Ces traditions, rapportées dans les livres du moyen-âge, subsistent encore de nos jours dans toute la Palestine. A chaque pas que l'on fait à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, les religieux rappellent aux voyageurs catholiques une des pages de l'Évangile; ils indiquent avec une naïve confiance un monument ou une ruine, illustrés par un des traits de la vie du Sauveur, de la Vierge et des apôtres.

trouvons dans le récit du pieux évêque, beaucoup de renseignements intéressants sur l'état de Jérusalem, de Damas, d'Hébron, d'Alexandrie et des autres villes de l'Orient.

Arculphe était un évêque français. Il visita la Terre-Sainte dans la seconde moitié du VIIe siècle, peu de temps après les conquêtes des Sarrazins qui, à cette époque, avaient érigé plusieurs édifices en bois sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la mosquée d'Omar. Le récit d'Arculphe nous a été conservé par les soins d'Adamnan, abbé d'Isna. On suppose qu'à son retour, le vénérable voyageur fut jeté dans cette île par les vents contraires (1).

Parmi les Anglo-Saxons qui suivirent l'exemple d'Arculphe, un des premiers, et l'un des plus remarquables sur lesquels nous ayons quelques documents, est Willibald, natif du royaume de Wessex et parent, dit-on, du grand Boniface. Cet actif champion du Christ, partit de Rome pour l'Orient entre l'année 721 et 727 avec deux autres pèlerins. Il passa par le mont Etna, et il raconte que ce cratère ayant fait une éruption, les habitants de Catane prirent le voile de sainte Agathe, l'étendirent devant la flamme volcanique qui à l'instant s'éteignit.

A leur arrivée à Ephèse, les voyageurs voulurent visiter les lieux où reposaient les Sept Dormants, mais ils ne disent pas positivement qu'ils les ont vus. Ils trouvèrent la ville de Milet détruite par une inondation. Deux ermites y vivaient sur un roc dont la hauteur les mettait à l'abri de l'eau. Ils avaient eu beaucoup à souffrir de la faim, et n'avaient conservé leur vie que par la providence de Dieu. Willibald et ses compagnons, dont le nombre s'était accru en route, excitèrent, à leur arrivée en Syrie, les soupçons des Sarrazins qui les firent prisonniers et les enfermèrent quelque temps à Emesse. Ils parvinrent cependant à recouvrer leur liberté et à se rendre à Jérusalem. Willibald tomba malade. Dès qu'il se sentit mieux, il alla à l'église de Saint-Sion, qui est au milieu de Jérusalem. Après y avoir

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Le livre écrit par Arculphe ou peut-être composé, d'après ses entretiens, par Adaman, fut publié en 1619, à Ingolstadt, sous le titre de *Libri de situ Terræ Sanctæ*. Mabillon en a inséré des extraits dans ses *Acta sanctorum*.

fait ses dévotions, il pénétra sous le porche de Salomon où est un étang qu'un ange agite. Le malade qui entre le premier dans cette eau lorsque l'ange y a passé est aussitôt guéri.

Quoique Willibald suivît de si près Arculphe, il ne trouva pas dans la sainte cité autant de reliques et ne vit pas autant de miracles que ses religieux devanciers. Cependant il rencontra un lion dont les rugissements étaient effrayants. Un nègre qui l'accompagnait l'engagea à marcher bravement au devant de l'animal terrible. Par la volonté de Dieu, le lion se retira à la vue du pèlerin, et bientôt ils l'entendirent rugir à une grande distance (1).

Le voyageur qui est ensuite inscrit dans le livre de M. Wright, est un moine breton du célèbre monastère du Mont-Saint-Michel, qui porte le noble titre de Bernard le Sage, quoiqu'il n'y ait d'autre témoignage de sa sagesse que son pèlerinage. Bernard, désirant visiter les saints lieux, obtint la permission du pape Nicolas, et se mit en route, en l'année 867, avec deux autres moines Thendemund et Étienne.

A cette époque, les Sarrazins étant en hostilité avec les chrétiens, Bernard fut obligé de faire un détour pour arriver dans la Terre-Sainte. Il passa par Alexandrie, El Arish. A son arrivée à Jérusalem, il fut reçu dans l'hôtellerie fondée pour les voyageurs de la langue latine par le glorieux empereur Charlemagne. Près de cette hôtellerie était l'église de Sainte-Marie et une très belle bibliothèque fondée par le même empereur. A l'établissement appartenaient douze maisons, des champs, des vignes et un jardin dans la vallée de Josaphat. Bernard raconte ensuite que le samedi-saint, veille de Pâques, on commence dans l'église du Saint-Sépulcre l'office dès le matin. Lorsqu'il est fini, on chante le *Kyrie eleison*, jusqu'à ce qu'un ange vienne allumer les lampes suspendues devant le sépulcre.

« C'était là, dit M. Wright, un miracle célèbre au moyen-âge. De là sont venus la persécution des chrétiens dans la Terre-Sainte

(1) Note du Rédacteur. Saint Willibald, né en Angleterre, devint évêque d'Erchstadt en Bavière. Le récit de son voyage se trouve dans l'histoire de sa vie : (*Vita seu hodœporium Sti-W.*), publiée dans les *Canissi thesaur. monumentor eul.* et dans Mabillon.

et la destruction de l'église du Saint-Sépulcre par le kalife Hakem en l'an 1008; en 1010, Abulfaragim, écrivain chrétien de l'Orient, rapporte qu'un ennemi des disciples de l'Évangile apprit à Hakem, que lorsque les chrétiens étaient réunis pour célébrer la fête de Pâques, les prêtres, par une pieuse fraude, enduisaient d'huile de baume la chaîne de fer à laquelle la lampe était suspendue. Quand l'officier arabe avait scellé la porte du sépulcre, les prêtres, faisant passer une mèche par le toit, la plaçaient à l'autre extrémité de la chaîne. La flamme descendait ainsi le long de son conduit et allumait la lampe. Alors les fidèles fondaient en larmes, chantaient le *Kyrie eleison*, persuadés que cette flamme émanait du ciel. Cet usage date probablement du règne de Charlemagne. On n'en trouve aucune mention dans les livres antérieurs à celui de Bernard; mais plus tard il en est souvent question, et maintenant encore une cérémonie du même genre a lieu chaque année dans la partie de l'église réservée aux schismatiques grecs (1). »

Sur le mont des Oliviers, Bernard a vu l'église de Saint-Jean, où l'on conserve les caractères que Notre-Seigneur traça sur le sol, ce qu'il fit dans le Temple et non pas sur le mont des Oliviers. A son retour de la Terre-Sainte, Bernard se rendit en un lieu qu'il désigne sous le nom de *Duas tumbas*, sur la côte de Bretagne.

« Là, dit-il, au sommet d'une montagne qui s'avance à deux lieues en mer, est une église construite en l'honneur de saint Michel, la montagne est soir et matin, chaque jour, entourée par la marée, et on ne peut y aborder tant que l'eau ne s'est pas retirée. Mais le jour de la fête de saint Michel, les vagues ne touchent point au pied de la montagne, elles restent immobiles à droite et à gauche, en sorte qu'à toute heure les fidèles peuvent aller faire leurs dévotions dans cette église (2). »

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Les Grecs font jaillir de la Chapelle du Saint-Sépulcre une flamme qu'ils appellent le *feu sacré*, et qui tombe du ciel tout exprès pour eux. Les pèlerins grecs courent avec empressement allumer leurs cierges à ce foyer céleste, et il en est qui, dans la ferveur de leur croyance, se brûlent avec ces mêmes cierges les bras et la poitrine.

(2) *Bernardi sapientis monachi itinerarium in loco sancto*, publié dans les *Acta sanctorum* de Mabillon, 3e section, 2e partie.

Le premier pèlerin qui suivit les croisés et qui nous a laissé un récit de son voyage, est un autre Anglo-Saxon nommé Saewulf (1). Pénétré de son indignité (et non sans raison, dit Guillaume de Malmesbury), Saewulf raconte qu'il se dirigea vers le saint sépulcre; mais qu'à cause de ses péchés et du mauvais bâtiment sur lequel il était embarqué, il ne put faire son voyage en ligne directe et toucha à différentes îles, à différents ports. Après trois mois de navigation, Saewulf arriva enfin dans le port de Joppé un dimanche, 12 octobre 1102. Entre la côte et la cité sainte, les défilés étaient, alors comme à présent, occupés par des tribus de pillards, les ancêtres des modernes Abou-Gosh.

« Nous passâmes, dit Saewulf, deux jours à nous rendre de Joppé à Jérusalem, par une route difficile, montagneuse et périlleuse; car il y a là des Sarrazins cachés dans des grottes, qui, nuit et jour, épient le passage des chrétiens, attaquent ceux qu'ils rencontrent en petit nombre, tombent à l'improviste sur le voyageur fatigué qui reste en arrière de ses compagnons. A chaque instant, on trouve sur le chemin des cadavres humains dévorés par les bêtes fauves. Il paraît surprenant que ces corps chrétiens restent sans sépulture, mais il faut réfléchir qu'il n'y a là, sur les rocs, pas assez de terre pour y creuser un tombeau, et s'il y avait de la terre, qui oserait quitter son escorte pour préparer une sépulture à son compagnon. Il faudrait qu'il en préparât alors une pour lui-même. Car sur cette route, non-seulement le pauvre et le faible, mais le riche et le fort sont entourés de périls; péril d'être égorgé par les Sarrazins, péril de mourir de soif ou de chaleur. Nous atteignîmes cependant en sûreté le but de notre voyage. Béni soit le Seigneur qui n'a point repoussé nos prières et n'a point détourné sa grâce de moi. Amen. »

Saewulf rend un compte très minutieux des reliques que l'on voyait de son temps à Jérusalem, quand les croisés eurent ouvert la mosquée d'Omar aux chrétiens. Cependant il n'y attache plus la même idée miraculeuse que son prédécesseur Arculphe; il ne parle pas même du saint suaire.

(1) *Relatio de peregrinatione Saewulfi ad Hyerosolymam et Terram Sanctam, annis dominicæ* MCII et MCIII, publiée par la Société de géographie. Paris, 1839.

A Hebron, il visite les tombeaux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de leurs femmes. Les baumes et les parfums dont ces corps avaient été imprégnés, remplissaient, dit-il, leur sépulcre d'une bonne senteur et charmaient notre odorat. A Cana, en Galilée, il entre dans un monastère qui porte un nom canonisé par les théologiens latins du moyen-âge, le nom de saint Architriclinius.

En rapportant le récit du retour désastreux de Saewulf à Joppé, M. Wright fait remarquer très justement quelle foule de pèlerins se dirigeaient vers la Terre-Sainte lorsque cette contrée était sous la domination des rois chrétiens. Il y en avait de toutes les classes, riches et pauvres, nobles et roturiers, laïques et religieux. Les uns s'en allaient humblement, pieusement, voir le sol consacré par les pas du Sauveur; d'autres s'embarquaient avec des maraudeurs pour piller et dévaster tout ce qu'ils trouvaient sur leur chemin. Parmi ces derniers, on vit apparaître plusieurs descendants des anciens pirates du Nord. On trouve dans les sagas islandaises, la relation à demi authentique, à demi romanesque de leurs aventures (1).

M. Wright nous donne une idée de cette classe de croisés dans son histoire de Sigurd, dont Guillaume de Tyr mentionne la présence au siége de Beyrout en l'an 1110.

« Chemin faisant, ces pieux croisés prirent en Portugal le château de Cintra, et tuèrent tous les gens qui s'y trouvaient parce qu'ils ne voulaient pas se laisser baptiser. Sigurd fit là un immense butin. A Lisbonne, nouvelle invasion, nouveau butin. Après une longue série d'expéditions et de combats, les hommes du Nord arrivent enfin en Syrie. Ils sont accueillis avec courtoisie par le roi Baudouin, et le secondent bravement dans l'attaque de Sidon et de Beyrout.

» Ces redoutables Normands furent également bien reçus à Constantinople à leur retour de la Terre-Sainte. L'empereur

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. M. le professeur Werlauff a publié en 1821, à Copenhague, la relation manuscrite islandaise d'un de ces voyages en Terre-Sainte. Le manuscrit est du XIVe siècle et orné d'un naïf dessin représentant les principaux monuments de Jérusalem. On y voit l'église du Saint-Sépulcre avec une haute tour saxonne, la porte de Saint-Étienne surmontée de deux tourelles gothiques.

Alexis, qui avait entendu vanter leur courage, offrit à Sigurd de riches présents.

» Pour le remercier de sa galanterie, Sigurd l'invita à un banquet. Afin de faire convenablement les préparatifs d'un festin qu'il voulait rendre somptueux, il ordonna à ses gens de s'en aller dans la rue où l'on vendait le bois de chauffage, et d'en acheter une grande quantité. Ces gens ayant attendu jusqu'au dernier moment pour faire leur provision, vinrent lui dire que le marché au bois était complètement vide. — « Eh bien ! s'écria Sigurd, tâchez de vous procurer des noix. — Des noix, répondirent-ils, remplaceront très bien les troncs d'arbres. » Et ils en achetèrent autant qu'il leur en fallait. L'empereur arriva avec ses grands officiers et s'assit à table. Tout était splendide. A la fin du dîner, l'impératrice envoya quelques-uns de ses gens s'informer de quel combustible on s'était servi. Ces gens vinrent lui rapporter qu'ils avaient trouvé une maison pleine de noix. — « En vérité, dit-elle, voilà un magnifique roi qui n'épargne rien pour faire honneur à ses hôtes. »

A cette époque, une autre classe de voyageurs commença à s'occuper de la Terre-Sainte. C'étaient des hommes de la nation juive, avides de connaître et de faire connaître à leurs frères, après tant de révolutions sanglantes, l'état des diverses synagogues de l'Orient, et désireux de voir la sépulture des anciens Hébreux. Quelques-unes de leurs relations, composées en langue hébraïque, sont restées en manuscrit; quelques autres ont été imprimées. La plus curieuse et la plus importante est celle de Benjamin de Tudele, qui embrasse un espace d'environ quatorze années, de 1159 ou 1160 à 1173. Nul autre voyageur européen n'avait fait, avant Benjamin, un aussi vaste circuit. M. Wright accorde, ce nous semble, trop de crédit à cette relation; car il faut faire une distinction entre les choses que le savant rabbin a vues de ses propres yeux, et celles qu'il a entendu raconter.

Il parle en ces termes des Amans, désignés par les historiens des croisades sous le nom d'Assassins:

« Dans le voisinage de Latakyé habite la tribu des Assassins, qui ne croit pas au dogme de Mahomet, mais à la parole d'un homme qui est pour eux égal au Prophète. Ils exécutent ses or-

dres, quels qu'ils soient, au péril de leur vie. Cet homme s'appelle le cheik Al-Hashishin, ou le Vieux de la montagne. Il habite la cité de Cadunes, la Kedemoth de l'Ecriture, dans la terre de Sichon. Les Assassins sont fidèles l'un à l'autre par la volonté du Vieux et inspirent un grand effroi ; car c'est pour eux un acte de religion de braver gaîment la mort et de tuer même des rois, s'ils en reçoivent l'ordre. L'étendue de leur contrée est d'environ huit journées de marche ; ils sont en guerre avec les chrétiens appelés Francs et avec le comte de Tripoli. Il y a quelque temps que Tripoli fut dévasté par un tremblement de terre. Beaucoup de juifs et de gentils furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Plus de vingt mille personnes en Palestine furent victimes de cette catastrophe. »

Le rabbin parle de Jérusalem comme d'une petite cité fortifiée par trois remparts. L'hospice de Salomon renferme quatre cents Templiers toujours prêts à faire la guerre. « Le lieu où se trouve le sépulcre de *cet homme* est visité par tous les pèlerins. » L'expression dont se sert le rabbin pour désigner le Sauveur est celle qui est employée dans le Talmud : « Sur la montagne de Sion, dit Benjamin, sont les sépulcres de la maison de David et des rois qui ont régné après lui. Par suite d'un accident, cette place est à présent à peine reconnaissable. Il y a quinze ans qu'une des murailles d'un des édifices vénéré de cette montagne s'écroula. Le patriarche donna l'ordre de la relever et de prendre des pierres dans l'ancien rempart de Sion. Vingt ouvriers furent employés à ce travail. Deux d'entr'eux, qui étaient amis intimes, s'absentèrent pour dîner ensemble. Le surveillant de l'entreprise leur ayant reproché cette absence, ils répondirent qu'ils répareraient le temps perdu en travaillant pendant que leurs compagnons prendraient leur repas. En continuant leur tâche, ils enlevèrent une pierre qui fermait l'entrée d'une grotte. L'idée leur vint d'entrer dans cette grotte pour y chercher des trésors ; ils pénétrèrent sous une large voûte supportée par des piliers de marbre, incrustés d'or et d'argent. Au milieu était une table avec un sceptre en or et une couronne. C'était le sépulcre de David, roi d'Israël. A gauche était celui de Salomon, à peu près pareil ; puis ceux de tous les rois de Judée. Les ouvriers aperçurent encore des coffres dont personne ne

savait le contenu ; ils allaient s'en approcher, quand soudain un coup de vent impétueux les jeta à demi morts sur le sol. Ils restèrent là jusqu'au soir ; puis un autre vent souffla et ils entendirent une voix pareille à la voix d'un homme qui leur criait : « Levez-vous et éloignez-vous d'ici. » Ils se retirèrent pleins de crainte et s'en allèrent raconter au patriarche ce qui leur était arrivé. Le patriarche fit venir le pieux Abraham, un de ceux qui pleuraient la ruine de Jérusalem, et ordonna aux ouvriers de répéter devant lui ce qu'ils avaient vu. Abraham dit qu'ils avaient découvert les tombeaux de la maison de David et des rois de Judée. Le lendemain matin, on envoya chercher les ouvriers, on les trouva étendus sur leur lit, en proie à une terreur mortelle. Ils déclarèrent qu'ils ne retourneraient plus à la grotte. Le patriarche la fit murer de façon à ce qu'on ne pût la retrouver. C'est Abraham qui m'a lui-même raconté cet évènement. »

Le rabbin décrit les mœurs et les habitudes du kalife qui régnait à Bagdad, et qui devait être ou Moktafé, mort en 1160, ou Mostanjeh, qui régna jusqu'en 1170. Il raconte que ce kalife connaissait très bien la loi de Moïse, et lisait et écrivait l'hébreu ; que c'était un homme d'un cœur tendre, généreux, mais que les Mahométans ne voyaient presque jamais. Ce prince ne vivait que du fruit de son labeur. Il fabriquait des couvertures qu'il marquait de son sceau et que ses officiers allaient vendre au marché. Une fois l'an seulement il sortait de son palais. Son tombeau était couvert d'un voile noir parsemé de pierres précieuses, et par ce signe il semblait dire dans son humilité : « Voyez ! toutes les grandeurs de ce monde sont aussi par la mort plongées dans l'ombre. »

Le prince de la Captivité (1) était à cette époque Daniel, fils de Chisdaï. Les juifs et les mahométans devaient, sous peine d'amende, traiter avec respect ce descendant de David, qui, du reste, était un homme riche et instruit. La synagogue métropolitaine du prince de la Captivité était ornée de piliers de marbre superbe, revêtus d'or et d'argent. Sur ces colonnes

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est-à-dire le chef de la synagogue des exilés : *Magna synagoga capitis exulum.*

étaient inscrits en lettres d'or des versets des psaumes. On montait à l'arche sainte par dix degrés de marbre. Au-dessus du dixième étaient les siéges réservés aux princes de la maison de David.

Le rabbin décrit d'une façon fort irrégulière et fort peu scientifique la contrée qui environne Bagdad. C'est dans cette description que nous trouvons la première notion de David el Roy, dont M. d'Israëli a rendu l'histoire si populaire dans son roman de *Tancrède* (1) :

HISTOIRE DE DAVID EL ROY.

« Il y a dix ans, on vit apparaître un homme nommé David el Roy, de la cité d'Amaria, qui avait étudié sous le prince de la Captivité Chisdaï et sous Elie, président du collége de Geon Jacob, à Bagdad. Il acquit une grande connaissance du livre de Moïse, des décisions des rabbins et du Talmud. Il avait aussi étudié les sciences profanes, la langue, les écrits des Mahométans, les œuvres des magiciens et des enchanteurs. Il conçut le projet d'exciter une révolte contre le roi de Perse, de réunir les juifs dispersés dans les montagnes de Caplitan, d'engager avec eux la guerre contre les gentils, et de conquérir Jérusalem. Il en imposa aux juifs par de faux miracles, et leur dit : « Le Seigneur m'a envoyé pour reprendre possession de Jérusalem, pour vous délivrer du joug des gentils. » Beaucoup d'eux crurent en lui et le nommèrent le Messie. Quand le roi de Perse apprit ces tentatives, il le somma de comparaître devant lui. David se présenta sans crainte. On lui demanda s'il était le roi des Juifs. Il répondit : « Je le suis. » Alors le roi donna l'ordre de l'arrêter et de le conduire dans la prison où sont enfermés ceux qui sont condamnés à l'incarcération à vie. Cette prison est dans la ville de Dabaristan, sur les bords de la grande rivière de Kizil-Ozein. Trois jours après, le roi ayant réuni ses nobles et ses officiers pour aviser aux mesures à prendre à l'égard des juifs révoltés, on vit tout-à-coup apparaître David, qui était sorti de prison sans aucune assistance humaine. — « Qui t'a remis en liberté, lui dit le roi, et qui t'a conduit ici? — Ma

(1) Voir, dans la *Revue Britannique*, l'analyse de ce roman, année 1847.

propre sagesse, répondit David, et je n'ai peur ni de toi, ni de tes serviteurs. » Le roi ordonna à ses gens de s'emparer de lui. Mais ils répondirent qu'ils ne le voyaient pas, que sa présence ne leur était révélée que par le son de sa voix. Le roi fut surpris de l'habileté de David. Celui-ci lui dit : « A présent, je m'en vais continuer mon chemin. » Il sortit, suivi du roi, des princes, des nobles, s'avança vers le rivage, déploya son schall sur l'eau, et traversa ainsi la rivière. On le poursuivit avec des bateaux, mais inutilement, et tous les spectateurs s'écrièrent qu'il n'y avait pas dans le monde un magicien pareil. Il se rendit à Amaria, qui était à une distance de dix journées de marche, et raconta aux juifs surpris tout ce qui lui était arrivé. Le roi de Perse envoya un émissaire à Emir-el-Mumenin, kalife de Bagdad, pour engager, par son intervention, le prince de la Captivité et les présidents des colléges à déjouer les projets de David, menaçant, dans le cas contraire, de mettre à mort tous les juifs de son empire. En même temps, les congrégations de la Perse adressèrent à ces hauts dignitaires des lettres où elles disaient : « Voulez-vous donc nous livrer au dernier supplice ? Arrêtez les tentatives de cet homme, si vous ne désirez pas faire couler le sang de l'innocent. » Le prince de la Captivité et les présidents des colléges écrivirent à David : « Le temps de la rédemption n'est pas encore venu ; nous n'avons pas vu les signes qui doivent l'annoncer et qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de remplacer. En conséquence, nous t'ordonnons de renoncer à tes projets sous peine d'excommunication. » Des copies de ces lettres furent adressées au prince des juifs, à Mossoul et à Joseph l'astronome, avec prière d'en donner connaissance à David. Le prince et l'astronome joignirent leurs propres exhortations à celles qui leur avaient été confiées. David pourtant persista dans ses desseins jusqu'à ce qu'il tombât victime d'une trahison. Son beau-père le tua dans son sommeil pour une somme de dix mille florins. Mais le roi de Perse furieux persécuta les juifs de son empire. Leurs humbles prières, jointes à une offrande de cent talents en or, parvinrent enfin à l'apaiser, et le calme fut rétabli dans la contrée. »

Dans le livre de Benjamin de Tudele, nous trouvons encore cette curieuse explication de l'origine des perles du golfe

Persique : « Vers le 24 du mois de nisan (avril), on remarque à la surface de l'eau de larges gouttes de pluie que les mollusques avalent, après quoi ils referment leur coquille et tombent au sein de la mer. Vers le milieu de thislori (octobre), les pêcheurs, suspendus à des cordes, plongent dans les flots, prennent ces mollusques, les ouvrent et en arrachent les perles. »

Le rabbin est le premier Européen qui parle de la Chine en lui donnant son vrai nom :

« Cette contrée, dit-il, s'étend du côté de l'est. Elle est bornée par la mer de Nikpha. On raconte que cette mer est si orageuse, que nul marin ne peut y naviguer, et que si un bâtiment y est poussé par une tempête, tout l'équipage doit y mourir misérablement de faim. Beaucoup de navires ont été ainsi perdus; mais il y a des gens qui ont trouvé moyen d'échapper à ce péril. Ils prennent avec eux des peaux de bœufs; si un orage les jette dans la mer de Nikpha, ils se cousent dans ces peaux et se précipitent dans les vagues. Là ils sont bientôt aperçus par un grand aigle ou un griffon qui, les prenant pour des pièces de bétail, les saisit avec ses serres et les emporte sur la plage pour les dévorer. Mais comme ils ont eu soin de garder sur eux un poignard, ils tuent l'oiseau sanguinaire, puis coupent les fils de leur rude enveloppe et s'en vont chercher une contrée habitée. Beaucoup de marins ont été sauvés par ce stratagème (1). »

Sir John Maundeville surpasse, dans son amour du merveilleux, tous les voyageurs que nous venons de citer. Ce singulier écrivain semble s'être rendu en Orient dans le double but de faire un religieux pèlerinage et de prendre du service militaire en pays étranger. Sa relation s'étend de l'année 1322 à 1356 ; mais, comme Benjamin, il écrit d'une façon si équivoque, qu'il n'est pas toujours possible de discerner quels sont les lieux qu'il a vus lui-même et ceux dont il a seulement entendu parler.

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Le petit livre de Benjamin de Tudele, dont on pourrait extraire encore divers autres passages curieux, parut pour la première fois à Constantinople en 1543, en caractères rabbiniques. Depuis il a été réimprimé plusieurs fois en différentes villes. Les Elzévirs en ont fait une jolie édition avec une traduction latine et des notes critiques de Constantin l'empereur d'Oppyck.

Il part de Constantinople avec la légende populaire concernant la structure de la croix :

In cruce fit palma, cedrus, cypressus, oliva,

et celle qui rapporte que l'arbre du salut est sorti du corps d'Adam. Il indique deux routes pour se rendre en Palestine, l'une par Nicée et ce qu'il appelle le passage de Chiemtout; l'autre par Éphèse et Myra. En prenant cette dernière route, les pèlerins, dit-il, passent par les îles de Colos (Cos) et Lanyo, dont Ypocras (Hippocrate) était seigneur. Voici un de ses récits :

LÉGENDE D'UNE FEMME CHANGÉE EN DRAGON.

« On raconte que dans l'île de Lanyo est la fille d'Ypocras, sous la forme d'un dragon qui a cent brasses de longueur. Mais je ne l'ai pas vu. Les habitants de l'île l'appellent la dame du pays. Elle habite dans un vieux château, au fond d'une grotte, et apparaît deux à trois fois par an. Elle ne fait pas le moindre mal à ceux qui ne lui en font point. Au temps de sa jeunesse et de sa beauté, elle fut changée en dragon par une déesse nommée Diane. On dit qu'elle gardera cette forme jusqu'à ce qu'il arrive un chevalier qui ose lui donner un baiser sur la bouche. Alors elle reprendra sa nature première, mais ne vivra pas long-temps. Il y a quelque temps qu'un chevalier de Rhodes voulut tenter l'épreuve. Il entra à cheval dans la grotte, le dragon leva la tête vers lui, et lorsque le chevalier vit cette tête monstrueuse, il s'enfuit. Le dragon le porta sur un roc et le jeta dans la mer, où il périt avec son cheval. Un jeune homme qui ne connaissait pas cette histoire, aborda dans l'île avec son navire, entra dans le château, puis dans la grotte. Là il aperçut une jeune fille qui peignait sa chevelure en se regardant dans une glace. Il y avait autour d'elle une foule de choses précieuses, et il crut que cette femme était une courtisane. Elle le vit dans un miroir, et, se retournant vers lui, elle lui demanda ce qu'il voulait. — Il répondit qu'il voulait être son amoureux. Elle lui demanda ensuite s'il était chevalier. Sur sa réponse négative, elle le pria de retourner près de ses compagnons, de se faire armer chevalier, puis de revenir le lendemain lui donner un baiser. « N'ayez pas

peur, ajouta-t-elle, vous me verrez sous la forme d'un dragon; mais si je vous parais hideuse, sachez que c'est par l'effet d'un enchantement; car je suis femme, et si vous m'embrassez, tous ces trésors seront à vous, vous serez mon époux et le souverain de cette île. Le jeune homme retourna à son navire, se fit armer chevalier, puis revint pour l'embrasser. Mais à l'aspect de cette horrible face de dragon, il se sentit saisi de frayeur; il prit la fuite; elle le suivit en le rappelant, mais en vain, avec des cris plaintifs. Puis elle revint dans sa grotte et aussitôt le jeune homme mourut. Depuis cette époque, tout homme qui la voit meurt aussitôt. »

De Rhodes, le voyageur va à l'île de Chypre, passant par la ville de Latakieh sur laquelle il raconte une légende curieuse, mais un peu grossière. De là, il se rend à Tyr et à Joppé. Ici, dit-il, on voit encore le roc où fut enchaîné avant le déluge le géant Andromède. Le bon chevalier confond la jeune fille avec le monstre qui devait la dévorer.

A Jérusalem, il se laisse aller tout-à-coup à une dissertation sur Babylone, confondant d'abord la Babylone égyptienne avec celle de Nabuchodonosor. Mais bientôt il revient de son erreur. Il dit que depuis long-temps on n'a osé approcher de Babylone, car on n'y voit pas un être humain, et elle est infectée de dragons, de serpents et de différentes bêtes venimeuses.

En reportant son attention sur les environs de Jérusalem, il nous apprend comment naquirent les premières roses :

« Entre la ville et l'église de Bethléem est un champ qui porte le nom de *Floridus*. Une jeune fille, ayant été accusée d'un crime honteux, fut condamnée à être brûlée dans ce champ. Au moment où le bûcher s'allumait, elle pria le Seigneur de faire éclater son innocence; puis elle s'avança courageusement au milieu des flammes. A l'instant le feu s'éteignit. Les fagots embrasés se changèrent en buissons de roses rouges, et ceux que le feu n'avait pas encore atteint devinrent des buissons de roses blanches. Ce sont là les premières roses que l'on vit en ce monde. Et ce fut ainsi que, par la grâce de Dieu, la jeune fille fut sauvée. »

En parlant de la mer Morte, il dit que ni homme, ni bête, ni aucun être vivant ne peut périr dans ses vagues; que si on y

jette une barre de fer, elle flottera à la surface des eaux ; que si on y jette une plume, elle tombera au fond, et plusieurs autres contes ridicules que des Américains, visitant la *Rivière des Diables,* ont pris au sérieux comme s'ils étaient les premiers à les réfuter. Dès le temps de Maundeville, on faisait déjà justice de ces traditions et de plusieurs autres du même genre, telle que celle qui rapporte que si les oiseaux, en voltigeant sur cette mer, touchaient à ses flots, ils périssaient aussitôt, et que nul poisson et nul autre animal ne peut exister dans cette onde mortelle. Les phénomènes de la mer Morte ou lac Asphaltite sont maintenant trop exactement connus pour que nous nous arrêtions à démontrer ce qu'il y avait d'erroné à cet égard dans les croyances du moyen-âge. Reprenons le récit de Maundeville.

A propos de Trébizonde, il raconte la légende suivante :

LA DAME ET L'ÉPERVIER.

« De là on entre dans la Petite-Arménie, où l'on voit, sur un roc, un vieux château appelé le château de l'Épervier. C'est au-delà de la cité de Lajazzo, près de la ville de Pharsipec, qui appartient à la seigneurie de Creck, un riche seigneur et bon chrétien. Il y a là un épervier posé sur un élégant perchoir et une fée qui en prend soin. On raconte que celui qui pourra veiller sur cet oiseau sept jours et sept nuits, d'autres disent trois jours et trois nuits, tout seul, sans dormir, obtiendra de la dame l'accomplissement d'un vœu terrestre. Un roi de l'Arménie, qui était un vaillant chevalier, accomplit cette épreuve. A la fin des sept nuits, la dame vint à lui et lui demanda ce qu'il désirait. Il lui répondit qu'il était assez riche et assez puissant, et que tout ce qu'il voulait c'était d'être aimé d'elle et de l'épouser. — « C'est là, dit-elle, un désir insensé, car tu dois demander une chose terrestre, et je n'appartiens point à l'ordre des choses terrestres. Je suis un être surnaturel. » Le roi répliqua qu'il ne pouvait cependant former un autre désir. — « Eh bien ! s'écria la fée, puisque tu ne veux pas renoncer à ton extravagance, je te donnerai ce que tu ne désire pas. Tu auras la guerre sans pouvoir obtenir la paix ; jusqu'à la neuvième génération, ton pays sera soumis à ses ennemis, et la fortune l'a-

bandonnera constamment. » Depuis cette époque, l'Arménie a perdu sa prospérité, n'a pu jouir de la paix et est restée tributaire des Sarrazins. Une autre fois, un pauvre homme veilla sur l'épervier et forma le vœu de réussir dans ses spéculations commerciales. Il devint le plus fameux marchand, il devint si riche, qu'il ne connaissait pas la millième partie de ce qu'il possédait, et il montra, par le désir qu'il avait exprimé, qu'il était plus sage que le roi. Un templier veilla aussi sur l'épervier et demanda pour récompense une bourse qui serait toujours pleine d'or. La fée la lui accorda, mais elle lui dit que cette bourse serait cause de la destruction de son ordre par la confiance et l'orgueil qu'elle lui donnerait, et cette prédiction s'est vérifiée. Celui qui entreprend de veiller sur l'épervier doit bien se tenir sur ses gardes; car, s'il s'assoupit, jamais plus on n'entendra parler de lui. »

Maundeville décrit une île située au-delà de Java, à laquelle il donne le nom de Calonak et qu'on suppose être Ceylan. Le roi de cette île a un millier de femmes et quelquefois plus. Chaque année arrive sur la côte une telle quantité de poissons de toute sorte, qu'on ne voit pas autre chose et qu'on en prend tant qu'on en veut. On trouve là une espèce de limaçon si grand que plusieurs personnes peuvent se loger à la fois dans sa coquille.

L'aventureux voyageur s'étant embarqué sur le Grand-Océan, donne pleine carrière à son imagination. Dans l'île de Caffolos, lorsqu'un homme tombe malade, ses amis le portent sur un arbre; car il vaut mieux, dit-il, qu'il soit mangé par les oiseaux, qui sont les anges de Dieu, que de servir de pâture aux vers. Dans une autre île, on fait étrangler le malade par des chiens. A Tracoda, les gens du pays habitent dans des cavernes, ne parlent pas, mais sifflent comme des serpents. A Nacurera, les hommes et les femmes ont des têtes de chien. L'île de Silha est tellement remplie de serpents, de dragons et de crocodiles, que nul être humain ne peut y séjourner. Dans une autre île, on voit d'affreux géants qui n'ont qu'un œil au milieu du front, qui ne se nourrissent que de viande et de poissons crus. Dans une autre, les indigènes n'ont point de tête. Leurs yeux sont sur leurs épaules.

Il en est une encore où les visages ne présentent qu'une surface plate, sans nez et sans bouche. Ailleurs, les hommes ont la lèvre supérieure si étendue, que lorsqu'ils s'endorment au soleil, ils s'en couvrent tout le visage. Plus loin, sont des nains qui, à la place de la bouche, n'ont qu'un petit trou rond, et qui ne peuvent s'alimenter qu'au moyen d'un tuyau par lequel ils aspirent leur boisson et leur nourriture. D'un autre côté, les hommes ont les oreilles si longues qu'elles tombent jusque sur leurs talons. Ici, ils ont des pieds de cheval. Là, ils marchent sur leurs pieds et sur leurs mains, sont velus ou couverts de plumes comme les animaux, grimpent sur les arbres, sautent de branche en branche comme les singes et les écureils. Ailleurs, ils ont huit ou dix doigts à chaque pied et marchent sur leurs genoux. Il y a encore dans ces îles une quantité de peuplades de diverses natures qu'il serait trop long d'énumérer (1).

Croirait-on que ces monstruosités, auxquelles Pline croyait sans les avoir vues et dont Maundeville constate l'existence comme s'il les avait vues, avaient un sens moral pour les moines du moyen-âge. Cette race à tête de chien, dont parle Pline et que Maundeville établit dans l'île de Macumeron ou Nacurera; ce roi dont il parle en même temps, qui récitait chaque jour trois cents prières avant de boire et de manger, étaient considérés comme un symbole de fidélité religieuse et de frugalité. De ceux qui n'avaient qu'un œil au milieu du front, les moines disaient qu'ils avaient l'œil de la prière. Pour eux, les atomes sans bouche, qui ne vivaient que du parfum des fleurs, étaient l'emblême de la vertu d'abstinence, qui expire dans le péché de gourmandise, comme l'atome par l'aspiration accidentelle d'une mauvaise odeur. Les hommes qui n'avaient pas de tête et

(1) Note du Rédacteur. Les fabuleuses traditions d'histoire naturelle se sont propagées en Europe long-temps encore après le voyage de Maundeville. En tête d'une relation de voyage à la côte de Guinée, publiée à Amsterdam en 1605, est une gravure sur bois représentant un homme sans tête, portant ses yeux, sa bouche sur sa poitrine. L'auteur de cette relation dit, en parlant des contrées riveraines de l'Orénoque : « *Ha versekerde my van de menschen die sonder Hoofden ziin, dat haer monden seer wiit op haer borst staen.* On m'a assuré qu'il y avait là des hommes et dont la bouche s'ouvrait sur la poitrine. »

qui portaient leurs yeux sur leur poitrine, représentaient l'humilité. Ceux qui marchaient sur leurs pieds et leurs mains étaient l'image de l'avilissement du péché. Les Sciopodes d'Aristophane, que Maundeville trouva en Éthiopie, étaient l'image des personnes charitables ; et dans les pygmées d'Homère, il faut voir les personnes qui commencent bien, mais qui cessent d'agir avant d'avoir atteint la perfection.

Au milieu de ces excursions à travers tant de monstres humains, sir John Maundeville a quelquefois des aventures qui rappellent certaines pages du fameux pèlerinage de Bunyan (1) :

LA TÊTE DU DIABLE DANS LA VALLÉE PÉRILLEUSE.

« Près de l'île de Mistorak, à gauche, non loin de la rivière de Pison, est une merveilleuse chose, une vallée qui s'étend entre les montagnes sur un espace de quatre milles, et que les uns appellent Vallée Enchantée, d'autres Vallée du Diable, ou Vallée Périlleuse. Là, on entend parfois, nuit et jour, des orages, des coups de tonnerre, puis des bruits confus et des sons pareils à ceux des tambours, des trompettes employés dans une grande fête. Cette vallée est pleine de démons ; elle l'a toujours été, et il y a des gens qui prétendent que c'est une entrée de l'enfer. Il y a là une quantité d'or et d'argent qui tente la cupidité d'une foule d'individus ; mais il en est peu qui en reviennent. La plupart sont étranglés par les diables. Au centre de la vallée, sous un roc, est un démon qui ne montre à ceux qui l'approchent que sa tête, mais cette tête est effroyable. Il n'est pas un homme au monde, chrétien ou payen, assez hardi pour pouvoir le regarder sans être frappé de terreur, car les yeux de cette tête font toutes sortes de mouvements affreux et luisent comme une flamme dévorante. De son corps sortent des tourbillons de feu, de fumée, de vapeur et une telle abomination, qu'à peine peut-on l'endurer. Les chrétiens qui sont fermes dans leur foi peuvent cependant pénétrer sans danger dans la vallée, car, en fai-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. *The Pilgrim's Progress*, ouvrage allégorique composé par Bunyan dans sa prison de Bedford.

sant le signe de la croix, ils paralysent le pouvoir des méchants esprits. Mais bien qu'ils soient, par leur piété, à l'abri du péril, ils ne peuvent pas être sans crainte à l'aspect des démons qui s'élancent autour d'eux avec un horrible fracas. Or, la plus grande crainte est que Dieu ne se venge des fautes qu'on a commises envers lui.

» En approchant de cette vallée, mes compagnons et moi, nous nous demandâmes si nous retournerions en arrière, ou si nous tenterions l'aventure sous la protection de Dieu. Deux vénérables religieux de la Lombardie nous dirent que si quelques-uns d'entre nous voulaient pénétrer dans la vallée, ils les suivraient. Cette proposition nous décida. Après avoir entendu la messe et nous être confessés, nous nous mîmes en marche. D'abord nous étions quatorze; bientôt nous ne fûmes plus qu'au nombre de neuf. Il nous manquait deux Grecs et trois Espagnols. Qu'étaient-ils devenus? Nous ne les avons plus jamais revus. Nous entrâmes donc dans la Vallée Périlleuse, nous y trouvâmes de l'or et de l'argent, des pierres précieuses en quantité. Mais je me gardai bien d'y toucher, car les diables sont assez rusés pour faire paraître les choses autres qu'elles ne sont et pour tromper le cœur de l'homme. Je n'y touchai pas de peur de commettre un acte irréligieux. De ma vie je ne me suis senti si dévot, sans doute par la crainte que m'inspiraient toutes les figures de démon et par l'aspect des cadavres qui gisaient de côté et d'autre, en si grand nombre, qu'on eût dit qu'il y avait eu là une bataille entre deux rois, et que l'armée la plus considérable avait été massacrée. Je ne crois pas que, dans aucun combat, on voie autant de morts qu'il y en avait dans cette vallée. Tous ces corps étaient très bien conservés, ou du moins semblaient l'être par l'artifice des démons. Plusieurs étaient habillés comme des chrétiens. Mais je crois qu'ils n'étaient venus là qu'avec une pensée de convoitise, et qu'ils étaient trop faibles dans leur foi. Quant à nous, pour nous affermir contre la crainte, nous priâmes le long du chemin, puis nous fûmes renversés soudain par le vent, par le tonnerre et la tempête. Dieu nous aida de ses grâces, et nous traversâmes sains et saufs la Vallée Périlleuse, en remerciant la miséricorde du Seigneur tout-puissant. »

Maundeville décrit ensuite le royaume du prêtre Jean, ainsi

que les îles qui en dépendent, et il nous apprend comment le souverain de cet empire reçut le nom de prêtre.

« Il y avait en Abyssinie un empereur très digne et très noble qui était entouré de chevaliers chrétiens. Un jour, le désir lui vint d'assister à l'office dans une église chrétienne. Le christianisme s'étendait au-delà de la mer, en Turquie, en Syrie, en Tartarie, à Jérusalem, en Palestine, en Arabie, à Alep et dans toute l'Egypte. L'empereur, suivi d'un chevalier chrétien, entra dans une église d'Egypte. C'était le samedi de la Pentecôte. L'évêque conférait les ordres. L'empereur observa très attentivement toutes les cérémonies, puis demanda au chevalier qui l'accompagnait quels étaient les hommes debout devant le prélat. Le chevalier répondit que c'étaient des prêtres. Alors l'empereur dit qu'il ne voulait plus porter le titre d'empereur, mais qu'il prendrait le nom du premier prêtre qui sortirait de l'église, et ce prêtre s'appelait Jean. »

Le brave chevalier termine ses aventureux récits par ce modeste aveu : « Quant au Paradis, je ne puis guère en parler, car point n'y suis allé. Il est situé très loin, et je me repens de ne pas y avoir été ; mais je n'étais pas digne de le visiter. »

Après Maundeville, les relations de voyages en Palestine deviennent beaucoup plus nombreuses. La plupart nous répètent les mêmes légendes et les mêmes traditions ; peu à peu, cependant, on remarque dans ces œuvres un progrès. Les voyageurs prennent des informations plus exactes et commencent même à se montrer assez sceptiques à l'endroit des miracles (1). Bertrandon de la Brocquière, qui entreprit son pèlerinage en 1432, et qui occupait, comme nous l'avons vu, les fonctions de conseiller et de premier écuyer tranchant du duc de Bourgogne, nous raconte ainsi sa visite à la châsse de Notre-Dame de Serdenay, qui jouissait d'une grande célébrité du temps des croisades.

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Au XVI[e] siècle, ce changement est déjà sensible. Dans son récit de voyage publié en 1553, sous le titre de : *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée*, P. Belon, du Mans, raconte très sèchement son séjour à Jérusalem, son excursion au Jourdain, sans rapporter aucune légende, sans signaler aucun miracle, sans avoir l'air de se soucier d'aucune relique.

« Pendant que la caravane stationnait à Damas, je m'en allai à seize milles de distance voir la chapelle de Notre-Dame de Serdenay. Nous traversâmes d'abord une montagne d'un mille de longueur, sur laquelle s'étendait les jardins de Damas. Nous descendîmes ensuite dans une délicieuse vallée remplie de vignes, de jardins et arrosée par une eau excellente. Là, sur un roc, on a construit un petit château avec une église desservie par des moines gris. Dans cette église est un portrait de la vierge, peint sur bois, qui a été apporté là miraculeusement, mais de quelle façon, je l'ignore. On ajoute que de ce portrait découle une sueur douce comme l'huile. Tout ce que je puis dire, c'est qu'on me montra dans la muraille une niche où était ce portrait, d'un pied de long sur un pied de large; il me sembla que c'était une plate chose. Je ne pus voir si c'était du bois ou de la pierre, car ce portrait était recouvert d'étoffe. La tête était cachée derrière un grillage en fer, et au-dessous était un vase renfermant l'huile qui en découlait. Une femme vint à moi avec une éponge et m'offrit de m'oindre le front, les tempes, la poitrine, en faisant le signe de la croix. Il me parut que c'était une façon de me demander de l'argent. »

La dernière partie du récit de La Brocquière présente un vif intérêt; il y raconte sa visite à la cour de Mourad II, qui était alors à Andrinople, quelque temps après l'entrée des Turcs en Europe et avant leur conquête de Constantinople. Voici ce que le voyageur rapporte du prince mahométan :

« Comme je l'ai vu fréquemment, je dirai d'abord que c'est un homme de petite stature, qui a la physionomie d'un Tartare. Il a le visage large et bronzé, les pommettes saillantes, une barbe ronde, un grand nez crochu et de petits yeux; il est bon, généreux, et distribue libéralement des terres et de l'argent. Ses revenus sont de deux millions et demi de ducats et vingt-cinq millions de tribut. Quand il lève une armée, non-seulement elle ne lui coûte rien, mais elle lui rapporte un bénéfice; car les troupes qu'il fait venir de Turquie en Europe paient à Gallipolis trois aspers par homme et cinq par cheval. Les soldats paient le même impôt au passage du Danube. Lorsque, dans une expédition, ils font des prisonniers, il a le droit d'en choisir un sur cinq. Son plaisir favori est la chasse, sur-

tout la chasse au faucon ; il a un millier de chiens et deux mille faucons de différentes sortes. Il aime les liqueurs et les bons buveurs ; il boit aisément ses six à sept mesures de vin. Quand il s'est livré à cette débauche, il devient très généreux et distribue des dons à profusion, ce qui fait que ses serviteurs se réjouissent dès qu'ils l'entendent demander du vin. L'année dernière, un Maure entreprit de le prêcher à ce sujet ; il lui représenta que le vin était défendu par le Prophète, et que ceux qui en buvaient n'étaient pas de bons Sarrazins. Le prince le fit mettre en prison, puis lui ordonna de quitter le pays et de ne jamais y reparaître. »

Bien supérieur à La Brocquière et aux pèlerins qui l'ont précédé est Henri Maundrell. Il entreprit son voyage en 1697, et son récit aura toujours une valeur réelle pour les voyageurs consciencieux qui, avant de publier leurs observations et de faire parade de leurs découvertes, veulent étudier l'œuvre de leurs devanciers. Maundrell raconte ainsi un de ses entretiens avec un prêtre samaritain :

« Je lui demandai quels pouvaient être ces *selavæ* dont les enfants d'Israël se nourrissaient dans le désert ; il me répondit que c'était une espèce d'oiseaux, et d'après la description qu'il m'en fit, il me parut que c'étaient des cailles. Je lui demandai ce qu'il pensait des sauterelles et s'il ne serait pas naturel de supposer que c'étaient là les créatures ailées qui tombaient en si grande abondance dans le camp d'Israël. Sa réponse m'indiqua qu'il n'avait jamais entendu parler de cette hypothèse. Je lui demandai quelle espèce de plante ou de fruit était le *dudaïm*, ou, selon notre traduction, la mandragore, que Lia donna à Rachel pour avoir les caresses de son époux ? Il me dit que c'était une plante à larges feuilles, portant un fruit semblable à une pomme, et d'un goût désagréable et malsain. Mais que ce fruit, placé dans le lit conjugal, aidait à la conception ; que les femmes l'employaient encore, persuadées de sa vertu. J'ai vu cette espèce de plante sur la route de Jérusalem, et si elle est aussi commune en Mésopotamie qu'en Palestine, on doit croire que ce n'est pas la vraie mandragore ; car autrement on ne pourrait comprendre que Rachel eût acheté à un si haut prix une chose si vulgaire. »

Ce récit s'accorde avec l'observation des auteurs les plus compétents. A voir pourtant la quantité de tétras et le petit nombre de cailles que l'on trouve en Syrie, nous sommes portés à penser avec Hasselquist, que le premier de ces oiseaux est le *selav* des Hébreux. Quant au *dudaïm* de l'Écriture, il y a une difficulté qui se complique encore par les remarques de Maundrell. Bochart, Calmet et Th. Browne ont pensé que par le dudaïm il fallait entendre le citron. Mais si l'on considère que les premiers translateurs de la Bible ont regardé ce mot de dudaïm comme le synonyme de mandragore ; que, dès les plus anciens temps, on a attribué aux racines, aux fruits de l'*atropa mandragora*, les mêmes propriétés qu'au dudaïm, il nous paraît que nulle autre plante que la mandragore ne peut être prise pour le dudaïm.

Maundrell est un admirable exemple d'une école complètement opposée à celle de Maundeville, et, comme nous l'avons déjà remarqué, M. Wright a eu raison de joindre, comme contraste, l'œuvre de cet honnête et véridique observateur aux histoires merveilleuses de ses prédécesseurs (1).

(Ainsworth's Magazine).

(1) **Note du Rédacteur.** Ces histoires, ces légendes, acceptées avec tant de bonne foi et racontées si naïvement par les anciens pèlerins, sont cependant la partie la plus curieuse de l'ouvrage de M. Th. Wright. Il nous semble que l'ingénieux critique, en composant ce livre, dont le public doit lui savoir gré, a cependant trop restreint le cadre de sa collection. Que d'aventures étranges, que de fictions charmantes il pouvait puiser encore dans d'autres récits de pèlerinages, dans nos vieux chroniqueurs des croisades, dans les dix-huit relations de voyage imprimées à Francfort, en 1584, sous le titre de : *Reysbuch der Heyligen Landes das ist eine gründliche Beschreibung aller und jeder mur und Pilyerfahrten zuen Heyligen Lande.*

Mœurs Américaines.

ÉPISODES DE LA VIE DANS LE FAR-WEST.[1]

UNE ATTAQUE DES INDIENS. — LES BORDS DE L'ARKANSA.
— LA RENCONTRE DES MORMONS.

A cette période du voyage, notre cavalerie marchait déjà avec beaucoup moins de confusion que dans les premiers jours; mais, à défaut de route tracée, il fallait l'attention la plus scrupuleuse et les efforts les plus soutenus pour ne pas s'écarter de la direction convenable. La belle jument poulinière dont nous avons déjà parlé marchait en tête de la troupe. Elle était, comme nous l'avons dit, montée par le vieux Walker, qui connaissait mieux le pays que ses camarades. Un autre chasseur, jouissant d'une haute considération dans la troupe, marchait à ses côtés, monté sur un grand mulet. Le reste de la caravane suivait à peu près pêle-mêle. Bêtes et gens manquaient bien un peu de sérieux. Il y avait beaucoup de sauts et de gambades, assez peu en rapport avec la longueur du voyage et la gravité de la situation. On faisait assaut de plaisanteries; on s'arrêtait au premier brin d'herbe qu'on rencontrait, et cette herbe ne fournissait pas souvent dix bouchées au moins affamé des chevaux et des mulets de la bande. A l'arrière-garde du cortége se tenaient en ligne six montagnards. Leur mission était de faire avancer les traînards à

(1) Voir la livraison de Janvier.

grand renfort de cris, de jurons et de coups. Sur le flanc droit et le flanc gauche, deux autres cavaliers veillaient à ce que personne ne tentât de s'écarter, et faisaient littéralement l'office de chiens de berger.

La caravane avançait ainsi à travers un pays fort inégal. Toutes les journées se passaient à gravir et à descendre tour à tour les collines qu'on trouvait, pour ainsi dire, à chaque pas : les animaux donnaient plus de peine que jamais à leurs conducteurs. Tout-à-coup un grand cri retentit à l'avant-garde. Chacun se met sur le qui-vive. On aperçoit le vieux Walker brandissant son fusil au-dessus de sa tête, et le dirigeant devant lui comme pour indiquer un point fixe : « La route! voilà la » route! » s'écrie-t-il aussitôt. A ce cri tous les cœurs s'épanouissent. On est heureux de respirer enfin, après l'immense fatigue de conduire tant d'animaux indociles, on se réjouit de n'avoir plus à lutter contre l'humeur vagabonde des poulains et l'entêtement proverbial des mulets. En descendant un monticule au haut duquel on se trouvait en ce moment, on atteint enfin une route assez bien encaissée et dont la direction est facile à reconnaître. Sur ce terrain nouveau, l'instinct de tous ces animaux seconde merveilleusement les efforts de leurs conducteurs, et ils y paraissent d'abord tout autant à l'aise que s'ils eussent marché toute leur vie sur des sentiers battus et des routes frayées dans toutes les règles de l'art.

Le voyage devenait plus gai que jamais; et cependant un assez triste spectacle venait, de temps à autre, tempérer la bonne humeur générale. Il était clair que sur cette route même qu'on était si heureux de suivre désormais, les chevaux et les mulets appartenant aux caravanes devancières de celle-ci avaient parfois cruellement souffert de la faim et de la soif. Après tout, cette route tant souhaitée était au centre même d'un désert entièrement dépourvu d'eau et de pâturages, et qui n'avait pas moins de soixante milles d'étendue. Beaucoup d'animaux avaient péri dans cet endroit même, et leurs os blanchissaient au loin la plaine. Le sol était sablonneux; mais en avançant on rencontrait à la surface beaucoup de pierres et de rochers qui blessaient les pieds des jeunes chevaux et des mulets. Il fallut en abandonner un certain nombre à cette première halte. Bientôt les

traces du passage des Fouilleurs devinrent très fréquentes. Cette peuplade barbare et abrutie descendait fréquemment de ses cavernes dans la plaine pour y venir chercher des lézards qui s'y trouvent en grande abondance et dont elle fait sa nourriture favorite. Cependant les Fouilleurs ne se montraient pas encore à face découverte. Une nuit seulement ils vinrent rôder autour du camp pour épier l'occasion favorable d'enlever quelques animaux dont ils auraient fait leur régal. Mais ce n'était là qu'un accès très modéré de gourmandise. La caravane avait, en effet, abandonné sur sa route un assez grand nombre de chevaux morts, pour que ces Fouilleurs, abondamment pourvus de viandes, n'eussent pas la pensée de diriger, en ce moment, une attaque sérieuse contre les montagnards.

Un soir, les Américains avaient dressé leur camp plus tôt que de coutume, sur une crique dont les bords offraient un épais fourré de saules et de frênes, et, de plus, un pâturage assez abondant. Quoiqu'il fût de meilleure heure que de coutume, les montagnards avaient résolu de s'arrêter, pour donner à leurs animaux le temps de faire un meilleur repas. Au moment de l'arrivée de la caravane, plusieurs daims étaient sortis du fourré. La Bonté et Killbuck étaient allés, le fusil sous le bras, chercher, aux environs du camp, quelque venaison pour souper. On voyait dans toutes les directions des troupeaux de daims paissant sur les bords de la rivière, à une portée de fusil tout au plus de la lisière du bois. Les deux chasseurs en jetèrent aisément à bas deux des plus beaux qui ne s'étaient pas même enfuis à leur approche ; ils s'étaient mis immédiatement à les dépecer, lorsque La Bonté, en levant les yeux, vit clairement, tout près de l'endroit où il était assis avec Killbuck, une demi-douzaine d'Indiens qui se cachaient au milieu des broussailles ; au même instant, deux flèches vinrent se ficher dans la carcasse du daim qu'il dépouillait, et passèrent à deux lignes de sa tête. Le doute n'était plus possible, et il n'y avait pas une minute à perdre. La Bonté se jeta immédiatement sur le daim, et le saisissant avec une grande force, il l'éleva devant sa tête et sa poitrine comme un bouclier. Mais il n'avait pas fait si grande diligence qu'il n'eût eu le temps de recevoir une flèche dans l'épaule ; le danger lui donna cependant la force de

se mettre en marche et de commencer une savante retraite, toujours couvert par ce bouclier de nouvelle invention. Il poussait en même temps de grands cris pour donner l'alarme au camp, qui n'était pas à plus de cinq cents pas de l'autre côté de la rivière. Killbuck, lorsqu'il vit le danger, se jeta rapidement dans la plaine, ayant grand soin de se tenir à respectueuse distance du bois qui cachait les ennemis. La Bonté, maintenant hors de portée des flèches, venait de jeter à terre le daim qui lui avait été si utile, et se mit à faire un feu bien nourri contre les assaillants. Les sauvages semblaient d'abord craindre de sortir du bois qui leur servait d'abri; mais bientôt, rejoints par trois ou quatre des leurs, parmi lesquels paraissait être un des chefs de la tribu, ils s'avancèrent résolument en plaine, leurs arcs tendus; puis, éparpillant, pour ainsi dire, leur front de bataille, ils se mirent à courir en zig-zag sur les visages pâles, évitant de présenter une masse solide à l'infaillibilité de leur mousqueterie. Nos amis étaient trop prudents pour user de leurs armes au hasard, et tirer, comme on dit, leur poudre aux moineaux. Ils se tenaient prudemment serrés l'un contre l'autre, l'arme au bras; les Indiens se souciaient évidemment peu d'approcher davantage. Leur chef, vieillard à barbe grise, les excitait de la voix et du geste; il avançait lui-même et il exhortait les autres à le suivre.

— « Mon garçon, dit Killbuck à son camarade, il faut que » nous jetions à bas cette vieille canaille, sinon notre affaire est » faite, et nous pouvons dire adieu aux castors et à la vie. »

La Bonté comprit la justesse de l'argumentation. Accroupi à terre, il planta fermement à la portée de son bras gauche le bâton sur lequel il s'appuyait d'ordinaire en marchant quand il portait son fusil en bandoulière; puis il posa le canon de son fusil sur sa main gauche, que le bâton empêchait ainsi de vaciller, il visa soigneusement et fit feu. Le vieil Indien chancela d'abord et laissa tomber son arc: il fit effort pour se relever et tomba bientôt définitivement sur la face; les autres, voyant leur chef mort, tournèrent les talons et cherchèrent leur salut dans la fuite. « Maintenant, à votre tour, coquins, » dit Killbuck; et il fit feu sur le dernier de la troupe, qui tomba mort avec l'immobilité du marbre. Les cris d'alarme avaient été entendus au

camp. Cinq de nos chasseurs avaient traversé la rivière à la nage, et prenaient les Indiens en queue. Les coups de fusil retentissaient déjà dans le bois: plusieurs Indiens tombèrent pour ne plus se relever; le reste se hâta de faire retraite. Dans la joie de la victoire, on n'oublia pas la venaison; les deux daims furent emportés au camp et remplacèrent ce soir-là la chair de mulet à laquelle il fallait trop souvent se résigner.

Cette leçon produisit un effet salutaire sur les mauvaises dispositions des Indiens Fouilleurs. Ils ne firent aucune tentative contre la caravane dans les deux nuits qui suivirent. On resta, en effet, campé deux jours de suite dans le même endroit pour reposer les animaux.

Nous ne voulons pas suivre nos amis à travers toutes les difficultés, tous les périls d'une route déserte; nous n'entrerons pas non plus dans le détail de toutes les machinations diaboliques de ces Indiens Fouilleurs, constamment attachés à saisir les occasions d'enlever les chevaux et les mulets, s'en approchant pendant la nuit, au moment où ils paissaient l'herbe, et lançant même leurs flèches au hasard, dans l'espérance qu'on abandonnerait le lendemain les animaux morts ou réduits par leurs blessures à l'impuissance de marcher. A cette espérance se rattachait, pour eux, l'idée de plusieurs bons repas.

Au mois de décembre, les trappeurs traversèrent la grande chaîne qui partage en deux parties les Montagnes Rocheuses. Ce ne fut pas sans les plus grandes difficultés qu'ils se frayèrent un passage à travers les neiges amoncelées; le succès même leur coûta encore bon nombre de chevaux et de mulets. Dans ce passage, ils atteignirent les sources de la rivière Arkansa; aux environs ils trouvèrent un village d'Indiens Arapahos. Il y avait grand danger à laisser une si belle cavalerie sous la main de ces habiles voleurs, bien connus par leur goût particulier pour les chevaux. Heureusement, le vieux chef qui commandait dans ce village était ami des blancs; il comprima les dispositions rapaces des jeunes gens de la tribu; un présent volontaire de trois chevaux fut la récompense de ses bons offices.

Cependant, comme on pouvait, à la rigueur, souhaiter un meilleur voisinage que celui de ces Indiens, après une halte de quelques jours, les Américains se remirent en marche. Ils s'ar-

rêtèrent définitivement au confluent de l'Arkansa et de la Fontaine-qui-Bout, et résolurent de s'établir sur ce point pour toute la durée de l'hiver. Ils se considéraient déjà comme revenus dans leur patrie. Pour mettre, au moins pendant quelque temps, un terme à leur vie nomade, ils commencèrent à construire un bâtiment capable de les loger tous, et auquel ils annexèrent un parc assez vaste pour mettre en sûreté leurs animaux pendant la nuit, ou en cas d'attaque des Indiens. La charpente se composa d'un certain nombre de grands cotonniers qu'ils abattirent à coups de hache, et qu'ils plantèrent ensuite en forme de fer à cheval; toutefois, l'entrée du bâtiment était plus étroite que cette forme ne le comporte d'ordinaire; elle était défendue par des poteaux solidement fixés en terre, et que traversaient des barrières mobiles. La maison proprement dite, ou le fort (car on appelle ainsi dans ces contrées tout ce qui a forme de maison, et chaque habitant est obligé de faire de sa maison une citadelle), fut percée de meurtrières dans tous les sens. On y pratiqua une vaste cheminée, de construction primitive, sans doute, mais qui donna, du moins, passage à la fumée de l'intérieur. Il y avait aux environs grande abondance de gibier; de nombreuses bandes de buffles fréquentaient incessamment les bords de l'Arkansa, et des troupeaux de daims ou d'antilopes venaient journellement en vue du fort. Le pays leur offrait de riches pâturages; les prairies étaient couvertes de grama, herbe chère aux buffles, dont nous avons parlé plus haut, et qui, toute desséchée qu'elle soit pendant l'hiver, n'en conserve pas moins ses qualités nutritives. Les animaux redevinrent bientôt des prodiges de force et d'embonpoint.

Sur quatre cents têtes de chevaux et de mulets qu'avaient emmenées de San-Fernando Walker et ses camarades, la moitié, tout au plus, avait atteint les bords de l'Arkansa. Il avait fallu en tuer un grand nombre pour la vie de tous les jours (et, à vrai dire, la caravane n'avait pas eu d'autres provisions de bouche pendant tout le voyage); beaucoup d'autres avaient été volés ou tués traîtreusement chaque nuit par les Indiens; d'autres enfin s'étaient enfui et n'avaient pu être rattrapés. Nous avons oublié de dire que la charmante fille de Sonora qui a déjà figuré dans ce récit, Juanita, et son heureux époux, Ned Wooton,

étaient restés au fort Roubideau, rendez-vous habituel des chasseurs américains sur la rivière Uintah, situé sur l'autre versant des Montagnes Rocheuses. Là ils trouvèrent une autre caravane à la suite de laquelle ils gagnèrent Taos, dans le Nouveau-Mexique. Leur roman y trouva la conclusion ordinaire: ils vécurent heureux et ils eurent de nombreux enfants.

Aussitôt que les animaux eurent repris force et santé, nos amis descendirent les rives de l'Arkansa jusqu'au fort des Bents, ainsi nommé parce qu'une peuplade d'Indiens connue sous ce nom y a établi le siége principal de son important commerce. Walker et ses compagnons y trouvèrent de prompts et avantageux débouchés. Les mulets étaient, à cette époque, très demandés sur la frontière des États-Unis; chaque saison, les Bents amènent à travers les plaines jusqu'à Indépendance, un grand nombre de ces animaux qu'ils achètent aux autres tribus indiennes et aux éleveurs du Nouveau-Mexique.

En descendant les rives de l'Arkansa, un hasard imprévu fit retrouver à nos trappeurs un vieil ami qu'ils croyaient perdu pour toujours. Killbuck et La Bonté, généralement habitués à marcher ensemble, étaient à quelque distance en avant de la cavalcade, arrêtée alors à un endroit que l'on appelle la Crique de l'Orphelin, lorsqu'ils aperçurent assez loin devant eux la figure d'un cavalier que suivaient deux animaux en liberté. Ce cavalier descendait une colline et allait pénétrer dans un bois qui bordait la rivière. Présumant que cet homme était un Indien, ils piquèrent des deux et galopèrent à sa poursuite; mais il disparut tout-à-coup; ils n'en suivirent pas moins ses traces, c'est-à-dire les traces de son cheval et de deux mulets, traces faciles à retrouver sur le sable. Killbuck les étudia pendant quelque temps avec grande attention: « Voilà, dit-il tout-à-coup, des » pas qui ne me laissent pas plus de doute que ceux d'un cas- » tor. Regarde un peu le sabot de ce cheval, mon garçon, ne » l'as-tu pas déjà vu quelque part?

— » Bien jugé, répondit La Bonté examinant à son tour » attentivement ce que lui montrait son camarade, voilà cer- » tainement un cheval de ma connaissance; je te le nommerai » tout à l'heure.

— » Les Indiens ont depuis long-temps mis à bas l'homme

» qui montait le cheval : mais ce cheval, aussi vieux que son » maître, c'est celui du vieux Bill Williams, je t'en donne ma » parole d'honneur.

— » Tu as raison, dit La Bonté en vérifiant avec une atten- » tion redoublée l'assertion de Killbuck, c'est celui-là même et » non pas un autre. Après avoir si souvent échappé aux sauva- » ges, Bill Williams a certainement fini par tomber sous leurs » coups. Les Arapahos ont tué l'homme et volé le cheval. » Oh! mon vieux Killbuck, quel plaisir de scalper quelques- » unes de ces vilaines têtes pour honorer la mémoire de leur » victime !

— » A la bonne heure, répondit Killbuck, » et ils se remi- rent aussitôt à la poursuite du cavalier mystérieux, bien résolus à venger la mort de leur vieux camarade.

Ils suivirent les traces à travers le bois, jusqu'à la rivière qui le traversait. Après avoir marché quelque temps à l'extrémité de la rive, ils entrèrent dans l'eau pour voir s'ils ne découvri- raient pas quelque chose. Ils explorèrent avec la plus scrupu- leuse attention les deux côtés de la rivière, mais ce fut en vain. Ils ne pouvaient donner plus de temps à cette recherche, et ils revinrent au but de leur course, qui était de trouver dans le bois même un endroit convenable pour y établir leur camp la nuit suivante. Le côté gauche de la rivière était plus particulièrement bordé d'un bois épais de pruniers et de cerisiers, qui ne s'éten- dait pas loin. Dès qu'on était sorti du fourré, on ne trouvait plus que quelques arbres épars formant une espèce de verger ta- pissé d'herbe verdoyante. Il y avait là toutes les conditions d'un excellent campement; les deux montagnards s'y arrêtèrent; les pruniers et les cerisiers, pressés les uns contre les autres, for- maient, par l'épaisseur du fourré, un véritable rempart contre toutes les attaques; ils offraient, de plus, un excellent abri contre le vent. Killbuck et La Bonté sautèrent à bas de leurs chevaux; ils se mettaient en mesure de les desseller, lorsqu'un hennissement aigu se fit entendre du fond du bois presque dans leurs oreilles; une certaine agitation se fit remarquer dans le feuillage; un homme vêtu d'une peau de bouc sortit du taillis, le fusil à la main : « Entendez-vous ces animaux-là, dit-il d'une » voix nasillarde ; j'allais lâcher mon coup de fusil contre quel-

» que beau daim, et ils viennent me déranger! Ce sont, sans » doute, des Arapahos; attendez, attendez!

— » Ah! mon vieux Bill, lui crièrent les deux chasseurs, » vous n'êtes donc pas encore mort! donnez-nous une poignée » de main.

— » Que le diable vous emporte, répondit Bill Williams. » C'est donc vous qui me poursuiviez si ardemment tout à l'heure. » Vraiment, je ne devrais pas vous parler. »

Laissons nos deux amis et le vieux Bill échanger leurs rudes, mais cordiales félicitations, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de ce vieux et intrépide chasseur, depuis le jour où nous l'avons vu se lancer, la tête la première, dans un nuage de feu et de fumée, au milieu des Indiens, sur le champ de bataille des Montagnes Rocheuses. Il était clair que pour se trouver maintenant avec le fameux Nez-Percé sur les rives de l'Arkansa, il fallait bien que les balles et les flèches l'eussent respecté dans cette journée terrible. L'illustre vétéran en avait été quitte pour perdre deux chevaux de charge et sa provision de peaux de castor; mais, tant qu'il se sentait à proximité d'un village indien, il n'était pas homme à se passer tranquillement de chevaux et de mulets. Il commença donc par se retirer pendant le jour dans les passages les plus inaccessibles, dans les gorges les plus profondes. La nuit, il suivait d'aussi près que possible la marche des sauvages victorieux; puis, saisissant le moment opportun, il fit son coup, comme il l'avait projeté, et reprit deux chevaux de charge pour remplacer ceux qu'il avait perdus : c'était tout ce qu'il lui fallait, et il poursuivit alors ses courses aventureuses. Depuis lors, il avait chassé constamment dans les montagnes. Deux fois, et à de courts intervalles, il avait visité le rendez-vous habituel des chasseurs, et toujours il y avait paru avec un riche assortiment de peaux de castor. Maintenant, il se rendait au fort des Bents pour se défaire de ses pelleteries, faire une bonne débauche de whisky, regagner ensuite quelque retraite connue de lui seul dans les montagnes, et se livrer, dès que le printemps viendrait, à son infatigable et solitaire vocation. Il avait eu, autant que les autres, sa part d'inquiétudes et de dangers; mais il avait échappé à toutes les perfidies des Indiens; et, ce qu'il y a de plus rare, il se souciait peu de

raconter ses aventures périlleuses et vraiment extraordinaires.

Dès qu'ils furent arrivés au fort des Bents, les trappeurs vendirent leurs chevaux et leurs mulets. Le respect que nous professons pour les faiblesses de nos amis, nous détermine à tirer un voile sur les orgies furieuses auxquelles ils se livrèrent ensuite. Ce fort était alors le rendez-vous d'un grand nombre de chasseurs et de trappeurs de toutes les parties de l'Amérique. On voyait devant le fort même, un village nomade de Shians et quelques huttes de Kioways. Aussi long-temps qu'il y eut dans les cantines quelques gouttes de liqueur (et Dieu sait quelles provisions on avait fait d'avance d'alcool et de whisky!), les rives de l'Arkansa entendirent les éclats d'une gaîté terrible, que des scènes beaucoup plus graves venaient cependant parfois tempérer et assombrir. Les montagnards ont, en effet, l'ivresse querelleuse; le fusil seul termine d'ordinaire leurs différends, et ils sont aussi prompts à donner qu'à recevoir un coup trop souvent mortel.

Le fort des Bents est situé sur la rive gauche de l'Arkansa, à cent milles environ du point où commencent les Montagnes Rocheuses, dans une belle prairie qui s'abaisse graduellement jusqu'aux bords de la rivière. Les murs sont en briques cuites au soleil; ils ont la forme d'un rectangle flanqué de deux tours circulaires également en briques. On entre par une grande porte dans une cour intérieure, autour de laquelle sont les chambres occupées par les marchands et les employés. Ces chambres sont petites et étroites. Les murs en sont enduits d'une peinture blanche, dont la base est une espèce particulière de terre glaise, qu'on trouve dans la prairie voisine. La toiture est plate et défendue à l'extérieur par un parapet destiné à garantir du feu des ennemis les défenseurs de la place. Les murs sont tapissés de toutes les variétés de cactus qu'on trouve communément dans la plaine. Au centre du carré est établie la presse destinée à donner aux ballots de fourrures leur caractère solide et compact. On y trouve encore trois grandes pièces, l'une qui sert de magasin, l'autre de chambre du conseil, où les Indiens se réunissent pour causer affaires. La troisième est un réfectoire commun, où marchands, trappeurs, chasseurs et employés, viennent savourer la venaison exquise que fournit la contrée en-

vironnante. Il y a quelques années, une certaine Charlotte, femme de couleur, très belle, présidait au département de la cuisine. C'était, comme elle aimait à le dire, la seule *dame* américaine qu'il fût possible de rencontrer dans le pays des Indiens. La supériorité de ses rôtis, la finesse de ses ragoûts, l'excellence de sa pâtisserie, avaient étendu au loin sa réputation culinaire.

Là, se réunissent, à certaines époques de l'année, pour la vente des fourrures, les marchands des plaines et des montagnes; les chefs des Shians, des Kioways, des Arapahos tiennent, en même temps, de solennels conclaves avec les principaux négociants, et fument avec eux le calumet, pour étouffer tous leurs griefs réels ou imaginaires.

En ce moment, par exemple, O-cun-nowhurst, autrement nommé le Loup-Jaune, grand chef de la tribu des Shians, se plaint d'une offense fort grave faite à la dignité de sa nation. Un des marchands qui habitent le fort est venu dans son village, et avant que les opérations commerciales fussent commencées, (avant que la Bourse fût ouverte, comme nous dirions à Londres ou à Paris,) il était venu déposer « sur la prairie » (1) le présent ordinaire pour le chef; mais ce présent était mince, il semblait l'offrir à regret, et le serrait fortement entre ses doigts, au lieu d'ouvrir la main, comme il l'aurait dû. De tels procédés sont durs à supporter. Le Loup-Jaune ne veut rien dire de plus.

Tah-kai-buhl-or (Celui qui saute), est envoyé par les Kioways pour avertir les marchands blancs de ne pas aller au Canada faire le commerce avec les Comanches. Cette nation est perfide et méchante, surtout pour les blancs. Elle a « enterré la hache, » pour massacrer tous ceux qui pénétreront dans son pays. Les Kioways, au contraire, aiment les visages pâles. L'avertissement même qu'ils donnent en est la preuve; et, en prononçant ces paroles, Celui qui saute regarde de côté ses interlocuteurs, comme espérant qu'en reconnaissance de son renseignement et de son conseil, on déposera « sur la prairie » quelque chose pour le donneur d'avis.

Shaw-noh-qua-mish (la Longue-Perche), est venu pour excuser ses braves Arapahos, qui ont tout récemment pris quelque

(1) Tournure indienne qui signifie un don volontaire.

liberté avec une bande de chevaux appartenant aux gens du fort. Il promet que cela n'arrivera plus; et l'on sait que lui, Shaw-noh-qua-mish, « parle avec une langue sincère. » Les rancunes légitimes s'évaporent dans les nuages de tabac et de kinnick-kinnick, et le différend est complètement noyé dans le whisky qui coule à pleins bords.

Dans le parc aux chevaux et aux mulets, les montagnards étalent les pelleteries qui leur ont coûté tant de périls et de fatigues. Les employés, qui sont généralement des Français de Saint-Louis et des voyageurs canadiens, s'occupent à faire les ballots de peaux de buffles, et consacrent tout leur temps aux détails d'un si important commerce. Heureuses de la peinture qu'elles ont étendue sur leur visage et sur tout leur corps, les Squaws indiennes étalent en marchant l'orgueil de leurs colliers de perles, et font résonner les clochettes qui composent en partie leurs parures. Les chasseurs arrivent avec leurs chevaux chargés de viandes de daim et de buffle, pour l'approvisionnement du fort. Les chiens indiens en regardent avec anxiété la porte, craignant, s'ils y entraient, de tomber sous les mains de leurs ennemis naturels les Blancs. A toute heure du jour et de la nuit, on est positivement certain de rencontrer, en sortant du fort, une douzaine de cayotes ou de loups de prairie, qui rôdent aux environs, ou qui restent patiemment assis, dans l'espoir de se jeter sur quelques lambeaux de viandes, rebuts de la cuisine. Près des murs sont couchés des groupes d'Indiens. Trop fiers pour entrer sans y avoir été formellement invités, ils se drapent dans leurs manteaux de buffle, et sont évidemment mal à l'aise de se sentir si près des Blancs sans pouvoir scalper quelques têtes. Leurs huttes blanches brillent au soleil, à peu de distance des bords de la rivière. Leurs chevaux paissent tranquillement dans la plaine.

L'aspect du fort, dans son ensemble, est curieux et original. Il s'élève, à quelques centaines de milles de tout autre établissement, dans une prairie vaste et isolée; il est entouré de hordes indiennes animées des passions les plus hostiles, et loin de tout contact possible avec les nations civilisées. Ses murs de boue renferment une garnison, dont la force ne dépasse pas une douzaine d'hommes déterminés, qui suffisent pour tenir

constamment en échec de nombreuses tribus de sauvages toujours altérés de sang. Et cependant, le voyageur qui passe aux environs de ce poste en apparence si faible, éprouve une sécurité profonde dès qu'il aperçoit les étoiles du drapeau américain qui flotte sur les murailles.

Il faut maintenant que nous sautions, avec La Bonté, sur un espace de quelques mois. Nous le retrouvons alors, en compagnie d'une demi-douzaine de trappeurs, au nombre desquels figure son inséparable compagnon Killbuck, campé dans la crique de Greenhorn, et se dirigeant vers les établissements du Nouveau-Mexique. Ils ne conduisent qu'un petit nombre de mulets, chargés de peaux de castor. Mais il s'agit ici d'un voyage de plaisir plutôt que d'une expédition lucrative. Le voyage de la vallée de Taos est une de ces distractions qui entrent dans les habitudes d'une société civilisée : c'est la seule de ce genre que se permettent les chasseurs des montagnes.

Plusieurs de nos voyageurs étaient poussés vers Taos par des intentions matrimoniales. Les belles du Nouveau-Mexique étaient, à leurs yeux, le *nec plus ultra* de la perfection féminine. Elles ont bien le tort d'employer, comme principal cosmétique, l'*alegria*, espèce d'herbe dont les femmes mexicaines se barbouillent habituellement le visage ; mais, nonobstant ce hideux artifice de toilette, elles sont d'une beauté vraiment remarquable, et leurs mains ne sont ni moins industrieuses, ni moins habiles que celles des Squaws indiennes.

Le goût des chasseurs américains est, du reste, parfaitement justifié. Les dames de Taos et du Nouveau-Mexique n'hésitent pas, en effet, à quitter la maison et la cuisine de leurs pères, pour partager les privations et les périls des chasseurs américains, dans leurs solitudes lointaines. Elles méprisent profondément leurs compatriotes ; et quand elles les comparent aux brillants chasseurs à faces blanches qui viennent parfois visiter leurs villes, il est fort naturel que ceux-ci obtiennent de prime-abord la préférence. Ils ont, du moins, la force du bras et l'énergie du cœur pour défendre leurs femmes ; tandis que les misérables *Pelados* restent toujours, eux et leurs familles, à la merci des sauvages indiens, qui sont, en effet, d'un cran au-dessus d'eux dans l'échelle des intelligences.

Jamais chasseurs américains du Nord n'avaient apporté dans la vallée de Taos des qualités plus remarquables, des dons extérieurs plus propres à faciliter tous les mariages que les montagnards maintenant campés à la crique de Greenhorn. Il y avait parmi eux un jeune homme, Dick Wooton, haut de quelque six pieds six pouces, aussi fort, aussi difficile à faire plier que le canon de son fusil. Près de cet « enfant » marchait, épaules contre épaules, un autre gaillard, Rube Herring, dont la taille n'était pas inférieure de l'épaisseur d'un cheveu. Killbuck, quoique le vent des montagnes eût fait voler sur sa tête quelques flocons de neige, n'était obligé de regarder de bas en haut ni l'un ni l'autre de ses jeunes camarades. La Bonté, pour son compte, n'avait point à craindre d'être comparé à aucun des chasseurs qui eussent jamais tendu leurs trappes du nord au sud de l'Amérique. Marcelin, tout Mexicain qu'il était, méprisait profondément sa nation et reniait son origine : il avait passé toute sa vie dans les montagnes avec les chasseurs du Nord, et ses yeux se baissaient quand il lui fallait regarder un homme de six pieds et quelques pouces. Pour la force, c'était un Hercule, pour la beauté, un Apollon. Cette beauté était encore relevée par une magnifique chevelure qui tombait en longues boucles sur la chemise de peau de daim qui couvrait ses épaules : « Je ne suis pas, je ne veux pas être Espagnol, disait-il souvent; je suis montagnard, cela vaut bien mieux. »

Un autre trappeur, Chabonard, méritait de ne pas être confondu dans la foule. Il était le dernier par rang de taille, mais le premier pour toutes les qualités qui constituent un bon chasseur de montagnes. Indifférent au danger, à la mort même, son courage était indomptable; une constitution de fer le rendait capable de supporter impunément la faim, la soif, le froid, la chaleur, tous les genres de fatigues et de travaux. Sa présence d'esprit était merveilleuse, et les plus grands périls ne le trouvaient jamais à bout de ressources. L'instinct le plus extraordinaire dont la nature ait pu douer l'animal le plus intelligent, joint au courage moral de l'âme la plus virile, de l'homme le plus fortement trempé, faisait de Kit Carson (1) l'admiration

(1) Depuis cette époque, Kit Carson s'est distingué, en qualité de guide, dans

et l'envie des montagnards. Petit de taille, et de constitution faible, il avait des muscles d'acier, un beau teint et une physionomie vraiment intelligente. A voir ce Kit et son visage si doux, personne n'aurait supposé que c'était un diable dans l'action, la terreur des Indiens, et qu'il avait à lui seul enlevé plus de chevelures aux Peaux-Rouges que dix chasseurs réunis de l'occident américain; et cependant trente hivers avaient à peine tracé sur son front une ride presque imperceptible! Dans les montagnes, depuis la Pierre-Jaune jusqu'aux pics espagnols, depuis le Missouri jusqu'à la rivière de Colombie, il n'y avait pas de nom plus connu que celui de Kit Carson, de Boonlick, comté de l'État de Missouri, et l'honneur du pays qui lui avait donné naissance.

En quittant la crique de l'Orphelin, notre compagnie trouva un village d'Indiens Yutahs, à cette époque ennemis des blancs. Les deux partis se préparaient au combat, lorsque Killbuck, qui parlait la langue des Yutahs, s'avança en faisant des signaux de paix. Après une conférence avec plusieurs chefs ennemis, il conclut un armistice par lequel chacun des deux camps s'engagea à ne pas molester l'autre. On fit quelques affaires en peaux de daims avec les Yutahs, bien connus pour leur habileté particulière à préparer ces peaux; puis les trappeurs se séparèrent en hâte d'une si dangereuse compagnie, et allèrent camper au pied de la montagne qui domine la crique du Chêne. Ils trouvèrent là une position avantageuse qu'ils fortifièrent encore, et construisirent un parc pour mettre leurs animaux en sûreté pendant la nuit. De ce côté du pays, la nature a ménagé une brèche assez commode aux voyageurs pour traverser la chaîne des montagnes, qui de là vont s'abaissant graduellement jusqu'à ce qu'elles rencontrent les hauteurs du Mexique qui unissent ensemble les deux grandes chaînes des Andes et des Montagnes Rocheuses. Du sommet d'un des pics aux environs desquels campaient en ce moment nos voyageurs, on découvre, du côté de

plusieurs expéditions envoyées par les États-Unis pour explorer, sous la conduite de Frémont, les Montagnes Rocheuses, l'Orégon et la Californie. Pour reconnaître ses services, le président des États-Unis lui a décerné une commission de lieutenant dans un nouveau régiment de fusiliers à cheval dont son ancien chef Frémont a été nommé colonel.

l'est, un vaste et stérile océan de prairies, qui commence à la base même des montagnes, et se prolonge, sur une étendue de près de cent milles, jusqu'à la fertile vallée du grand Missouri. Rien ne varie l'aspect de cette immense solitude. Pas un arbre, pas une feuille n'y vient consoler la vue. Si quelques bouquets de bois s'élèvent çà et là sur le bord des ruisseaux qui descendent des montagnes, ils se perdent dans l'ombre que projettent les rochers dont la hauteur semble toucher au ciel. L'œil de l'homme ne peut rien apercevoir que la surface monotone de la prairie. Dans aucune partie des montagnes, la physionomie caractéristique du Far-West n'apparaît plus frappante que du haut de la brèche que nous signalions tout à l'heure. Du côté de l'est, les montagnes s'élèvent à pic du milieu de la plaine; aucunes hauteurs intermédiaires ne viennent intercepter la vue des grandes prairies. A l'ouest, l'œil plonge sur des monticules inégaux qui semblent sortir, dans toutes les directions, des flancs de la grande chaîne. Plus loin, des pics couverts de neiges s'élèvent isolément. De toutes parts, l'aspect est sauvage et désolé.

Après avoir traversé la brèche en question, les trappeurs suivirent la route accoutumée des Yutahs à travers une plaine qui longe des montagnes couvertes de pins, sur lesquelles vivent d'innombrables troupeaux d'antilopes timides comme des brebis. On trouve dans ces parages beaucoup de ruisseaux bordés de chênes, de pins, de cèdres, et dont les rives, ce qui n'est pas moins précieux pour les voyageurs, abondent en gibier de toute espèce.

Onze jours après son départ de la crique de l'Orphelin, la petite caravane arriva dans la vallée de Taos, au village de Fernandez, qu'on nomme quelquefois improprement Taos. Dès que la bande joyeuse pénétra dans le village, on vit briller au seuil de toutes les maisons les yeux noirs des belles *muchachas*, empressées de voir les nouveau-venus. Toutes avaient la cigarette à la bouche et ne la retiraient par intervalles que pour répondre aux révérences des chasseurs par un : « Bonjour, messieurs les » Américains; soyez les bienvenus à Fernandez. » Dès qu'on eut fait un peu connaissance, on se prépara joyeusement, de part et d'autre, à danser le fandango, divertissement inséparable des montagnards dans toutes les excursions de leur vie nomade.

Les pères et les maris paraissaient avoir peu de goût pour la danse. Ils s'appuyaient nonchalamment, et d'un air assez maussade, contre les murailles, la figure à moitié cachée par les plis du manteau qu'ils rejetaient sur l'épaule gauche, et ne se servant de leurs mains que pour prendre ou jeter l'éternel cigare. Sous les larges bords de leurs sombreros, leurs yeux suivaient avec une expression qui n'avait rien d'amical les Américains, dont la bonne humeur contrastait singulièrement avec l'impassibilité morose d'une telle attitude, et qui passaient à côté d'eux sans accorder un regard aux maussades Pelados. En revanche, à la vérité, ils prodiguaient les œillades et les compliments aux belles dames, aux jolies filles, qui leur rendaient de tendres sourires. Après un long échange de politesses, surtout après avoir mené à bonne fin l'œuvre joyeuse du fandango, les chasseurs allèrent se loger chez un vieux montagnard depuis long-temps établi à Fernandez et marié à une femme du Nouveau-Mexique. C'était l'hôte habituel des chasseurs américains quand ils visitaient la vallée de Taos; on lui payait son hospitalité en pelleteries.

A peine l'arrivée des Américains fut-elle connue, que tous les propriétaires de Fernandez vinrent à l'envi leur offrir les salles de leurs maisons, pour le fandango qui devait célébrer cet heureux retour. Le passage des chasseurs américains fut toujours, en effet, un évènement heureux, surtout un évènement lucratif pour les habitants de Fernandez. Les poches des montagnards étaient assez bien garnies; ce qu'ils donnaient était donné de bonne grâce, et la dépense ne coûtait guère à leur générosité. L'heureux mortel dont ils choisissaient la salle pour inaugurer le fandango, gagnait, en outre, beaucoup d'argent à débiter les flots de whisky dont ils abreuvaient tous les invités!

Dans cette occasion, la préférence fut accordée au local de l'alcade don Cornelio Vegil. Les préparatifs commencèrent aussitôt; des invitations furent lancées de toutes parts, et toutes les filles de Fernandez s'apprêtèrent immédiatement pour la fête. Les couleurs artificielles, les teintures d'emprunt tombèrent tout-à-coup de bien des visages qui, par fidélité aux mœurs des patriarches, ne s'étaient pas débarbouillés depuis le dernier

bal. L'eau coula par torrents sur des épaules, des bras et des mains qui n'en faisaient qu'un rare et très modique usage. Que de charmes, secrets ou non, s'étonnèrent ce jour-là d'une ablution générale et inaccoutumée! Quand le peigne avait fait son laborieux office dans leur noire chevelure, ces dames la relevaient en bandeaux derrière les oreilles, ou la laissaient pendre en longues tresses sur des épaules dégagées de tout voile importun. Elles portaient des *enaguas* de couleur brillante, ordinairement rouges, serrées sur la taille par d'élégantes ceintures. Le buste était tant bien que mal couvert d'une *camisita*, blanche comme la neige, qui laissait toute liberté au développement prodigue des charmes les plus attrayants. De vieux bijoux d'or et d'argent ornaient le col et les oreilles, et des croix d'or massif brillaient sur les plus belles poitrines. L'enagua, espèce de petite jupe qui descend un peu au-dessous du genou, laissait voir de jolies jambes que l'épaisseur d'un bas ne venait point alourdir, et des pieds mignons, à l'aise dans de petits souliers (zapatitos) que n'aurait pas dédaignés Cendrillon. Ainsi parées, la tête et le visage encadrés dans les plis ondoyants du reboso, qui donnait suffisamment passage au feu de leurs regards, la bouche armée de cigarettes odorantes, les dames de Fernandez firent, avec une coquetterie triomphante, leur entrée dans le fandango (1).

A l'extrémité d'une longue salle étaient placés les musiciens. Leurs instruments n'étaient autres généralement qu'une espèce de guitare, connue sous le nom d'*heaca*, imitation assez imparfaite de la mandoline espagnole, et un tambour indien auquel les gens du pays donnent le nom de *tombé*. Chaque musicien avait à la fois une guitare et un tambour. Un tel orchestre aurait eu quelque peine à exécuter les contredanses savantes qu'emprunte au génie créateur de Meyerbeer ou de Rossini le savoir-faire de Musard. Mais il y avait là de quoi produire une sorte de bruit, plus ou moins monotone, et dont la cadence s'animait parfois assez vivement pour imprimer un mouvement pré-

(1) Ce mot, dans les usages du Nouveau-Mexique, ne s'applique pas spécialement à la danse si célèbre en Espagne. On désigne par fandango toute réunion dansante : aller au fandango, c'est simplement aller au bal.

cipité au tourbillon des danseurs et des danseuses. Des groupes de Mexicains s'appuyaient nonchalamment contre les murailles, drapés dans leur éternelle *sarape*, aspirant la fumée de la cigarette, et regardant d'un œil jaloux les heureux montagnards. Ceux-ci avaient quitté pour la fête leurs habits de chasse en peau de daim. Ils avaient pris des chemises en toile neuve de couleurs éclatantes, des pantalons de peau de daim collants, avec de longues franges sur la couture extérieure depuis la ceinture jusqu'à la cheville : leurs mocassins étaient ornés de petites pierres brillantes et de piquants de porc-épic. Chacun de nos trappeurs, appréciant d'avance à sa juste valeur la compagnie au milieu de laquelle il allait se trouver, avait suspendu à sa ceinture son couteau à scalper; quelques-uns même y avaient joint l'agrément de deux pistolets, pour soutenir, au besoin, l'orchestre, et mettre bon ordre au trouble possible de la contredanse.

Les danses du pays (qu'on nous pardonne cette remarque!) sont entièrement dépourvues de règles, et ne ressemblent à aucune de nos figures, celles, du moins, dont le principal caractère est ce que les chasseurs américains appellent « le coup de pied fantastique. » Chaque montagnard, obéissant à l'usage ou à sa propre inspiration, saisissait sa danseuse par la taille, avec toute la modération qu'aurait mise dans cette douce étreinte un ours des Montagnes Rocheuses, puis il la faisait bondir en tournant et marquant la cadence d'un énergique coup de pied: parfois il empruntait à la chorégraphie indienne les pas consacrés dans « la danse du scalpe, » autrement appelée « danse des buffles, « poussant par intervalles des cris de l'autre monde, levant tour à tour les deux pieds, et les abaissant en mesure. Tout cela compose une sorte de valse ou de danse aux mouvements saccadés, fort en vogue dans les ballets indiens, et qui n'aurait pas grand succès à l'Opéra de Paris ou de Londres.

Les chasseurs américains étaient, sans opposition, maîtres absolus du terrain. Les citoyens de Fernandez ne pouvaient, en aucune façon, soutenir la lutte contre l'agilité savante de leurs jambes ni contre la force de leurs bras. Si quelque *Pelado* (1)

(1) C'est ainsi qu'on désigne les vagabonds dans les campagnes du Nouveau-

osait intervenir dans un galop final, le poing fermé d'un montagnard, tombant tout-à-coup comme une masse de plomb sur sa tête ou sur ses épaules, le rappelait à l'observation des convenances en l'envoyant à l'autre bout de la salle. Une brève mais éloquente allocution venait de plus soutenir cet énergique avertissement : « Veux-tu t'en aller bien vite, maudit Espagnol? Que viens-tu faire ici, si tu ne veux pas qu'on t'assomme? »

Lorsque les danseurs s'arrêtaient quelques instants, et même au milieu de l'ardeur de la danse, des *guagès* (1) pleines de whisky circulaient à la ronde. Les dames refusaient rarement l'offre, souvent répétée, de cet étrange rafraîchissement : les montagnards buvaient à pleins verres; et les Pelados, imitant cet exemple, noyaient dans l'eau de feu leur haine et leur jalousie. Cependant les guagès étaient aussitôt vidées que remplies; à peine vidées, on les remplissait de nouveau pour les vider encore; la nuit avançait; de quart d'heure en quart d'heure les montagnards devenaient plus entreprenants. La courtoisie des danseurs pour leurs danseuses semblait de plus en plus tendre. La jalousie de la population masculine de Fernandez se manifestait par d'alarmants symptômes. Les maris et les amants paraissaient à bout de patience : le moment était évidemment venu pour eux de soustraire leurs femmes et leurs maîtresses aux étreintes de plus en plus expressives des montagnards. La salle, encombrée d'une foule haletante, contenait plus de deux cents personnes dansant, buvant, jurant et criant tour à tour, ou toutes à la fois. Une demi-douzaine d'Américains, confisquant à leur profit exclusif la liberté de danser encore, condamnaient à une inaction absolue plus de soixante Pelados, impatients de plaisir ou plutôt de vengeance. A ce moment, un de ces amoureux Mexicains, que les beautés indigènes avaient depuis quelques heures délaissés pour les nouveau-venus de l'Amérique du Nord, n'écoutant plus que les conseils d'une ivresse furieuse, arrache tout-à-coup sa fiancée au bras vigoureux qui, déjà, enlaçait sa taille, et il la sépare violemment de son valseur.

Mexique. En appliquant cette désignation aux gens de Fernandez, les chasseurs américains leur donnaient un témoignage de mépris.

(1) Espèces de gourdes ayant la forme d'un petit bocal.

Nous renonçons à reproduire l'épouvantable juron qui se fit alors entendre. La Bonté (car c'était lui qu'un téméraire venait de braver ainsi) se dresse de toute la hauteur d'une des colonnes d'Hercule, approche sa main de sa bouche, jette un cri terrible, et, s'élançant sur l'imprudent Pelado, le saisit, comme s'il n'était qu'un enfant, par le milieu du corps, lui fait faire à plusieurs reprises le moulinet au-dessus de sa tête, et le lance enfin avec toute la force d'un géant contre la muraille.

La guerre, depuis si long-temps menaçante, venait enfin d'éclater; plus de vingt Mexicains, saisissant leurs couteaux, se précipitent sur La Bonté, qui ne perd pas un pouce de terrain, et dont le bras pesant assomme les uns après les autres tous les assaillants à mesure qu'ils osent l'affronter : « *Howgh-owgh-owgh-owghsh*, » entend-on tout-à-coup : c'est le cri de guerre bien connu, ou plutôt c'est l'aboiement prolongé qui sort de la poitrine des montagnards répandus dans la salle, et qui volent au secours de leur camarade. Les femmes poussent des cris perçants, et, dan leur ardeur à s'enfuir, elles s'étouffent à la porte, sans pouvoir la franchir. Condamnés, par ce temps d'arrêt, à maintenir leur position, les Mexicains continuent le combat avec une intrépidité digne d'une meilleure fortune. Les couteaux brillent de toutes parts, et la mêlée s'engage avec des succès d'abord divers. Au milieu de la salle, les chasseurs américains forment une phalange peu nombreuse, mais inexpugnable, un bataillon carré qui fait face à tous les périls. Ceux des Mexicains qui se basardent à l'approcher de trop près, roulent aussitôt dans la poussière sous les coups de leurs terribles ennemis. Mais les Américains vont bientôt succomber sous le nombre, car d'autres assaillants viennent à chaque minute remplacer ceux que d'effroyables horions, ou même des blessures sanglantes, ont déjà mis hors de combat.

Cependant l'alarme est donnée dans Fernandez par les cris des femmes. Les Pelados voient accourir à leur aide des renforts qui vont renouveler leur front de bataille; mais la salle est tellement encombrée par la foule, que leurs nouveaux alliés, dans l'impuissance d'y pénétrer, sont réduits à demeurer spectateurs lointains du combat. Les hasards de cette guerre devenaient de plus en plus menaçants pour les montagnards. Tout-à-coup Kit

Carson, portant autour de lui un de ces regards qui décident du sort des batailles, avise, dans un des coins de la salle, un tabouret élevé sur trois pieds longs et massifs. A grand renfort de coups de poing et de coups de couteau, il se fraie violemment un passage au milieu de la foule, et parvient à saisir le meuble, dont il a compris immédiatement l'utilité. En une demi-minute, il brise les trois pieds, en garde un pour lui; il met les deux autres aux mains de Dick Wooton et de La Bonté, et, munis de ces armes improvisées, tous trois reprennent à l'envi la redoutable tactique du moulinet. Les affaires des Mexicains reprennent dès lors une effrayante tournure : chaque coup porté par des bras d'acier, comme ceux de La Bonté et de Wooton, en abat une demi-douzaine. Les montagnards poussent des cris de victoire; ils chargent l'ennemi avec une vigueur qui ne trouve plus de résistance. Enfin, ils arrivent à franchir la porte, laissant le plancher couvert de Mexicains blessés, et la plupart dangereusement. Une lutte, dans laquelle la victoire demeurait à de tels champions, n'était, on le conçoit bien, rien moins qu'un enfantillage, et les vaincus ne pouvaient manquer de rejoindre promptement leurs glorieux ancêtres.

Le champ était enfin devenu libre; les Américains firent prompte retraite vers la maison où ils s'étaient établis à leur arrivée, et dans laquelle ils avaient déposé leurs fusils. Tant que ces fusils leur manquaient, ils ne se tenaient pas pour sérieusement armés; et, comme ils ignoraient quelles pourraient être les suites d'une affaire si chaude, ils ne perdirent pas une minute pour combiner leurs préparatifs de défense. Cependant l'alcade, accompagné des sommités municipales, vint bientôt frapper à la porte, et demander avec fracas qu'on lui livrât tous ceux des voyageurs qui avaient pris part au drame du fandango. Cette demande fut accueillie d'abord par un immense éclat de rire. Mais l'affaire s'arrangea bientôt par l'engagement que prirent les Américains de donner quelques dollars aux parents et amis de deux Mexicains morts, le matin, des blessures qu'ils avaient reçues dans la nuit, et de faire dire, à leurs frais, un nombre de messes suffisant pour délivrer promptement les deux pécheurs des flammes du Purgatoire. La paix fut donc conclue; mais, pendant plusieurs jours encore, les montagnards

ne se montrèrent dans les rues de Fernandez que le fusil sur l'épaule. Pour le moment, et jusqu'à ce que le calme fût rentré dans les esprits, ils renoncèrent absolument aux fandangos.

La situation paraissait extérieurement améliorée; mais d'amers et profonds ressentiments survivaient dans les âmes masculines de Fernandez. Quelques belles demoiselles avaient pris sur les cœurs indomptés des montagnards un empire assez fort pour les plier au joug du mariage. Deux ou trois de nos Américains demandèrent la main d'autant de dulcinées mexicaines; mais les papas restèrent intraitables à toute proposition matrimoniale.

La Bonté avait une dévotion particulière pour les charmes d'une certaine Dolorès Salazar, jeune fille de bonne humeur, dont le sang était aux trois quarts indien, et que la renommée proclamait la plus belle entre toutes les belles de la vallée de Taos. Le feu de ses regards, les raffinements d'une coquetterie aussi familière aux pastourelles du Nouveau-Mexique qu'aux grandes dames de Belgrave-Square, avaient fait de terribles ravages dans le cœur du célèbre trappeur. Lorsque Dolorès eut la conscience de l'impression qu'elle avait produite, elle mit en œuvre, pour assurer sa conquête, tous les artifices que déploient, pour atteindre leur proie, les beautés les plus civilisées, quand elles sont à la chasse d'un mari.

La Bonté était cependant un trop vieux chasseur pour se laisser aisément prendre au piége. Avant de s'exposer, il voulut avoir l'avis de Killbuck, son camarade favori. Un jour, dans une promenade hors du village, il le conduisit à part, comme pour causer plus à l'aise et plus longuement : puis il tira sa pipe de sa poche, et, après l'avoir chargée, il s'assit par terre, les jambes croisées, et avec cette gravité des Indiens, qui était maintenant passée dans sa nature, il aborda ainsi la consultation :

— « Or çà, Killbuck, dit-il en tournant et retournant sa pipe » comme pour assurer son maintien, il faut bien vous dire que » votre camarade est, pour le quart d'heure, à la piste de » tout autre gibier que le castor, voyez-vous ?

— » Oui ! s'écria Killbuck en redoublant d'attention.

— » Bien fin serait celui qui réussirait à vous cacher ses sen- » timents secrets, reprit l'autre, car vous avez la vue perçante,

» mon vieux! Le castor, le daim, le buffle, et les maudites Peaux-
» Rouges n'ont jamais trouvé votre sagacité en défaut: c'est là un
» fait avéré. Vous reconnaissez un Indien partout où il a mis
» le pied. Qu'il s'agisse des Scioux ou des Pieds-Noirs, des
» Pawnees ou des Bois-Brûlés, des Zétons, des Arapahos, des
» Shians, des Shoshones, des Yutahs, Pi-Yutahs, ou des Yamha-
» reeks, vous distinguez tous ces gens-là à la simple inspection
» de leurs traces, tout aussi nettement que si, pour vous faire
» plaisir, ils eussent d'avance écrit sur le sable leurs noms et
» qualités. »

La modestie de Killbuck se manifesta par une sorte de grognement modeste, et par la vive rougeur que cette avalanche de compliments faisait monter à son front.

— « C'est que vous avez une vue merveilleuse, continua La
» Bonté! Ce n'est pas vous qui prendriez un élan pour un
» buffle, un daim à queue noire pour un daim à queue blan-
» che. Même à la distance d'un mille, un ours est toujours un
» ours pour vous. »

Ici, le grognement se fit entendre de nouveau.

— « Je le dis encore : il n'y a pas de traces laissées dans les
» plaines ou sur les montagnes par un être vivant quelconque,
» que vous ne lisiez, pour ainsi dire, haut la main, comme l'é-
» criture la plus nette : je l'ai vu moi-même bien souvent. Mais
» dites-moi, mon vieux Nemrod, devinez-vous sûrement, à un
» indice quelconque, les secrets du cœur d'une femme? »

A ces mots, Killbuck tira un instant sa pipe de sa bouche, et, levant la tête, fit voler en l'air un épais nuage de fumée; puis il secoua les cendres de la pipe, et répondit en ces termes :

— « Voilà bien long-temps que je tends des trappes et que je
» brûle de la poudre dans les pays qui s'étendent depuis la ri-
» vière Rouge jusqu'à Heely (Gila), situé, comme tu ne l'ignores
» pas, dans les possessions espagnoles. Je sais par cœur le conti-
» nent américain, depuis le vieux Missouri jusqu'à la mer de
» Californie. Je connais à fond les Indiens, et je les devine à la
» trace de leurs pas; et les Indiens me connaissent bien aussi,
» du moins je le pense. Trente hivers passés consécutivement
» dans ces contrées ont blanchi ma tête, et l'expérience de
» ces trente années m'a certainement enseigné tout ce que,

» dans un si long espace de temps, elle peut apprendre à un » Indien ou à un Espagnol. Ce vieux camarade, dit-il en faisant sonner son fusil, ne confond jamais le buffle avec la » vache, et ne se trompe guère en fait de gibier, quand le gi- » bier est à sa portée. Pour lui, un daim est un daim, une » chèvre une chèvre. Le castor est un animal rusé! je n'en ai » pas moins pris dans mes piéges une innombrable quantité de » castors... Enfin je crois, sans vanité, que nul mieux que moi » ne réussit à tuer la bête, quand la bête court encore..... » Depuis vingt ans, j'ai constamment traîné dans mes bagages » et dans mes courses lointaines une femme..... et, quand je » dis une femme, c'est un grand nombre de femmes que je de- » vrais dire..... La première de toutes mes Squaws était de la » race des Pieds-Noirs; c'était bien la femelle la plus enragée » pour la toilette. Je la mis en vente, un beau jour que nous » étions campés près de la Crique de la Charrue, et je lui dis » adieu pour toujours. Le cheval dont je me servais pour chas- » ser le buffle valait bien quatre balles de peaux de castor : eh » bien! je le troquai contre la fille du vieux Bull-Tail. C'était le » principal chef de la tribu des Ricaries, qui était venu, sans ar- » rière-pensée, tourner autour de moi, mais qui me céda, sans » sourciller, sa fille chérie. Pour celle-là, par exemple, il n'y » avait, dans l'assortiment commercial de notre ami Sublette, » ni assez de drap écarlate, ni assez de perles, ni assez de ver- » millon. Le produit de toutes mes trappes n'aurait pas suffi à » payer ce qu'il lui fallait incessamment de fanfreluches. Au » bout de deux ans, je la vendis à Cross-Eagle pour un fusil de » Jake Hawkins, celui-là même que je tiens en ce moment. » Plus tard, j'ai pris une Squaw chez les Sioux, une autre chez » les Shians, une autre enfin chez les Indiens Fouilleurs. Celle-là » me faisait les meilleurs mocassins que j'aie jamais portés. Sous » tous les rapports, elle était plus parfaite que toutes celles qui » l'avaient précédée dans mes affections. Les Yutahs me l'enle- » vèrent... Je réfléchis alors qu'à tout prendre, la meilleure de » ces dames ne valait pas grand'chose; et, depuis celle-là, je » n'en ai pas voulu d'autre.

» Avant de quitter mon pays natal, j'avais aimé une femme » blanche. Elle avait quelques qualités, mais son cœur était

» indéchiffrable. Sous ce rapport, le beau sexe chez les Peaux-
» Rouges n'a rien à envier aux visages pâles. En résumé, le
» cœur d'une femme est, pour moi, comme un roc qui ne garde
» aucune espèce de traces auxquelles je puisse me reconnaître.
» Je me souviens qu'autrefois tu nous parlais d'une femme du
» comté de Memphis... tu l'appelais Marie Brand. Tu as sur moi
» l'avantage de la mémoire. Cette femme blanche, l'objet de
» mon premier amour, et dont je te parlais tout à l'heure, je
» ne sais même plus son nom. Mais son visage se dessine tou-
» jours aussi nettement devant mes yeux que le rocher de
» Chimley sur la rivière Platte. Trente ans et plus n'ont pas
» changé, pour moi, un seul des traits de cette physionomie.

» Maintenant, si tu demandes sérieusement l'avis de ton
» vieux camarade, il te conseillera de laisser là cette belle
» Espagnole, et de te tenir tranquille jusqu'à ce que tu repren-
» nes la route du vieux Missouri : là, du moins, tu trouveras
» des femmes blanches, et surtout des femmes chrétiennes, au-
» tant et plus qu'il ne te conviendra d'en prendre. J'ai dit. »

La Bonté se releva en remerciant Killbuck. Le seul nom de Marie Brand avait fixé ses irrésolutions. « Au diable l'Espa-
» gnole ! dit-il... je n'en ai que faire... Allons, mon vieux Kill-
» buck, remettons-nous en marche, et rejoignons les amis. »

Tous deux, le fusil sur l'épaule, reprirent alors la route de Fernandez. A cette période de leur séjour dans la vallée de Taos, plusieurs de nos montagnards avaient atteint le but réel de leur voyage, en choisissant, parmi les nymphes du pays, une charmante partenaire avec laquelle ils mettaient désormais en commun peines et plaisirs. Il fallait maintenant se préparer à reprendre la route des montagnes. Entre tous, Dick Wooton était seul malheureux. Un père barbare lui refusait obstinément la main de sa fille... et cette fille, Dick Wooton l'aimait depuis quinze jours d'un amour que doublaient encore les angoisses d'une séparation prochaine.

Le jour fixé pour ce départ arriva enfin. Déjà la bande des trappeurs était en selle : ceux qui s'étaient refusé le luxe d'une femme avaient pris une avance de quelques heures, laissant les autres avaler à loisir et à pleines rasades le coup de l'étrier. Dick Wooton était triste et mélancolique comme un vieux buffle

au printemps. En descendant la grande rue de Fernandez, il approchait de la maison qu'habitait la bien-aimée de son cœur. La jeune fille se tenait sur le seuil de la porte, la cigarette à la bouche, enveloppée des plis de son reboso. Il détourna la tête en passant, comme s'il eût craint la douleur des adieux. La Bonté marchait à côté de lui. A la vue de l'émotion des deux amants, une pensée traversa soudainement son esprit :

— « Or çà, dit-il, mon cher Dick, près de nous il y a une char-
» mante jeune fille; devant nous, voilà des montagnes. Il n'y
» a qu'un mot qui vaille: ..... les montagnes... la jeune fille...
» à ta place je n'hésiterais pas. »

Dick comprit la portée de ces paroles et reprit aussitôt l'énergie naturelle de ses résolutions: il s'approcha de la jeune fille, comme pour lui dire un dernier adieu; elle vint à sa rencontre. Au moment où elle avançait le pied pour le voir de près encore une fois, et où elle balbutiait ce mot d'adieu si cruel à prononcer, il la saisit vigoureusement par la taille, il l'enleva jusqu'à la hauteur de sa selle; puis, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il disparut en une minute à tous les regards. Trois de ses camarades couvraient sa retraite et interceptaient toute poursuite hostile, en menaçant de leurs fusils la foule qui fut bientôt attirée par les cris des parents de la jeune fille, spectateurs impuissants d'un enlèvement aussi audacieux.

Les deux amants ne trouvèrent donc ni obstacles, ni dangers dans leur fuite. La troupe des trappeurs, qui les avait bientôt rejoints, franchit heureusement le passage des montagnes, et arriva saine et sauve aux bords de l'Arkansa. Là on résolut de se séparer. Les uns se dirigèrent sur le fort des Bents; les autres prirent la direction de la rivière Platte. Au nombre de ces derniers étaient Killbuck et la Bonté, son fidèle compagnon.

Ces deux vétérans des grandes chasses américaines associèrent de nouveau leur courage et leur génie aventureux; ils choisirent la Pierre-Jaune comme point central de leurs opérations. Nous sauterons encore sur quelques mois, et même sur un certain nombre d'années, pour ne pas forcer nos lecteurs à les suivre dans tous les détours de leurs courses périlleuses, et ne pas finir par ramener notre public au bivouac du Bijon, point de départ de ce récit. Comme déjà nous avons vu les trap-

peurs s'élancer à la poursuite des Arapahos, pour reprendre les chevaux que ceux-ci leur avaient volés, nous nous bornerons à revenir camper avec nos amis sur les bords de la Fontaine-qui-Bout. Là ils rencontrèrent un chasseur isolé, personnage étrange, dont le fusil à deux coups, d'origine et de fabrique toute particulière, excita au plus haut point leur étonnement et leur curiosité.

Ils apprirent de sa bouche qu'une troupe considérable de Mormons hivernait, en ce moment, sur les bords de l'Arkansa, se dirigeant vers le grand lac Salé et la Californie supérieure. Nos chasseurs avaient déjà rencontré l'avant-garde de ces fanatiques émigrants. Ils s'étonnaient, au plus haut degré, qu'une agglomération d'hommes aussi complètement dépourvus de ressources matérielles, et surtout de ces ressources morales si précieuses pour les voyageurs, osât entreprendre une si longue course à travers d'immenses et sauvages déserts. L'étranger leur raconta l'histoire de cette secte. Nous la reproduirons pour l'utilité de nos lecteurs.

(Life in the Far-West.)

[La prochaine livraison contiendra la curieuse histoire des Mormons et la conclusion des Episodes.]

Biographie. — Histoire contemporaine.

JELLACHLICH, BAN DE CROATIE.

Le bannat est une antique dignité, analogue à celle des anciens lords gardiens des marches d'Angleterre, et ressemblant davantage à l'ancien marchesato italien (1) (ne pas confondre avec le nouveau) ou au margraviat allemand, mais quelque chose de plus élevé. Le ban est une sorte de lord-lieutenant d'Irlande, tel que les hommes de guerre qui étaient appelés à cette fonction au temps des Henris et d'Elisabeth, lorsqu'il fallait résister aux insurrections de Desmond, ou au temps de Charles, lorsque les puritains du Nord, dans leur violente rebellion contre ce prince, représentaient les Hongrois, comme les catholiques, sous Ormond, représentaient les Croates et les Slaves. Dans les premiers temps, il y avait beaucoup de ces marches ou bannats dans l'ouest et le sud-ouest de l'Empire; jusqu'à ce que, par des absorptions successives, ils fussent réduits en un seul bannat celui de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie, qui couvrait l'Autriche sur sa frontière la plus exposée, opposant les Croates, les Slavons et les Dalmates aux Turcs plus barbares encore. Aujourd'hui, le ban de Croatie est le troisième baron hongrois de

(1) *Marchesato*, stato e dominio de Marchese.

l'Empire; il a dans son pays le rang de palatin et préside le Bantafel ou le conseil du Ban à Agram, comme le palatin hongrois préside le conseil royal à Pesth. Mais, si élevés que soient ce titre et ce rang, ils ont toujours tiré de ceux qui les ont obtenus plus de lustre qu'ils ne leur en ont prêté, et parmi les noms des bans croates, il n'en est pas de plus fameux que celui de Jellachlich. Nous ne sommes pourtant qu'aux premiers chapitres de son histoire; le voile de l'avenir nous cache le reste.

Jellachlich est donc un Croate. Ce nom sonne à peu près aussi durement à nos oreilles que le mot Cosaque. Nous croyons voir, dès qu'on le prononce, une horde de barbares marquant sa route par l'incendie des villages et le massacre des populations. L'herbe ne repousse plus sur le sol foulé par les pas de leurs chevaux; la famine marche devant eux; la peste les suit; plus dangereux à leurs amis qu'à leurs ennemis, ils ne le cèdent que de quelques degrés aux Turcomans et aux Tartares en férocité. Le chef des Croates ne saurait conduire ces bandes s'il n'était plus farouche qu'elles. Jellachlich, sorte de chef électif de ces brigands, n'a pu gagner leur affection que par les qualités auxquelles Alaric et Attila ont dû leurs dictatures militaires, l'audace, l'activité, la ruse, la cruauté. Tel était à peu près le portrait que faisaient des Croates et de leur chef les Magyares, eux dont la civilisation ne dépasse guère l'épiderme; et par suite d'anciennes prédilections en faveur des Hongrois, en mémoire de leur célèbre acclamation historique à une heure de suprême péril pour la monarchie autrichienne: « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa*, » par suite aussi de leur réputation militaire ou par considération pour leur brillant uniforme, nous étions tentés de les en croire sur parole. Un ban de Croatie ne pouvait être, à notre avis, qu'un condottière de l'absolutisme, un chef de compagnies franches à la solde de l'Empereur, comme les Goths et les Daces l'étaient à celle des anciens Césars, qui les transformaient en consuls ou en patrices sous le bas-empire. La version slave de l'histoire de Jellachlich est naturellement toute différente, car elle est écrite par un des enthousiastes admirateurs du ban; mais une troisième biographie, qui n'est due ni à un Magyare ni à un Slave, nous paraît exempte à la fois d'engouement et de préjugé hostile. L'auteur se trouvait assez

près pour voir, assez désintéressé pour voir juste. Nous le consulterons de préférence.

Le ban Jellachlich est un chef aussi civilisé que les autres princes européens; leur égal par l'élégance des manières et des habitudes, il est supérieur à la plupart par l'énergie du caractère et la portée de l'esprit. Le contraste que présentent en ce moment certaines monarchies décrépites en apparence et les jeunes démocraties, est un singulier phénomène, non moins curieux pour le philosophe que pour l'historien. L'impulsion du progrès semble avoir moins bien servi le développement des individualités que l'effroi d'une dissolution prochaine et ce qu'on pourrait appeler l'horreur du néant. Qu'est-il sorti jusqu'ici de la cuve où bouillonne la démocratie en France, en Italie, en Prusse? Rien de remarquable. Tandis qu'en Autriche la fable mythologique d'Eson et de Médée semble s'être réalisée. Le vieil Eson, coupé par morceaux et jeté dans la cuve, en sort rajeuni. L'Autriche, menacée d'une dissolution complète, se retrempe dans les périls, et produit Radetzky, Windisch-Gratz et Jellachlich. Si l'on objecte qu'aucun de ces trois hommes de guerre n'est Allemand et que cela prouverait seulement la vigueur de la nationalité slave, on aura en partie raison.

Joseph Jellachlich (Jellacic), baron Jellachlich de Buszin, est le fils aîné du baron Franz de Jellachlich de Buszin, qui mourut à Agram en 1810, feld-maréchal en retraite et propriétaire du 62e régiment d'infanterie, aujourd'hui le régiment de Turzky. Joseph naquit à Peterwardein, le 16 octobre de la même année, trentième anniversaire de la mort de Czerny-George. Son père et sa mère étaient Croates. Durant l'absence prolongée de son père, qui faisait la guerre aux Français, il reçut de sa mère sa première éducation, ses premières impressions, et c'est à cette douce et intelligente tutelle qu'il est redevable des manières affables et polies, des goûts poétiques, de l'application aux travaux intellectuels qui le distinguent entre tant d'hommes d'État et d'hommes de guerre. Son indomptable activité, sa franchise militaire, sa fermeté, son insouciance du danger, son enjouement naturel, sont un héritage de son père. Dès l'enfance, il se fit remarquer par la vivacité de son intelligence, l'exactitude et la ténacité de sa mémoire. Quelques années plus tard, il donna

des preuves d'une grande habileté dans tout ce qu'il entreprenait et des indices de cette éloquence qui a rendu l'orateur aussi célèbre que le soldat. Son empire sur lui-même et sa présence d'esprit étaient fort au-dessus de son âge. Il n'avait pas plus de huit ans lorsqu'il fut présenté à l'empereur François. Frappé de son intelligence et de sa vivacité, l'empereur prit un goût particulier pour l'enfant et le fit placer dans l'académie Thérésienne, qui, malgré la nature claustrale et même ascétique de son organisation, a produit dans la carrière militaire et la carrière civile plusieurs des hommes dont l'Autriche s'honore le plus. Jellachlich fit de grands progrès dans l'étude des langues vivantes, pour laquelle il avait la plus grande aptitude. Il parle avec facilité l'allemand, l'italien, le français, le magyare et les divers idiomes slaves. Toutefois, la science militaire et les connaissances qui s'y rattachent, les mathématiques et l'histoire, étaient ses études favorites. Il se livrait aussi à tous les exercices du corps qui préparent à la rude existence du soldat: la gymnastique, l'escrime, l'équitation et la chasse.

A dix-huit ans, son éducation était terminée; il entra en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de dragons de son grand-oncle maternel, le général de cavalerie et vice-ban de Croatie, baron Kneserich de Sainte-Hélène, régiment alors commandé par le colonel Olah van Nanas, et il rejoignit ce corps à Tarnow en Gallicie.

Au service, il acquit bientôt l'estime de tous ceux qui l'entouraient. Juste et humain pour ses inférieurs, ami sûr et dévoué pour ses égaux, ponctuel et soumis à ses supérieurs, il était considéré sous tous les rapports comme un excellent officier. Sa loyauté franche, l'entrain, l'élan avec lequel il jouissait de la vie, sa bonne humeur inaltérable, lui gagnaient tous les cœurs et animaient du même esprit toutes les réunions où il se trouvait. Doué d'une constitution de fer, il était le dernier à table le soir, le premier à cheval au point du jour. Dans toutes les joyeuses équipées, dans toutes les folles aventures, on était certain de le voir en tête de ses camarades; mais sous les allures vives et hardies qui désignaient si bien le futur chef d'un peuple aventureux, il cachait les plus pures inspirations de la poésie, une âme aimante, un esprit de dévoûment et d'abnégation, un sen-

timent inébranlable de fidélité au devoir. Il se trouvait souvent dans la société des femmes, mais on dit qu'il s'apercevait à peine des passions qu'il excitait. On ne lui a jamais connu de liaison d'amour sérieuse, et pourtant son cœur était plein d'une sensibilité vraie. Il pleure encore la perte d'une mère et d'une sœur qui lui furent enlevées par une mort prématurée, sa sœur dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. La plus intime union n'a cessé de régner entre lui et ses deux frères, l'un colonel dans le régiment-frontière de Carlstadt, l'autre chef d'escadron dans le régiment de dragons de l'archiduc François-Joseph. Mais ce genre de vie ne pouvait se prolonger impunément; après cinq années de folies, sa constitution vigoureuse se trouva ébranlée. Il fut attaqué d'une maladie sérieuse, accompagnée de vives souffrances et qui pouvait à chaque instant finir par une catastrophe. Ceux qui le virent à cette époque sur son lit de douleur, qui semblait devoir être son lit de mort, parlent avec admiration de son calme inaltérable et de la sérénité presque fière avec laquelle il attendait l'heure fatale. Ce fut à cette époque qu'il composa la plupart de ses poèmes, où l'on retrouve l'empreinte de la situation d'esprit dans laquelle ils furent écrits. Ils respirent les plus nobles et les plus hautes aspirations d'une jeune âme souffrante vers un noble avenir, d'amers regrets d'une existence si brusquement tranchée, et l'ardent désir de jouer un rôle plus sérieux, plus grand, plus utile dans le monde, si la Providence accordait au malade un avenir. Cet espoir devait être rempli, la Providence se montra miséricordieuse; elle avait ses desseins sur Jellachlich. En 1825, sa santé commençait à se raffermir et sa convalescence fit d'assez rapides progrès pour lui permettre de rejoindre son régiment, en garnison à Vienne. On ne saurait peindre la joie de ses camarades en le revoyant. Le major-général baron Geramb le prit pour aide-de-camp, et il rendit de si utiles services en cette qualité, que lors du départ pour la Pologne de son régiment, commandé par le colonel comte Saint-Quentin, le baron le retint une année encore dans la capitale.

De retour parmi ses anciens frères d'armes, Jellachlich devint de nouveau l'âme du régiment. On ne pouvait se passer de lui; on ne faisait rien sans lui. Personne n'était plus esclave du règle-

ment, plus sévère sur la discipline; mais, dès qu'il avait déposé son sabre, il se mettait à la tête de ses camarades et courait avec eux à la chasse du plaisir. Après une joyeuse journée passée dans les cantonnements voisins, ils étaient souvent forcés de faire quelques milles à franc étrier pour arriver à temps pour la revue du matin. Jellachlich était toujours le plus intrépide et le plus rapide cavalier. Plus d'une fois, il fallut toute sa présence d'esprit pour le tirer des fondrières et des marécages. Ce fut dans cette vie tumultueuse qu'il composa la plupart de ses chansons militaires et en particulier sa « Chanson de garnison » « Garnison's Lied, » si connue et chantée de si bon cœur dans toute l'armée autrichienne. C'est une piquante satire du vieux système militaire autrichien. On y sent percer une vive espérance d'un avenir moins despotique. Ce chant a quelque chose d'éclatant et d'allègre comme les fanfares d'une trompette.

Cependant la révolution de juillet venait d'éclater. L'Europe entière se tenait dans l'attente d'un contre-coup qui devait être cette fois amorti, au moins pour l'Autriche. Comme on prévoyait une guerre générale, on augmenta l'effectif des forces militaires et Jellachlich profita des promotions nombreuses qui eurent lieu. Sur la recommandation du nouveau président du conseil de la guerre, le baron Von Radossevich, ancien ami de son père, il fut nommé capitaine-lieutenant d'un des régiments-frontières de Hulans. Ce ne fut pas sans des regrets partagés qu'il se sépara de ses anciens frères d'armes. Le jour des adieux n'est pas encore oublié. Dix-huit ans écoulés depuis lors n'ont point effacé le souvenir du capitaine Jellachlich, sa chanson est toujours la chanson favorite du régiment, et il ne se passe point de fête sans que le refrain en soit répété en chœur. Partout où se trouvait Jellachlich, il se faisait des amis; il gagnait aussi le cœur des soldats; jamais il n'y eut un officier plus populaire dans l'armée. Au commencement de 1837, il monta encore d'un grade. Nous le voyons major du régiment d'infanterie de Gollner, aujourd'hui le régiment de l'archiduc Ernest, et adjudant-général du comte de Vetter de Lilienberg, gouverneur militaire de la Dalmatie.

A partir de cette période, nous devons considérer Jellachlich

comme un autre homme; la turbulence de la jeunesse commençait à s'apaiser à lui. Il prit graduellement les passions sérieuses de l'âge mûr. Dans sa position nouvelle et sous la direction d'un chef éminent, il se livra avec ardeur à l'étude de la géographie, des mœurs et des ressources de la Dalmatie, province très pauvre, mais d'une importance militaire et commerciale qui n'avait point échappé à la sagacité de Napoléon. A la mort de Lilienberg, Jellachlich fut envoyé, avec le rang de lieutenant-colonel, au premier régiment-frontière du Bannat, et, en 1842, il en prit le commandement comme colonel. A la tête de ce corps il repoussa les incursions des Bosniaques, et, par son courage et son habileté à l'affaire de Posvid, il fit présager sa future gloire militaire.

La révolution de 1848 ouvrit une ère nouvelle à l'empire d'Autriche. Les droits si bien acquis par tant de sang versé au service des Césars de Vienne aux jours de leur adversité, ces droits si long-temps réclamés, si long-temps promis, furent enfin concédés par l'empereur Ferdinand à tous ses États. Dans la conjoncture et dans la manière dont ces concessions furent faites, il y avait beaucoup d'éléments de désordre et de confusion. La cour était contraire aux réformes; le peuple était défiant. Sous une apparente stagnation, une lutte intérieure et sourde se poursuivait depuis long-temps, non-seulement entre le souverain et ses sujets, mais, comme on le sait aujourd'hui, entre la cour et le ministère. Metternich lui-même, si en arrière du pays, se trouvait bien en avant de la camarilla dans la voie du progrès. Depuis quelque temps plus sage, sinon plus libéral, il voyait les choses sous un point de vue nouveau; il donnait des avertissements, et il aurait effectué, si on l'avait cru, beaucoup de changements aussi indispensables qu'ils étaient justes, moins par amour des réformes que par crainte des révolutions. On conçoit que la Hongrie, instruite de cet état de choses, ait essayé de mettre ses propres libertés à l'abri de l'éventualité d'une réaction, et n'ait pas vu de moyen plus efficace pour y parvenir que de se séparer de l'Empire et d'avoir un gouvernement indépendant. La Croatie tendait au même but par des moyens tout différents.

Si la Hongrie avait été un pays homogène, sans antagonisme

de langues, de races, de religion, le plan adopté pour arriver à la liberté aurait dû être le même pour les trois États qui composent ce royaume. La politique et le patriotisme auraient été d'accord pour leur imprimer une marche commune. Mais tel n'était pas le cas, et en Hongrie comme ailleurs les conséquences de cette diversité d'origines se firent bientôt sentir. L'appréhension de l'avenir, le ressentiment du passé réveillèrent l'antagonisme des nationalités et produisirent une complète opposition d'intérêts et d'action. Ceux qui possédaient la puissance craignirent d'avoir à la partager; ceux qui en étaient exclus en réclamèrent une part et résolurent de l'obtenir de gré ou de force. Les Magyares n'avaient pas fait tourner leur ascendant momentané au profit des intérêts communs de la Hongrie, mais au profit d'une faction. Comme toutes les factions, injustes et imprévoyants, ils voulaient tout pour eux-mêmes et n'accordaient rien aux peuples unis à la Hongrie depuis des siècles, aux Slaves de la Croatie et de la Dalmatie. Une telle conduite est sans excuse aux yeux de l'histoire et justifie le peu de sympathie que les Hongrois ont trouvé en Europe. Non-seulement les races slaves du royaume de Hongrie sont supérieures en nombre à la race magyare, mais la tyrannie de cette dernière n'est fondée sur aucun autre genre de supériorité. Chez de sauvages conquérants, ce système pouvait être logique au moyen-âge; mais pour des hommes qui revendiquaient leur indépendance et justifiaient, par le désir de la reconquérir, leur attitude hostile contre l'Autriche, c'était un absurde et criminel contresens. Pour trouver un exemple d'une hypocrisie semblable, il faut se reporter à 1782, à l'époque où le Parlement protestant d'Irlande réclamait à grands cris son indépendance du Parlement anglais, tandis qu'il tyrannisait la grande masse des Irlandais, les catholiques-romains. Une constitution basée sur les priviléges d'une faction est le plus odieux des mensonges.

Aussi long-temps que la Hongrie restait unie à l'Autriche, comme une des couronnes de la maison de Habsbourg, cette politique de monopole et d'exclusion était difficile à pratiquer. Pour donner carrière à l'injustice, les Magyares devaient d'abord s'affranchir de tout contrôle. Pour opprimer les Slaves, il

fallait se débarrasser des arbitres allemands. Les Magyares aspiraient donc à se séparer de l'empire d'Autriche, moins par haine des Allemands que par haine des Slaves, qu'ils tenaient en sujétion et que couvrait souvent la protection de l'empereur. Ce n'était ni l'égalité, ni la liberté qu'ils demandaient. L'égalité leur répugne, il n'y a pas de peuple plus foncièrement aristocratique; la liberté, ils en jouissaient déjà sous la vice-royauté nominale d'un archiduc.

Comme les révolutionnaires de beaucoup d'autres pays, c'était le droit de tyrannie qu'ils voulaient conquérir. On ne put bientôt se tromper sur leur mobile et leur tactique. A dater du mois d'avril, l'attitude prise par la Hongrie en face de celui qu'elle reconnaissait encore pour son souverain, se rapprocha de plus en plus d'une révolte ouverte. Elle envoya des ambassadeurs à Vienne et plus tard à Francfort, comme si elle traitait de puissance à puissance; elle réclama le droit de lever ses propres troupes et d'en disposer à son gré. L'armée hongroise ne devait plus être liée que par un serment de fidélité hongrois. Les Magyares firent tous leurs efforts pour détourner de leur devoir les troupes jusqu'alors fidèles à l'empereur. Ils exprimèrent hautement et sans équivoque leurs sympathies pour les insurgés italiens. Ils rappelèrent leurs régiments de Lombardie et refusèrent de contribuer désormais aux subsides nécessaires pour la continuation de la guerre, au paiement de la dette impériale, aux contributions de l'Empire; ni un homme, ni un ducat, ce fut leur dernier mot, dût la monarchie impériale tomber en pièces. Dans cette conjoncture, la Croatie se voyait sacrifiée. L'indépendance de la Hongrie resserrait les liens de son servage; elle ne pouvait que perdre à la lutte dans laquelle les Hongrois allaient l'entraîner, tandis qu'en implorant l'aide de l'Empire et en payant d'avance, par un secours opportun, sa protection, elle pouvait espérer de secouer le joug. Trop faible contre toutes les nationalités dont il se compose, si elles parvenaient à s'entendre contre lui, l'Empire était tout-puissant contre chacune d'elles. «L'empereur et l'unité de l'Empire» devint donc le cri de guerre des Croates, et ce cri de guerre, rompant les liens qui, depuis huit siècles, attachaient la Slavonie à la Hongrie, fit aussitôt fondre sur ce dernier pays, contre la vo-

lonté et malgré les remontrances de la Croatie elle-même, les hordes à demi sauvages des Raizes et des Serviens.

Ce fut dans le moment même où les destinées de l'Autriche et l'intégrité de son territoire étaient en péril, qu'une députation croate arriva à Vienne. Elle venait déposer aux pieds du trône l'expression de ses craintes et de son dévoûment. Les Croates étaient prêts à donner leur sang et leurs biens pour la défense de la couronne impériale et l'intégrité de l'Empire; mais ils priaient l'empereur de placer à leur tête un chef capable de les conduire et qu'ils pussent suivre avec confiance. Un seul homme leur paraissait à la hauteur des circonstances, c'était le colonel Joseph Jellàchlich.

L'empereur ne se dissimulait pas les dangers qui s'amassaient autour de lui; il partageait les craintes des Croates et leurs ressentiments contre les Hongrois. Jellachlich fut donc créé ban, et, peu de jours après, couvert de dignités et d'honneur, car on le nomma coup sur coup conseiller-prince, feld-maréchal, propriétaire de deux régiments et général commandant en chef les districts du Bannat, de Waradin et de Carlstadt.

Loin de se laisser éblouir par ces honneurs, le nouveau ban comprit la grave responsabilité qui pesait sur lui; ce n'était pas une dignité idéale que la sienne; il ne s'agissait pas d'exercer une sinécure, ni même une charge importante dans des temps ordinaires. Un grand mouvement slave commençait à se dessiner: il avait été provoqué et n'en devait être que plus passionné, plus périlleux. Il s'agissait de revendiquer au besoin par les armes, les priviléges de la race slave, les droits de sa religion et du sol natal, de maintenir l'autorité impériale, seul arbitre impartial entre les nationalités diverses, et de fonder la liberté sur l'ordre et la fidélité. « Mon sort est jeté, dit Jellachlich dans une lettre confidentielle écrite à cette époque à un ami. J'irai droit au but; ma conduite sera loyale, ouverte. Si je réussis, tant mieux; si je succombe, je succomberai, du moins, en soldat, en patriote, en loyal serviteur de mon empereur et maître! »

La tâche était difficile: pour diriger le mouvement, il fallait d'abord pénétrer en quelque sorte au cœur de la nationalité slave, s'emparer de ce cœur et lui imprimer une impulsion commune. Mais pour atteindre ce but, il ne fit point appel, par un

aveugle fanatisme, au fantôme du panslavisme, comme l'ont prétendu les journaux allemands; il ne se soumit point non plus servilement aux prétentions du czar, son chef supposé, comme l'ont tant répété les échos de la tribune de Pesth et de l'Aula de Vienne. Il fut encore moins guidé par une misérable coquetterie de popularité. Jellachlich est l'idole de sa nation, mais le secret de cette idolatrie est simple et honnête. Il la doit à son caractère, à son mérite. S'il est si haut placé dans l'estime des Slaves, c'est qu'il s'est montré prompt et hardi au moment du danger; c'est qu'il a saisi d'une main de fer le gouvernail de l'État, et qu'il a su le conduire à travers les récifs dans le port désiré. Infatigable, présent partout et dans toutes les circonstances critiques, haranguant le peuple, semonçant les autorités, adjurant le clergé, récompensant et punissant, conciliant et organisant, il était l'homme du temps comme les temps semblaient faits pour lui. Rien ne le décourageait, rien ne l'intimidait. Il tenait tête aux tumultes populaires et à une charge de l'ennemi avec la même intrépidité, le même sang-froid. Une assemblée tumultueuse venait de mettre en question l'obéissance à quelques-uns de ses ordres. Il entra à l'improviste et sans escorte. Les murmures occasionnés par sa présence devenaient de plus en plus vifs et couraient dans tous les rangs de l'assemblée. Un des assistants se chargea de porter la parole, et, confiant dans le nombre des mécontents, il s'avança vers le ban et s'écria :

— « Non! quand tu serais à la tête de 10,000 baïonnettes, tu ne nous intimiderais pas. »

Jellachlich déposa tranquillement son sabre et répondit :

— « C'est sans armes que le ban maintient l'ordre et la paix dans le pays. »

La résistance de la foule se changea en admiration. D'enthousiastes « zivios » éclatèrent de tous côtés.

C'est ainsi qu'il parvint à animer les Slaves méridionaux d'un seul esprit, d'une seule volonté. Tous les cœurs s'attachèrent à lui comme au plus ferme champion des droits du pays et du bon ordre. La Croatie avait aussi son parti ultra-démocratique. Même parmi les Slaves, il se trouvait des hommes qui sympathisaient avec les Hongrois; mais ils étaient en petit nombre. La masse de la nation n'avait qu'une croyance politique : union

avec l'Empire, maintien de la nationalité slave, complet développement de ses ressources et de ses libertés, égalité parfaite avec toutes les autres parties de l'Autriche.

Dans l'excitation naturellement produite par la collision de deux éléments si puissants, on ne pouvait espérer que les convenances et les règles de la polémique seraient respectées. Les traits lancés par la presse hongroise contre le ban, dont le crime, après tout, n'était que de vouloir obtenir pour la Croatie ce que les Magyares demandaient pour la Hongrie, et qui, dans un temps de faiblesse et de déloyauté générales, donnait un exemple signalé d'énergie et de dévoûment à son pays et à son souverain, ces traits, disons-nous, leur étaient renvoyés par les Croates; mais il y avait cette différence : la presse croate ne se mêlait pas des affaires domestiques de la Hongrie; elle se tenait sur la défensive; elle défendait la cause du ban et du pays, et, bien que provoquée, elle répondait presque toujours avec dignité et sang-froid. Ces armes ne pouvaient désormais suffire. Des invectives de journaux n'étaient pas un obstacle suffisant aux progrès de la puissance de Jellachlich. On eut recours à d'autres expédients. On chercha à le rendre suspect aux yeux du souverain qui n'avait pas de plus fidèle serviteur.

L'empereur gisait faible et malade dans le palais d'Inspruck. Ses plus fidèles amis étaient absents; il était entouré d'un ministère hongrois. L'invasion des Raizes et des Serviens avait répandu l'alarme sur toutes les frontières méridionales; un cri qui, comme le tocsin, appelle souvent le péril qu'il veut écarter: « La patrie est en danger, » résonnait de tous côtés.

Le ban, disait-on, pouvait aisément prévenir ou réprimer cette incursion ; il avait laissé le torrent grossir, déborder, franchir toutes les digues. La cause de cette apathie était visible : lui-même était l'origine du mouvement. Il n'était pas moins facile de reconnaître sa main dans les tentatives panslavistes de Prague. En un mot, à en croire les détracteurs de Jellachlich, le but auquel il tendait ne pouvait plus être caché, c'était l'ascendant des Slaves sur les autres races de l'Empire. Ces calomnies produisirent leur effet; la conspiration réussit. L'empereur déclara le ban déchu de toutes ses fonctions et dignités; mais, craignant les conséquences d'une mesure si violente, il exigea

que l'édit fût tenu secret et ne reçût son effet qu'au cas où Jellachlich refuserait de se soumettre aux décisions des Hongrois. On ne saurait imaginer un exemple plus signalé des intrigues et de l'ingratitude des cours, une politique plus lâche et plus bornée, politique non moins dangereuse pour les Magyares que pour les Slaves, et aussi funeste à la liberté qu'à la monarchie. Jellachlich fut bientôt mis à l'épreuve. Le gouvernement lui défendit de se rendre à la séance d'ouverture de la diète d'Agram, qui devait se réunir le 5 juin, et il fut appelé à comparaître devant la cour d'Inspruck pour y répondre aux accusations portées contre lui. Cette mesure, dictée par l'influence hongroise, était une combinaison machiavélique. Les circonstances étaient solennelles. Des députés de toutes les provinces de la Croatie devaient s'assembler à Agram. Des affaires graves, les plus graves qui puissent affecter les intérêts et les sentiments d'un peuple, allaient être discutées; l'assemblée devait aussi procéder à la solennelle installation du ban. Un homme ordinaire aurait obéi au mandat de l'empereur; Jellachlich, qui savait à l'instigation de qui ce mandat de comparution avait été décerné, résolut de le regarder comme non avenu, et au jour marqué, il parut à Agram et non à Inspruck. Il fut aussitôt procédé à son installation, au milieu des acclamations universelles, par l'évêque et patriarche grec de Karlowistz, en l'absence de l'évêque d'Agram, et pour prouver aussi, que même en Croatie, la religion et l'Église étaient désormais libres. Les actes de cette journée présentèrent un singulier contraste pour les personnes initiées aux machinations et à la duplicité de la cour. Dans le moment même où on le dénonçait comme un traître à son souverain, le ban Jellachlich, au milieu de la diète d'Agram, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour inspirer à ceux qui l'écoutaient une fidélité plus inébranlable, un dévoûment plus énergique à l'empereur. Peu de jours après (le 12 juin), à la tête d'une députation composée du colonel Denkstein, du comte Nugent, du comte Ludwig Erlody, du baron Franz Kulmer, du comte Karl Draskovich et de plusieurs autres personnes notables, il partit, sans hésiter, pour Inspruck. Son voyage à travers le Tyrol, au milieu des chants des montagnards, de la musique alpestre et patriotique, sous des arcs de triomphe, fut une véritable ovation. Les Tyroliens sympathi-

saient avec les Croates; ils étaient connus par le même esprit de dévoûment à la maison impériale. Ils avaient aussi quelques souvenirs plus particuliers; le nom de Jellachlich ne leur était pas inconnu; plus d'un vieux chasseur montagnard avait combattu sous son père, à Feldkirch. Après l'arrivée du ban à Inspruck, aucune communication officielle ne lui fut faite, on ne lui dit pas un mot de l'édit sanctionné par l'empereur, six jours auparavant. Le prince Paul Esterhazy, alors ministre de Hongrie pour les affaires étrangères, avait reçu de Pesth l'ordre d'empêcher toute entrevue de Jellachlich et de Ferdinand. La députation, qui en fut instruite, voulait retourner aussitôt en Croatie; mais le ban crut devoir d'abord faire dire en termes clairs et précis à l'empereur, qu'il ne croyait pas qu'il fût de la dignité de Sa Majesté ni de la sienne, de se soumettre au contrôle d'un ministre hongrois.

Tandis que l'Empire était ainsi divisé contre lui-même, la cour ne l'était guère moins. Le même homme auquel on fermait tout accès près du souverain, était reçu non-seulement sans difficulté, mais à bras ouverts, par l'archiduc Charles-François et l'archiduchesse Sophie. Une audience de l'empereur fut enfin accordée, par leur entremise, au chef croate; mais craignant les résultats, Estherhazy et le ministre hongrois, qui ne pouvaient empêcher l'entrevue, résolurent d'y assister. L'archiduc essaya de lever cette difficulté nouvelle; le ban resta ferme dans sa résolution; il ne voulut faire aucune avance aux Hongrois. On imagina enfin un moyen terme, celui de substituer une audience publique à une audience privée. Au jour marqué (le 19 juin), la députation, précédée de Jellachlich, parut devant la cour assemblée. Tout ce qui était alors à Inspruck, l'empereur et l'impératrice, les archiducs et les archiduchesses, le corps diplomatique, l'habituel cortége des personnes de la maison impériale, se trouvaient réunis. Le ministère hongrois parut également. Ce fut une remarquable scène. Jellachlich s'avança à la tête de la députation croate, composée de l'élite de la nation, et harangua l'empereur. Dans un langage plein de verve et d'éclat, il peignit le périlleux état de l'Empire; il se porta garant du dévoûment d'un peuple courageux et fidèle jusqu'à la mort; il parla des droits et des intérêts communs à l'Empire et

aux Croates avec éloquence et hardiesse, car le ministère hongrois l'écoutait. L'empereur permettrait-il que ses plus fidèles serviteurs fussent foulés dans la poussière ou livrés d'un trait de plume aux Hongrois, au moment même où ils déposaient aux pieds du trône leur fervente prière pour que les liens qui les attachaient à l'Empire devinssent plus indissolubles que jamais. La Croatie était le bras droit de l'Empire ; les provinces frontières, ses os et ses muscles. Si ces provinces ne formaient que la trente-cinquième partie de l'Autriche, elles ne fournissaient pas moins du tiers de son infanterie et pouvaient au besoin doubler cette proportion. Une telle terre et un tel peuple, de tels cœurs et de tels bras, ne devaient pas être ainsi rejetés à l'heure du péril. Le discours produisit un grand effet ; la cour fut émue ; plusieurs personnes versaient des larmes. C'était un spectacle nouveau de voir un homme plein de génie, de vigueur et d'intrépidité, s'adresser à un souverain faible, malade, abusé, devant ses amis et ses ennemis, et lui parler avec effusion de cœur. Cette scène reportait la pensée aux temps où les individualités, plus puissantes, rompaient toutes les barrières du rang et de l'étiquette, et dominaient les hommes et les évènements par une énergique personnalité. Les accusations portées contre Jellachlich tombèrent. L'archiduc Jean offrit sa médiation entre les Croates et les Hongrois.

L'édit qui destituait Jellachlich, ne fut pas officiellement révoqué, mais on permit au ban d'exercer de fait ses hautes fonctions. Tout le monde demeura persuadé que l'empereur profiterait de la première occasion pour revenir sur un acte qui lui avait été visiblement surpris. L'archiduc Jean adressa à Jellachlich une lettre autographe de félicitations dans les termes les plus affectueux : « An meinen lieben Bannus, » « A mon cher ban. » L'audience était à peine levée, que le ban fut reçu de nouveau, par l'archiduc François et l'archiduchesse Sophie, de la manière la plus amicale. Le prince Esterhazy s'attendait aussi à recevoir la visite de Jellachlich ; ne le voyant pas venir, il alla le premier chez lui. On dit qu'ils restèrent enfermés pendant plus d'une heure, et que le prince, en sortant de l'appartement, dans un état de vive excitation, s'écria au milieu même des Croates réunis dans l'antichambre : « Quel

homme! Il faut que je parte pour Pesth. L'affaire doit prendre désormais une autre direction. »

Jellachlich partit d'Inspruck, accablé de caresses par la cour, vainqueur de ses ennemis ou réconcilié en apparence avec eux, entouré de ses amis ivres d'espérances, et des acclamations du peuple. Son retour fut un triomphe! mais l'illusion devait être courte. Le ban venait d'atteindre Lienz, petit village situé sur sa route, lorsque, parcourant, entre autres journaux, le *Viener-Zeitung*, la première chose qui frappa son œil indigné, sous la date du 19 juin, le jour même de son entrevue avec l'empereur, fut l'édit de sa destitution, cet édit qui ne devait pas être exécuté et de l'existence duquel personne n'avait osé lui dire un mot pendant son séjour à Inspruck! Comme si la cour voulait jouer tout le monde à la fois, le document arraché à l'empereur par les importunités du parti hongrois, ne pouvait recevoir son effet immédiat, car il était publié sans le contre-seing d'un ministre hongrois. Si le ban était insulté et joué, les Hongrois ne se trouvaient pas moins désappointés et pris pour dupes. La politique autrichienne s'est toujours complu dans le mystère, et ne tient pas qui veut le fil du labyrinthe où elle se retranche.

A cette nouvelle, toute la Slavonie méridionale fut en feu. Il n'y eut qu'un cri de douleur et d'indignation contre la perfidie de la cour. Le ban seul garda le silence; les journaux du temps ne contiennent pas un seul mot de reproche ou de ressentiment de sa part; mais la blessure dut saigner dans son cœur. Que de déceptions, que de mensonges! Sa réception bienveillante par l'empereur, le soin extrême qu'on avait pris de lui cacher l'édit, les avances amicales de l'archiduc et de l'archiduchesse, le choix de l'archiduc Jean pour médiateur, tout lui prouvait combien il devait peu compter à l'avenir sur un pareil gouvernement. La diète croate n'imita pas le silence du ban; elle ne supporta point cette injure avec la même douceur, avec la même humilité apparente. Elle adressa des représentations justes et hardies à l'empereur; elle lui rappela sa vénération et son amour pour le ban, sa profonde douleur de l'injustice dont il était victime. Les Croates protestaient de nouveau de leur fidélité à l'empereur, de leur désir de resserrer les liens de leur

union avec le pouvoir central; mais ils demandaient pourquoi, à l'heure où l'aurore de la liberté se levait pour tous les autres peuples de l'Empire, eux seuls devaient rester courbés sous le joug d'une nationalité étrangère et hostile. Les griefs de leur chef étaient les leurs, leurs intérêts étaient sacrifiés avec les siens. Ils imputaient l'édit aux Hongrois et aux doctrines hongroises, et leur indignation était proportionnée, en cette circonstance, à leur attachement pour le ban. Ces sentiments trouvèrent un écho unanime dans les régiments-frontières. Toute la nation croate les partageait.

En pareille occurrence, le ban crut qu'il valait mieux agir que parler, et il commença par ne tenir aucun compte de l'édit impérial. Il savait que ce document était, sous tous les rapports, une duperie, et il laissait aux évènements futurs le soin de justifier sa conduite. De retour à Agram, il y fut accueilli avec un enthousiasme sans bornes, et, loin de se condamner à la retraite, comme on s'était flatté de l'y contraindre, il employa tous les moyens, toutes les ressources que lui donnait sa position officielle, pour mettre le pays en état de défense, pour gagner de plus en plus la confiance de ses compatriotes, pour faire lever la Croatie comme un seul homme, au nom de sa nationalité menacée.

Ni l'édit du souverain, ni la presse autrichienne et allemande, qui était loin d'être favorable à la cause croate, ni les violentes invectives des orateurs et des publicistes magyares, ni les intrigues et les machinations de toute sorte, ne purent le détourner de son dessein. Ne limitant plus à la Croatie le cercle de son action, il parcourut toute la Slavonie et trouva partout le même accueil, la même détermination de le soutenir dans la lutte sainte.

Les évènements se chargèrent bientôt du soin de justifier la conduite de Jellachlich. Loin de châtier la résistance du ban à ses ordres, la cour d'Autriche se vit forcée de changer de plan; des conférences s'ouvrirent à Vienne. Bathyany, le ministre hongrois, s'y rendit; Jellachlich fut également invité à s'y rendre. La réception qui lui fut faite dans la capitale était de nature à l'encourager. D'immenses multitudes vinrent à sa rencontre et lui firent cortége. Il avait à peine atteint le débarca-

dère du chemin de fer de Baden, que des cris d'enthousiasme résonnèrent de tous côtés : « Où est Jellachlich? » Pendant son séjour à Vienne, sa résidence dans Kaernthner-Strasse était continuellement entourée de curieux. Les officiers de la garnison l'honorèrent, le 29 juillet, d'une sérénade et d'une promenade aux flambeaux ; — la contre-démonstration tentée par le parti hongrois n'eut d'autre effet que de fournir au ban l'occasion d'adresser de sa fenêtre aux Viennois un discours qui se terminait par ces mots : «Ma cause est la cause de l'honneur; je suis donc prêt à vous exposer franchement tous mes sentiments et toutes mes intentions. Je ne suis point ennemi de la noble nation hongroise, mais de ceux qui, poussés par leurs tendances séparatistes, par d'égoïstes mobiles, veulent détacher la Hongrie de l'Autriche et les affaiblir ainsi toutes les deux. Je veux, mes frères, une Autriche grande, forte, puissante, libre, indivisible. Vive notre belle patrie! et vive l'Allemagne! »

Malgré ces démonstrations, la conférence de Vienne ne produisit aucuns résultats. Il devint bientôt évident que tout compromis était impossible. Jellachlich n'exigeait pas la séparation politique des territoires slaves frontières du royaume-uni de Hongrie ; mais il demandait la reconnaissance formelle des intérêts et des droits nationaux et locaux des races slaves, et pour atteindre à ce but, la suppression des ministères de la guerre et des finances hongrois qui, en donnant une action indépendante à l'élément magyare, laissait les Slaves à leur merci. En un mot, il demandait que la Hongrie, renonçant à l'indépendance qu'elle s'était arrogée depuis le 2 mars, acceptât de nouveau les relations des autres provinces avec l'empire autrichien.

Une semblable proposition, comme on le conçoit aisément, devait être repoussée avec opiniâtreté par les Hongrois. Pour un pays qui visait à une indépendance totale et qui avait atteint déjà une partie de son but, c'était une question de vie et de mort. Les négociations furent rompues. Les Hongrois se trouvèrent, de leur côté, placés dans de grandes difficultés, leur position militaire étant découverte par l'apathie calculée des troupes impériales. Jellachlich, plus que jamais convaincu de la bonté de sa cause et des éléments de succès qu'il possédait, se hâta de faire ses préparatifs de guerre. Malgré les deux batail-

lons envoyés par tous les régiments-frontières en Italie, il restait encore dans chaque district de 4,000 à 5,000 volontaires. « Avec Dieu et soyez des héros! » tel était le vieux cri de guerre des Croates quand l'empereur les appelait sous les drapeaux. « Avec Dieu et soyez des héros! » tel était le cri des jeunes et des vieux, des hommes valides et de ceux que les infirmités attachaient désormais au sol. « Avec Dieu et soyez des héros! nos femmes et nos enfants garderont nos frontières contre les Turcs. » Ce cri accueillit de tous côtés l'appel de Jellachlich aux armes. La Croatie et la Slavonie s'imposèrent les plus lourdes charges pour les frais de la guerre. Comme par un coup de la baguette d'un magicien, des armes, des canons, des munitions de guerre, des provisions de bouche, arrivèrent de tous côtés. On a, dans le temps, expliqué cet apparent miracle par l'appui secret qu'aurait prêté à Jellachlich le ministre de la guerre autrichien; mais nous doutons que, dans l'origine, l'Autriche ait autrement contribué que par sa sympathie secrète aux armements de Jellachlich. Plus tard, la résolution avec laquelle le ban agissait et le succès qu'obtenaient ses armes, amenèrent une adhésion plus active. Telle était la triste politique de ce cabinet temporisateur et vacillant, qui suivait le cours des évènements, et se gouvernait par des expédients temporaires et non par des principes arrêtés, également dissimulé pour ses amis et ses ennemis, s'efforçant de prévenir la rupture du faisceau des nationalités diverses qui composent l'Empire, et infusant tous les jours de nouveaux éléments de dissolution dans cet amalgame hétérogène.

Cependant Jellachlich achevait ses préparatifs. Avec l'ardent appui de ses Croates, la sympathie de beaucoup de régiments autrichiens, et sans rencontrer une opposition bien résolue de la part même des Hongrois, il se mettait en défense sur tous les points et se tenait prêt à prendre l'offensive.

La guerre était imminente; bien peu de personnes fondaient encore un faible espoir sur la médiation ou le contrôle de l'empereur, lorsque, le 4 septembre 1848, parut, dans le *Agramer Zeitung*, un édit impérial qui contenait la plus complète rétractation du premier et réintégrait le ban dans toutes ses dignités et toutes ses fonctions, « en récompense de ses sages et

patriotiques services. » Ce second édit ne portant pas non plus le contre-seing d'un ministre hongrois, équivalait presque à une déclaration de guerre contre la Hongrie. C'est ainsi qu'on l'interpréta. La consternation et l'irritation furent grandes dans ce dernier pays. Une députation hongroise partit aussitôt pour Schoenbrunn. L'empereur lui donna audience ; mais elle ne reçut que des réponses évasives. La cour ne voulait entrer dans aucune explication, tant que le ministère Kossuth ne serait pas congédié. La Hongrie céda sur ce point ; le ministère Bathyany fut formé ; mais le cabinet de Vienne n'en obtint pas davantage. Le vieil esprit de Kossuth survécut à sa retraite ; ni la cour, ni Jellachlich ne gagnèrent rien au changement. De nouvelles complications surgirent. L'archiduc Etienne avait d'abord essayé, en sa qualité de vice-roi, de s'emparer de la direction du mouvement ; mais il reconnut bientôt l'inutilité de ses efforts. Une sorte de dictature, exercée par Kossuth et Szemere, succéda au ministère Bathyany. Cependant, les périls qui menaçaient la Hongrie croissaient tous les jours. Jellachlich passa la Drave dans la matinée du 11 septembre, avec le principal corps de son armée, et il avança sur la capitale.

La landsturm hongroise (honved) fut appelée, et la même Diète qui avait refusé à l'archiduc des pouvoirs plus étendus, le somma de remplir toutes ses fonctions de palatin et de se placer à la tête de l'insurrection ou levée en masse. L'archiduc hésita d'abord et parut même disposé à prendre le commandement des troupes ; mais, le 17 septembre, au lieu de se mettre, comme on s'y attendait, à leur tête, il s'éclipsa et partit pour Vienne, sous prétexte de tenter un nouvel essai de conciliation. Ce dernier lien avec la cour étant rompu, la Hongrie fit, de son côté, appel aux armes ; mais les ressources et les chances étaient trop inégales. La garde nationale, l'armée qui devait couvrir la Drave, se composaient, en majeure partie, de recrues ; faible force contre les 30,000 ou 40,000 bons soldats de Jellachlich, qui se tenait prêt à frapper un grand coup.

Dans ce moment d'attente et de suspens, les troubles de Vienne donnèrent une nouvelle direction aux affaires. La fuite de l'empereur à Olmutz laissait les divers partis dans l'ignorance de la ligne de conduite qu'il allait suivre. Les populations des cam-

pagnes n'avaient jamais perdu leur attachement traditionnel à la maison de Habsbourg, et Ferdinand, au milieu de toutes ses faiblesses, de toutes ses tergiversations, se distinguait au moins par cette simplicité et ce bon naturel qui gagnent les cœurs, même sous un régime despotique. On accourait de tous les villages pour saluer le bon empereur. Les hymnes nationaux retentissaient partout. Malheur à l'étudiant qui se fût montré avec une casquette rouge ou une cravate rouge.

A Egginburg, la population entière entoura la voiture impériale. L'empereur lui parla du ton le plus paternel : « Mes enfants, ce que j'ai promis, je le tiendrai : toutes les dîmes, tous les droits féodaux sont à jamais supprimés. J'ai sanctionné et signé cette réforme ; elle subsistera. Votre empereur vous en donne sa parole, et vous pouvez croire votre empereur. Je suis animé des meilleures intentions pour vous ; mais à Vienne il y a des gens qui me veulent du mal et qui pensent vous séduire. N'y pouvant plus rien moi-même, je suis contraint d'y envoyer mes troupes pour le rétablissement de l'ordre, etc., etc. » Ces simples paroles furent couvertes de plus d'applaudissements qu'un éloquent discours. Les vieillards parlaient de feu le bon empereur François, dont ils bénissaient la mémoire. Les femmes agitaient leurs mouchoirs jaunes et noirs, les couleurs impériales. Le paysan autrichien est essentiellement conservateur : il accueille non-seulement avec répugnance, mais avec une sorte de haine, les théories inintelligibles et les rêveries plus ou moins creuses des villes. Aussi long-temps qu'on lui laissera récolter ce qu'il sème, il ne pourra rien comprendre au turbulent patriotisme de l'Université. La cour en vit assez pour se convaincre qu'elle pouvait compter sur les campagnes s'il devenait nécessaire de prendre des mesures plus décisives contre les villes. Aucun aide ne pouvait venir à celles-ci du côté des paysans. Jamais ils ne répondraient au cri de levée en masse. Les mouvements de Windisch-Gratz et de Jellachlich étaient désormais couverts par la sympathie des masses.

Peu de siéges, dans les temps modernes, ont offert un plus étrange spectacle que celui de Vienne. L'empereur tenait le bras étendu et l'épée levée sur la capitale. La Diète continuait de siéger dans ses murs ; le peuple, au-dedans et au-dehors, pro-

testait de ses sentiments de fidélité à l'autorité impériale et de son amour pour la liberté et les institutions nouvelles, ce qui ne l'empêchait pas de résister aux ordres de l'empereur ou de se montrer prêt à écraser la liberté naissante. Des nationalités de toute espèce, le royaume de Hongrie seul en compte plusieurs, marchaient sous de nouvelles bannières, et semblaient, en prenant les armes, trahir leur propre cause. Le germanisme contractait une alliance intime avec le slavisme, lequel se montrait en désaccord avec lui-même, témoin la lettre du ban à ses frères de Bohême et les reproches que lui adressèrent ceux-ci. Jamais on ne vit un tissu plus inextricable de vues et de passions opposées. Une nuit, on pouvait entendre au bastion de la Porte-Rouge (Rother-Thurm), les grenadiers du bivouac de Windisch-Gratz chantant de toute la vigueur de leurs poumons, dans le faubourg de Léopoldstadt : *Was ist des Deutschen Vaterland?* tandis que la ronde universitaire : *Was kommt dort von'der Hoeh,* était convertie en chanson militaire pour la circonstance; et de temps en temps le refrain : « Vom ledernen Jellachlich ! » se mêlait joyeusement aux chants et à la musique slave. L'Aula était parodiée de la façon la plus comique par le camp.

Le jour inévitable, bien que long-temps retardé, avait fini par arriver. Cette courte dépêche télégraphique : « Les troupes impériales sont en possession de la ville, » disait tout. Jellachlich entra avec elles, non comme dans une ville conquise, mais comme dans une ville délivrée; avant de faire son entrée triomphale, il repoussa les Hongrois, qui avaient voulu tenter une diversion. Le 2 novembre, à trois heures, Jellachlich entra donc à Vienne, à la tête d'un régiment de cuirassiers, précédé d'une division du corps de Sereschener, troupe vaillante et sauvage, « les fameux manteaux rouges. » Ils portent, en effet, des manteaux rouges, des caftans rouges; des poignards et des pistolets garnissent leur ceinture à la turque. Ils sont, en outre, armés d'une carabine et d'un sabre qu'ils tenaient à la main. « Jamais, dit un témoin oculaire, je n'ai vu pareille troupe; on eût dit une horde de bandits. » Au milieu de ces farouches soldats, apparaissait le ban, en uniforme de hussard, couvert d'un manteau gris et monté sur un magnifique

cheval. Son port est noble et fier; il y a dans sa personne et dans son attitude quelque chose de chevaleresque. A peine eut-il passé le Burgthor, que des vivats et des acclamations le saluèrent de tous côtés; de jolies mains agitaient leurs mouchoirs. Jellachlich saluait gracieusement les dames placées aux fenêtres et la foule enthousiaste. « La rougeur me montait au front, dit un spectateur de cette scène, bien que la versatilité du peuple me fût connue et que j'eusse appris depuis long-temps à le mépriser. »

Cependant, l'engouement du peuple viennois s'expliquait en partie. Il faisait un moment abstraction des lugubres circonstances au milieu desquelles le ban de Croatie entrait à Vienne sur les cadavres de tant de Viennois. Jellachlich le délivrait de la terreur qu'avaient fait peser sur lui les démagogues. Jellachlich n'avait jamais souillé sa renommée militaire par des actes de cruauté; on le savait, au fond du cœur, ami des libertés nouvelles; on ne pouvait voir en lui le séide du despotisme, mais l'ennemi personnel des Hongrois sur qui Vienne avait en vain compté à l'heure suprême. Si le ban commandait des peuplades à demi barbares ou réputées telles, il était plutôt leur modérateur que leur instigateur. Il maintenait parmi elles la plus sévère discipline. Sa bonne mine contribuait aussi à lui concilier l'opinion. Sa taille est plutôt en dessous de la moyenne; mais il est bien fait et robuste, quoique chez lui la force morale domine la force physique. Son front élevé et très développé est presque chauve. Ses yeux noirs et perçants s'animent aisément; un sourire mélancolique est l'habituelle expression de sa bouche. On voit que des éléments très divers se sont heureusement combinés dans cette forte nature. Tous ceux qui le connaissent disent que l'âme du ban de Croatie se peint dans ses traits. Affable et bienveillant, toujours d'une humeur égale, toujours accessible, son cœur et sa porte sont constamment ouverts à l'infortune. Homme d'intelligence aussi bien qu'homme d'action, il ne brille pas moins dans le conseil que sur le champ de bataille. Il eût pu réussir dans diverses carrières; mais sa vocation véritable est la guerre. D'une valeur et d'une loyauté chevaleresques, généreux, libéral, passionné pour son pays, soldat, poète, patriote, il semble appelé, entre

tous les personnages historiques de notre époque, à jouer un grand rôle dans le mystérieux avenir. Ce n'est pas sa volonté seule, mais une sorte de destinée inévitable, *ineluctabile fatum*, la fatalité grecque et la fatalité musulmane, qui le poussent en avant. Vienne aux mains des impériaux, la Hongrie subjuguée en grande partie par les armes de ceux qu'elle traitait en vassaux, ne sont pas les dernières pages de la vie de Jellachlich. La grossière expression d'un orateur de Francfort : « L'empire d'Autriche est un mensonge jaune-noir, *Eine schwarzgelbe lüge,* » est-elle vraie ou fausse? Bien des nationalités n'obéissent-elles pas aux Césars abâtardis de Vienne, faute de s'entendre pour dire non? Les vainqueurs ne se diviseront-ils pas après avoir atteint leur premier but? Tous les éléments de discorde seront-ils éteints, parce que le lien de l'Empire aura été momentanément resserré? La question de la prérogative impériale et des attributions de la Diète, la question académique et démagogique sont vidées; mais ne reste-t-il pas la question magyare, la question slave, la question tchèque, la question servienne, la question italienne, etc., etc., pour ne pas sortir des limites des domaines de la maison de Habsbourg? La camarilla impériale et Jellachlich ne se trouveront-ils jamais en désaccord? Après tant d'exemples de duplicité, le ban de Croatie n'a-il pas tout à appréhender de ceux-là mêmes qu'il a sauvés? L'Autriche se transformera-t-elle en empire slave? Le germanisme et le magyarisme seront-ils à leur tour absorbés? A défaut d'affinités naturelles, cette cohésion forcée peut-elle durer long-temps? Là où il faudrait la main de fer d'un Othon ou d'un Frédéric, il n'y a plus qu'un sceptre constitutionnel. Si la planète impériale autrichienne vient à sortir de son orbite, si le monde autrichien se brise, plus d'un royaume ne se formera-t-il pas de ses fragments? Les peuples aiment souvent mieux, comme dit le poète,

« Un grand nom qui surgit qu'un vieux nom qui s'éteint. »

Comme Habsbourg a commencé, Jellachlich commence.

(*New Monthly Mag.*)

Romans.

LA FAMILLE CAXTON. (1)

TOME II.

CHAPITRE VIII.

La conjecture de mon oncle relativement à la famille de Francis Vivian me parut une découverte positive. N'était-il pas vraisemblable que ce jeune homme fantasque et opiniâtre avait conçu quelque attachement qu'aucun père n'aurait voulu sanctionner? Contrarié dans sa folle passion, irrité contre sa famille, il s'était affranchi de toute autorité pour aller courir le monde. Cette explication me souriait d'autant plus qu'elle lavait en quelque sorte Vivian de tout ce qui m'avait d'abord semblé le moins estimable dans le mystère qui l'environnait. J'avais toujours répugné à penser qu'il eût commis aucun acte bas et criminel, quoique je pusse bien croire qu'il n'était pas sans reproche. Il était naturel que, se trouvant jeté, seul, sans amis, au milieu d'une société équivoque, ce caractère audacieux, cet esprit curieux, téméraire et aimant les aventures, n'en eût pas été révolté; mais il était naturel aussi que les premières habitudes d'un noble sang, et que cette éducation silencieuse que les enfants des hautes classes en Angleterre reçoivent dès le berceau,

(1) Voir la livraison de janvier.

eussent au moins sauvegardé son honneur. Certainement, l'orgueil, les fausses idées, les erreurs des gens bien nés survivaient en lui.... Pourquoi n'aurait-il pas conservé de même leurs meilleurs instincts temporairement étouffés? J'étais heureux de me dire que Vivian allait rentrer dans un élément où il pourrait purifier son âme et se rendre de nouveau digne de la sphère à laquelle il appartenait... Nous pourrions donc nous rencontrer encore, et notre demi-intimité deviendrait plus tard une amitié franche et honorable.

Ce fut en faisant ces réflexions que, le lendemain matin, je prenais mon chapeau pour aller chercher Vivian et vérifier enfin si nous tenions le fil de son labyrinthe, lorsque la maison retentit d'un bruit qui la troublait rarement. C'étaient les coups de marteau qui annoncent le facteur de la poste. Mon père était au Muséum; ma mère tenait conférence avec dame Primmins ou procédait avec elle aux préparatifs de notre prochain départ. L'oncle Roland, Blanche et moi nous avions à nous tout le salon.

— « La lettre n'est pas pour moi, dis-je.

— » Ni pour moi, j'en suis sûr, disait à son tour le capitaine.; » — mais la servante vint lui prouver qu'il se trompait, car la lettre était justement pour lui. Il la prit d'un air étonné et soupçonneux, comme Glumdalclitch prit Gulliver, ou comme (si nous sommes naturaliste) nous prenons une créature inconnue qui pourraït bien nous mordre ou nous piquer. Ah! elle vous a piqué ou mordu, capitaine Roland! car vous avez tressailli et changé de couleur. — Vous retenez un cri que vous alliez pousser en brisant le cachet. — Vous respirez péniblement en la lisant, — et quoique la lettre semble courte.... vous êtes long-temps à la lire ou vous la relisez plusieurs fois de suite; puis vous la pliez et repliez; — vous la glissez dans la poche de votre habit, et regardez autour de vous comme un homme qui sort d'un rêve. Est-ce un rêve de plaisir ou de douleur? En vérité, je ne puis le deviner, ni distinguer sur votre noble visage ni douleur ni plaisir, mais quelque chose qui ressemble à la crainte, à l'agitation, à un singulier trouble. Cependant vos yeux brillent et un sourire se dessine sur votre lèvre.

Je viens de dire que mon oncle avait regardé autour de lui :

après avoir boutonné son frac jusqu'au collet, quoique la chaleur fût assez intense pour faire déboutonner, au contraire, tous les fracs des tropiques, il fit mine de chercher sa canne et son chapeau.

— « Vous allez sortir, mon oncle?

— » Oui, oui.

— » Mais, êtes-vous assez fort pour sortir seul? Souffrez que je sorte avec vous.

— » Non, mon ami, non; Blanche, venez ici. »

Il prit Blanche dans ses bras, la contempla un moment, et la baisa au front.

— « Blanche, vous ne m'avez jamais causé de chagrin, vous; dites : Dieu vous aide et vous bénisse, mon père.

— » Dieu vous aide et vous bénisse, mon cher papa, » reprit Blanche en joignant les mains comme pour une prière.

— » Merci, Blanche, cela doit me porter bonheur, » dit le capitaine d'un air content et mettant l'enfant à terre. Alors, s'armant de sa canne et posant son chapeau sur sa tête avec un geste résolu, il sortit. Je le vis de la fenêtre qui s'en allait sur le trottoir de la rue aussi vivement que s'il eût marché au siége de Badajoz.

— « Oui, Dieu te bénisse! » m'écriai-je involontairement.

Blanche me saisit la main, et avec une de ses plus jolies mines (elle en avait plusieurs, toutes charmantes), elle me dit : — « Je voudrais bien que vous vinssiez avec nous, cousin Sisty, pour m'aider à aimer papa. Pauvre papa, il a besoin de nous deux, — il a besoin de toute la tendresse dont nous sommes capables.

— » Cela est vrai, Blanche, et nous avons bien tort de ne pas vivre tous ensemble. Votre papa ne devrait pas s'en aller à sa vieille tour, au bout du monde; il ferait mieux de venir dans notre bonne petite maison, avec un jardin plein de fleurs, où vous seriez la reine de mai — depuis le printemps jusqu'à l'hiver, — sans parler d'un canard qui est plus intelligent qu'aucun des personnages de ce volume de fables que je vous ai donné l'autre jour. »

Blanche de rire, de frapper des mains: « Ah! ce serait ravissant, dit-elle; » — mais, s'interrompant tout-à-coup, elle ajouta

gravement : — « Hélas ! voyez-vous, ce ne serait pas la tour de papa, et je suis certaine que la tour doit l'aimer beaucoup, tant il aime lui-même la tour !

Ce fut à moi de rire : — « Je vois ce que c'est, petite sorcière, vous voudriez nous séduire, nous attirer et puis nous forcer de vivre avec vous et avec les chouettes. De tout mon cœur pour ce qui me concerne.

— » Sisty, dit Blanche de l'air le plus solennel, savez-vous ce que j'ai pensé ?

— » Non, Mademoiselle... Qu'est-ce donc ?... Quelque chose de très horrible ; j'en ai peur, à en juger par votre regard sérieux !

— » Eh bien ! poursuivit Blanche sans changer d'air ni d'accent, sans la moindre rougeur aux joues, j'ai pensé que je serai votre petite femme, et alors, comme de raison, nous vivrons tous ensemble. »

Si Blanche ne rougit pas, je rougis, moi, en lui répondant : — « Demandez-moi cela dans dix ans, petite impertinente, et maintenant courez bien vite trouver dame Primmins, à qui vous direz d'avoir soin de vous, car je vous souhaite le bonsoir. »

Blanche ne courut pas ; sa dignité parut très blessée de l'accueil que je faisais à son alarmante proposition ; elle se retira dans un coin avec une petite moue sur les lèvres, et s'assit majestueusement. Je la laissai là et allai chez Vivian.

Il était sorti ; mais étant monté jusqu'à sa chambre, où la femme de ménage faisait son lit, je déclarai que je voulais l'attendre. Je n'avais rien à faire ; je voyais des livres sur sa table, et tenant assez de mon père pour ne pas redouter ces amis muets, je m'assis. A côté d'ouvrages plus sérieux que j'avais recommandés moi-même à Vivian, je trouvai des romans français qu'il s'était procurés à un cabinet de lecture. Je fus curieux de les lire ; car cette branche de la littérature populaire de la France était tout-à-fait nouvelle pour moi, ne connaissant que les vieux romans classiques. J'éprouvai bientôt de l'intérêt ; mais quel intérêt !... l'intérêt qu'exciterait un cauchemar si on pouvait interrompre son sommeil pour l'analyser. Quelle éblouissante sagacité d'observation, quelle profonde connaissance de ces coins et recoins du cœur humain, auxquels

Goëthe faisait allusion sans doute, si ma mémoire est fidèle en cette citation, lorsqu'il dit qu'il est dans le cœur d'un homme telle chose ignorée qui nous le ferait détester si nous la connaissions! Quelle hardiesse d'intelligence, quelle prodigieuse énergie! Mais à côté de tout cela et d'autres mérites encore, quelle exagération bizarre, — quelle fausse noblesse de sentiment, — quel inconcevable abus de la logique, — quelle démoralisation infernale! — Je méprise cette hypocrite indignation qui, juste quelquefois, affecte de confondre toutes les compositions romanesques et les accuse de nous intéresser au vice ou de pallier le crime, parce qu'un auteur montre qu'il est encore quelques sentiments honnêtes dans des natures vicieuses, ou émeut notre pitié et humilie notre orgueil en nous révélant comment les hommes se trompent eux-mêmes en prêtant au crime des séductions qu'il n'a pas. Ces peintures appartiennent à l'art vrai : c'est la tragédie depuis Sophocle jusqu'à Shakspeare. Non, ce n'est pas ce qui me choque dans ces romans modernes; — ce n'est pas qu'ils excitent mon intérêt pour le vice, car je n'en ressens aucun; mais c'est parce qu'ils cherchent à prouver que le vice a quelque chose de très noble en lui-même; ce qui me semble d'un goût détestable surtout, c'est le portrait de quelque femme, adultère de sang-froid, que l'auteur, qui est peut-être du même sexe, ne craint pas d'appeler *un pauvre ange;* c'est quelque scélérat qui dupe, vole et assassine sous le privilége du duel, parce qu'il est un autre Saint-George, un scélérat philosophe qui pourrait nous instruire en nous révélant par quelle filière métaphysique il a passé pour devenir un scélérat, mais qu'on se contente de nous proposer sans cesse comme un beau type de l'humanité. Vous avez là enfin un tableau de la société pris à un faux point de vue, et peint avec des couleurs si hideuses, que s'il était exact, ce ne serait pas une révolution qui devrait châtier le monde, mais un déluge; — l'auteur de ces fictions, avec une ironie digne de Méphistophélès, aime à mettre en scène la haine du riche soigneusement distillée dans l'âme du pauvre; et dans la guerre d'une classe contre une autre, il prend volontiers parti pour l'envie de toutes les supériorités en n'accordant des vertus qu'à la blouse et en déclarant qu'un homme est condamné à être

un coquin, s'il appartient à ce rang social où l'instruction et les habitudes que crée l'éducation unie à la fortune rendent l'improbité peu probable et peu naturelle. Voilà les choses et d'autres encore, mille fois pires, qui me donnèrent une sorte de vertige. Les heures s'écoulèrent, et j'étais comme fasciné par ces monstres de l'imagination, — symboles des mauvais principes, comparables aux Chimères et aux Typhons du paganisme. — « Pauvre Vivian! me dis-je en me levant enfin, si tu lis ces livres par plaisir ou par habitude, je m'étonne moins que tu me paraisses si mal éclairé sur la distinction du juste et de l'injuste; il y a là de quoi remplacer par un grand vide, cette protubérance du crâne sur laquelle les phrénologistes inscrivent le mot *conscience.* »

Cependant, pourquoi refuser ce compliment à ces romanciers démoniaques? Grâce à leur concours pestilentiel, j'avais tué le temps. En regardant ma montre, je fus surpris en m'apercevant combien il était tard. Désespérant de voir rentrer ce jour-là Vivian, j'allais lui laisser un mot d'écrit et lui donner rendez-vous pour le lendemain, lorsqu'on frappa à la porte de la rue. Mon hôte avait oublié sans doute son passe-partout, car c'était lui. — Lui seul pouvait frapper ainsi et se trahir lui-même par un bruit qui semblait défier la maison et toute la rue, un bruit d'impatience et d'irritation; un bruit de provocation dédaigneuse.

Mais le bruit de pas que je distinguai ensuite dans l'escalier, ne répondait pas au bruit du marteau : c'était un pas léger quoique assuré, — lent quoique élastique.

La servante qui avait ouvert la porte ayant prévenu Vivian de ma visite, il ne parut pas surpris de me voir. Il ne put s'empêcher cependant de jeter autour de la chambre le regard soupçonneux d'un homme qui, ayant laissé dehors ses papiers, trouve quelque intrus auquel il n'est pas très porté à se fier, assis au milieu de tous ses secrets. Ce regard n'avait rien de flatteur; mais ma conscience était si sûre d'elle-même, que je n'accusai que la défiance habituelle du caractère de Vivian.

— « Il y a trois heures, au moins, que je suis ici, » dis-je malicieusement.

— « Trois heures! » répondit-il avec le même regard.

— « Et voilà le pire des secrets que j'ai découverts, » ajoutai-je en montrant du doigt les œuvres de ces manichéens littéraires.

— » Ah! dit Vivian négligemment, — des romans français!... Je ne m'étonne plus que vous soyez resté là si longtemps! je ne puis lire vos romans anglais, — plats et insipides!... Dans ceux-là, du moins, vous trouvez vie et vérité.

— » Vie et vérité! m'écriai-je plus que surpris.... honneur alors au mensonge et au néant!

— » Ils ne vous plaisent pas... eh bien! il ne faut pas disputer des goûts.

— » Je vous demande bien pardon... je conteste le vôtre, si vous prenez pour la vie et la vérité des monstruosités si criminelles et si honteuses. Pour l'amour du ciel, mon cher Vivian, ne supposez pas qu'en Angleterre un homme pût aboutir ailleurs qu'au tribunal de police ou à Botany-Bay, s'il réglait sa conduite sur des principes aussi extraordinaires que ceux que j'ai trouvés-là.

— » De combien d'années suis-je votre cadet, me demanda Vivian avec ironie, que je doive vous regarder comme mon mentor et mon maître dans la connaissance du monde!

— » Vivian, ce n'est ni l'âge ni l'expérience qui parlent ici; mais quelque chose qui vaut mieux que toute leur sagesse: — l'instinct du cœur et l'honneur des hommes bien nés.

— » Allons, allons, dit Vivian un peu interloqué, laissez ces pauvres romans tranquilles; vous savez mon opinion, qui est que les livres exercent sur nous une bien faible influence dans un sens ou dans un autre.

— » Par la grande Bibliothèque d'Alexandrie et l'âme de Diodore! je voudrais que vous puissiez entendre mon père sur ce point! Venez, ajoutai-je avec une compassion sublime, — venez, il n'est pas trop tard; il faut que je vous présente à mon père. Je consens à lire des romans français toute ma vie, si une seule conférence avec Auguste Caxton ne vous renvoie pas chez vous le cœur plus léger. Venez, je veux que vous dîniez avec nous aujourd'hui.

— » Je ne le puis, répondit Vivian un peu confus: je ne le puis, car aujourd'hui même je quitte Londres... une autre fois

peut-être... nous pourrons nous retrouver... » Ces derniers mots furent prononcés d'un accent moins cordial.

— « Je l'espère, répliquai-je, lui serrant la main... puisque malgré vous j'ai deviné votre secret... votre naissance et votre famille.

— » Comment, s'écria Vivian qui devint pâle et se mordit les lèvres... que voulez-vous dire? parlez.

— » N'êtez-vous pas le fils égaré et fugitif du colonel Vivian? Avouez-moi la vérité.... ne me refusez pas votre confiance. »

Vivian poussa quelques-uns de ses brusques soupirs, et puis, s'étant assis, il appuya la tête sur la table, embarrassé sans doute de se voir découvert.

— « Vous êtes près du but, en effet, dit-il enfin; mais ne m'en demandez pas davantage... Un jour, s'écria-t-il en se relevant tout-à-coup, vous saurez tout. Oui, un jour, si je vis, quand ce nom sera haut placé dans le monde; oui, quand le monde sera à mes pieds... »

Il étendit sa main droite comme pour s'emparer de l'espace, et son visage s'illumina d'un fier enthousiasme.

Mais cette exaltation passa comme l'éclair.

— « Encore des rêves, des rêves, poursuivit-il avec son dédaigneux sourire déjà revenu... Et maintenant, examinez ce compte! »

Il tira de son tiroir un papier tout griffonné de chiffres :

— « Vous avez là, je crois, la note exacte de ma dette pécuniaire. Dans quelques jours je m'acquitterai envers vous. Donnez-moi votre adresse.

— » Ah! répondis-je tristement, pouvez-vous me parler d'argent, Vivian?

— » Pardonnez-moi, répondit-il en rougissant : c'est un de ces instincts d'honneur que vous me citez si souvent.

— » Voici mon adresse, dis-je, me baissant pour écrire et surtout pour cacher l'expression de ma propre susceptibilité. Vous en userez souvent, j'espère, et me ferez savoir si vous êtes heureux.

— » Lorsque je serai heureux vous le saurez.

— » Vous ne voulez pas de recommandation pour M. Trevanion? »

Vivian hésita : — « Non, répondit-il, je ne pense pas en avoir besoin. En tous cas je vous écrirai. »

Je pris mon chapeau et je me disposais à sortir, — car j'étais vraiment refroidi et mortifié... lorsque, comme par une impulsion irrésistible, Vivian vint à moi vivement et m'embrassa comme un frère embrasse son frère.

— « Il faut que vous me pardonniez, s'écria-t-il avec un accent ému, je ne croyais pas aimer quelqu'un comme vous m'avez forcé de vous aimer, quoique malgré moi. Si vous n'êtes pas mon bon ange, c'est que la nature et les habitudes sont plus fortes que vous. Oui, certainement, nous nous retrouverons un jour. J'aurai eu le temps, d'ici-là, de voir si, en effet, je puis m'ouvrir *le monde avec mon épée*, comme dit Shakspeare (1). Je voudrais être César ou rien, *aut Cæsar aut nullus*, pour vous citer à peu près tout le latin que je sais! *César*... les hommes me pardonneront tous les moyens quand j'aurai la fin. *Nullus*... Londres a une rivière et il n'est pas une rue où l'on ne puisse acheter une corde.

— » Vivian, Vivian!

— » Allez, partez, mon ami, tandis que mon cœur est encore ému... Allez, avant que je ne vous choque par quelque retour *du vieil homme*. Allez, adieu! »

Et, me prenant doucement par le bras, Francis Vivian m'accompagna jusque sur le palier de l'escalier; mais là, rentrant chez lui, il ferma la porte.

Ah! si j'avais pu le laisser avec Robert Hall, au lieu de ces exécrables empoisonneurs; mais la recette de mon père était-elle bien celle qui lui convenait, ou fallait-il que la sévère expérience lui en prescrivît d'autres avec sa main de fer?

CHAPITRE IX.

J'étais revenu chez mon père, juste à temps pour le dîner, l'oncle Roland n'était pas rentré et il ne rentra que fort tard dans la soirée. Tous nos regards étaient fixés sur lui lorsque

(1) The world's *mine oyster* which I, withs word ean open.
The Mevry wives. Act. 11, Scène, 11.

nous nous levâmes d'un commun accord pour le recevoir; mais il avait comme un masque d'impassibilité froide sur le visage.

Il referma la porte sur lui avec soin, se dirigea jusqu'au manteau de la cheminée, s'appuya debout contre le marbre et demeura ainsi pendant quelques instants.

— « Blanche est-elle couchée? demanda-t-il enfin.

— » Oui, répondit ma mère; mais elle ne dort pas, j'en suis sûre : elle m'a fait promettre de lui dire si vous étiez revenu. »

Le front du capitaine Roland se détendit.

— « Demain, ma sœur, dit-il lentement, aurez-vous la bonté de commander pour elle une robe de deuil? Mon fils est mort.

— » Mort! nous écriâmes-nous tout d'une voix... et nous l'entourâmes avec affection.

— » Mort! impossible! Vous ne le diriez pas avec un calme pareil! Mort! comment le savez-vous? Vous pouvez vous tromper. Qui vous l'a appris? — Qui vous le fait croire?

— » J'ai vu ses restes mortels, dit mon oncle avec le même calme sombre. Nous déplorerons tous sa mort. Pisistrate, vous êtes maintenant l'héritier de mon nom aussi bien que du nom de votre père. Bonsoir, excusez-moi, tous..... vous qui m'êtes chers! vous qui m'aimez..... Je suis épuisé..... »

Le capitaine Roland alluma sa bougie et se retira, nous laissant comme foudroyés; mais il revint sur ses pas, — parcourut des yeux les meubles du salon, prit son livre ouvert au passage favori, — nous dit encore un bonsoir muet par un signe de tête et disparut.

Nous nous regardâmes comme si nous avions vu un spectre. Mon père se leva et alla rejoindre son frère dans sa chambre où il resta presque toute la nuit. Nous n'allâmes nous coucher, ma mère et moi, que lorsqu'il fut redescendu. Sa physionomie si bienveillante avait une expression de profonde tristesse.

— « Eh bien! mon père? Pouvez-vous nous en apprendre davantage? »

Mon père secoua la tête et répondit :

— « Roland nous prie d'observer la même discrétion que nous avons montrée jusqu'à ce jour et de ne jamais lui parler de son fils. Paix aux vivants comme aux morts. Kitty, cet évènement

change nos projets ; nous irons tous au Cumberland..... Nous ne pouvons laisser Roland ainsi.

— » Pauvre, pauvre Roland ! dit ma mère à travers ses larmes... et de penser que le père et le fils ne s'étaient pas réconciliés. Mais Roland lui pardonne à présent... oh oui ! *à présent !*

— » Ce n'est pas Roland que nous pouvons blâmer, dit mon père avec une sorte de sévérité, c'est... mais assez. Il faut partir le plus tôt possible : Roland a besoin de l'air natal ; il ne se remettra qu'au milieu de ses vieilles ruines. »

Nous nous retirâmes dans nos chambres, bien attristés.

« Et moi, pensai-je, qui m'étais proposé de les réunir ; moi qui espérais être le réconciliateur... Hélas ! il n'en est pas de plus sûr que la tombe ? »

CHAPITRE X.

Mon oncle ne quitta pas sa chambre de trois jours, et pendant ce temps-là il eut de longs entretiens avec un homme de loi. Mon père laissa échapper quelques paroles qui semblaient indiquer que le défunt avait contracté des dettes et que le pauvre capitaine faisait un emprunt sur sa petite propriété. L'oncle Roland ayant dit qu'il avait vu les restes mortels de son fils, je m'attendais à des funérailles, mais il n'en fut pas question. Le quatrième jour, le capitaine, en grand deuil, monta dans une voiture avec l'homme de loi et fut absent environ deux heures. Je ne doutai pas qu'il était allé solitairement rendre les derniers devoirs à celui qui n'était plus. A son retour, il s'enferma de nouveau jusqu'au lendemain et ne voulut même pas voir mon père. Mais, le lendemain matin, il reparut comme à l'ordinaire et il me sembla même qu'il avait retrouvé un air de contentement que je ne lui connaissais pas, soit qu'il jouât un rôle, soit que ce fût l'effet de la consommation de son malheur, la tombe étant moins cruelle que l'incertitude. Le jour d'après nous partîmes tous pour le Cumberland.

Dans l'intervalle, l'oncle Jack avait multiplié ses visites : il était à peine sorti qu'il revenait encore, et pour lui rendre justice, il avait paru très sincèrement affligé de l'infortune de l'on-

cle Roland. Ce n'était pas le cœur, en effet, qui manquait à l'oncle Jack; mais il fallait aller droit à ce cœur, et pour y arriver, c'était prendre un mauvais détour que de passer par ses poches. Le digne spéculateur avait toutes sortes de motifs pour ne pas laisser partir mon père sans le voir et le revoir. Ses visites étaient des visites d'affaires. La SOCIÉTÉ DES ANTI-LIBRAIRES était enfin organisée, et c'était grâce à l'opération de cette association fraternelle que le GRAND OUVRAGE, l'enfant des savantes veilles de mon père, devait être mis au monde. Le nouveau journal, le *Times littéraire*, était aussi très avancé... Il ne paraissait pas encore, mais mon père y était très directement intéressé. Tout se préparait pour que ce nouvel interprète de la pensée universelle fît son début sur une grande échelle. Deux fois de suite, nous vîmes venir trois personnages vêtus de noir, dont l'un ressemblait à un homme de loi, l'autre à un imprimeur, et le troisième à un juif... Chacun d'eux était armé d'un formidable cahier de paperasses. Tous ces préliminaires complétés, j'entendis l'oncle Jack qui, frappant familièrement sur l'épaule de mon père, lui disait : — Votre fortune est faite maintenant et votre gloire assurée... Vous pouvez aller dormir en paix, car vous me laissez bien éveillé. Jack Tibbet ne dort jamais. »

J'avais trouvé un peu étrange que depuis mon brusque départ de l'hôtel de M. Trevanion, ni lady Eleonor, ni lui, n'eussent paru s'occuper de nous. Mais la veille de notre départ, arriva une lettre bienveillante de M. Trevanion pour moi, accompagnée d'un présent de quelques livres rares pour mon père. La lettre était datée de la campagne favorite de mon ancien patron. « On a été malade dans la famille, disait-elle, c'est ce qui nous a tous obligés de changer d'air : la semaine prochaine, lady Eleonor espère cependant aller rendre visite à M[rs] Caxton... J'ai trouvé parmi mes livres, ajoutait M. Trevanion, quelques ouvrages curieux sur le moyen-âge, et entr'autres, la collection des œuvres de Cardan que votre père désirait avoir... je les lui envoie. » Pas la moindre allusion à ce qui s'était passé entre nous.

En réponse à ce billet, après avoir exprimé les remerciements de mon père qui se jeta sur le Cardan (dix volumes in-folio, édition de Lyon, 1663), comme un ver-à-soie se jette sur une feuille de mûrier, je dis à M. Trevanion que nous regrettions tous de ne

pouvoir recevoir la visite de lady Eleonor, puisque nous quittions Londres. J'aurais dû ajouter quelque chose sur la perte de mon oncle Roland; mais mon père pensa que le capitaine désirant que le nom de son fils ne fût pas prononcé par ses plus proches parents, c'était entrer dans ses intentions que de ne pas afficher son malheur en dehors de ce cercle.

Et l'*on* avait été malade dans la famille Trevanion! Qui donc avait été malade? Je ne pouvais me contenter de cette expression générale, et je portai ma réponse à l'hôtel, au lieu de la mettre à la poste. J'interrogeai le portier, qui me répondit qu'on attendait la famille à la fin de la semaine, et qu'il avait ouï dire que lady Eleonor et miss Fanny avaient été souffrantes, mais qu'elles allaient mieux. Je laissai ma lettre entre ses mains, en le priant de la faire parvenir à son maître, et je sentis en retournant à la maison que mes blessures saignaient encore.

Nous avions retenu toute la diligence pour nous dans ce voyage, qui se passa silencieusement jusqu'à une petite ville située à trois milles de la résidence de mon oncle. Là, nous étions forcés de prendre un chemin de traverse. Le capitaine insista pour nous précéder et partit le soir même. Quoiqu'il eût écrit de Londres pour prévenir de notre arrivée, il était jaloux de l'honneur de sa pauvre tour et voulait être sûr qu'elle fît bonne figure pour notre réception. Il partit donc et nous couchâmes à l'auberge.

Le lendemain, de bon matin, nous louâmes une voiture assez large pour nous contenir avec les livres de mon père. Ce véhicule nous promena lourdement à travers un labyrinthe de mauvaises ornières, véritable chaos de voies primitives qui aurait eu bien besoin d'un maréchal Wade, ce grand réformateur des routes d'Écosse. Mais la pauvre dame Primmins et le serin parurent seuls sensibles aux secousses. La première, assise sur le banc en face de nous, s'agitait au milieu de paquets de toutes grosseurs, auxquels était attachée la même étiquette: « Ayez soin de ne pas mettre le dessus dessous. » — Singulière recommandation; car tous ces paquets ne renfermaient que des livres et ils ne risquaient pas grand'chose à être couchés dans un sens ou dans un autre; mais dame Primmins, se gardant bien d'y chercher un point d'appui, étendait les deux bras pour saisir de

chaque main les courroies des portières, étalée ainsi sur les paquets avec toute l'ampleur de son envergure, semblable à l'aigle éployée de l'empire d'Autriche, qui, par parenthèse, est moins fermement soutenue aujourd'hui que ne l'était dame Primmins. Quant au petit canari, il ne manquait jamais de répondre par un petit cri étonné, à chaque exclamation que les cahots arrachaient à sa maîtresse. Ce cri aurait pu rappeler à l'érudition paternelle, l'emphatique accent de douleur des chœurs grecs : « Aï aï ! ! »

Mais mon père, les larges bords de son chapeau rabattus sur ses sourcils, restait plongé dans ses profondes méditations. Évoquant les scènes de sa jeunesse, sa mémoire devançait sur les ailes d'un bon génie, tous les accidents de la route. Ma mère, assise près de lui, un bras sur son épaule, épiait son visage d'un œil jaloux. S'imaginait-elle que, dans ce visage pensif, se trahissait le regret du premier amour ? Blanche, qui avait été fort triste, qui avait pleuré beaucoup et parlé peu depuis qu'on l'avait habillée de noir en lui disant qu'elle n'avait plus de frère (quoiqu'elle ne se souvînt pas de ce frère perdu), Blanche, dis-je, commença enfin à témoigner la curiosité de l'enfance et à désirer apercevoir de loin la tour chérie de son père...

Blanche était assise sur mes genoux et je partageai son impatience. Enfin, nous pûmes distinguer une flèche de clocher, une église, — un bâtiment carré tout auprès, le presbytère (antique demeure de mon père), — une longue rue irrégulière de chaumières et de boutiques grossières, avec une ou deux maisons de meilleure apparence çà et là ; — puis, à l'arrière-plan, une masse informe de murs en ruine, au faîte d'une de ces éminences sur lesquelles les Danois aimaient à placer leurs camps ou leurs forts, avec une haute tour anglo-normande qui s'élevait au milieu. Quelques arbres lui faisaient une ceinture verte. C'étaient, la plupart, des peupliers ou des sapins dominés par un vieux chêne au tronc séculaire et dont les rameaux intacts projetaient au loin leur imposante verdure. A cette distance, la route serpentait derrière le presbytère et cherchait à parvenir jusqu'à la tour. Mais quelle route !... La paroisse eût mérité je ne sais quel supplice pour infliger une route pareille aux voitures et aux piétons. Si, lorsque j'étudiais sous le docteur Herman, j'avais tracé, même sur une feuille de papier, cette monstruosité topographique, je

n'aurais pu pendant quinze jours m'asseoir sur mon banc d'écolier sans en éprouver cruellement le remords.

La voiture s'arrêta tout court au milieu d'une ornière.

— « Descendons, » m'écriai-je ouvrant la portière et m'élançant le premier pour donner l'exemple.

Blanche me suivit, et après elle descendirent les chers auteurs de mes jours. Mais lorsque dame Primmins se disposait à se soulever pour imiter notre mouvement :

— « *Papæ!* dit mon père, je pense, mistress Primmins, que vous devez rester dedans pour tenir les livres en place.

— » Seigneur mon Dieu! » s'écria dame Primmins effarée.

Mon père insista en disant :

— « La soustraction d'une semblable masse ou *moles*, — souple et élastique comme est toute chair, et s'adaptant à tous les angles de la matière inerte, — cette soustraction, mistress Primmins, laisserait un vide capable de déranger n'importe quel système naturel, n'importe quelle organisation artificielle. Il en résulterait l'entrechoquement dangereux des atomes, mistress Primmins; mes livres iraient de çà et de là, ils tomberaient, ils sauteraient par les portières :

« Corporis officium est quoniam omnia deorsum. »

» Ce qui veut dire, mistress Primmins, que la fonction d'un corps tel que le vôtre est de peser sur toutes les choses pour les fixer à leur place, — pour les maintenir en équilibre, ainsi que vous l'apprendrez un de ces jours si vous voulez bien me faire la faveur de lire le poète Lucrèce et vous mettre au courant de cette philosophie matérielle dont je puis dire, sans flatterie, ma chère mistress Primmins, que vous êtes une personnification vivante. »

C'était la première parole que mon père eût prononcée depuis que nous avions quitté l'auberge. Cette boutade d'érudition sembla rassurer ma mère en lui prouvant qu'elle n'avait pas à être jalouse de la direction de ses idées. Aussi son front redevint serein et elle dit en souriant :

— « Augustin, regardez seulement la pauvre Primmins et puis mesurez cette hauteur.

— » Eh bien ! vous pouvez soustraire Primmins, répondit mon père ; mais je vous rend responsable de ce qui s'ensuivra, Kitty ! Je vous préviens seulement que vous agissez contre toutes les lois de la physique. »

Ayant ainsi parlé, mon père partit d'abord d'un pied léger, puis, me saisissant le bras, il fit une halte pour promener ses regards autour de nous et aspirer à pleines gorgées l'air pur du pays natal.

— « Et cependant, dit mon père après cette inspiration reconnaissante, et cependant il faut avouer qu'on ne pourrait trouver un pays plus laid, excepté dans le comté de Cambridge (1).

— » Mais non, répondis-je ; le caractère de ce paysage a de la hardiesse et de la grandeur ; — j'ajoute qu'il a sa beauté particulière ; ces landes immenses, ondulées, incultes, sans arbres, ont un charme de sauvagerie et de solitude ; voyez comme elles s'harmonisent avec l'aspect de cette tour en ruines ! Tout est féodal ici. Je comprends mieux l'oncle Roland.

— » Je prie le ciel que Cardan n'éprouve aucune avarie, s'écria mon père ; il est supérieurement relié... et il trouvait si merveilleusement son point d'appui contre la partie la plus charnue de cette méticuleuse Primmins. »

En ce moment, je vis Blanche qui courait rapidement devant nous et je hâtai le pas afin de la suivre de près. Je franchis les derniers vestiges d'un retranchement qui entourait les ruines de trois côtés, laissant sur le troisième, à la hauteur, une forme de parapet abrupte. Tel était le système favori des fortifications pour toutes les races teutoniques. Une chaussée élevée sur des arceaux de briques, avait remplacé, à une date moderne, l'antique pont-levis, et la porte extérieure n'était plus qu'une masse de décombres pittoresques. Quand on pénétrait dans la cour du bailli, l'esplanade du château, où jadis se rendait la justice seigneuriale, apparaissait au-dessus des murailles échancrées par le temps et partiellement obstruées par des broussailles.

(1) Ce que dit mon père ne saurait s'appliquer à tout le Cumberland en général ; car c'est un des plus pittoresques comtés de la Grande-Bretagne. Mais le canton particulier auquel s'adresse l'exclamation de M. Caxton, s'il n'est pas laid, est du moins âpre, stérile et sauvage.

C'était là aussi que la tour du donjon était debout et comparativement intacte. Sur le seuil de la large poterne nous attendait le fier capitaine.

Ses ancêtres auraient pu nous recevoir avec plus de pompe, mais certainement ils ne nous eussent pas fait un accueil plus cordial. Par le fait, dans son domaine, l'oncle Roland se montrait un autre homme. Sa raideur un peu répulsive pour ceux qui ne savaient pas le comprendre, était tout-à-fait évanouie. Il semblait moins orgueilleux, précisément parce que, sur ce terrain, son orgueil et lui étaient parfaitement d'accord. Avec quelle galanterie il tendit la main droite à ma mère, au lieu de lui offrir le bras avec le sans-façon grotesque de nos modernes châtelains! Avec quel soin respectueux il la conduisit à travers la cour jusqu'au porche voûté, où se tenait debout, posé en sentinelle, un grand domestique vêtu d'une livrée traditionnelle ou du moins conforme aux couleurs héraldiques (il était en bas rouges), et qu'à sa taille droite on pouvait facilement reconnaître pour un ancien soldat! Mais nous entrons dans la grand'salle du donjon : notre surprise fut vive de la trouver d'un aspect si gai, ce qu'il fallait attribuer au bon feu qui, malgré la saison, flambait dans la haute cheminée et qui, je dois en convenir, ne semblait pas de trop, les murs de cette vaste pièce présentant la nudité de la pierre et n'étant percés que de croisées basses et étroites. Grâces donc au feu surtout, je le répète, cette salle, qui aurait pu être comparée à une grande voûte souterraine, avait un air *sociable*, d'autant plus qu'outre un ameublement où brillait le goût de mon oncle pour le pittoresque, elle était ornée à l'une de ses extrémités d'une vieille tapisserie et à l'autre d'une natte en paille. Après que nous eûmes regardé et admiré autant que nous voulûmes, le capitaine Roland nous conduisit aux chambres qu'il destinait à ses hôtes : il ne nous fit pas passer par un de ces pompeux escaliers que vous voyez dans les châteaux modernes, mais par une petite spirale de pierre. Il nous montra d'abord une chambrette qu'il appella le cabinet d'étude de mon père, et qui, à vrai dire, eût été parfaite pour un philosophe ou un saint jaloux de se soustraire au monde, véritable intérieur d'une colonne comme celle où se séquestrait saint Siméon Stylite. En effet, pour regarder par l'étroite croisée, il aurait fallu grim-

per à une échelle, et par cette ouverture en meurtrière la meilleure vue ne pouvait découvrir que le ciel du Cumberland, traversé de temps en temps peut-être par le vol d'une corneille. Mais mon père, je crois déjà l'avoir dit, n'était pas grand amateur de paysages, et il promena des regards satisfaits autour de la cellule qu'on lui assignait.

— « Nous pourrons clouer quand vous voudrez des rayons pour vos livres, dit mon oncle en se frottant les mains.

— » Ce serait un acte charitable, répondit mon père, car les pauvres livres ont été si long-temps couchés sur le côté, qu'il doit leur tarder de se relever et de s'étendre... Mon cher Roland, cette pièce est faite pour recevoir des livres, — tant elle est ronde et profonde. Je serai ici comme la Vérité dans un puits.

— » Et voici un cabinet de toilette pour vous, ma sœur, un cabinet de toilette qui communique à l'autre, — » dit mon oncle en ouvrant une petite porte basse comme celle d'un cachot, mais qui conduisait réellement dans une charmante pièce, car la fenêtre donnait sur un balcon,— « et à côté vous aurez votre chambre à coucher. Quant à vous, Pisistrate, mon garçon, j'ai peur de ne pouvoir vous loger provisoirement qu'en simple soldat; mais un peu de patience, et dans un jour ou deux nous rendrons votre chambre digne d'un général de votre nom illustre — n'était-ce pas un grand général que Pisistrate Ier, mon frère ?

— » Tous les tyrans le sont, repartit mon père, la gloriole militaire leur est indispensable.

— » Oh ! vous pouvez dire ici ce qu'il vous plaira ! » dit l'oncle Roland de très bonne humeur et qui, en me ramenant au rez-de-chaussée, s'excusa encore si sérieusement de l'appartement à moi réservé, que je m'attendais à être plongé dans une *oubliette*. Ce soupçon ne se dissipa guère lorsque je vis que nous quittions le donjon et qu'à travers ce qui me parut un ramassis de décombres, nous nous dirigeâmes vers le côté droit de la cour. Je fus donc agréablement surpris de trouver parmi ces ruines une chambre dont la large fenêtre commandait la vue de toute la contrée et qui était située immédiatement au-dessus d'un arpent de terre cultivé en jardin. L'ameublement était convenable quoique simple; des nattes garnissaient les murs et le parquet.

Bref, malgré l'inconvénient d'avoir à traverser la cour pour aller rejoindre les autres habitants de la maison, malgré la privation complète de ce luxe moderne qu'on appelle une sonnette, je ne pouvais être mieux logé.

— « Mais c'est un vrai boudoir, mon cher oncle ; soyez bien persuadé que ce devait être le boudoir des dames de Caxton... Dieu donne le repos à leurs âmes !

— » Non, répondit mon oncle gravement. Je soupçonne que ce devait être la chambre du chapelain, car la chapelle était là à droite. Une chapelle plus ancienne existait dans le donjon ; on cite rarement, en effet, un vrai donjon sans sa chapelle, son puits et sa grand'salle. Je puis vous montrer une partie de la toiture de cette chapelle. La salle et le puits sont intacts : le puits est très curieux, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille à un angle de la salle. Du temps de Charles I[er], notre ancêtre y fit descendre son jeune fils dans un seau et l'y tint ainsi caché pendant six heures pour le soustraire à une populace de révoltés qui assiégeaient la tour. Je n'ai pas besoin de dire que notre ancêtre, lui-même, dédaigna de se cacher devant une telle canaille, car c'était un homme ! l'enfant vécut, et malheureusement devint un dissipateur qui se servit du puits pour mettre son vin à rafraîchir. Il *but* plus d'un bon arpent du domaine paternel.

— » Je l'effacerais de l'arbre généalogique, si j'étais que de vous. Mais apprenez-moi, je vous prie, si vous n'avez pas découvert la chambre particulière de ce grand sir William de Caxton, à propos de qui mon père fait si honteusement le sceptique ?

— » Je vous confierai un secret, répondit le capitaine en me donnant du doigt un coup oblique dans le côté ;... j'ai logé votre père dans cette chambre même. On lit les lettres initiales W. C. au milieu d'une rosace, et sur la cheminée est la date de la construction de la tour... trois ans avant la bataille de Bosworth. »

Je ne pus m'empêcher de faire chorus au rire goguenard dont mon oncle accompagna la confidence de cette plaisanterie caractéristique, et après l'avoir complimenté sur cette méthode judicieuse de prouver qu'il avait raison, je lui demandai comment il avait pu si bien restaurer et ajuster sa ruine, d'autant plus que depuis son acquisition il n'y avait fait que de rares visites.

— « Avez-vous remarqué, me répondit-il, ce pauvre diable qui est à la fois mon domestique, mon jardinier, mon bailli, mon sénéchal, mon sommelier, et tout ce que vous voudrez encore? Il y a douze ans, on lui donna son congé au régiment, et il fut inscrit sur la liste des invalides. Je le plaçai ici, et comme il est excellent charpentier, je lui dis ce que je désirais, en mettant de côté, chaque année, une petite somme pour réparations et ameublements. Vous seriez étonné du faible chiffre de mes dépenses, tant Bolt (c'est son nom), le pauvre diable saisit bien l'esprit de la chose. D'ailleurs, la plupart de mes meubles (qui, vous le voyez, sont antiques et convenables), ont été ramassés dans les diverses chaumières et fermes du voisinage. Par malheur, cependant, nous avons plusieurs pièces encore qui auraient besoin d'être garnies; mais, que voulez-vous, continua mon oncle en changeant légèrement de couleur, dans ces derniers temps je n'avais plus d'économies à faire. Beau neveu, venez, reprit-il avec un effort visible, venez que je vous montre ma caserne; elle est de l'autre côté de la grand'salle et construite avec ce qui fut autrefois, sans doute, l'office du château. »

Lorsque nous traversâmes la cour, notre voiture de voyage venait justement de subir son dernier cahot à la porte. La tête de mon père plongeait profondément dans le véhicule pour y rassembler les paquets... En véritable oracle, il accablait d'imprécations et d'anathèmes dame Primmins et le vide produit par sa désertion. Dame Primmins était là debout, faisant un réceptacle de son tablier qu'elle tendait pour recueillir simultanément paquets et anathèmes, le tout avec une douceur d'ange, levant les yeux au ciel et murmurant sur « ses pauvres vieux os..... » Hélas! pour ce qui était des os de dame Primmins, ils étaient depuis vingt ans à l'état de mythe. — Oui, vous auriez aussi vite trouvé un plésiosaurus fossile dans le gras marécage de Romney, qu'un os parmi ces masses de chair dont mon père croyait avoir fait de moëlleux coussinets pour protéger son Cardan.

Nous laissâmes mon père et dame Primmins se réconcilier, et passant sous une porte qui avait remplacé une herse, nous pénétrâmes dans la chambre de l'oncle Roland. Oh! certainement que Bolt avait parfaitement saisi l'esprit de la chose; cer-

tainement qu'il était entré jusqu'au fond des recoins les plus secrets du caractère de son maître! Buffon a dit : *le style, c'est l'homme.* Là, c'était la chambre qui était l'homme. Vous étiez tout d'abord frappé de cette propreté toute militaire et méthodique qui était le trait caractéristique et général du capitaine. Signalons quelques détails du mobilier : Vous reconnaissiez là, sur des rayons de chêne, les livres à propos desquels mon père aimait à plaisanter son romanesque frère : Les histoires de Froissart, de Joinville et de Barante, la *Mort d'Arthur, Amadis des Gaules*, la *Reine des Fées*, de Spencer; un bel exemplaire de l'*Horda*, de Strutt; les *Antiquités du Nord*, de Mallet; les *Reliques*, de Percy; l'*Homère*, de Pope; des livres sur l'artillerie, l'art de tirer de l'arc, la fauconnerie, les fortifications, la vieille chevalerie et la guerre moderne. Tous ces volumes mêlés et confondus!

La vieille chevalerie et la guerre moderne! Voyez, en effet, ce casque de tournois avec le haut cimier des Caxtons, et à côté de ce trophée d'armes, une cuirasse française; — plus loin, cette antique bannière (un pennon de chevalier) surmonte deux baïonnettes disposées en croix. Enfin, au manteau de la cheminée, remarquez comme reluisent cette épée et ces pistolets d'arçon qu'on essuie et frotte tous les jours très certainement... C'est l'épée du capitaine Roland lui-même, ce sont ses pistolets de régiment. Au-dessous, c'est aussi sa selle, criblée de balles et lacérée, la selle sur laquelle il était assis le jour où un fatal projectile emporta cette jambe... Je frémis en devinant tout cela et m'approchai religieusement. — Oh! oui, si le capitaine n'avait pas été là, j'aurais baisé cette épée de Bayard ou de Sydney.

Mon oncle était trop modeste pour s'expliquer ainsi mon émotion. Il pensa plutôt que j'avais détourné la tête afin de cacher le sourire que m'inspirait sa vanité, et il me dit en s'excusant d'un air un peu honteux : « C'est Bolt, Bolt seul qui a eu cette folle idée. »

CHAPITRE XI.

Notre hôte déploya pour nous, à table, une hospitalité qui

contrastait singulièrement avec ses habitudes d'économie à Londres. Sans doute, c'était Bolt qui avait pris le brochet énorme par lequel commençait le premier service. Sans doute encore, c'était Bolt qui avait élevé ces beaux poulets *ab ovo*; Bolt aussi avait fait cette omelette exquise à la mode d'Espagne; — quant au reste, la bergerie et le jardin l'avaient fourni naturellement, et ces producteurs volontaires n'avaient rien de commun avec les fournisseurs mercenaires de Londres, le boucher et le marchand d'hortolailles, qui hâtent la ruine de cette classe intéressante de l'État qu'on appelle la « petite propriété » ou la « bourgeoisie malaisée. »

La soirée se passa gaîment, et le capitaine, contrairement à sa coutume, tenait le dé de la conversation. Onze heures sonnèrent avant que Bolt parût avec une lanterne pour me servir de guide à travers la cour jusqu'aux ruines au milieu desquelles s'élevait ma chambre à coucher, — cérémonie qu'il voulut absolument répéter chaque soir, avec la même étiquette, que le ciel fût clair ou sombre.

J'eus quelque peine à m'endormir, — agité par mes réflexions: Était-il bien possible que si peu de jours se fussent écoulés depuis que l'oncle Roland avait appris la mort de son fils, — de ce fils dont la destinée l'avait si long-temps rendu malheureux? Jamais cependant l'oncle Roland n'avait semblé moins triste? Était-ce naturel, — était-ce le résultat d'un effort sur lui-même? Pendant plusieurs jours encore je me posai cette question sans pouvoir la résoudre à ma satisfaction. Tout bien considéré, c'était un effort de sa part ou plutôt une détermination systématique. Par moments, l'oncle Roland laissait retomber sa tête, il contractait ses sourcils, tout son être semblait s'affaisser. Toutefois, ce n'étaient là que des moments; il se secouait bientôt, comme le coursier qui croit entendre en sommeillant le son de la trompette, et il écartait le poids sous lequel il avait fléchi! Mais, grâces à sa résolution énergique, ou à l'aide de je ne sais quelles réflexions, le capitaine, selon moi, était réellement la proie d'une tristesse moins grave et moins amère que celle qui le rongeait auparavant. Il me semblait tous les jours transférer de plus en plus ses affections des morts aux vivants, surtout à Blanche et à moi. Il laissait clairement apercevoir qu'il me consi-

dérait désormais comme son légitime successeur, — comme le soutien futur de son nom; — aussi aimait-il à me confier tous ses petits plans et à me consulter. Il se promenait avec moi autour de son domaine (dont je parlerai plus au long par la suite); il me montrait, du haut de toutes les éminences que nous gravissions, jusqu'où s'étendait la limite des nobles terres de ses ancêtres; puis, d'une main pieuse, il me déroulait le vieux tableau généalogique et s'arrêtait complaisamment sur ceux des Caxtons qui avaient exercé des fonctions militaires ou qui étaient morts sur le champ de bataille. Un Caxton s'était croisé pour suivre Richard Cœur-de-Lion en Palestine; un autre avait combattu à Azincourt; un troisième avait succombé à Worcester. Le portrait de ce dernier, Cavalier à la belle chevelure bouclée, existait encore. Sans le moindre doute, ce devait être le même qui avait mis son fils à rafraîchir dans ce puits consacré par le fils à un usage plus agréable. Mais de tous ses dignes aïeux, il n'en était aucun que mon oncle, par esprit de contradiction peut-être, estimât à un aussi haut degré que l'apocryphe sir William, et pourquoi? — Parce que, lorsque le traître Stanley changea la fortune de la journée dans les plaines de Bosworth, — lorsque le cri de *trahison, trahison!* ce cri du désespoir, s'échappa des lèvres du dernier des Plantagenets, « *ce fidèle parmi les infidèles,* »

« Among the faithless, faithfull found (1).

ce vaillant chevalier était tombé dans la dernière mêlée où se jeta Richard avec le courage du lion.

— « Votre père me répète que Richard était un meurtrier et un usurpateur, disait mon oncle; — cela peut être vrai ou ne pas l'être, Monsieur; mais ce n'était pas sur le champ de bataille que ses partisans devaient discuter le caractère du maître qui avait reçu leur foi, principalement lorsqu'ils avaient devant eux une légion de mercenaires étrangers. Je ne voudrais pas descendre de ce renégat de Stanley, devrais-je être seigneur de tous les domaines possédés par les comtes de Derby. Mon-

(1) Milton, *Paradis perdu*.

sieur, dans la guerre des princes, les hommes combattent et meurent pour un grand principe et une noble passion : le vaillant sir William payait, au dernier des Plantagenets, la dette des bienfaits qu'il avait reçus du premier.

— « Et cependant, dis-je malicieusement, qui sait si William Caxton, l'imprimeur, n'a pas....

— » Que la peste, le feu et tous les fléaux emportent William Caxton l'imprimeur et son invention avec lui, s'écria mon oncle en m'interrompant comme eût fait un barbare. — Lorsqu'il n'y avait que peu de livres, au moins ils étaient bons; aujourd'hui qu'ils surabondent ils ne servent plus qu'à confondre le jugement, à troubler la raison, à dégoûter de l'étude des ouvrages utiles, et à creuser un sillon d'innovation sur toutes les anciennes limites de l'intelligence et de la morale; ils séduisent les femmes, ils efféminent les hommes, ils renversent les Etats, les trônes, les cultes; ils approvisionnent de phrases une race d'impertinents bavards, de fats philosophes qui ont toujours un auteur à citer pour se dispenser de faire leur devoir; ils rendent le pauvre mécontent, inspirent aux riches les caprices les plus fantasques, et à force de raffiner les antiques vertus, les réduisent à n'être plus que des arguties et des sentiments factices. Toute l'imagination jadis se traduisait en noble activité, en aventures de courage, en glorieuses entreprises, en beaux faits d'armes, en hautes pensées! Aujourd'hui, un homme n'est censé avoir de l'imagination que s'il entretient, par de faux stimulants, des passions qu'il n'a jamais éprouvées, ou que s'il court des dangers qui n'existent pas; tout ce qu'il y a en lui d'énergie vitale, s'épuise à éprouver les amours fictifs et les désespoirs imaginaires des salons de Saint-James ou des boudoirs de Bond-Street. Mon neveu, la chevalerie finit le jour où la presse commença! Et l'on voudrait m'imposer pour aïeul, au milieu de la foule des hommes pécheurs qui ont vécu dans les siècles, celui-là même que j'accuse d'avoir le plus contribué à détruire ce que j'estimais le plus au monde... Celui, pardieu, dont l'invention maudite a presque déraciné du cœur des hommes tout le respect qu'ils doivent avoir pour leurs aïeux... C'est là une cruauté dont mon frère n'eût jamais été capable si le diable même de l'imprimerie ne s'était emparé de lui! »

Etait-il bien possible qu'en plein XIXe siècle, dans ce siècle privilégié et béni, il existât un pareil Vandale! Quoi! mon oncle Roland osait parler un langage dont Totila, le roi des Huns, aurait rougi lui-même, et cela si peu de jours après la harangue scientifique et érudite de mon père sur l'hygiène des livres! C'était à faire désespérer du progrès des lumières et de la perfectibilité humaine! Notez bien que l'ingrat capitaine avait dans ses poches, j'en suis sûr, au moins deux volumes, et que la biographie de Robert Hall était l'un des deux. A vrai dire, c'était là une boutade *ab irato;* dans son exaltation passionnée, le pauvre homme, il ne savait pas quelles absurdités il venait d'exprimer. Mais cette explosion du capitaine Roland a rompu le fil de mon récit. Pouff! il faut que je reprenne haleine avant de le continuer.

Oui, en dépit de mon impertinence, le vieux capitaine s'attachait de plus en plus à moi; il tenait à me convertir à toutes ses idées. Il ne se contentait pas de me faire la leçon sur notre généalogie; après m'avoir montré son domaine en détail, il me menait avec lui, dans de longues excursions, jusqu'à des villages éloignés où l'on pouvait retrouver quelque vestige d'un ancien Caxton, une cotte d'armes ou une épitaphe sur une pierre tumulaire. Afin de recueillir quelque anecdote de ses morts bien-aimés, il me forçait de lire et de relire des ouvrages topographiques et des histoires locales, — oubliant, l'ingrat barbare, qu'il avait obligation de ces documents à l'imprimeur répudié. Il est juste de dire que ce canton, sur la surface de plusieurs milles, avait conservé des traces, *vestigia*, de ces vieux Caxtons: sur plus d'un mur en ruine quelque inscription révélait leur nom. Tous ces monuments ne pouvaient lutter sans doute avec l'autorité de celui de l'abbaye de Westminster, qu'invoquait si obstinément mon père.... Cependant, il était clair qu'une recherche pareille n'exposait guères mon oncle à tomber sur quelque écusson déshonoré, tant ce nom, sur lequel s'était accumulée la poussière des siècles, recueillait encore de respect populaire et d'affection traditionnelle dans les hameaux et les chaumières. Il était doux de voir en quelle vénération était tenu ce petit *hidalgo* qui datait de deux ou trois cents ans, et la bienveillance patriarcale avec laquelle il y répondait. L'oncle Roland était un homme qui entrait dans

une pauvre demeure, reposait sa jambe de liége au foyer de l'humble paysan, et passait une heure à entretenir son hôte de tout ce qui pouvait l'intéresser le plus. Il est un instinct particulier d'aristocratie parmi les paysans des cantons agricoles. Ils aiment les anciens noms et les anciennes familles! ils s'identifient avec les honneurs d'une maison comme s'ils étaient les hommes d'un clan. Ils ont bien moins le culte de la richesse que les bourgeois des villes et la classe moyenne; une noble indigence leur inspire de la pitié, mais une pitié respectueuse. Et puis, d'ailleurs, le capitaine, — ce même capitaine Roland qui, à Londres, allait dîner chez un petit traiteur et s'y faisait rendre la monnaie d'un shelling, ce même capitaine Roland, qui éludait de se donner le luxe d'un fiacre, — devenait positivement prodigue de ses largesses dans son domaine paternel. Ce n'était plus là le même homme. Le capitaine à demi-solde, au frac râpé, qui était perdu au milieu du tourbillon de la capitale, s'accordait, en qualité de châtelain, une aisance digne et libérale que Chesterfield eût admirée. Si le signe véritable de la politesse est de plaire, je voudrais que vous eussiez vu les sourires qui illuminaient tous les visages lorsqu'il descendait au hameau et qu'il y saluait tout le monde à droite et à gauche.

Un jour, une bonne femme, franche et cordiale vieille, qui avait connu le capitaine enfant, le rencontra s'appuyant sur mon bras. Elle nous arrêta pour pouvoir, dit-elle avec une naïve rudesse, me regarder tout à son aise.

Heureusement que j'étais d'une assez belle taille pour passer la revue, même d'une matrone du Cumberland. Après un compliment dont mon ami parut très flatté, elle me dit à moi, mais en montrant le capitaine :

— « Hé! Monsieur, vous avez le temps devant vous; profitez-en pour tâcher de devenir aussi bon que *lui*... et vous le deviendrez en effet, si Dieu vous prête vie, j'en suis certaine..... car ce vieux tronc n'a jamais porté de mauvaises branches. La tête poliment inclinée vers les petits, fièrement relevée en présence des plus grands, c'est ce que vous avez été tous depuis que vous êtes sortis de l'Arche. Béni soit le vieux nom... quoique le pécule ne soit pas gros... Ce nom sonne à l'oreille du pauvre comme une pièce d'or.

— » Comprenez-vous à présent, me dit le capitaine quand nous eûmes laissé la vieille, — comprenez-vous ce que nous devons à un nom et ce que nous devons à nos pères! Comprenez-vous pourquoi l'ancêtre le plus reculé a droit à nos respects? — Il fut le père de toute la race. « Honorez vos parents ,» dit le commandement, et il ne dit pas honorez vos enfans. Si ces enfants nous déshonorent, nous les anciens, nos pères morts et le saint héritage de leurs vertus... LE NOM... s'ils font cela, dis-je... » l'oncle Roland s'arrêta tout court et ajouta avec émotion : — « Mais vous êtes mon héritier, à présent.... je n'ai plus peur! Qu'importe le chagrin d'un vieillard insensé?... Le nom, cette propriété des générations, est sauvé, grâce au ciel... le nom! »

J'avais enfin le mot de l'énigme et je compris pourquoi, au milieu de la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils, ce père si fier était consolé. C'est qu'il était moins lui-même un *père* qu'un *fils*... le fils d'une longue suite d'aïeux. De chaque tombe où dormait un ancêtre il avait entendu sortir la voix d'un père. Il pouvait supporter le malheur de n'avoir plus de fils si ses pères n'étaient pas déshonorés. Roland de Caxton était plus qu'un Romain.... le *fils* pouvait encore être l'objet de ses affections domestiques, mais les *lares* faisaient partie de sa religion.

Mais Cambridge? J'aurais dû être à travailler sans relâche pour me préparer aux cours de l'Université! — Hélas! hélas! le pouvais-je? C'était principalement sur la composition grecque que j'avais besoin de fortifier mon éducation académique. Je m'adressais donc à mon père qui, on doit le penser, devait se trouver à son aise sur cette matière. Mais qu'il est rare de rencontrer un grand savant qui soit en même temps un bon professeur!

Mon cher père! Si on veut bien vous accepter tel que vous êtes et entrer dans vos idées, jamais il ne fut un maître plus admirable pour faire l'éducation du cœur et de la tête, pour donner d'excellents principes de morale et un goût pur; — si on entre dans vos idées, ai-je dit, lorsque, ayant découvert qu'une maladie de l'intelligence ou une peine de l'âme a besoin de vos recettes, vous essuyez les verres de vos lunettes et glissez gravement votre main entre votre chemise et votre gilet. Mais aller à vous sèchement, régulièrement — écolier monotone, vous

porter le livre et le cahier — observer la triste résignation avec laquelle vous vous arrachez à votre volume de Cardan, ce nouveau trésor qui a encore pour vous tous les charmes de la première jouissance! Mais suivre les mouvements des muscles de votre front qui se contractent tout-à-coup sur une fausse quantité ou une locution barbare ; — mais vous entendre proférer cette horrible exclamation : *Papæ!* qui signifie, j'en suis sûr, quelque chose de plus, échappée de vos lèvres, que lorsque le latin étant encore une langue vivante, *papæ* pouvait être une expression naturelle, sans pédantisme!... Non, non.... Je préfèrerais mille fois éterniser mes bévues classiques et rester dans les ténèbres de la plus crasse ignorance, plutôt que d'aller m'éclairer au flambeau de votre érudition en vous arrachant cette infernale interjection : *Papæ!*

Et puis, mon père, si on lui soumettait une page de vers qu'on croyait assez heureusement tournés, prenait sa plume et, tranquillement, d'un air réfléchi, il en raturait les deux tiers pour leur en substituer qu'on trouvait excellents, certes, mais sans pouvoir exactement expliquer pourquoi : le lui demandait-on, mon père hochait la tête avec désespoir et vous disait : « Pourquoi? Mais vous devriez *sentir* pourquoi! »

Bref, l'érudition classique était pour lui comme la poésie : il ne pouvait pas plus vous l'enseigner que Pindare n'aurait pu vous enseigner à faire une ode. Vous respiriez l'arome, mais il vous était aussi difficile de le saisir et de l'analyser que d'enlever le parfum d'une rose dans le creux de votre main. Je laissai bientôt mon père lire en paix le Cardan et corriger les épreuves du *grand ouvrage* qui, par parenthèse, avançait bien lentement. L'oncle Jack avait insisté pour qu'il fût imprimé in-quarto avec des planches ; ces illustrations exigeaient un temps immense et devaient coûter une somme énorme...... Ces frais étaient l'affaire de la *Société des anti-éditeurs.*

Pour en revenir à moi, comment parvenir à travailler sans distraction? A peine me suis-je installé dans ma chambre, me croyant isolé du monde comme un ancien Breton,

« Penitus ab orbe divisus, »

voilà qu'on frappe à ma porte : tantôt c'est ma mère qui s'est

bénévolement engagée à faire des rideaux pour toutes les croisées (bagatelle superflue que Bolt avait oubliée ou dédaignée), et qui désire savoir comment sont disposées les draperies chez M. Trevanion : prétexte pour se rapprocher de moi et savoir si je ne suis pas à me désoler ; — car du moment où elle apprend que je me retire dans ma chambre, elle est sûre que c'est pour me livrer à ma mélancolie ; — tantôt c'est Bolt qui façonne des rayons de bibliothèque pour mon père, et veut me consulter à chaque coup de rabot, parce que je lui ai tracé un dessin gothique dont il est enthousiasmé ; tantôt c'est Blanche, à qui, dans une heure de fatale inspiration, j'ai entrepris de donner des leçons de dessin, et qui arrive, sur la pointe du pied, protestant qu'elle ne me troublera pas, et qui reste si tranquille sur sa chaise qu'elle me fait perdre toute patience ; tantôt, et plus souvent encore, c'est le capitaine qui a besoin de moi pour faire une promenade, monter à cheval, pêcher à la ligne. Et par saint Hubert (le patron de la chasse), le brillant mois d'août est venu... le gibier abonde sur ces landes sauvages, — et mon oncle m'a fait cadeau du fusil dont il se servait à mon âge : — c'est un fusil à un coup, avec une batterie à pierre... Je ne sais si vous auriez ri en le voyant dans les mains du capitaine. J'avoue que, dans les miennes, il m'était assez agréable de pouvoir rejeter sur la vieille batterie les étranges exploits de ma maladresse. — En un mot, le temps passait bien vite : si mon oncle et moi nous avions nos heures sombres.... nous savions, du moins, forcer ces heures de fuir, et nous réussissions mieux à cette chasse qu'à celle des lièvres ou des perdreaux.

Enfin, quoique les alentours immédiats de la tour de mon oncle fussent si arides et si déserts, à quelques milles au-delà le pays devenait plus intéressant ; à nos yeux s'offrait maint site poétique ou grandiose, et parfois nous séduisions mon père qui abandonnait Cardan pour passer des journées entières sur les rives de quelque beau lac.

Entr'autres excursions, j'en fis une toute seule à ce château où mon père avait connu le charme et les angoisses de cette épreuve du premier amour, dont mon propre cœur conservait encore les cicatrices récentes. La maison, grande et imposante, était fermée. Les Trevanions n'y étaient pas venus depuis

des années; on avait réduit au plus petit espace possible les jardins et le parc d'agrément. Vous n'y remarquiez ni ruine ni délabrement,— M. Trevanion ne l'aurait jamais souffert; — mais partout se trahissait l'absence prolongée des propriétaires. Je pénétrai dans l'intérieur à l'aide de ma carte et d'une demi-couronne. Je vis ce mémorable boudoir. — Je crus reconnaître la place même où mon père avait entendu la sentence qui devait changer le cours de sa vie; au retour, ce fut avec une nouvelle tendresse que je contemplai son front si calme, et je bénis du fond du cœur cette affectueuse compagne dont l'amour patient en avait banni les sombres nuages.

Quelques jours après notre arrivée, j'avais reçu une lettre de Vivian; elle avait été envoyée d'abord chez mon père, où j'avais donné mon adresse et d'où on me l'avait fait passer dans le Cumberland. Cette lettre était courte, et elle me parut exprimer une certaine satisfaction. Vivian croyait, me disait-il, qu'il venait enfin de prendre le bon chemin et qu'il comptait le suivre... Le monde et lui étaient devenus meilleurs amis; mais, ajoutait-il, pour continuer d'être bien avec le monde, le moyen unique consistait à le traiter comme un tigre apprivoisé, en ayant un poignard dans une main, tandis que l'autre caressait la bête féroce. L'enveloppe de sa lettre renfermait un billet de banque dont la valeur soldait sa dette et au-delà, et il me priait de lui garder le surplus jusqu'à ce qu'il le réclamât en qualité de millionnaire. Il ne me donnait aucune adresse; mais le timbre de la poste indiquait qu'il m'avait écrit de Godalming. — Ayant eu l'impertinente curiosité de consulter une vieille description topographique du comté de Surrey, je trouvai ce paragraphe dans un itinéraire ajouté en supplément au volume : — « A gauche du bois de hêtres, trois milles plus loin que Godalming, vous avez une vue de la résidence élégante de Francis Vivian, Esq. » A en juger par la date de l'ouvrage, le susdit Francis Vivian pouvait être le grand-père de mon ami, son homonyme. Plus de doute donc sur la famille de cet enfant prodigue.

Cependant les vacances de l'été allaient bientôt finir, et tous les hôtes du pauvre capitaine se préparaient à le quitter. Par le fait, nous avions longuement usé de son hospitalité. Il fut convenu que j'accompagnerais mon père et ma mère à leurs *pénates*,

si négligés depuis le séjour que nous avons fait à Londres. De là je devais me rendre à Cambridge.

Notre séparation fut pénible... Dame Primmins elle-même versa des larmes en serrant la main de Bolt; mais aussi Bolt, ancien soldat, était un homme attentif pour le sexe. Les deux frères ne se contentèrent pas de se serrer la main; — ils s'embrassèrent tendrement, comme le font rarement aujourd'hui les frères parvenus à cet âge, excepté sur le théâtre. Blanche, un bras passé autour du cou de ma mère, un autre autour du mien, me glissa dans l'oreille en sanglotant : « Mais je veux être votre petite femme, au moins, je le veux. » Finalement, la voiture de louage nous reçut tous une seconde fois, excepté la pauvre Blanche... qui nous fit faute quand nous l'eûmes perdue de vue.

CHAPITRE XII.

Alma mater! alma mater! Auguste mère! auguste mère! salut! Nos modernes novateurs, avec leurs belles théories d'éducation, peuvent te critiquer; mais tu es une véritable mère lacédémonienne : — austère et implacable comme la vieille matrone qui mura le temple où s'était réfugié son fils Pausanias, apportant elle-même la première brique pour l'ensevelir ainsi tout vivant; austère et implacable, dis-je, mais pour tes fils indignes de toi; pleine d'une majestueuse tendresse pour les autres (1).

Il est plus d'un jeune homme qui va à Cambridge (je ne parle pas d'Oxford, ne connaissant pas cette université), qui va, dis-je, à Cambridge, uniquement pour la forme, c'est-à-dire pour se faire inscrire sur les registres d'un collége, passer trois ans à figurer parmi les οι πολλοι, et obtenir ses grades, si faire se peut; — un jeune homme, qui n'a pas d'autre but, trouve en effet l'Université une mère au cœur de pierre : la rue d'Oxford à Londres n'est pas plus indifférente aux passants; cette rue, si sévèrement apostrophée par l'immortel mangeur d'opium (2).

(1) Pausanias était accusé d'intelligence avec les ennemis de Sparte. Sa mère avait nom Anchitée. Cet évènement eut lieu l'an 477 avant J.-C.

(2) M. de Quincy, critique distingué, connu par son ouvrage le *Mangeur d'opium*.

Mais celui qui veut lire, travailler, profiter de tous les avantages que la science et la littérature lui offrent, choisir judicieusement ses amis,— c'est-à-dire distinguer dans cette vaste fermentation des jeunes idées ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais, — s'associer au bon et repousser le mauvais,— celui-là peut féconder ses trois ans d'étude et cueillir; au bout de ces trois ans, des fruits immortels; — oui, ces trois ans peuvent être noblement employés, devrait-on passer sur le pont aux Ânes pour pénétrer dans le temple d'honneur.

On nous annonce d'importants changements dans le système académique : on prétend que désormais les mathématiques n'auront plus le premier rang à Cambridge, et que les palmes d'honneur seront accordées aux disciples heureux des sciences morales et des sciences naturelles. A côté de l'antique trône de la déesse Mathesis, ils ont placé, dit-on, deux fauteuils très utiles, *deux fauteuils à la Voltaire.* Je n'ai pas d'objection à cela; mais, selon moi, des trois années de la vie scholaire, ce que je trouve excellent, c'est bien moins la chose apprise que la persévérance opiniâtre à apprendre quelque chose.

Sous un rapport, il fut heureux pour moi d'avoir vu un peu le monde réel — le monde de la capitale — avant de voir son imitation, le monde universitaire. Ce qu'on appelait plaisir dans celui-ci, aurait pu me séduire si j'étais tombé là directement de la pension philhellène; mais après que j'avais vécu de la vie de Londres, ce prétendu plaisir n'avait plus d'attraits pour moi. Boire jusqu'à l'ivresse, jouer gros jeu, un mélange de rusticité affectée et de dépenses extravagantes, voilà quelle était la mode lorsque j'étais à l'Université *sub consule Planco*, — c'est-à-dire, quand Wordsworth était le principal du collége de la Trinité : c'est peut-être changé aujourd'hui.

Mais j'avais déjà moralement passé l'âge où de semblables exemples pouvaient être dangereux pour moi. Tout naturellement donc je me trouvai en dehors de la société des oisifs, je fréquentai souvent celle des studieux.

Toutefois, à parler franchement, je n'avais plus mon ancien goût pour les livres. Si mon initiation au grand monde me préservait de me livrer aux excès de la vie d'étudiant, elle avait aussi augmenté ce besoin d'activité pratique qui était un des

éléments naturels de mon caractère. Hélas! en dépit de la leçon que j'avais puisée dans la biographie de Robert Hall, maintes fois le souvenir du passé était si cruel, que je désertais brusquement ma chambre solitaire, poursuivi par des visions trop charmantes et cherchant par quelque violente fatigue corporelle à éteindre la fièvre de mon cœur. Cette ardeur de la première jeunesse, qu'il est si utile de consacrer à l'étude, je l'avais prématurément consumée sur les autels d'un culte moins sévère. J'avais donc beau travailler, c'était avec une *sensation de travail* que le véritable amant de la science ne connaît jamais,— ainsi que je l'éprouvai dans une autre époque de ma vie. La science — cette image de marbre — s'anime de la chaleur de la vie, non par le travail du ciseau, mais par le culte du sculpteur. L'artiste qui ne se donne à elle que mécaniquement, ne trouve qu'une statue muette.

Chez l'oncle Roland, un journal était chose rare. A Cambridge, même parmi le monde des lecteurs littéraires, les journaux avaient leur importance. On s'occupait beaucoup de politique, et, j'étais à peine depuis trois jours à Cambridge, que j'entendis parler de M. Trevanion. Les journaux politiques avaient donc leurs charmes pour moi. La prédiction de mon patron sur lui-même, semblait à la veille de s'accomplir. La presse répétait des bruits de changements de cabinet; le nom de M. Trevanion revenait sans cesse, loué ici, critiqué là, tantôt porté bien haut, tantôt bien bas : les journaux se le renvoyaient comme un volant poussé par des raquettes. Cependant les changements n'avaient pas lieu et le cabinet tenait bon.

Il est une colonne spéciale du *Morning-Post*, où, sous le titre général de :

FASHIONABLE INTELLIGENCE,

sont enregistrés les grands et petits évènements de la haute société. Pas un mot là d'une nouvelle qui m'eût plus agité que les conquêtes ou la décadence d'un empire, à plus forte raison qu'un remaniement de cabinet : pas la moindre insinuation « sur les prochaines fiançailles de la fille et unique héritière d'un influent et riche membre de la chambre des communes » style du *Morning-Post*. Seulement, de temps en temps, lorsque le journal

faisait le dénombrement des hôtes distingués qui avaient honoré ou embelli de leur présence la soirée de quelque chef de parti, je sentais mon cœur venir expirer sur mes lèvres, si je lisais les noms de lady Eleonor et de miss Trevanion.

Mais parmi tous ces prolifiques organes de la presse périodique, — postérité reculée du grand ancêtre dont je porte le nom (car je suis fidèle à la foi de mon père), où était le TIMES LITTÉRAIRE? Qu'est-ce qui avait si long-temps retardé l'épanouissement de ses feuilles promises? Pas la plus petite follicule, sous forme de prospectus, n'était encore sortie de l'imprimerie. J'espérais, du fond de mon cœur, que l'entreprise était abandonnée, et je me gardais bien d'en parler dans les lettres que j'écrivais à la maison de peur d'en renouveler l'idée. Mais, à défaut du TIMES LITTÉRAIRE, il parut un nouveau journal, journal quotidien aussi, un long, mince et maigre rejeton de la presse, avec une vaste tête, en guise de programme, qui, pendant trois semaines successivement, précéda le premier article; le corps de cette feuille nouvelle se composait de fins et subtils paragraphes, et les annonces qui lui servaient de jambes étaient le plus pauvre appendice de ce genre que j'aie vue à la première ou à la dernière page d'un journal. Et cependant cet avorton avait un titre grandiose, un titre qui évoquait le souvenir de toutes les jouissances gastronomiques et commerciales de la cité, un titre à faire sourire Falstaff et les aldermen, un titre qui avait un parfum de venaison et de soupes à la tortue..... il s'appelait :

LE CAPITALISTE.

Tous ces fins et subtils paragraphes étaient entrelardés de recettes pour faire de l'argent. Il y avait un El Dorado dans chaque phrase. A en croire ce journal, jamais, jusqu'alors, personne n'avait encore trouvé le juste intérêt de ses livres, de ses shellings et de ses sous sterling. Vous auriez tourné le dos à vingt pour cent. On y entretenait souvent le lecteur de l'Irlande... pas de ses injures et de ses malheurs, Dieu merci, mais de ses riches pêcheries; on y demandait ce qu'étaient devenues les perles qui avaient jadis rendu la Grande-Bretagne si fameuse; puis venaient une savante digression sur certaines sciences

long-temps perdues et heureusement *re*découvertes ; — une ingénieuse proposition de convertir la fumée des cheminées de Londres en engrais par un nouveau procédé chimique ; — une recommandation aux pauvres de faire éclore des œufs dans les fours comme les anciens Egyptiens ; — des projets agricoles pour semer d'oignons les terres incultes, d'après le système adopté près de Bedford... produit net d'une centaine de livres sterling par arpent ! Bref, selon ce journal, tout lopin de terre pouvait nourrir son homme, et tout shelling être comme le sac d'Hobson « le procréateur fécond de cent autres » (1). Pendant trois jours, dans la salle de lecture du club de l'Union, nous n'entendîmes parler à Cambridge que de ce journal. Les uns en haussaient les épaules, les autres en riaient, quelques imaginations plus faciles se contentaient d'exprimer l'étonnement, jusqu'à ce qu'un mathématicien taquin, qui venait de passer sa thèse et avait du temps de reste, envoya au *Morning-Chronicle* une lettre où, prenant à partie le *Capitaliste*, il démontra que certain article, sur lequel l'attention était spécialement appelée (malheureux *Capitaliste !*), contenait plus de bévues qu'il n'en eût fallu pour encombrer la fameuse île de Laputa dans les Voyages de Gulliver. Après l'apparition de cette lettre, personne ne daigna plus lire le *Capitaliste*. Combien de temps encore traîna-t-il son existence? Je ne le sais; mais il est certain qu'il ne mourut pas d'une *maladie de langueur*.

(1) **Note du Rédacteur.** Le lecteur doit préférer ici une note à un équivalent, la comparaison de l'auteur étant toute locale : Tobias Hobson était un simple voiturier-messager entre Londres et Cambridge, mais homme d'industrie et d'invention qui a laissé une réputation proverbiale. Il imagina le premier de tenir des chevaux de louage; peu à peu son écurie en contint jusqu'à quarante, dont les étudiants surtout profitaient quand ils voulaient faire des parties de plaisir et des excursions. Hobson avait établi que celui qui se présentait pour louer un cheval devait prendre le plus proche de la porte, afin que chaque cavalier eût la même chance et que chaque cheval fût monté à son tour : d'où ce proverbe de Cambridge : *C'est le choix d'Hobson*, quand vous êtes forcé d'accepter une chose et que vous auriez voulu en choisir une autre. Tobias Hobson conduisit si bien les diverses branches de son industrie, qu'il mourut riche (en 1630, âgé de 86 ans). Il avait fait construire une conduite d'eau à ses frais. Son portrait à *fresque* a été conservé long-temps sur le mur d'une auberge de Cambridge, rue Bishop-Gate : il était représenté portant sous le bras un sac de livres sterling avec cette inscription :

« *The fruitfull mother of a hundred more.* »
« La mère féconde de cent autres. »

Je ne pensais guère, lorsque je me joignais à ceux qui riaient du *Capitaliste*, que j'aurais plutôt dû le suivre à son tombeau, avec le crêpe du deuil au chapeau. — Cœur dur que j'étais! Mais, semblable à maint poète, ô *Capitaliste!* tu ne devais être découvert, apprécié, estimé à ta juste valeur et pleuré, qu'après ta mort et ton enterrement, — lorsque fut présenté le mémoire des frais de tes funérailles.

Le terme de mon premier stage universitaire venait d'arriver, lorsque je reçus une lettre de ma mère, — une lettre alarmante, écrite avec une telle agitation et si peu intelligible à la première lecture, que tout ce que je crus comprendre c'est qu'une grande calamité était tombée sur nous... Je m'arrêtai court et fléchis les genoux, priant le ciel de conserver la vie et la santé à ceux que cette calamité semblait plus particulièrement menacer... Mais, après avoir relu la dernière phrase — un peu effacée, — qu'il me fallut relire jusqu'à trois fois, je pus enfin m'écrier; « Loué soit le ciel, loué soit le ciel! Ce n'est, après tout, qu'une perte d'argent! »

(B. *Edinburgh Mag.*)

Voyages et Aventures.

QUATRE MOIS PARMI LES CHERCHEURS D'OR (1).

PRÉFACE.

Ce journal, complété par la lettre que l'on lira à la fin de ce petit volume, n'était destiné par l'auteur qu'aux parents et aux amis qu'il a laissés en Angleterre. Il a été publié dans l'espérance que, comme relation authentique d'une foule de détails relatifs à la première découverte et à la situation actuelle des mines d'or de la Californie, il pourra être de quelque utilité au public.

§ Ier. . . . . . Je fus très heureux d'apprendre que nous étions en vue des Fanarolles. Cette bonne nouvelle nous fit tous monter sur le pont; mais il nous fallut encore courir des bordées, pendant quelques heures, avant de pouvoir donner dans la baie de San-Francisco. A la fin, cependant, nous portâmes en plein dans la passe, entre deux hautes montagnes, remontant un détroit large de deux ou trois milles, long de cinq, flanqué de chaque côté de collines à pic, et laissant à droite les misérables fortifications élevées jadis par les Espagnols, mais

(1) Note du rédacteur. Ce journal, du Dr Tyrwhitt Brooks, a été publié à Londres, le 1er février. Le *Journal des Débats* en a déjà donné de nombreux extraits à ses lecteurs. Nous rétablissons plusieurs passages omis par le *Journal des Débats* et, à notre tour, nous en abrégeons un qui nous a paru simplement épisodique. De nouveaux documents nous sont annoncés pour le mois prochain.

sur lesquelles flottait la bannière étoilée des États-Unis. En débouchant du détroit nous nous trouvâmes au milieu d'une grande nappe d'eau calme et tranquille comme un lac intérieur, entourée de tous côtés de montagnes pittoresques sur lesquelles paissaient d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux, semée d'îles verdoyantes et animée sur un point par une petite flotte de navires à l'ancre. A droite était la ville de San-Francisco.

29 *Avril.* Ce matin, nous nous sommes levés de bonne heure pour descendre à terre. Malcolm m'apprit que la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique était finie, et là, comme toujours, je pus maudire la mauvaise chance qui me poursuit. Nous nous sommes logés à l'hôtel Sweeting, que Malcolm et Macphail ont déjà reconnu hier, et qu'ils affirment être le meilleur des trois qui se sont déjà établis depuis que les Américains sont maîtres de la ville.

Malcolm se propose de faire une excursion dans l'intérieur du pays, de visiter les établissements américains et de juger par lui-même des merveilleux avantages que présente, dit-on, la Californie, en tant que contrée agricole. J'irai avec lui. Nous avons fait à notre hôtel la connaissance de deux Américains qui me plaisent beaucoup : le capitaine Fulsom, chargé d'une mission par le gouvernement des Etats-Unis, et un jeune homme de ses amis, nommé Bradley. Nous avons causé de la guerre : M. Bradley m'a appris qu'il est établi depuis huit ans dans le pays et qu'il a servi comme officier dans le corps des volontaires attaché aux troupes régulières des Etats-Unis. Je lui ai fait part de mon désir d'entrer, en qualité de chirurgien, au service des Etats, il m'a promis d'en parler au capitaine Fulsom et d'obtenir de lui une lettre de recommandation pour le colonel Mason, le nouveau gouverneur. Il craint bien que je ne réussisse pas; car maintenant que la guerre est finie, tous les corps de volontaires sont déjà licenciés ou vont l'être. M. Bradley et le capitaine Fulsom font les plus grands éloges du climat et du sol de la Californie; ils s'accordent à dire qu'un agriculteur intelligent est sûr d'y faire une prompte fortune. M. Bradley, qui doit nous accompagner à Monterey, presse vivement Malcolm d'abandonner l'Orégon et de transporter ses pénates

ici, ce que d'ailleurs il fera, prétend Bradley, quand il aura une fois vu les fermes de la vallée du Sacramento.

San-Francisco, qui n'est encore qu'une bourgade, est destiné à devenir un des entrepôts du commerce du monde. Sa population n'est que de deux ou trois mille âmes, dont les deux tiers sont des Américains. Les maisons, à l'exception de quelques-unes qui sont de bois et ont été expédiées ici en pièces par les Américains, sont presque toutes bâties en briques séchées au soleil. La tournure des Californiens est tout-à-fait espagnole, les hommes portent de grands chapeaux pointus, des vestes de couleurs éclatantes et des culottes de velours, ordinairement de coton. C'est une race belle et basanée. Ce que les femmes ont de plus beau ce sont des yeux noirs et brillants ; mais, pour être vrai, je dois dire qu'elles se gâtent les dents par l'usage des cigarettes.

§ II. — 4 *Mai.* Partis de grand matin, le 2. La route conduit d'abord à travers d'épaisses broussailles et des collines sablonneuses, puis descend dans de vastes prairies où nous rencontrons d'innombrables troupeaux, des *ranchos*, des fermes entourées de jardins.... A la fin, nous débouchâmes dans une grande plaine semée de bouquets de chênes et dans laquelle s'élève la mission presque abandonnée de Santa-Clara, où nous fîmes halte pendant quelques heures. De là, une chaussée de deux ou trois milles de long, ombragée de beaux arbres, nous mena jusqu'aux premières maisons de San-José. Cette ville, ce pueblo comme on l'appelle, n'est rien de plus qu'une masse de maisons mal distribuées et encore plus mal bâties, avec une vilaine église et une grande plaza. La population ne s'élève pas à plus de trois ou quatre cents habitants. Peu habitué au cheval, je me sentais fort disposé à m'arrêter pour la nuit ; mais Bradley insista pour faire encore six ou sept milles qui nous conduisirent chez un de ses amis où nous trouvâmes du moins bon accueil et bon sommeil.

Comme la plupart des maisons de la Californie, celle où nous avons reçu l'hospitalité n'a qu'un étage ; elle est faite de poutres enfoncées en terre, dont les intervalles sont remplis de branches d'arbres, de lattes, de terre délayée et recouverte d'une peinture blanche au lait de chaux. Les plus belles maisons sont

simplement bâties en *adobes* (briques séchées au soleil) et couvertes de tuiles. L'intérieur est aussi froid, aussi nu qu'on puisse l'imaginer. Pour plancher, la terre battue jusqu'à la rendre dure comme la pierre ; dans la chambre où nous avons couché, une horloge de bois, quelques grossières images de saints pendues aux murs pour tout ornement. Les lits n'étaient rien moins que comfortables; mais nous étions trop fatigués pour être exigeants. Le lendemain matin, je fis la visite de la ferme et ne vis que peu d'animaux dans les écuries, sous les hangars dépendant de la ferme ; l'usage est, après les avoir marqués, de les laisser paître en liberté dans les prairies. Derrière la maison était un jardin bien cultivé, rempli d'arbres fruitiers et de légumes.

Pendant le déjeuner, Malcolm questionna notre hôte sur ses récoltes et s'aperçut bientôt que ce n'était pas un agronome du premier mérite. Cependant, à la suggestion de Bradley, il avait renoncé à la charrue de bois du pays pour y substituer une charrue américaine. Selon son estime, la récolte de cette année devait lui rendre cent fanegues pour une de semée, et, en voyant notre surprise, il nous affirma que la moyenne ordinaire du rendement était de soixante pour un et de plus encore. S'il en est ainsi, la fertilité du pays doit être merveilleuse. Après l'avoir remercié de son hospitalité et pris congé, nous nous remîmes en route. Pour moi, je me fis, comme on dit, tirer l'oreille, car j'étais horriblement fatigué de ma course de la veille et je ne souffrais pas peu de ce désagréable malaise qu'on appelle le *saddle-sickness* (le mal de la selle). Une bonne journée, où nous visitâmes en passant la mission de San-Juan, nous fit arriver le soir, rompus et fatigués outre mesure, à Monterey.

Le lendemain, Bradley m'accompagna à la maison du gouverneur. J'ai vu le colonel Mason, il m'a reçu avec politesse ; mais il m'a annoncé que la guerre, si toutefois on pouvait l'appeler ainsi, est maintenant terminée, que très peu de troupes restent dans le pays et qu'il n'y a pas d'emploi de chirurgien à donner. « D'ailleurs, dit-il, puisque nous avons maintenant renoncé au métier de casser les têtes et que le climat est d'une admirable salubrité, je crois que la Californie est un pays qui ne présente pas de grandes chances aux docteurs. » Le colonel demanda en-

suite à Bradley s'il n'avait pas entendu dire qu'on venait de découvrir de l'or dans la vallée du Sacramento, nouvelle que M. Fulsom venait de lui mentionner dans une lettre et sans y attacher grande importance, mais seulement comme un bruit répandu à San-Francisco.

Bradley répondit qu'en effet il en avait bien entendu parler, mais qu'il regardait la nouvelle comme absurde, quoique des fous fussent déjà partis pour aller exploiter ces prétendues mines. Ainsi se termina notre entrevue.

Monterey est une ville qui prend du développement. L'architecture américaine remplace les anciennes maisons en terre, et chaque mois voit élever nombre de nouvelles constructions. L'hôtel où nous sommes descendus vient d'être ouvert par un Américain. Monterey montre un port où il doit se faire des affaires considérables, au moins si j'en juge par le nombre des navires que j'y vois à l'ancre.

7 *Mai.* Vendredi, nous avons dîné chez don Luis Palo, gentilhomme californien, de manières agréables, et de qui le père occupait un emploi élevé sous le gouvernement espagnol avant la révolution du Mexique. Il se propose de retourner prochainement en Espagne. Il n'est pas marié, et ses deux sœurs sont les deux plus jolies femmes que j'aie encore vues dans le pays. Ce sont des beautés tout-à-fait espagnoles.

Samedi, nous sommes repartis pour San-Francisco, et nous venons d'y entrer aujourd'hui à quatre heures après deux bonnes journées de cheval.

§ III. — 8 *Mai.* Le capitaine Fulsom est venu me faire visite. Il a vu ce matin un homme qui dit revenir des bords d'une rivière appelée la Fourche américaine, et située à une centaine de milles dans l'intérieur, où il a recueilli de l'or. Le capitaine Fulsom a vu cet or; il y en avait vingt-trois onces en petits grains. L'homme prétend avoir ramassé tout cela en huit jours, mais le capitaine Fulsom n'en veut rien croire. Il dit avoir déjà vu, il y a quelques semaines, plusieurs échantillons de cet or, qu'il croit n'être autre chose que du mica. Cependant, de bons juges ont affirmé que c'était bien de l'or. Le capitaine annonce l'intention d'aller reconnaître lui-même les lieux. Après son départ, Bradley nous a dit que l'établissement du Sacramento, où Malcolm se

propose de faire une excursion, est voisin de la Fourche américaine, que peut-être ferions-nous bien de l'y accompagner. La distance depuis San-Francisco est, selon lui, de 100 à 120 milles (30 ou 40 lieues).

10 *Mai.* Hier et aujourd'hui, il n'a plus été question que de la mine, du *placer* d'or, comme on l'appelle ici. Quatre personnes en sont encore arrivées avec d'importantes quantités de métal. Il a été examiné par le premier alcade et par tous les marchands de la ville. Bradley nous a fait voir une pépite pesant un quart d'once et qu'il a achetée pour trois dollars et demi. Quant à moi, je ne doute plus que ce soit de bon or. Quelques individus sont déjà partis, dit-on, pour aller reconnaître la mine; selon le journal de la localité, ils ont emporté des pelles, des pioches, etc., pour travailler eux-mêmes. Je crois cependant que cela leur sera défendu, car le capitaine a écrit à M. Mason pour être autorisé à prendre, au nom du gouvernement, possession de la mine, qui est, dit-il, propriété du domaine public.

13 *Mai.* Il est définitivement résolu que nous partons mercredi pour la vallée du Sacramento. Le *gold excitement* fait chaque jour de nouveau progrès, grâces aux arrivages qui nous viennent des mines. Les marchands se disputent l'or apporté par les mineurs, et l'achètent souvent à des prix fort au-dessous de sa valeur réelle. Le prix le plus élevé que j'aie entendu citer, c'est seize dollars (84^{fr} 80^{c}.) l'once; ce que je crois être bien au-dessous de la valeur de l'or aux États-Unis. Je confesse que, pour ma part, je commence à être sérieusement atteint de la maladie régnante et que j'attends mercredi avec impatience.

17 *Mai.* Le pays est en proie à une véritable folie; tous les artisans ont abandonné leurs travaux. En me promenant dans la ville aujourd'hui, j'ai remarqué qu'il n'y avait plus d'ouvriers. Sur environ une demi-douzaine des cinquante et quelques maisons nouvelles qui sont en construction, je n'ai pas compté moins de dix-huit maisons fermées; leurs habitants sont partis pour la mine. Si le colonel Mason envoie des troupes, comme c'est le bruit public, à la Fourche américaine, tous ces gens auront perdu leur temps.

Nous n'avons pu partir aujourd'hui, le sellier n'est pas en

mesure de nous livrer nos équipages avant quarante-huit heures. Il annonce d'ailleurs qu'après s'être acquitté envers nous, il partira, lui aussi, pour la mine. J'ai essayé de le stimuler en lui promettant une bonne récompense s'il ne nous fait pas attendre plus long-temps. Et cependant nous le payons déjà bien assez cher; mais tous ses ouvriers l'ont abandonné à l'exception de deux. J'ai pris le parti de ne plus quitter le sellier de la journée, autrement nous en aurions encore pour une quinzaine.

20 *Mai.* Combien il faut de patience pour monter la garde, comme je le fais, auprès d'un ouvrier qui songe à toute autre chose qu'à sa besogne, lorsqu'on est soi-même en proie à l'agitation universelle ! Sweeting vient de me dire que son domestique noir a demandé et reçoit aujourd'hui dix dollars (53fr.) par jour. Il a dû se résigner, car on ne trouve plus de domestiques. Quelques centaines de gens au moins ont abandonné la ville dans ces derniers jours. Malcolm et moi, nous sommes prêts à partir lundi.

22 *Mai.* Nouveau contre-temps; le sellier n'a pas encore tenu parole. Pendant que Malcolm, Bradley et moi nous étions à pester contre lui, nous avons vu paraître chez nous don Luis. *La gold fever* (la fièvre de l'or) s'est étendue à Monterey, et il a pris le parti d'aller lui-même aux mines pour y travailler comme les autres. Il emmène son domestique, un Indien converti du nom de José, et il a eu le bon esprit de prendre avec lui tout ce dont il croit avoir besoin. Il prétend que tous les bruits d'envoi de troupes par le colonel Mason sont des niaiseries; qu'il est vrai que bon nombre de soldats de la garnison de Monterey sont partis pour la Fourche américaine, mais que ce sont tout simplement des déserteurs qui vont y travailler pour leur compte. Il paraît certain que l'on a trouvé de l'or sur une superficie de plusieurs milles. Cette nouvelle nous décide à faire comme don Luis, c'est-à-dire à aller travailler nous-mêmes comme des manœuvres; et, bien que l'on puisse jusqu'à un certain point prendre pour des fous quatre individus occupant un certain rang dans la société, qui s'en vont baser leurs projets sur des rumeurs absurdes peut-être, cependant l'exemple de la multitude que nous voyons partir chaque jour pour la mine nous a entraînés à suivre le torrent. Nous avons donc tenu conseil pour arrêter définitivement notre plan de campagne, et

justement, pendant que nous délibérions, nous avons vu arriver notre ami Macphail, qui s'est associé à notre fortune. Voici ce que nous avons résolu : Chacun devra se fournir d'un bon cheval pour lui-même et d'un autre pour porter ses effets personnels, ainsi qu'une partie du bagage commun. Chacun se munira d'un fusil, de pistolets d'arçons, etc., etc. Il a été convenu de plus qu'on achèterait aussitôt une tente, s'il était possible de se la procurer, ainsi que des pelles, des pioches, une bonne hache, des couvertures, du café, du sucre, de l'eau-de-vie, des couteaux, des fourchettes, des assiettes, des marmites, en un mot tous les objets nécessaires à la vie du camp.

Vers les quatre heures enfin, après avoir pesé sur les épaules du sellier pendant toute la journée, je me suis fait remettre nos selles, nos valises, etc.; mais en retournant ce soir chez lui pour faire faire un petit changement à mon équipage, j'ai trouvé la maison abandonnée et sur la porte l'inscription suivante : *Parti pour la mine.*

§ IV. — 24 *Mai.* Nous sommes enfin partis ce matin à sept heures, prenant passage avec nos chevaux et nos bagages dans une barque qui nous a conduits à Sausalitio avant dix heures. De là nous sommes allés à Sonoma, où nous couchons cette nuit dans un hôtel récemment ouvert par un Américain qui annonce, lui, l'intention de ne pas partir pour la mine, avant d'avoir levé quelques milliers de dollars sur les gens qui passent chez lui pour se rendre aux mines. Au train dont vont les choses, c'est la population entière du pays qu'il aura à pressurer.

27 *Mai.* Nous avons passé à Sonoma la plus grande partie du jeudi pour laisser reposer nos chevaux. A l'hôtel, j'ai rencontré le lieutenant Sherman, qui venait de porter des dépêches du colonel Mason. J'ai été enchanté de le revoir et de causer avec lui du bon temps que nous avons passé ensemble à Washington. Quand il a connu le but de notre voyage, il m'a offert une lettre de recommandation pour un ancien et excellent ami à lui, le capitaine Suter, le propriétaire du fort de ce nom, et l'un des premiers colons qui se soient établis dans la vallée du Sacramento. Enfin, vers les trois heures, nous sommes partis pour aller coucher chez un ami de Bradley. Le lendemain et le surlendemain, nous avons campé dans le désert, sous nos tentes.

Dimanche, 28 *mai*. Aujourd'hui nous avons fait une longue halte, car nous sommes tous excessivement fatigués, et nos bêtes de charge, que nous n'avons pas ménagées, succombent sous le faix. Aussi, n'avons-nous pu faire que quelques milles avant de planter notre tente.

§ V.—29 *Mai*. La nuit dernière, nous avons campé sous des chênes, et nous avons appris par les feux que nous avons reconnus pendant la nuit, que nous ne sommes pas seuls à avoir entrepris ce voyage. En effet, dès le lendemain matin, nous avons rencontré plusieurs bandes de gens qui se rendent au Sacramento. Quelques heures de marche nous ont conduits sur les bords de ce beau fleuve, qui, à l'endroit où nous l'avons franchi (et il a fallu attendre long-temps notre tour pour passer dans la barque) a plusieurs centaines de yards de largeur. La nouvelle ville de Sutersville, qui compte déjà dix ou douze maisons, est éloignée d'un demi-mille des bords du fleuve. De là, un petit temps de trot en plaine, au milieu des champs de blé et de pâturages couverts d'animaux, nous a conduits au fort Suter, vaste assemblage de constructions élevées sur le sommet d'une petite colline, à demi entourée par un bras de la rivière des Américains, près de son confluent avec le Sacramento. Une goëlette et quelques barques remontaient la rivière, d'autres mettaient leurs cargaisons à terre au pied du fort. Quand nous y abordâmes, nous fûmes frappés de l'activité et du mouvement qui se déployait devant nous; les bateliers criaient et juraient, les charretiers sifflaient et faisaient claquer leurs fouets, des troupes de cavaliers partaient, arrivaient dans toutes les directions, une multitude affairée allait et venait. Il était évident que la fièvre de l'or redoublait à mesure que nous approchions de l'El Dorado.

Je m'adressai à une *squaw*, une femme indienne, que nous rencontrâmes à l'entrée du fort et qui savait juste assez d'anglais pour comprendre ma question. Elle nous enseigna le capitaine Suter, un homme grand et fort, de bonne mine, coiffé d'un chapeau de paille, habillé d'une large veste flottante et d'un pantalon de toile à voile; mais d'un type de figure tout-à-fait différent de celui des Yankees. Je lui présentai ma lettre d'introduction; après l'avoir lue, il me dit qu'il avait grand plaisir

à faire ma connaissance, mais en même temps, qu'il craignait fort, vu les changements survenus depuis quelques semaines dans cette partie du monde, de ne pas être en mesure de me recevoir comme il l'aurait voulu ; magasins, hangars, tout était rempli de marchandises, de barils de farine, et de mille autres articles qui venaient d'être tout-à-coup demandés dans ces lieux si long-temps déserts. La maison même du capitaine, était comme un hôtel, remplie de plus de visiteurs qu'elle n'en pouvait contenir; cependant, ajouta gracieusement le capitaine, il ne sera jamais dit qu'on soit venu ici avec une lettre de mon ami Sherman, sans que je fasse au moins tout ce que je pourrai pour lui faire honneur. — Or, tout ce qu'il pouvait faire pour le moment, c'était de m'offrir une chambre que je partagerais avec ceux de mes compagnons de voyage qui voudraient en profiter, et, me laissant le soin d'arranger l'affaire avec eux, il s'éloigna en m'annonçant qu'il allait bientôt revenir pour m'indiquer mon logement.

Je portai l'offre du capitaine à mes amis, qui, par discrétion, prirent le parti de passer la nuit à la belle étoile : Bradley seul dut partager mon logis. En même temps, avertis comme nous l'étions par ce que nous venions d'apprendre, nous dépêchâmes, d'un côté, Macphail et don Luis, avec mission d'acheter dix jours de vivres; et de l'autre, Bradley, pour chercher à engager un second domestique. Il ne réussit pas.

Tandis que ces commissions s'exécutaient, le capitaine était venu me retrouver et me promenait dans son fort. En passant, il me montra le corps-de-garde des soldats indiens formés par lui dans d'autres temps, mais qui venaient tous de déserter pour aller aux mines; la fabrique d'étoffe de laine, une autre de ses créations, où travaillaient encore une trentaine de femmes, la distillerie où il faisait du *pisco* (eau-de-vie de raisin), la forge et l'atelier de charronnage, où était accumulé plus d'ouvrage que n'en pouvaient faire en un mois les quelques ouvriers qui restaient. Tous ces gens parlaient aussi de partir; le capitaine n'a pu les retenir qu'en élevant prodigieusement les salaires, et en leur faisant des distributions à peu près illimitées de pisco et de whisky.

Ce n'était pas chose facile que de se faire faire de la place au

milieu de la multitude de gens étrangers qui allaient et venaient dans toutes les directions. Ici des charrettes barraient le chemin ; là des groupes d'Indiens, se balançant nonchalamment sur les hanches, faisaient la conversation, se montrant les mouchoirs rouges, les foulards jaunes, les couvertures écarlates ou les mauvais fusils qu'ils venaient de changer contre leur poudre d'or, tandis que leurs femmes, leurs *squaws*, regardaient toutes ces merveilles avec la plus profonde indifférence. Je vis un chef qui, pendant trente ans, avait circulé dans le monde sans autre habit qu'une peau de daim pour couvrir sa nudité, et qui essayait d'entrer les jambes dans un pantalon de matelot en toile à voiles, mais qui n'y pouvait réussir.

Dans les magasins, le mouvement et le bruit étaient plus grands encore. Des Yankees, à la figure en lame de couteau, coiffés de chapeaux de paille, vêtus de paletots de marin, étaient en train de conclure de scabreux marchés avec la foule des acheteurs qui allaient et venaient perpétuellement pour échanger une partie de leur or contre du café, du tabac, de la farine, de l'eau-de-vie, des couteaux de chasse; quant aux bêches et aux pioches, il n'y en avait plus sur le maché. Dans un coin, derrière un pupitre protégé par une grille de bois, était assis un petit vieillard à l'œil vif, qui, armé d'une paire de balances, estimait à sa guise les lingots, les sacs de poudre d'or qu'on lui passait et dont il fixait la valeur en dollars, lesquels lui retournaient bientôt pour prix de marchandises achetées à l'autre extrémité du magasin.

Au milieu des nuages de fumée produits par une trentaine de pipes et autant de cigarettes, on pouvait voir mêlés ensemble des Indiens appartenant aux divers degrés de la civilisation indiqués par la variété de leurs costumes; des groupes de trappeurs venus de tous les points du pays et même de l'Orégon, habillés de peaux de bison, avec des visages si noirs, si hâlés, que leur peau semblait aussi bien tannée que celle des animaux dont ils se couvraient. « Capitaine, disait l'un d'eux en montrant un sac de poudre d'or, voilà qui enfonce les peaux de castor, qu'en dites-vous, capitaine? — Un autre, qui menait avec lui un chien-loup à la mine féroce, avait entamé un *palabre*, une causerie, avec un Indien des bords du lac Klamath, et ils

semblaient s'entendre le plus cordialement du monde. — « Vous voyez ces deux coquins, me dit le capitaine ; devant le monde, ils se parlent comme des frères; mais que l'un d'eux, après avoir suivi sa piste, croie avoir la chance d'envoyer un coup de fusil à l'autre à travers ces solitudes où tout homme qu'ils rencontrent est toujours regardé comme un ennemi, et je vous promets que celui des deux qui aura l'œil le plus sûr et la main la plus prompte, sera le seul qui verra lever le soleil du lendemain. »

En circulant au milieu de la foule, je remarquai la tournure d'un *caballero* de l'ancien régime, étalant avec l'orgueil le plus naïf la magnificence d'une veste bleu de ciel, aux boutons d'argent, aux broderies écarlates, d'une culotte de velours pourpre, d'une ceinture de soie brochée et de mocassins en peau de daim brodés ; il fumait majestueusement une cigarette parfumée. Son chapeau aux larges bords était fièrement incliné sur la tempe droite, et derrière sa tête, flottaient comme toujours les coins d'un mouchoir de soie noire. Derrière lui marchait à pas comptés un domestique à demi nu, armé d'un vieux mousquet espagnol, lançant à la dérobée des regards timides sur la bizarre réunion des Indiens et des trappeurs qui, çà et là, lui décochaient des plaisanteries et des rires moqueurs. On voyait encore, se frayant un passage à coups de coudes, des Yankees affairés, des *gentlemen traders*, comme ils se qualifiaient eux-mêmes, et aussi quelques jolies Californiennes qui suivaient leurs maris aux mines. Je remarquai encore que le capitaine savait dire un mot à chacun, et que tous lui témoignaient le plus grand respect.

Bradley m'a appris ce soir d'où vient une cicatrice presque imperceptible que le capitaine Suter porte à la figure. Le capitaine, qui est d'origine suisse (il est né à Lucerne), était en 1830 officier dans la garde du roi Charles X, et l'épée de l'un des jeunes élèves de l'École Polytechnique lui a laissé sur la joue un souvenir indélébile des glorieuses journées. D'ailleurs, il paraît que le capitaine est toujours pour les autorités constituées, car, dans la révolution de 1845, il a pris parti avec tout son monde pour les autorités mexicaines. Cependant il a été plus heureux en Californie qu'à Paris, car il s'est tiré de cette révolution sans balafre nouvelle.

§ VI. — 30 *Mai*. A mon grand désappointement, nous

n'avons pas pu nous remettre en route aujourd'hui. Pour nous dédommager, Bradley et moi nous avons trouvé chez le capitaine un excellent souper, et après avoir fait honneur à la cuisine, j'abrége la longueur de la nuit en travaillant à mon journal.

Ce matin, je suis allé voir mes compagnons de voyage au camp qu'ils ont établi à un demi-mille d'ici, dans une pièce de pâturage dépendante de la ferme du capitaine. J'eus quelque peine à trouver leur tente, car il y en avait bien quinze ou vingt plantées au même endroit. Tout le monde était déjà levé et le déjeuner se préparait sous la surintendance de don Louis. A mon retour au fort, j'ai rencontré le capitaine en uniforme militaire de petite tenue. J'ai causé avec lui pendant une demi-heure environ de sa ferme, etc., etc. Il m'a dit être le premier des blancs qui se sont établis dans cette partie du pays; il y a une dixaine d'années, quand le gouvernement mexicain, tout occupé de projets de colonisation dont le but était de détruire les missions et d'introduire dans le pays une population hostile aux Californiens, lui donna pour sa part une concessión de terre qui ne s'étend pas sur moins de soixante milles en longueur et douze en largeur. De cette vaste superficie, il a déjà pu mettre seize ou dix-sept cents acres en culture. « Avant de venir ici, continua le capitaine, je connaissais passablement déjà les Indiens. Il y a huit ans, ces champs aujourd'hui cultivés n'étaient que des prairies où s'élevaient çà et là quelque chêne, quelque pin solitaire. Vous voyez ce qu'ils sont maintenant. Quant aux Indiens, ils m'ont d'abord donné assez de peine; aujourd'hui, j'ai quatorze pièces de canon; mais, grâces au ciel, il est bien rare que j'aie à m'en servir, à moins que ce ne soit pour tirer des salves les jours de fête. En arrivant, j'avais apporté deux obusiers, et une nuit où ces maudits voleurs rôdaient autour de ma maison, je leur en envoyai un coup par dessus la tête. L'explosion de cet obus a suffi pour leur inspirer un sentiment très respectueux des armes dont je puis disposer. Depuis lors je n'ai plus eu d'attaque directe à craindre, mais cela ne m'a pas empêché de me voir voler mes chevaux et mes bœufs. » A la fin cependant le capitaine est parvenu à imposer son autorité aux Indiens; en leur promettant des habits ou des marchandises, ils sont venus

d'eux-mêmes travailler pour lui. Toutefois il a bien soin de ne confier des fusils et des munitions qu'à un petit nombre. Presque toutes les briques qui ont servi à la construction du fort ont été faites par les Indiens, qui ont aussi creusé tous les fossés de ses champs.

A déjeuner, j'ai vu pour la première fois la femme et la fille du capitaine, deux dames accomplies, nées toutes les deux en France. A table, le capitaine me raconta l'histoire de la découverte de l'or, sujet qui m'intéressait vivement et qui a déjà donné naissance à tant de fables ridicules. L'un prétend que la découverte a été faite par les Mormons, qu'inspirait une prophétie du fameux Joé Smith. Suivant une autre version, le capitaine aurait vu en songe l'ombre d'un vieux chef indien qui lui avait promis de le rendre plus riche que Crésus, s'il voulait s'engager à faire venir, pour prix de ces trésors, une cargaison de fusils qu'il distribuerait aux guerriers de sa tribu. Or, voici le compte que le capitaine me rendit lui-même de cette découverte :

§ VII. — « Par une belle après-midi, je venais d'achever la sieste et j'écrivais, pour passer le temps, à l'un de mes amis de Lucerne, lorsque je fus tout-à-coup interrompu dans mon travail par une personne avec qui je fais beaucoup d'affaires, M. Marshall. A son air effaré, à son agitation extraordinaire, j'imaginai d'abord qu'il était arrivé quelque malheur, et, suivant l'habitude que les évènements nous ont donnée dans cette partie du monde, je commençai par sauter sur mon fusil. D'ailleurs, la visite de M. Marshall était faite pour me surprendre beaucoup en ce moment, car il n'y avait pas deux jours qu'il m'avait quitté pour aller suivre quelques réparations à un moulin à scier des planches que j'ai fait construire à quelques milles d'ici, en remontant la rivière des Américains. Quand il se fut un peu remis, il me dit que si j'étais surpris de le revoir, je le serais bien davantage quand je saurais la nouvelle qu'il m'apportait, — nouvelle, ajouta-t-il, qui, si nous savons en profiter, nous mettra tous les deux en possession de richesses fabuleuses, de millions de dollars. » Je confesse qu'en entendant ces paroles, j'imaginai que M. Marshall avait un peu perdu la tête ; mais je ne restai pas long-temps dans cette erreur, car je le vis presque aussitôt jeter sur la table une poignée de grains

d'or pur. Ce fut mon tour d'être étonné. Alors il me raconta qu'aussitôt après être arrivé au moulin, il en avait démonté la roue, et que cette opération, en permettant à un plus grand volume d'eau de s'introduire dans le sas, avait eu pour effet de l'approfondir. C'était ce que nous désirions; après avoir constaté les progrès du travail, il s'était allé coucher. Le lendemain matin, en venant vérifier les résultats obtenus, il avait aperçu quelque chose qu'il avait pris d'abord pour une opale (pierre très commune ici) et qui brillait dans le sable chassé par le courant. Il n'y fit pas d'abord attention; mais, pendant qu'il donnait des ordres aux ouvriers, ayant remarqué quelques autres fragments non moins brillants, il finit par se baisser pour en ramasser un. « Croiriez-vous, dit-il, que je me suis deux ou trois fois posé la question de savoir si je daignerais courber l'échine pour ramasser un de ces échantillons, et que je m'étais déjà décidé pour la négative, quand un nouveau fragment vint me frapper les yeux; c'est le plus gros de ceux qui sont là sur la table. Je me laissai aller à le prendre, et, à ma grande surprise, je reconnus que c'était une pépite d'or pur. » Il en ramassa une trentaine qui, après plus ample examen, le convainquirent de la vérité. D'abord il imagina que cet or avait été perdu ou caché là par une tribu des anciens temps, par quelqu'un de ces mystérieux habitants de l'Ouest, dont l'histoire nous est inconnue, mais qui vivaient sur ce continent il y a des siècles, et qui y ont bâti ces villes et ces temples dont les ruines se retrouvent parmi les solitudes du Nouveau-Monde. Toutefois, en examinant avec plus d'attention le sol environnant, M. Marshall reconnut qu'il était plus ou moins aurifère. Il remonta à cheval, et il accourut afin de m'apprendre la grande nouvelle.

» Lorsque M. Marshall eut achevé son récit, je me sentis à mon tour tout aussi excité que lui. Je lui demandai s'il avait montré l'or aux ouvriers du moulin, et grande fut ma satisfaction d'apprendre qu'il n'avait encore soufflé mot à personne. Nous convînmes (et le capitaine souriait) de nous garder inviolablement le secret de cette découverte et de partir le lendemain pour le moulin. Aussitôt arrivés, peu de temps avant le coucher du soleil, nous ramassâmes du sable en divers endroits,

et en peu de temps nous réussîmes à recueillir plus d'une once d'or.

» Le lendemain matin, après avoir poussé une reconnaissance le long de la rivière, nous rentrions au moulin, lorsque nous vîmes venir à nous tous nos ouvriers, qui nous apportaient de la poudre et des grains d'or semblables à ceux que nous avions recueillis nous-mêmes. Marshall essaya d'abord de se moquer d'eux et de leur persuader que cette poussière si brillante n'avait absolument aucune valeur; mais un Indien qui avait travaillé aux mines d'or de la Paz, dans la Vieille-Californie, persistait à crier : *Oro! oro!* Nous fûmes très peu satisfaits de cette circonstance et nous conclûmes que, malgré toutes nos précautions, nous avions été espionnés. Depuis, j'ai appris qu'un rusé Kentuckien avait suivi notre piste, et qu'en promenant ses regards à terre pour deviner ce que nous y cherchions, il avait, lui aussi, trouvé quelques grains d'or.

» Le jour d'ensuite, je retournai au fort pour en ramener des ouvriers et des outils, et en moins de vingt-quatre heures j'avais un détachement de plus de cinquante Indiens sur les travaux. Notre premier procédé consistait à remplir de terre des seaux, des baquets, de ces paniers indiens qui sont imperméables, — ensuite par le lavage on faisait partir la terre légère; on faisait sécher le sable au soleil sur des pièces de toiles, et enfin, quand il était sec, on chassait la poussière en soufflant avec des sarbacanes de roseau. Aujourd'hui, j'emploie quelques machines grossières, j'ai plus de cent hommes, presque tous Indiens, qui travaillent à mon compte, sont bien nourris et de plus reçoivent du whisky trois fois par jour.

» La nouvelle se répandit bientôt. Quelques échantillons d'or envoyés à San-Francisco nous ont amené des masses de gens; ajoutez à cela qu'une nombreuse colonne d'émigrants Mormons entrait en Californie par les Montagnes Rocheuses, juste au moment où l'affaire s'ébruitait. Ils firent halte aussitôt et se mirent à travailler à une trentaine de milles d'ici, dans un endroit où il en reste encore quelques-uns. La dernière fois que je suis allé voir ces fouilles, on y comptait au moins huit cents travailleurs, auxquels il fallait ajouter trois ou quatre cents personnes allant et venant entre San-Francisco, la mine et le fort. J'ai cru d'a-

bord que l'on allait être bientôt épuisé par cette foule de mineurs, mais des observations ultérieures m'ont appris qu'il faudra des années, des siècles peut-être avant qu'il en soit ainsi. »

§ VIII.— *Dimanche, 4 juin.* Le matin du jour où nous avons quitté le fort, tout le paysage semblait animé. La vallée était couverte de tentes devant lesquelles fumaient de grands feux, et tandis que le déjeuner se préparait, les uns sellaient les chevaux, les autres faisaient les paquets; plus loin on voyait des groupes de cavaliers déjà en marche, des charrettes, des attelages qui longeaient lentement les bords de la rivière. Bientôt, cependant, toutes les tentes furent pliées, les feux s'éteignirent, et du haut de la colline on aurait pu suivre de l'œil une longue et pittoresque caravane qui cheminait vers le nouvel El Dorado.

Nous partîmes dévorés d'impatience et la tête toute remplie des plus brillantes espérances. Nous conduisions passablement nos chevaux de selle, mais nos chevaux de charge nous donnèrent de grands embarras, d'autant plus que le nouveau serviteur que nous venions de joindre à notre expédition, James Horry, était fort inexpérimenté et s'entendait beaucoup mieux à harponner une baleine qu'à soigner des chevaux. Il a certainement de la bonne volonté et fait de son mieux, mais il nous a souvent amusés pendant la route par son étonnante tournure à cheval. Pour être juste, cependant, il faut dire qu'il a supporté très philosophiquement les innombrables chutes qu'il a faites, se relevant chaque fois qu'il était jeté à terre et riant aussi gaiement que les autres de ses mésaventures.

A midi, nous nous sommes arrêtés sur les bords d'un ruisseau d'une limpidité cristalline. En faisant les préparatifs de notre maigre repas, nous avions tous les yeux au fond de l'eau dans l'espérance d'y découvrir de l'or. Nous n'avons rien trouvé, car nous ne sommes pas encore arrivés à la terre promise. Cependant, nous sommes bientôt remontés à cheval, déterminés comme nous l'étions à être sur le terrain avant le coucher du soleil. A mesure que nous approchions, le terrain paraissait de plus en plus montueux et couvert de bois; dans le lointain et séparée de nous par d'épaisses forêts de chênes et de pins, la longue chaîne de la Sierra-Nevada, avec ses sommets couronnés de neiges éternelles, devenait à chaque pas plus distincte. Mais

nous étions trop absorbés par nos rêves dorés pour songer alors aux beautés de la nature. Vers la chute du jour, enfin, nous sommes arrivés en vue des *Lower Mines* (Mines d'en bas), qu'on appelle aussi les *Mormon Diggings* (Fouilles des Mormons), et qui s'étendent sur peut-être deux ou trois milles le long de la rive gauche de la Fourche américaine. Nous y trouvâmes une quarantaine de tentes pendues aux flancs des montagnes, et occupées surtout par des Américains, dont plusieurs avaient amené leurs familles. Bien que le soleil fût sur le point de se coucher, tous travaillaient avec une activité sans pareille. De dix pas en dix pas on voyait des hommes, les bras nus, occupés à extraire par le lavage la poudre ou les grains d'or. Les uns n'avaient pour instrument que des cribles, des plats, des pots de terre qu'ils agitaient à grand renfort de bras pour dissoudre la terre et précipiter le métal. D'autres, plus ingénieux, ou munis d'un matériel plus perfectionné, travaillaient quatre par quatre à de grandes et lourdes machines de bois qui ressemblent à des berceaux à bascule, et que l'on appelle à cause de cela *cradles*.

Je ne saurais dire l'impression que ce spectacle produisit sur nous. Il nous semblait que les fabuleux trésors des *Mille et une Nuits* venaient tout-à-coup de nous être ouverts. Par un mouvement spontané, nous nous donnâmes tous la main, en jurant de nous être fidèles les uns aux autres. En allant de tente en tente, quand nous vîmes les monceaux d'or que ces gens venaient d'amasser en quelques semaines, nous fûmes pris comme d'une espèce d'étourdissement; excités par ce spectacle, nous ne pensions plus qu'à une chose, établir notre camp pour courir au travail. Les doigts nous démangeaient, ils nous brûlaient de l'or que nous espérions; aussi, moins d'une demi-heure après notre arrivée, le cheval qui portait les pioches, les bêches, les plats de bois, les cribles, etc., était déchargé et nous étions tous à la besogne. Pour moi, armé d'une truelle et d'un petit seau de fer-blanc, je m'élançai dans le lit desséché du ruisseau près duquel nous venions de faire élection de domicile. Je n'oublierai pas de sitôt le sentiment avec lequel j'enfonçai ma truelle dans le sable. Après avoir à moitié rempli mon seau, je le portai à une flaque voisine, et l'enfonçant de manière à faire plon-

ger ses bords de quelques lignes au-dessous du niveau de l'eau, je me mis à agiter vivement le contenu avec la main, comme je le voyais faire aux autres. Il va sans dire que je n'étais pas fort expert et que j'ai dû perdre une partie du précieux métal. Cependant, je pus remarquer bientôt que la terre entrait en dissolution et s'en allait avec l'eau, tandis qu'au fond du vase se formait un sédiment sablonneux. Vidant ensuite soigneusement mon seau, je transvasai le sable dans un panier indien. Je voulais le faire sécher au feu de notre bivouac, car il ne restait plus assez de soleil pour faire évaporer le précieux dépôt à ses rayons.

Une demi-heure après, de retour au camp, je m'aperçus que, dans notre précipitation, nous avions oublié de décharger nos chevaux. M. Malcolm m'avait précédé et rapportait à peu près autant que moi de sable aurifère. Un instant plus tard, Bradley et don Luis vinrent nous rejoindre. Ils étaient tous les deux dans un état d'exaltation difficile à décrire. « J'espère que voilà comme le tour se joue, » dit le premier en montrant avec orgueil le produit de son travail. Quant à José, il ne tarissait pas d'actions de grâces adressées à la sainte Vierge et au Grand-Esprit, qu'il confondait de la façon la moins orthodoxe.

Nous nous occupâmes enfin de dresser notre tente, et Malcolm se mit à préparer le souper, opération dans laquelle il fut vivement contrarié par notre impatience à faire sécher notre sable à son feu. Après avoir fait éclater à l'ardeur du foyer plusieurs pièces de notre vaisselle, le sable étant enfin sec, nous nous mîmes tous, les yeux fermés, à souffler la poussière qui recouvrait nos trésors, et, quelques minutes après, nous étions en possession de deux ou trois pincées de poudre d'or. Pour un commencement, c'était encourageant; aussi nous endormîmes-nous tous d'un profond sommeil.

IX. — Aujourd'hui, le soleil s'est levé dans un ciel sans nuage. Après avoir dépêché notre déjeuner, nous avons délibéré sur l'emploi de la journée. Don Luis est le seul qui, à cause de la solennité du dimanche, déclare ne pas vouloir travailler. Pour mettre tout le monde d'accord, il a été résolu que chacun travaillera pour son compte, et ne devra sa coopération à la société que pour la défense commune. Laissant donc don Luis à

fumer dans la tente, nous nous rendîmes au travail, et nous pûmes voir que la plupart des chercheurs d'or partagent notre opinion sur le dimanche.

J'ai travaillé avec acharnement, comme mes compagnons d'ailleurs, pendant toute la matinée. C'est un travail des plus durs : être toujours courbé fatigue les reins; avoir toujours les mains dans l'eau et exposées au soleil, fait qu'elles se gercent et produit une sensation très douloureuse. Mais ce ne sont là que des souffrances légères, quand on les compare au profit qu'on en retire. Cependant, après notre dîner, qui s'est fait à midi, nous ne sommes pas retournés au travail; nous sommes allés visiter les divers campements. Presque tout le monde avait fait comme nous : les uns dormaient sous les arbres, sous les tentes, à l'ombre de leurs charrettes; les autres fumaient et causaient; ceux-ci raccommodaient leurs habits, ceux-là faisaient la cuisine. C'est réellement un assemblage des plus étranges : ici des Indiens se pavanent dans des chemises de calicot aux couleurs éclatantes (les manières du sauvage sous l'habit de l'homme civilisé); là, des figures bronzées, des corps maigres et musculeux, dont les formes fines et le regard ardent annoncent la race espagnole, causent avec des Yankees au teint pâle, aux cheveux blonds, à la figure en lame de couteau, gens habiles à conclure un marché et toujours prêts pour les coups. Plus loin, à sa chemise de laine rouge ou bleue, à son large pantalon de toile à voile, on reconnaît le matelot, déserteur de quelque baleinier, à coup sûr. Plus loin encore, ce sont des nègres marrons qui causent avec toute la volubilité particulière à leur race, balancent nonchalamment leurs têtes laineuses, ou rient aux éclats en ouvrant jusqu'aux oreilles une bouche immense, que garnissent toujours deux rangées de dents admirablement blanches.

Notre promenade nous a fait découvrir une tente de dimension gigantesque, construite, en réalité, avec deux ou trois tentes; c'est une chapelle où un missionnaire des Etats de la Nouvelle-Angleterre avait réuni une nombreuse assemblée.

J'ai passé le reste de l'après-midi à écrire mon journal, que j'interromps en ce moment pour commencer un bon souper qui doit nous dédommager de notre triste dîner d'aujourd'hui. Le

bœuf n'est peut-être pas aussi bien rôti qu'il l'eût été à l'hôtel Clarendon ou à Astor-House ; mais, à coup sûr, aucun de ceux qui se sont assis à la table de ces temples de la gastronomie n'ont l'appétit que je compte montrer dans ces déserts où la civilisation n'a pas encore pénétré, mais où l'or se ramasse à pleines mains.

5 *Juin.* — Nous avons travaillé avec ardeur toute la journée, creusant, lavant, et récompensés par d'assez beaux résultats. J'espère enfin que je commence réellement l'édifice de ma fortune, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur. J'ai été assez meurtri dans mes pérégrinations à travers le monde ; le proverbe qui dit que « pierre qui roule n'amasse pas mousse » a été assez justifié par mon exemple. Maintenant, au contraire, j'ai de grandes chances, et je suis résolu à les poursuivre. Bradley et moi, nous avons travaillé l'un à côté de l'autre aujourd'hui, et nous avons été très heureux : 25 dollars de poudre d'or (133 fr 50 c) pour lui, et 22 dollars (116 fr 60 c) pour moi. — Il faut convenir cependant que notre procédé est barbare ; de plus, j'ai les reins brisés pour être resté courbé toute la journée. Aussi ai-je proposé de chercher à acheter un *cradle*, si la chose est possible ; la dépense sera grande, sans doute ; mais ce sera, sous tous les rapports, de l'argent bien placé. A dîner, ma proposition a été acceptée à l'unanimité ; il a été résolu, en conséquence, que si nous ne pouvions pas trouver à acheter une de ces machines, nous essaierions d'en construire une nous-mêmes.

Après dîner, nous sommes retournés au travail, et quand le soir est venu, je me suis mis en route pour chercher à emprunter dans le camp une paire de balances. Après m'être vainement adressé à plusieurs personnes, on m'indiqua un Yankee qui tenait une espèce de boutique et s'appelait Hiram Ensloe. Il avait plusieurs trébuchets à vendre, mais non à prêter. Je lui demandai son prix, et là, j'eus le premier exemple de ce que peuvent produire l'abondance de l'or et la rareté des marchandises. J'ai dû payer, au compte de la communauté, un misérable trébuchet en cuivre, avec ses poids, 15 dollars (79 fr 50 c) ! Pour me consoler, le marchand me dit que, si l'affluence des chercheurs d'or doit continuer, j'ai bien fait de m'y prendre de

bonne heure, attendu que, dans une quinzaine, le même article devra se payer trois ou quatre fois plus cher.

Pendant le jour, il y a eu de nombreux arrivages de Sutersville. Deux des nouveau-venus sont des connaissances de Bradley; l'un est M. Biggs, qui faisait, il a quelques jours, la commission à San-Francisco ; l'autre est un Canadien-Français, M. Lacosse, qui vient s'établir en Californie. Ils ont accepté l'offre que nous leur avons faite de se joindre à notre compagnie. Si cette affluence continue, et au prix où s'élèvent chaque jour les denrées, il sera bientôt plus avantageux de tenir une boutique que de manier le pic ou de balancer le *cradle*. Ce qui me surprend, c'est que dans des lieux si éloignés de tout ce qui s'appelle la civilisation, et à plus forte raison de tout ce qui ressemble à la loi, on trouve une si grande sécurité. On n'entend parler d'aucune tentative ni contre les personnes ni contre les propriétés. D'ailleurs, le vol serait bientôt puni ; une balle dans la tête ferait vite et sommairement justice du coupable.

Une des causes qui maintiennent l'ordre ici, c'est qu'il n'y a ni inégalité dans la distribution des richesses, ni classes favorisées. Tout individu qui possède une pioche et des bras pour s'en servir, est sur le pied de la plus parfaite égalité avec tout le monde, et peut faire fortune avec une rapidité inconnue jusqu'ici dans l'histoire du genre humain.

§ X.—*Dimanche*, 11 *juin*. Il y a presque huit jours que je n'ai ouvert mon journal. Mardi, n'ayant pas pu trouver de *cradle* à acheter, nous avons pris le parti d'en construire, non pas un, mais deux nous-mêmes. La difficulté a été de nous procurer quelques planches dont nous avions besoin ; elles nous ont coûté 35 dollars (185 fr 50 c) ; c'est aussi le prix que nous a demandé par jour un charpentier par qui nous voulions d'abord nous faire aider dans notre travail. Cependant les deux machines, grossièrement construites il est vrai, mais solides, ont été achevées dans l'après-midi de mercredi, et, dès la matinée du jeudi, elles ont été mises à l'épreuve avec bonheur. C'est un procédé de travail plus lucratif et beaucoup moins fatigant que l'autre.

Dès le premier jour, le *cradle*, pour lequel nous avions dû nous associer don Luis, Malcolm et moi, a produit plus de six

onces de poudre d'or. Le plus grand, que manœuvraient Bradley, Macphail, Biggs et Lacosse, a produit presque autant. Pendant la journée, nous avons encore eu de nouveaux et très nombreux arrivages. Les bords de la rivière se peuplent de plus en plus et le prix de toutes les denrées s'élève en proportion.

§ XI. — *Dimanche*, 18 *juin*. La semaine qui vient de s'écouler ressemble à celle qui l'a précédée, si ce n'est que nos bénéfices ont été beaucoup plus grands. Nous avons, en moyenne, recueilli 16 onces (493 grammes, ou bien près de 1,600 fr) par jour. Les *cradles* se multiplient tous les jours, et cependant il ne semble pas que le nombre des travailleurs qui emploient l'ancien procédé diminue; c'est qu'il arrive à chaque instant du monde de la côte.

Jeudi, nous avons reçu la visite d'un M. Larkin, chargé d'une mission par le gouvernement de Washington. Il a passé la nuit dans notre tente et il est reparti le lendemain. Il nous a apporté de curieuses nouvelles de San-Francisco. Plus des deux tiers des maisons sont désertes. La plupart des navires mouillés dans la baie ont perdu leurs équipages par la désertion. A bord d'un bâtiment venu des îles Sandwich, le capitaine est resté tout seul. Sur sa route pour venir ici, M. Larkin a rencontré un autre capitaine parti lui-même à la tête de son équipage pour les mines, et comme M. Larkin lui reprochait cette étrange conduite, le capitaine lui a répondu : « Oh! je vous garantis que ses chaînes et ses ancres sont assez solides pour le garder jusqu'à notre retour. » Le *Star* et le *Californian*, journaux nouvellement fondés, ont cessé de paraître faute de rédacteurs et d'ouvriers, etc., etc. « Savez-vous, nous dit encore M. Larkin, qui je viens de voir, dans l'eau jusqu'aux genoux et travaillant avec une ardeur sans pareille? Ni plus ni moins que l'*attorney general* (le procureur général) du roi des îles Sandwich! — Il n'est pas le seul ici de son métier, reprit Bradley, les gens de loi abondent; ceux-là, du moins, gagnent leur argent sans faire de mal à personne; combien de leurs confrères ne pourraient pas en dire autant? »

Le soir, nous avons fait une promenade au milieu des tentes avec M. Larkin. La lune était très brillante, et on voyait encore quelques mineurs qui n'avaient pas encore abandonné le travail.

C'était probablement des nouveau-venus qui étaient trop excités pour pouvoir dormir avant d'avoir plongé leurs mains dans la mine !

Vendredi, 23 *juin*. Dans l'après-midi de mardi dernier, j'ai été singulièrement heureux. Je fouillais la terre pour la jeter dans le *cradle*, lorsque je découvris un morceau de métal de la grosseur d'une noisette, et que je reconnus à première vue pour être un lingot. Il pesait deux onces trois quarts. En vertu des lois qui règnent aux mines, ce lingot m'appartient et n'entre pas dans le compte de la communauté, parce qu'il a été découvert avant de passer par le *cradle* et parce qu'il pèse plus d'une demi-once. En remontant le cours du Sacramento, et particulièrement sur la rivière des Castors, ces pépites sont, dit-on, assez abondantes, mais elles sont rares aux Mormon Diggings.

Parmi les nouveaux arrivants, on commence à compter un certain nombre de Californiens et de créoles espagnols. La plupart amènent leurs femmes, qu'accompagnent toujours des filles indiennes. Le gracieux costume espagnol égaie agréablement le paysage. Ce n'est pas sans plaisir qu'au milieu des pâles Yankees, avec leurs larges pantalons blancs et leurs chapeaux de paille, au milieu des Indiens à demi nus, on remarque le Californien au teint bronzé, à l'œil noir et brillant, avec sa petite veste ronde aux broderies éclatantes, sa culotte de velours, sa ceinture de soie, ses élégantes bottes de peau de daim qui grimacent dans l'eau boueuse.

Les femmes sont gracieuses et coquettes. Leurs jupons, toujours assez courts pour laisser voir des jambes ordinairement bien faites, sont couverts de riches broderies, éclatent des couleurs les plus voyantes ; c'est l'écarlate qui semble le plus à la mode. Rien de beau comme leur longue chevelure noire ! Et avec tous les petits accessoires, les boucles d'oreilles, les colliers, les bracelets, le costume de ces dames est, en vérité, fort riche. Le trait distinctif est le *reboso*, espèce d'écharpe, ordinairement de coton, qui remplace la mantille de l'ancienne Espagne. On le porte de mille façons et toutes gracieuses ; sur les épaules, autour de la taille ; on s'en couvre la tête, on y encadre son visage, et toujours on le voit disposé avec cette inimitable grâce, cette charmante coquetterie qu'en tout pays on

reconnaît aux femmes espagnoles dans le maniement de l'éventail, dans l'emploi de la mantille. Depuis ces arrivages, nous avons presque tous les soirs un fandango sur le gazon devant les tentes. Ce mot signifie ici une soirée dansante. C'est un plaisir, après une journée de rude labeur, d'aller le soir à ces fandangos. Les sons joyeux de la guitare et du violon les annoncent à tous venants; on y voit une assemblée des plus pittoresques formée en cercle, où chacun fume son cigare en applaudissant les danseurs, qui fument comme les autres. On ne peut qu'admirer les brillants costumes et les gracieux mouvements des danseuses, qui ne semblent pas danser seulement des pieds et des jambes, mais de tout leur cœur et de toute leur âme. Lacosse, surtout, a la tête tournée par ces fandangos, et souvent lui-même il y joue son rôle.

Dimanche, 25 *juin*. Nous avons tous renoncé à travailler le dimanche; c'est assez de travailler six jours comme nous le faisons. Notre labeur de la semaine n'a pas été très productif : dix-neuf onces seulement. On pèse la poudre d'or et on la distribue tous les soirs; chacun porte ses richesses dans une ceinture qui ne le quitte jamais. José, qui a amassé une assez jolie somme pendant ses loisirs, est constamment à s'assurer que son magot est en sûreté; il le pèse deux ou trois fois par jour, et chaque fois ce sont des invocations à tous les saints du calendrier et aux vieux génies de son paganisme indien. Pour obéir à un vœu qu'il a fait avant de quitter Monterey, il a mis à part un quart de son trésor pour la Grande-Dame, comme il appelle la Vierge Marie, par opposition sans doute au Grand-Esprit; mais j'imagine que la part de la Vierge diminue tous les jours, et que José n'agit pas loyalement avec elle.

Nous avons beaucoup agité aujourd'hui la question de savoir si nous ne ferions pas bien d'aller nous établir un peu plus haut sur la rivière. Les Mormon Diggings sont encombrés, et on nous a volé quelques-uns de nos instruments. Nous avons fini par décider de vendre nos *cradles* et d'aller tenter la fortune en moins nombreuse compagnie. Il est cependant quelque chose que je regretterai, c'est le fandango et les deux ou trois jolies senoritas que j'avais pris l'habitude d'y rencontrer tous les soirs.

§ XII. —*Dimanche*, 2 *juillet*. Hier, nous avons abandonné les Mormon Diggings et repris notre route en remontant la rivière des Américains. J'ai visité les divers campements pour essayer d'y vendre nos *cradles*. Ce n'a pas été difficile. Les offres venaient de partout, et, comme nous étions poursuivis jusqu'à l'importunité par six ou huit individus, nous imaginâmes de vendre les deux machines aux enchères. Bradley, perché sur l'un des *cradles*, s'est chargé du rôle de commissaire-priseur. L'offre la plus élevée qui nous avait été faite auparavant pour la plus grande des deux machines était de 160 dollars (848fr); Bradley, après avoir vanté sa marchandise avec une intarissable faconde, s'écria tout-à-coup: « Sachez que ce *cradle* est le même, bien le même, dans lequel la pépite pesant deux onces trois quarts, c'est-à-dire la plus magnifique qui ait jamais été trouvée aux Mormon Diggings, allait passer, lorsqu'elle fut reconnue par l'heureux mineur, le gentleman que vous voyez à ma droite, et qui, selon les admirables lois de ces merveilleux établissements, en est devenu le légitime propriétaire. » Tous les assistants se mirent à rire, et, ce qui valait encore mieux pour nous, à enchérir les uns à l'envi des autres; si bien que la machine finit par être adjugée au prix de 195 dollars, payables en poudre d'or, au taux de 14 dollars l'once, et avec un escompte de 10 pour 100 si l'acheteur payait en monnaie d'argent. L'autre *cradle* fut à son tour adjugé au prix de 180 dollars. Nous avons donc ainsi gagné 375 dollars (1,987fr 50c), payés en poudre d'or.

Notre route devait nous faire passer devant le moulin où l'or fut découvert pour la première fois. Nous nous promettions bien de visiter ce lieu si intéressant, et nous étions tout yeux pour essayer de le découvrir, lorsque, au moment où nous nous y attendions le moins, un coup de fusil partit à nos oreilles, et nous vîmes presqu'au même instant sortir du bois un homme en pantalon de toile blanche, chaussé de mocassins en peau de daim, coiffé du grand sombrero des Mexicains et portant un fusil sur l'épaule. C'était l'associé du capitaine Suter, M. Marshall en personne. Il faisait en chassant un tour d'inspection sur les cinquante ou soixante Indiens qui travaillaient encore pour son compte et qu'il payait en marchandises, en whisky, en *pisco* (eau-de-vie du pays), dont ces malheureux faisaient une

effroyable consommation. Un peu plus loin, une seconde troupe, composée encore d'une centaine d'Indiens payés de la même manière, travaillait pour le compte du capitaine.

3 *Juillet.* Choisissant une place qui semble beaucoup promettre, au beau milieu d'un ravin très escarpé, nous y avons transporté les paniers indiens que nous avons achetés au fort Suter. Les emplissant de terre, nous les passons par des anses de cordes que nous avons confectionnées nous-mêmes, à de longs bâtons coupés aux arbres voisins; puis nous les portons à la rivière qui est un peu éloignée, et nous recommençons à laver le minerai par l'ancienne méthode. Nous avons été très heureux aujourd'hui, les résultats obtenus sont décidément très supérieurs à ceux que nous pouvions espérer aux Mormon Diggings. Ici, le sol est beaucoup plus imprégné d'or qu'il ne l'est en bas; mais la fatigue et la dépense de temps sont grandes pour porter le minerai jusqu'au ruisseau.

4 *Juillet.* Ce matin, comme nous allions partir avec notre charge de paniers remplis de minerai pour la rivière, Lacosse nous adressa tout-à-coup la question suivante : « Pourquoi nos chevaux vivent-ils comme des gentlemen, tandis que les gentlemen travaillent comme des chevaux? » Nous nous mîmes tous à rire, étonnés de n'avoir pas fait plus tôt la même remarque, et, peu d'instants après, nos animaux prenaient notre charge et la portaient à la rivière.

§ XIII. — *Weber's-Creek,* 6 *juillet.* L'expérience de quelques jours de plus dans le voisinage du moulin, nous a convaincus que nous perdions trop de temps et de peine dans le transport du minerai au ruisseau. Depuis que nous étions au moulin, nous entendions toujours dire qu'au Weber's-Creek on trouvait l'or en plus grande abondance, et nous avons décidé d'aller tenter la fortune de ce côté. Le Weber's-Creek est un petit ruisseau, affluent septentrional de la Fourche américaine ou de la rivière des Américains, car elle porte ces deux noms. Partis le matin, nous sommes arrivés le soir à notre destination. Partout sur notre route nous avons rencontré des travailleurs, des tentes, des campements. Nous avons trouvé, à environ quinze milles du confluent du Weber's-Creek et de la Fourche américaine, un véritable camp, non pas aussi nombreux peut-être qu'aux Mor-

mon Diggings; mais cependant on y voyait beaucoup de monde, des Indiens en majorité. Les uns travaillaient dans le lit même de la rivière, les autres, et c'était le plus grand nombre, fouillaient les ravins qui descendent des montagnes. Les premiers étaient plus heureux sous le rapport du rendement des sables, les autres obtenaient des échantillons plus gros et d'un titre plus élevé. On nous dit que si les crevasses de la montagne sont très riches, le lit de la rivière est d'une exploitation plus certaine. Dans la montagne, on trouve très souvent des pépites de plusieurs onces, mais souvent aussi on passe des matinées entières sans rien rencontrer, tandis que dans le lit de la rivière on est sûr de gagner au moins une once par jour, et quelquefois plus. Ces raisons nous ont déterminés à travailler dans l'eau. Notre premier soin a été de chercher à construire des *cradles*. Dans une espèce de boutique, nous avons trouvé des planches à vendre; mais le prix demandé était si extravagant, que nous n'avons pas voulu nous y soumettre. Nous avons demandé le bois dont nous avions besoin à la forêt, et grâce à l'aide d'un charpentier de navire, garçon très poli et très obligeant, qui joint à ces titres celui de ne nous avoir demandé que 30 dollars (159fr) pour une journée de travail, nous avons réussi. Nous avons rudement travaillé; la chaleur était accablante; mais enfin c'est fait.

8 *Juillet*. Tandis que nous prenions un instant de repos après dîner, nous avons vu tout-à-coup un grand tumulte se faire dans le camp. Tout le monde sortait de ses tentes, appelait ses voisins et allait faire foule autour d'un groupe de cavaliers. Nous y allâmes comme les autres, Bradley et moi. C'était le colonel Mason qui venait, avec son aide-de-camp et une escorte, visiter les mines pour faire son rapport au gouvernement de Washington. Le colonel a été très gracieux avec nous, mais aussi très réservé. Bradley s'est offert à lui servir de guide pour lui faire voir tous les campements du Weber's-Creek. A son retour dans notre tente, il nous apprit que le colonel et son escorte devaient repartir le soir même pour le fort du capitaine Suter. Me prenant à part, Bradley m'a demandé si je ne pensais pas que ce serait là une bonne occasion pour envoyer ce que nous avions déjà d'or au capitaine, qui, moyennant une commission raisonnable, se chargerait de le faire passer en consignation à un négociant

de Monterey. La quantité que nous avions commençait à devenir embarrassante, et nous étions toujours dans les transes qu'il ne nous arrivât quelque malheur. Il connaissait le colonel Mason, il avait servi sous lui, et il offrait de se charger lui-même de porter nos richesses au capitaine.

Le colonel, consulté, a répondu qu'il était tout prêt à accepter la compagnie de Bradley. Tout l'or que nous possédions ayant été pesé en notre présence, il fut certifié que nous en avions recueilli vingt-sept livres et huit onces, estimées à la somme de 4,600 dollars (24,580 fr gagnés, après tout, par six personnes, en moins de vingt jours de travail effectif). Bradley nous donna un reçu et s'engagea à en rapporter un du capitaine Suter. Le trésor fut ensuite empaqueté dans un petit portemanteau, assuré aussi solidement que nous sûmes le faire sur le dos du meilleur de nos chevaux que Bradley devait mener en main. On l'arma d'un fusil, de pistolets, et on l'expédia enfin, sur le soir, avec le colonel.

§ XIV.—*Mercredi*, 12 *juillet*. Nous avons achevé nos *cradles* très tard dans la soirée de samedi, et nous avons, en conséquence, renvoyé le commencement de nos travaux à avant-hier lundi. J'ai profité du repos du dimanche pour visiter les campements voisins, et j'ai vu qu'un assez grand nombre de mineurs souffraient des fièvres intermittentes, circonstance qui ne m'étonne pas. La mauvaise nourriture, l'exposition incessante au soleil pendant la chaleur du jour, l'action de l'air humide des nuits, toutes ces causes pourraient suffire pour engendrer de très dangereuses maladies. Lundi, nous avons recommencé nos travaux, fouillant, bêchant, piochant, remplissant et balançant le *cradle*. Le produit a été considérable, neuf onces pour l'une de nos machines, et sept et demi pour l'autre (1,346 fr 20 c pour les deux). Dans la matinée, Bradley est revenu de chez le capitaine Suter, après avoir tout arrangé à notre satisfaction. Le soir, un homme est venu à notre tente nous demander si nous avions quelques médicaments à lui vendre. Je lui répondis que j'étais médecin, et le questionnai sur sa maladie. Il avait la fièvre intermittente; je lui ai donné du sulfate de quinine, en lui recommandant de se tenir couché pendant quelque temps. Cela n'a pas empêché que le lendemain j'ai vu cet homme, dans les intervalles que

lui laissaient les accès, travailler avec autant d'ardeur que personne. Le bruit n'a pas tardé à se répandre qu'il y avait un docteur au camp, et maintenant on m'appelle de tous côtés, car le nombre des malades est grand. On me donne, en général, une once d'or par visite. C'est une occupation beaucoup plus avantageuse et bien moins fatigante que le *cradle*. Le malheur, c'est que ces gens n'ont pas uniquement besoin de conseils; il faut aussi des médicaments, et je ne puis pas me dessaisir de la petite provision que j'ai préparée pour notre communauté. Il faut renoncer au métier dans le cas où il est absolument impossible de se passer de médicaments.

Le temps est toujours d'une chaleur accablante. Parmi les mineurs qui travaillent sur le bord de l'eau et exposés à toute l'ardeur du soleil, il y en a plusieurs qui ont succombé à la peine. La dyssenterie, produite par la mauvaise nourriture, commence aussi à faire des victimes. La situation n'est pas gaie.

§ XV. — *Samedi*, 15 *juillet*. Nous avons engagé à notre service un certain nombre d'Indiens qui travaillent pour nous dans les ravins. Ils appartiennent à la tribu des Serpents, sont très pauvres et semblent à moitié morts de faim. Nous les payons en provisions et en *pisco*.

Les maladies continuent à augmenter; Lacosse vient de rester couché deux jours avec la fièvre; j'espère cependant qu'il va mieux maintenant. Ce n'est pas le climat qui est malsain: l'excès du travail, la mauvaise nourriture, la vie du camp, sont les causes du mal. Nous commençons à parler de nous enfoncer plus avant dans le pays, de nous rapprocher des montagnes, où l'on dit que l'or est plus abondant qu'ici. Hier, une nombreuse compagnie est partie pour la rivière des Castors, autre affluent du Sacramento, située à environ 50 milles et droit dans le nord du lieu où nous sommes campés.

Lundi 24 *juillet*. Nous nous sommes décidés à partir pour la rivière des Castors. Nous avons rudement travaillé la semaine dernière; mais nous avons aussi cruellement souffert de la chaleur. Chacun de nous a quelque chose, des symptômes de fièvre, des douleurs de reins, des maux de tête; cependant, nous sommes en meilleur état que la plupart des autres mineurs. Le Weber's-Creek est maintenant aussi encombré que

l'étaient les Mormon Diggings quand nous les avons quittés, et d'immenses valeurs ont été recueillies par quelques heureux dans les gorges des montagnes. Toute la vallée est semée de tentes, de cabanes en feuillage, et l'on n'y trouverait pas une source, une mare d'eau, qui ne soit occupée par des mineurs fouillant, criblant, lavant.

Tandis que nous nous reposions, hier, à l'ombre de notre tente, nous avons reçu la visite d'un vieux trappeur nommé Joe White; il a connu sur la côte Bradley et don Luis. Nous l'avons invité à prendre le café avec nous. Joe White est venu dans ce pays avec le capitaine Suter, dont il vante beaucoup le caractère et le courage, et il nous a fait l'histoire du premier établissement du capitaine. Après bien des aventures et des combats, les tribus semblent avoir renoncé à lui faire la guerre. Abandonnant leurs habitudes de maraudage, un nombre considérable d'Indiens étaient venus, avant la découverte des mines, s'établir sous la protection du fort, quelquefois chassant et trappant pour les visages pâles, ou travaillant aux champs, faisant des briques, etc. Le capitaine les paie en marchandises et en *pisco.* Le trappeur nous a assuré qu'aujourd'hui le capitaine a une monnaie d'étain marquée à son nom, qui circule parmi les tribus, et contre laquelle elles viennent chercher, selon leurs besoins, des marchandises au fort. Bradley fit tomber la conversation sur le pays situé aux environs de la rivière des Castors. Le trappeur répondit que, d'après ce qu'on lui avait dit, l'or devait y être très abondant. Nous lui avons demandé s'il voulait nous servir de guide pour nous y rendre. Il demande pour ce service 65 dollars; or, si l'on pense au prix de toutes choses dans le pays, c'est une prétention très raisonnable; mais le vieux trappeur nous a avoué qu'il est malade et ennuyé de patauger dans l'eau à la recherche de l'or; et qu'à ce travail fatigant il préfère de beaucoup une course de quelques jours dans le désert. Nous partirons après-demain (mercredi.)

Mardi, 25 *juillet.* La journée a été employée à nos préparatifs de départ. Nos provisions, sauf la farine, sont presque épuisées. Nous avons donc eu à refaire un approvisionnement; mais nous avons trouvé tout dans les camps extraordinairement cher. Nous avons dû nous contenter d'acheter un peu de lard,

de bœuf fumé et de café, nous en remettant à nos fusils pour subvenir à nos besoins; le gibier est, dit-on, d'ailleurs, d'une extrême abondance dans la vallée des Castors. Chacun portera avec soi, outre ce que les chevaux de charge pourront conduire, quinze jours de vivres. Les chevaux de charge en porteront autant.

Ce soir, trois personnes qui ont entendu parler de notre départ, sont venues nous demander de les accepter dans notre compagnie. L'un s'appelle Edward Story, homme de loi américain qui a été, du temps du gouvernement espagnol, alcalde de Monterey; les deux autres sont John Dowling, premier lieutenant, et Samuel Bradshaw, charpentier d'un baleinier américain qu'ils ont abandonné, il y a quelques jours, à San-Francisco. L'avocat a l'air intelligent et connaît les dialectes des tribus; l'officier semble n'être pas dépourvu de bon sens; quant au charpentier, c'est une acquisition précieuse pour des gens qui vont se lancer dans le désert. L'offre a été agréée avec plaisir. Tous trois ont des chevaux, quoique les deux baleiniers soient, comme d'ordinaire les marins, des cavaliers terriblement excentriques.

Mercredi, 26 *juillet*. Nous avons levé notre camp avant la pointe du jour. Nous avons dîné à midi, et très bien, avec une soupe de lièvres que nous avons tirés sur la route. Nous avons vu des traces nombreuses de cerfs et de daims : c'est de bon augure pour notre cuisine. Du reste, nous n'avons fait que monter et descendre par des chemins affreux pendant toute la journée. Ce soir il fait froid, et nous avons allumé un grand feu de branches de pins.

Vendredi, 28 *juillet*. Hier matin, le ciel était pur et l'air très froid. Avant midi, nous avons passé la source de la rivière des Américains, qui n'est ici qu'un ruisseau insignifiant. L'aspect du pays devient de plus en plus montueux et difficile. La journée nous a semblé suffisamment fatigante. Nous avons campé au milieu des rochers, où nous n'avons eu qu'un maigre souper composé de galettes de farine et de tranches de lard grillées. Pendant la nuit, don Luis a été pris d'un accès de fièvre; une dose de quinine semble l'avoir relevé.

Aujourd'hui, nos chevaux ont été promptement sellés, et

nous sommes partis aux premières lueurs de l'aurore. Il faisait très frais, mais le ciel était admirablement pur; quand le soleil a été sur l'horizon, nous n'avons plus eu à nous plaindre du froid. La route est très pénible. Elle suit des ravins et des précipices des plus dangereux; il nous a fallu escalader des rochers qui blessaient les pieds des chevaux et rendaient nos progrès très lents.

Vers midi, nous avons passé la source du Rio de las Plumas ou rivière des Plumes, et après une marche pénible, on pourrait dire forcée, nous avons franchi la dernière crête de rochers qui nous séparait de la vallée des Castors. Le soleil allait se coucher comme nous descendions la montagne pour atteindre la rivière. C'est un petit cours d'eau coulant à l'ouest sur un lit de sable brillant. Nous sommes campés à portée du murmure des eaux.

§ XVI.—*Dimanche*, 30 *juillet*. Nous sommes restés couchés sous la tente un peu tard hier matin pour nous reposer. Nos premières recherches se sont naturellement portées sur l'or. Nous nous sommes séparés pour examiner le cours de la rivière et des divers ruisseaux qui, pendant l'hiver, lui apportent les eaux torrentielles des montagnes.

A notre grand désappointement, nous retournâmes un à un au camp pour y annoncer que nous n'avions rien découvert. Conformément aux conseils du vieux trappeur, un détachement chargé d'aller faire une reconnaissance à la source de la rivière, marcha pendant dix ou douze milles sans rien trouver d'abord; il eut enfin la bonne fortune de découvrir un lieu où, à première vue, on reconnut que l'or existait en grande abondance et dans le sable et dans les crevasses des rochers. C'est là qu'aujourd'hui nous avons transporté notre camp. Bradley, Joe White et José seront nos chasseurs; Malcolm, Lacosse et Macphail se mettront demain à l'œuvre pour la construction d'une couple de *cradles*, le charpentier leur donnant de temps à autre un coup de main, mais s'occupant surtout de diriger la construction d'une baraque assez spacieuse pour loger tout notre monde et entourée d'une petite fortification en palissades pointues par le sommet, derrière laquelle nous pourrons remiser nos chevaux pendant la nuit sans avoir rien à craindre des ten-

tatives des Indiens. Nous estimons que cette construction avec ses dépendances nous occupera pendant une semaine, et probablement plus. Les chasseurs ont eu bonne chance aujourd'hui et sont rentrés avec une couple de daims. Le trappeur avait pris au lacet une douzaine de cailles, de sorte que notre table a été magnifiquement servie.

Dimanche, 6 *août*. Je me suis senti moralement très abattu pendant ces derniers jours. Mes pensées se sont portées, malgré moi, du côté de la patrie, et une mélancolie indéfinissable m'a accablé. Mes compagnons ont fini par la remarquer. Ce soir, comme tout le monde, excepté moi, allait se coucher, je tirai mon portefeuille de ma valise et j'allais me mettre à écrire à la lueur du feu de notre bivouac :

— « *No puede vm. dormir?* Ne pouvez-vous donc dormir? me dit don Luis.

— » *No, Senor,* non, répondis-je, *pienso a la vieja Inglaterra, a mio hermano, y a mios amigos;* je pense à la vieille Angleterre, à mon frère, à mes amis.

— » *Por ventura a una amiguita!* peut-être à une petite amie!

— » *Es possible, Señor;* c'est possible. » J'ai souri tristement et me suis mis à écrire.

Nous sommes maintenant tout-à-fait établis sur la rivière des Castors, et jusqu'ici nous n'avons pas encore découvert autour nous trace de créature humaine. Nos *cradles* ont été achevés lundi, et la baraque dans l'après-midi de samedi. Nous y avons ajouté une sorte de hangar qui sert de cuisine. Nos palissades, si grossières qu'elles soient, sont suffisantes pour protéger nos chevaux contre les voleurs indiens. Aussitôt que nos constructions ont été terminées, nous nous sommes mis à la recherche de l'or, et nous avons été très heureux.

8 *Août*. Nous nous sommes assuré les services de notre vieil ami le trappeur, au prix de 15 dollars par semaine et de deux rations d'eau-de-vie par jour. Il chassera pour nous, mais n'aura pas de part dans le produit de nos travaux. Il faut qu'il ait un mépris bien sincère des dollars pour ne pas nous avoir demandé davantage. Après cela, l'homme qui a passé toute sa vie dans les déserts, qui n'a pas d'autres besoins que ceux qu'il peut sa-

tisfaire avec son fusil, peut, sans affectation, avoir quelque mépris pour la source de tous les maux! S'il a faim, une balle envoyée à un élan, à un bison, lui fournit des vivres pour plusieurs jours! S'il a soif, l'eau de ces clairs ruisseaux lui donne tout ce qu'il songe à demander. La peau de l'ours, du buffle, du daim, lui fournit des habits pour se couvrir, pour le défendre contre le froid des nuits, et un paquet de peaux de castors lui procure autant de poudre et de munitions qu'il en peut consommer pendant une année entière! Quel besoin a-t-il de l'or? Pourquoi en ferait-il si grand cas?

Hier, pendant que nous étions à dîner, nous avons reçu la visite d'une petite troupe d'Indiens qui venaient du côté du lac Truckee. Ils n'avaient pas d'intentions hostiles, aussi les avons-nous bien reçus et leur avons-nous donné des couvertures. Ils ont passé le reste de la journée avec nous, et ils ont campé auprès de notre petite forteresse; cette nuit et ce matin ils ont disparu les uns après les autres, mais sans que nous ayons à nous plaindre d'eux en aucune façon. Il n'en est resté que cinq qui nous ont offert leurs services; mais le triste état de nos magasins nous a fait rejeter la proposition.

13 *Août.* Nos chasseurs ont été fort heureux pendant ces derniers jours. Nous avons une belle provision de viande d'élan que nous nous proposons de sécher à la manière indienne. Nos visiteurs indiens, après avoir passé avec nous une couple de jours pendant lesquels nous les avons forcés de camper à notre porte, sont partis vendredi matin, ou plutôt pendant la nuit de jeudi, sans avoir été aperçus par nos sentinelles. Ils ne nous ont rien volé que deux couvertures que nous leur avions prêtées, et qu'ils ont oublié de nous rendre.

§ XVII. — *Dimanche*, 20 *août*. La semaine qui vient de s'écouler a été remplie d'évènements divers. Vendredi, pendant que plusieurs d'entre nous erraient autour du camp, explorant les nombreuses gorges qui nous séparent de la Sierra-Nevada, nous avons recueilli dans un écroulement de rocher, plusieurs pépites plus grosses que celles que nous avions vues jusque-là. Ainsi encouragés à explorer la ravine, nous eûmes bien vite reconnu que l'or s'y trouvait en beaucoup plus grande abondance que sur le point où nous avons fixé notre campement; et de plus, enfin,

nous pûmes remarquer incontinent que le précieux métal pouvait y être recueilli avec infiniment moins de peine. Le travail si pénible du lavage devient inutile, puisqu'ici l'or est en véritables lingots. Nous prîmes donc le parti d'y porter le lendemain matin tous nos instruments. Le seul inconvénient de la position, c'était d'être un peu éloignée de notre camp, de presque un demi-mille.

Hier donc, après déjeuner, Bradley, Lacosse, Macphail et le trappeur étant partis pour la chasse, car nos vivres tiraient à leur fin, José et l'avocat gardant le camp, nous nous mîmes en route avec nos outils, et après un travail de quelques heures, nous réussîmes à recueillir plus d'or que nous ne l'avions encore fait en deux ou trois jours. Nous allions retourner au camp pour dîner, lorsque Dowling, qui était dans le haut du ravin, entendit du bruit près de lui, au milieu des broussailles, et, regardant de ce côté, aperçut un Indien qui s'avançait en rampant sur lui, et qui ne vit pas plutôt qu'il était découvert, qu'aussitôt il envoya une flèche, laquelle, manquant le but, fit une légère blessure à l'oreille de Dowling. En même temps le sauvage, poussant un cri épouvantable, se mit à courir en cherchant à prendre une autre flèche dans son carquois; mais il fit un faux pas, tomba, et, avant qu'il pût se relever, il reçut de Dowling et sur la tête, un coup de pioche si bien adressé, qu'il expira incontinent.

Au même instant nous entendions dans la direction du camp un coup de feu. Chacun saisit son fusil, et Dowling, accourant vers nous, nous raconta ce qui venait de se passer. Cependant, tout restait calme, et je montai sur une petite hauteur pour faire une reconnaissance. Tout-à-coup j'aperçus une troupe d'Indiens arrivant sur nous à toute bride. Je retournai près de mes compagnons; nous nous abritâmes dans un pli du terrain, au milieu des arbres, déterminés à y attendre l'ennemi et à nous défendre.

Ce fut un moment de terrible émotion. Nous entendions le pas des chevaux qui fondaient sur nous, mais sans les voir. Je confesse que je tremblais de tous mes membres, et ce n'était pas seulement de peur, quoique je crusse bien que nous allions tous être scalpés par nos sauvages ennemis. Ce fut, je crois, la sou-

dainceté du péril qui fit palpiter mon cœur avec tant de violence; mais au moment où je me reprochais mon manque de courage, un épouvantable cri éclata dans l'air à quelques pas de nous, et nous vîmes apparaître quarante ou cinquante guerriers indiens. Tous mes nerfs se raidirent comme par une secousse électrique, et lorsqu'une grêle de flèches tomba au milieu de nous, je fus le premier à y répondre par un coup de fusil qui jeta à bas de son cheval un des Indiens les plus avancés. Je rechargeai aussitôt; mais je n'avais pas fini, que les fusils de mes compagnons portaient à leur tour la mort au milieu des Indiens. Nous avions pris position derrière un rideau de saules qui nous protégea contre les flèches de nos agresseurs et souvent même les détourna. Une seconde décharge de coups de fusil suivit vivement la première, et tandis que la fumée se dissipait, je pus remarquer que nous avions fait de nombreuses victimes dans les rangs des Indiens, et qu'ils ramassaient leurs blessés pour battre en retraite. A ce moment, j'avais couché en joue un vieillard qui venait de sauter à bas de son cheval. J'avais le doigt sur la gâchette, lorsque je le vis s'avancer avec un merveilleux sang-froid, prendre dans ses bras un de ses compagnons blessé à la cuisse, le mettre sur un cheval, remonter lui-même en selle et se sauver à toute bride. Je n'eus pas le cœur de tirer sur le vieux chef, et je lui laissai emporter son blessé, son ami, son fils peut-être!

En quelques secondes le terrain fut vidé; pour trace du combat on n'y voyait plus que trois Indiens noyés dans leur sang, un arc ou deux, des carquois vides, des plumes, des tomahawks épars sur le sol. Un par un nous remontâmes sur la petite hauteur d'où j'avais signalé l'approche de l'ennemi; puis, voyant qu'ils se retiraient au galop dans une direction contraire à celle du camp, nous décidâmes de nous y replier, tenant d'ailleurs pour très probable que nous y trouverions Story et José égorgés. Grâce à Dieu, il n'en était rien, et les Indiens n'avaient pas attaqué le camp. C'était Story qui avait tiré le coup de fusil que nous avions entendu pour nous avertir; quant à José, il s'était bravement caché jusqu'au cou dans la rivière.

Après avoir pansé la blessure très légère de Dowling et celle plus légère encore de don Luis, écorché à la main par une

flèche, nous commençâmes à ressentir de vives inquiétudes sur le compte de nos amis, partis le matin pour la chasse, et qui ne revenaient pas. Le jour se passa sans que rien nous annonçât leur retour. Vers le soir, nous tirâmes quelques coups de fusil à tout hasard, pour les prévenir du danger qui, selon toute probabilité, les attendait, et aussi pour faire savoir aux Indiens que nous faisions bonne garde. Il était convenu que nous veillerions tous jusqu'au retour de nos amis, pour être plus prêts à repousser tout péril qui pourrait les menacer eux ou nous, car nous pensions que probablement les Indiens rôdaient autour du camp et tenteraient quelque surprise. Epuisés cependant par la fatigue et l'émotion, nous ne tardâmes à nous endormir les uns après les autres autour du feu.

[Nos chercheurs d'or sont réveillés par des cris et un coup de fusil. Arrivent Lacosse, le vieux trappeur et Bradley, qui racontent qu'ils ont perdu Macphail de vue depuis trois quarts d'heure. Nous négligeons ici l'épisode des aventures de Macphail, qui reste perdu pendant trois jours, et qui a eu la bonne chance d'être sauvé par des Indiens. Dans une excursion que les associés font à sa recherche, l'un d'eux est tué et scalpé par des Indiens moins bienveillants. Les maladies se déclarent dans le camp; les provisions et les drogues deviennent plus rares. Lacosse et le trappeur s'offrent pour aller se procurer au fort Suter les vivres dont on aura besoin en attendant la saison des pluies. Nous reprenons le journal du docteur à la date du 1er septembre :]

§ XVIII.—1er *Septembre.* On a commencé à débattre la question de savoir s'il est prudent de garder avec nous la quantité d'or que nous avons déjà ramassée, lorsque nous pouvons être surpris à tout instant par les Indiens. Le bruit s'est répandu parmi les tribus, qu'avec la *terre jaune,* si ardemment recherchée par les visages pâles, on peut avoir, non-seulement des verroteries, des boutons, des tissus, mais aussi des mousquets, de la poudre, des balles, des couvertures écarlates, et enfin cette eau de feu que les malheureux Indiens, hélas! n'aiment que trop. Bradley et don Luis s'offrent à porter eux-mêmes le trésor commun à San-Francisco, et même à Monterey, où ils le remettront, au nom de tous, à la garde de quelque négociant. Je n'aime pas cet empressement; le total est assez gros pour tenter bien des

gens qui pourraient disparaître avec lui; de plus, il serait dangereux de l'envoyer sans une forte escorte. Aujourd'hui, nous nous sommes mis à la demi-ration : nos vivres tirent à leur fin.

2 *Septembre.* Le camp semble être généralement d'avis d'accepter la proposition de Bradley. Il est fort à regretter que nous n'ayons pas envoyé notre or au capitaine Suter par Lacosse et le trappeur.

Dimanche, 3 *septembre.* Bradley a renouvelé sa proposition. Il demande à partir demain matin avec don Luis et José. Story a été d'opinion qu'il fallait les faire accompagner par une garde jusqu'à la vallée du Sacramento; mais, à notre surprise, Bradley et don Luis ont déclaré la précaution absolument inutile.

J'ai profité d'un moment pour causer particulièrement avec Malcolm et Macphail. L'occasion nous a remis en mémoire une circonstance à laquelle nous n'avions jamais songé auparavant : c'est qu'aucun de nous n'a vu le reçu du capitaine Suter pour l'or que Bradley a dû lui remettre en notre nom. Aujourd'hui donc, pendant le déjeuner, Malcolm demanda à Bradley, sans autre détour, si le capitaine avait donné un reçu. « Oui, oui, » répondit Bradley; mais il nous dit que, pendant son voyage, de retour au Weber's-Creek, à une halte, il avait allumé son cigare avec un papier qu'il reconnut pour la pièce en question. Malcolm, Macphail et moi, nous nous jetâmes un regard d'intelligence; nous crûmes toutefois devoir, jusqu'à plus ample informé, accepter l'histoire de Bradley.

Après dîner, je ramenai la conversation sur le sujet qui nous préoccupait tous, en annonçant que si l'on acceptait la proposition de Bradley, Malcolm demandait à faire partie du détachement; et comme il fallait un prétexte à ce voyage, j'ajoutai que je voulais le charger de certains achats de drogues à San-Francisco, attendu que ma provision était épuisée; c'était une sotte invention de ma part, car rien n'était plus facile que de répondre que Bradley et don Luis se chargeraient tout aussi bien de mes achats. Heureusement Malcolm vint à mon secours, en annonçant qu'il avait des affaires à San-Francisco, qu'il désirait y voir quelques-uns des capitaines de navires qui pouvaient s'y trouver

en charge pour l'Orégon, où il avait, lui Malcolm, laissé une partie de sa famille. Bradley prétendit qu'à cette saison de l'année on ne pourrait pas trouver à San-Francisco de navires en charge pour l'Orégon. A cela Biggs, qui en savait plus que nous tous ensemble sur les mouvements des navires, répondit en assurant qu'il devait y en avoir. Là-dessus chaude discussion, qui ne finit que quand Story et Macphail disent à Bradley que puisque Malcolm a des affaires à San-Francisco, ils ne voient pas, eux, de raison qui puisse l'empêcher de partir en même temps que Bradley. Il a été enfin décidé qu'ils partiront tous trois le 5 (mardi). José restera au camp avec nous.

Le travail de la semaine a été productif, surtout en considérant que nous avions deux absents et trois malades.

§ XIX. — 5 *Septembre.* Ce matin, le détachement désigné pour la côte est parti, comme il avait été convenu. Nous nous sommes levés avant le jour; nous avions déjeuné et nous étions en selle au moment même où le soleil commençait à se montrer à l'horizon. Malcolm a été pourvu du meilleur cheval que nous ayons, et il a été arrangé que ce serait lui qui porterait la plus grande partie de l'or; mais que don Luis et Bradley en porteraient aussi dans leurs fontes autant qu'il serait possible. Nous avons cru qu'il valait mieux s'y prendre ainsi que de mettre l'or sur un cheval de main qui retarderait inévitablement les voyageurs et les empêcherait d'arriver aux campements du Sacramento avant la nuit. Bradley et don Luis ont pris avec eux dix-huit livres pesant d'or, et Malcolm, qui n'avait d'autre bagage qu'une paire de pistolets passés dans sa ceinture, près de soixante-dix livres. Afin de ménager le cheval de Malcolm autant qu'il serait possible, trois d'entre nous, désignés pour faire escorte l'espace de quelques milles, devaient, pendant ce temps, porter quinze livres d'or. Cette escorte se composait de Story, de José et de moi.

Nous partîmes donc, et comme il fallait que les gens d'escorte revinssent au camp le soir même, il fut convenu qu'à midi ou à peu près ils tourneraient bride et reviendraient sur leurs pas. Le commencement du voyage nous a d'abord promenés à travers un pays ouvert; puis, après nous avoir fait monter quelques collines rocailleuses, couronnées de pins gigantesques, nous sommes descendus dans une fertile vallée ombragée de

cèdres magnifiques. A midi, nous nous sommes arrêtés, à l'abri du soleil, dans un petit vallon qu'arrosait un ruisseau bordé d'un rideau de saules. Après avoir bien attaché nos chevaux, nous nous sommes assis pour manger au pied d'un bloc énorme de granit. Notre frugal repas venait de finir, lorsque la conversation fut tout-à-coup interrompue par le bruit de petites pierres qui tombaient jusqu'à nous du haut du rocher. Nous fûmes bien vite sur pied, imaginant que c'était un ours qui nous guettait et espérait déjeuner à nos dépens. Bradley et Malcolm se dirigèrent de son côté, espérant à leur tour avoir raison de ce visiteur malencontreux. Quel qu'il fût, il était plus alerte qu'eux, car au moment où ils arrivaient en haut du rocher, ils entendirent le bruit que faisait l'ennemi en se sauvant au milieu d'épaisses broussailles. Comme ils avaient une route fatigante à fournir, ils ne songeaient pas à poursuivre l'animal, et ils allaient redescendre auprès de nous, lorsque Bradley reconnut sur le sable une empreinte de pas, que nous attribuâmes à quelques maraudeurs indiens qui peut-être cherchaient à nous surprendre. Nos amis se hâtèrent de nous communiquer cette nouvelle, et il fut décidé que nos messagers se trouvant maintenant à quelques heures seulement des camps établis sur le Sacramento, les Indiens n'oseraient sans doute pas les attaquer, et que, par conséquent, il était à peu près inutile de les accompagner plus loin. Au moment de nous séparer, nous ne pûmes cependant pas nous résoudre à les quitter ainsi; nous fîmes encore quelques milles avec eux; puis, leur donnant enfin de bonnes poignées de main, accompagnées de mille souhaits pour leur heureux voyage, nous tournâmes bride pour reprendre le chemin du camp,

Préoccupés cependant malgré nous de l'incident du matin, nous prîmes nos précautions et fîmes bonne garde en repassant au lieu où nous nous étions arrêtés pour déjeuner. La soirée a été très gaie au camp; nous nous sommes permis double ration de whisky, que nous avons bu à l'heureux voyage de nos amis et à leur prompt retour.....

§ XX.—Il s'est écoulé plusieurs semaines sans que j'aie eu le loisir de travailler à ce journal.

Dans la soirée du 5, tandis que mes compagnons causaient

autour du feu et que j'étais moi-même occupé à écrire, nous fûmes tout-à-coup interrompus par un coup de sifflet que je crus reconnaître : « C'est Bradley ! » m'écriai-je. Les autres, regardant la chose comme impossible et craignant quelque ruse de guerre, se précipitèrent sur leurs fusils. Un nouveau coup de sifflet vint bientôt prouver que je ne m'étais pas trompé. Un instant après, Bradley arrivait au grand galop, suivi de don Luis; mais Malcolm n'était pas avec eux. « Mes amis, s'écria Bradley, j'ai une affreuse nouvelle à vous apprendre : la plus grande partie de notre or est perdue, et perdue sans espoir ! — Perdue ! repris-je soupçonnant une trahison de Bradley et de don Luis; perdue ! et comment? Je ne le crois pas, je ne le croirai jamais. » Bradley me jeta un regard irrité.

— « Où est Malcolm? demandai-je. — Mort ! dit Bradley, ou du moins, je le crains bien. — Bon Dieu ! » repris-je à mon tour, et j'ajoutai, en me parlant à moi-même : « Alors c'est vous qui l'avez assassiné. » Je remarquai que Bradley examinait tour à tour toutes les figures, et, comme mes regards suivaient les siens, je vis la colère et le désespoir imprimés sur tous les visages. Il le vit bien aussi et ne dit plus mot. Ce fut don Luis qui nous donna l'explication suivante du mystère :

« Après nous avoir quittés, ils avaient mis leurs chevaux au grand trot. Divers indices leur faisaient supposer que des maraudeurs indiens battaient la campagne autour d'eux; et comme le pays n'offrait, dans ses gorges et ses ravins, que des lieux trop propices à des gens de cette espèce, ils attendaient avec impatience le moment où ils arriveraient dans des plaines plus ouvertes. La route les conduisit, pendant quelques milles, à travers de petites montagnes coupées de vallées où dominaient les chênes verts. Au moment où ils gravissaient une chaîne peu élevée, la dernière, croyaient-ils, qui les séparât du Sacramento, ayant un bouquet de bois à leur gauche, et lui, don Luis, étant de quelques pas en avance de Bradley et de Malcolm, il aperçut, en tournant la tête, un cavalier qui sortait du bois. En moins d'un instant, un second cavalier se montra, et, avant que don Luis eût pu donner l'alarme, ce cavalier, qui semblait être un Indien, se levant sur sa selle, lança son lasso qui, frappant juste au but, vint s'enrouler en sifflant autour des épaules de Mal-

colm. Don Luis, qui avait tout vu, était aussitôt descendu de cheval; il avait pris son fusil et envoyé une balle à l'Indien. La balle, en frappant le cheval à la tête, l'arrêta presque sur place, et, un instant après, animal et cavalier roulaient ensemble, tandis que Malcolm, ne pouvant résister à l'impulsion du lasso, était lui-même jeté à bas de son cheval. Bradley, qui ne se douta du péril qu'en entendant siffler le lasso, avait aussitôt mis pied à terre, et, comme don Luis, à l'abri de son cheval, il avait envoyé une balle à l'ennemi. Son fusil coucha par terre un homme au teint bronzé, coiffé du sombrero mexicain. En un clin d'œil ils remisèrent leurs chevaux derrière des rochers qui les protégeaient contre les coups de l'ennemi, et de là, ils aperçurent quatre hommes qui avançaient sur eux au galop de charge. Cependant, don Luis et Bradley, aguerris aux aventures de ce genre, s'étaient couchés à terre et avaient rechargé leurs armes. Don Luis tira le premier, mais sans succès. Quatre coups de fusil lui répondirent aussitôt, et les balles sifflèrent. Bradley tira à son tour. « C'était à croire, disait don Luis, que la balle s'était partagée en quatre pour toucher chacun de nos ennemis; car nous les vîmes tourner bride aussitôt et se sauver à fond de train, emmenant avec eux le cheval de Malcolm. »

» Étant ainsi devenus les maîtres du terrain, ils quittèrent leur abri et se mirent à la recherche de Malcolm, qui gisait toujours par terre, les bras et le cou embarrassés dans le lasso, et ne donnant plus aucun signe de vie. Bientôt ils s'aperçurent qu'il respirait encore, mais qu'il avait été horriblement foulé aux pieds des chevaux. Bradley, tirant son couteau de chasse, commença par couper le lasso. Ils essayèrent ensuite de relever leur ami; mais il était incapable de se tenir sur ses jambes. En ce moment, nouvelle alarme causée par un grand bruit de voix : c'était une troupe de cavaliers qui arrivaient à toute bride et semblaient venir du Sacramento. Les nôtres se croyaient perdus, mais ils apprirent bientôt, à leur grande satisfaction, que les nouveau-venus étaient un parti de mineurs, lesquels, en entendant les coups de fusil, s'étaient élancés à leur secours. Don Luis pensait que les voleurs avaient vu venir ces défenseurs inattendus, et que c'était là, bien plus que le coup de fusil de Bradley, ce qui leur avait fait prendre la fuite. Ils retrou-

vèrent le cheval de l'Indien ; le lasso était encore attaché à la selle. Quant au cavalier, il avait pu se soustraire à toutes les recherches, quoiqu'il dût être dans un assez piteux état ; car don Luis avait vu que, dans sa chute, le cheval avait roulé sur lui. Le corps du brigand abattu par Bradley n'était plus qu'un cadavre inanimé. Quelques mineurs, gens du pays, le reconnurent pour être l'un des soldats débandés de l'armée californienne, nommé Thomas-Maria Carillo, bandit de la pire espèce, allié depuis quelque temps à une bande de maraudeurs, qui avait maintenant quitté les parages de la côte, premier théâtre de ses exploits, pour venir chercher fortune dans le voisinage des mines.

» Notre première pensée, continua don Luis, fut de songer au pauvre Malcolm, et la seconde de poursuivre les voleurs ; mais quand nous demandâmes pour ce projet assistance à nos nouveaux amis, ils nous répondirent par un refus positif. La curiosité, le seul motif qui vraisemblablement les avait amenés près de nous, était satisfaite, et je fus indigné quand je les vis tourner la bride de leurs chevaux, sans vouloir écouter les appels que nous faisions à leur assistance. Non, ils devaient retourner à leurs travaux, fouiller, piocher, laver, et nous devions nous tenir encore pour heureux que leur arrivée nous eût sauvé la vie : tel fut le texte de leur réponse. Enfin, ajouta don Luis, grâce à mon ardente insistance et à la parole que je leur donnai de payer leurs services au prix qu'ils demanderaient, deux d'entre eux promirent de revenir dans une heure avec une litière.

» La litière qu'ils amenèrent était faite de branches d'arbres liées ensemble et de couvertures. Malcolm y fut couché, et nous avons été assez heureux pour le transporter dans la cabane d'une pauvre femme du pays qui nous a promis de le soigner tandis que nous reviendrions chercher du secours. »

A mes questions, don Luis répondit que probablement notre ami n'avait pas souffert de fracture, mais que les contusions étaient graves. Comme il m'était absolument impossible de songer à me rendre près de lui au milieu de la nuit, je me résignai à attendre jusqu'au lendemain.

Pendant tout le temps que dura le récit de don Luis, je ne

songeai pas un instant à l'or que nous avions perdu, toutes mes pensées étaient pour mon pauvre ami. Cependant, à la fin de la narration, je m'aperçus que bien peu de nos associés étaient affectés des mêmes sentiments que moi. Don Luis fut aussitôt assailli de questions amères, insolentes quelquefois et uniquement relatives au trésor perdu. Il répondit que nous savions tous que Malcolm portait sur sa selle la plus grande partie de l'or, et qu'en emmenant le cheval, les voleurs avaient emmené l'or. « C'est le docteur qu'il faut remercier de cette bonne fortune, » murmura Bradley. Je ne pouvais pas me dissimuler que ma défiance avait été la cause des dispositions prises pour le transport de nos richesses, et de fait je pouvais lui attribuer la mort de notre ami. Je pensai alors à la malheureuse femme, aux enfants qu'il avait laissés dans l'Orégon. Plusieurs d'entre nous passèrent la nuit debout, groupés autour du feu, tantôt plongés dans le silence du désespoir, tantôt éclatant en imprécations contre le sort, et les premières lueurs du jour n'éclairèrent que des visages irrités ou abattus, découragés et dégoûtés.

Après un triste déjeuner, le matin du 6, j'étais occupé à seller mon cheval pour courir auprès du pauvre Malcolm, lorsque don Luis m'informa que la majorité de nos compagnons étaient d'avis de partager l'or qui nous restait encore, et de dissoudre la société, laissant à chacun la liberté de rentrer dans le pays habité ou de continuer le travail. Je n'avais pas d'objection contre cette proposition. L'or fut donc pesé. Bradley se chargea de la part de Lacosse et je fus prié de porter la sienne à Malcolm. En somme, nous avions encore bien près de 42 livres d'or, qui produisirent pour chacun 4 livres et 2 onces, estimées à 700 dollars (3,710 fr). Avec les 650 dollars que j'avais à réclamer pour ma part de l'or déposé entre les mains du capitaine Suter, et en y ajoutant ce qui me revenait aussi sur la vente des *cradles*, sur le produit de notre travail aux Mormon Diggings avant que Lacosse et Biggs devinssent nos associés, il me restait encore plus de 1,500 dollars (plus de 7,950 fr).

Une bonne partie de la matinée se passa en querelles à propos du partage de l'or. Quant à moi, je n'y pris aucune part et me contentai de ce qui me fut remis. Je pris ensuite Macphail à part et lui demandai ce qu'il comptait faire. Il me répondit que

si les autres voulaient le suivre, il allait se mettre à la poursuite des brigands. Il regrettait beaucoup l'absence du vieux trappeur. Ne pouvant me rendre tout seul auprès de Malcolm, je perdis encore du temps à supplier quelques-uns de nos anciens associés de vouloir bien m'escorter jusque-là. A la fin, nous partîmes en compagnie, don Luis, José, Bradley, Macphail et moi. Biggs voulut attendre quelques jours encore. Ni Bradshaw, ni Dowling n'étaient assez bien portants pour se mettre en route. Story prit le parti d'attendre jusqu'à ce qu'ils fussent en état de l'accompagner. J'étais peiné de voir rester ainsi en arrière quatre hommes dont deux ou trois tout au plus étaient capables de se défendre en cas d'attaque. Cependant ils ne paraissaient pas croire au danger; mais, l'eussent-ils craint, il est probable, tant la plupart d'entre nous étaient devenus égoïstes, qu'ils n'eussent trouvé aucune sympathie.

Il était une heure après midi quand nous fûmes prêts à partir. Nous emmenions avec nous deux des chevaux de charge pour porter les tentes et quelques ustensiles de cuisine. Nos bagages personnels étaient empaquetés sur nos selles. Bradley et don Luis ouvraient la marche; José suivait avec les chevaux de charge; Macphail et moi, nous formions l'arrière-garde. Nous n'avions pas encore fait quatre milles, quand nous aperçûmes deux cavaliers qui venaient de notre côté; c'était Lacosse avec le trappeur. De ce côté encore, mauvaises nouvelles.

Lacosse nous raconta que, le lendemain de leur départ, ils étaient arrivés sans encombre au fort Suter, où ils s'installèrent pour la nuit. La farine y était montée au prix de 85 dollars le baril, et tout était augmenté dans la même proportion. Ils achetèrent cependant de la farine et repartirent le jour même. Le soir, ils campèrent sur les bords du Sacramento. Partis le lendemain matin, ils firent vingt-cinq milles dans leur journée, et allèrent planter leur tente, pour la nuit, près d'un petit camp de mineurs. Le soir du second jour, ils allèrent s'établir auprès d'un camp très nombreux, où ils crurent n'avoir pas besoin de faire la garde; mais le matin, à leur réveil, chevaux de charge et provisions avaient disparu; il ne leur restait que les chevaux de selle.

En allant aux renseignements dans les tentes, ils furent re-

çus partout de la façon la plus cavalière. Personne ne savait rien de leurs chevaux ni de leurs bagages, et un Américain à la taille gigantesque les menaça même de leur envoyer à chacun une balle, s'ils ne se hâtaient de quitter la hutte où il était retranché plutôt que logé. Lacosse répondit à cette barbare insolence par quelques mots qui attirèrent plusieurs personnes. Il apprit de l'une d'elles que ce même homme, la terreur du camp, avait déjà tué deux personnes depuis qu'il était venu s'établir sur les lieux. Là-dessus, ils étaient repartis, et, le soir, ils avaient eu bien soin, dans la crainte de nouveaux malheurs, de s'établir le plus loin possible de la *fraternité* des chercheurs d'or.

A notre tour, nous racontâmes nos infortunes. Lacosse était désolé. Il nous dit qu'il allait chercher ses bagages au fort, et qu'ensuite il se réunirait à nous au fort Suter, pour voir s'il n'y avait pas moyen de courir après nos voleurs. Le trappeur s'engagea à l'accompagner, et il fut convenu que Bradley ou Macphail attendrait leur retour chez le capitaine Suter.

Ce fut seulement le lendemain soir, après une nuit très froide passée à la belle étoile, que j'arrivai à la cabane où le pauvre Malcolm avait été déposé. J'eus le bonheur de le trouver assez bien rétabli pour qu'il pût se tenir un peu sur ses jambes et prendre quelque nourriture. A part les contusions dont son corps était couvert et une légère blessure dans le gras de la jambe, il ne se croyait pas autrement malade. La veille, il avait eu un grand mal de tête ; mais une nuit de bon sommeil lui avait fait le plus grand bien. Après avoir fait et ordonné ce que je pus imaginer de mieux, je le remis aux mains de l'excellente femme qui avait bien voulu s'en charger.

Au point du jour, j'étais à son chevet, attendant son réveil. Une autre nuit de bon repos avait été excellente pour lui. — A midi, don Luis, Bradley, Macphail et José nous quittèrent pour suivre leur route sur le fort Suter. Je promis de les rejoindre dès que Malcolm n'aurait plus besoin de mes services.

Je passai avec Malcolm quelques jours encore, employant mes loisirs à visiter les mineurs; mais je ne me sentais aucune envie de prendre part à leurs travaux. Les fièvres étaient très communes parmi eux ; deux tiers au moins des gens établis dans

ce camp étaient hors d'état de sortir de leurs tentes, l'autre tiers était trop égoïste pour donner aucun soin aux malades. Les morts se succédaient assez fréquemment, mais les survivants ne songeaient pas même à ensevelir leurs camarades; les cadavres restaient en plein air exposés à la voracité des loups.

L'état de Malcolm étant devenu assez satisfaisant, je le laissai aux mains de ses excellents hôtes, la Californienne et son mari, dont la bonté contrastait avec l'égoïsme qui rendait tous les cœurs insensibles autour d'eux.

Je voyageais à petites journées, suivant les bords du Sacramento, visitant les camps des chercheurs d'or : partout des malades en grand nombre; partout il n'y avait aucune sécurité, ni pour les personnes ni pour les choses. On disait qu'aussitôt qu'un homme passait pour avoir amassé une bonne somme, on le surveillait, on le suivait à la piste, jusqu'à ce qu'on trouvât l'occasion de le faire disparaître. Il n'y avait que peu d'assassinats publiquement connus; mais le nombre était grand des individus dont l'absence était inexplicable. On avait vu des cadavres flottant sur le fleuve, circonstance qui semblait impliquer nécessairement des crimes; car il était admis que les plus pauvres des mineurs avaient cependant ramassé assez d'or pour faire couler leurs cadavres au fond de l'eau, et c'était l'usage universel aux mines de porter toujours son trésor avec soi. De plus, tous les vivres étaient d'une cherté extrême, comme les habits. Aussi la plupart des mineurs étaient-ils couverts d'affreux haillons. On en voyait réunis autour de quelques baraques construites en terre et en branches d'arbres, où l'eau-de-vie se vendait un dollar la goutte. J'ai vu un groupe de ces malheureux en guenilles, souffrant presque tous des fièvres intermittentes, payer ce prix exorbitant à chaque verre qu'ils buvaient de la liqueur de feu dont chaque goutte ne faisait qu'aggraver leur maladie.

On me montra l'Américain qui avait traité Lacosse d'une manière si brutale. On prétendait qu'il avait recueilli de l'or pour plus de 16,000 dollars (plus de 84,000fr), et dans chaque personne qui venait lui parler il voyait un ennemi qui en voulait à son trésor. Les gens qu'il avait tués étaient, selon toute probabilité, des voleurs, l'un déserteur de la garnison de

Monterey, l'autre faisant partie d'une bande comme celle qui avait détroussé nos amis.

Arrivé au fort Suter, j'y trouvai Lacosse, et j'appris du capitaine que le chef de la bande qui nous avait volés s'était montré sur la côte. Il s'appelait Andreas Armjo. Nous nous mîmes aussitôt en route pour rejoindre nos amis, don Luis, Bradley, Macphail et José, qui étaient sur les traces des voleurs ; ils étaient déjà passés par le fort, se rendant à San-Francisco, où nous les retrouvâmes. Ils nous dirent que sur leur route ils avaient partout trouvé des nouvelles d'Andreas ; *el capitan,* comme on l'appelait, étant trop connu pour que son passage ne fût pas signalé.

En arrivant à San-Francisco, leur premier soin fut d'aller aux informations pour savoir s'il était parti des navires depuis quelques jours; il n'y avait pas alors dans la baie un seul bâtiment qui eût assez de monde à bord pour lever l'ancre. Tous avaient été plus ou moins abandonnés par leurs équipages. Ils surent de plus qu'Andreas et son monde avaient fait des démarches pour s'embarquer. Ils avaient offert au capitaine d'une goëlette 1,000 dollars pour être débarqués dans un port quelconque du Mexique, s'engageant, en outre, à faire le service pendant la traversée. Le capitaine avait refusé.

Ils avaient alors songé à s'adresser au premier alcalde pour faire arrêter les voleurs qui devaient être dans quelque village de la côte. Ce magistrat était parti, comme la plupart de ses administrés, pour le *Gold district.* Le second alcalde était aussi absent pour le même motif. Il ne restait plus un seul officier de justice à San-Francisco, et nos amis avaient alors pris le parti d'aller à Monterey, où les voleurs s'étaient probablement rendus de leur côté pour trouver un navire.

Lacosse et moi nous résolûmes d'accompagner nos amis, et, sans plus tarder, nous partîmes tous, bien déterminés à abréger la distance en marchant aussi vite que nos chevaux pourraient nous conduire. Arrivés en ville, on nous apprit qu'Andreas et sa bande s'y étaient montrés, et que, de plus, un de ses hommes avait été arrêté comme déserteur de la garnison. Don Luis et moi nous nous rendîmes aussitôt auprès du colonel Mason, et, après l'avoir informé de ce qui nous était arrivé, nous obtînmes

de lui un ordre pour voir le soldat dans sa prison. En lui promettant sur parole de ne pas le poursuivre pour la part qu'il pouvait avoir eue dans le vol dont nous avions été les victimes, nous obtînmes de lui la relation de toutes les circonstances qui s'y rattachaient, et de plus il nous apprit qu'Andreas et deux des siens devaient, avec notre or, avoir pris la route de la caravane annuelle qui vient de Santa-Fé du Nouveau-Mexique acheter des chevaux en Californie.

En rejoignant nos compagnons, il fut résolu, après discussion, que dès le lendemain nous partirions pour donner la chasse aux brigands. Nous le dîmes au colonel Mason, qui nous répondit qu'il nous aurait bien fourni une escorte, s'il n'était pas malheureusement sûr qu'à la porte de la ville ses hommes déserteraient pour aller aux mines.

[Après quatre jours d'une poursuite acharnée qui exténua leurs chevaux, ils apprirent que les voleurs (car l'indication du déserteur était exacte) avaient plus de quarante lieues d'avance sur eux. Sans chevaux, sans guides au milieu de déserts, les malheureux chercheurs d'or se décident à rentrer à Monterey, considérant la partie comme perdue.]

De retour à Monterey, nous allâmes nous établir dans un hôtel qui, tout mauvais qu'il fût, était encore le meilleur de la ville, et le lendemain nous réglâmes le partage de l'or que Bradley avait porté au capitaine Suter et que celui-ci avait envoyé ici à notre compte. Le même soir nous eûmes une espèce de souper d'adieux, animé par la plus triste gaîté qui se puisse imaginer, et le lendemain, après un échange de poignées de main, nous nous séparâmes définitivement. Don Luis retourna à sa jolie habitation; Bradley partit pour San-Francisco. Quant aux autres, j'ignore ce qu'ils devinrent; tout ce que je sais, c'est qu'en me réveillant le jour d'ensuite j'étais seul.

Après déjeuner, je me promenai par la ville. Comme San-Francisco, Monterey était désert. Tout le monde avait pris son vol pour les mines, abandonnant affaires, navires, boutiques, magasins. Ceux qui restent sont ou des gens qui font un commerce lucratif qui exige la présence du maître sur place, ou des commis et des gens de peine que des salaires exorbitants ont seuls pu engager à ne pas partir. Toutefois, et malgré l'é-

lévation des gages, il est encore très difficile de se procurer des serviteurs. J'ai appris de la bouche même du colonel Mason, que les officiers de la garnison de Monterey n'ont pas pu, deux mois durant, trouver de domestiques. Ils ont été obligés, pour manger, de faire leur cuisine eux-mêmes. Chacun avait son jour de corvée, et le colonel Mason n'en a pas été exempté plus qu'un autre.

Ici finit le journal du docteur Brooks. Ce journal est venu en Europe accompagné de cette lettre d'envoi, adressée à son frère, et que l'on peut regarder comme la moralité de l'aventure :

« Monterey, le 11 octobre 1848.

» Mon cher George, je profite du départ d'un courrier expédié par le colonel Mason, gouverneur américain de la Californie, pour vous faire savoir ce que je suis devenu depuis les cinq mois que je ne vous ai pas écrit. Long-temps avant de recevoir ma missive, vous aurez appris en Angleterre les évènements extraordinaires qui se sont passés ici. Ma dernière lettre vous parlait de la non-réussite de mon projet d'établissement dans l'Oregon et de l'intention où j'étais de quitter ce détestable et stérile pays à la première occasion. Un ami, de qui je vous ai déjà entretenu, Malcolm, un Ecossais et un agriculteur habile, était désireux de transporter son établissement en Californie, pays dont le sol passe auprès de tous ceux qui l'ont visité pour extraordinairement fertile. Nous avions entendu parler de la guerre que les États-Unis faisaient au Mexique, et M. Malcolm réussit à me persuader de l'accompagner à San-Francisco, où il me faisait espérer de trouver un emploi dans les troupes américaines. Nous avons fait le voyage ensemble, et le journal ci-joint vous apprendra ce qui nous est arrivé.

» Je vous assure qu'il n'y a aucune exagération dans tout ce que vous pourrez avoir lu sur les mines d'or du pays. L'El-Dorado des anciens voyageurs est réellement découvert, et ce que seront les conséquences de cette découverte, non-seulement pour le pays, mais pour le monde entier, c'est ce que des têtes plus sages que la mienne, des gens plus instruits dans la science économique vous diront, et encore peut-être. On parle beaucoup ici de l'effet que les merveilleuses découvertes des derniers mois produiront sur le vieux continent. On s'attend à une inondation d'émigrants venus de tous les points de la terre ; qu'ils viennent, il y aura, je vous en réponds, de l'or pour tous.

» Vous allez sans doute me demander si j'ai fait fortune. Hélas! ma mauvaise chance me poursuit sans cesse. Il semble que je doive toujours être payé en monnaie de singe, plus de coups que de gros sous. Il y a trois mois il semblait que ma fortune était faite, que j'allais devenir un nabab d'Amérique. Il n'en est rien. J'étais ici quand les premières nouvelles de la

découverte de l'or sont arrivées. J'y ai couru, j'ai rudement travaillé, j'ai souffert mille fatigues et mille dangers, et aujourd'hui, grâce à l'état de désordre où le pays est plongé, j'ai été volé de tout ce que j'avais ramassé à la sueur de mon front, et j'en suis à attendre la prochaine saison pour recommencer sur de nouveaux frais. Il ne me reste que 1,400 dollars (7,420 fr.), et au prix où se sont élevées toutes choses, je n'en ai pas pour plus de deux ou trois mois. Du reste, mon cas est celui de bien d'autres. Avec le nombre des mineurs, le nombre des vols et des crimes n'a fait qu'augmenter. Quand nous arrivâmes aux Mormon Diggings, tout y était tranquille. Chacun travaillait sans gêner son voisin. Aujourd'hui la scène est changée du tout au tout. La dernière fois que j'y suis passé, les choses étaient sur un bien mauvais pied, comme vous le verrez par mon journal; mais aujourd'hui, suivant les rapports qui nous arrivent, il n'est pas un homme ayant été un peu heureux dans son travail, qui puisse être assuré, en s'endormant le soir, de se réveiller le lendemain. Le fait est qu'il n'y a pas ici de pouvoir qui soit de force à maintenir la paix publique. Le pays est pour la plus grande partie un désert occupé par de rares et misérables tribus d'Indiens. Le petit corps que le colonel Mason avait amené est réduit à rien par les désertions, et la fidélité de ceux qui restent est chose bien douteuse, au dire même de leur colonel.

» Comme vous l'imaginez, sans doute, je suis naturellement fort désolé de ce qui m'est arrivé. C'est triste d'être dépouillé par des voleurs de ce qu'on a gagné au prix de tant de peines. J'espère cependant que la prochaine campagne sera plus heureuse. Je pense que les journaux vous auront appris bien des détails sur ce qui se passe en Californie; mais comme non-seulement vous, mais encore Anna et Charles, mes bons amis M. et Mme .... et Miss .... avez, j'en suis sûr, quelque intérêt à connaître mes aventures personnelles, je vous expédie un journal passablement négligé de tout ce que j'ai vu et fait. Je ne sais si vous réussirez à le lire complètement, car j'ai bien chargé les intervalles des lignes en plusieurs passages, et, de plus, mon écriture n'a jamais été des plus lisibles. En tout cas, je vous l'expédie pour que vous en fassiez ce que bon vous semblera.

» Vous ne sauriez croire, cher frère, combien souvent j'aurais désiré que vous fussiez ici avec moi; vos talents métallurgiques nous auraient sans doute fourni quelque méthode moins grossière que celle que nous avons suivie. D'un autre côté, je remercie Dieu de vous savoir en Angleterre. Il est aisé de ramasser de l'or ici, mais il est difficile de le garder. En réalité, ce n'est qu'une loterie hasardeuse où ceux qui seront assez heureux pour pouvoir emporter le fruit de leur travail en Europe ou aux États-Unis seront les gagnants, mais ils seront peu nombreux.

» Je ne sais que faire ici jusqu'au retour de la saison sèche. Les pluies n'ont pas encore commencé, mais on les attend tous les jours, et nous aurons alors, je le suppose, un flux de gens arrivant de l'intérieur, car il me semble impossible de vivre dans les camps pendant la saison pluvieuse. Le prix de toutes choses deviendra alors excessif, et je pense que le meilleur

parti à prendre, ce sera, quand les déserteurs seront revenus des mines, quand les navires retrouveront leurs équipages, de me rendre aux îles Sandwich, qui ne sont pas loin d'ici, et où sans doute la vie est à bon marché. Là il me sera facile, à la prochaine saison, de trouver un passage pour San-Francisco. Quels changements seront arrivés dans le pays? c'est ce qu'il est impossible de prévoir. Le gouvernement fédéral réclamera peut-être les terres et l'or qu'elles contiennent, comme objets du domaine public. Peut-être enverra-t-il une armée pour maintenir ses droits; alors il en résultera des scènes terribles et des désordres affreux. Tous les aventuriers répandus de ce côté du continent arrivent en masse sur le ***Gold region***, les Indiens en font autant; aussi suis-je convaincu que le frère Jonathan aura plus d'un combat à livrer s'il veut garder tout l'or pour lui.

» Je crois qu'en Angleterre les gens ouvriront les oreilles en apprenant ce que nous faisons ici, et qu'il nous arrivera quantité d'émigrants de la mère-patrie. Je n'ose, en vérité, donner aucun conseil à ce sujet. Tout ce que je puis dire, c'est que l'abondance de l'or surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Quelles chances aura-t-on, la prochaine saison, de garder ce qu'on aura gagné? c'est ce que j'ignore. En tout cas, ce sera toujours une entreprise pénible et difficile, passablement dangereuse par dessus le marché.

. . . .

» Votre affectionné,

» J. Tyrwhitt Brooks. »

Commerce. — Navigation. — Statistique.

LE COMMERCE DE LA GLACE AUX ÉTATS-UNIS.

Ce fut M. Frédéric Tudor, de Boston, qui, le premier, en 1805, conçut l'idée d'utiliser la glace et d'en faire un objet de commerce pour l'exportation. Il commença par envoyer des agents aux Antilles pour y prendre des renseignements, et résolut de commencer son expérience dans ces colonies. Mais la glace était un article qui parut étrange et aucun navire ne voulut s'en charger. M. Frédéric Tudor fut forcé d'acquérir un navire, le brick *la Favorite*, de 130 tonneaux environ. Il se procura la glace sur l'étang de Sangus, qui appartenait à son père, et l'envoya sur son brick à Saint-Pierre de la Martinique.

Quel fut le résultat de cette première expédition de glace? une perte de 4,500 dollars (22,500 fr) En vrai négociant, M. F. Tudor ne se découragea pas; et son brick continua d'aller offrir aux colons des Indes-Occidentales ce produit des hivers de l'Amérique du Nord. Peu à peu on l'appréciait davantage et cependant les profits de l'expéditeur étaient encore nuls, lorsque la guerre et l'embargo le forcèrent de suspendre l'entreprise jusqu'en 1815.

La paix conclue, M. F. Tudor prit une précaution nouvelle. Il s'adressa au gouverneur de l'île de Cuba et se fit assurer, par contrat, une somme fixe qui lui permît de fournir cette île de glace aussi bien que la Martinique et la Guadeloupe, sans

risquer aucune perte. La perte une fois garantie, les bénéfices vinrent; car l'opération de M. F. Tudor s'étendit. En 1817, il envoya un chargement à Charlestown (Caroline du sud); en 1818, un autre à Savanah (Georgie); et en 1821, à la Nouvelle-Orléans (Louisiane). Déjà la concurrence avait compris qu'il y avait un avenir pour ce commerce; cependant les premiers concurrents de M. Tudor commencèrent, comme lui, par des déceptions, et M. Tudor lui-même ne réussit pas toujours; mais il avait pour lui la persistance.

Le 18 mai 1833, ce fut encore lui qui fit le premier chargement de glace pour les Indes-Orientales, sur le brick *Tuscany*; Calcutta, Madras et Bombay, en reçoivent, depuis cette époque, leur provision annuelle.

Antérieurement à 1822, M. F. Tudor était en quelque sorte le seul négociant qui exploitât son idée, puisque ceux qui avaient voulu l'imiter y avaient échoué : le total du tonnage ne dépassait donc pas 4,352 tonneaux, et toute cette quantité de glace provenait de Fresh-Pond, grand étang près de Cambridge : M. F. Tudor exerçait le monopole de ses opérations avec d'autant plus de facilité, qu'attendu la nature compliquée de ce commerce, aucun armateur ne pouvait se décider à s'exposer à un chargement qui lui semblait doublement dangereux pour la sûreté du navire et la sûreté des voyages. Il fallait des glacières au lieu d'expédition comme au lieu d'arrivée : le meilleur système de les construire n'avait pas encore été expérimenté. Ce n'était pas sans des frais considérables qu'on pouvait adapter un navire à recevoir le chargement. Mêmes difficultés et mêmes incertitudes pour enlever la glace, l'emmagasiner, l'embarquer, etc.,etc. Aucune des machines et aucun des instruments aujourd'hui en usage n'étaient inventés. Ce n'est que par le perfectionnement d'une foule de détails que ce commerce a pu s'accroître régulièrement. Mais on peut enfin prédire qu'il est destiné à prendre de jour en jour des proportions beaucoup plus considérables.

La glace a été jusqu'à présent tirée presque entièrement des étangs appelés Fresh-Pond et Spy-Pond. Depuis 1841, on l'a surtout transportée par l'embranchement du chemin de fer de Charlestown, construit pour cette destination spéciale. Tout

récemment, des glacières ont été faites sur le bord des étangs des environs de Boston, et il est probable que dans quelques années le produit de toutes ces eaux sera exploité commercialement. Dans l'année 1839, une grande quantité de glace fut enlevée du Fresh-Pond, et des difficultés survinrent entre les propriétaires qui voulaient tous avoir les mêmes droits. Ce différend se termina par la fixation de limites distinctes tracées par trois commissaires et consignées dans un acte public.

Les bâtimens qui partirent de Boston chargés de glace, dans l'année finissant au 31 décembre 1847, en transportèrent 51,887 tonneaux pour la consommation des principales villes des États-Unis, Philadelphie, Baltimore, Georgestown, Washington, Alexandrie, Richmond, Charlestown, la Nouvelle-Orléans, Galveston et autres jusqu'au Texas.

Ce transport se fit par 49 navires ordinaires, 39 barques, 45 bricks, 125 schooners : en tout 258 bâtimens.

Il fut exporté pendant la même période, 22,591 tonneaux de glace, distribués aux lieux suivants :

Havane (Cuba).	Antigoa.	Bourbon.
Matanzas, id.	St-Vincent.	Manille.
Trinidad, id.	Nassau.	Calcutta.
San-Yago, id.	Jamaïque.	Madras.
Martinique.	Pernambuco.	Bombay.
St-Thomas.	Demerara.	Ceylan.
St-Johns.	Honduras.	Hong-Kong.
Mayagues.	Vera-Cruz.	Whampoa.
Guadeloupe.	Rio de Janeiro.	Batavia.
Barbades.	Maurice.	Liverpool.
Trinité.		

Ce transport se fit par 21 navires, 24 barques, 38 bricks et 12 schooners : en tout 95 bâtiments.

Le fret payé pendant cette année est estimé à raison de 2 dollars 50 cents par tonneau (13 fr) : à ce taux, les 74,478 tonneaux expédiés aux Etats-Unis même et à l'extérieur, auraient réalisé une somme de . . . . 186,195 dollars.

Il existe une grande variation dans les frais pour emmagasiner la glace et l'embarquer, variation qui dépend des hasards plus ou moins favorables, des frais d'équipage, du plus ou moins de durée de la navigation, et de

l'époque de l'embarquement, etc. En tenant compte de ces différences, le coût de la glace rendue à bord est en moyenne de 2 dollars (10 fr) le tonneau; ce qui donnerait, pour la quantité expédiée.	148,956
Il se fit en 1847 plus de 29 chargements de provisions, fruits et légumes, transportés dans la glace à des ports où, sans ce moyen, ces articles n'auraient pu être envoyés (c'est-à-dire aux Barbades, à la Trinité, à Demerara, à Antigoa, à Saint-Vincent, à la Guadeloupe, à Saint-Thomas, à Honduras et à Calcutta), dont le prix de facture à Boston fut en moyenne 2,500 dollars chaque chargement	72,500
Il faut ajouter à ces *items* les profits des hommes employés à ce commerce.	200,000
Total.	507,651 dollars.

Il est probable que la marine commerciale des États-Unis s'est matériellement augmentée par les opérations du commerce de la glace. Auparavant, la plupart des navires du port de Boston partaient sans lest, attendant leur bénéfice des chargements de coton, de riz, de tabac, de sucre, etc., qu'ils allaient chercher sous des latitudes plus méridionales, souvent en concurrence avec les navires des autres nations : aujourd'hui, le transport de la glace établit une différence avantageuse en leur faveur. Ce commerce n'a pu réussir partout où l'on ne peut se procurer un fret de retour, parce que la glace ne peut supporter un fret considérable, et que les pays qui ne produisent pas des denrées d'exportation plus précieuses, ne sauraient consommer eux-mêmes des articles de luxe.

Le transport de la glace s'est fait d'après diverses méthodes et avec divers matériaux qui sont nécessaires pour y approprier les navires. Auparavant, on plafonnait la cale du haut en bas, sur les côtés, avec des planches clouées aux madriers et avec des doubles poutres transversales. Les espaces vides étaient remplis de résidus des tanneries, de paille de riz et de maïs, de

foin, de copeaux, de sciure de bois, etc., etc. Ces espaces étaient d'une épaisseur proportionnée à la durée du voyage et selon la saison. La surface immédiate de la glace était recouverte des mêmes matières, excepté de tan. Aujourd'hui, la sciure de bois n'est plus employée que pour les expéditions de très long cours; on la dispose immédiatement entre la glace et les parois du navire. C'est dans l'État du Maine qu'on se la procure. Avant qu'on l'utilisât ainsi, elle se perdait dans les moulins à scierie et obstruait souvent le cours des eaux par son accumulation. Pendant l'année 1847, on en exporta de Boston 4,600 mesures, pour une valeur moyenne de 2 dollars 50 cents par mesure, tout rendu. Les autres matériaux proviennent aussi entièrement de l'Etat du Maine. Leur valeur est cependant peu de chose, d'après la méthode actuelle de disposer les navires.

Presque toute la somme des bénéfices du commerce de la glace, y compris le fret, est au profit des Etats-Unis. La glace elle-même, le travail de l'exploitation, les matériaux qui servent à la conserver, les waggons de transport, seraient sans aucune valeur si ce commerce n'existait pas.

Les prix auxquels la glace se vend là où il y a concurrence, varient continuellement. A la Havane, où c'est un monopole, on la débite à six cents un quart par livre, et, dans ce port, la consommation n'a pas augmenté depuis 1832, où les chargements étaient de 1,112 tonneaux, tandis qu'à la Nouvelle-Orléans, où la glace a coûté depuis un demi-cent jusqu'à trois cents par livre, l'augmentation, pendant la même période, a été de 2,310 tonneaux à plus de 28,000. A Calcutta, la première exportation de glaces, en 1833, fut de 201 tonneaux; elle était, en 1847, de 30,000; mais la longueur du voyage empêche qu'il s'en débite plus du cinquième de cette quantité. Le prix est descendu de six cents à deux cents et demi (1).

La consommation de la glace à Boston même et dans son voisinage, pendant l'année finissant le 31 décembre 1847, fut de 27,000 tonneaux, dont les deux tiers environ étaient transpor-

(1) Le *cent* est la centième fraction du dollar américain, lequel vaut un peu plus de cinq francs, quoique le traducteur l'ait calculé à cinq francs seulement.

tés à Charlestown par le chemin de fer et distribués ensuite entre Boston et Charlestown. Le reste était envoyé directement des glacières sur des waggons au lieu de la distribution finale. Vingt-deux waggons à deux chevaux et vingt-quatre waggons à un cheval furent employés pour ce transport pendant le cours de quatre mois, avec une dépense de quatre dollars par jour par waggon à deux chevaux, y compris les conducteurs et le péage,

ou pour vingt-deux wagons.	11,880	dollars.
Et pour les quarante-quatre waggons à un cheval, à deux dollars soixante-quinze cents par jour.	16,335	—
Les frais pour emmagasiner la glace (le loyer des glacières, le déchet, etc.,) sont estimés à soixante-cinq cents par tonneau, ou pour 27,000 tonneaux.	17,550	—
Auquel il faut ajouter cinquante et un cents par tonneau pour le transport par chemin de fer.	9,000	—
Total.	54,765	dollars.

Le prix de débit au détail varie selon la quantité qu'en prend l'acheteur : on l'estime à environ treize cents et demi par cinquante kilog., ou pour 27,000 tonneaux, 72,900 dollars qui donnent un bénéfice de 18,135 dollars à partager entre les principaux débitants de glace.

Comme on embarque la glace en toute saison, il faut de grands magasins de dépôt pour la conserver ; outre les glacières des ports de Charlestown et de Boston, où la glace n'est entreposée que pour peu de temps, on avait construit, en 1847 et antérieurement :

A Fresh-Pond (Cambridge), des glacières capables de contenir	86,732 tonnes.
A Spy-Pond (N.-Cambridge)................................	28,000
A Little-Pond..	2,400
A Wenham-Pond..	13,000
A Medfort-Pond...	4,000
A Eel-Pond (Malden)..	2,000
A Horn-Pond (Woburn).......................................	4,000
A Summer-Pond..	1,200
Total..........................	141,332

Les glacières actuellement en usage sont construites au niveau du sol. Dans les contrées méridionales, où la glace est plus précieuse, les constructions ont lieu à plus grands frais, avec de la brique ou de la pierre, et l'on a soin de protéger la glace par des espaces aérés qu'on lui ménage ou des substances végétales légères introduites entre deux murs. Dans le voisinage de Boston, sur les bords des lacs, où la glace a moins de prix, les glacières sont généralement en bois, avec deux murs qu'on forme en plaçant deux rangs de madriers debout, qu'on plafonne en remplissant les vides avec les résidus du tan humide. Ce tan se gèle pendant l'hiver, et jusqu'à ce qu'il se fonde à la saison plus chaude, il y a peu de dégâts : l'été venu, l'expédition de la glace fait que le déchet s'exerce sur de moindres quantités.

On a construit en briques une glacière qui couvre une étendue de trente-six mille pieds de terrain. Les voûtes de cette construction n'ont pas moins de quarante pieds d'épaisseur avec quatre pieds pour les murs, qui comprennent deux vides à l'effet d'y introduire l'air. C'est là une glacière coûteuse, mais qui a l'avantage de la solidité et celui d'être à l'abri de l'incendie, accident auquel exposent le voisinage immédiat des locomotives du railway et les matériaux secs qu'on emploie pour couvrir et conserver la glace.

Dans l'hiver de 1847, environ 650 dollars étaient payés journellement aux travailleurs, et 230 pour le louage des chevaux quand la saison était favorable ; mais cette activité dure peu, guère plus de vingt jours pour chaque saison. Le prix est ordinairement de 1 dollar par jour pour les hommes et les chevaux.

Au commencement, on ne se servait que des instruments du labour pour enlever la glace ; mais à mesure que cette opération prit de l'importance, on adopta d'autres machines et diverses méthodes. On enlève à présent plus de glace en un jour qu'on en expédiait en 1832 pour tous les besoins du commerce. En général, avant qu'il ait fait assez froid pour qu'il se soit formé une glace d'épaisseur convenable, la neige tombe sur sa surface. Si cela arrive lorsque la glace a plus de quatre pouces d'épaisseur, et si la neige n'est pas assez lourde pour l'enfoncer, on peut la balayer avec des chevaux attelés au rateau à

neige *(snow-scraper)*, et dans ces cas-là c'est la méthode d'usage. Mais si la neige tombe à un degré de température qui amène de l'eau sur la superficie de la glace, on l'enlève après qu'elle s'est congelée avec le rabot à glace *(ice-plane)*, qui enlève environ deux pouces d'épaisseur et vingt-deux pouces de largeur à sa surface. Cette machine est tirée par deux chevaux et on la dirige en insérant les traverses dans les rainures ou sillons préalablement tracés avec le coupe-glace *(ice-cutter)*. Les éclats qui en résultent sont ratissés de la même manière que la neige sèche. Les dépenses préliminaires sont assez considérables. Fréquemment, après toutes les opérations que nous venons d'indiquer, au moment où l'on s'apprête à enlever la glace, la saison s'adoucit et la gâte. D'un autre côté, si on néglige les précautions indispensables et si le froid continue, l'épaisseur de la glace sera peu de chose, ce qui est également un inconvénient.

Lorsque la glace est d'une épaisseur suffisante et débarrassée de la neige, on la réduit en blocs de dimension uniforme — ordinairement vingt-deux pouces carrés — au moyen du coupe-glace. Cette machine ressemble à une charrue de charpentier *(carpenter's plough)*, excepté qu'elle est garnie d'une série de ciseaux coupants, l'un succédant à l'autre et approfondissant le sillon. Elle est tirée par un cheval et elle découpe sur son passage environ deux pouces de profondeur. Les sillons sont creusés dans une direction, d'autres sont creusés à angle droit de la même manière, et lorsque le bloc est figuré ainsi, on le soulève avec des leviers. Enfin il est dirigé sur la glacière, soit directement sur des traîneaux jusqu'à la porte de la glacière si elle est au bord de l'étang ou du lac, soit en le faisant flotter dans un canal pratiqué à travers la glace (1). On emploie divers moyens pour soulever la glace : la chaîne combinée avec le plan incliné, la machine à vapeur pour carrières, etc. ; mais, depuis quelque temps, c'est surtout par la force des chevaux. Les blocs sont superposés l'un à l'autre régulièrement dans les glacières, et lorsqu'un caveau est plein, on le recouvre immé-

(1) Il est à peu près inutile de rappeler au lecteur que l'eau, devenue solide par suite de l'abaissement de la température, ou en d'autres termes que la glace, qui n'est que l'eau cristallisée, est plus légère que l'eau liquide.

diatement de sciure de bois, et l'on ferme les portes jusqu'au moment de l'expédition.

Le poids de la glace est ordinairement déterminé sur les quais d'embarquement, avant qu'on la charge à bord, au moyen de balances faites exprès. Cette opération seule règle ce que doit l'expéditionnaire, le montant du fret, le prix du transport en chemin de fer et la somme que reçoit le propriétaire de la glace (1).

(N.-J. Wyeth. *American Almanac*).

(1) Il existe en Amérique comme en Europe, quelques glacières naturelles ou des grottes qui ont la propriété de conserver la glace pendant l'été. Tandis que les moyens artificiels sont nécessairement employés pour conserver la glace là où elle ne se forme pas naturellement, on a remarqué que ces grottes en sont continuellement pourvues, et que la quantité en augmente même pendant l'été. La nature des glacières naturelles est bonne à étudier quand on veut créer une glacière artificielle; car on se trompe si on croit que la température de l'intérieur de la terre soit constante, tandis qu'au lieu de se tenir stationnaire à dix degrés du thermomètre en quatre-vingts parties, une foule de circonstances la portent au-delà ou en-deçà de ce degré tempéré. Plusieurs causes réfrigérantes conservent l'eau à l'état de glace dans les glacières naturelles, à savoir des jets ou courants d'air qui sortent de l'intérieur de la terre par des crevasses, courants d'autant plus forts que la température extérieure est plus élevée; — l'humidité, qui présente une grande surface à l'air et une grande prise à l'évaporation; une contexture poreuse et fendillée dans le terrain des grottes, etc.; ce terrain est d'autant meilleur qu'il contient des substances salées; mais la condition de rigueur est une latitude telle, que l'eau soit susceptible de se congeler en hiver à l'extérieur. Il existe aussi probablement quelque cause mystérieuse, comme il en est encore tant dans la nature, malgré les progrès de la science.

Magaziniana.

POLITIQUE.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS. — LE SUFFRAGE UNIVERSEL JUGÉ PAR UNE REVUE RADICALE.

Nous avons promis la critique du suffrage universel par une Revue radicale; mais d'abord, voici comment un autre organe de la même nuance d'opinion signale le résultat le plus immédiat de l'élection présidentielle en France et aux Etats-Unis:

« Ce n'est pas un des moindres inconvénients attachés à une souveraineté élective, que le nombre extraordinaire d'individus qui s'imaginent avoir conféré une faveur spéciale au chef de l'Etat et s'attendent à en être récompensés par des places ou de l'argent. Que sont les tribulations d'un membre de la Chambre des communes, le jour où son agent lui présente la carte à payer, à côté des perplexités d'un président français ou américain, lorsqu'ils se voient harcelés par des myriades d'électeurs formulant leur créance politique en style de pétition? On assure que Louis-Napoléon a reçu, pendant le mois qui a suivi son avènement, plus de 140,000 lettres dont 5,000 contenaient des duplicatas du Mont-de-Piété. De l'autre côté de l'Atlantique, le pauvre général Taylor est dans le même embarras. Ce n'est qu'en mars prochain qu'il entrera en fonctions, et déjà il est poursuivi par une multitude de pétitionnaires qui tirent à présentation sur le succès de sa candidature. C'est l'usage

américain que tout nouveau président doit faire la courte échelle à toutes les ambitions de son parti. Mais, comme il y a moins de misère aux Etats-Unis qu'en France et que le président reçoit un salaire plus limité encore dans la République modèle que dans la jeune République européenne, probablement qu'il est moins exposé aux confidences usuraires de ceux de ses électeurs qui ont une partie de leur mobilier ou de leurs hardes chez le prêteur sur gages.

» Pour ce qui est de ceux qui exigent que tout nouveau président fasse table rase à son avènement, les publicistes américains ont eux-mêmes dénoncé si souvent cet abus, qui menace périodiquement les existences les plus modestes de la hiérarchie administrative, qu'on est surpris qu'il ait encore récemment motivé la déclaration suivante du général Taylor, — laquelle n'est, du reste, soyons justes, que la paraphrase d'un paragraphe courageusement inséré par Louis-Napoléon dans le programme de sa candidature :

« Je ne suis pas président encore, a dit le général, et lorsque je le serai, je prétends que toute demande de place me soit adressée par les intermédiaires officiels. Si l'on veut remplacer un fonctionnaire par un autre, qu'on me démontre que le titulaire n'a pas les qualités administratives qu'exigeait Jefferson, et que ces qualités sont celles de l'autre qui sollicite son emploi. Mon intention est que toutes les nouvelles nominations aient lieu en faveur d'hommes honnêtes et capables. Je n'entends pas qu'on destitue un citoyen parce qu'il a voté contre moi, car son vote est son privilége de citoyen. Un fonctionnaire se dégrade comme homme libre en prostituant son influence et son patronage officiel pour favoriser une élection; c'est ce que quelques-uns ont fait, et ce sont ceux-là qui méritent d'être remplacés, amis ou ennemis. Les fonctions administratives doivent être remplies par les hommes de tous les partis : j'espère que plusieurs de ceux qui les occupent aujourd'hui sont des hommes de mérite et de probité; ceux-là peuvent être sûrs de rester en place. Les fonctionnaires nouveaux seront naturellement choisis parmi les whigs; par ce moyen, toutes les opinions auront leur part; mais, lorsque je destituerai un citoyen malhonnête ou incapable, je veux que ce soit au profit de la probité et du talent. Quant à mon cabinet,

c'est différent; j'y ferai entrer tous les intérêts de la République, mais non tous les partis, comme l'ont annoncé quelques journaux. Je suis whig, je l'ai toujours été franchement, je ne dois pas renoncer à mon opinion en parvenant au pouvoir. Cela ne m'empêchera pas de tâcher d'être le président de tout le peuple américain et non le président d'un parti. Je ne puis croire que ceux qui ont voté pour moi me désapprouvent (1). »

Le *Daily-News* a bien raison de dire que ces paroles, si nobles par leur franche simplicité, promettent un autre Washington aux États-Unis; convenons toutefois que, pour s'affranchir ainsi de toute reconnaissance politique, il faut qu'un président ne parvienne pas au pouvoir dans une époque de réaction, le lendemain d'un de ces bouleversements des existences administratives, comme celui qui a été la conséquence du cataclysme de février. Ajoutons que dans une république où à la suite d'une élection présidentielle, l'élu de la nation se trouve assailli par 5,000 *duplicatas* du Mont-de-Piété, il aurait besoin de découvrir au fond de quelque nouveau département de l'Algérie une mine californienne. Mais arrivons à la critique du suffrage universel par la *Westminster Review*.

Quoique ce recueil commence par expliquer le résultat du vote du 10 décembre au point de vue financier, ce n'est pas pour formuler une accusation de vénalité contre aucune classe d'électeurs. La *Westminster Review*, cherchant un parallèle historique pour point de départ, le trouve dans le récit que fait M. Macaulay du retour de Charles II à Londres, après l'abdication de Richard Cromwell; mais la Revue ne détruit-elle pas elle-même aussitôt la similitude entre ce qu'elle appelle une *restauration* impériale et la restauration des Stuarts, lorsqu'elle ajoute, pour prouver que les idées républicaines ont jeté en France plus de racines qu'on ne le croit communément? — « Quelques journaux affectent de voir dans la récente élection

(1) Dans cette même déclaration, le président Taylor a ajouté ces paroles non moins remarquables : « Quant au nouveau territoire, il est maintenant libre et l'esclavage ne peut y exister sans une loi du Congrès qui l'autorise, loi que le Congrès ne votera pas, je l'espère. J'étais contraire à l'acquisition de ce territoire, comme aussi à l'acquisition du Texas. J'étais opposé à la guerre, et quoique soldat de profession je suis un homme de paix, *a peace man*. »

de Louis Bonaparte, la preuve que le peuple français est antirépublicain : y a-t-il donc si long-temps que l'enthousiasme républicain de ce peuple eut assez d'énergie pour braver avec des armées de conscrits indisciplinés la coalition de l'Europe? Il y a quelques mois à peine, si Lamartine, le vrai fondateur de la république et l'idole alors de la France, avait voulu mettre à l'ordre du jour cette élection d'un président, c'eût été lui, et lui seul, qui eût été élu ! Quelle est donc la vraie cause de la disgrâce où sont tombés successivement les membres du gouvernement provisoire de février et puis le dictateur militaire proclamé en juin par l'Assemblée nationale?

» Qu'est-ce qui a donc produit ce mouvement rétrograde et cette réaction contre-révolutionnaire, non-seulement en France mais encore en Europe? — Ce sont les difficultés financières qui ont accablé gouvernements et peuples dans tous les pays récemment révolutionnés, difficultés auxquelles n'ont pas entièrement échappé ces pays-là mêmes, qui, comme l'Angleterre, se sont maintenus fermes sur l'ancre de leurs vieilles institutions. »

Voici comment la *Westminster Review* développe la réponse qu'elle se fait à elle-même :

— « Il est des sectes en politique comme en religion,— des sectes républicaines et des sectes monarchiques; mais quelle que soit la foi politique qu'un peuple ait vouée à certains hommes et à certains systèmes, cette foi se change bientôt en défiance, si ces hommes et ces systèmes ne réalisent pas le bien-être économique dont il s'est flatté. Vainement vous direz au peuple : « Attendez que nos nouvelles institutions ou nos nouvelles mesures aient le temps de se consolider et vous en cueillerez les fruits. » Que se soit un monarque, un président, un ministre qui en appelle au peuple par une élection générale dans un temps d'espérances déçues et de détresse commerciale, la réponse de tous sera : « *Il faut un changement.* » Lisez les discours ou les mémoires justificatifs des deux hommes qui, à divers titres, se sont partagé la popularité du mouvement démocratique de février, d'abord agissant de concert en apparence, bientôt antagonistes plus ou moins déclarés, puis mis tous les deux de côté par le revirement des esprits ;lisez, disons-nous, *Trois mois au pouvoir* de M. de Lamartine et les *Mémoires* de l'ex-préfet de police Caussi-

dière, vous reconnaîtrez que la *dépréciation* morale de ces hommes que nous ne songeons nullement à comparer l'un à l'autre, a été surtout le résultat de la dépréciation du crédit public et de toutes les valeurs matérielles de la France. — Il faut réellement un effort d'imagination pour concevoir tout l'effet désastreux qu'exerce sur les relations nationales de débiteur à créancier, une somme de cinq milliards de fonds publics, réduits en un seul jour de cinquante pour cent; tel fut le résultat immédiat de la baisse du trois pour cent de 75 à 36 fr; et cependant cette baisse des fonds publics n'exprime encore qu'une fraction de la perte causée par l'évènement révolutionnaire qui atteignit soudain comme la foudre toutes sortes de capitaux fixes ou flottants. La valeur des actions des sociétés en commandites subit la dépréciation plus que les fonds publics; terres et maisons devinrent invendables; lettres de change furent presque généralement deshonorées. Pour avoir une idée d'une telle crise financière, qu'on se figure la moitié de la France tout-à-coup anéantie par un tremblement de terre; car les conséquences immédiates d'une telle catastrophe sur l'industrie et le capital, ne seraient pas plus sérieuses dans le moment même, que l'anéantissement soudain de toutes les ressources de tout créancier et de tout débiteur en France, après la chute de la dynastie d'Orléans.

» En présence d'une situation aussi formidable et de son influence proprement dite, les attaques et les récriminations des républicains du lendemain contre les républicains de la veille — de M. Caussidière contre M. Lamartine ou M. Thiers, de M. Thiers et du *Constitutionnel* contre le *National* et ses amis, ou contre les organes socialistes, — nous semblent des querelles d'enfants qui se taquinent et se battent au milieu d'une tempête.

» Retournez les faits autant que vous le voudrez, blâmez qui il vous plaira de blâmer : un parti de sa violence, un autre de ses intrigues, un troisième de son extravagance, — n'est-il pas évident, qu'après tout, il est dans la gravité des évènements dont nous avons été les témoins, quelque chose qui reste sans explication? Examinons! qu'est-il arrivé? — une émeute dans la rue, — une forme de gouvernement substituée à une autre, — des proclamations rédigées à l'Hôtel-de-Ville au lieu des Tui-

leries, — un décret sur les heures de travail, copié sur le bill des manufactures anglaises; tout cela est grave sans doute, mais tout cela justifie-t-il la banqueroute d'une nation? Non. Les causes qu'on dénonce ne sont pas proportionnées à l'effet dont elles sont suivies. Il faut donc les chercher, non sur la surface politique de la société, mais dans les principes qui forment le fondement actuel de toutes nos relations sociales.

» Si l'on suit les tâtonnements de tous ceux qui étudient la théorie des systèmes monétaires, au milieu des ténèbres que voudrait dissiper l'économie politique, il est une vérité qui commence à poindre : — C'est qu'à mesure que la société, tentée par les avantages d'un signe métallique, s'est départie du principe primitif des paiements en travail ou en produits, en s'accoutumant à contracter des engagements dont on se libère en monnaies d'or ou d'argent qui ne sauraient avoir une circulation uniforme, — *les fluctuations de valeurs et les crises commerciales qui en sont la conséquence, sont devenues à la fois plus fréquentes et plus terribles.*

» Lorsque l'opération de cette cause aura été clairement reconnue dans la fausse direction et la surexcitation de la production, suivie de son interruption soudaine;—lorsqu'un autre Gibbon nous aura fait voir comment l'*insolvabilité des nations* a plus contribué à leur décadence et à leur chute que les luttes des partis et les revers militaires; — lorsqu'une nouvelle race d'économistes aura appris aux hommes à régler les *valeurs* par les choses nécessaires à la vie ou par leurs équivalents (seul titre régulateur), de manière que l'industrie soit protégée contre la loterie des *prix*, — les classes productrices se réveilleront de leur stupeur actuelle comme d'un rêve, et le monde verra luire une nouvelle ère d'espérance et d'activité.

» Une autre vérité commence à se faire jour : c'est qu'il existe pour l'homme un moyen de doubler ses forces dans le complet développement du principe d'association. Que celui qui, par manque de sympathies pour ses semblables, voudrait se persuader le contraire et prétendre qu'il vaut toujours mieux travailler seul, prenne l'ouvrage de M. Thiers sur la *Propriété*. C'est là que, sous la plume du plus éloquent et peut-être du plus habile des écrivains français dans l'art d'appliquer les faits et le

raisonnement aux parties faibles d'une cause, — il trouvera une claire démonstration de la folie pour ne pas dire de la scélératesse de tous les philosophes et philanthropes qui ont osé proclamer qu'il est pour l'homme un plus noble but que l'acquisition isolée des richesses! »

La *Westminster Review* accuse ici M. Thiers d'avoir sciemment confondu tous les philosophes, depuis Platon jusqu'à Fourier sous la dénomination de socialistes et de communistes, pour les vouer au même mépris : selon la Revue radicale, la propriété n'avait pas besoin d'être ainsi défendue, et c'est un crime de tourner en ridicule les efforts rationnels de l'*association* sous prétexte de repousser le socialisme. On va voir avec un peu de patience comment cette digression ramène à la question le publiciste radical : « C'est à l'État, dit-il, d'encourager, de régler et de protéger ce principe vivifiant et fécondant, et malheureusement jusqu'ici la solution du problème a échappé aux républiques comme aux monarchies. Un jour, on reconnaîtra que l'association est la meilleure forme d'organisation politique pour tous les objets dans lesquels les intérêts du peuple doivent être discutés et compris au point de vue local aussi bien qu'au point de vue national. Plusieurs des entreprises qui sont aujourd'hui irrégulièrement et imparfaitement conduites par les sociétés particulières, comme les assurances, les dessèchements, les greniers publics, etc., etc., entreront de droit dans les attributions de tout gouvernement fondé sur la représentation nationale. C'est ce qui nous fait déplorer l'erreur commise par les républicains français lorsqu'ils ont *centralisé* directement le principe du suffrage universel au lieu de l'adopter uniquement comme base des institutions locales, et de *fédéraliser* ensuite ces institutions pour les objets d'intérêt national, comme dans la constitution des États-Unis?

« Nous allons essayer de montrer le *rationalisme* et l'importance de la distinction, » poursuit la *Revue*, dont, pour être exacts dans les termes et dans l'idée, nous sommes forcés de reproduire quelquefois le jargon économiste et un peu pédantesque :

« N'oublions pas que les républiques fondées sur le droit commun du suffrage sont les plus anciennes formes de gouverne-

ment. Il n'est rien de neuf dans l'expérience que fait aujourd'hui le continent d'Europe : nous n'y voyons qu'un retour aux types primitifs de la société humaine. Les premières relations politiques, dans l'enfance des nations, furent toujours créées par les chefs de familles se réunissant en conseil, afin d'établir les statuts ou lois de leurs relations mutuelles, et de choisir un *président*. Nous disons un *président* plutôt qu'un *chef* ou un *roi*, parce que les royales prérogatives de droit divin et de souveraineté héréditaire n'ont été nulle part des institutions primitives : elles sont toujours sorties de quelque chose qui les a précédées, et sans qu'on ait prévu tout d'abord un pareil résultat. Le *premier* ou le *chef* d'une tribu d'Indiens, en Amérique, n'est pas leur roi; — il est leur *président* au conseil, leur général à la bataille, — rien de plus. Reconnu incapable, il est remplacé par un autre. Le fils d'un chef ne succède à son père que s'il hérite de la force, du talent ou du courage qui firent du père le *meilleur homme* de la tribu.

» La royauté et le privilége naquirent des dissensions occasionnées par l'accroissement de la population, et leur origine se retrouve dans l'histoire des républiques grecques. Aussi longtemps qu'il fut praticable au peuple d'Athènes de se réunir sur la place publique et d'y discourir tranquillement des affaires de la cité, nul ne songea à les confier au pouvoir arbitraire. Lorsque cela devint physiquement impossible par l'augmentation des citoyens, nous voyons la république se fractionner en partis; la populace et les soldats se disputent la suprématie, jusqu'à ce qu'enfin Athènes se résigne à livrer ses libertés à Philippe de Macédoine, — choisissant de deux maux le moindre.

» La difficulté était, alors comme à présent, de combiner un droit commun de suffrage avec le moyen de permettre aux masses de l'exercer d'une manière intelligente.

» Le suffrage universel bannit Aristide le Juste ; mais, dans ce cas-là, comme dans celui de la restauration de Charles II, quelle est la légitime conclusion à déduire des faits? Est-ce que le peuple préfère un fripon à un honnête homme, ou qu'il n'a aucun sens pour distinguer l'un de l'autre? Nullement ; mais ce qu'il faut dire, c'est que le peuple commettra des méprises quand on le placera dans une position fausse, — quand on lui

permettra d'agir sans lui avoir donné les moyens de se former un jugement correct. Parmi les pieux Presbytériens, ayant charge d'âmes, qui s'unirent aux Cavaliers pour proclamer Charles, en était-il un seul qui ne l'eût repoussé avec indignation s'il l'avait fréquenté pendant un jour? L'impulsion nationale qui fit la restauration anglaise, fut une impulsion d'espérance et non un acte d'intelligence et de jugement.

» Nous savons combien sont fausses toutes les distinctions sur lesquelles se fondent les degrés d'intelligence et de capacité. Nous croyons au sens du peuple, mais c'est à certaines conditions. Un jury de paysans, qui siége pour juger une cause criminelle, discernera souvent la valeur des témoignages tout aussi bien que le magistrat qui préside aux assises. Pourquoi cela? parce que le magistrat et le jury ont également sous les yeux toutes les pièces du procès. Le prévenu et les témoins sont là à la barre où chacun peut les voir et les entendre. Il en est autrement à l'élection d'un président, soit d'après la forme adoptée aux Etats-Unis, soit d'après celle de la France. Les millions qui composent la majorité votent pour un homme qu'ils n'ont jamais vu, et dont ils ne connaissent que ce qui leur est raconté dans les rapports des agents intéressés ou dans les articles non moins intéressés peut-être des journaux. Il n'est pas un individu, parmi ces millions, qui consentirait à prendre un domestique pour faire son dîner ou veiller à sa boutique, sur des renseignements aussi légers que ceux dont les majorités ont été obligées de se contenter pour l'élection de Louis-Napoléon et du général Taylor.

» Si la vie ou la mort de la majorité eût dépendu de la réponse à cette question : « Le candidat est-il blond ou brun, grand ou petit, gros ou mince? » la majorité n'eût pu la faire sous serment. Au-delà de l'expression de l'impatience populaire, de pareilles élections ne signifient donc rien ; — elles ne donnent même pas la mesure des forces d'un parti, car une nation n'est pas un parti. Au 10 décembre, on pouvait douter que les départements de la France préférassent réellement Louis-Napoléon au comte de Paris avec une régence ; mais la faculté de choisir un membre de l'ex-famille royale leur était déniée. Dans la pratique, l'unique question posée au peuple français a été : « Êtes-vous assez

content de la situation actuelle pour vouloir laisser l'administration publique aux mains d'aucun des partis qui ont dirigé le gouvernement depuis le 24 février? » — et la réponse a été : « Non. »

» Changez la question. Au lieu de demander à un corps de paysans quel est celui qu'ils choisiront pour président de la République, demandez-leur qui ils veulent pour maître d'école du village ; ils vous répondront : « C'est l'affaire d'un comité; nous ne pouvons ni collectivement, ni individuellement, apprécier les qualités des candidats. Nous en chargerons donc quelques personnes en qui nous avons confiance, et qui décideront le choix dans l'intérêt de nos enfants. » Il est clair que la nomination à tous les emplois supérieurs à celui de maître d'école, devrait être confiée non aux masses, mais à leurs représentants et par la même raison (1). Sinon, pourquoi ne pas faire un appel direct aux masses sur toutes les questions importantes? Pourquoi ne pas renoncer à toute représentation? Ce serait retourner simplement aux vieilles maximes du gouvernement démocratique; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, ce gouvernement finit, chez les anciens, comme il finira toujours lorsqu'on l'appliquera à une population nombreuse..... par le despotisme.

» Quelle durée peut avoir l'espèce de constitution républicaine adoptée aujourd'hui en France, c'est ce que nous ne nous hasarderons pas à prédire. Ses imperfections nous paraissent sérieuses; mais telles sont aussi celles de la Constitution des Etats-Unis, où l'éducation et l'influence de la presse corrigent beaucoup de ces vices. La plus grave objection que nous puissions faire à la Constitution française, c'est qu'elle accorde, sous la forme de république démocratique, le plus faible minimum possible

(1) On objecte que c'est ce qui se fait en Amérique, où le peuple nomme des comités sous le titre de colléges électoraux, et où ce sont ces colléges qui choisissent le *président*. Cela revient au même, parce que les colléges électoraux n'ont qu'un devoir à remplir et sont tenus à le faire de telle ou telle manière. Il en serait autrement, si l'élection présidentielle était attribuée à la chambre représentative de chaque Etat de l'Union, dont les membres étant élus comme ayant la capacité présumée du législateur, sont, par conséquent, dans une situation indépendante sur la plupart des questions.

de représentation réelle. Elle en appelle nominalement au peuple, et commence par grouper le peuple en de telles masses, qu'il ne peut qu'agir aveuglément, sous l'inspiration de quelques chefs populaires. Paris, par exemple, avec ses 400,000 électeurs prenant tous une part égale à l'élection des candidats qui leur sont proposés, ne peut être aussi bien représenté que l'est Londres, même sous le système défectueux de la dernière réforme parlementaire, avec ses districts électoraux ou divisions par bourgs. De même, le nombre de 750 membres dont doit se composer l'Assemblée législative, quoique trop considérable pour une assemblée convoquée en une chambre, l'est trop peu pour délibérer convenablement sur les lois auxquelles doit obéir une population de trente millions. Le véritable expédient eût été de diminuer le chiffre de la législature centrale et d'étendre les attributions des conseils de département. Au lieu de réduire ces assemblées à des affaires de routine locale, comme sous Louis-Philippe, nous leur aurions conféré le privilége de discuter et de voter sur chaque projet de loi, avant la discussion finale et l'adoption réservées à la législature centrale.

» Sous ce rapport, nous préférons, au moins dans plusieurs règlements importants, la constitution récemment octroyée par le roi de Prusse, à celle de la République française. Dans la constitution prussienne il y aura deux chambres : l'une représentant directement les masses par le suffrage universel, l'autre composée des députés des assemblées provinciales, les deux chambres ensemble devant examiner toutes les mesures législatives avec une attention plus scrupuleuse qu'on ne peut l'espérer des séances tumultueuses de la législature française. »

Ces réflexions nous ont paru être tout-à-fait de circonstance, et nous les avons enregistrées ici, laissant à chacun de nos lecteurs le soin de les réfuter ou de les approuver selon son opinion particulière : Venant d'une Revue *conservatrice*, nous les eussions peut-être négligées : elles nous ont frappés comme l'expression d'une Revue *radicale* : Nous avons lu depuis une brochure publiée par un des esprits éminents de l'ancienne pairie française, M. de Barante, et nous croyons qu'on nous saura gré de reproduire ici ce qu'il dit du suffrage universel, pour le

rapprocher des critiques du publiciste anglais (1). M. de Barante et la Revue radicale arrivent aux mêmes conclusions par des points de départ opposés ; il reste, d'ailleurs, à l'écrivain français, le mérite de cette claire précision de style qui donne son relief à la pensée politique. Remontant à l'origine du suffrage universel, M. de Barante prétend que jusqu'ici il a toujours été employé dans des vues évidemment contraires à la liberté des élections :

« Tout a été disposé pour faire prévaloir des influences étran-
» gères à la population électorale. On ne lui demandait point
» de représentants; on voulait les lui imposer. La Convention,
» elle-même, avait eu plus de respect pour la vérité des suf-
» frages. Elle statua, par la Constitution de 1793, que chaque
» représentant serait élu par une circonscription électorale
» comprenant quarante mille habitants. Le suffrage exprimé
» ainsi ne serait point donné avec un complet aveuglement ou
» une obéissance passive..

» Mais lorsque les populations d'un vaste territoire, lorsque
» des multitudes comptées par centaines de mille ont à élire,
» non pas un seul représentant, leur représentant à eux, mais
» une liste nombreuse, il est impossible que le suffrage soit
» libre et vrai. Ces listes sont nécessairement composées d'a-
» vance ; l'obscur et paisible électeur n'ira pas de ville en ville,
» de canton en canton, proposer la transaction qui assurera au
» candidat présenté par lui, des votes en échange de la pro-
» messe que, de son côté, il fera de donner les suffrages de sa
» localité aux autres candidats inscrits sur la liste colportée. Une
» opération aussi compliquée exige le zèle de l'esprit de parti,
» l'activité de l'intrigue ou le mécanisme de l'administration. »

Mais, contrairement à l'opinion de la *Westminster Review*, M. de Barante croit que l'instinct populaire peut être plus sûrement consulté après quelque grand évènement qui a déjà produit son effet, lorsque l'épreuve en a déjà manifesté le véritable caractère et les conséquences. « Alors, ajoute M. de Barante, le peuple, éclairé et entraîné par une conviction de sentiment, peut intervenir avec une merveilleuse autorité. »

(1) Questions constitutionnelles, 1 vol. in-8.

Tel est, évidemment, aux yeux du publiciste, le caractère de l'élection du 10 décembre :

« Si, par un rare concours de circonstances ou par la forme » même du gouvernement, la volonté nationale peut être signi- » fiée d'une façon légale et régulière; si elle ne se heurte pas » contre des pouvoirs qui lui résistent, son action présente un » grand spectacle. C'est un véritable commandement de la sou- » veraineté; l'idée du droit peut s'y attacher; le sentiment uni- » versel, la réclamation contre une autorité tyrannique ou fu- » neste, la demande impérieuse d'un meilleur ordre de choses, » se font entendre avec un calme imposant. Ce qu'exigent trop » souvent la sédition, la guerre civile, ce qui sert de mot d'or- » dre et de prétexte aux factions, est ainsi proclamé, par la » raison publique, d'après l'enseignement d'une expérience » actuelle.

» Sans doute on pourrait dire encore que ce déploiement de » la force populaire, quelque pacifique qu'il soit, est, à vrai » dire, une révolution. C'est qu'en effet il y a telles circons- » tances où elle est inévitable. Aux époques de trouble et d'ins- » tabilité, le rétablissement de l'ordre est une révolution. »

On ne peut interpréter qu'avec une grande réserve les opinions à demi exprimées par un homme d'un esprit aussi franc et aussi sincère que M. de Barante; sans cette réserve, nous le soupçonnerions d'être peu partisan d'une souveraineté élective, comme celle où tend visiblement notre République soi-disant démocratique (1). Il semble prévoir aussi que par son usurpation d'un pouvoir souverain, lorsque l'élection ne lui avait conféré que le pouvoir constitutionnel, l'Assemblée nationale lèguera un funeste précédent à l'Assemblée législative, qui, au même titre, pourra vouloir gouverner et substituer une Constitution à une autre :

« Tout ce qui a été résolu, exécuté ou écrit depuis dix mois,

(1) « La foule électorale, dit-il, vote évidemment avec plus de connaissance et de liberté lorsqu'elle est chargée d'élire un certain nombre de citoyens pris dans son sein et à sa portée, qui jouissent de sa confiance et à qui elle donne mission de nommer les commissaires députés ou représentants destinés à être associés, avec des pouvoirs plus ou moins étendus, au gouvernement de l'État. »

» dérive du principe que le suffrage du peuple confère à ses élus
» le pouvoir souverain. Les Assemblées futures seront de même
» uniques et souveraines. Ainsi, elles se trouveront dans des
» conditions pareilles, et nous comprenons difficilement com-
» ment, parce qu'elles seront intitulées législatives au lieu de
» constituantes, elles reconnaîtront des limites à leur pouvoir. »

Quelle que soit la modification définitive de la République française, nous ne pensons pas qu'on puisse songer sérieusement dans aucune classe, à restaurer les formes usées ou violemment brisées des précédents gouvernements. Point de perfectionnement rétrospectif : regardons devant nous, comme les Américains, et marchons, marchons toujours : *Go a head.* La démocratie a été mal définie en France, mais ni les fautes ni les folies des hommes qui n'ont pas compris que la République était comme tous les gouvernements un ordre hiérarchique, ne sauraient réhabiliter le passé. La hiérarchie sociale, en France comme aux États-Unis d'Amérique, peut parfaitement s'organiser sur la large base démocratique : aux intelligences d'élite est réservée la tâche d'éclairer les instincts populaires, de les guider, de les contenir, de les discipliner, de fonder en un mot l'autorité nouvelle et d'en régler les attributs constitutionnellement; la République, telle que nous l'entendons, n'est que l'expression la plus parfaite du gouvernement représentatif.

Le suffrage universel est la véritable conquête de la dernière révolution : c'est désormais la source où aurait besoin de se retremper le droit divin lui-même, de l'aveu de ceux qui semblent encore y croire, oubliant qu'il y aurait contradiction dans les termes d'une restauration qui commencerait par le suicide politique du peuple souverain. Nous ne reproduirons donc pas un article du *Blackwood Magazine,* dans lequel ce Magazine tory imagine de se faire écrire d'Amérique, par un citoyen des États-Unis, que la République doit inévitablement aboutir à la légitimité monarchique. La République agitée, violente, exclusive, oui, ce serait possible ; mais la République de l'ordre, qui respectera tous les intérêts, qui maintiendra la hiérarchie sociale, peut rallier tous les partis au milieu desquels le président règne comme un pouvoir modérateur. Nous aimons à citer ici, pour terminer, ce que M. de Lamartine disait dans la séance du 6 février :

« J'ai plus de foi que vous dans le bon sens et dans l'esprit » conservateur républicain de mon pays. L'esprit souveraine- » ment intelligent et juste de ce pays, quand on lui donne le » moment de la réflexion, reconnaîtra ce qui est la vérité, c'est » qu'en dehors de la République il n'y a pour issue que des abî- » mes; c'est qu'après ces guerres de prétendants dont on vous » parlait tout à l'heure, après ces guerres civiles royales, arri- » verait inévitablement la guerre sociale, et que la société que » vous avez préservée en lui donnant sa forme, en lui garantis- » sant fortement ses institutions, se précipiterait de nouveau la » première dans l'abîme d'où vous l'avez tirée. »

Nous ajouterons, quant à nous, que pour le moment où nous écrivons, par plus de motifs que nous n'en voulons déduire, les royalistes eux-mêmes doivent se résigner à la République par l'impossibilité d'une monarchie.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

L'ANNÉE D'OR. — OUVERTURE DU PARLEMENT. — LE MOIS FUNÈBRE. — NÉCROLOGE DE 1848. — MORT D'UN EX-PRÉSIDENT. — LORD MELBOURNE. — CHARLES BULLER. — W. TENNANT. — SIR JOHN BARROW. — CHARLES HEATH. — BATTY. — MEYRICK. — LES VIVANTS. — LA FOIRE AUX VANITÉS. — JANE EYRE. — LES DEUX GOUVERNANTES. — LA NOUVELLE ARTÉMISE. — BIBLIOGRAPHIE AURIFÈRE. — CORRESPONDANCE AMÉRICAINE. — LE GÉNÉRAL TAYLOR, ETC., ETC.

Londres, 23 février.

AU DIRECTEUR,

Quel anniversaire ! ! Mais, après tout, comme un journal anglais l'a dit avant moi, il est douteux que l'histoire conserve à l'année 1848 son titre d'ANNÉE DES RÉVOLUTIONS : tandis que les dieux s'en vont... je veux dire les dieux démocratiques, *dî minores*, il est un miracle qui ne fait que croître et s'étendre, la découverte de l'or: l'année 1848 sera donc l'année aurifère ou californienne ! Les brèches faites à la propriété, au capital, à l'industrie, seront réparées par le Sacramento, ce nouveau Pactole. O Bourse de Paris, ô toi la plus malheureuse des Bourses, si cruellement surprise et violée par le socialisme et le communisme, ouvre ton sein comme Danaë à la pluie du précieux métal; c'est Jupiter, cette fois, qui te féconde !

Le discours du trône, que la reine a prononcé le premier de ce mois pour ouvrir la session du Parlement, a dédaigneuse-

ment passé sous silence « la bonne nouvelle » américaine ; mais le général Taylor, à sa prochaine installation, lui consacrera un paragraphe. Malgré cette réticence, les premières joûtes parlementaires ont été brillantes. Les journaux parisiens, qui n'ont agrandi leur format que pour les annonces mercantiles, ont singulièrement abrégé tous les discours des lords et des communes. Lord Stanley, par exemple, a été bien mutilé par ces Procustes abréviateurs, et ils ont négligé de citer la phrase où le descendant des comtes de Derby citait comme une autorité politico-philosophique, M. Guizot, le ministre exilé. Ils ont supprimé les épigrammes de M. d'Israëli contre la République sans républicains; lord John Russell a presque seul obtenu les honneurs de la traduction; bref, si je ne pensais que vous reprendrez bientôt les lettres sur la session britannique, j'aurais là un texte tout neuf pour ma propre correspondance. Il y a quelques jours encore, le bill de la suspension de l'*habeas corpus* en Irlande et celui qui doit enfin ouvrir la tribune aux Israélites, ont mis aux prises O'Connor et sir G. Grey, lord John Russell et M. Goulburn. Lord John a retracé un curieux historique du serment du *test ;* mais je me rappelle à temps que j'ai promis de payer mon tribut aux morts de 1848, à ceux surtout que je n'ai pas mentionnés dans mes épîtres mensuelles à l'heure de leur décès. Quel mois plus propice aux oraisons funèbres que ce mois de février (soit dit cette fois sans allusion politique), ce mois consacré aux morts par l'antiquité latine. Loin de moi l'ambition de rivaliser avec Périclès dans une des trois harangues à lui attribuées par Thucydide et cependant quelques-uns des noms de cette nécrologie rétrospective mériteraient bien un orateur. Ainsi, l'an dernier, à pareil jour, le 23 février, mourait à Washington-City, un ex-président comme j'en souhaite quelques-uns à notre république française. C'était John Quincy Adams, parvenu à sa 82ᵉ année et fils de John Adams, le second président des États-Unis; John Quincy n'avait que neuf ans lorsqu'il entendit proclamer l'indépendance de sa patrie, et de bonne heure il put se nourrir des principes républicains. Il embrassa à quatorze ans la carrière diplomatique, et déjà, à cet âge, il était premier secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. De retour en Amérique, il débuta au barreau, fut professeur à l'Université d'Harvard,

représenta le Massachussets au sénat; se démit de ses fonctions de sénateur par délicatesse, fut nommé ministre en Russie, et en 1825, l'élection présidentielle étant renvoyée à la chambre des représentants, cette chambre le choisit de préférence aux autres candidats. Il ne fut pas réélu quatre ans plus tard, mais il retourna à la vie privée avec une réputation intacte, et neuf sessions de suite il fit partie du congrès, cité souvent comme un patriote modèle. On a remarqué que lorsqu'il fut élu président, tous ses prédécesseurs, excepté Washington, vivaient encore; il les vit tous mourir avant lui et avec eux son successeur immédiat. M. John Quincy Adams avait aussi du talent comme orateur. Il aimait à écrire; il conservait copie de toutes ses lettres; il a publié des éloges de Madison, de Monroe et de Lafayette, les Mémoires de son père, des poèmes originaux et une traduction en vers de l'*Oberon*, de Vieland. Il laisse une grande fortune, fortune honorable, à son fils Charles F. Adams.

L'Angleterre a perdu aussi, en 1848, un homme d'État qui vivait depuis quelques années dans la retraite, le lord vicomte Melbourne. Lord Melbourne a donné son nom à un cabinet. Jeune, il avait obtenu les éloges publics de Fox, dont il était un des ardents admirateurs; plus tard, il fit bien quelques petites infidélités au parti whig, il eut bien ses réserves anti-libérales, mais il n'en parut que plus propre à exercer le pouvoir, et il fit, sans scrupules, à O'Connell, certaines concessions qui eussent répugné à d'autres : c'était un homme d'esprit, très enclin à l'épigramme, instruit, homme du monde surtout et bon convive. Ce n'est pas tout-à-fait là le relief que donne à ce caractère l'article biographique qui paraît sur lord Melbourne dans la Revue des whigs, la *Revue d'Édimbourg*, et cependant vous ferez traduire, je pense, cet article au point de vue historique, d'autant mieux que le correctif de quelques notes peut facilement le compléter. Ce n'est pas à ceux qui sont au courant des aventures amoureuses de lord Byron, qu'il faut apprendre quel genre de célébrité le mariage donna à lord Melbourne. Alors que son frère aîné vivait, il ne portait que le nom du très honorable William Lamb. La fameuse lady Caroline Lamb fut sa femme. Lady Caroline était une femme excentrique, *romanesque et écrivant des romans*; les talents du poète, tout boi-

teux qu'il était, lui parurent préférables à ceux du beau et aimable homme politique : Mais, hélas ! plus tard elle se brouilla avec son amant comme elle s'était brouillée avec son mari, et vengea celui-ci par le portrait qu'elle traça de lord Byron dans *Glenarvon*. Elle s'était, au reste, loyalement séparée de son seigneur et maître avant de s'afficher avec Childe Harold.

Une perte plus difficile à réparer pour les Whigs, c'est la mort de l'honorable Charles Buller, membre du conseil privé, président de la commission de la loi des pauvres, représentant, à la Chambre des communes, les électeurs de Liskeard.

Charles Buller n'était âgé que de quarante-deux ans. Il avait annoncé déjà à l'université de Cambridge, son remarquable talent dans le club libéral de l'Union. Lord Durham l'avait emmené comme secrétaire, lorsqu'il fut nommé, en 1838, gouverneur général du Canada. Tout le monde sait aujourd'hui que le beau rapport publié sous le nom du gouverneur, ce mémoire politique qui fit tant de bruit et qui restera, était la production de Charles Buller. Il avait une admirable facilité de travail et l'appliquait aux matières les plus diverses. Ses discours à la Chambre étaient courts, mais pleins de sens et de vues pratiques. Il avait eu des succès au barreau ; il dominait à la Chambre toutes les commissions dont il faisait partie. L'administration des colonies lui doit des mesures et des idées excellentes. Enfin, il ne dédaignait pas d'écrire dans les journaux quotidiens comme dans les Revues. Les lecteurs de la *Revue Britannique* ne peuvent avoir oublié l'article publié en 1848 sur les *Girondins* de M. de Lamartine : cet article était de Charles Buller. On y retrouve l'indépendance d'opinions qu'il sut toujours conserver dans les fonctions les plus élevées.

« Pendant que quelques-uns chantent Ilion et ses vaillants » héros, d'autres Rome et ses preux citoyens, celui-ci les che- » valiers chrétiens, celui-là le jardin d'Éden et l'ange déchu » dans ses domaines de l'enfer... ma muse, plus légère, plus » gaie, plus heureuse, chante la foire d'Anster et la jolie Mar- » guerite Lander. »

Vous reconnaissez là, cher directeur, quoique je ne le cite que de mémoire, le début du joli poème de la *Foire d'Anster*, par le professeur Tennant, qui est mort le 15 octobre dernier.

Charmant poète écossais et grave professeur de littérature orientale ! c'étaient ses deux titres. Rappelez-vous l'accueil cordial qu'il nous fit à l'université de Saint-Andrews et sa dissertation badine sur les fées d'Orient, comparées aux fées d'Écosse, en terminant la leçon par ces mots : « Avouez, Messieurs, que vous souriez, au fond de l'âme, de ce pauvre boiteux qui court ainsi après les péris aux rapides ailes ! » Le professeur Tennant, hélas ! était estropié des deux jambes. Et il ajouta, en citant notre Lafontaine :

« Volontiers gens boiteux haïssent le logis ! »

Il remerciait, du reste, généreusement son infirmité de l'avoir forcé à l'érudition dès son jeune âge : « Pauvre et d'humeur vagabonde, disait-il, je parlerais encore mon patois d'enfance, si j'avais pu, comme mes petits camarades, aller courir à travers la bruyère. » Son poème de la *Foire d'Anster* a conservé sa popularité ; on l'a réimprimé dix à douze fois. Il était auteur aussi d'une tragédie sur la mort du *Cardinal Beaton* (Béthune). Il cumulait, avec la chaire de langues orientales de Saint-Andrews, celle d'hébreu à Edimbourg. Ces deux chaires lui valaient, l'une 110 £, l'autre 115.

En novembre 1848, est mort dans sa quatre-vingt-cinquième année, un auteur dont il serait difficile de raconter en peu de lignes la double carrière, sir John Barrow, ex-secrétaire de l'amirauté. Sir John Barrow avait fait le voyage du Groenland à bord d'un baleinier, puis celui de Chine avec l'ambassade de lord Macartney, et celui du cap de Bonne-Espérance comme secrétaire du même lord. Fixé en Angleterre, son poste à l'amirauté entretint le vif intérêt qu'il porta toujours aux voyages maritimes. Collaborateur assidu de la *Quarterly Review*, il y faisait surtout des articles sur les marins et les voyageurs. Les Mémoires qu'il a publiés quelques mois avant sa mort, sont une odyssée fort amusante. Ce n'était pas seulement un agréable narrateur, mais un auteur initié à tous les détails de la science nautique et de la géographie.

Le même mois de novembre a vu mourir un artiste qui, comme graveur, a certainement bien mérité de la poésie. Qui

n'a admiré les ravissantes vignettes des premières éditions de Byron, de Scott, de Moore, ces perles des almanachs illustrés, des keepsakes, des annuals, et de tant d'autres musées en miniature, où les portraits, les têtes de fantaisie, les paysages, etc., etc., sont si doux à l'œil? C'était le burin de Charles Heath qui multipliait ces figures gracieuses, qui en peuplait les boudoirs, et les amateurs sérieux ne dédaigneront pas ces créations qui ont prêté un corps aux conceptions féeriques des poètes les plus populaires. Charles Heath était fils d'un père qui fut aussi, en son temps, un bon graveur.

On peut nommer, à côté de Charles Heath, le colonel Batty, qui, militaire ou voyageur, n'oubliait jamais ses crayons, et qui a laissé de si belles *illustrations* des sites de France, d'Allemagne, d'Espagne, de Suisse, de Hollande, et enfin de l'Inde. Il était le gendre de sir John Barrow, qu'il a précédé de trois jours au tombeau.

Sir Samuel R. Meyrick, auteur de l'*Histoire des anciennes armures*, et John Jackson, graveur sur bois, sont morts aussi en 1848; mais je ne puis que les nommer, comme aussi je ne puis que faire figurer dans une simple nomenclature les personnages célèbres à divers titres, déjà mentionnés par ma correspondance : la savante Caroline-Lucretia Herschell, sœur de l'astronome et sa collaboratrice; Isaac D'Israëli, l'érudit polygraphe; sir Nicholas Harris-Nicolas, historien, biographe, archéologue, généalogiste, éditeur des journaux et lettres de Nelson; le capitaine Marryat, le Paul de Kock maritime de l'Angleterre; G. Stephenson, le grand ingénieur; l'intrépide G.-Fréd. Ruxton, l'auteur des *Épisodes de la vie dans le Far-West*, mort à vingt-sept ans; le docteur Twining (1), le propagateur des idées hygiéniques du docteur Guggenbühl; le docteur Hebbert Ware, auteur d'un excellent *Traité sur les apparitions*, au point de vue médical et philosophique; le docteur J.-C. Prichard, orientaliste, ethnographe, médecin, qui a écrit sur les idiomes primitifs, sur la folie, et dont l'*Histoire naturelle de l'homme* contient plus d'une idée neuve; sir Frédéric Bentinck, chef des protectionnistes; lord Auckland, un des derniers gouverneurs

(1) Voir la note de l'article sur l'*Hospice des crétins*, livraison de Janvier.

de l'Inde, etc., etc., etc. La liste est longue, hélas! sans y comprendre certaines célébrités qui n'ont ni écrit, ni peint, ni gravé, ni harangué, mais qui n'ont pas moins leur piédestal dans la société anglaise. Celui qui voudrait faire un nécrologe complet,—impossible dans le cadre où je dois me renfermer,—devrait se procurer le *Gentleman's Magazine*, recueil mensuel qui accorde au moins une ligne aux morts les plus obscurs. Dans ses colonnes funèbres, l'histoire et la biographie peuvent glaner des anecdotes curieuses; car la discrétion proverbiale des Anglais sur les vivants, se dédommage quelquefois de ses réticences par des révélations posthumes. Quelquefois aussi il faut oser traduire un peu librement la pruderie des nécrologues. Ainsi, par exemple, j'ai usé de cette liberté à propos de lady Caroline Lamb, là où un des biographes de lord Melbourne se contente chastement de dire que la noble épouse de Sa Seigneurie avait été une grande admiratrice de lord Byron.

Je reviens volontiers aux vivants pour finir ma lettre..... Hélas! j'ai craint un moment d'avoir à classer parmi les morts ce fameux auteur pour lequel j'avais déjà taillé ma plume en janvier dernier. Non-seulement le livre tant annoncé du bohémien Georges Borrow n'a pas encore paru, mais il a disparu du catalogue de son éditeur Murray. Est-ce un tour de gipsy? Dans mon désappointement, je vais partout m'informer de notre missionnaire nomade, qui est bien capable d'être au bout du monde, tandis qu'on le croit occupé à corriger les épreuves de *sa vie* à Londres... Nul ne peut m'en donner... Il faut que vous attendiez comme moi le mois prochain.... dernier délai, car il me faut mon George Borrow pour ma prochaine lettre! Je vous le promets mort ou vivant.

En attendant, je pourrais vous parler d'un Borrow fictif, de Con. Gregan, *le Gilblas irlandais*, dont vous me demandez des nouvelles. Mais ce roman n'est publié que par livraisons mensuelles, et la 2e seulement a paru. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il promet déjà des merveilles. Si on pouvait deviner une imagination irlandaise à la 62e page de son récit, il paraîtrait que le Gilblas irlandais va devenir un richard sans passer par la Californie. Quatre livraisons du *Pendennis* de notre ami et collabo-

rateur Thackeray ne suffisent pas non plus pour que je vous parle encore de ce roman, qui semble devoir être moins compliqué que la *Foire aux Vanités*, dont le succès va toujours croissant. Heureux Thackeray! Il a dû vous confier, lors de sa dernière excursion à Paris, comme quoi ce sont les éditeurs de Magazines qui ont fait sa fortune sans le vouloir. Il avait offert au *Fraser's Magazine* la *Foire aux Vanités*: refus poli, mais refus positif de l'insérer. Le voilà réduit à imprimer lui-même son roman par livraisons : la première paraît, le public boude; la seconde, la troisième, la quatrième, le public boude encore. Thackeray ne se décourage pas et seulement il introduit dans son histoire un personnage à la fois hypocrite et libertin, sous le masque duquel on s'avise de reconnaître un grand seigneur auquel le romancier n'avait pas songé. Le grand monde commence à plaindre le grand seigneur et à trouver qu'il est prudent de ne plus bouder. Puis, tout-à-coup, l'héroïne de la *Foire aux Vanités*, ex-gouvernante qui séduit le grand seigneur, se trouve aussi, dit-on, une dame fort connue, laquelle aurait élevé les enfants de Thackeray. L'ex-gouvernante, ajoute-t-on, est furieuse de la satire et prépare une contrepartie par un roman dont elle sera encore l'héroïne, mais peinte en buste à la manière de Mme de Staal (Mlle de Launay), tandis que le héros sera son ancien *maître*, le romancier lui-même, malicieusement caricaturé. Ce roman paraît en effet (*Jane Eyre*), roman plein d'intérêt, par parenthèse, dans lequel on assure que l'auteur de *Vanity fair* figure sous le nom de M. Rochester, espèce d'ours gentilhomme, moitié galant, moitié cynique, marié à une femme folle qu'il met sous le scellé pour épouser de son vivant la gouvernante de sa fille, qui échappe une première fois à cette bigamie préméditée, etc., etc. Bref, la société anglaise est réveillée par ce scandale double et triple; chacun vous demande : « Avez-vous lu *la Foire aux Vanités?* avez-vous lu *Jane Eyre?* Les deux romans se vendent par milliers d'exemplaires, et à une seconde édition, la prétendue ex-gouvernante qui a publié *Jane Eyre*, dédie son roman à M. Thackeray lui-même, qu'elle proclame le plus grand satirique du siècle, *supérieur à Fielding comme l'aigle est supérieur au vautour!* Rien n'a plus manqué à la vogue des deux ouvrages lorsqu'on a insinué qu'ils étaient tous les deux de

M. Thackeray (1) ! Je suis de ceux qui pensent que Jane Eyre est réellement d'une femme. J'en appelle à l'épisode du pensionnat où Jane reçoit le dernier soupir d'une jeune compagne atteinte de phthisie pulmonaire. Il y a, du reste, dans ce livre, quelques fautes de composition, et le style n'a pas cette verve contenue qui caractérise la *Foire aux Vanités* (2).

Dernière remarque : Voilà deux romans acceptés par la sévère et prude société aristocratique, et ils mettent tous les deux en scène l'adultère à la façon de ces romans français déclarés si immoraux par les critiques des grandes Revues : — dénonciation reproduite encore, ce mois-ci, par l'auteur anonyme de la *Famille Caxton*, qui se pique, du moins, quant à lui, de faire un livre dont la mère puisse permettre la lecture à sa fille. — En dédommagement de cette concession faite à la mode française, l'héroïne du jour est une nouvelle Artémise : lady Francklin, la femme de l'intrépide navigateur, impatiente de ne pas savoir si elle est veuve ou non, vient de faire un pèlerinage à tous les ports d'où partent des bâtiments baleiniers; elle veut les intéresser, par le spectacle de son deuil anticipé, à aller à la découverte de l'aventureux capitaine, qui semble menacé de la destinée mystérieuse de notre La Peyrouse. Si l'incertitude se prolonge, elle se propose de s'embarquer elle-même pour le détroit de Davis.

Si ma lettre n'avait dépassé les limites que vous m'imposez, j'aurais à vous parler d'un poème épique... Oui, j'espère que cela en vaut la peine, même dans le pays où feu Southey le lauréat en a légué cinq ou six à la postérité. Le héros est Arthur, le même roi qui avait un moment séduit la chaste muse de Milton... Le poète est sir Édouard Bulwer Litton, qui vient d'échouer dans sa candidature à Leominster : les électeurs lui ont préféré un fils de sir Robert Peel. Je vous dirai si Apollon lui a été plus favorable. Il s'agit de lire douze chants.

P. S. Puisque vos lecteurs vous demandent la *bibliographie*

(1) La *Quarterly Review*, dans un article spécial que la Revue doit traduire, semble attribuer *Jane Eyre* à une femme et puis à trois sœurs du nom de Bell.

(2) *Vanity fair* a été réimprimé par M. Baudry, 2 vol. in-8°. Prix 10 fr. On trouve aussi *Jane Eyre*, chez Stassin et Xavier, rue du Coq.

du nouvel El Dorado, voici les principaux ouvrages à consulter pour ceux qui veulent marcher sur les traces du Dr Tyrwhitt Brooks. Je vous transcris les titres en anglais :

1° *The Gold Seeker's Manual*, by prof. Ansted. (Van Voorst)

[Petit volume plus scientifique que descriptif, qui contient de très utiles renseignements applicables à toutes les régions aurifères du monde en même temps qu'à la Californie.]

2° *Guide to California*. (Wilson.)

3° *The Emigrant's guide to California by a traveller*. (Richardson.)

4° *A guide to the gold country of California*, by James Wyld. (Strange.

5° *Map of the gold regions*, by James Wyld.

[La carte de M. Wyld est parfaite; on peut se la procurer à part; il y a marqué de *jaune* tous les gîtes aurifères; il faut demander en même temps :]

6° *Geographical and mineralogical notes, to accompany M. S. Wyld's map of the gold regions.*

7° *The gold regions of California; a geographical, topographical and historical view of that country*. (Bayly Brothers.)

[C'est le résumé des rapports officiels transmis au gouvernement américain.]

8° *Guide to the gold regions*, etc., by W. Thurston.

[Avec cartes et gravures, etc., ne coûte que 2 sh.]

Nouvelle-Orléans, le 25 décembre 1848.

AU DIRECTEUR,

...Vous aurez appris, long-temps avant que cette lettre ne vous parvienne, le succès des Whigs, qui sont parvenus à faire élire leur candidat, le général Taylor, à la présidence des États-Unis. Les démocrates ont été battus dans la personne du général Cass, que vous avez pu voir à Paris. Le résultat était facile à prévoir. Sans parler de la force respective des partis, le général Cass, avec sa lourde finesse, ne pouvait lutter avec avantage contre la mâle simplicité et l'éclat des victoires récentes de son rival.

Ceux de vos lecteurs qui n'ont pas étudié les détails de l'histoire américaine, et ce doit être le grand nombre, se demanderont peut-être qu'est-ce que les Whigs? et quel est ce général Taylor? C'est à cette double question que répondra très succinctement ma lettre.

Au point de vue de certaines théories gouvernementales, le parti whig est conservateur par rapport au parti démocrate ou

locofoco, qui se jette plus témérairement dans le champ sans limites des innovations. Ainsi, le droit de suffrage, qui n'appartenait d'abord qu'aux citoyens inscrits, pour une somme quelconque, sur les registres des contributions, a été étendu peu à peu à tous les citoyens, sur les réclamations énergiques et persistantes du parti démocrate. Mais le parti whig n'a consenti à cette innovation que lorsqu'il lui a été démontré qu'elle ne présentait aucun danger. Ainsi, le parti démocrate tend à faire prédominer, partout et toujours, la volonté des masses, au moment où elle se manifeste, sans respect pour les droits acquis; tandis que le parti whig défend la doctrine de l'inviolabilité des lois et des contrats, suivant les éternels principes de la morale et du droit.

Mais, à un autre point de vue, les tendances réciproques changent absolument. C'est le parti whig qui cherche à faire rigoureusement limiter, sinon effacer entièrement, le droit de veto, ne voulant pas qu'un seul homme puisse neutraliser à son gré l'action du corps législatif; pendant que les démocrates veulent donner au droit de veto une extension presque illimitée.

C'est encore le parti démocrate qui poursuit avec ardeur le système de décentralisation politique connu ici sous le nom de droits des États; tandis que le parti whig cherche à donner, au contraire, au gouvernement central, toute la force nécessaire pour pouvoir librement fonctionner et favoriser d'autant les intérêts généraux.

Pour citer des exemples, je n'aurais que l'embarras du choix, mais ce serait sortir des bornes d'une lettre. Ceci suffira pour le moment.

Arrivons maintenant au général Taylor.

Sa famille vint s'établir d'Angleterre en Virginie, dans le courant du XVIIe siècle; elle se trouve alliée aux Madisons, aux Lees, aux Barbours, aux Pendletons, aux Taliaferos, etc.

Le père du nouveau président, le colonel Taylor, servit avec distinction, dans l'armée continentale, pendant la guerre de la révolution, et mérita l'estime de Washington. Quelques années après la paix, en 1790, le jeune Zachary Taylor étant à peine âgé de quelques mois, il alla s'établir dans le territoire qui est devenu

depuis l'État du Kentucky. C'était alors une solitude sauvage où quelques blancs audacieux se maintenaient malgré le tomahawk des Peaux-Rouges. Les maisons, faites de troncs d'arbres et fortement retranchées pour être à l'abri d'un coup de main, étaient assiégées très fréquemment, pour ne pas dire chaque nuit, par les sauvages. Les colons ne pouvaient un seul instant quitter leurs armes.

C'est au milieu de ces scènes de violence que s'est passée la jeunesse de Zachary Taylor. D'après ce fait, on peut aisément se former une idée de son caractère, qui est, d'ailleurs, celui d'une grande partie de la population de l'ouest des États-Unis.

On doit comprendre aussi que les moyens d'instruction fussent rares et difficilement accessibles dans ces solitudes. Les écoles étaient, comme les maisons ordinaires, des forteresses où l'on n'allait point, même en ayant constamment un fusil au bras, sans courir le risque d'être scalpé.

Mais telle était l'ardeur, la force de volonté du jeune Taylor, qu'il acquit, en dépit des difficultés, une bonne et solide instruction.

Enrôlé très jeune dans l'armée des États-Unis, il était lieutenant en 1808, à l'âge de dix-huit ans, et capitaine en 1812. Sa bonne conduite et la part active qu'il prit à la guerre de 1812-15, lui valurent le grade de major. De 1815 à 1832, il demeura stationné sur les frontières de l'Ouest pour contenir les Indiens, et fut promu au grade de colonel.

En 1836, il prend une part distinguée à la guerre de la Floride, dans le courant de laquelle il est fait brigadier-général. Dix ans après, en 1846, il est fait major-général et bat les Mexicains à Palo-Alto, à Reseca de la Palma, à Buena-Vista, à Monterey.

A la suite de ces victoires, quelques personnes influentes pensèrent à lui pour la présidence; mais ce n'était qu'un projet vague, auquel le général était loin de se prêter. A ceux qui lui demandaient une profession de foi, il répondait qu'il ne s'était guère occupé de politique; qu'il ne souhaitait point être candidat, et qu'il ne consentirait à se mettre sur les rangs qu'autant que sa candidature serait désirée et soutenue par le peuple en masse sans acception de parti. C'était tout simplement un refus honnête.

Cette popularité, cependant, portait ombrage à M. Polk et à son parti ; quoique le général Taylor s'occupât à peine de politique, il était whig, on ne l'ignorait pas, et ces projets de candidature pouvaient n'être pas sans danger pour eux. En conséquence, on chargea un autre général de finir la guerre qu'il avait si bien commencée.

On aurait dû savoir pourtant que rien ne grandit la popularité comme une injustice manifeste ou la persécution. En effet, ce qui n'était auparavant qu'une idée vague, devint aussitôt un projet arrêté, et le vieux général fut obligé de se mettre sérieusement sur les rangs. Seulement il ne cessa de répéter à ses amis, par une excessive modestie, qu'il souhaiterait qu'on eût choisi de préférence à lui quelque homme supérieur.

Le général Taylor est d'une taille moyenne, plutôt au-dessous qu'au-dessus, un peu gros, mais très vif et très alerte. Il aurait une figure assez commune sans l'éclat tout particulier de son regard ; dès que la conversation l'intéresse, son œil s'anime et prend une vivacité singulière. — Parfois, il éprouve à parler une difficulté qui tient un peu du bégaiement. Peut-être doit-on attribuer, en partie du moins, à cet embarras, une très grande concision dans tout ce qu'il dit, concision qui lui a valu de la part de quelques observateurs superficiels l'épithète de sententieux.

La simplicité de ses manières est remarquable, même ici ; après comme avant son élévation, c'est toujours la même bonhomie et le même abandon. Son jugement est excellent, et il est renommé pour sa connaissance des hommes. On vante sa bonté et sa rigide intégrité. Mais ce qui le distingue essentiellement, c'est sa profonde sagacité et son indomptable énergie. L'anecdote suivante mettra son caractère en relief.

En 1832, il avait été chargé de repousser les Indiens qui, sous la conduite d'un de leurs chefs les plus renommés, Black Hawk, avaient battu les troupes des États-Unis sous les ordres de Stillmans. Son corps se composait d'une poignée de troupes régulières et d'un assez grand nombre de volontaires. Après un engagement assez sérieux, dans lequel il avait eu tout l'avantage, Taylor se mit à la poursuite de l'ennemi ; mais, arrivé sur Rock-River, limite nord-ouest de l'État de l'Illinois, les volontaires

refusèrent d'aller plus loin, disant qu'aux termes de la Constitution on ne pouvait pas les forcer, eux miliciens, à sortir de l'État. Ne voulant pas s'exposer à violer la Constitution, il s'arrêta et envoya un courrier pour demander des ordres. Dans la nuit, heureusement, il reçut une dépêche lui enjoignant de poursuivre Black Hawk partout où il pourrait aller. Sa tranquillité cependant avait enhardi la milice, qui se forma en *meeting* en l'engageant à y assister. Après avoir écouté quelque temps avec son calme habituel, il prit à son tour la parole. « J'ai entendu avec plaisir, dit-il en substance, vanter l'indépendance du caractère américain; je n'ignore pas non plus que ceux qui m'écoutent sont mes égaux; plusieurs même seront probablement mes supérieurs en qualité de membres du congrès, et ils pourront être les arbitres de la fortune des humbles serviteurs de la République comme moi. Je leur obéirai alors sans hésitation, et la meilleure garantie que j'en puisse donner, c'est d'obéir maintenant à ceux que le peuple a investi actuellement de son autorité. Franchement donc, concitoyens, je dois vous dire que j'ai reçu de Washington l'ordre de suivre Black Hawk et de vous emmener avec moi; je compte donc faire l'un et l'autre. Voici les bateaux qui sont tout prêts et les troupes régulières en bataille derrière vous. » La milice céda sans hésiter.

J. M.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.



> **Don Pedro.** — Why! what is the matter that you have have such a *february* face so full of frost, of storm and cloudiness?
> **Claudio.** — I think, he thinks upon the *savage bull :* tush, fear not, man, we'll tip thy horns with gold.
>
> **Shakspeare**, *Much ado about nothing.*
>
> **Don Pedro.** — Quoi donc? Qu'est-ce qu'il arrive que vous avez un pareil visage de *février*, ce masque de frimats, d'orage et de brouillards?
> **Claudio.** — Je crois qu'il pense au *bœuf gras* : Fi donc! mon brave, nous te *dorerons* les cornes.
>
> Shak. 1. *Beaucoup de bruit pour rien*, acte V, scène 1.

Quand nous vous disions que tout est dans Shakspeare comme *tout est dans tout!* Ce grand génie a réellement prédit le grand évènement de Février 1849 : le détrônement du bœuf gras! Remarquez comme Claudio console Bénédick, car c'est lui qui a, dans cette scène, la face de carême, *february face*, que lui trouve don Pedro! Comme il le rassure sur cette grande révolution, en lui prédisant qu'elle n'aura aucune influence sur la bourse : il va se marier : « Eh bien! on lui dorera les cornes, » non par le procédé Ruolz, mais avec de l'or pur, *with gold:* double allusion à la découverte de l'or californien et à la hausse des fonds ; car Février 1849 finit avec le 5 pour cent à 84 50 et les actions de la Banque à 2,500. Qui sait à

quel taux elles monteraient pendant ce mois réparateur, s'il avait plus de vingt-huit jours?

Voilà donc la sécurité revenue, voilà les partis réconciliés: alliance plus difficile que celle de Bénédick et de Béatrice (voir la pièce de *Beaucoup de bruit pour rien*). Voilà les fonds publics en hausse; la République se nationalise; on a dansé chez le président; le faubourg Saint-Germain a valsé avec la Chaussée-d'Antin; la modération heureuse avec l'exaltation calmée.... tout Paris (vieux style) était à l'Élysée, tout Paris.... excepté M. Flocon, qui a écrit dans les journaux pour qu'on sût bien qu'il y serait allé si on l'eût invité. De peur que ceci paraisse une dénonciation contre un confrère de la presse, nous avouons n'avoir pas été plus invité que M. Flocon; mais nous espérons que notre tour viendra, car à ce bal on a remarqué aussi une nombreuse société *britannique*.

A défaut du bal nous avons eu le spectacle. Merci au Théâtre-Français qui ouvre, lui aussi, impartialement ses portes aux blessés de tous les régimes. M. Mazères, préfet déchu, s'est retrouvé auteur avec tout son esprit de la veille. Il a remis sur le chevalet un petit tableau dont il eût fait un vaudeville il y a quinze ans, mais qui, avec le large horizon de liberté que nous devons à la République, est devenu une comédie en trois actes: l'*Amitié des Femmes*. Dans cette pièce, trois amies, deux surtout, se caressent et puis s'égratignent tour-à-tour. Il s'agit d'un militaire que ces dames se disputent. Remarquez d'abord comme le beau rôle est rendu sur le théâtre à l'armée. Mais ce n'est pas le seul trait réactionnaire de la comédie de l'ex-préfet; il a osé rendre ridicule un ex-commissaire de la République, un certain Dr Chapoussard, amoureux comme un tigre, mais innocent en politique comme un agneau, malgré les ailes rabattues de son vaste gilet à la Caussidière. Dieu sait que d'épigrammes tombent sur le pauvre docteur à l'adresse de ses patrons. Toutefois, M. Mazères a osé dire aussi quelques vérités à la réaction elle-même: aristocrates et bourgeois ont eu leur tirade satirique, et, pour ne rien cacher, c'est, selon nous, la plus juste et la plus spirituelle de l'ouvrage. Mesdames Allan, Nathalie et Judith ont fort bien joué, mais moins bien que Provost, dont la franchise et la rondeur sont toujours admirables. Regnier fait un rôle assez triste de vieil artilleur; il l'a rempli, selon les vues de l'auteur sans doute, avec toute la souplesse et toute l'abnégation personnelle d'un grand comédien. Par reconnaissance, M. Mazères lui doit un rôle de folle gaîté dans sa prochaine comédie.

Pendant que M. Mazères mettait en doute la sincérité et le dévouement des femmes au Théâtre de la République, M. Eugène Scribe, qui ne fait pas comme tout le monde, réhabilitait, au Gymnase, leur dévouement héroïque dans *les Filles du Docteur*. Cette nouvelle pièce prouve les inépuisables ressources d'un talent toujours jeune, toujours original. Le sentiment domine dans ce

petit roman; mais ce sentiment est gracieux, il émeut et fait sourire; puis, aux quatre personnages sur qui repose tout l'intérêt, se mêle un amoureux comique qui n'a rien de commun avec le docteur de M. Mazères. C'est un banquier qui a bien ses petits ridicules, mais qui n'est pas ridicule pour cela, nuance fine et délicate. Le banquier de M. Scribe est d'une pétulance amusante. Il a cinq millions; mais il n'y tient pas du tout, non, pas plus qu'à la vie. Il est malheureux en amour, il n'aime pas la musique, et il se bat en duel deux fois dans une heure; bref, il finit par obtenir la main de celle qu'il aime, et il met les spectateurs de si bonne humeur que chacun espère qu'il sera un mari fort agréable et fort aimé. Décidément les banquiers, envers qui M. Scribe est sévère, lui pardonneront ce rôle-là.

Si nous tenions à être plus exacts que d'ordinaire dans les paragraphes que nous consacrons aux théâtres *littéraires*, nous parlerions des ***Mystères de Londres*** du Théâtre-Historique, bouffonnerie mélodramatique qui, malgré son titre, est tout ce qu'il y a de moins anglais; mais ce contresens perpétuel de la vie britannique a déjà fait place à cinq nouveaux actes de la pièce en trois cents actes, ***les Mousquetaires***, et nous terminerons là notre revue mensuelle pour aller encore rue Richelieu assister au succès de ***Louison***.

Le *Courrier de Marseille* cite un curieux exemple des abus de la centralisation administrative. Il y a vraiment de quoi irriter la belle cité des modernes Phocéens contre les lenteurs de la bureaucratie parisienne. Ce fut en 1846 que le bey de Tunis passa à Marseille. Malgré le voisinage du port qui chatouilla peu agréablement l'organe objectif du bey, il admira beaucoup la Cannebière, cette superbe place qui faisait dire à un Marseillais : « Oui, Paris est une assez jolie ville; si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille! » Pour témoigner sa satisfaction aux habitants, le bey les *décora* presque tous. Le *Courrier de Marseille* dit textuellement qu'*il répandit une pluie de Nicham*! Mais, sous la monarchie, on ne pouvait se parer d'un ordre étranger sans la permission du souverain. Les vanités marseillaises ne perdirent pas de temps : « Les nouveaux décorés, dit le » journal de Marseille, se pourvurent immédiatement pour obtenir du gou- » vernement français l'autorisation de porter à la boutonnière le ruban » exotique. Depuis quatre ans, les bureaux de Paris travaillent à cette » grande affaire, et il y a huit jours la poste a apporté aux titulaires, de » la part du président de la République, l'autorisation demandée à S. M. » Louis-Philippe. »

Parmi les décorés, il en est qui, dans une ville qui fut république au moyen-âge, ont eu le temps, depuis quatre ans, de devenir au moins des

démocrates du lendemain. Aucun n'a refusé pourtant cette autorisation, qui leur est justement parvenue, sous forme d'épigramme aristocratique, dans la dernière semaine du carnaval.

M. le D[r] R.-F. Meray publie le premier volume d'un ouvrage qu'il intitule GEOS, ou *Histoire de la Terre*, de sa création, de son développement et de son organisation, par l'action des causes actuelles. Le titre indique déjà l'importance d'un pareil livre qui mérite d'être analysé. L'auteur nous dit lui-même dans ses prolégomènes, qu'il a eu deux objets en vue : comme géologue, il prétend exposer tout ce qu'on est en droit de déduire de nos connaissances sur les matériaux du monde terrestre ; comme médecin, il veut que son œuvre se résume en des connaissances utiles à l'humanité. Ce second point est le plus important, celui auquel le premier doit se subordonner. M. le D[r] Meray croit qu'il faut changer le point de départ des études sur l'homme, parce que ces études restent généralement beaucoup trop dans le cercle de la spécialité et manquent de tendances philosophiques élevées. C'est dans ce sens qu'il espère faire concourir la géologie à la science médicale. Nous aimerons à le suivre dans son examen analytique de tous les phénomènes géologiques. Au point de vue où il se place, l'action de quelques-uns de ces phénomènes nous semble expliquée pour la première fois telle qu'elle doit l'être (1).

LE HUITIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, par M. Thiers, vient de paraître (2). Il contient la première phase de la guerre d'Espagne. Armé de documents tout-à-fait inédits, M. Thiers jette un jour nouveau sur cette période de la grande épopée napoléonienne. Il sera curieux pour nous de mettre ici en opposition l'historien français et les historiens anglais, qui ont prétendu, eux aussi, avoir surpris le secret de l'empereur. Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer ce volume qui doit faire sensation en Europe.

HISTOIRE DU COMMUNISME, ou Réfutation historique des utopies socialistes, par Alfred Sudre. 1 vol. in-12 (3). OEuvre d'érudition et de polémique rationnelle qui mérite une critique spéciale. C'est aussi le livre le plus complet sur la matière.

(1) 1 vol., chez l'auteur, rue Mazagran, 16 bis. Prix : 7 fr. 50 c.
(2) Chez Paulin, 66, rue Richelieu.
(3) Chez Victor Lecou, 10, rue de Boulogne.

PRÉCIS DE CHIMIE INDUSTRIELLE à l'usage des écoles préparatoires aux professions industrielles et des fabricants, par M. Payen, membre de l'Institut. Un vol. de texte et un volume de planches. Paris, chez Hachette et Cᵉ, rue Pierre-Sarrazin.

LA SICILE ET LES BOURBONS, par M. Amari, membre du parlement sicilien.

MÉMOIRE HISTORIQUE SUR LES DROITS POLITIQUES DE LA SICILE, par MM. Bonaccorsi et Lumia.

Paris, librairie de A. Franck, rue Richelieu.

M. de Santarem s'occupe depuis 1842 de la publication d'un atlas composé de mappemondes, de portulans et d'autres monuments géographiques, depuis le sixième siècle de notre ère jusqu'au dix-septième (1). Cette œuvre magnifique, qui contient jusqu'à ce jour plus de cent monuments, orne de grandes bibliothèques; mais à cause de son prix élevé, le public savant ne peut utiliser les trésors d'érudition qu'elle présente.

L'histoire de la cartographie est une science toute récente; si même de nombreux savants avaient précédé M. de Santarem dans la publication de monuments isolés, il lui fut réservé de classer dans un système complet les preuves des découvertes géographiques de ces siècles mémorables, où l'esprit entreprenant des Portugais sut le premier tracer sur la surface unie des mappemondes, des îles inconnues, précurseurs de nouveaux continents.

L'importance d'une étude progressive des connaissances géographiques, est évidente pour quiconque cherche autre chose dans cette science « que la constatation des formes matérielles, des accidents qui couvrent la surface du globe (2). » Mais celui qui veut parvenir à connaître chronologiquement tous les changements survenus dans l'étude des lieux terrestres, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, celui qui considère la géographie sous son plus noble titre, comme fille aînée de l'histoire, celui-là seul saura apprécier l'avantage qui résulte de pouvoir suivre, sur des représentations graphiques, et d'après une méthode précise, l'état des connaissances géographiques de chaque siècle, depuis le sixième de notre ère.

Mais cette comparaison, exécutée à l'aide des cartes, quand même le prix de leur publication ne les rendrait pas inaccessibles, trouve des entraves par le manque de certaines connaissances spéciales, et cela même chez les géographes les plus exercés, relativement aux formes des lettres, à l'abréviation des noms, et à ces figures symboliques que l'usage de chaque époque

(1) *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen-âge, et sur les progrès de la géographie après les découvertes du* XVᵉ *siècle*, par le vicomte de Santarem. Paris, 1849, in-8º.

(2) Voir l'introduction, page LXVIII.

avait introduits. Le savant qui, pour ses recherches historiques, voudrait puiser dans ces sources mêmes, se verrait forcé d'y consacrer un temps bien plus considérable que la nature de son travail ne saurait le comporter, et souvent sans en retirer les résultats qu'il espère.

Or, en appréciant toute la valeur des efforts persévérants de M. de Santarem dans la découverte et la publication des monuments qui forment la base de son important ouvrage, c'est avec plus de faveur encore que nous devons accueillir ce premier volume du texte, car le travail qu'il renferme, fruit d'une érudition des plus vastes, présente au savant et au curieux le moyen d'acquérir aisément les connaissances théoriques pour l'application des matériaux que les volumes suivants vont nous fournir; matériaux que la compétence de l'auteur saura, nous n'en pouvons douter, rassembler et classer d'une manière assez lucide et assez complète pour épargner à l'investigateur toute recherche aride dans la comparaison des monuments; de sorte que, grâces à cette utile publication, une science aussi récente qu'indispensable va se trouver bientôt accessible au public savant.

I. L.

Nous transcrivons pour nos lecteurs un prospectus de M. de Lamartine, et nous aimons à penser que l'appel qu'il fait à tous sera noblement compris. Il y a quelque chose de plus qu'une souscription dans l'idée de l'illustre poète, envisagée au point de vue littéraire et au point de vue commercial. Toutes les industries qui se rattachent à la librairie, et les hommes de lettres en particulier, nous semblent intéressés au concours demandé par M. de Lamartine. Dans la crise actuelle, c'est un problème plus difficile à résoudre peut-être; mais en nous rappelant ce qu'a produit en Angleterre la réimpression des OEuvres de Walter Scott, entreprise dans des circonstances commercialement analogues, nous croyons au succès. Ce nom de Walter Scott et le souvenir du glorieux exemple qu'il donna, seront pour nous un double sujet de rapprochement, et nous aurons l'occasion d'y revenir en recommandant de nouveau une souscription à laquelle nous nous associons de cœur.

OEUVRES CHOISIES DE M. DE LAMARTINE.

Dans des circonstances honorables pour l'écrivain, les amis de M. de Châteaubriand et les amis de la haute littérature se formèrent en Société d'Éditeurs, achetèrent ses œuvres pour populariser son génie. M. de Lamartine n'a point de titres à une telle munificence de la nation et de l'amitié. Si elle lui avait été offerte, il l'aurait refusée, par un juste sentiment de réserve et de modestie; il préfère en appeler à lui-même et à ses propres efforts. Nous vivons sous la loi

du travail : reconnaître cette loi et s'y soumettre en pleine publicité, ce n'est point s'abaisser, c'est se conformer honorablement à son époque.

En conséquence, M. de Lamartine, redescendu libre des affaires publiques et pouvant se livrer en partie maintenant aux soins de ses affaires privées, se fait sans hésiter, et dans l'intérêt d'autrui, publicateur de ses propres œuvres. Il s'adresse au public, non comme écrivain, mais comme éditeur de ses livres.

Voici la combinaison de cette édition par l'auteur lui-même.

Les œuvres choisies et épurées de M. de Lamartine se décomposent ainsi :

Méditations poétiques, augmentées de 12 nouvelles méditations, **avec un commentaire de l'auteur lui-même** à chaque méditation, indiquant la date, le lieu et les circonstances qui se rattachent à chacune de ces poésies.	2 vol. in-8°.
Harmonies religieuses, avec commentaires, de même. . . . . . augmentées de 8 nouvelles harmonies.	2 vol.
Poëmes de la mort de Socrate et de Child Harold. . . . . et recueillements poétiques.	2 vol.
Jocelyn, avec prologue et commentaires inédits.	2 vol.
La tribune de M. de Lamartine, ou études oratoires et politiques.	2 vol.
Voyage en Orient (revu).	4 vol.
	14 volumes.

M. de Lamartine s'adresse aux amis de la poésie et des lettres, et leur offre de souscrire et de faire souscrire à cette entreprise, à laquelle ils s'associent, de la manière suivante :

On souscrit à volonté pour les œuvres choisies en entier, ou pour deux, quatre, six, huit, dix volumes, à 6 francs le volume.

Le souscripteur ne paie rien d'avance.

Il a soin d'indiquer, dans la souscription signée de lui, quels sont les ouvrages qu'il désire.

Il joint son adresse à cette indication.

Sous peu de jours l'impression des ouvrages commencera. Ils seront adressés aux souscripteurs au fur et à mesure de leur publication.

On ne tirera qu'autant d'exemplaires qu'il y aura de souscripteurs.

Les noms des souscripteurs seront inscrits au dernier volume de la publication, pour rappeler des amis à l'auteur et un noble concours à la postérité.

M. de Lamartine, éditeur de cette grande édition d'elite, prie les amis des lettres à Paris, dans les départements et à l'étranger, de se mettre immédiatement en rapport avec lui, et de lui adresser les souscriptions (*franco de port*) 82, rue de l'Université, à Paris.

Les volumes leur seront adressés de Paris par M. de Lamartine, par les voies les moins coûteuses. Le prix du transport sera ajouté au prix des volumes.

Le montant de la souscription sera adressé à M. de Lamartine, en mandats par la poste et sans frais.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.





AVIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS DE 1849.

Depuis le *Journal d'un Médecin*, par S. Warren, la *Revue* n'a publié aucun ouvrage d'imagination qui ait obtenu le succès de la *Famille Caxton*, roman déjà classé entre *Gilblas* et *Tom Jones*. Les abonnés nouveaux de 1849 pourront se procurer aux bureaux, rue Grange-Batelière, nº 1, tout ce qui a paru non-seulement de la *Famille Caxton*, mais encore des *Episodes de la vie dans le Far-West*, moyennant la somme de 7 fr. 50 c. Un tirage à part a été fait à leur intention. Ce tirage étant limité à un petit nombre d'exemplaires, ne pourra être réclamé à ce prix que jusqu'au 15 mars prochain et par les abonnés d'une année.



AVIS

AUX SOUSCRIPTEURS DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Messieurs les souscripteurs qui voudront s'adresser directement à l'administration, *rue Grange-Batelière*, 1, pour renouveler leur abonnement par un mandat sur la poste, peuvent retirer sur le prix, le coût de l'envoi de l'argent et de la lettre affranchie.

N. B. Se faire produire les quittances des intermédiaires avant de s'adresser à l'administration pour des retards d'envois et autres réclamations, l'administration ne reconnaissant que ses propres quittances.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE [illegible]

[illegible]

[illegible]